ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

ŒUVRES POSTHUMES

du R. P. VERBEKE, S. J.

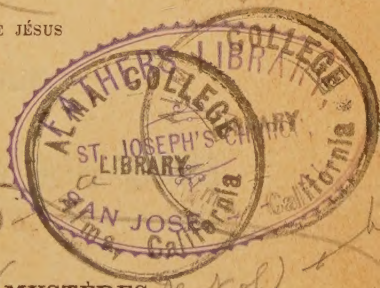
A l'usage exclusif des nôtres

ŒUVRES POSTHUMES

DU

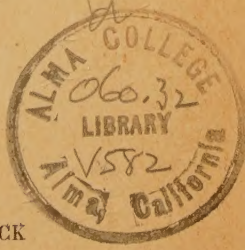
R. P. CHARLES VERBEKE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



TOME IV

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR ET POUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE ET DES SAINTS



BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK

37, RUE DES URSULINES, 37

1897

5358

PREMIÈRE SÉRIE

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR

PREMIÈRE SÉRIE

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR

PRÉPARATION A LA NOËL.

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus.
(Luc. III, 4.)

Ces paroles, mes Frères, qui retentissaient sur les rives du Jourdain, au moment où le Sauveur allait paraître en Judée pour commencer ses courses apostoliques, ces paroles ne retentissent-elles pas au fond de vos cœurs? N'entendez-vous pas la voix de l'Esprit-Saint qui vous dit dans le sanctuaire de votre conscience : " Il va venir, le Désiré des nations; il va venir, l'Emmanuel, Dieu habitant parmi nous. Il va venir, et il ne tardera pas? „ Et lorsque nous entendons l'Église répéter ces paroles qu'anime un saint désir : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum!* n'y a-t-il pas aussi un soupir qui s'échappe de nos poitrines, faible écho de la voix de l'Église, faible écho de la liturgie sacrée, mais répétant avec l'Église : *Rorate, cœli, desuper?* Oui, que le Juste par excellence descende dans mon âme, et qu'il la pénètre de la pluie de ses grâces comme d'une rosée bienfaisante! N'est-il pas vrai, mes Frères, que nous désirons tous la venue du Sauveur? Et nous la désirons, non pas pour en faire le sujet d'une joie extérieure et passagère, mais pour goûter les fruits de salut qu'elle fera mûrir dans nos âmes.

Eh bien, si nous voulons sérieusement, écoutons la voix du Précurseur : *Parate viam Domini.* Ouvrons les

voies à ce Dieu qui va venir; redressons les sentiers qui lui donneront accès dans nos âmes. Et pour y réussir, mes Frères, méditons ensemble dans ce court entretien les paroles mêmes de saint Jean-Baptiste. Nous y trouverons à la fois une nourriture solide pour notre esprit, une abondante consolation pour notre cœur, une direction sûre pour notre volonté, une règle précieuse pour conformer nos œuvres aux desseins de notre Dieu.

Je remarque dans le texte qui nous occupe, quatre parties bien distinctes : *Omnis vallis implebitur :* toute vallée sera comblée. *Omnis mons et collis humiliabitur :* toute montagne et toute colline sera abaissée. *Erunt prava in directa :* les sentiers tortueux seront redressés. *Et aspera in vias planas :* les chemins raboteux seront aplanis. Qui ne distingue sous le voile de ces figures une image saisissante des désordres de notre vie?

A. Oui, il est dans ce chemin de la vie que nous parcourons, il est des vallées profondes, obscures, envahies par des miasmes pestilentiels. Vallées du découragement... Vallées de la tiédeur... Vallées de la paresse... Et dans ces vallées, la vie de l'homme se traîne triste, inutile, désolée... Dans ces vallées se cache le serpent à la morsure venimeuse... On y rencontre à chaque pas la plante empoisonnée... Là aussi se dérobent à la poursuite de la justice des hommes les malfaiteurs de toute sorte, les homicides, les brigands...

O vous qui avez vécu trop longtemps déjà dans ces sombres retraites, dites, dans quelles angoisses se sont écoulés ces jours, ces mois, peut-être ces funestes années? Ah! il est temps; il est temps d'écouter la voix... Allons! courage, âmes attiédies!... Dites avec l'Épouse des Cantiques : *Vox dilecti mei; ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles. Similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum...* Recevez le Bien-aimé!

B. Recevez-le aussi, vous dont les aspirations pleines d'orgueil sont comparées par le prophète Isaïe, et après

lui par saint Jean-Baptiste, aux collines et aux montagnes. *Omnis mons et collis humiliabitur,* nous disent-ils tous les deux. Mes Frères, sans parler de ces esprits superbes qu'une raison altière fait se révolter contre la Foi, sans parler de ces sages du siècle qui prétendent appliquer aux œuvres de Dieu et à son Église sainte les maximes d'une politique toute mondaine, n'y a-t-il pas, même parmi les chrétiens, de ces esprits indociles qui méritent qu'on leur rappelle les menaces de l'Écriture: *Deus superbis resistit... Deposuit potentes de sede ?*

Orgueil dans les rapports avec les supérieurs ecclésiastiques ; esprit de critique, d'insubordination...

Orgueil à l'égard des parents, des maîtres, des instituteurs...

Orgueil dans les relations ordinaires de la vie... Désir de s'élever coûte que coûte... Mépris pour ceux qui n'atteignent pas à notre position, à notre fortune... Vanité dans la parure, dans l'ameublement... Orgueil dans le fond même de notre âme : satisfaction toute personnelle des dons que nous tenons de Dieu...

Si vous désirez les grâces du Sauveur naissant, aplanissez ces collines... Vous vous préparez à recevoir dans la sainte communion Celui qui, étant Dieu, s'est fait petit enfant, Celui qui a dit : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde :* il faut vous faire humbles, petits...

C. Il faut aussi redresser les sentiers tortueux : *Erunt prava in directa.* Oh! mes Frères, combien de vices de notre nature pervertie par le péché originel, se trouvent désignés par cette courte parole ! Que de fois ne nous a-t-on pas répété cette vérité fondamentale : le but de notre existence, la fin de notre vie, c'est de tendre vers Dieu? Voyageurs sur la terre, nous sommes appelés à la céleste patrie. Nos regards devraient être continuellement fixés sur ce but, et tous nos efforts devraient s'unir pour l'atteindre. Mais non! nous faisons tortueuses les voies que Dieu nous a tracées... Nous nous détournons du chemin

du devoir, pour cueillir dans les sentiers de l'iniquité des fleurs mensongères qui se fanent aussitôt entre nos mains... Nous quittons la route du ciel, la route où Dieu place des fontaines dont l'eau jaillit jusque dans la vie éternelle, et nous courons vers des eaux perfides dont le murmure nous attire, mais qui ne peuvent nous donner qu'un breuvage saumâtre qui torture nos entrailles...

Demandez aux esclaves de la volupté s'ils n'ont pas rendu tortueux leurs sentiers. *Omnis caro corruperat viam suam...*

Demandez aux esclaves des richesses où les ont conduits les voies qu'ils se sont faites...

Demandez à ceux que les affections terrestres, le désir de plaire, la mode, l'opinion, l'étiquette tiennent enchaînés...

Demandez enfin à ces cœurs pusillanimes que le respect humain tient sous sa tyrannie... Que de détours dans leurs voies!.. Allons! courage, mes Frères, courage! *Erunt prava in directa.*

D. Et aspera in vias planas. — Est-il nécessaire de vous expliquer en quoi consistent ces *aspérités* qu'il nous faut enfin aplanir? Le mot seul ne l'indique-t-il pas? Les cœurs dont l'accès demeure fermé à la grâce par ces tristes aspérités, ne sont-ce pas ceux où la jalousie, l'envie, la haine peut-être, ont établi leur domaine? Comment le Dieu de pardon, de douceur et de charité, fixerait-il son séjour au milieu d'un cœur où règnent les sentiments que je viens de signaler? Mes Frères, s'il en est parmi vous auxquels un ressentiment quelque juste qu'il puisse être, a rendu impossible jusqu'ici le pardon qu'implore celui qui les a offensés, je leur dis : De grâce, au moment où nous allons commencer les fêtes de Noël, songez que le Fils de Dieu a voulu naître dans une étable par pure miséricorde pour racheter l'homme coupable, l'homme ingrat, l'homme prévaricateur!... *Erunt aspera in vias planas.*

Et si je parle ainsi de ces ressentiments cruels et invétérés, ne faut-il pas appliquer les mêmes paroles du texte inspiré, à ces défauts moins graves, à ces manques d'égards, qui se glissent dans notre conduite et dans nos conversations? S'ils ne vont pas jusqu'à troubler l'union des familles, ils ne laissent pas d'en bannir cette paix et cette harmonie qui devraient distinguer les intérieurs chrétiens des sociétés où la vraie religion n'est pas acceptée comme règle souveraine. *Erunt aspera in vias planas.*

Péroraison. — *Et videbit omnis caro salutare Dei.* Si tous agissaient suivant ces recommandations du prophète, renouvelées par le saint Précurseur, toute chair, n'est-il pas vrai, verrait le salut du Seigneur...

Parmi nous, du moins, il n'est personne qui aux approches de la bienheureuse nuit de Noël ne s'écrie : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum!* Mais ne l'oublions pas : c'est au bord du Jourdain que retentissaient les paroles de saint Jean-Baptiste; et tous ceux qui l'écoutaient, se faisaient baptiser du baptême de pénitence, en confessant leurs péchés : *Et egrediebatur ad eum omnis Judææ regio, et Jerosolymitæ universi, et baptizabantur ab illo in Jordanis flumine, confitentes peccata sua* (Marc. 1). Le Jourdain, mes Frères, n'avait pas la vertu d'effacer les péchés : il n'était qu'une figure. Le Jourdain véritable, c'est nous qui le possédons; et nous le possédons dans le bain salutaire du sacrement de pénitence. Ce bain est alimenté par le fleuve du sang divin, de ce sang qui s'est échappé des plaies ouvertes du Sauveur. C'est dans ce bain que nous devons nous plonger : nous en sortirons purifiés, changés, régénérés. Nous y recevrons la force nécessaire pour mettre courageusement la main à l'œuvre, pour combler les vallées, abaisser les montagnes, redresser les sentiers tortueux, aplanir les chemins raboteux : et alors véritablement toute chair verra le salut du Seigneur. Le salut du Seigneur! c'est la paix, la consolation, l'union, l'amour; c'est l'avènement dans nos cœurs

du petit enfant de Bethléem, avènement qui nous annonce un autre avènement dont il est le prélude et le gage : avènement suprême où le divin enfant viendra récompenser pour jamais tous ceux qui sur la terre ne lui auront pas fermé leur cœur. *Amen.*

PREMIER SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo : quia natus est vobis hodie Salvator. (Luc. II, 10.)

Quel est, je vous le demande, mes Frères, quel est le sentiment qui déborde en ce jour de tous les cœurs? Quel est le sentiment qui se reflète sur tous les visages, qui anime les voix naïves de nos enfants aussi bien que les voix graves des prêtres, lorsqu'ils entonnent l'hymne des anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté?* Oh! ce sentiment que nous éprouvons tous, c'est la joie, la joie la plus vive, la plus pure, la plus ineffable. Il est enfin venu, l'Emmanuel que l'Église nous annonçait depuis si longtemps, il est venu. *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis.* Un cri de joie s'est fait entendre au milieu de la nuit, il a éclaté sur le berceau du Sauveur-enfant : " Noël! Noël! „ Ce cri que les échos du sanctuaire ont répété, a retenti au fond de nos cœurs : Noël! Noël!

Elle s'est donc vérifiée, l'annonce des anges aux pasteurs de Bethléem : *Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.* La joie qui leur a été prédite, ne s'est pas renfermée dans les limites de la Judée, elle a franchi les monts et les mers ; elle s'est répandue sur la surface de la terre, et aujourd'hui les plages du Nouveau-Monde aussi bien que l'humble toit sous lequel naquit le Sauveur, reten-

tissent d'un même cri : *Natus est nobis hodie Salvator :* un Sauveur est né en ce jour!

De quoi puis-je vous parler en ce moment, mes Frères, sinon de cette joie? Que puis-je faire de plus utile pour vos âmes que de me renfermer avec vous dans ce sentiment, et de vous en faire comprendre toute la portée? Car cette joie est un don ineffable de Dieu : elle est destinée à raffermir en vous, avec les convictions chrétiennes, la volonté sincère de régler votre vie suivant ces salutaires convictions. *L'événement* qui cause votre allégresse, est en même temps l'objet de votre foi; — et *les effets* que cette allégresse doit produire en vous, c'est ce qui complète le dessein de Dieu, lorsqu'il remplit vos cœurs d'un sentiment si doux.

Entrons, mes Frères, dans ces vues de la Providence : *rappelons-nous la grandeur des bienfaits* qui nous sont accordés en ce jour, — et donnons à notre joie une force nouvelle : *souvenons-nous des résultats pratiques* qui doivent naître de cette joie. Assurons par notre conduite la durée et la pureté de cette joie. C'est ce que nous nous proposerons, en épanchant nos cœurs devant la crèche du Sauveur-enfant.

I.

Trois grands bienfaits, ouvrant pour l'humanité tout entière une ère nouvelle, résument les causes de la joie dont nous parlons ici. *Natus est vobis hodie Salvator :* un Sauveur vous est né! C'est-à-dire : Dieu pardonne à l'humanité coupable, et la réconciliation de la créature avec le créateur est en voie de se faire; Dieu va rendre à l'homme les caractères de l'adoption qu'il lui avait enlevés en punition de sa désobéissance, et la loi de crainte fait place à la loi d'amour; enfin, le Seigneur vient en personne régner sur la famille humaine : la tyrannie du démon sera brisée et à l'esclavage succédera la liberté des enfants de Dieu.

a) Rappelez-vous, mes Frères, le moment terrible où retentissait dans le Paradis terrestre la voix courroucée du Tout-Puissant : *Adam ubi es?* Adam avait transgressé le précepte divin; aussitôt il avait mesuré toute la profondeur de sa chute. Craignant la présence de Dieu, désormais son juge irrité, il avait essayé de se soustraire aux regards de celui qui sonde les cœurs et les reins... Mais il vit bientôt qu'il est impossible d'échapper à Dieu. Il dut comparaître. En vain balbutie-t-il une timide réponse : *Vocem tuam audivi in paradiso et timui eo quod nudus essem, et abscondi me.* La sentence de condamnation ne tarde pas : *Quia comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo. In laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ : spinas et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ. In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es; quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Et Adam quitte le paradis terrestre, portant tout le poids de la malédiction divine... L'humanité qui sortira de lui... Il est vrai, une promesse a été faite à nos premiers parents : un jour doit venir où la race de la femme verra naître un fils, et ce descendant du premier homme écrasera la tête du serpent infernal, auteur principal des maux qui accablent la terre. L'on verra sans doute en ce jour fortuné la réconciliation s'opérer tout entière : sans doute que Dieu prononcera alors en faveur des hommes une parole de pardon et d'amour! Mais comment cela se fera-t-il? Comment la créature parviendra-t-elle jusqu'au trône du Créateur? Comment le créateur sentira-t-il tout à coup sa colère s'éteindre? Comment pourra-t-il déclarer sa justice satisfaite et sa gloire réparée?

Venez, chrétiens, venez! La merveille est accomplie. Dans une grotte obscure, entre deux vils animaux, au milieu de la nuit, une vierge donne le jour à un petit enfant. Et à peine a-t-elle jeté les yeux sur le fruit béni de ses entrailles, qu'elle se prosterne et l'adore! Au même

moment les voiles de la nuit se déchirent, et du sommet des cieux un rayon lumineux descend sur l'étable de Bethléem. C'est le sourire du Tout-Puissant à son Fils, éternel comme lui mais descendu du ciel parmi les hommes et habitant parmi eux. A genoux, chrétiens, à genoux! *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Noël! Noël! *Parvulus datus est nobis, et nomen ejus Emmanuel, hoc est, Deus nobiscum.* Il est Dieu, mais il est également homme; il est le Fils du Père, mais il est en même temps l'enfant de Marie. Noël! Noël! Dieu lui-même est descendu jusqu'à l'homme, et s'unissant à notre nature déchue, il vient de l'élever jusqu'à lui. La réconciliation s'opère.

b) Et en même temps tout change pour l'homme. Une loi nouvelle régnera désormais : car celui qui vient, n'est pas seulement le Rédempteur; il est encore le Roi, le Législateur des nations. Que les nations arrivent donc : qu'elles viennent recevoir les préceptes de la loi d'amour.

Mes Frères, que verrons-nous? Un nouveau Sinaï va-t-il retentir des éclats du tonnerre et s'illuminer des feux étincelants de la foudre? Un autre Moïse sera-t-il appelé à recevoir en tremblant, écrites sur des tables de pierre, les prescriptions de la volonté divine? Entendrons-nous encore une fois la voix de Jéhova intimer cet ordre effroyable : *Omnis qui tetigerit montem, morte morietur?* Non, mes Frères, car voyez le contraste qui s'offre à nos yeux : à la place de la montagne fumante du Sinaï, une humble étable à Bethléem; au lieu des fracas menaçants du tonnerre, les vagissements d'un nouveau-né; au lieu de ce vêtement de nuages mystérieux dont s'enveloppait jadis la majesté du Dieu des armées, de pauvres langes! Et pourtant, comme le fait observer saint Bernard, de cette étable, de cette crèche, de ces langes, de la bouche de ce petit enfant, sort une voix plus persuasive que celle du Sinaï, nne parole d'amour : " Aimez! aimez le Dieu devenu pauvre, devenu petit enfant! „ Cette parole est désormais la loi du monde. La loi de charité est promulguée.

Et cette parole, qui sera appelé à la recueillir? Comment se répandra-t-elle d'abord sur la terre? Quels en seront les premiers messagers? *Pastores erant...* Ce seront des bergers, des bergers avertis par un ange et dont le céleste envoyé aura bientôt dissipé les terreurs : *Nolite timere.* Ne craignez point, leur dit-il; au contraire, réjouissez-vous. *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum... Natus est vobis hodie Salvator.* Les voici qui arrivent à l'étable. Regardez-les bien : les voici prosternés devant le trône de leur Roi. Voyez comme ils contemplent avec respect ses petites mains, comme ils considèrent son radieux visage, comme ils appliquent avec émotion leurs lèvres sur les langes dont il est enveloppé. Noël! Noël! Amour au roi nouveau-né, au roi tout aimable !

Noël! Noël! que ce cri retentisse au loin et que toutes les nations y répondent par leurs acclamations enthousiastes. Car la loi de crainte a disparu, la loi d'amour, je le répète, est proclamée, et avec elle l'avènement du règne de la liberté, l'adoption des enfants de Dieu.

a) En voulez-vous la preuve? Voyez quels heureux présages de ce troisième bienfait — Dieu venant régner sur le monde — nous recueillons autour de la crèche. Mais d'abord, pour mieux les comprendre, jetons un coup d'œil sur le monde tel que l'avaient fait quatre mille ans de crimes et d'impiétés. Demandez-vous qui règne dans les temples de Rome et d'Athènes, qui reçoit sous le nom de Moloch le sang des enfants immolés, qui sous le nom d'Astarté l'encens grossier de la débauche. Qui préside aux superstitions de l'Égypte? Qui inspire les druidesses des Gaules? Qui, sous l'image du soleil, règne sur la Perse, les Indes et les peuples de l'Extrême-Orient? N'est-ce pas Satan, l'ange déchu, Satan qui, chassé des splendeurs célestes, a su par son astuce courber sous un joug impitoyable presque toute la race d'Adam? Son empire s'étend de l'orient à l'occident, du septentrion au midi. Rois et peuples se prosternent devant lui, et bien souvent les rois

ne sont que les ministres de ses fureurs et les instruments de sa méchanceté. Partout il compte des esclaves, partout, même au sein du peuple juif, même dans ce coin du monde que l'on appelle la Judée et dont Jéhovah n'a pas permis à l'ennemi du genre humain de devenir entièrement le maître...

Combien de temps ce monarque superbe tiendra-t-il encore le sceptre de l'univers? Combien de temps encore cette idole où l'argile la plus dégoûtante se mêle aux métaux précieux sera-t-elle entourée de stupides adorateurs? Grâces à Dieu! la pierre qui doit frapper le colosse, le broyer comme du verre, et en livrer aux vents du ciel les restes pulvérisés, s'est détachée de la montagne dont parle le prophète Daniel. Oui, le Christ, le Messie, est venu! Disparaissez, puissances infernales! *Princeps hujus mundi ejicietur foras.*

Et en effet, quelques jours encore, et les rois mages, prémices de la gentilité reconquise par le Christ, arriveront, conduits par une étoile miraculeuse, pour déposer aux pieds du véritable monarque du monde les trésors de l'Orient. Cet or dont ils vont se dépouiller, c'est celui dont le démon se servait pour forger les chaînes de leur captivité. Cet encens qu'ils offriront à l'enfant divin, c'est celui dont l'orgueil de Satan a depuis de si longs siècles aspiré les vapeurs enivrantes. Cette myrrhe, symbole de la mortification, est le signe de la soumission des sens à l'empire de la raison et de la foi, après que la grâce du Christ, partant de Bethléem, les aura soustraits à l'action des puissances infernales. Lorsque l'impie Hérode, qui tient à Jérusalem un sceptre tout dévoué au tyran des âmes, entendra parler de l'enfant qui vient de naître près de sa capitale, il se troublera. Il comprendra que le trône de l'impieté est ébranlé, il sentira sa couronne vaciller sur son front. Noël! Noël! Applaudissons à la chute de l'infernale tyrannie, saluons l'aurore de la délivrance!

Tels sont, mes Frères, les motifs de notre joie en ce jour.

Motifs, comme vous le voyez, communs à l'humanité tout entière, mais dont chacun de nous peut trouver en lui-même la réalisation consolante. Sous la loi de grâce, lorsqu'un entraînement passager nous a fait violer la loi du créateur, nous pouvons aussitôt retourner à lui, nous jeter dans les bras de sa miséricorde et recevoir de la bouche de son ministre une parole de pardon, ratifiée immédiatement au ciel. Mais à qui devons-nous cette inappréciable faveur, sinon à l'enfant de Bethléem, au Verbe incarné, qui nous a réconciliés avec son père et qui a donné son sang divin pour laver nos souillures. Si nous avons l'immense bonheur d'être les membres de ce corps mystique qui se nomme l'Église; si nous éprouvons tous les jours les effets de la sollicitude maternelle de cette véritable épouse du Christ, à qui le devons-nous? Si la divine charité nous unit à nos semblables comme elle nous unit à Dieu, pour ne faire de tous les membres de la race humaine qu'une seule famille, quel est celui qui alluma sur la terre ce feu sacré, sinon l'enfant de Bethléem? Si dans nos difficultés, dans la lutte incessante qu'il nous faut soutenir contre la nature corrompue, contre le monde et contre le tentateur par excellence qui s'arme contre nous de la nature et du monde; si, dis-je, nous trouvons force et secours; si nous pouvons résister à ce terrible ennemi et briser son joug, lors même que par notre lâcheté nous aurions déjà courbé l'épaule sous ce fardeau dégradant, à qui le devons-nous, encore une fois, sinon à l'enfant de Bethléem ? Que partout retentisse donc le même cri : Noël! Noël! Que tous les hommes, se pressant autour de la crèche de l'Enfant-Dieu, entonnent le même hymne de reconnaissance : *Gloria in altissimis Deo! Laudamus te, benedicimus te, glorificamus te!*

Notre joie est juste et légitime : qu'elle soit vive, qu'elle soit profonde. Mais aussi, qu'elle soit sainte, qu'elle soit parfaite. Elle le sera, si nous cherchons à profiter de cette joie et à nous appliquer les effets salutaires que le Seigneur en veut voir résulter.

II.

Tout d'abord, mes Frères, ne nous laissons pas tromper par l'usage habituel que l'on fait du mot " joie. „ Il ne s'agit point ici, vous avez pu vous en convaincre dans la première partie de cet entretien, il ne s'agit point d'une joie sensible, d'une joie extérieure et folâtre. La joie que le ciel accorde en ce jour à tous les hommes de bonne volonté est une joie toute spirituelle; et si elle se traduit par des élans d'amour et par des chants d'allégresse, elle n'en a pas moins son siège au fond de l'âme, et c'est de là qu'elle épanche les fruits de salut dont elle nous apporte l'abondance. C'est ce que l'Apôtre rappelait déjà aux fidèles de son temps : *Non est enim regnum Dei esca et potus, sed justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto.*

Et il y a, mes Frères, une si grande distance entre la joie spirituelle causée par la Nativité du Sauveur et les transports de la joie du monde, que le premier effet de ce don de Dieu dont je vous parle ici est précisément de rendre insipides et insupportables les jouissances de la vie mondaine. Il est, hélas! un préjugé trop répandu, que la vie chrétienne, vie toute de régularité et de sacrifices, est par là même aussi une vie d'ennui et de dégoût, une vie de contrainte continuelle et d'intolérable monotonie. Je ne demanderai pas à ceux qui parlent de la sorte s'ils ont trouvé dans le tourbillon des plaisirs profanes le bonheur qu'ils y cherchaient. Je ne demanderai pas si les fêtes bruyantes, les réunions nocturnes et tumultueuses n'avaient pas un lendemain bien sombre et bien pénible; si, au milieu même de l'enivrement du plaisir, un sentiment de profond dégoût ne s'emparait pas quelquefois de leur âme. Je ne jetterai pas non plus un regard scrutateur sur ces visages ridés par les excès des passions, sur ces fronts appesantis par les soucis cuisants et les amères déceptions; je ne suivrai pas jusqu'à la fin de leur carrière les amis du plaisir pour compter leurs soupirs et leurs larmes... Non, je préfère m'adresser à ces chrétiens fidèles et

vertueux dont la vie paraît si fade aux yeux des esclaves du monde. Oh! qu'ils parlent, qu'ils nous disent quelles douces jouissances il y a dans la paix du cœur, dans le repos de la conscience, dans le calme des passions. Qu'ils nous disent s'ils ne sont pas véritablement heureux, lorsque dans le saint exercice de la prière ils épanchent leur cœur devant leur Dieu et lorsque Dieu lui-même vient habiter en eux par la communion et nourrir leur âme de sa propre substance. C'est alors qu'ils s'écrient avec le Psalmiste : *Melior est dies una in atriis tuis super millia!* Et si on leur proposait d'échanger leur modeste bonheur contre les plaisirs tant vantés des mondains, avec quel dédain magnanime ils repousseraient les grandeurs éphémères, les avantages menteurs! " Laissez, répondrait chacun d'eux, laissez-moi achever en paix le pèlerinage de ma vie. J'aime à pouvoir fixer sur le terme de ma course un regard serein; j'aime à voir briller au-dessus de ma tête les astres lumineux de l'éternité. Enfoncez-vous dans vos voies ténébreuses. Vous y rencontrerez peut-être quelques fleurs ou quelques parfums qui me sont inconnus : mais bientôt vos fleurs se fanent, vos parfums se dissipent, et il ne vous reste que d'amers regrets et le triste vide du cœur. Je veux, quant à moi, posséder un bonheur durable. „ Oh! oui, une fois qu'on a goûté les charmes de la vertu et les consolations de la religion, tout ce qui y est contraire paraît insipide et méprisable.

Eh bien, mes Frères, ces joies pures, avant-goût et gages d'un bonheur éternel, Dieu nous les fait goûter au pied de la crèche. L'Église de Jésus-Christ, notre Mère, peut dire aux esclaves du monde : " Ne vantez plus vos fêtes éblouissantes, vos assemblées pleines d'attractions et vos chants joyeux : j'ai aussi mes fêtes et mes chants. Voulez-vous en jouir : purifiez vos cœurs, asseyez-vous au banquet de l'Agneau, et puis regardez, écoutez, méditez! „

Vous, familles chrétiennes, qui avez été inondées de cette sainte joie, réunissez tous vos membres et mettez en commun vos sentiments d'allégresse. Offrez au monde un sublime spectacle : celui d'une union indissoluble, d'une entente cordiale, d'une paix inaltérable. — Tel est, mes Frères, le premier effet de notre joie spirituelle : nous dégoûter des frivoles plaisirs du siècle.

b) Mais je manquerais à tous les devoirs de la vérité évangélique, si je vous laissais croire que la joie qui est le fruit de la naissance du Sauveur, supprime toute difficulté et toute peine dans l'accomplissement de nos devoirs. Non, mes Frères, il n'en est pas ainsi. Mais j'ai à vous signaler une seconde différence qui sépare les joies du monde de la joie spirituelle des enfants de Dieu. Les joies du monde énervent et abattent; elles rendent le travail difficile, elles alourdissent les bras et brisent les courages. Elles rendent plus pénibles les chagrins dont elles sont suivies et laissent l'homme désarmé aux prises avec le malheur... Il en est tout autrement des douceurs célestes que procure le service de Dieu. Une fois qu'on les a goûtées, on se trouve fortifié, raffermi, rempli d'une énergie à toute épreuve, d'un courage qui surmonte tous les dangers. Jetez les yeux sur la carrière mortelle du Fils de Dieu. Elle commence, il est vrai, dans l'obscurité d'une étable : mais ses débuts sont déjà marqués par des félicités toutes célestes. Cependant, à peine le chant des anges aura-t-il cessé de retentir, à peine les Mages auront-ils repris la route de l'Orient, que la sainte Famille devra quitter le sol de la patrie et chercher en Égypte un refuge contre les fureurs d'Hérode. La Sainte Vierge et saint Joseph partiront pleins de confiance dans la bonté de Dieu, mais ils partiront, et Dieu ne fera pas de miracles pour leur épargner cette peine. Le Verbe fait chair, après avoir reçu les adorations des bergers et des rois, devra se livrer, dans l'atelier de son père adoptif, aux plus rudes travaux, en attendant l'heure de commencer le cours de

ses prédications. Enfin, après une vie de privations et de souffrances, il achèvera sur le Calvaire, et dans les tourments les plus affreux, cette carrière dont le point de départ avait été la crèche de Bethléem. Je ne crains donc pas de vous le dire, mes Frères : les joies du christianisme ne mettent point à l'abri des coups de l'infortune; elles ne dispensent pas des épreuves et des labeurs imposés à l'humanité déchue. Le châtiment du péché originel : *In sudore vultus tui vesceris pane,* doit être subi, même par le chrétien fidèle, aussi longtemps qu'il est dans cette vie mortelle; mais le désespoir est ôté. Et dans nos infortunes comme dans nos plus durs labeurs, ces joies de la crèche nous communiquent la force nécessaire et nous conservent la confiance...

Et quand nous n'aurions à subir ici-bas aucun de ces revers terribles contre lesquels il ne suffit pas d'une vertu ordinaire, toujours est-il vrai que, pour remplir les devoirs essentiels de notre sainte religion, nous avons besoin de nous sentir animés, encouragés. Eh bien, dans les moments de défaillance et d'hésitation, le souvenir des saintes joies, ressenties jadis dans une fête comme celle-ci, peut relever nos âmes et nous empêcher de tomber ou de suspendre notre marche en avant. Et parmi ces joies il n'en est pas de plus délicieuses que celles qu'il nous est donné de goûter en ces jours. Quand on a eu le bonheur de voir par les yeux de la foi un Dieu devenu petit enfant par amour, par pur amour pour les hommes, quand on a eu le bonheur, au milieu de cette contemplation, de le recevoir réellement sur ses lèvres et dans son cœur, comment ne serait-on pas disposé à tout braver, à tout entreprendre, à tout subir pour lui? Mes Frères, permettez-moi d'évoquer ici, dans la chaire sacrée, un souvenir bien profane qui se présente à mon esprit. Nous lisons dans Homère que le vaillant Hector, au moment d'aller combattre les Grecs, rencontra aux portes de Troie son épouse Andromaque. Elle portait dans ses bras Astyanax,

l'unique fruit de leur union. Le guerrier se penche vers l'enfant, et livre son mâle visage aux mains caressantes qui s'étendent vers lui. Il ne pouvait s'arracher, eût-on dit, à de si douces étreintes. Mais enfin il fallait partir. Il déposa sur le front d'Astyanax un dernier baiser, et s'élança contre les escadrons ennemis. Oh ! que de fois dans cette lutte sanglante une image aura flotté devant les yeux d'Hector, celle de son fils ! Que de fois on aurait pu entendre sur ses lèvres, au milieu du cliquetis des armes, le doux nom d'Astyanax ! Guerriers chrétiens, ferons-nous à l'enfant de Bethléem l'injure d'une comparaison ? Vous venez, vous aussi, de le voir, de l'embrasser. Bien plus, un grand nombre d'entre vous lui ont ouvert tout leur cœur, et il y est venu établir son séjour. Dieu sait quels combats vous attendent. Déjà peut-être vous pouvez en juger par les assauts que vous avez eu à soutenir dans le passé. Le démon rugit autour de vous, le monde tend partout ses pièges sous vos pas, la chair mal domptée se révolte, la paresse de votre nature menace de vous accabler. Il vous faudra lutter, veiller, travailler. Souvenez-vous de la crèche, souvenez-vous de l'enfant qui vous est né, du fils qui vous a été donné. *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis.* Emmanuel ! ou par une heureuse abréviation : Noël ! Noël ! *Natus est vobis hodie Salvator :* Il vous est né un Sauveur ; c'est le nom qu'il porte : Jésus ! Et maintenant, combattre pour lui, travailler avec lui et pour lui, vivre pour lui, afin de régner éternellement avec lui, quelle destinée ! et cette destinée est la nôtre, mes Frères.

N'avais-je pas raison de dire que notre joie est une joie qui fortifie ? C'est la joie du guerrier qui voit son roi lui sourire avant la bataille ; c'est la joie du voyageur revenu de l'exil et qui commence à apercevoir à l'horizon les montagnes de la patrie.

c) Et puisque cette joie nous est commune à tous, mes Frères, comment ne produirait-elle pas en nous son dernier effet, non moins consolant, non moins salutaire que

son fruit de sagesse et son fruit de force, — celui de resserrer les liens qui nous unissent les uns aux autres comme chrétiens et d'embraser davantage nos âmes du feu de la charité fraternelle?

Les grandes joies ont ceci de commun avec les grandes douleurs, qu'elles bannissent l'égoïsme et confondent les cœurs dans un même épanchement. Si l'on a vu, à l'heure des calamités publiques, un peuple plongé tout entier dans la plus morne stupeur, se considérer un moment en silence, puis se lever comme un seul homme pour voler au secours de la patrie menacée, on a vu aussi à l'annonce d'une victoire éclatante tous les citoyens d'un même pays, les riches et les pauvres, réunis sur les places publiques, confondre en un seul leurs cris d'allégresse et, sans distinction de rang, se mêler dans de fraternelles étreintes. Dans ces jours de grande joie les grands et les riches n'eussent pu voir sans remords un infortuné réduit par la misère de sa condition à l'impossibilité de prendre part à l'allégresse générale. On eût dit que tous étaient frères, que tous n'avaient plus qu'un cœur et qu'une âme. Mais quoi! cette parole que je viens de prononcer, ne s'est-elle pas réalisée dans toute sa plénitude à l'avènement du christianisme? Ne voyait-on pas les premiers chrétiens *dans l'effusion de leur joie,* apporter leur argent aux pieds des apôtres et mettre tout en commun, afin de soulager leurs frères, en qui ils ne voyaient que des membres de Jésus-Christ? Et n'est-ce pas là, en effet, la leçon de la crèche? Le spectacle d'un Dieu qui naît dans la pauvreté et dans l'humilité, n'invite-t-il pas au détachement des biens de la terre? Un Dieu réunissant autour de son berceau les rois avec les bergers, ne prêche-t-il pas la concorde et l'égalité? Un Dieu fait homme par amour pour les hommes, un Dieu devenu notre ami, notre frère, ne nous enseigne-t-il pas puissamment l'amour le plus parfait et le plus condescendant? Cet amour, mes Frères, doit régner parmi nous. Il doit engendrer la patience et le support

mutuel. Il doit nous amener à pardonner facilement, à consoler tous ceux qui sont affligés, à rendre plus aisé à tous ceux qui nous entourent l'accomplissement de tous leurs devoirs.

Mais, ne l'oublions pas, cet amour ne doit pas se borner à quelques stériles protestations, à de vaines paroles. Il doit se montrer par les œuvres, et ce sont surtout les pauvres qui en attendent les preuves. Saint Jean, le disciple bien-aimé, l'apôtre de l'amour, ne cessait de le répéter aux premiers chrétiens : " Mes petits enfants, aimons-nous les uns les autres, parce que le Seigneur nous a aimés. „ Et il ajoutait : " Si quelqu'un ose se dire chrétien, alors que, voyant son frère dans l'indigence, il lui ferme les entrailles de la miséricorde, sachez-le bien : sa religion est vaine. „ Et ne dirait-on pas que le Sauveur des hommes a voulu venir au monde dans la saison la plus rigoureuse, précisément afin de nous donner l'occasion de lui prouver notre amour en aidant les pauvres ? Oh ! si c'était lui que vous vissiez errer dans les rues, tremblant de froid et de faim ! Si c'était lui qui n'eût d'autre asile que la froide masure située à côté de votre élégante demeure ! Si cette femme déguenillée qui vous regarde d'un œil plein de larmes et n'ose vous tendre la main, si cette femme était Marie, la mère de Jésus ! Si cet artisan cloué par la maladie sur un lit de douleur et brisé par le travail, ou réduit à la faim parce qu'il ne trouve de travail nulle part, si cet artisan était saint Joseph ! Comme vous vous empresseriez de secourir cet enfant, de visiter cette pauvre demeure, de consoler cette femme, de venir en aide à ce vieillard ! Mes Frères, écoutez les paroles du divin Jésus : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Ah ! pour que votre joie, cette joie si légitime ne fasse pas injure au Sauveur nouveau-né, elle doit, vous le comprenez, avoir pour fruit la charité : la charité, qui est la perfection de la vie chrétienne, la charité envers les hommes qui vient compléter, si je puis m'exprimer ainsi,

la charité envers Dieu, car Dieu lui-même nous donne l'exemple de l'amour envers les hommes.

Péroraison. — Que vous dire encore, mes Frères, pour terminer cet entretien, ou plutôt cet épanchement de notre joie commune? Il y a un vœu que nous formons tous et qu'il est bon de répéter souvent, afin d'en hâter l'heureux accomplissement. Je vous ai développé les caractères de la joie spirituelle, de cette joie qui est le propre du royaume de Dieu. Mais ce royaume de Dieu, *regnum Dei*, il est dans nos vœux, je viens de vous le dire. Comment? Ne disons-nous pas bien des fois tous les jours : *Adveniat regnum tuum :* Que votre règne arrive! Qu'il arrive donc, qu'il demeure au milieu de nous, ce règne de la joie et de la paix! Puissions-nous le voir s'étendre tel que le prophète Isaïe nous l'a dépeint dans de riantes images, lorsqu'il annonçait la venue du Sauveur! *Lætabitur deserta et invia, et exsultabit solitudo, et florebit quasi lilium... Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere... Deus ipse veniet et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus et aperta erit lingua mutorum ; quia scissæ sunt in deserto aquæ et torrentes in solitudine... In cubilibus in quibus prius dracones habitabant, orietur viror calami et junci. Et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur... Et redempti a Domino convertentur, et venient in Sion cum laude, et lætitia sempiterna super caput eorum ; gaudium et lætitiam obtinebunt, et fugiet dolor et gemitus* (Is. xxxv). *(Paraphrasez dans le sens spirituel.)*

Eh bien, mes Frères, voilà le vœu que nous formons, voilà le souhait que je vous adresse : *Lætitia sempiterna super caput eorum*. Joie éternelle, joie en Dieu, avec lequel Jésus est venu nous réconcilier, joie dans la loi d'amour que Jésus est venu nous apporter, joie dans cette sainte liberté que Jésus, l'Emmanuel, est venu nous ouvrir. Noël, Noël à jamais, Noël dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri. (Jo. I, 11.)

Exorde. — Quel spectacle étonnant, mes Frères, nous présente cette nuit de Noël! Le Fils de Dieu vient au monde, il entre dans son royaume, et c'est une étable qui le reçoit... *Sui eum non receperunt... Sunt quibus non est natus Christus,* dit saint Bernard... Pourtant, je vois quelques pauvres bergers former sa cour; j'entends les concerts des anges qui chantent : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Tâchons de tirer notre profit de ces deux considérations.

I. — Quels sont ceux qui ne reçoivent pas Jésus-Christ?

Au moment où Jésus-Christ va venir au monde, la Judée tout entière est dans l'attente d'un rédempteur. Le sceptre est sorti de Juda, les soixante-dix semaines de Daniel sont écoulées. Et dans ce même temps un double spectacle frappe nos regards. Une pauvre famille erre de porte en porte à Bethléem, une étoile brille dans l'Orient et, à quelques jours de là, des Mages viennent demander où est né le roi des Juifs. Ni les habitants de Bethléem, ni Hérode et sa cour ne l'ont connu.

A. Ceux qui le méconnaissent, quand il vient. — Les habitants de Bethléem ont repoussé durement Marie et Joseph, et le Sauveur est né dans une étable. Hérode sur la parole des Mages s'effraie et fait chercher, pour le mettre à mort, cet enfant extraordinaire. Les Bethléemites et Hérode ont méconnu le Sauveur.

a) Les uns, parce qu'ils le méprisent. Et comment les habitants de Bethléem auraient-ils dans cette pauvre femme cherché à reconnaître la mère du Rédempteur d'Israël? Et pourtant parmi eux il y en avait de sa parenté! Même dans les hôtelleries on les repoussait. *Non erat* ILLIS *locus in diversorio.* Ah! si le Sauveur était venu dans tout l'appareil de la royauté, si une reine de Saba, traversant Bethléem, avait demandé l'hospitalité dans cette petite ville, pour y donner le jour à un enfant royal; quel empressement l'on aurait vu partout chez les habitants... Faisons un retour sur nous-mêmes, mes Frères. Dites-moi, vous qui vous éloignez de Jésus-Christ, quel est le motif qui vous fait agir de la sorte? N'est-ce pas la vue de sa pauvreté, de son humilité? N'est-ce pas la crainte d'avoir à soumettre votre orgueilleuse raison aux ministres de ce Dieu d'humilité, humbles et pauvres eux-mêmes? Ah! s'il en est ainsi, apprenez à reconnaître la grandeur qui se cache dans la vertu d'humilité. Sachez-le, la vraie grandeur ne consiste pas à rechercher les biens de la terre, mais à les mépriser... Écoutez les concerts des anges! Voyez cette étoile qui brille dans l'Orient et ces rois qui s'acheminent vers Jérusalem!

b) Les autres, parce qu'ils le craignent. Mais il est peut-être un autre motif qui vous arrête : la crainte. Ce fut le motif qui poussa Hérode à persécuter Jésus-enfant. La venue des Mages, l'accord merveilleux des événements et des prophéties, auraient dû l'empêcher de méconnaître la divinité du Messie. Mais la passion l'aveugle, et là où il devrait voir un Rédempteur venu pour le sauver, il redoute un rival ennemi de sa couronne. Ne craignez rien, Hérode! Ce n'est pas un monarque temporel qui est entré dans le monde... ou plutôt, oui, craignez, car celui qui vient de naître est l'ennemi déclaré de l'orgueil et de l'ambition, du faste et de la mollesse, de l'avarice et de la débauche... Et n'est-ce pas pour la même raison que bien des hommes craignent encore aujourd'hui le Sauveur? N'est-ce pas

pour cette raison qu'ils le méconnaissent et le nient? Pauvres malheureux! ce n'est donc pas pour eux que Jésus sera venu dans ce monde!

B. Ceux qui le connaissent et ne veulent pas profiter de sa venue. — Mais, hélas! ce n'est pas seulement pour ceux qui le méconnaissent que sa venue sera inutile. Voyons d'un coup d'œil l'espace de trente-trois ans que Jésus va passer sur cette terre, et puis les dix-neuf siècles qu'embrasse déjà la vie de l'Église : et demandons-nous pour combien de ceux qui ont connu Jésus-Christ et qui l'ont même accepté pour leur maître et leur roi, pour combien, dis-je, sa venue n'aura pas été inutile! Le jeune homme que dans l'Évangile Jésus appelle à le suivre, s'en va tout triste, parce que pour obéir à cet appel il lui faudrait abandonner ses richesses. Judas, un des douze apôtres, un de ceux que Jésus s'est attachés d'une manière toute particulière, se laisse dominer et vaincre par la passion de l'argent et entraîner jusqu'à vendre le divin Maître pour trente deniers! Que d'autres, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, diront au jour du jugement : *Domine, in nomine tuo prophetavimus* (Matth. VII, 22). Et il devra leur répondre : *Recedite a me, qui operamini iniquitatem.* Parmi vous, mes Frères, combien y en a-t-il qui ont déjà profité de la venue de Jésus-Christ? Combien, s'il leur fallait rendre compte maintenant à leur juge suprême, pourraient se présenter avec confiance devant son tribunal! O douleur!... Mais jetons nos regards sur un spectacle plus consolant et non moins utile. Apprenons comment il nous faut recevoir Jésus-Christ.

II. — Quels sont ceux qui reçoivent Jésus-Christ?

Au moment où le Verbe incarné prenait possession de sa vie terrestre, des bergers... *(Exposer l'histoire d'après l'Évangile.)* Voilà les premiers sujets du roi des rois sur la terre; et ce sont eux dont la conduite va nous donner les plus salutaires et les plus encourageantes leçons.

A. Ceux qui par leur droiture appellent la grace. — *Hoc mirum si Christi gratiam ante scire meruit innocentia quam potestas, et prius cognoscere veritatem simplex rusticitas quam superba dominatio,* dit saint Ambroise. Connaître Jésus-Christ, être appelé à le suivre, c'est une grâce, c'est même la première des grâces, et il n'est donné à aucun homme de la mériter. Mais pourtant nous voyons des âmes auxquelles Dieu aime à se communiquer d'une façon toute particulière. Il récompense magnifiquement la foi d'Abraham; il se plaît dans l'innocence de Joseph, dans la droiture de David et de Samuël. *Quam bonus Israel Deus his qui* recto *sunt corde!* (Ps. lxxii.) La droiture, voilà ce qu'il cherche et où la trouvera-t-il? Souvent chez des hommes pauvres mais justes, chez des hommes sans ambition comme sans regrets. Tels étaient les bergers, semblables aux anciens patriarches. Voyez comme d'abord ils ont peur... mais l'ange les rassure. Quel spectacle se présente à leur yeux!... Écoutons maintenant la réflexion de saint Bernard. *Quam multi nobiles secundum carnem, quam multi potentes, quam multi sapientes hujus seculi hora illa in stratis mollibus quiescebant : et nemo eorum dignus habitus est novam videre lucem, scire magnum illud gaudium, angelos audire cantantes...* Ce n'est ni aux scribes, ni aux pharisiens, ni aux rois que la naissance du Sauveur est annoncée : c'est aux pauvres. Ah! mes Frères, si nous voulons que la grâce de Jésus-Christ opère dans nos âmes, il faut repousser loin de nous la sagesse du siècle et nous revêtir de droiture et de simplicité, laisser là les vaines investigations de l'orgueil et nous soumettre à l'autorité de la foi. Alors, alors seulement, nous goûterons ce mystère : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis!*

Mais, je le suppose, mes Frères, la grâce est venue frapper à la porte de votre cœur, elle vous a appelés à Bethléem, à la crèche du Sauveur. Apprenez des bergers comment il faut répondre aux avances de votre Dieu.

B. Ceux qui par leur fidélité correspondent a la grace. — A peine les anges ont-ils disparu, les bergers se disent : Transeamus *et* videamus. Promptitude à correspondre. Ils ne s'inquiètent pas de leurs troupeaux... Mettons-nous le même empressement à suivre les saintes inspirations que Dieu nous donne? *Festinant pastores,* dit le vénérable Bède; *neque enim cum desidia Christi est quærenda præsentia. Et ideo forte nonnulli quærentes invenire non merentur, quia desidiose quærunt Christum.* Vous avez eu l'inspiration à l'occasion de cette fête de vous approcher des sacrements : l'avez-vous fait? Êtes-vous venu avec empressement, *festinanter?* Avez-vous, à l'exemple des bergers, présenté à votre Dieu l'hommage d'un cœur bien disposé ? L'Écriture ne dit qu'un mot : *Videntes, cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc,* c'est-à-dire, ils reconnurent le Sauveur, ils l'adorèrent avec joie, ils rendirent gloire à Dieu et trouvèrent la paix promise aux hommes de bonne volonté... C'est ce qui arrive à tous ceux qui reçoivent Jésus-Christ; c'est ce qu'ont ressenti aujourd'hui, ceux d'entre vous qui ont répondu à la grâce...

C. Ceux qui par leur sollicitude conservent la grace. — Mais il ne suffit pas d'avoir une ferveur passagère... Il faut conserver le trésor que l'on a trouvé. Et comment? En continuant à mettre dans toute notre conduite la même droiture qui nous a disposés à recevoir ce matin notre aimable Sauveur. *Reversi sunt pastores,* dit saint Luc, *glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant.* Ils retournent à leurs troupeaux, ajoute Euthymius, car Dieu veut que les fidèles enrichis par sa grâce continuent de remplir les devoirs de leur position. Les bergers retournent, mais c'est en glorifiant Dieu ; ils retournent, mais en publiant ses merveilles. *Et omnes qui audierunt, mirati sunt et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos.* Les voilà donc devenus enfants de Dieu et comme les premiers messagers de la bonne nouvelle auprès de leurs compatriotes...

Péroraison. — Enfants de Dieu vous l'êtes, mes Frères, vous qui, aujourd'hui, êtes allés trouver le Sauveur dans la crèche et qui l'avez reçu à la table eucharistique. Ayez soin maintenant d'augmenter en vous les dons de Dieu. Faites fructifier la semence qu'il a déposée dans vos âmes. Faites-vous auprès des autres les apôtres de la vérité... — Mais, s'il en est ici qui doivent se faire à eux-mêmes le reproche de ne pas avoir reçu Jésus-Christ, ah ! je les plains ! Si c'est la pauvreté de la crèche qui révolte leur orgueil, qu'ils se rappellent que c'est par amour pour eux que leur Dieu s'humilie; et au lieu de le mépriser, qu'ils s'écrient avec saint Bernard : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior !* Mais peut-être quelques-uns d'entre vous, comblés des dons de la fortune, jouissant de la considération publique, s'effraient à la vue du dénûment de cette étable. Leur délicatesse se révolte à son tour et se récrie; elle proteste qu'elle n'a pas la force de chercher la pauvreté et le mépris. A ces âmes encore faibles, je dirai : Ne craignez rien, Dieu se contentera quant à vous d'une moindre mesure de générosité. Il n'exige point que vous abandonniez vos biens; il vous ordonne seulement d'en détacher votre cœur et d'en faire un bon usage. Certes, s'il vous inspirait de les sacrifier à son amour, comme il l'inspira à un saint Antoine d'Égypte, à un saint François d'Assise, à un saint Louis de Gonzague, vous devriez le bénir de cette faveur de sa miséricorde infinie... Mais en ce moment, il ne va pas jusque-là. Donnez du moins de bon cœur ce qu'il vous demande. Examinez avant de sortir d'ici ce qu'il veut : une bonne confession, une sainte communion, le sacrifice de tel penchant, l'accomplissement de telle bonne œuvre...Protestez-lui de votre bonne volonté; formez un de ces propos qui deviennent le principe des actes généreux, et retirez-vous comme les bergers en répétant les paroles des anges : *Gloria,* etc...

TROISIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, et vocabitur nomen ejus princeps pacis. (Is. IX, 6.)

Quel spectacle, mes Frères, se présente aujourd'hui à nos regards ? Le Très-Haut abaissé, le créateur du ciel et de la terre devenu impuissant, l'Infini déposé dans une crèche ! Oh ! si notre foi ne nous l'assurait, si nous n'entendions au même instant les anges qui sont garants de la réalité de ce spectacle et qui chantent : *Gloria in excelsis,* si nous ne voyions déjà briller dans l'Orient l'étoile qui avertit les Mages, si, dis-je, cet événement nous était présenté comme isolé de tous ceux qui l'ont préparé et accompagné, nous aurions peut-être de la peine à nous convaincre de sa vérité, tant il est réellement en dehors des prévisions de la raison humaine... Mais cette merveille, pourquoi Dieu l'a-t-il opérée ? Écoutons le prophète Isaïe : *Un petit enfant* NOUS *est né, un fils* NOUS *a été donné.* Remarquez ce mot " nous. „ C'est donc pour nous que cet enfant est né, et il s'appelle le " Prince de la paix .„ Et cette paix nous apporte *la consolation, — la sanctification* — et *le bonheur.*

I. Consolation.

A. Pour le genre humain tout entier.

Vous savez, mes Frères, que depuis la chute d'Adam, le genre humain était dans un état d'inquiétude générale. Depuis que l'humanité avait été expulsée du paradis, elle croyait continuellement entendre retentir la terrible sentence : " Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la poussière

d'où vous avez été tirés. „ On était sous la loi de crainte. Dieu, il est vrai, s'était choisi un peuple; mais ce peuple ne savait pas ce que c'est qu'aimer Dieu : il savait tout au plus le craindre et trembler devant lui. La loi du Sinaï disait : *Deum tuum adorabis.* Il a fallu attendre jusqu'à la prédication de Jésus-Christ pour voir la seconde formule, celle du Deutéronome " *Diliges!* Vous AIMEREZ votre Dieu ! „ être plus qu'une phrase sans portée. Il va sans dire que j'excepte, en disant cela, quelques âmes d'élite, comme par exemple le roi-prophète... Et en dehors du peuple hébreu, n'avait-on pas universellement et sauf de très rares exceptions, perdu tout à fait jusqu'à la notion du vrai Dieu ? On adorait des idoles, on offrait de l'encens à des statues inanimées... On s'adonnait aussi à toutes les voluptés, mais sans y trouver le bonheur : et les sages de tous les pays ne songeaient qu'avec inquiétude à l'avenir. Ils sentaient que l'humanité avait encouru la colère du Maître suprême, et nul n'entrevoyait le moindre espoir de réconciliation. Toutes les afflictions de la vie pesaient sur l'homme, et aucune espérance ne venait en alléger l'accablant fardeau... Mais voici que la menace faite par Dieu au serpent infernal : *Inimicitias ponam inter te et mulierem,* vient de recevoir son accomplissement. L'enfant qui écrasera la tête du monstre, est né. Les hommes apprendront bientôt que Dieu a pris leur malheureux sort en pitié et qu'il se laissera toucher par le repentir : le gage du pardon leur est accordé, et ce gage est l'Enfant de Bethléem ! Aussitôt la consolation rentre dans tous les cœurs. Voyez avec quelle joie les bergers s'agenouillent devant lui, avec quelle allégresse les Mages de l'Orient se mettent en route pour aller présenter leurs hommages au Prince de la paix ! Encore quelques jours, et un nom qui est plein d'espérance pour nous lui sera donné : Jésus, c'est-à-dire Sauveur ! Quelques jours plus tard, le vieillard Siméon... La naissance de Jésus-Christ est donc bien véritablement la consolation du genre humain tout entier !

B. Pour chacun en particulier.

Mais cette naissance est aussi une source de consolation pour chaque homme en particulier. Quelles que puissent être nos peines, Jésus dans la crèche les soulage. Êtes-vous tourmenté par le souvenir de vos fautes passées; êtes-vous terrifié par l'idée de la majesté infinie que vous avez offensée ? Approchez de la crèche : celui qui est couché là, est votre Dieu, mais votre Dieu devenu homme pour vous sauver. Vous l'avez offensé : c'est de lui que vous devez obtenir le pardon. Mais, dites-moi, n'est-il pas rassuré le coupable que l'on envoie demander son pardon à un tout jeune enfant ? D'autant plus que l'enfant dont il s'agit ici a voulu naître pour nous, pour chacun de nous, et que c'est par amour pour chacun de nous qu'il se laisse déposer dans cette crèche. Vous l'avez senti déjà, vous tous qui vous êtes approchés des sacrements à l'occasion de cette fête...

Jésus est notre consolation dans nos peines intérieures : il l'est aussi dans nos peines extérieures. Comment oserions-nous nous plaindre et trouver que nous avons trop à souffrir, lorsque nous voyons notre Dieu étendu sur un peu de paille ? Nous sommes dans la pauvreté : mais Jésus n'est-il pas plus pauvre que nous ? Qui de nous est né dans une étable, entre deux animaux ? Nous portons des vêtements qui nous défendent mal contre les rigueurs de la saison : mais qui de nous passe ses nuits, comme ce tendre enfant, dans une froide crèche ? Nous sommes malades : mais souffrons-nous autant que cet enfant si délicat, dénué de tout ? Nous souffrons dans la personne de nos proches, de nos amis : mais songez combien Marie et Joseph souffraient de voir les afflictions et les privations du Dieu-enfant, et combien Jésus à son tour ressentait les peines de Joseph et de Marie ! Voilà la consolation vraie que nous apporte la naissance du Sauveur : mais pour en jouir, il faut contempler Jésus, c'est-à-dire fixer sur lui nos pensees et comparer notre état au sien. — Cette con-

templation nous aidera à recueillir le second fruit que nous apporte sa naissance : un fruit de sanctification.

II. Sanctification.

Personne de vous, mes Frères, n'ignore que le Fils de Dieu s'est fait homme afin de nous sauver. Dans nos invocations nous lui donnons le nom de " Sauveur ., Or, être sauvé et être saint, c'est la même chose. Nous serons sauvés, si nous sommes des saints; c'est la condition indispensable. Mais si nous savons parfaitement d'un côté que le Christ est venu pour nous sauver, nous oublions trop souvent la manière dont nous devons nous y prendre pour devenir des saints. Et pourtant nous la trouvons clairement indiquée dans le Catéchisme : " Pour nous apprendre par sa doctrine et par ses exemples la voie qui conduit au ciel. „ Dans la crèche, il est vrai, Jésus ne parle pas; mais ses exemples parlent, comme nous le dit saint Bernard. Et ce sont ses exemples qui constituent le chemin du ciel. Car, notez bien ceci : l'enfant de Bethléem diffère des autres enfants en ce qu'il a lui-même choisi d'avance les circonstances dans lesquelles il naîtrait, tandis que pour les autres enfants c'est Dieu qui choisit, et qui fait naître ceux-ci au milieu des richesses, ceux-là au milieu de la pauvreté. Il en diffère encore en ce que dès le premier moment de son existence humaine il se rendait compte de tout. Il a donc choisi lui-même et il a connu de tout temps les conditions de sa vie terrestre. Et quelles conditions ! L'abaissement, la pauvreté, l'oubli. Et tout cela est volontaire. Ah ! c'est ici que commencent ses exemples. S'il l'avait voulu, il aurait pu naître au sein de la grandeur et de l'opulence... Si je parlais ici à une assemblée de riches, je leur dirais : " Voyez comme le dénûment de Jésus vous couvre de honte ! Voyez comme vous êtes loin de lui ressembler ! Voyez combien vous devez honorer et aimer tout ce qui est pauvre ! „ A ceux qui ne sont pas riches, je dis : " Voyez comme vous

devez être heureux de ressembler si visiblement au Fils de Dieu ! Voyez combien vous devez remercier la divine Providence qui vous a placés dans cette condition et qui ne cessera pas, si vous lui obéissez, de veiller sur vous ! Voyez comme vous auriez tort de convoiter la condition des riches ! „

Mais je vais plus loin, et je dis : Voyez quelles leçons bien précises l'enfant Jésus vous donne dans sa crèche, même sans parler. Pour l'extérieur, il fait ce que font les autres enfants; mais intérieurement il s'unit continuellement à Dieu son Père. Il voit son Père des yeux de l'âme ; il exerce incessamment les actes de la plus parfaite charité, il lui offre tous les instants de sa vie pour le salut des hommes. Voilà comment il nous donne l'exemple de l'*esprit de prière* et de l'exercice continuel de la présence de Dieu.

Regardez cet enfant! Il tremble de froid, et la dureté du bois de la crèche est à peine corrigée par une mince couche de paille! Et pourtant, l'enfant ne se plaint pas. S'il pleure, s'il fait entendre des vagissements, c'est pour empêcher que nous ne nous imaginions que la souffrance n'a pas d'action sur lui. Mais il est *patient!* Et l'heure viendra où il acceptera bien d'autres tortures, et toujours avec la même patience. Ah! c'est qu'il souffre par amour pour nous, et pour nous donner l'exemple!

O vous donc qui ne voulez rien supporter de la part du prochain, et qui ouvertement ou du moins dans votre cœur nourrissez des sentiments d'aversion à son égard, venez à la crèche, et voyez comment Jésus souffre non seulement de la part des hommes, mais encore *par amour pour* ces mêmes hommes.

Mais surtout, voyant comment le divin enfant se laisse manier, placer et déplacer par Joseph et Marie, admirez l'*obéissance* que pratique ici le roi des rois!... Si nous voulions continuer, nous trouverions que toutes les vertus nous sont enseignées par l'enfant de la crèche... Voulez-

vous être des saints, voilà les exemples que vous devez suivre, voilà le chemin où vous devez marcher ; car c'est le chemin de la sanctification. — C'est aussi le chemin du bonheur, même pour la vie présente.

III. Bonheur.

Ce bonheur, Jésus est venu nous l'apporter en naissant. Voici de quelle manière : je parle du bonheur de notre vie mortelle. Vous savez tous que par suite du péché d'Adam le ciel était fermé pour l'homme. Nos premiers parents, après avoir mené sur la terre une vie de pénitence pendant neuf cents ans, attendaient dans les Limbes depuis trois mille ans le jour de leur délivrance. La naissance de Jésus-Christ prépare l'époque où les âmes des patriarches seront admises au ciel par le Sauveur ressuscité ; mais, comme vous le voyez, cette naissance ne faisait luire dans les Limbes qu'une aurore, annonce d'un bonheur qui approchait. N'y a-t-il pas pour nous quelque chose de plus que l'espoir en cette fête de Noël? N'y a-t-il pas un bonheur que Jésus nous apporte tout réalisé dès le premier moment de sa naissance? Un bonheur que nous pouvons goûter dès cette vie? Oui, et ce bonheur, cette félicité, nous commençons à en jouir aussitôt que Jésus vient à naître dans nos âmes par la grâce! Cette félicité, vous le comprenez suffisamment, n'est pas une félicité terrestre ; elle ne consiste ni dans les richesses ni dans les honneurs. Non, car Jésus-Christ nous a apporté les humiliations et la pauvreté. Elle consiste dans la paix de la conscience, dans le calme de la conscience ; elle naît de l'état de grâce. Lorsque nous sommes dans cet état, rien ne saurait nous inquiéter ni nous troubler ni nous affliger. Les calamités et les maux de cette terre, loin de nous rendre malheureux, augmentent notre bonheur : la souffrance fait notre joie. *Aut pati aut mori!* s'écriait sainte Thérèse. *Non mori, sed pati!* soupirait sainte Madeleine de Pazzi. *Pati, Domine, et contemni pro te!* tel était le vœu de saint Jean de la Croix.

Voilà le bonheur que le Christ veut nous communiquer : le bonheur de se sentir dans l'état de grâce, le bonheur de souffrir pour Dieu, le bonheur de se voir humilié, le bonheur du renoncement, le bonheur du sacrifice! Ah! je l'avoue, c'est un bonheur que le monde ne connaît point. *Da nobis illam quam mundus dare non potest, pacem !*

Mais il me semble que je vous entends dire : " Comment peut-on être heureux lorsqu'on est pauvre, malade, plein de misères? Expliquez-nous comment la naissance de Jésus-Christ nous fournit le moyen d'être heureux même alors? „ Ce moyen, je puis l'indiquer par un seul mot : amour!

Aimez l'enfant de Bethléem, mes Frères; aimez-le, et tout vous deviendra léger, facile, consolant. Vous serez heureux. L'amour adoucit tout, il rend tout aisé. J'en appelle à votre expérience, pères et mères qui m'écoutez. Que de peines n'avez-vous pas eu à subir dans l'éducation de vos enfants? Et pourtant, ces peines vous ont-elles coûté? N'étiez-vous pas heureux de cela même qui vous faisait souffrir? Oui, et pourquoi? parce que vous travailliez, parce que vous vous fatiguiez par amour! L'épouse qui passe de longues nuits au chevet d'un époux malade... Les enfants qui pour assister leurs parents se livrent à d'incessants travaux... Les jeunes gens qui dans l'espoir de contracter une heureuse alliance... Rappelons-nous Jacob qui servit Laban pendant quatorze ans pour obtenir la main de Rachel; et ces quatorze années lui parurent n'être qu'un jour, dit l'Écriture sainte, tant son amour était grand, ajoute-t-elle. Oh! si nous aimions Dieu véritablement, comme nous serions heureux. Mais Dieu est si loin de nous! Soit, mes Frères : quoique cette parole soit fausse, car Dieu est plus en nous que nous n'y sommes nous-mêmes. Mais enfin l'enfant de Bethléem est près de nous! Il est de notre race, il est homme comme nous. Et puis il est si facile d'aimer un jeune enfant, tout beau et plein d'attraits. Nous trouvons partout des images qui

nous le rappellent. Que dis-je ? il est là près de nous en personne dans le sacrement de l'autel. Voilà le moyen d'entretenir la ferveur de notre amour : des visites au Saint-Sacrement. Dans vos peines, dans vos tristesses, dans vos besoins, venez-vous placer devant le tabernacle et dites : " Mon bien-aimé est là; il me voit, il me connaît. O enfant de Bethléem, je vous aime! Me voici malade, pauvre, misérable : mais je veux souffrir tout cela par amour pour vous! „ O mes Frères, quel bonheur! quelle consolation de pouvoir parler ainsi à Jésus! Et peut-être voudriez-vous aller plus loin. Vous voudriez prendre dans vos bras le divin Enfant, et le presser sur votre cœur! Eh bien, vous le pouvez, et plus encore. Il ne tient qu'à vous de l'introduire même dans votre poitrine. O fortunés chrétiens! Mais le plus souvent vous ne comprenez pas votre bonheur...

Péroraison. — Avez-vous compris, mes Frères, ce que le Fils de Dieu nous a apporté par sa naissance? Consolation, sanctification, bonheur! Voulez-vous voir réunis tous ces biens dans des personnes humaines? Voulez-vous un moyen sûr de vous assurer à vous-mêmes la possession et la conservation de ces biens? Voyez à côté de la crèche. Là sont agenouillés Marie et Joseph. Demandez-leur s'ils ne sont pas consolés, voyez s'ils ne sont pas sanctifiés, songez s'ils ne sont pas heureux. Consolés, parce que l'humanité tout entière va être rachetée... Ils sont heureux parce qu'ils aiment... O Marie, ô Joseph, priez pour moi! Obtenez-moi de l'enfant de Bethléem un ardent amour pour lui, afin que je vive heureux sur cette terre et qu'après ma mort je goûte avec vous le bonheur de la vie éternelle! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc. II, 12.)

Exorde. — Le divin Rédempteur, mes Frères, est venu pour sauver les hommes, nous n'en doutons pas; nous ne doutons pas non plus de l'efficacité des moyens qu'il a choisis pour atteindre ce but. Nous admettons également que toutes les actions de sa vie ont eu un rapport nécessaire avec cette œuvre de notre salut. Mais quand il s'agit de nous appliquer tout cela, bien souvent nous reculons; ou si nous en tirons quelques conséquences pratiques pour notre conduite particulière, nous ne prétendons pas agir sur le milieu où nous vivons, mais plutôt trouver dans ce milieu une excuse aux inconséquences de notre conduite... C'est là, mes Frères, une illusion funeste; car si, seuls, nous ne pouvons pas tout réformer, nous devons du moins travailler autant qu'il est en nous à la réforme des mœurs.

Dans ce but, considérons aujourd'hui un épisode de la vie du Sauveur, une circonstance de sa nativité. Et puisque la vie du Messie doit être la règle de nos appréciations, apprenons à rectifier celles-ci, en nous demandant : Quels sont donc les caractères de Jésus naissant?

I. — Invenietis infantem.

A. " Vous trouverez un enfant. „ Le caractère de l'enfant, ce qui le distingue éminemment, c'est la SIMPLICITÉ. Que l'on prenne ce mot dans quelque sens que ce soit, il appartient à l'enfant. L'enfant est simple, parce qu'il n'y a dans ses sentiments ni détour, ni ruse... Il est

simple, parce qu'il ne demande rien de recherché ni pour sa toilette, ni pour sa nourriture... Il est simple, parce qu'il ne se défie de personne... Il est simple, parce que dans ce qu'il fait il n'a d'autre souci que d'atteindre la fin prochaine de l'action, et qu'il ne poursuit point de but caché... Il ne connaît point la duplicité... Voilà le caractère propre des enfants, et si de bien bonne heure, hélas ! quelques-uns parmi eux manifestent d'autres tendances, c'est parce qu'ils ont cesse d'être enfant ou parce que la manière dont on agit avec eux, leur a enlevé leur simplicité. On les a ornés, on les a bichonnés ; on leur a fait trouver plaisir et vanité dans ces atours ; on a appelé leur attention sur la délicatesse des mets...

B. Dieu, dans l'œuvre de notre salut et de notre perfection, requiert également de notre part la simplicité. Tant que nous n'allons pas tout droit avec Dieu et avec le prochain, tant que nous n'allons pas simplement en avant avec nous-mêmes, c'est-à-dire, tant que nous cherchons à nous faire illusion sur nos sentiments, nos tendances, nous n'obtiendrons aucun résultat efficace; tant que nous ne saurons pas nous contenter du convenable, pour ne pas dire du nécessaire, en laissant de côté toute recherche provenant de nous-mêmes, tant que nous voudrons absolument dominer... nous n'avancerons pas dans les voies de la perfection...

C. Mais où en est le monde sous ce rapport ? Hélas ! il faut bien le dire, il s'éloigne de plus en plus de la simplicité. Simplicité des sentiments, simplicité des goûts, simplicité de la mise, tout cela est inconnu ! On travaille à détruire la simplicité, même chez les enfants. On les initie avant le temps à toutes les ruses et à toutes les misères de la vie. Il n'y a plus guère d' " enfants, „ et on travaille à ce qu'il y en ait de moins en moins... Notre devoir est de réagir contre cette pernicieuse, contre cette déplorable tendance...

II. — Pannis involutum.

A. Le second signe que l'ange donne aux bergers, ou plutôt la deuxième partie du signe, ce sont les langes qui enveloppent l'enfant. — Ces langes l'entourent complètement; ils lui ôtent la liberté de ses mouvements, ils le réduisent à la dépendance la plus complète à l'égard de Joseph et de Marie. Quel contraste frappant que celui-là! Le Fils de Dieu, l'Éternel réduit à l'impuissance, se laissant emmailloter et ne brisant pas ces liens qui le captivent, permettant à ses parents de le traiter comme ils le veulent, ne murmurant jamais, ne résistant jamais. La DÉPENDANCE et ce qui en est la conséquence nécessaire : l'obéissance, la soumission, voilà le second caractère de la Rédemption. L'homme est créature, il dépend de Dieu, il dépend de ceux que Dieu substitue à sa place, de l'Église, des supérieurs. Il faut qu'il reconnaisse cette dépendance, qu'il l'accepte, qu'il y conforme sa vie. Voilà ce que le Sauveur est venu enseigner...

B. C'était bien nécessaire, puisque l'orgueil, la révolte avait perdu l'humanité, puisque le démon, plein d'orgueil et d'insubordination, s'était emparé du monde et le dominait, lui, sous le beau prétexte et avec la fallacieuse promesse de donner à l'homme l'indépendance... Cet esprit d'orgueil et de révolte a-t-il été éteint dans le monde par la venue du Sauveur? Hélas, non! Depuis lors, l'ange du mal s'est remis à travailler et sous une autre forme il a reconstitué son empire. Que voyons-nous actuellement, mes Frères? Qui est-ce qui règne partout? N'est-ce pas le même esprit d'indépendance ? Indépendance de la raison qui ne veut la vérité qu'autant qu'elle la comprenne... indépendance du cœur qui ne veut mettre aucun frein à ses affections, à ses tendances... indépendance de la conduite, qui ne prétend se gêner en rien... Et tout cela à quoi aboutit-il, sinon à l'éloignement de Dieu, à la destruction de l'œuvre de la Rédemption?...

C. Mais il ne suffit pas de considérer d'une manière

générale cette tendance de notre époque : nous-mêmes où en sommes-nous sous ce rapport? Ne participons-nous pas à cet esprit du siècle, soit pour nous-mêmes, soit pour ceux qui nous sont confiés ? Pour nous-mêmes. Quel respect professons-nous à l'égard de l'autorité ? Jusqu'à quel point aimons-nous la dépendance vis-à-vis de ceux qui tiennent à notre égard la place de Dieu ? Dépendance de nos supérieurs, soit ecclésiastiques, soit temporels... Dépendance de notre confesseur... N'allons-nous pas plus loin? Nos critiques, nos railleries contre l'autorité, n'en affaiblissent-elles pas le prestige chez ceux qui nous entourent?... Et si nous avons autorité sur d'autres, les formons-nous au respect, les entretenons-nous dans la dépendance?... Nos enfants, ne les émancipons-nous pas avant le temps? Ne les consultons-nous pas, ne nous soumettons-nous pas à leurs caprices ?... Il faut donc retourner à la crèche et y ramener les autres.

III. — Positum in præsepio.

Il faut retourner à la crèche à un autre point de vue encore, pour y apprendre la pauvreté ou, si vous l'aimez mieux, la MORTIFICATION.

A. La crèche ! cela nous dit tout. C'est une crèche destinée aux animaux ; elle est formée de quelques ais de bois grossier, et il y a là pour tout adoucissement un peu de paille sur laquelle on couche l'Enfant-Dieu! Mes Frères, comprenez-vous le sens de cet événement et de ce choix? Le maître de toutes choses, celui qui a en sa puissance tout l'or et tous les métaux précieux ; celui qui a semé les mondes dans l'espace, il se couche dans une crèche, il choisit pour berceau une crèche. N'est-ce pas nous dire de la façon la plus éloquente que nous devons mépriser tout le vain attirail du luxe et de la richesse? Que toutes ces splendeurs, dont le monde est si fier, ne sont rien, quand nous prenons les choses au point de vue de notre salut? Que cet éclat et ce luxe doivent être considérés

comme des obstacles? Sinon, sans aucun doute, le Fils de Dieu les eût employés; il nous eût montré *comment nous les devons mettre en œuvre*... Maintenant, au contraire, il ne témoigne à leur sujet qu'un seul sentiment, le mépris!

B. Pourquoi faut-il, mes Frères, que les hommes en général aient si peu profité de cette leçon? Ah! nous le comprenons : leur sensualité en est la cause. Pour nous contenter de la juste mesure dans l'usage des biens de la terre, nous devrions nous posséder nous-mêmes, dominer nos sens, régner sur nos passions. Nous devrions savoir nous refuser même les choses permises, afin de dompter la nature. En un mot, il nous faudrait nous *mortifier*. Mais cette parole nous déchire les oreilles et nous fend le cœur. Et pourtant cette mortification que nous fuyons est indispensable à celui qui veut vivre en disciple de Jésus-Christ...

C. Faut-il maintenant jeter un coup d'œil sur notre siècle et y montrer le règne de la sensualité? Sensualité qui fait rejeter la mortification; sensualité qui porte à violer les lois de l'Église, même les moins sévères; sensualité qui fait qu'on cherche tous les raffinements de la vie; sensualité qui fait enfin violer la loi de Dieu... Mes Frères, si nous voulons nous sauver, si nous voulons sauver le monde, il faut remonter le courant, il faut retourner à la crèche.

Péroraison. — *Hoc vobis* SIGNUM. Ce mot signifie aussi " drapeau „... Notre drapeau doit porter l'image de Jésus : on doit y voir un enfant emmailloté, dans sa crèche... C'est notre idéal, dont nous devons travailler à nous rapprocher tous les jours davantage.

CINQUIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL.

Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc. II, 14.)

Exorde. — Ces paroles des anges nous résument clairement le but de l'incarnation et de la nativité du Fils de Dieu. Tout en nous remplissant de reconnaissance et d'amour, elles nous rappellent de grands devoirs qu'il nous faut accomplir. Méditons-les ensemble.

I. — Gloire à Dieu.

A. Quelle est la gloire de Dieu? — *a)* Sa gloire *essentielle* est en lui-même. Elle résulte de ses perfections infinies. Personne ne peut la lui enlever... *b)* Sa gloire *accidentelle* résulte de la manifestation de ses attributs. Elle est aussi en partie inaliénable. Quel que soit le résultat de la marche de l'univers, il en sortira la gloire de Dieu, car les attributs de Dieu seront glorifiés : sa justice... sa miséricorde... sa sagesse... sa bonté... sa puissance... *c)* Il y a une gloire *accidentelle* qui est variable, qui résulte des hommages rendus par l'homme à son Créateur et du bonheur de cet homme récompensé par Dieu à cause de sa fidélité. Celle-là varie. C'est cette dernière gloire, compromise par le péché d'Adam, que le Christ est venu réparer...

B. Cette gloire a été compromise par le péché d'Adam.— *a)* L'homme la doit à Dieu : 1° en lui obéissant, 2° en faisant des créatures un usage conforme aux desseins du Créateur. Or, voilà ce qu'Adam n'a point fait. Cédant aux suggestions du démon, il s'est révolté contre Dieu et lui a refusé un acte d'obéissance simple et facile... Il a abusé des créatures en voulant y trouver sa satisfaction, malgré la défense de son maître... *b)* Cette révolte commencée

dans le paradis terrestre, s'est perpétuée dans le monde. Les hommes n'ont pas obéi à Dieu; ils ont continué d'abuser des choses créées...

C. Cette gloire a été réparée par le Christ. — *a)* Le Christ s'est humilié dans son incarnation; il a pris la forme d'un esclave... Il a obéi jusqu'à la mort de la croix... Voilà pourquoi les anges chantent sur son berceau : *Gloria in altissimis Deo! b)* De plus, le Christ est venu réparer l'abus que l'homme faisait de la créature. Il l'a réparé en se soumettant à la pauvreté, à l'humiliation, à la privation, je ne dis pas seulement du superflu, mais du nécessaire. Le Fils de Dieu dans une étable, le Fils de Dieu dans une crèche, le Fils de Dieu enveloppé de langes, le Fils de Dieu couché sur la paille : voilà un anéantissement, et cet anéantissement du nouvel Adam répare la faute du premier. Par là la naissance de Jésus-Christ rend gloire à Dieu : *Gloria in altissimis Deo.*

II. — Paix aux hommes.

Mais non seulement le Fils de Dieu dans sa naissance rend gloire à Dieu son Père, il vient aussi nous donner la paix. Ne nous étonnons pas de cette parole, car en voici l'explication. La paix est la *tranquillité de l'ordre ;* quand il y a ordre, il y a paix. Nous pourrions donc déjà conclure du point précédent que le rétablissement de l'ordre ramène la paix. Mais nous pouvons considérer cela avec plus de détail.

A. L'état de révolte contre *Dieu* jette l'homme dans le trouble et dans l'agitation. L'homme qui abandonne Dieu, sent au fond de sa conscience les reproches qu'il a mérités. De plus il craint la colère, la justice de celui qu'il a offensé. Mais même sans cette crainte, le désordre de sa conduite suffit pour l'empêcher d'avoir la paix. L'homme donne trop d'importance à la créature au mépris des droits du Créateur. Jésus vient apporter la paix aux hommes en leur apprenant à mettre Dieu au-dessus des créatures...

B. Si la paix ne peut pas exister dans le cœur de l'homme rebelle à Dieu, elle ne peut pas exister non plus *entre les hommes,* lorsqu'ils ne sont pas soumis à Dieu. Quand l'homme oublie Dieu, il est nécessairement en lutte *avec ses semblables.* Alors les jalousies et les haines s'allument, les guerres éclatent. L'homme orgueilleux, qui a refusé de s'incliner devant Dieu, exige que son semblable s'incline devant lui. L'homme avide des jouissances qu'il peut trouver dans les créatures, veut enlever ces jouissances à ses semblables... Jésus-Christ apporte la paix. Non seulement il n'enlève rien à personne, mais il souffre même que les autres lui enlèvent tout...

C. Enfin, dès que l'homme oublie l'usage raisonnable des créatures, dès qu'il met son bonheur dans les créatures, il n'a plus la paix avec *lui-même.* Les passions l'agitent et le tracassent, il n'a plus de calme, la soif de jouir le dessèche... la médiocrité lui pèse... Jésus-Christ vient nous apprendre à suivre une voie tout opposée, que les philosophes païens eux-mêmes avaient soupçonnée, mais en se mettant à un faux point de vue : le mépris des richesses, la recherche de l'obscurité...

Péroraison. — A nous aussi d'accomplir cette double fin de la naissance du Christ, à nous de rendre gloire à Dieu et de trouver la paix... Mais pour cela, il faut : la *bonne volonté.* Je vous la souhaite... Nous la demanderons à l'enfant de la crèche.

SIXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE NOËL (CANEVAS).

Hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc. II, 12.)

Les paroles de l'ange aux bergers s'adressent à tous les fidèles, et le signe que l'ange donne est le signe auquel

on doit reconnaître, non seulement le Christ Rédempteur, mais tous ceux qui seront ses disciples... Examinons ces signes brièvement.

I. — Deux signes extérieurs.

A. In præsepio. — L'étable, la crèche : c'est l'humilité ; non ! c'est plus que l'humilité, c'est l'abjection. Quel contraste entre l'idée qu'on se fait naturellement du Rédempteur promis pour sauver l'humanité et *cette étable,* et cette crèche, et ces deux animaux !...

Et pourtant cette abjection doit sauver l'humanité... Qu'est-ce qui en nous doit répondre à cette abjection?

Je dis que c'est l'HUMILITÉ, qui doit consister : *a)* à nous contenter de ce que Dieu nous a donné... ; *b)* à ne pas nous prévaloir de ce que Dieu nous a donné... ; *c)* à nous contenter de l'obscurité et de l'oubli, qui peuvent être le résultat soit de l'insuffisance de nos talents ou de nos ressources, soit de la malignité des hommes...

B. Pannis. — Les langes... C'est la PAUVRETÉ. Pauvreté qui va jusqu'à l'indigence, jusqu'à la misère... Notre-Seigneur est venu condamner la richesse. Qu'il est difficile, a-t-il dit, à un riche d'entrer dans le royaume des cieux !

Quelle est donc cette pauvreté chrétienne?

C'est *a)* la résignation dans la condition où Dieu nous a mis... ; *b)* la recherche de la médiocrité dans cette condition... ; *c)* le bon usage du superflu..., *bon usage,* remarquons-le bien, c'est-à-dire usage pour les bonnes œuvres, etc...

II. — Un signe intérieur.

Infantem. — Quel est le signe qui distingue le Rédempteur lui-même?

A. L'innocence de l'enfant. Donc horreur de toute offense de Dieu... Éviter les occasions...

B. La simplicité de l'enfant. Simplicité dans toute la conduite, opposée à la duplicité, à l'intrigue mondaine...

C. L'obéissance de l'enfant. Esprit de soumission à l'Église, — esprit de soumission à l'autorité de la famille, — esprit de soumission au directeur de notre conscience...

Péroraison. — Quand les bergers eurent trouvé tout ce que l'ange avait annoncé, ils s'en retournèrent, dit l'Évangile, glorifiant le Seigneur... Comprenons, imitons : et nous aussi nous glorifierons Dieu !

PREMIER SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Exorde. — *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.* (Matth. II, 10.)

L'Épiphanie, mes Frères, l'Épiphanie, n'est-ce pas un jour de joie universelle? N'est-ce pas la joie de l'Église, la joie du foyer, la joie de la pauvre cabane où " la part de Dieu " a fait luire un rayon de bonheur?... N'est-ce pas la joie de l'enfance... la joie des parents... la joie des petits enfants?... Mais je me trompe; je parle de l'Épiphanie comme d'un jour de joie, et j'oublie que les joies de la famille se perdent de plus en plus... Ah! si nous voyons disparaître ces paisibles réjouissances, conservons du moins à la fête son caractère de joie, de joie spirituelle... Les Mages, nous dit l'Écriture, furent transportés d'une grande joie, *gavisi sunt gaudio magno valde.* Nous aussi, réjouissons-nous. Apprenons par leur exemple comment il faut *trouver* la joie spirituelle et comment il faut la *conserver.*

I. — Moyens de trouver la joie.

Préliminaires. *A. Notion de la joie.* — La joie spirituelle! Il me semble à ce seul mot voir passer sur les lèvres de quelques-uns d'entre vous un sourire d'incrédulité, ou du moins entendre une interrogation curieuse. Qu'est-ce donc que la joie spirituelle? semblent-ils me dire. Où trouver cette joie? Nous ne l'avons jamais goûtée. — Laissez-moi, mes Frères, répondre à leur question et permettez-moi de les détromper... Qu'est-ce que la joie spirituelle? C'est la joie du cœur en Dieu. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum!... Gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete...* La joie, nous disent les philosophes, c'est le sentiment qui s'empare de l'âme quand elle se repose dans la possession de l'objet aimé... Aimer Dieu, c'est

notre devoir; le servir, c'est notre raison d'être ici-bas, comme aussi c'est la condition de notre bonheur éternel... Savoir, autant du moins que cela est donné à l'homme, savoir que j'aime Dieu, savoir que je le sers et qu'ainsi je lui suis agréable, et me reposer dans cette pensée : voilà la joie spirituelle ! — Et vous disiez que vous ne connaissez pas cette joie! N'est-ce pas que vous vous êtes trompés? Ah! si vous ne la connaissez pas maintenant, si le vent des passions vous a jetés hors de la bonne voie, il fut un moment où vous la connûtes. C'était à la fin d'une retraite... C'était le jour de votre première communion... alors vous vous écriiez : *Inveni quem diligit anima mea!* Heureux moments! Pourquoi n'ont-ils pas duré toujours?

Si cependant il s'en trouve parmi vous qui n'ont jamais connu cette joie, qui ne sont jamais sortis des ombres de la mort, qui n'ont jamais vu le soleil de justice se lever pour eux... eh bien, qu'ils méditent, je les en conjure, l'histoire des Mages.

B. Les Mages — L'Étoile. — Une attente inquiète, tel était, mes Frères, l'état du monde lors de la venue de Jésus-Christ. Les Juifs, instruits par les prophètes... Ceux d'entre les gentils qui étaient en communication avec les Juifs... Et sans attacher aux oracles des Sibylles... plus d'importance qu'ils n'en méritent...

Les peuples les plus éloignés nous ont conservé des vestiges de la tradition répandue parmi eux : on attend un libérateur... Les Mages, n'en doutons pas, partageaient cette attente... Attachant aux astres les destinées des hommes, selon l'usage de leur nation, ils contemplaient le ciel pour y découvrir l'étoile du Rédempteur promis... Enfin leur attente est satisfaite! Le voilà dans les régions inférieures, ce météore extraordinaire. Il semble se lever sur le sol de la Palestine... Nul doute, le désiré des Natious a paru!

Premier moyen: Suivre la grace. — Quittons ces régions lointaines, mes Frères, descendons dans le secret de

nos âmes, dans la demeure de notre cœur... N'y a-t-il pas là aussi, attente, incertitude, doute? Ne cherchons-nous pas un Rédempteur? Son étoile n'a-t-elle pas lui pour nous? Et ici laissez-moi admirer en passant, la conduite toute paternelle de la Providence qui se plie en quelque sorte aux exigences de notre faible nature. Les Mages s'enfoncent dans les secrets de l'astrologie : c'est par le langage d'une étoile que Dieu leur parle! Et nous, mes Frères, où avons-nous entendu la voix du Seigneur? Quel langage nous a-t-il parlé? Savants, n'est-ce pas en étudiant la nature que... Artistes, ne sont-ce pas les chefs d'œuvre de la peinture qui... Littérateurs... Pères et mères de famille, n'est-ce pas sur le front angélique de vos enfants que vous avez lu la condamnation de votre vie, l'invitation à une vie nouvelle? Que dis-je? Jeune fille mondaine, n'est-ce pas dans les splendeurs d'un bal que le vide des choses humaines vous est apparu, que vous l'avez senti?... Ah! c'était l'étoile... Avez-vous fait comme les Mages? L'avez-vous suivie? N'avez-vous pas différé? N'avez-vous pas dit : " Ce n'est qu'une impression passagère? „ Une impression passagère ? Non!... Mais il fallait suivre!... Voyez les Mages! Une seule idée les absorbe. *Vidimus stellam, venimus.* Et remarquez-le une fois pour toutes : ordinairement il faut suivre *immédiatement.* — Si l'on attend : *a)* Parfois la lumière disparaît. *b)* Souvent la lutte s'engage entre la grâce et la nature, et cette malencontreuse nature l'emporte. *c)* Toujours il est plus difficile d'obéir à la voix de Dieu. Que d'exemples dans les conversions, dans les vocations!... Profitez de cette expérience, c'est le seul moyen de trouver la joie... Si vous ne l'avez pas maintenant, c'est que vous n'avez pas voulu voir l'étoile.

Deuxième moyen : Consulter. — " Mais, direz-vous peut-être, j'ai vu, mais je n'étais pas bien sûr; j'ai vu, mais j'ai craint l'illusion; j'ai vu, mais je ne savais que faire! „ Mes Frères, je vous comprends, car cette objection se

présente souvent dans l'affaire du salut. Vous avez voulu agir avec prudence; je vous en félicite; mais prenez garde que cette prudence ne soit un prétexte dont se couvre votre lâcheté. Je pourrais vous dire que l'on peut toujours distinguer l'illusion de l'inspiration réelle, le feu follet de l'étoile; je préfère trancher d'un coup la difficulté : Dieu n'a point voulu nous conduire ni par nous-mêmes, ni par des inspirations évidentes. Sa douce providence dispose les choses avec plus de suavité... L'étoile a disparu aux yeux des Mages; les voilà loin de leur pays, incertains, mais pleins de confiance en Dieu. Et que font-ils? Ils s'adressent à Hérode ! *Ubi est, qui natus est, rex Judæorum?* lui disent-ils; et qui n'admire, si l'on peut parler ainsi, la sublime imprudence de cette démarche?... Ils viennent chercher un roi, le vrai roi des Juifs, et ils s'adressent à Hérode pour savoir où il est né; à celui-là même que ce roi qu'ils recherchent doit déposséder! Ah! c'est que Dieu conduit les hommes par les hommes... Nos pieux voyageurs suivent cette règle : ils consultent. Et leur espoir n'est pas déçu. Quels que soient les sentiments d'Hérode, ses appréhensions, ses projets homicides, *il guidera les Mages* sur la route de Bethléem... O merveilleuse disposition de la Providence! O mes Frères, que les sentiers de l'obéissance sont sûrs, quand il s'agit de trouver Jésus et avec lui la joie de nos âmes! Ne vous étonnez donc pas, je vous prie, si parfois la lumière se dérobe à vos yeux. Vous avez vos guides : vos parents, vos instituteurs, vos maîtres, votre confesseur surtout, chacun dans sa sphère, chacun pour les âmes confiées à sa sollicitude... Et comme nous parlons ici de conversion, de progrès dans la vertu, de lumières spirituelles, c'est au confesseur qu'il faut avoir recours... Ne dites donc pas: Pourquoi... Car je vous répondrai : Pourquoi les Mages avertis par une étoile du ciel sont-ils forcés d'avoir recours à Hérode ... Ne dites pas : Je n'ai pas confiance. — Quelle confiance les Mages pouvaient-ils avoir en Hérode? — Ne

dites pas : Mon confesseur n'a pas assez de vertu... Quelles vertus avait Hérode ? Sachez-le donc bien ; c'est Dieu qui vous guidera ; c'est Dieu qui vous instruira *par le ministère des hommes*...

Troisième moyen : Suivre le conseil. — Une conséquence nécessaire, et si évidente que je rougis de la tirer devant vous, c'est qu'il faut suivre le conseil dès qu'il conste qu'il est conforme à l'inspiration du ciel... Et pourtant je le dis, parce qu'il en est qui veulent se donner en cette matière une apparence de prudence et de circonspection : ils interrogent, consultent, bien décidés d'avance à ne faire que ce qu'ils ont résolu eux-mêmes. Ce sont là de ces illusions de l'amour-propre dont Dieu excuse les faiblesses, mais dont il ne saurait approuver les ruses en couronnant de succès de pareilles démarches... J'en dirai tout autant de ceux qui par un détour quelconque forcent celui auquel ils ont recours de prononcer dans leur sens... *Non est hæc*, dit saint Bernard, *virtus patientiæ, sed velamentum malitiæ*... Mais pour vous il n'en sera pas ainsi : vous serez dociles aux bons conseils que vous aurez reçus, et vous retrouverez bientôt votre étoile, vous trouverez la joie... *Gavisi sunt gaudio magno valde.* L'étoile vous conduira à Jésus ; elle vous fera trouver Jésus et avec Jésus la joie la plus pure... Vous l'avez déjà expérimenté autrefois... renouvelez-en la douce expérience. — Mais il ne suffit pas d'avoir trouvé la joie, il faut la conserver.

II. — Moyens de conserver la joie.

Inutile, mes Frères, d'insister sur la joie immense qui remplit le cœur des Mages quand il leur fut donné de se prosterner devant la crèche de Bethléem. Ils étaient venus de si loin... Si la seule vue de l'étoile fit tressaillir leur cœur, que fut-ce, quand ils se trouvèrent en présence du divin Enfant, de Marie, de Joseph ! Quels regards ils fixèrent sur l'Enfant-Dieu ! Avec quel respect ils collèrent leurs lèvres sur ses mains divines ! Marie leur permit sans

doute de serrer sur leur cœur ce gage de la rédemption des hommes... Mes Frères, cette joie, nous en avons goûté quelque chose dans la sainte communion... L'avons-nous conservée? Comparons notre conduite à celle des Mages...

PREMIER MOYEN : DONNER TOUT A DIEU. — Ceux-ci, dit l'Écriture, ouvrirent leurs trésors et ils offrirent au Sauveur de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Vous connaissez, mes Frères, l'explication de ces dons : l'or fut offert au roi, l'encens au Dieu, la myrrhe à l'homme... L'or signifiait la charité, l'encens : la prière, la myrrhe : la mortification.. Pour moi je ne considère qu'une seule chose : les Mages offrirent à Jésus-Christ ce qu'ils avaient de plus précieux ; ils offrirent tout ce qu'ils croyaient lui être plus agréable. Eût-il fallu pour témoigner leur respect, leur reconnaissance, donner la moitié de leur royaume, que dis-je, eût-il fallu abandonner leur royaume, ils l'eussent fait. Ah! mes Frères, quand on a trouvé la joie selon Dieu, la joie en Dieu, il faut, pour la conserver, être généreux. C'est souvent le moment des grands sacrifices. Dieu parle au cœur et il demande ce qu'il nous est pénible de lui accorder. Disons mieux : il demande *tout !* C'est à cette condition seule que nous continuerons d'avoir la joie .Il demande *tout !* Ce mot vous effraie peut-être : mais qu'est-ce donc que de donner tout à Dieu? C'est remplir la volonté de Dieu en toutes choses; c'est chercher uniquement ce qui peut lui plaire ; c'est sacrifier nos affections, même les plus chères, quand le service de Dieu l'exige... Nous comprendrons peut-être mieux encore ce qu'il faut entendre par cet abandon complet en considérant ceux qui ne peuvent s'y résigner.

a) Donnent-ils tout à Dieu, ces hommes qui veulent avoir le nom de servir Dieu et en même temps recherchent toutes les jouissances que le monde promet à ses adeptes? Non, le bon sens nous le dit, et l'opinion publique d'accord avec la raison flétrit leur conduite et la traite d'hypocrisie.

b) Donnent-ils tout à Dieu, ceux qui ont fait deux parts de leur cœur, l'une pour la piété, l'autre pour les exigences du siècle? Oh! qu'ils écoutent ces oracles effrayants, condamnation manifeste de leur conduite : *Usquequo claudicatis in duas partes?* (1 Reg. XVIII, 21.) *Non potestis Deo servire et mammonæ* (Matth. VI, 24). *Qui non est mecum, contra me est* (Luc. XI, 23). Ils le voient donc : Dieu lui-même réprouve ce partage.

c) Il réprouve également l'égoïsme de quelques autres personnes, plus généreuses, il est vrai, mais qui réservent cependant un point, un seul : c'est une affection... c'est un enfant dont on ne veut pas se séparer, alors que Dieu le réclame... c'est un bijou, que sais-je? Il y a longtemps que Dieu demande ce sacrifice, et on refuse toujours. *Ego Dominus... odio habens rapinam in holocausto!* (Isai. LXI, 8.) Dieu ne veut point cette rapine dans l'holocauste...

d) Il ne veut pas même un dernier reste d'attachement à soi-même, dernière fibre de l'amour-propre, qui fait que l'on sert Dieu, mais de la manière que l'on veut. On veut bien lui donner tout, mais à l'heure et au lieu que l'on a choisi! Courage, âmes faibles et pusillanimes! Rompez ce dernier lien qui vous attache à la terre... Alors, alors seulement vous prendrez votre essor. Alors, et alors seulement vous vous écrierez : *Volabo et requiescam!* (Ps. LIV, 7.) Vous trouverez la joie, vous trouverez le repos en Dieu!

Cette joie, personne ne pourra vous la ravir, si, fidèles jusqu'au bout à l'exemple des Mages, vous n'omettez pas une dernière précaution à prendre : *per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*

DEUXIÈME MOYEN : CHANGER SA VIE. — Avez-vous remarqué ce qu'il y a de mystérieux dans ces paroles : Les mages retournent dans leur pays, mais c'est par une autre voie? Celui qui a trouvé cette joie spirituelle qui est un fruit du service de Dieu, celui qui a donné tout à Dieu, n'est pas exempté pour cela des devoirs de son état, des préoccupations que ces devoirs entraînent. Il lui faudra agir de

nouveau au milieu du monde : *in regionem suam;* mais il doit y aller par un autre chemin. Il faut qu'il change ses intentions, qu'il imprime à sa vie une autre direction, qu'il mette de l'ordre dans ses relations.

a) Il allait auparavant dans le monde pour jouir; il faut qu'il y aille pour travailler... Il y allait pour être loué... il y allait pour lui-même ; il faut qu'il y aille désormais pour Dieu...

b) Qui ne le comprend? cette seule intention changée, modifie déjà toute notre conduite à l'égard du monde. Mais ce changement n'aurait rien de durable, si dans notre maison, si dans notre famille, nous continuions à subir les mêmes influences... Ici encore une fois les rôles doivent changer : influences de nos amis, influences de nos parents, influences de nos rivaux, influences de nos ennemis mêmes, toutes ces influences que nous subissons, doivent céder à une influence unique, celle du devoir...

c) Et — conséquence nécessaire — le devoir, la loi de Dieu présidant à toutes nos actions, cette seule intention dirigeant notre conduite, s'il en est parmi nos relations qu'il faille modifier, supprimer même, nous serons prêts à accomplir de si pénibles sacrifices...

Mes Frères, je suis effrayé moi-même en vous les proposant et pourtant, je le sens, c'est la condition impérieuse de la conservation de votre bonheur, de la joie que vous goûtez... Agissez autrement : vous pourrez pendant quelques jours vous faire illusion, mais toujours l'inquiétude agitant le fond de votre cœur vous fera sentir que votre bonheur est menacé et bientôt peut-être, oubliant Bethléem où vous aviez trouvé la joie, vous vous retrouverez au milieu de Babylone, c'est-à-dire, au milieu du trouble, de la confusion, du malheur...

Péroraison. — Mais non, il n'en sera pas ainsi! Généreux à suivre l'étoile, vous serez généreux jusqu'au bout. Vous avez goûté la joie, vous voudrez la conserver comme un trésor d'un prix inestimable...

Mes Frères, cette joie dont je viens de vous entretenir, qu'est-elle, sinon un avant-goût, une légère ébauche des joies éternelles?... Oui, alors seulement nous goûterons la joie dans sa source, quand, débarrassés des liens du corps, nous irons dans la céleste Jérusalem contempler face à face celui qui s'est montré ici-bas à nous dans sa sainte humanité. Alors...

DEUXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Ubi est qui natus est, rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. (Matth. II, 2.)

Exorde. — La fête que nous célébrons aujourd'hui, est une bien grande fête dans l'Église de Dieu, mes Frères. C'est la fête de la manifestation du divin Rédempteur des hommes. Quand l'Église célèbre la fête de Pâques, elle chante : De quoi nous eût-il servi de naître, si nous n'avions pas été rachetés? Et nous pourrions dans le même sens nous écrier : De quoi nous eût servi la naissance du Rédempteur, s'il ne s'était pas manifesté à nous? Il y a donc pour nous dans la vocation des Mages, prémices des gentils, un grand sujet de reconnaissance; et puisque les Mages sont nos prédécesseurs et pour ainsi dire nos pères dans la foi, il doit y avoir là aussi de graves enseignements.

Méditons donc ensemble ce mystère, et, pour nous encourager et nous édifier à la fois, voyons comment nous y trouvons *un puissant encouragement, — une sérieuse leçon* — et *un grand exemple.*

I. — Puissant encouragement.

A. La conduite de la Providence à l'égard des Mages est tellement frappante, qu'elle ne saurait échapper à notre attention, pour peu que nous voulions y arrêter nos regards. Le Fils de Dieu naît à Bethléem, les rois Mages règnent au fond de l'Arabie : quelle connexion entre ces deux événements? Et pourtant la providence divine a destiné ces hommes à être les premiers adorateurs du Messie parmi les nations de la gentilité. La sagesse et la bonté de Dieu vont faire servir les études de prédilection des Mages à ce but qui est de les conduire à Bethléem. Une étoile d'un éclat extraordinaire brille au firmament : les Mages cherchent... Ils se rappellent la prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob.* Ils consultent leurs traditions; ils voient que le Messie doit naître du côté de l'Occident : les voilà en route... Tant que dure le premier voyage, l'étoile les conduit. Dès qu'ils arrivent en Judée, l'étoile disparaît... Mais les pieux voyageurs ne se découragent pas; ils cherchent, ils s'informent, *Ubi est qui natus est?* On le leur dit... Une fois hors de Jérusalem, ils voient l'étoile reparaître. Les voilà à la crèche, ils y jouissent de toutes les consolations célestes... Lorsqu'ils sont prêts à repartir, un ange les avertit de ne pas retourner vers Hérode, et par un autre chemin ils retournent dans leur pays. N'est-ce pas, mes Frères, que cette conduite de la Providence est admirable? Quelles attentions! Quelle sollicitude!...

B. Pourquoi Dieu a-t-il voulu agir de la sorte avec les Mages, sinon pour nous inspirer à nous-mêmes la confiance? Il avait appelé les bergers par la voix des anges. Les bergers étaient tout près de Bethléem; ils n'avaient qu'un pas à faire : les Mages étaient éloignés, mais Dieu ne les abandonne pas; il leur envoie l'étoile! Et puis, il les conduit avec une providence pleine de tendresse et tout à fait admirable jusqu'au berceau du Rédempteur.

Notre vie est un voyage, un pèlerinage à travers le

monde pour arriver à Jésus... Le chemin de la perfection nous est également représenté par l'itinéraire des Mages... Quelle que soit notre position, quelles que soient nos difficultés, ne nous laissons pas abattre : nous ne sommes pas plus loin de Dieu que ne l'étaient les Mages. Ayons donc confiance !

C. Cependant, ne l'oublions pas, il faut que nous fassions quelque chose de notre côté. Qu'ont fait les Mages? Ils ont suivi l'étoile! *Vidimus, venimus.* Tout est là! Ah! si nous comprenions bien ce que c'est que l'étoile !

Une jeune personne au couvent... bien élevée... La piété trouve à se nourrir dans son cœur; Dieu l'attire, c'est l'étoile...

Une autre s'est figurée monts et merveilles à son entrée dans le monde : elle n'y rencontre que déceptions, c'est l'étoile.

Une femme mariée... Pertes, morts d'enfants, de parents, c'est l'étoile.

Pour une autre, une retraite... Pour une autre, la mort d'un mari... c'est l'étoile !

Eh bien, l'étoile n'a-t-elle point lui pour nous ? L'avons-nous suivie ? L'avons-nous seulement comprise? N'en avons-nous pas détourné nos regards?...

(N. B. On a donné des exemples féminins : il faut les varier suivant l'auditoire.)

II. — Sérieuse leçon.

A. A côté de ces encouragements, il y a, nous venons de le voir, des obligations à remplir. Ces obligations vont se montrer plus clairement à nous, si nous méditons la leçon qui nous est donnée par la divine Providence dans l'histoire des Mages. Le même Dieu qui les conduit si admirablement, leur enseigne des vérités dont ils n'auraient jamais soupçonné l'existence. Ils sont venus du fond de l'Orient où ils ont vu briller une étoile dans les cieux : *Vidimus stellam!* Ils s'informent de l'endroit où doit être

né le Sauveur ; ils l'apprennent : *In Bethleem Juda!...* Ils se remettent donc en route et ils arrivent, guidés par l'étoile... Il nous est permis de nous le demander : quelle idée les Mages se faisaient-ils du Rédempteur qu'ils venaient chercher? Ils cherchent, disent-ils eux-mêmes, le roi des Juifs, *Rex Judæorum.* Il est donc bien permis de supposer qu'ils s'attendaient à quelque chose de grand. Peut-être pensaient-ils que l'étoile inaugurait le règne de ce roi, qu'ils allaient le trouver à Jérusalem déjà proclamé et reconnu par tout un peuple. Jadis la reine de Saba y avait trouvé Salomon au milieu des splendeurs... Mais non ! Rien de tout cela ; ils ne trouvent pas à Jérusalem celui qu'ils cherchent : ils sont forcés de poursuivre leur voyage. Et c'est pour aboutir à quoi? à une étable, à une crèche, à un petit enfant, pauvre, faible... couché sur les genoux de sa mère... Ne sommes-nous pas portés à nous écrier : Quelle déception! Non, mes Frères, soyons plus sages et disons : Quelle leçon !

B. Leçon bien évidente, pour peu que nous voulions la comprendre! — *a)* Les Mages n'ont pas trouvé Jésus dans leur propre pays, au milieu de leur propre famille, parmi leurs proches ou leurs amis ; ils ne l'ont pas trouvé dans le cercle de leurs affections. Ils n'ont pas non plus trouvé Jésus à la cour d'Hérode au milieu des richesses, des honneurs, des voluptés de la vie ; ils n'ont pas trouvé Jésus au milieu des scribes et des docteurs, bien que ceux-ci connussent le lieu de sa naissance... Cela nous dit assez où nous ne trouverons pas le divin Rédempteur : ce ne sera ni dans nos affections terrestres, ni dans la richesse, ni dans les honneurs, ni dans la science humaine...

b) Où le trouvent-ils? Qui trouvent-ils? Ils le trouvent dans l'étable, dans la crèche, avec Marie sa mère... Qui trouvent-ils? Un pauvre petit enfant! Un enfant, c'est-à-dire la personnification de l'humilité, de la simplicité, de l'obéissance ; un enfant couché dans la crèche : ce qui veut dire pauvreté. C'est donc là qu'on trouve Jésus.

c) Et comment donc nous-mêmes le trouverons-nous? Nous ne le trouverons pas autrement que les Mages. Tant que nous serons attachés à ce vain éclat du monde qui nous environne, à la fortune, au luxe, aux jouissances de la vie, nous le trouverons pas... Tant que nous aurons horreur de la pauvreté, de la simplicité, de l'humilité, nous ne le trouverons pas... Que nous faut-il donc faire? Avant tout, estimer les privations, et bien nous persuader qu'elles sont le grand, le seul moyen de nous rapprocher de Jésus... Ensuite profiter des occasions d'atteindre Jésus. Ces occasions, la charité nous les fournit... C'est surtout lorsque nous prenons soin de l'enfance pauvre, délaissée, lorsque nous travaillons à l'élever, à l'instruire... C'est surtout alors que nous sommes agréables au divin Enfant de la crèche...

Il ne faut pas se le dissimuler, mes Frères : il y a dans tout cela quelque chose qui fait peur à la nature, quelque chose qui nous effraie. Pour conformer notre conduite aux principes que nous venons de méditer, il faut que nous soyons courageux. Or, voici que Dieu nous envoie une grâce de choix pour nous y aider, et cette grâce se trouve dans le puissant exemple des saints rois.

III. — Grand exemple.

Toute la conduite des Mages est magnifique. Elle est sublime de simplicité, de foi, de courage, de constance. Le temps ne nous permet pas de montrer en détail comment reluisent en eux toutes ces belles qualités. Arrêtons-nous seulement à trois mots du récit évangélique dans lesquels nous est donné comme le résultat du pèlerinage des saints rois. Quand les Mages ont trouvé l'enfant Dieu, ils l'adorent : *adoraverunt;* puis ouvrant leurs trésors, ils lui font leur offrande : *obtulerunt ei munera.* Enfin, avertis par un ange de ne point aller voir Hérode, ils retournent par un autre chemin : *per aliam viam reversi sunt.* — Considérons ces trois actes : *adoraverunt, obtulerunt, reversi sunt.*

A. Adoraverunt. Ils adorèrent. — Eux, rois de l'Orient, puissants et riches, ils adorent un pauvre petit enfant. Ils l'adorent en présence de leur suite, de leurs esclaves... Ils se prosternent. Ils ne craignent point de paraître ridicules, de compromettre leur autorité, de se faire appeler fous... *Adoraverunt!* Ah, mes Frères, quelle leçon! Quel exemple! Que de fois nous omettons de retrancher quelque chose de notre luxe, de refuser notre participation à certaines fêtes, de nous associer à certains plaisirs, uniquement de peur de nous attirer les railleries du monde! Que de fois n'avons-nous pas la même crainte, lorsqu'il s'agit de bonnes œuvres, lorsqu'il faut exercer la charité, visiter les pauvres?... Regardons les Mages. Unissons-nous à leurs adorations et imitons leur courage ..

B. Obtulerunt munera. — Les adorations des saints rois ne sont point stériles ; elles ne se réduisent pas à quelques marques extérieures de respect. Ils ouvrent leurs trésors, et ils donnent ce qu'ils ont de plus précieux : l'or, l'encens, la myrrhe, c'est-à-dire, les principaux produits des régions sur lesquelles s'exerce leur empire. Sans entrer dans le symbolisme spécial de ces dons, qu'on vous a bien des fois expliqué, je me demande ce qu'ont voulu faire les Mages en mettant ces dons aux pieds de Jésus? Ils ont voulu l'établir le chef suprême, le dispensateur absolu de tout ce qu'ils possédaient. Ils ont marqué que dans la suite ils ne voulaient plus user de leurs richesses que d'après son bon plaisir. Ah, mes Frères, s'il en était ainsi pour nous! Si nous mettions aussi aux pieds de Jésus tout ce que nous avons, nos bijoux, nos trésors, nos parures! Si nous lui en laissions la libre disposition! Que croyez-vous qu'il nous en dirait? Quel usage voudrait-il que nous en fissions? Que ferait-il disparaître de notre ameublement, de notre toilette? — Imitons les saints rois; mettons auprès de la crèche de Jésus tout ce que nous avons, pour lui en laisser la libre disposition...

C. Per aliam viam reversi sunt in regionem suam. —

Toutefois, mes Frères, prenez garde, il ne faut pas que ces sentiments et ce propos soient passagers; il ne suffit pas de quelques moments de ferveur. Nos résolutions doivent être inébranlables; et c'est ce que l'Évangile nous apprend d'une façon toute pratique. Après que les Mages eurent trouvé l'enfant Jésus, après qu'ils l'eurent adoré, après qu'ils lui eurent offert leurs présents, ils retournèrent dans leur patrie. Mais ils n'allèrent plus vers Hérode, ils ne passèrent plus par la cour corruptrice du roi de Galilée. *Per aliam viam reversi sunt.* Oui, après avoir trouvé le Sauveur, il faut prendre un autre chemin; il faut abandonner ses anciens errements. Que de fois peut-être après avoir trouvé Jésus dans nos retraites, dans nos méditations, dans nos communions, nous sommes malheureusement, retournés par le même chemin, et Hérode avec sa cour nous a fait oublier ce que nous avions appris près de la crèche. Soyons plus sages désormais!

Péroraison. — Nous voyons, mes Frères, quelle peut être pour nous l'utilité de la dévotion aux saints rois Mages. Elle peut servir à nourrir notre confiance dans la Providence, à nous faire bien comprendre à quelles conditions nous posséderons Jésus, à nous guider vers lui. Puisse l'exemple de ces saints rois nous porter à adorer Jésus-Christ sans crainte du respect humain, puisse-t-il nous faire prendre la résolution de nous donner tout à fait à lui! Alors notre pèlerinage sur cette terre ressemblera au voyage des saints Rois, et il aboutira infailliblement à la patrie du Ciel.

TROISIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

VRAIE GRANDEUR DU CHRÉTIEN.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (Matth. II, 2.)

Quand je vous vois, mes Frères, réunis dans ce sanctuaire (1) pour y célébrer la fête des Rois de l'Orient, je me demande ce que vous venez honorer dans ces Mages, prémices de la gentilité devenue chrétienne. Je me demande encore ce qui vous pousse à venir vénérer leurs reliques. Pourquoi implorez-vous leur protection? Que trouvez-vous de si admirable dans leur vie? Certes, ni leur rang ni leur puissance, ni leur nom ni leurs richesses ne fournissent une réponse suffisante. Des milliers de monarques ont paru sur la terre qui les ont éclipsés sous tous ces rapports : et pourtant vous n'apportez à aucun de ces potentats ni les hommages de votre pieuse vénération ni les supplications de votre confiance. Ce qui vous attire vers les rois Mages, c'est donc une grandeur toute différente de la grandeur humaine. Ce qui captive vos esprits et vos cœurs, c'est l'éclat des œuvres saintes qu'ils ont accomplies. Vous honorez ces Rois de l'Orient, parce que vous les voyez au pied de la crèche du Roi des rois. Vous avez confiance en eux, parce que vous les savez puissants auprès de Celui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre.

Cette grandeur des Mages qui fait l'objet de votre admiration et le sujet de votre confiance, doit être aussi, ce me

(1) Chapelle du couvent de Berlaymont, à Bruxelles, où se réunit la Confrérie des saints Rois Mages. — C'est dans la même chapelle que furent prêchés par le P. Verbeke les deux sermons qui suivent celui-ci, ainsi que le sermon qui précède celui-ci, et les sermons 4e, 5e et 6e pour la Noël qui se trouvent plus haut, aux pages 37-46.

semble, la matière de votre imitation, si vous voulez profiter pleinement de leurs mérites. Vous me permettrez donc de la présenter à vos plus sérieuses réflexions, et de vous montrer dans cette grandeur des Mages *les conditions de votre propre grandeur.*

I.

L'histoire des saints Rois, telle que l'Évangile nous la fait connaître, n'est pas remplie de faits éclatants, d'incidents dramatiques. Ils voient apparaître dans le ciel un météore mystérieux qui, d'après les traditions de leur pays, annonce la naissance du Sauveur du monde. Aussitôt ils se mettent en route; et, guidés par cet astre, ils arrivent aux portes de Jérusalem. Privés tout à coup de la lumière qui les avait conduits jusque-là, ils s'informent auprès d'Hérode du lieu où doit naître le Messie, roi des Juifs. On leur désigne la bourgade de Bethléem, ils s'y rendent. L'étoile reparaît alors à leurs yeux et leur désigne le pauvre réduit où l'enfant-Dieu, couché dans une crèche, reçoit les adorations de sa mère et de son père nourricier. Les monarques de l'Arabie se prosternent devant cette crèche et offrent à ce petit enfant de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, quand ils ont satisfait leur dévotion et leur pieuse curiosité, ils quittent la Judée. Seulement, avertis en songe par un ange de ne point accéder à l'invitation d'Hérode, qui leur avait recommandé de lui rendre compte de leur voyage, ils prennent un autre chemin pour retourner dans leurs états.

Voilà, mes Frères, tout ce que les Livres saints nous apprennent de l'histoire des Mages. Une pieuse tradition seule a fait parvenir jusqu'à nous la renommée de leur sainte vie et de leur bienheureuse mort. Eh bien, rien que dans le récit évangélique nous trouvons de la manière la plus formelle les trois éléments de la perfection et par là même de la grandeur de ces Rois : leur *zèle* pour la recherche de la vérité, — leur *soumission* à la puissance de l'autorité, leur *prudence* dans la conservation de la sainteté.

Le temps ne me permettra guère que d'effleurer ces trois idées : toutefois un rapide aperçu pourra suffire à votre édification et à l'utilité de vos âmes.

Le zèle des Mages à chercher le Messie a déjà, j'en suis assuré, provoqué plus d'une fois votre admiration. L'étoile paraît : aussitôt ils quittent tout, parents, amis, patrie, pour chercher le Rédempteur dont l'étoile est la messagère. Rien ne les arrête, ni l'incertitude du but, ni les fatigues du voyage, ni les dangers d'une pérégrination lointaine. Privés à Jérusalem du guide surnaturel que la Providence leur avait d'abord ménagé, ils ne se découragent pas : ils recourent aux moyens humains. Sans hésitation, sans crainte, sans s'inquiéter de l'effet que vont produire leurs interrogations, ils demandent à Hérode lui-même où doit naître le roi des Juifs. Admirable simplicité, mes Frères! Constance étonnante, que l'amour de la vérité a pu seul produire et conserver dans leurs âmes! Quelle leçon nous donnent en cela ces monarques, ou, pour mieux dire, ces sages, ces philosophes de l'ancien monde! Eux suivaient l'étoile, afin de trouver le Messie plus heureux, nous l'avons possédé dès notre enfance, sans avoir à nous imposer, pour le chercher, le moindre sacrifice. Non seulement nous avons vu une étoile luire sur son berceau, mais nous contemplons le phare radieux de la vérité qu'il est venu allumer sur la terre. Nous voyons l'Église catholique, héritière de sa mission et de ses promesses, promener depuis dix-huit siècles le flambeau de cette divine vérité de royaume en royaume jusqu'aux extrémités de l'univers. Nul assaut de l'ouragan, nulle invasion des vagues, nulle secousse du sol n'a pu éteindre cette flamme que l'Esprit de Dieu entretient au milieu des orages. Et pourtant, hélas! nous semblons demander parfois où est la vérité. Quand l'Église, organe du divin Rédempteur, quand le Pontife suprême, docteur de l'Église, nous donnent les enseignements salutaires dont nous avons plus besoin que jamais, nous serions tentés

de préférer, à ces divines lumières, la lueur vacillante de notre faible raison, les quelques étincelles que notre orgueil nous fait prendre pour les rayons d'un soleil nouveau! A l'encontre des Mages, nous tournerions le dos à l'astre qui doit nous conduire et nous nous enfoncerions de gaieté de cœur dans les ténèbres que la nuit profonde que l'erreur amasse autour des intelligences séparées de l'Église!

Mais revenons à nos saints patrons, et édifions-nous au spectacle de leur piété devant la crèche de Bethléem. Ils ont trouvé celui qu'ils sont venus chercher des extrêmités de l'Orient. L'étoile s'est arrêtée : point de doute, le Messie est là. — Eh quoi? dans cette grotte, refuge des animaux, le Messie, le roi des Juifs! Le Messie, le Sauveur des hommes, dans cette crèche jonchée d'un peu de paille! Le Messie, entre cette femme du peuple et cet humble artisan! Le Messie, ce serait ce petit enfant, pauvre, misérable, enveloppé de langes! C'est impossible! Partez, monarques de l'Orient; vous le voyez clairement : vous vous êtes trompés! Vous avez pris pour un avertissement du Ciel un phénomène tout ordinaire de la nature; vous avez été les jouets de votre imagination surexcitée par le fanatisme! — Mais non, mes Frères, ils ne se retirent pas : ils se prosternent devant cet enfant, ils l'adorent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils déposent à ses pieds ce que leurs royaumes produisent de plus précieux : l'or, dont on fait le diadème des rois, l'encens, qui parfume les temples de la Divinité, la myrrhe aromatique, qui guérit les blessures et préserve de la corruption du tombeau. C'est ainsi qu'ils reconnaissent leur Dieu et leur roi dans ce qu'il y a de plus faible, de moins considérable parmi les hommes!

Croyez-vous, mes Frères, que les Mages, en se prosternant avec respect devant la crèche, aient forfait à leur grandeur ou manqué à leur dignité? Ah! s'ils se fussent retirés, nous ne serions pas ici maintenant pour célébrer leur gloire. Ce qui les a faits grands, c'est précisément

leur soumission à l'autorité de Dieu, autorité qui leur apparaissait dans Hérode et dans les prêtres des Juifs, leur fidélité à suivre l'étoile et l'acceptation du Dieu incarné, quelque chétif et quelque impuissant qu'il parût alors. En s'humiliant devant lui, les Mages montraient une intelligence supérieure aux vaines apparences qui frappent les yeux, une volonté qui ne se laisse pas dominer par les préjugés du monde. Leur cœur conservait les battements de la reconnaissance envers son suprême et premier bienfaiteur, malgré les abaissements auxquels ce bienfaiteur daignait descendre.

Plaise au Ciel, mes Frères, que nous soyons capables des mêmes sentiments! Que pour nous aussi l'autorité divine confiée aux hommes garde toujours, en dépit des vicissitudes de la vie terrestre, son lustre et son prestige! L'autorité ne dépend pas de l'éclat extérieur, de l'influence que donne la naissance ou le rang, pas même du respect qu'inspirent la sagesse et la sainteté, bien moins encore de l'opulence et des forces matérielles dont elle dispose. Dieu seul la donne, Dieu seul la conserve et l'impose à notre soumission. N'est-ce pas le moment de nous rappeler ces principes, alors que la plus haute personnification de l'autorité, le Pontificat suprême, s'éclipse aux yeux du vulgaire, alors que tout appui terrestre lui fait défaut, que toute splendeur humaine lui est refusée? En est-il moins digne de notre vénération, de nos respects, de notre obéissance, le prisonnier du Vatican? Pour répondre à cette question, il nous suffit de regarder Celui qui repose dans la crèche. Pour apprendre nos devoirs, il nous suffit de jeter les yeux sur les Mages, nos protecteurs et nos modèles. A leur exemple, déposons aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ cet or dont la Providence a été si prodigue envers nous et dont une usurpation sacrilège a tari pour Pie IX la seule source où il pût puiser sans manquer à sa conscience. Faisons monter vers le Ciel en faveur de ce père de nos âmes l'encens de notre prière : et si la Révo-

lution présente au Pape le calice amer du Gethsémani, nous, enfants de l'Église, offrons-lui cette myrrhe de la compassion qui ranime, qui soutient les forces et guérit les blessures!

Mais le don le plus agréable au cœur de l'auguste Représentant de Jésus, le plus agréable à Jésus lui-même, sera, nous ne pouvons en douter, celui de notre constance dans la foi, de notre zèle à conserver les grâces que le Seigneur nous a faites. Ici encore, mes Frères, nous devons recourir à l'exemple des rois Mages. Demandez-vous ce que serait devenue leur gloire si, après avoir cherché le Messie, après l'avoir trouvé, ils étaient revenus vers Hérode et avaient trahi le secret de son séjour, si rebelles à l'avertissement que Dieu leur envoyait dans un songe mystérieux et sous le spécieux prétexte que le Messie pourrait bien se défendre lui-même, ils avaient repassé par Jérusalem. Quel qu'eût été le résultat de cette démarche, quand même l'enfant-Dieu eût échappé aux pièges de son persécuteur, la gloire des Mages n'eût-elle point été ternie, leur grandeur abaissée, et un souvenir pénible ne se fût-il pas attaché à leur nom? Les eussions-nous admirés, si, malgré l'ordre du Ciel, ils avaient bravé Hérode et sa cour pour montrer d'une façon plus éclatante en apparence leur fidélité au nouveau roi des Juifs? Non, il suffisait que Dieu leur commandât la fuite. Dès lors, toute leur grandeur dépendait d'une prudente obéissance.

Puissions-nous, mes Frères, comprendre cette dernière leçon! Il ne nous suffit pas de connaître la vérité, il ne suffit pas de nous soumettre une fois à l'autorité de Dieu : il faut conserver la grâce des sacrements; nous devons nous maintenir dans la sainteté de vie que Dieu nous a communiquée. Nous devons donc nous défier de notre faiblesse et prendre les précautions que l'Église, notre Mère, nous indique avec tant de sollicitude : nous devons éviter la société des hommes pervers, ne pas nous laisser séduire par les dehors d'impartialité dont ils ont soin,

comme Hérode, de voiler leurs funestes intentions. En un mot, il faut les fuir. Quand il obéit aux ordres de Dieu, le chrétien n'est pas moins grand dans la fuite que dans le combat.

Péroraison. — Nous venons, mes Frères, de nous édifier en meditant l'histoire des saints Rois, nos patrons. Nous venons d'apprendre par quels moyens il nous faut parvenir à la véritable grandeur. Tendre de toutes nos forces à la vérité, en nous laissant conduire par l'Église, gardienne et maîtresse de la vérité sur la terre; — nous incliner devant l'autorité et ne voir en elle que la majesté du domaine divin, sans nous arrêter aux apparences qui pourraient diminuer son prestige; — enfin, garder soigneusement le trésor de la sainteté et n'exposer point ce précieux dépôt aux attaques perfides des ennemis de notre salut : telles sont les conditions de notre grandeur de chrétiens dans cette vie terrestre, et les conditions aussi de notre grandeur dans l'éternité.

Vous les aviez déjà comprises, mes Frères, en vous enrôlant dans cette pieuse association destinée à honorer la grandeur des Mages et à vous faciliter l'imitation de leurs vertus. En vous groupant autour de l'image et autour des reliques des saints Rois, vous avez montré combien vous désirez atteindre ce but. Vous allez maintenant vous confondre dans une même supplication, afin d'obtenir cette grâce que vous sollicitez. Daigne le divin Sauveur, présent dans l'Eucharistie comme il l'a été dans la crèche, exaucer vos prières! Qu'il daigne répandre ses plus abondantes bénédictions sur la noble princesse (1) qui par sa présence et sa piété a voulu nous donner le plus puissant des encouragements, l'encouragement de

(1) Son Altesse Royale Madame la Comtesse de Flandre, belle-sœur du roi des Belges. — On était alors au 6 janvier 1872, et son Altesse Royale la Princesse Clémentine naquit vers le milieu de cette année.

l'exemple! Que la Providence divine la conserve longtemps à notre respect! Il y a un an nous possédions au milieu de nous notre auguste Souveraine. Elle venait implorer pour elle et pour la dynastie belge l'intercession puissante des saints Rois. Si nous ne la voyons pas aujourd'hui, c'est qu'il y a un motif plus pressant encore que ne pourrait être sa présence, de prier pour elle, de demander à nos célestes protecteurs de vouloir bien la protéger et réaliser les espérances qui réjouissent déjà le cœur de tous les enfants de la Belgique. Nous osons vous prier, Madame, d'être auprès de notre reine bien-aimée l'interprète de nos sentiments. Dites-lui que de ce sanctuaire une prière fervente est montée pour son bonheur jusqu'au trône de l'Éternel.

Mes Frères, que Dieu comble nos vœux! Qu'il daigne aussi bénir cette confrérie et lui donner dans le monde toute fécondité pour le bien! Qu'il la fasse croître en nombre et en ferveur! Déjà, par un effet de sa bonté, cette petite branche, séparée de l'arbre planté au tombeau des rois Mages, porte des feuilles et des fleurs plus abondamment que la souche même dont elle a été détachée. Que la protection divine continue à se reposer sur elle. Qu'elle fasse trouver à tous ses membres dans la dévotion aux rois Mages un attachement de plus en plus sincère à la vérité, une soumission toujours plus parfaite à l'autorité, un soin toujours plus vigilant de se conserver dans la sainteté! Qu'il bénisse leurs personnes, leurs familles, leurs œuvres! Qu'il soit leur étoile dans le chemin de la vie, et qu'il les fasse tous aboutir à la Bethléem du ciel, à la " maison de paix „ où lui-même se donne à ses élus dans les splendeurs de la gloire!

QUATRIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

ROYAUTÉ DU CHRIST.

Ubi est qui natus est, rex Judæorum? Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? (Matth. II, 2.)

Qui donc, il y a dix-huit siècles, prononçait cette parole? A qui s'adressait-elle? Où se faisait-elle entendre ? Cette question, c'étaient des rois venus de l'Orient qui la posaient. Ils la posaient à Hérode, roi de Judée, qui ne connaissait point d'autre souverain que lui-même dans les limites de sa domination, et c'était à Jérusalem, dans la capitale de la Judée, que les monarques étrangers demandaient le lieu de naissance d'un roi nouveau-né qu'ils appelaient " roi des Juifs ! „ Faut-il s'étonner si cette question jeta le trouble dans les cœurs et si tout le monde allait répétant avec anxiété : Quel peut être ce " roi des Juifs ? „

A quelques jours de là ces mêmes souverains, prosternés au pied d'une humble crèche, offrent à un enfant nouveau-né leurs trésors les plus précieux: l'or, l'encens et la myrrhe. Ils avaient trouvé le roi qu'ils cherchaient: ils l'adorèrent, puis s'en retournèrent dans leur pays en chantant les louanges du Seigneur.

Quelle était donc, mes Frères, cette royauté merveilleuse, objet des recherches d'abord et puis des adorations des Mages? Vous l'avez compris : c'était une royauté toute spirituelle. Et puisque les Mages, appelés par l'étoile à la crèche de Bethléem, étaient les prémices de la gentilité, les précurseurs de nos pères dans la connaissance et l'adoration de Jésus, il nous importe de comprendre et la nature de cette royauté — et les conditions auxquelles nous en pouvons nous-mêmes recueillir les bienfaits.

I.

Que le Christ, venu en ce monde, soit le roi de nos âmes, c'est là une vérité, mes Frères, que personne de nous ne songe à contester. Mais songeons-nous suffisamment en quoi consiste cette royauté ? Comprenons-nous assez comment nous en sommes les sujets tout en y participant nous-mêmes ?

A. Dieu avait fait l'homme pour être roi, roi de cette création sensible au milieu de laquelle il l'avait placé et sur laquelle l'homme faisait valoir toute la prépondérance de son intelligence et de sa liberté. L'homme était de plus, si je puis m'exprimer ainsi, roi de sa propre nature, dominant par la lumière de sa raison et par la force de sa volonté les appétits inférieurs qu'engendrait en lui ce corps matériel sorti du limon de la terre. Cette double royauté, l'homme la devait conserver en demeurant lui-même soumis à Dieu, au roi éternel des siècles dont il avait reçu l'existence. Mais, comme le dit l'Écriture, l'homme élevé si haut n'a point compris sa dignité. Il s'est laissé séduire par l'ennemi de son âme, et, cherchant sa grandeur où Dieu ne l'avait point placée, il est tombé; il est devenu l'esclave du plus tyrannique et du plus cruel des maîtres, du démon. En même temps qu'il cessait d'être le roi de la création, il a perdu l'empire qu'il exerçait sur ses sens ; il a senti gronder la révolte au dedans de lui-même, comme il a vu s'insurger contre son autorité les éléments de la nature physique et les animaux de la création.

B. L'homme, mes Frères, est devenu ce que nous savons, tel que nous le montre le paganisme antique, agenouillé devant des idoles de marbre, de métal ou de bois, accroupi devant les animaux de sa ferme et devant les plantes de son jardin, prosterné devant les vices divinisés et invoquant les dieux de la luxure, de la rapine et de la colère, parce qu'il ne se sentait plus la force d'être doux, chaste et équitable. L'homme est devenu tel que nous nous sentons dans nos mauvais moments, lorsque, ne profitant pas

de la grâce de la rédemption, nous écoutons les instincts mauvais, l'orgueil, l'envie, la soif du plaisir et des jouissances. Il était donc tombé bien bas, ce roi déchu, et, comme le dit le pape saint Léon, ce malheureux infirme gisait là étendu dans la boue, et il ne pouvait être relevé que si le médecin céleste daignait s'incliner jusqu'à lui.

C. C'est ce qu'a fait, mes Frères, la bonté infinie de Dieu. Celui qui était avant tous les temps, le Verbe divin, égal à son Père, en qui tout a été fait et sans lequel rien n'a été fait, lui, le Tout-Puissant, roi de l'univers par droit de création et par droit de conservation permanente, a voulu relever l'humanité déchue, en la réhabilitant dans sa propre personne ! Abaissez-vous, hauteurs des cieux, et faites paraître le Rédempteur ! Il vient, et pour sauver les hommes il ne se contente pas de promulguer la Loi nouvelle au milieu des foudres d'un second Sinaï, il ne se contente pas non plus de leur enseigner lui-même sa doctrine: il se fait homme, et comme Adam est tombé par l'orgueil et par la concupiscence et qu'il s'est ainsi laissé envelopper dans les filets du démon, comme il a vendu pour une ombre de grandeur et un vain espoir de jouissance le sceptre de sa royauté, le Rédempteur descend dans une étable, il naît dans une crèche, pauvre et petit enfant. Par là même il aura le droit de dire à l'homme : " Si tu veux redevenir roi, profite de mon exemple. „ En même temps, le Père éternel dira à son Fils incarné : " Je t'ai donné les nations en héritage. „ Le Sauveur du monde pourra proclamer sa royauté et dire à tous les siècles: *Ego autem constitutus sum* REX *ab eo.* Vous avez compris, mes Frères, toute l'économie de ce mystère. Jésus-Christ est le roi de nos âmes, parce qu'il les a arrachées à l'empire du démon. Il en est le roi, parce qu'il nous a rendu notre dignité perdue. Il en est le roi, parce qu'il est venu nous enseigner les secrets de la véritable grandeur et les moyens d'y atteindre.

Gloire donc à ce roi ! Prosternons-nous devant sa

crèche avec les saints rois de l'Orient, et comme eux disons-lui du fond de notre cœur : *Regi seculorum immortali et invisibili,* invisible par sa nature, mais qui a voulu se rendre visible et sensible par amour pour nous, à lui qui s'est abaissé, mais qui n'en reste pas moins le seul vrai Dieu, *soli Deo, honor et gloria.*

II.

Cependant, mes Frères, si la connaissance de la royauté de Notre-Seigneur est chose importante pour nous, il ne nous est pas moins nécessaire de savoir par quels moyens nous pouvons nous appliquer les heureux effets de cette royauté, comment nous pouvons participer à cette royauté même et occuper un jour un trône royal dans la sainte Jérusalem.

Un mot des saints Livres nous trace tout notre devoir : *Inspice, et fac secundum exemplar:* Regardez, et faites suivant l'exemple qui vous est montré ! — Regardez ce roi : regardez-le dans sa naissance, regardez-le dans la course de sa vie, regardez-le dans le dernier stade de sa carrière, et agissez en conséquence !

A. Pourquoi cette crèche et ces langes? Pourquoi cette étable ? Pourquoi cette petitesse et cette impuissance ? Le Sauveur nous l'apprend lui-même par la bouche de son prophète : " Vous n'avez point voulu, ô mon Père, des victimes ni des holocaustes ; mais vous m'avez donné un corps, et alors j'ai dit : Me voici. En tête du livre il est écrit de moi que je fasse votre volonté! Et il continue: *Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei.* (Ps. XXXIX.)

Il nous l'apprend encore par l'organe de ses apôtres : *Factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* Soumission et obéissance, telle est, mes Frères, la première condition de notre royauté spirituelle ; mais aussi, ne l'oublions pas : servir Dieu, c'est régner ! Servir Dieu, ce qui ne veut pas dire seulement reconnaître

en théorie son souverain domaine et proclamer qu'il est le maître de toutes choses, observer d'une manière générale ses commandements et ses préceptes ; mais encore nous incliner devant toute autorité qui dérive de la sienne, devant l'autorité légitime qui gouverne la famille, devant celle qui régit la société civile, devant celle surtout qui dirige la grande famille chrétienne, la grande société chrétienne, devant l'autorité de l'Église. Oui, à ceux que Dieu lui-même a établis afin qu'ils gouvernent son Église, à ceux à qui il a dit : Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise, à eux respect, honneur, obéissance comme au Christ lui-même.

B. Que nous faut-il encore, mes Frères, pour être rois avec Jésus-Christ ? Transportons-nous à trente années dans la vie du Messie. Contemplons-le dans sa vie publique : voyons ces foules qui se pressent autour de lui. La fête de Pâque approche. Toute la ville de Jérusalem est pleine de Juifs, de prosélytes, d'étrangers. On ne parle que du prophète, du thaumaturge dont le nom et les œuvres remplissent la Judée et la Galilée. Tout à coup une nouvelle se répand et parcourt la cité avec la rapidité de l'éclair : Il arrive ! La multitude s'ébranle, elle se précipite par la porte qui mène à Béthanie. Les uns montent sur les arbres pour faire des trophées de verdure ; les autres étendent leurs vêtements sur la route. Jésus de Nazareth s'avance, monté sur une humble ânesse. Partout sur son chemin retentissent les acclamations enthousiastes. *Hosanna filio David ! Benedictus qui venit in nomine Domini ! Rex Israel !* Le voilà proclamé roi par ce peuple qu'inspire l'amour et la reconnaissance. Le voilà proclamé roi de leurs cœurs, roi de leurs sympathies. Il était vraiment roi en ce moment, et la terre reconnaissait sa royauté.Pourquoi ? parce qu'il avait consumé sa vie à faire le bien, parce que son passage au milieu des hommes n'avait été qu'un enchaînement de bienfaits. *Pertransiit benefaciendo.* Aussi à son entrée dans Jérusalem les

aveugles qui lui devaient la vue, ne pouvaient-ils rassasier leurs regards de sa présence. Les paralytiques qu'il avait guéris bondissaient de joie autour de lui. Les mères auxquelles il avait rendu leurs enfants les lui présentaient avec une joie débordante. Les pauvres qu'il avait nourris par milliers dans le désert faisaient résonner l'acclamation triomphale : *Benedictus qui venit in nomine Domini!* Et Madeleine était là, et Zachée le publicain, et Lévi, le percepteur appelé à l'apostolat. En même temps, du haut du ciel, le Père éternel dont Jésus avait annoncé la gloire et promulgué les volontés, contemplait d'un œil de complaisance son Fils bien-aimé et prononçait cet oracle : *Et clarificavi, et iterum clarificabo.* Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore !

Quand donc le comprendrons-nous, mes Frères ? La royauté du chrétien comme celle de Jésus-Christ, c'est la royauté par le travail, la royauté par les œuvres de miséricorde, la royauté par les œuvres de zèle. Travailler pour la gloire de Dieu, en faisant descendre des rangs élevés des classes sociales les exemples de vertu qui frappent les regards de tous, qui forment les convictions et ébranlent les volontés ; répandre autour de vous les dons d'une généreuse libéralité ; mais surtout, vous dévouer, vous dépenser vous-mêmes pour Dieu et pour le prochain : voilà votre devoir tracé en trois mots. Jusqu'à ce que vous l'ayez rempli, vous n'êtes pas les vrais disciples de Jésus-Christ. Si, vous réservant une vie de plaisir, vous confiez à des mains étrangères les aumônes dont la Providence vous a constitués les dispensateurs, vous avez fait bien peu de chose pour Dieu... Si vous n'avez soulagé que les corps, vous n'avez pas rempli la moitié de votre mission. Si, travaillant pour le prochain, vous avez négligé les intérêts de Dieu, vous vous flattez en vain d'avoir satisfait à votre devoir. Il faut qu'on puisse dire de vous comme du Messie : *Omnia bene fecit!*

C. Omnia : toutes choses ! Pour être rois avec Jésus-

Christ, il faut que nous ayons excellé dans l'obéissance, excellé dans le travail, excellé également dans la souffrance. Car c'est là, mes Frères, un troisième milieu dans lequel s'est manifestée la royauté du Christ sur la terre, et une troisième condition de notre royauté.

Ce titre de " roi „ donné par les Mages à l'enfant de Bethléem, nous le lisons inscrit sur l'infâme gibet où le Rédempteur du monde va rendre le dernier soupir : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum !* Le Christ est le roi sanglant que Pilate montrait aux Juifs en disant : Voilà l'homme. Et quand ce peuple insensé répondait : Otez-le ! Crucifiez-le ! *Tolle, tolle, crucifige eum*, le représentant de Rome leur demandait : Je dois donc crucifier votre roi ? Et alors c'était une vociférération générale : Nous n'avons pas d'autre roi que César ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Et ce peuple fut rejeté de Dieu, parce qu'il voulait un roi heureux selon le monde, alors que la Providence lui destinait un roi vivant dans les soupirs et les larmes. Ce roi avait commencé au Jardin des Olives son ineffable agonie, délaissé par ses disciples, trahi par un de ses apôtres, renié bientôt après par celui qu'il voulait établir pasteur de son troupeau. Ce roi jetait sur le Golgotha ce cri déchirant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Puissions-nous être persuadés, mes Frères, que la souffrance nous est indispensable comme elle l'était au Fils de Dieu fait homme ! *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* La souffrance, nous n'y échapperons pas, quelle que soit notre position en ce monde. La souffrance prend mille formes, elle pénètre partout. Elle vient briser nos membres par la maladie... *(Énumération.)*

Et il est des souffrances sans nom, des souffrances qu'il faut avoir endurées pour en connaître l'amertume... Nous souffrons dans notre cœur... Ceux que nous aimons nous font souffrir, et nous faisons souffrir ceux qui nous aiment... Dieu lui-même nous fait souffrir quelquefois...

Et, pour tout couronner, nous sommes à nous-mêmes notre propre torture...

Souffrir est donc inévitable : mais bien souffrir, voilà le secret de la vraie gloire. Souffrir avec résignation, souffrir et continuer de remplir sa tâche, souffrir sans être pour les autres un fardeau ou un épouvantail, voilà ce que Jésus-Christ nous enseigne ; voilà la souffrance telle qu'il l'a subie afin de nous apprendre à la supporter.

Péroraison. — *Ubi est qui natus est, rex Judæorum?* Où donc est-il le roi d'Israël qui vient de naître? Il est dans la crèche, pauvre et obéissant; il sera à Nazareth, il sera en Galilée, il sera à Jérusalem, ouvrier ou prédicateur, thaumaturge et bienfaiteur de l'humanité; il sera sur le Golgotha, victime ...

Mes Frères, le connaissons-nous? ou plutôt, l'imitons-nous dans notre conduite? Avons-nous compris sa royauté? Permettez-moi de le supposer; mais si vous ne l'aviez pas comprise jusqu'ici, votre présence au pied de la crèche me donne le droit d'espérer pour l'avenir. Du moins vous ne rougissez pas du Christ petit enfant, du Christ pauvre et souffrant dans une étable! Vous êtes venus rendre ici hommage à sa royauté. C'est déjà quelque chose.

Cette royauté, vous êtes venue, Madame (1), la vénérer en ce jour, et en abaissant votre couronne devant la crèche, vous avez donné à tous un exemple dont nous vous remercions et que Dieu récompensera.

Cette royauté, Monseigneur (2), vous n'en êtes pas seulement le représentant, mais vous avez mis à son service tout votre dévouement et toutes vos forces. En venant implorer le secours des chrétiens d'Europe en faveur de leurs frères d'Amérique, en faveur de pauvres nègres, que nous montrez-vous, sinon la royauté du Christ? Ces

(1) Sa Majesté la Reine des Belges.

(2) Sa Grandeur Monseigneur Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans (1876).

nègres, la tradition nous l'apprend, étaient représentés auprès de la crèche dans la personne d'un des rois Mages. Ah! puissent vos efforts être couronnés de succès! Puissiez-vous, ministre du Christ, obtenir partout avec l'encens de nos prières l'or de notre charité!

Et vous tous, mes Frères, puissiez-vous, je le dis encore, comprendre pratiquement la royauté de Jésus-Christ !... Puissions-nous tous parvenir au ciel, où nous serons tous rois, où nous chanterons les louanges du roi des rois pendant les siècles des siècles!

CINQUIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

JÉSUS CHERCHÉ, HONORÉ, CONSERVÉ.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. (Matth. II, 2.)

Telles étaient, mes Frères, les paroles des rois Mages, quand, arrivés du fond de l'Orient à la cour d'Hérode, ils demandaient où devait être né le Désiré des nations. " Nous avons vu son étoile dans l'Orient, disaient-ils, et nous sommes venus l'adorer. „ Vous ne l'ignorez pas, l'attente du Rédempteur n'était pas une croyance exclusivement propre au peuple juif. Toutes les nations de la terre avaient conservé quelques débris de la tradition primitive. On attendait un personnage extraordinaire qui devait ramener en ce monde l'âge d'or, autre souvenir des premiers temps! Au moment où le Verbe incarné naissait à Bethléem, un météore lumineux apparut dans l'Orient. Les Mages, sans cesse occupés d'observations astronomiques, l'aperçurent. Ils en conclurent que le Messie venait de paraître, et aussitôt ils se mirent en route vers la

Palestine, que l'étoile leur désignait. Parvenus à Jérusalem, ils sont tout à coup privés de ce guide céleste : sans se décourager, ils entrent dans la ville, vont trouver Hérode et lui exposent le but de leur voyage. ... *(Continuer l'histoire.)*

Dans ce récit évangélique, il y a, mes Frères, vous le comprenez, ample matière à de pieuses et salutaires considérations. Dans l'impossibilité où nous sommes de les parcourir une à une, contentons-nous d'un seul point de vue, le plus approprié à la position de l'homme sur cette terre, le plus en harmonie avec le but de votre pieuse confrérie.

Cette histoire des rois Mages ne vous rappelle-t-elle pas notre situation à nous tous ? Qu'est-ce que notre vie, sinon un voyage plus ou moins long à travers le désert du monde, voyage qui doit aboutir à la patrie céleste où tant de nos amis, de nos parents nous ont déjà précédés ? Et dans ce voyage de la vie que cherchons-nous, que voulons-nous, sinon Jésus ? Jésus qui doit être notre soutien et notre consolation sur la terre, Jésus qui nous promet de se montrer à nous sans voiles, de se donner à nous sans réserve dans les splendeurs de son éternité ! *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino :* Aussi longtemps que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur et hors de notre patrie. C'est la parole de saint Paul.

Parmi les enseignements dont cette histoire des rois Mages est remplie, j'en distingue trois principaux que nous tâcherons de nous appliquer pour le bien de nos âmes : *Jésus révélé, — Jésus honoré, — Jésus conservé.*

I.

Qui de nous, mes Frères, n'a été frappé de cette parole des rois de l'Orient : *Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus ?* Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus ! L'étoile, nous l'avons dit, est l'annonce du Messie. Dieu, pour le faire connaître, choisit dans sa souveraine sagesse des moyens divers suivant les circonstances. Aux bergers

il envoie un ange ; aux Mages apparaît une étoile ; au peuple juif Jean-Baptiste annonce et montre le Messie ; aux apôtres le Messie se montrera lui-même et dira : Venez, suivez-moi. Mais à tous il se manifeste : car il veut les sauver tous !

Et quand déjà on a connu Jésus, quand on a commencé de le servir, mais qu'il veut nous rapprocher de lui davantage et nous faire avancer plus rapidement dans le chemin de la sainteté, alors de nouveau il fait briller sa lumière : il nous appelle à venir le contempler dans l'oraison mentale..., à écouter ses leçons, à imiter ses exemples. Heureux ceux qui, au dernier jour de leur vie, pourront répéter les paroles des Mages : *Vidimus stellam et venimus :* Nous avons vu l'étoile, et nous sommes venus !

Ah ! mes Frères, ne craignez pas de descendre au fond de votre conscience. Quand donc cette étoile mystérieuse vous est-elle apparue ? Pour la plupart d'entre vous elle s'est montrée dans le calme de la famille, au milieu des soins que vous prodiguaient une mère chrétienne... des institutrices pieuses et éclairées... Elles vous ont fait comprendre quel était votre devoir. *Vidimus stellam.* D'autres moins heureuses n'ont pas joui de ces bienfaits. Leur enfance, leur jeunesse se sont passées dans une atmosphère moins pure : des préoccupations plus terrestres ont présidé à leur éducation... Après cette éducation les portes de la vie mondaine se sont ouvertes devant elles : le torrent des plaisirs les a entraînées. Et pourtant Dieu les attendait. La fréquentation du monde les a désillusionnées : elles ont trouvé le vide là où elles avaient attendu le bonheur. Elles ont enfin compris que Dieu seul peut remplir le cœur de l'homme. *Vidimus stellam.* Il en est peut-être pour qui le moment de la grâce s'est fait attendre plus longtemps encore. Soit aveuglement, soit entraînement irréfléchi, le spectacle du monde ne les a pas instruites. Elles ont trouvé un aliment à leur vanité, une satisfaction

pour leur sensibilité, une occupation pour leur frivolité... Quand donc luira l'étoile ? Peut-être plus tôt qu'elles ne pensent. La maladie viendra les jeter sur un lit de douleur; des revers inattendus ébrécheront cette fortune sur laquelle elles comptaient. Leur cœur lui-même ne sera pas à l'abri de déceptions cruelles... *Vanitas vanitatum!* diront-elles alors... *Vidimus stellam.* Ah! que du moins alors leurs yeux ne se ferment pas à la lumière! *Vidimus et venimus.*

Voilà, mes Frères, ce que les Mages ont fait : voilà notre devoir. Répondre à la grâce, en suivre les inspirations, en suivre les ordres, c'est le moyen de trouver Jésus.

II.

Mais il ne suffit pas de trouver Jésus lorsqu'il s'est révélé à nous : il faut encore l'honorer comme il le mérite et comme il le demande. C'est ici que les Mages vont nous servir encore une fois d'exemple. Mis en présence du Dieu fait homme, ils se prosternent et l'adorent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Bien des fois, mes Frères, on a appelé votre attention sur ces dons symboliques. Laissez-moi vous rappeler ce qu'ils ont de plus frappant pour vous.

A. Devant cette pauvre crèche, aux pieds de cet enfant enveloppé dans de misérables langes, les Mages déposent de l'or. — Pourquoi? Le Messie en avait-il besoin ? Cet or devait-il seulement servir à soulager l'indigence de ses pauvres parents ? Non, vous le savez. Et pourtant les Mages le lui présentent, afin de lui montrer qu'ils sont eux-mêmes détachés des richesses périssables et qu'en présence de la pauvreté de leur Sauveur ils rougiraient de conserver dans leur cœur l'amour des biens terrestres. Ah! si la divine Providence l'eût ainsi demandé, ils se fussent sans nul doute dépouillés de leur magnifique costume, ils eussent laissé là les riches pierreries qui cou-

vraient leurs vêtements. Mais Dieu ne le voulait pas. Cependant, soyons-en bien persuadés, leur cœur était libre de toute attache. Et c'est ce détachement, mes Frères, que Dieu demande également de vous. Il veut que vous ne subissiez pas l'influence des biens de la terre ; il veut que vous fassiez de ces biens un noble usage, que vous les regardiez comme l'apanage des pauvres... Ornement des temples... Secours au Souverain-Pontife... Comprenez votre devoir.

B. Cependant, mes Frères, l'offrande de l'or n'est que le premier hommage qui nous est demandé par l'enfant de Bethléem. A cet enfant divin les Mages présentent encore de l'ENCENS, — symbole de l'adoration et de la prière, mais aussi du sacrifice. Quand vous voyez au jour de nos solennités religieuses l'encens jeté dans le feu, s'y consumer tout entier et monter vers le ciel en nuages odorants, vous dites-vous que telle aussi doit être votre existence ? Existence où l'on s'oublie, où l'on se renonce par amour pour Dieu et pour ceux que Dieu nous fait aimer, existence consacrée tout entière à la gloire de notre créateur et au bien de nos semblables. *Christi bonus odor sumus :* Nous sommes le parfum de Jésus-Christ, disait le grand Apôtre. Hélas ! que d'existences se consument inutilement ! Combien de chrétiens, loin de répandre autour d'eux la bonne odeur des vertus, rendent l'âcre parfum des voluptes mondaines et des recherches sensuelles ! Et pourtant, se consumer pour Dieu et pour le prochain, c'est non seulement la condition de la sainteté, c'est la condition du bonheur, même ici-bas !

C. Oui, du bonheur ! J'entends le bonheur chrétien, bonheur qui se fait sentir au fond de la conscience, bonheur qui n'est pas à l'abri de ce que les hommes appellent tribulations, peines, douleurs, souffrances. Aussi les dons des Mages n'eussent-ils point été complets, si la MYRRHE — n'était venue s'y ajouter. La myrrhe, substance, amère au goût, mais d'une vertu salutaire ; la myrrhe,

qui tombe comme des larmes de l'arbuste qui la produit ; la myrrhe, qui ne se corrompt pas et conserve les corps qui en sont embaumés : n'est-ce pas nous apprendre clairement que la souffrance et les larmes, la pénitence et la mortification, sont également des offrandes qu'il faut présenter au Seigneur ? " Mon bien-aimé, disait l'Épouse des Cantiques, mon bien-aimé est comme un faisceau de myrrhe qui repose sur mon sein. „ Mes Frères, peu de chrétiens auraient le courage d'offrir ce bouquet au divin Rédempteur ; mais lui, dans sa paternelle sollicitude, a soin de nous le présenter lui-même. Non, les larmes ne manquent pas dans cette vie que nous traversons. Vous pouvez en témoigner, femmes chrétiennes qui m'écoutez. Il n'en est pas une parmi vous qui n'ait son bouquet de myrrhe à déposer sur les genoux de Marie, pour qu'elle le présente à Jésus. Vous avez toutes souffert, filles, épouses, et mères ; vous avez souffert, et les larmes de la myrrhe se sont échappées de votre cœur blessé : ces larmes les avez-vous offertes à l'enfant de Bethléem? Lui seul qui vous les a envoyées, peut en tempérer l'amertume ; lui seul peut les changer en une rosée bienfaisante qui rafraîchisse et ranime. Allez donc à lui ; et puisque son étoile vous est apparue, puisque vous avez trouvé le bien-aimé de votre âme après vous être dépouillées de l'or qui vous alourdissait et vous faisait pencher vers la terre, pénétrez-vous de cette myrrhe merveilleuse, gage de votre persévérance, et consumez-vous comme l'encens sur l'autel de votre Dieu.

III.

Ce n'est pas tout, mes Frères. Les hommages que nous rendons à Jésus, quelque sincères qu'ils soient, ne nous mettent pas à l'abri des dangers qui nous attendent à chaque pas sur le chemin de la vie. Après que Jésus s'est fait connaître à nous, après que nous nous sommes consacrés à lui, nous pouvons encore lui être infidèles et le

perdre pour toujours. Ne le voyons-nous pas dans l'histoire des Mages ? Lorsque Hérode les envoya à Bethléem et leur dit: " Quand vous aurez trouvé l'enfant, avertissez-moi, afin que moi aussi j'aille l'adorer, „ c'était le conseil de la perfidie. Hérode voulait faire périr Jésus, et il se servait des Mages comme d'espions pour le découvrir. Mais un ange apparaît en songe aux saints Rois, et ceux-ci, avertis des complots du cruel Herode, retournent dans leur patrie par un autre chemin.

Qu'ils sont nombreux, mes Frères, les Hérodes qui machinent la mort de l'enfant de Bethléem, les Hérodes qui voudraient l'arracher de nos cœurs et l'immoler à leur haine ! Hérodes de l'avarice, Hérodes de l'ambition, Hérodes de la volupté, Hérodes des préoccupations mondaines : Hérodes puissants ou faibles, lâches ou courageux, mais toujours implacables, cruels et perfides. Nous les avons connus avant d'arriver à la crèche de Bethléem, et nous avons senti combien leur joug était lourd à porter.

Voudrions-nous retomber sous leur domination ? Non ! nous le disons tous du fond de notre cœur. Prenons donc garde ! Nous connaissons le chemin qui mène à Hérode. Ce chemin, nous l'avons quitté pour nous rapprocher de la crèche et trouver Jésus: ne retournons point sur nos pas. Nous avons quitté Hérode en prenant la route de la piété, de la fidélité à nos devoirs : ne nous laissons plus entraîner à la dissipation et à la frivolité. Nous nous sommes mis généreusement au-dessus de la cupidité, de l'amour des richesses et des biens terrestres : ne permettons plus à l'avarice et à l'ambition de nous séduire. Continuons à répandre en bonnes œuvres les dons que Dieu nous a faits. Nous avons dominé les affections coupables, et Dieu lui-même nous a appris à modérer nos affections légitimes : ne permettons plus à ce cœur de s'exhaler en désirs insensés ou de déplorer un isolement que Dieu veut remplir de sa présence. Ce serait retourner par le même chemin ; ce serait nous exposer à perdre de nouveau

l'inestimable trésor que la miséricorde divine nous a fait découvrir et posséder.

Péroraison.—Comprenez-vous maintenant, mes Frères, pourquoi nous avons voué aux Rois mages une dévotion spéciale ? Prémices de la gentilité, ils nous représentaient déjà auprès de cette crèche où l'enfant-Dieu était couché pour le salut des hommes, et Dieu dans leur merveilleuse histoire nous apprenait à *chercher,* à *honorer,* à *conserver* le Rédempteur de nos âmes. Nous ne pouvons donc pas en douter : ils sont dans le pèlerinage de cette vie nos patrons et nos protecteurs. Ils le sont surtout quand par notre position sociale nous sentons plus que d'autres les difficultes qu'il y a dans le désintéressement, l'abnégation, la mortification des sens. Invoquons-les donc avec confiance... Disons-leur : Saints rois...

SAINT NOM DE JÉSUS.

Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus.

(Ps. XXXIX, 5.)

Qui de nous, mes Frères, n'a réfléchi quelquefois à la puissance, à l'efficacité d'un nom, parmi les hommes ? Porter un nom illustre, c'est une gloire ; honorer son nom, c'est l'ambition des grands ; se faire un nom, c'est pour beaucoup le but de tous leurs travaux et l'objet de tous leurs désirs... Et souvent quels effets merveilleux produits par un seul nom ! Le nom d'un père, d'une mère, ramène à la vertu un fils coupable ; le nom d'un ami adroitement invoqué fait obtenir une grâce que les motifs les plus puissants, les supplications les plus vives, ne parvenaient pas à arracher. Ah ! c'est que le nom s'identifie en quelque sorte avec la personne ; celle-ci vit dans son nom : son

souvenir y est attaché, elle s'y retrouve tout entière. Et que sera-ce, lorsque ce nom lui-même est un nom mystérieux, quand il n'a été donné à celui qui le porte que pour être l'emblème toujours vivant de sa grandeur? Quand ce nom participe à sa puissance et opère des prodiges !...

Mes Frères, je viens vous parler aujourd'hui du nom de Jésus ; prêtez-moi donc votre attention. Si je ne puis vous dérouler toutes les merveilles de ce grand nom, puissé-je du moins réussir à augmenter en vous le *respect* et la *confiance* qu'il doit vous inspirer.

I. — Respect qu'il doit inspirer.

La grandeur de l'origine, la noblesse de la personne, l'estime que le monde lui-même fait d'un nom, tels sont, mes Frères, les principaux motifs qui nous portent à le respecter. Et quand ces motifs se réunissent sur un même nom, la loi elle-même, sanctionnant l'arrêt de la nature, détermine souvent les honneurs que l'on sera tenu de lui rendre et punit les coupables qui oseront lui manquer de respect... Or, mes Frères, je vous le demande, quel nom a jamais réuni tous ces titres au respect du monde à l'égal du nom adorable de Jésus ?

A. Son origine. — Voulez-vous connaître son origine ? C'est du ciel même qu'il est descendu. Écoutez! Le monde était dans l'attente... Tout à coup dans l'humble bourgade de Nazareth, un messager céleste descend et se présente aux regards d'une vierge : *Ave, gratia plena, Dominus tecum*... Marie se trouble... *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero et paries filium*... Et comme si la mission de l'ange avait autant pour but d'annoncer le nom de ce Fils extraordinaire que d'annoncer sa conception miraculeuse, il ajoute aussitôt : *Et vocabis nomen ejus* Jesum. *Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus ; et regnabit in domo Jacob in æternum. Et regni ejus non erit finis.* Quelque temps après, lorsque

Joseph alarmé veut renvoyer son épouse, l'ange revient : *Pariet filium, et vocabis nomen ejus* JESUM ; *ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Voilà, mes Frères, comment ce nom sera donné au Sauveur des hommes. C'est sur un décret du Père éternel, et ce décret est manifesté au monde par l'organe d'un ange ! — Ce n'est pas que ce nom fût donné pour la première fois ; non, d'autres Juifs l'avaient porté... Mais ici il sort en quelque manière de la foule. Dieu se l'approprie, et par là même il le relève infiniment... Honneur donc à ce nom vénérable, nom descendu du ciel pour annoncer la rédemption du genre humain! Honneur encore à ce nom à cause de celui qui va le porter désormais!

B. LA PERSONNE QUI LE PORTE. — Ah ! mes Frères, notre faible raison s'arrête interdite devant le plus grand des mystères dont le monde ait été le théâtre. Quel est celui qui est conçu du Saint-Esprit? Quel est celui qui va naître dans la crèche de Bethléem ? Quel est celui qui va s'appeler Jésus ? C'est un Dieu, c'est un homme ! c'est l'homme-Dieu ! Il est fils unique du Père céleste dans l'éternité ; il est fils unique de Marie dans le temps. Miracle ineffable de la puissance et de la bonté de Dieu, qu'il ne nous est pas donné de comprendre, que nous croyons, et qui va donner à ce nom de Jésus une grandeur et une gloire incomparable... Jésus, c'est le nom d'un Dieu ! Qui ne sait de quelle splendeur mystérieuse le nom de Jéhovah était entouré chez le peuple d'Israël ? Ce nom, les simples Juifs n'osaient ni le prononcer, ni même l'écrire. L'exprimer par la parole ou par l'écriture, demeurait l'apanage du sacerdoce. Ce nom, les prophètes le célébraient dans leurs chants. Les envoyés du Très-Haut l'invoquaient, lorsqu'il fallait se présenter devant les grands de la terre et leur intimer les ordres du ciel. Ils sont innombrables les passages des Livres saints où ce nom redoutable est célébré. — *Quam admirabile est nomen tuum in universa terra ! — Omnes gentes glorificabunt nomen tuum. — Confiteamur*

nomini tuo magno quoniam terribile et sanctum est.— Turris fortissima nomen Domini. — Le nom du Seigneur doit être béni, disent-ils, par tous les siècles: *Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in seculum.* — Eh bien, c'est ce même Dieu, le Créateur, le conservateur de toutes choses, le législateur du Sinaï, qui vient habiter parmi nous : *Et vocabis nomen ejus* JESUM !

Et il s'est fait homme pour nous! — On respecte le nom des conquérants; on prononce avec estime le nom des sages ; on redit avec amour le nom des bienfaiteurs de l'humanité... Il semble même qu'on oublie leurs défauts, pour ne point ternir l'auréole de gloire dont on se plaît à les entourer. Ainsi en est-il de Socrate et de Platon, de Titus et de Marc-Aurèle, d'Alexandre, de César et d'Auguste. Mais qui oserait un seul instant rapprocher leurs noms souillés de sang, couverts de boue, du nom mille fois béni de Jésus, le Sauveur des hommes ? — Jésus, qui a passé en faisant le bien ; Jésus, par qui les muets parlent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, par qui les pauvres sont évangélisés ! Jésus, qui a souffert pour nous toutes les tortures, qui a été flagellé, couronné d'épines, attaché sur une croix ! Jésus, l'innocence, la sainteté, la miséricorde même !

C. CONCLUSION PRATIQUE. — N'est-il donc pas juste, mes Frères, que ce nom divin soit honoré ? Ne faut-il pas qu'il soit toujours prononcé avec honneur et respect ? Aussi telle est la loi immuable portée par Dieu lui-même, quand il a voulu donner à son Fils le nom de Jésus. Saint Paul nous dit : *Humiliavit semetipsum... Propter quod Deus donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine* JESU *omne genu flectatur.* — Ce nom réjouit le ciel, il fait trembler les enfers : ne faut-il donc pas qu'il soit sur la terre l'objet de la vénération et du respect de tous? Sous la loi mosaïque, celui qui blasphémait le nom de Dieu était impitoyablement mis à mort : et nous, disciples de la loi nouvelle, nous pour qui le nom de Jésus n'est pas seule-

ment le nom d'un Dieu créateur, mais d'un Dieu sauveur, d'un Dieu incarné pour nous, nous oserions manquer de respect à ce nom trois fois saint! Ah, mes Frères, Dieu nous préserve d'une semblable ingratitude, d'une si audacieuse témérité! Ah, que ne pouvons-nous voir se répandre partout ce salut si noble et si touchant des catholiques de l'Allemagne : " Loué soit Jésus-Christ! „ Et si cela ne nous est point possible, pourquoi comme tant d'autres pieux fidèles, comme les prêtres pendant l'office divin, n'inclinerions-nous pas la tête à ce nom d'une si auguste majesté? Ainsi, nous rendrons hommage à l'excellence du nom de Jésus et, tout en montrant le respect qu'il mérite, nous réveillerons en nous la confiance dont il doit être l'objet.

II. — Confiance dont il doit être l'objet.

A. Sens de ce nom. — En effet, mes Frères, nous savons tous le pouvoir qu'exerce sur nous le prestige de certains noms. Au nom seul de la liberté, comme le dit Bossuet, la multitude suit en aveugle celui qui fait résonner à ses oreilles cette parole magique... Au nom de leur ancien général, les vieux guerriers sentent battre leur cœur comme au temps des batailles. Quelle suavité ne répand point dans nos âmes le nom de Marie? Mais quand un nom signifie par lui-même la bonté, la miséricorde, l'infinie charité, quel effet ne produira-t-il pas? Qui donc pourrait demeurer insensible au nom de Jésus? Jésus, sauveur! Le roi de gloire descendu sur la terre, prenant un corps humain, une âme comme la nôtre, a voulu se nommer Jésus! On a vu des peuples décerner à leurs rois le titre de " père du peuple, „ de " père de la patrie, „ de " père des pauvres... „ Il est tel de ces rois que l'on nomme " le juste, „ tel autre " le bien-aimé; „ ici c'est le Dieu tout-puissant qui se choisit lui-même un nom, un nom par lequel il exprime tout ce qu'il veut être pour nous... On voit des parents chercher pour leurs enfants quelque nom extraordinaire, espérant voir se réaliser en

eux le présage favorable qu'ils y croient attaché; mais hélas! combien de fois l'avenir n'a-t-il pas déjoué ces chimériques projets? Ici rien de semblable : le Fils de Dieu a pris le nom de " Sauveur, „ et il sera sauveur. Et qui vient-il sauver ? Le monde tout entier. *Salvum facere quod perierat.* La race humaine a fait dans la personne d'Adam un triste naufrage, voici le nouvel Adam qui vient lui rendre tout ce qu'elle a perdu : *Ut novus Adam redderet quod vetus ille abstulerat...* — On sauve en arrachant à la mort, on sauve en arrachant à la servitude, on sauve en arrachant à la misère ; Jésus est notre Sauveur à tous les points de vue en même temps... Quelle que soit la misère à laquelle nous soyons sujets, il nous sauve, pourvu que nous voulions profiter de la puissance de son nom. Ah! mes Frères, quel sujet de confiance! Pouvons-nous demeurer insensibles à cette délicate attention de notre Rédempteur? N'invoquerons-nous pas souvent son nom si plein de suavité et de magnifiques espérances? — D'autant plus que Jésus-Christ lui-même a attaché à l'invocation de son nom les plus consolantes promesses.

B. Promesses de Jésus-Christ. — Il serait trop long, mes Frères, de rapporter ici tous les passages où notre Sauveur s'attache à montrer l'efficacité de son nom et engage les apôtres à en faire un fréquent usage. Je me contente de quelques traits.

Pour Jésus, son nom est le symbole de la puissance; il est le signe de l'amour qu'on lui porte. Il doit être comme le mot d'ordre, le cri de ralliement des fidèles. " Partout où deux ou trois seront rassemblés *en mon nom,* je serai au milieu d'eux. „ (Matth. xviii, 20.) " Celui qui reçoit un de ces petits *en mon nom,* me reçoit moi-même. „ (Marc. ix, 36.) Ce nom sera également le signal des persécutions que l'on dirigera contre ses disciples : *Eritis odio omnibus propter nomen meum* (Matth. x, 22).

Mais, me direz-vous peut-être, comment ces dernières paroles sont-elles un titre à notre confiance! Mes Frères,

je l'avoue, si Jésus-Christ s'était borné à nous donner son nom comme un signe de contradiction, notre faiblesse aurait le droit de s'effrayer, plutôt que d'avoir confiance. Mais qu'est-ce que Jésus-Christ n'a pas promis en même temps? *Quodcumque petieritis Patrem* IN NOMINE MEO, *hoc faciam* (Jo. XIV, 13). Et même il en fit à ses disciples le doux reproche : " Jusqu'ici vous n'avez encore rien demandé à mon Père *en mon nom* „ (Ibid., XVI, 24). Et quand est venue cette heure suprême où il va quitter le monde pour retourner vers son Père, écoutez les sublimes paroles qu'il adresse à ses disciples : " Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les *au nom* du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Voici les prodiges qui accompagneront mes fidèles : *En mon nom* ils chasseront les démons, ils parleront diverses langues, „ etc. — Partez donc, apôtres du Christ! Allez porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre! Que toute langue confesse que Notre Seigneur Jésus-Christ est assis dans la gloire de son Père!

C. ACCOMPLISSEMENT DE CES PROMESSES. — C'est ce qu'ils ont fait, mes Frères. Les apôtres sont partis; ils ont prêché partout au nom de Jésus ; et les promesses divines ne les ont point trompés. Nous en avons une preuve dans ce fait merveilleux accompli à la porte du temple peu de jours après la descente du Saint-Esprit. Il y avait là un homme boiteux de naissance... *(Racontez).* L'entendez-vous : *In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula!* Et quand le lendemain les apôtres sont cités devant le grand conseil, comment s'expriment-ils? *Notum sit omnibus vobis et omni plebi Israel quia in nomine Domini nostri Jesu Christi Nazareni, quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis, in hoc iste astat coram vobis sanus... Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.*

D. EXEMPLE DES APÔTRES ET DE L'ÉGLISE. — Et depuis ce moment que voyons-nous, mes Frères ? C'est au nom de Jésus-Christ que les apôtres accomplissent leur mission.

C'est en son nom qu'ils baptisent, c'est en son nom qu'ils imposent les mains et font descendre le Saint-Esprit... Quand ils ont été battus de verges, ils se réjouissent : *quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati !* Quand le diacre Étienne succombe sous une grêle de pierres, c'est le nom de Jésus qu'il invoque en mourant : *Domine Jesu, suscipe spiritum meum !*

Et les recommandations que les apôtres de l'Évangile adressent aux fidèles, répondent à ces débuts. Si j'ouvre leurs écrits, j'y trouve à chaque page le nom de Jésus. *Omne quodcumque facitis,* leur mande saint Paul, *in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum.* (Col. III, 17.) Et que pouvons-nous faire de plus agréable à ce Père tout-puissant, sinon de lui rappeler le nom de son Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances ? — Aussi l'Église, notre mère et notre modèle, a-t-elle soin de faire continuellement résonner à nos oreilles et même de présenter à nos yeux ce nom vénéré. Elle l'entoure de rayons de gloire, elle représente les anges agenouillés devant lui, elle institue en son honneur une fête spéciale. Continuellement elle le place dans la bouche de ses prêtres. Il n'est pas une oraison de la liturgie où il ne soit rappelé ou du moins indiqué. " Jésus-Christ, Jésus, le Christ, „ ces expressions se retrouvent partout. L'Église offre toutes nos prières à Dieu par NotreSeigneur Jésus-Christ. Elle a enrichi d'indulgences la fréquente invocation du nom de Jésus ; et à l'heure de la mort, elle exige comme condition de l'indulgence suprême, le nom de Jésus !

Péroraison. — Qu'ai-je fait, mes Frères ? Je vous ai retracé l'histoire du nom de Jésus. Il vient du ciel ; il est donné à l'Homme-Dieu ; il signifie " Sauveur. „ Jésus-Christ y attache une efficacité merveilleuse ; les apôtres en font l'expérience, l'Église l'emploie sans cesse. Que nous reste-t-il à faire ? sinon à le vénérer et à l'invoquer

dans tout le cours de notre vie, dans toutes les circonstances et surtout à l'heure de notre mort. *Domine Jesu, suscipe spiritum meum !*

SERMON POUR LE JOUR DES CENDRES.

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Exorde. — Il y a deux paroles, mes Frères, que l'Église met dans la bouche de ses ministres et dont le contraste a toujours fait sur mon esprit une profonde impression. La première est celle-ci : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* La seconde : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam.*

Il y a dans ces deux paroles le plus magnifique enseignement ; elles nous présentent un résumé de toute la vie chrétienne avec ses *humiliations* et ses *grandeurs.* Rapprochons l'une de l'autre ces deux paroles, et il en sortira pour nous un enseignement des plus graves et des plus féconds. Nous examinerons pourquoi l'Église nous rappelle notre néant, — et comment ce néant lui-même doit s'élever jusqu'à la divinité.

I. — Néant de l'homme.

Oh, mes Frères, qu'elle est sévère cette première parole ! Aux jours de triomphe des généraux romains, on plaçait à côté d'eux un esclave chargé de leur dire : " Souviens-toi que tu n'es qu'un homme „ ... Dans l'Église catholique, lorsqu'on intronise le Souverain-Pontife, on fait flamber devant lui une poignée d'étoupes et on lui dit : *Beatissime Pater, sic transit gloria mundi !...* Mais quelle distance entre ces avertissements et celui que l'Église nous adresse en ce jour ! Être poussière et y rentrer ! Approfondissons le sens de ces dernières paroles.

A. Memento quia pulvis es ! Qu'est-ce que cela me dit concernant le passé? — Je suis sorti de la poussière : donc je ne me suis pas fait moi-même ; je ne suis pas mon maître ; je dépends de Dieu...

Je suis sorti de la poussière ! Quelle origine basse et vile ! Qu'ai-je donc à m'enorgueillir, à me vanter ?...

Je suis sorti de la poussière, et tous les hommes en sont sortis comme moi ! C'est là notre souche commune. Pourquoi donc m'élever au-dessus des autres ?...

Je suis sorti de la poussière et tout ce que je possède : richesses, maisons, objets de luxe... tout cela n'est que poussière ! O vanité !

B. Memento quia pulvis es ! Qu'est-ce que cela me dit concernant le présent? — Ce que l'on appelle déshonneur, humiliations, mépris, comment dois-je l'apprécier, lorsque je me rappelle que je ne suis que poussière ?... Ces péchés que je commets, ces rébellions contre Dieu, quel caractère de gravité ne prennent-ils pas, quand je considère que moi, vile poussière, je m'élève contre le Tout-Puissant ?... Les grâces de Dieu, ma destinée future, la vision béatifique qui m'attend, comment dois-je les estimer, puisque la bonté de Dieu veut bien les accorder à une vile poussière comme moi ?

C. Memento, homo, quia... in pulverem reverteris. Voilà mon avenir. C'est l'avenir de mon corps !... Ce corps vaut-il la peine de tant le soigner, de tant le choyer, de lui sacrifier mon âme ?

In pulverem reverteris. C'est un avenir certain. Tout ce que je poursuis ici-bas : honneurs, considération, richesses, tout cela est incertain. Je ne sais pas si je l'atteindrai jamais, mais cette fin qui consiste en ce que mon corps devienne une poignée de poussière, je l'atteindrai indubitablement ! Et comme je suis insensé, si je perds de vue ce terme inévitable pour me lancer à la poursuite de chimères, d'ombres incertaines ! Cet avenir peut commencer pour moi à tout instant, Dieu n'a qu'à faire un signe : la

mort qui me guette frappera, et je retournerai en poussière.

Voilà une connaissance vraie de mon néant. Oh! comme cela me diminue, m'humilie! Comme tout cela me fait sentir ma dépendance vis-à-vis de Dieu, et par là même aussi l'obligation où je suis de le servir! Anéantissons-nous en présence de la majesté divine et protestons de notre soumission à la sainte volonté de Dieu!

II. — Grandeur de l'homme.

Et à côté de cela quelle grandeur! Remarquons ces paroles : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam!*

Dans ce corps, dans ce corps sorti d'une vile poussière, il y a une âme, une âme créée à l'image de Dieu, une âme immortelle! Et cette âme, quelle en est la valeur? Une valeur inconcevable. Car cette âme est destinée à la vie éternelle : *in vitam æternam!* Cette vie éternelle, c'est la vision de Dieu, la possession de Dieu même. Quelle ne doit pas être la dignité de cette âme humaine à qui Dieu lui-même se donne en partage?

Et pour que cette âme atteigne la vie éternelle, on lui donne un gardien, un défenseur, une nourriture. *Custodiat te.* D'après la dignité du gardien, on peut juger de la dignité de la personne. Or, ici, à qui est confiée cette garde: *Corpus Domini nostri Jesu Christi,* c'est-à-dire au corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, à l'Eucharistie, c'est-à-dire à la chair et au sang de Jésus-Christ, à son âme et à sa divinité ; car tout cela est réuni dans l'Eucharistie. Et remarquez les termes : *Domini nostri...* Il s'agit de Notre-Seigneur, du Seigneur souverain, du maître de toutes les choses... *Jesu Christi.* Il s'agit aussi de notre Sauveur, de notre Rédempteur, de celui qui est le Christ, l'oint de Dieu, le roi, le souverain Pasteur...

Voilà celui qui doit garder notre âme ! Mais il y a encore dans ce langage de l'Église d'autres leçons, précieuses et profondes.

A. Si Dieu fait tant de cas de mon âme, quel cas dois-je en faire, moi? Ne dois-je pas en prendre le plus grand soin? A voir tout ce que Dieu a fait pour notre âme, on dirait que c'est lui qui doit la sauver, et à voir le peu que nous faisons pour elle, on dirait que nous n'avons nullement été chargés de travailler à notre salut. Quelle honte pour nous, et en même temps quelle folie!

B. Ce Dieu qui se donne ainsi lui-même à mon âme, qui s'en fait le gardien perpétuel, veut donc bien sincèrement et bien sérieusement la sauver... Ah! quelle confiance il me faut donc avoir en la bonté de Dieu! Confiance que je pourrai éviter les chutes, confiance pour me relever de mes chutes, confiance pour pratiquer la vertu malgré toutes les difficultés que je rencontre!

C. Et le moyen, le moyen capital du salut, quel sera-t-il? C'est bien évident : L'Eucharistie! C'est l'Eucharistie qui doit garder mon âme pour la vie éternelle! Il faut donc que je vénère l'Eucharistie, que j'aime l'Eucharistie! Puisque c'est elle qui doit garder mon âme pour la vie éternelle, il faut que je m'en approche souvent avec foi, avec amour!

D. Enfin, remarquons-le, cette même Eucharistie est le gage de la résurrection de nos corps. Non seulement elle garde nos âmes, mais elle nous garantit que cette poussière de nos corps sera un jour vivifiée, glorifiée, spiritualisée, pour régner dans le ciel. Quelle perspective heureuse!

Péroraison. — Réunissons donc, mes Frères, les deux paroles que je vous ai citées, et nous aurons une idée complète de l'homme, de son origine, de sa destinée. Pénétrons-nous bien de ces vérités : elles assureront notre persévérance. Ayons soin pendant ce saint temps du carême de mortifier notre chair, cette chair destinée à retourner en poussière... Puisse aussi la digne et fréquente réception du corps de Jésus-Christ, Agneau immolé pour nous, nous préparer à la résurrection glorieuse!

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVIERS.

Tristis est anima mea usque ad mortem; sustinete hic et vigilate. (Marc. XIV, 34.)

Quel est, mes Frères, le sens de cette exclamation douloureuse que laisse échapper Jésus-Christ? Cela veut-il dire que la douleur ne le quittera plus *jusqu'à ce qu'*il meure sur la croix? Telle n'est pas la signification qu'y attachent les Pères de l'Église. Ils expliquent cette parole de la manière suivante : La tristesse de mon âme est telle que, si je laissais ma nature humaine abandonnée à ses forces propres, elle succomberait; mon âme est si triste que je suis *près de* la mort, si triste que l'agonie va s'emparer de moi. Et, en effet, c'est ce qui arriva. Jésus-Christ permit que son humanité souffrît toutes les peines hormis la mort, et au jardin de Gethsémani nous aurons une faible idée de cette mer d'amertume dont les flots envahirent l'âme de Jésus au commencement de sa passion.

Ce sont ces douleurs que nous allons méditer aujourd'hui. Leur *grandeur* et leur *cause* feront d'abord l'objet de notre attention; — nous ferons ensuite un *retour sur nous-mêmes*, afin de profiter des leçons que Dieu nous aura données : ce sera la conclusion pratique et la seconde partie de cet entretien.

I. — Tristesse de Jésus-Christ.

Ce que je remarque tout d'abord, mes Frères, dans ce mystère de tristesse dont le Jardin des Oliviers fut témoin, ce sont les deux phases bien distinctes qu'il présente. Dans la première de ces phases, le divin Sauveur, comme renfermé en lui-même, savoure, si je puis parler ainsi, toute l'amertume du délaissement; dans la seconde, il agit avec les hommes, et les hommes commencent cette

œuvre d'iniquité qui ne se terminera que sur le Calvaire. Seul avec son Père céleste, Jésus-Christ succombe dans les étreintes d'une cruelle agonie; et s'il se tourne vers ses disciples, il les trouve endormis. Si Judas se présente à lui, c'est pour le trahir par un baiser. Si les Juifs sont là, c'est pour le traîner au tribunal de Caïphe.

Contemplons cela, mes Frères, et sondons, s'il est possible, cet océan de tristesse. — A peine Jésus a-t-il pénétré dans le jardin, qu'il se sent accablé. Il semble vouloir dérober à l'ensemble de ses apôtres le spectacle de ses afflictions: il ne prend avec lui que les trois témoins de sa transfiguration. *Assumit Petrum et Jacobum et Joannem secum, et cœpit* PAVERE *et* TÆDERE *et* MŒSTUS ESSE (1). Trois sentiments qui partagent son âme. *Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem; sustinete hic et vigilate mecum.* Et le voilà qui cherche la solitude : *Et progressus pusillum, avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis.* Il commence alors à goûter l'amertume du calice. Il sent que son humanité sainte ne peut en supporter la vue. Il prie : *Et positis genibus orabat, dicens : Pater, si vis, transfer calicem istum a me; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat !* Remarquez-le, mes Frères : l'agonie n'a pas encore commencé. Aussi c'est pour que le Sauveur puisse en soutenir toute l'horreur, que le secours céleste lui est donné : *Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum.* Et malgré cette force surnaturelle, afin que nous sachions bien ce qui se passait dans son cœur, il tomba la face contre terre : *Procidit super terram in faciem suam orans et... factus in agonia prolixius orabat... ut, si fieri posset, transiret ab eo hora. Et dixit : Abba, Pater, si possibile est, transeat a me calix iste... sed non quod ego volo sed quod tu... Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Mes Frères, arrêtons-nous un

(1) *Secutus sum Concordiam Arnauld.* (Note du manuscrit du Père Verbeke.)

moment à ce douloureux spectacle. Voyez-vous le Sauveur, la face prosternée contre terre, couvert d'une sueur de sang, les mains étendues : " Père, s'il est possible!... Puis il se relève, et d'un pas chancelant il va trouver ses disciples. Ah! que vont-ils dire en le voyant ainsi, pâle, défait, sanglant? Vont-ils le consoler? *Invenit eos dormientes... Et ait illis : Quid dormitis? Surgite, orate ne intretis in tentationem... Et ait Petro : Simon, dormis? Non potuisti una hora vigilare mecum? Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* Les trois disciples, saisis d'effroi, accablés de sommeil et de tristesse, ne savent que répondre. Et cette scène, mes Frères, se renouvelle trois fois. Trois fois le Sauveur se prosterne et prie son Père, *eumdem sermonem dicens;* trois fois il retourne vers Pierre, Jacques et Jean. La dernière fois il leur dit : *Dormite jam et requiescite.* Ah! c'est bien maintenant le temps de dormir! *Ecce filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus; ecce qui me tradit, prope est.*

Mes Frères, nous venons de voir celui qui est la joie du ciel et de la terre inondé de tristesse, le Dieu créateur du monde tremblant de frayeur, l'auteur même de la vie agonisant, la face contre terre : dites-moi, quelle peut être la cause d'une douleur si étrange? D'où vient cette agonie? Car, selon la remarque de Bossuet, ce n'est pas ici, comme dans la maladie des hommes, un corps qui se dissout et auquel l'âme s'attache par un suprême effort : c'est une âme qui, accablée d'une douleur immense, veut briser les liens qui l'enchaînent à un monde de misères. Dites-moi donc pourquoi cette agonie, dites-moi pourquoi le Sauveur revient si souvent auprès de ses disciples. Et que prévoit-il, lorsqu'il prie dans cette grotte de l'agonie? Est-ce l'horreur des souffrances qui l'attendent? Sans doute; mais, ces souffrances, il les désire. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor!* Ce qui l'occupe, sont-ce nos péchés, causes de sa passion? Oui, il les voit; mais c'est précisément pour expier ces péchés qu'il est descendu sur la terre. Est-ce la

colère de son Père céleste dont il sait qu'il va être accablé, maintenant qu'il se présente à lui couvert de nos iniquités? Encore une fois, oui : mais il sait que cette humiliation, que ce châtiment auquel il se soumet, sera la cause de son élévation : *propter quod et Deus exaltabit te,* pouvons-nous lui dire d'après saint Paul; il sait qu'à ce courroux du Ciel succédera dans trois jours la parole de gloire : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Toutes ces causes ne suffisent donc pas, ce me semble, à expliquer une si épouvantable lutte entre la divinité du Sauveur, qui veut la passion, et son humanité, qui s'y refuse. Mais il en est une qui m'explique tout. Voici déjà trente-trois ans de travaux et de peines, voici les tourments les plus épouvantables qui approchent, les ignominies les plus... les douleurs... et combien parmi les hommes auront profité de cette rédemption ? Ah! voilà ce qui doit navrer le cœur de Jésus! Voilà la vraie cause de cette tristesse, de ce chagrin sans bornes!

C'est ainsi que je m'explique le drame terrible de la grotte de Gethsémani. Jésus voit d'un côté tout ce qu'il a déjà fait, de l'autre tout ce qui lui reste à faire : il se demande ce qu'il a obtenu et ce qu'il lui sera donné d'obtenir. Et ce calice lui paraît si amer qu'il s'écrie : *In vacuum laboravi... et vane fortitudinem meam consumpsi* (Isai. XLIX, 4). Et la première preuve de ce fait, une preuve tout actuelle, ne l'a-t-il pas dans ces disciples qu'il a formés avec tant de soin ? Pierre, auquel il a promis les clefs de son royaume, Jean, qui a reposé sur son sein, Jacques, le frère de Jean, qui a assisté avec les deux précédents à la glorieuse transfiguration : il y a quelques heures ils disputaient entre eux sur la préséance; maintenant ils voient leur divin Maître accablé de tristesse, et ils n'ont pas une parole pour le consoler! Malgré ses instances, ils se livrent au sommeil ; tout à l'heure, les soldats seront là, et les lâches fuiront jusqu'au dernier! Ah! mes Frères, il faut avoir été déçu dans ses plus chères et plus légitimes espérances, il faut avoir prodigué tous ses soins à un enfant chéri et l'avoir

vu, au jour de l'épreuve, faillir honteusement à tous ses devoirs, pour comprendre ce que le Sauveur ressentit alors de douleur et d'abattement.

Et pourtant, ce n'était que le commencement de ses peines. Ces disciples si faibles, si lâches, si misérables, c'est l'élite du troupeau. Ils ne trahissent point Jésus-Christ; ils conservent dans leur cœur un reste d'amour sincère. Mais regardez là-bas, dans le lointain! Voyez ce reflet rougeâtre qui illumine le flanc de la montagne. Écoutez cette marche uniforme d'une troupe armée; vous entendez de temps en temps un blasphème ou un cri de rage. Ce sont les satellites du traître qui viennent saisir le Sauveur. Et à leur tête, qui vois-je ? Ciel, soyez saisi d'horreur! Un des douze ! Un de ceux qui, ce même soir, assis à la table du Maître, se nourrissaient de sa chair et de son sang! Un de ceux à qui il a été dit : *Hoc facite in meam commemorationem!* O Jésus! Qu'allez-vous éprouver, lorsque cet infâme sacrilège se présentera devant vous? lorsque *lui* vous désignera à la rage de cette soldatesque ? Et comment ? Par un baiser ! *Quemcumque osculatus fuero, ipse est; tenete eum et ducite caute.* Ah ! mes Frères, la perspective de cet attentat, la seule attente de cet horrible baiser ne pouvaient-elles pas suffire pour plonger l'âme du Sauveur dans ces angoisses inexprimables? Ne pouvait-il pas s'écrier : *Transeat a me calix iste?* O mon Père, ne permettez pas que ces lèvres toutes rougies de mon sang et en même temps vouées à l'enfer par le pacte le plus abominable, approchent de mon front ! *Quid vultis mihi dare et ego vobis eum tradam... Ave, Rabbi...* Et dans peu de temps : *Peccavi tradens sanguinem justum...*

Mais non! Jésus subira tout, affrontera tout. *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Ses soins ont été inutiles à ses disciples, ses bienfaits n'ont servi qu'à irriter l'ingratitude de Judas; et puis ce peuple, ce peuple qu'il a tant aimé, pour lequel il a multiplié les miracles, ce peuple va le traîner

de tribunal en tribunal! Soit! *Non mea voluntas, sed tua fiat!*

Cependant, mes Frères, soyons-en persuadés, cette obstination des Juifs après tant de prodiges, après de si éclatantes preuves de sa divine mission, ne laissait pas d'ajouter aux souffrances du Rédempteur. Ses disciples qui l'abandonnent, l'apôtre qui le trahit, tout ce peuple qui se précipite pour le prendre, que sont-ils, sinon la figure de tous ces hommes pour qui dans la suite des siècles le Rédempteur, loin d'être une cause de salut, sera le motif d'une condamnation plus terrible. — Et voilà ce qui au jardin de Gethsémani fait commencer d'une manière si affreuse la passion du Fils de Dieu.

II. — Perte des hommes. Sa triple cause.

A nous maintenant, mes Frères, d'examiner si nous-mêmes, nous n'avons point pris part à ces tourments du Sauveur; à nous de voir si par notre conduite nous n'avons pas mis en danger notre salut éternel et préparé ainsi la perte de nos âmes, pour qui Jésus a voulu tant souffrir.

Mes Frères, si nous avions le malheur de mourir en état de péché mortel, nous nous trouverions nécessairement dans une des trois catégories que je vais énumérer : celle des Juifs qui *méconnaissent* Jésus, celle des disciples qui *abandonnent* Jésus, celle des Judas qui le *trahissent*. Eh bien, tout en espérant que jamais ce malheur ne se réalisera, il ne peut que nous être utile d'examiner les causes de cette incrédulité, — de cette lâche infidélité, — de cette horrible trahison.

A. Quels sont ces Juifs qui refusent d'ajouter foi à la doctrine du Sauveur et qui maintenant viennent le saisir au jardin de Gethsémani pour le traîner à la barre de leurs tribunaux? Je ne parle pas de cette plèbe, qui n'est qu'un instrument; mais ces scribes, ces pharisiens, ces docteurs de la Loi, seuls vrais coupables, quels hommes sont-ils? Ce sont des orgueilleux. Ils aimaient, comme le Sauveur

le leur reproche dans l'Évangile, les premières places à table et les chaires les plus renommées dans les synagogues. Ils apportaient dans la recherche de la vérité non pas la sincérité du cœur qui désire la trouver, mais la froide hauteur de la raison qui prétend la juger. Ils demandaient au Sauveur des prodiges : et quand les prodiges se multipliaient sous leurs yeux, ils refusaient ou bien d'y ajouter foi ou bien d'en admettre les conséquences les plus évidentes. Un aveugle-né reçoit la vue : ils l'interrogent longuement, ils le tourmentent pour lui faire dire qu'il n'était pas aveugle et que Jésus n'a pas eu à le guérir. Lazare, mort depuis quatre jours, est rappelé par Jésus-Christ à la vie : ils l'examinent, et comme cet examen ne laisse aucune prise raisonnable au doute, leur haine contre le Sauveur n'en devient que plus profonde et plus irréconciliable... Pendant tout le cours de la prédication du Sauveur, ils le suivent, ils l'observent, ils lui posent des questions : on dirait parfois qu'ils sont prêts à croire, mais non ! ils ne laissent jamais la foi descendre dans leur âme. Pauvres orgueilleux ! Pauvres insensés ! — Hélas ! mes Frères, combien n'ont-ils pas d'imitateurs parmi nous ! Combien d'hommes, même parmi ceux qui ont reçu une éducation chrétienne, en sont venus à perdre la foi et maintenant ne peuvent plus, sans un miracle de la grâce, la retrouver ! Ils se sentent inquiets, ils voudraient revenir ; mais pour revenir il faudrait se soumettre, il faudrait avouer que l'on s'est égaré, il faudrait se plier sous le joug de l'autorité doctrinale établie par Jésus-Christ dans son Église. Et on ne peut s'y résigner. Ah ! mes Frères, j'en suis sûr, vous connaissez de ces hommes dans la foule des incrédules et des impies, vous en connaissez parmi les adhérents des sectes protestantes : vous en connaissez même peut-être qui portent encore le nom de catholiques. Ah ! priez pour eux ; demandez à Dieu qu'il les éclaire d'un si brillant rayon de sa vérité qu'ils ne puissent se refuser à la lumière ; demandez surtout que leurs cœurs s'amol-

lissent et qu'ils comprennent la grandeur et la noblesse d'un sincère retour à la foi!

Et pour nous-mêmes, ah! ne croyons pas que nous n'ayons rien à craindre des fumées de l'orgueil; ne nous flattons pas d'avoir une foi tellement inébranlable, une foi qui ait jeté dans nos âmes de si profondes racines qu'aucun vent de l'erreur ne pourrait l'arracher. Soyons prudents! N'allons pas, sous le spécieux prétexte de raffermir notre foi ou de nous préparer à la défendre contre ceux qui l'attaquent, n'allons pas, dis-je, nous mettre à tout écouter, à tout lire. Réjouissons-nous d'une heureuse ignorance en certaines matières. Il en est parmi les catholiques qui dans leur fol orgueil se prétendent capables de tout juger, et qui se laissent misérablement prendre aux subtilités d'un sophiste ou aux vaines déclamations d'un rhéteur. D'ailleurs, cette ambition de vouloir contrôler par soi-même la valeur des réponses que l'Église oppose aux objections des incrédules suffit bien souvent pour faire perdre aux simples fidèles les grâces que Dieu promet à la simplicité de la foi et à l'humilité du cœur.

Ces grâces, mes Frères, sont (vous ne l'ignorez pas) le gage de notre persévérance. Aussi, si nous en avons besoin pour nous préserver des aberrations de l'esprit, nous en avons également besoin pour éviter ces entraînements funestes du cœur, ces chutes lamentables, ces lâchetés dans la conduite qui, non moins que l'orgueil, compromettent notre avenir.

B. Ne l'oublions pas: il n'y a pas que les Juifs pour qui les travaux de Jésus-Christ, ses prédications, ses miracles et la vue de ses souffrances aient été inutiles: à quoi tout cela a-t-il servi aux disciples eux-mêmes? Nous venons de le voir. Et si après la Passion des grâces tout à fait miraculeuses n'étaient venues, lors de la descente du Saint-Esprit, en faire d'autres hommes, quel eût été leur sort? Et si vous me demandez pourquoi les apôtres sont tombés, je réponds: parce qu'ils ont été

présomptueux. Nous en avons la preuve frappante dans les avertissements réitérés du Sauveur. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma... Orate, ne intretis in tentationem.* Mais les disciples semblent ne tenir aucun compte de ces avis paternels. Lorsque Jésus-Christ leur eut dit : *Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte,* ils s'étaient écriés par l'organe de Pierre : *Domine, tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire.* Et Pierre, plus présomptueux, avait ajouté : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor...* Et peu après : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

Et qu'est-il arrivé ? Les apôtres n'ont pas veillé, ils n'ont pas prié, et à l'heure du danger les lâches ont pris la fuite.

Ah ! mes Frères, il me semble entendre parmi vous de ces âmes présomptueuses répondre aux avis de leurs confesseurs, aux avertissements de leur conscience par cette orgueilleuse parole : " Je n'ai rien à craindre ! Je n'ai rien à craindre de ces plaisirs nocturnes, de cette amitié si tendre, de ce spectacle si émouvant, de cette lecture, de cette société... Ne préféré-je pas mille fois mourir que de souiller mon âme par le péché ? *Etiamsi oportuerit me mori.* „ Ames téméraires ! J'aime à supposer que jusqu'ici le danger n'a pas été pour vous une occasion de chute : mais qui vous a garanti l'avenir ? Ah ! si je dois en juger par l'oracle de la Sagesse éternelle, cet oracle me dit : *Qui amat periculum, in ipso peribit.* Si je dois en juger par l'exemple des apôtres, vous aurez bientôt en vous des preuves de cette triste vérité : *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* — Et qui sait si le découragement ne s'emparera pas alors de vous ? Prenez garde ! Vous êtes maintenant dans la ferveur : mais plus tard ? Lorsque les apôtres s'écriaient : *Etiamsi oportuerit,* ils venaient de recevoir pour la première fois la sainte communion : et pourtant

quelques heures après... Ah ! je vous en supplie, prenez garde !

C. Mais si déjà vous avez eu le malheur de tomber, si quelque vice a pris racine dans votre cœur, c'est auprès de vous que je dois multiplier les instances et les avertissements, pour vous empêcher de persévérer plus longtemps dans cet état. Car il arrive un moment où l'on est tellement endurci que les grâces les plus précieuses ne produisent plus aucun effet... Et voilà la situation du malheureux Judas, lorsque devenu traître il vend aux Juifs le sang de notre rédemption et que ce sang devient pour lui le sceau de la réprobation. Qui ne frémirait à ce terrible exemple?... *Amice, ad quid venisti? Juda, osculo Filium hominis tradis?* O paroles capables d'attendrir un cœur de bronze ! Jésus l'appelle son ami pour lui montrer que, malgré l'horrible état où il s'est mis volontairement, il peut encore obtenir l'amitié du divin Maître. Jésus lui adresse le plus doux reproche. Grâce inutile ! Judas s'obstine, et il ne sortira de ce sommeil de la conscience que pour tomber dans le désespoir.

Et si vous me demandez, mes Frères, à quoi il faut attribuer l'endurcissement de Judas, je vous répondrai avec saint Jean Chrysostome que c'est à l'empire de la passion dominante. Chez Judas, cette passion c'était l'amour de l'argent. Voici comment s'exprime l'illustre orateur : *Audite, avari, audite, cogitate quæ ille passus sit : quomodo pecunias amiserit et scelus perpetraverit ; quomodo avaritiæ fructum non tulerit et animam perdiderit. Talis est avaritiæ tyrannis : nec argento fruitur, nec præsenti vita nec futura.* Et ces paroles, je puis les appliquer à toute passion qui s'empare de notre âme. Prenez garde, voluptueux... Prenez garde, vindicatifs... Prenez garde, envieux... Prenez garde, vous qui vous plaisez à ruiner la réputation du prochain... Prenez garde aussi, vous qu'une affection dangereuse commence à enlacer de ses nœuds... Ah ! Plaise à Dieu que jamais vous n'en

veniez à cet excès d'obstination de méconnaître même le triste état dans lequel votre âme est plongée ! Pendant qu'il en est temps encore, rompez les chaînes que la passion resserre chaque jour, de peur que pour vous aussi ne se vérifie la parole de Jésus : *In vacuum laboravi !* Et il suffirait pour cela que la mort vous surprenne et que l'éternité s'ouvre devant vous !

Péroraison. — J'en ai la douce confiance, mes Frères, personne d'entre nous n'appartiendra à ces trois catégories que je viens d'exposer. Si nous avions commencé à nous engager dans quelqu'une d'elles, nous nous en retirerons au plus tôt... Si nous y comptons des parents, des amis, nous redoublerons de prières pour eux pendant ces saints jours... Si quelque chose a pu au jardin des Oliviers consoler Notre-Seigneur, si c'est par quelque parole encourageante que l'ange l'a fortifié, *confortans eum,* dit l'Évangile, ce doit avoir été en lui montrant les âmes qui profiteraient de sa passion douloureuse... Soyons du nombre de ces âmes ; travaillons par amour pour Jésus-Chrit à sauver le plus que nous pourrons de pauvres pécheurs, afin d'avoir part avec lui aux douceurs de la récompense.

AGONIE DU CŒUR DE JÉSUS.

(MÉDITATION OU SERMON.)

1er Prélude. — Imaginer que nous sommes dans la grotte de Gethsémani devant Notre-Seigneur. Le voir tandis qu'il est prosterné la face contre terre, les mains étendues également sur le sol et tout couvert d'une sueur de sang, au point que l'on dirait qu'il va rendre l'âme. Nous demander ce qui se passe dans son cœur.

2d Prélude. — Je demanderai à Jésus la connaissance intime de ce qui se passait alors dans son cœur et la grâce de savoir quelles leçons je dois tirer de ce spectacle. *Domine, noverim te, noverim me!*

Texte pour sermon. — *In me transierunt iræ tuæ, et terrores tui conturbaverunt me.* (Ps. LXXXVII, 17.)

L'agonie du cœur de Jésus est tout intérieure : c'est le cœur qui en est la cause. Voyons donc à quelles dispositions du cœur de Jésus nous devons l'attribuer.

I. — Agonie de douleur.

A. Pour comprendre cette première cause de l'agonie de Jésus, il faudrait pouvoir sonder la mer de douleur, d'amertume, de tristesse, d'ennui dans laquelle son cœur était plongé et dont parle le Psalmiste : *Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me.* (Ps. LXVIII, 3.) Voici trente-trois ans qu'il a vécu sur la terre, et quels souvenirs lui laissent ces trente-trois ans ? Il les a passés dans la pauvreté et dans l'humiliation, lui, le Dieu de puissance et de majesté ! Il s'est soumis à un travail fatigant, à une vie d'obéissance... Il a subi toutes les persécutions, depuis celle d'Hérode jusqu'aux tentatives des Juifs, si souvent multipliées, pour le faire mourir... Il a vu sa mission incomprise, sa doctrine méconnue, ses miracles négligés et oubliés... Ses apôtres eux-mêmes se sont montrés grossiers, ignorants et ingrats... L'un d'eux vient de le vendre pour trente deniers, et va bientôt le trahir... Puis il songe aux peines de sa divine Mère...

Et dans l'avenir ? Songeons à ce que ressentirait un homme qui aurait déjà beaucoup souffert et auquel on viendrait annoncer qu'il lui reste à souffrir mille fois davantage... Songeons à un malade qui aurait déjà subi de douloureuses opérations et qui doit néanmoins se préparer à en subir toujours de nouvelles et toujours de plus terribles... Songeons à un homme qui aurait perdu toute

sa fortune et auquel on viendrait annoncer qu'il va voir mourir avec lui sur un échafaud sa femme et ses enfants... Quels déchirements dans le cœur de cet infortuné ! Quelle agitation dans ce cœur sous l'empire d'une pareille perspective ! Mais ils sont autrement terribles les déchirements que souffre le cœur de Jésus à la vue des tourments qui vont commencer pour lui... Tous ces tourments passent devant le Sauveur comme autant de tableaux, et à l'apparition de chacun d'eux une voix se fait entendre : " Acceptez-vous ? „

Jésus se voit d'abord en présence des soldats. Judas le baise... Acceptez-vous ?

Puis il se voit devant Anne. Il reçoit le soufflet. Puis il considère d'avance la scène du cachot. Puis il est devant Caïphe...

Puis il entend Pierre s'écrier : Je jure que je ne connais pas cet homme...

Voici Pilate. Consentez-vous à être jugé par lui ?

Voici Hérode et ses moqueries...

Puis la flagellation, le couronnement, l'*Ecce homo*. Voilà comment vous serez dans quelques heures ! Acceptez-vous ?

Puis la croix, avec la rencontre de sa sainte Mère. Puis la mort en croix après trois heures d'horribles tortures et d'un abandon plus horrible encore ! Acceptez-vous ? Jésus accepte tout cela, malgré les déchirements de son cœur.

B. Et maintenant il me semble l'entendre qui nous dit : Où sont vos douleurs à vous ? Faites aussi paraître le tableau de vos souffrances, et comparez !

Le comprenez-vous, mes Frères ? C'est pour vous, c'est pour vous apprendre à accepter vos peines que le Sauveur a voulu être réduit à cette terrible agonie. C'est pour vous apprendre à vous résigner, à être patients... Nos afflictions, nos douleurs représentent quelques gouttes de ce calice d'amertume que Jésus a vidé jusqu'à la lie !

Résignez-vous donc comme il a fait, et dites avec le Sauveur : *Non mea voluntas, sed tua fiat !*

II. — Agonie d'horreur.

A. Tandis que Notre-Seigneur est ainsi prosterné et que son cœur est déchiré de tristesse, il me semble voir se former petit à petit au-dessus de la terre un immense nuage. Ce nuage vient se placer entre le ciel et le divin agonisant, puis descend lentement sur lui. C'est un nuage formé de tous les péchés des hommes, depuis celui d'Adam jusqu'à ceux de l'Antéchrist et de ses partisans. Il renferme aussi dans ses flancs toutes les foudres des colères divines. Jésus jette un regard sur cet amas affreux d'iniquités. Il sait que toutes vont fondre sur lui, et que toutes les peines dues au péché vont pénétrer dans son âme. *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* (Isai. LIII, 6.) Un sentiment d'indicible horreur le remplit. Il se tord comme un ver sur le sol de la grotte. La sueur de sang coule plus abondante. *Pater, si possibile est, transeat.*

Qui dira la lutte de Jésus à la vue de tous ces péchés qui lui sont imputés ? Pour le faire, il faudrait comprendre son amour pour son Père et connaître comme lui-même la nature du péché. Il faudrait apprécier comme lui la rébellion contre Dieu, l'ingratitude envers Dieu... Il faudrait en même temps désirer le salut des hommes comme Jésus le désirait, et voir comme lui le péché faire tomber les hommes par millions dans les gouffres infernaux, après avoir causé leur dégradation ! Et tous ces péchés, il faut qu'il les prenne sur lui, il faut qu'il consente à s'en charger ! Et il le fait ! Et le voilà honteux de lui-même, n'osant pas lever les yeux vers son Père, mais les tournant vers moi avec un long regard de reproche.

B. Regarde aussi, mon âme. Vois ton Sauveur couvert de tes crimes comme d'une lèpre hideuse. Voilà ce que sont en réalité tes vanités, tes sensualités, tes injustices.

Elles rongent le cœur de Jésus. O pauvre cœur, pauvre cœur, pourquoi es-tu réduit à cet état ? Le prophète l'a dit : *Omnes nos quasi oves erravimus; unusquisque in viam suam declinavit, et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum* (Is. LIII, 6).

Oh ! puisse cette horreur qui pénètre le cœur de Jésus, pénétrer aussi nos cœurs !... Prosternons-nous près du Sauveur dans la grotte du jardin des Oliviers, et là excitons-nous à la contrition de nos fautes. Rappelons-les globalement à notre souvenir, en nous disant : Elles ont causé l'agonie du cœur de Jésus !

III. — Agonie d'amour.

N'y a-t-il pas autre chose dans cette agonie, mes Frères? Oui. — Il me semble voir Notre-Seigneur, accablé ainsi sous le poids de ses douleurs et de nos péchés, se soulever un peu et m'adresser ce soupir : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* De quel feu parlez-vous, ô Jésus ? Ah ! me répond-il, c'est du feu de l'amour. Voyez comme ce feu me consume. — Je regarde, et je vois à travers ses vêtements imbibés d'une sueur de sang, à travers sa chair divine que les fouets vont bientôt déchirer, je vois, dis-je, le cœur de Jésus ardent comme une fournaise embrasée. Je l'entends s'écrier : Je souffre ! Je souffre par amour, je souffre avec amour, je souffre d'amour : et on ne m'aime pas !

Je souffre par amour. — Qui m'a forcé de descendre sur la terre et d'y souffrir ? Personne.

Je souffre avec amour. — Oh ! oui, fallût-il souffrir mille fois davantage, je le ferais volontiers. Et pourtant, comment les hommes me traiteront-ils pendant la suite des siècles ? Beaucoup me regarderont comme leur ennemi... Ils me maudiront, ils me blasphémeront... De quoi sert mon amour ?

Je souffre d'amour. — Je veux être aimé ; j'ai besoin d'être aimé ; j'ai tout fait pour être aimé !... Regardez : j'ai

voulu être toujours avec les hommes dans mon sacrement d'amour : encore une fois, comment me traiteront-ils dans la suite des siècles ? Ils me délaisseront... Comment me traiteront-ils, lorsque je parcourrai les rues et les places de leurs villes ? J'ai tout fait, je ferai tout pour toucher leurs cœurs. Je leur montrerai *mon* Cœur, je leur dirai de l'honorer, je leur promettrai en retour les plus magnifiques récompenses, et il en est si peu qui m'écouteront ! Faut-il donc que je m'écrie : *In vacuum laboravi et vane fortitudinem meam consumpsi ?*

Péroraison. — Demeurerons-nous froids et insensibles, mes Frères ? Le Fils de Dieu sue du sang pour notre salut : n'aurons-nous pas une larme à lui donner ! Son cœur se brise à notre sujet de douleur, d'horreur et d'amour : notre cœur ne ressentira-t-il aucune compassion pour Jésus, aucune horreur de nos propres péchés, aucune reconnaissance qui réponde à tant de bienfaits ? Toi du moins, mon enfant, dit ce bon Sauveur à chacun de nous, ne feras-tu rien pour moi, rien pour mon sacrement d'amour, rien pour mon cœur ? Que nous proposons-nous, que lui promettons-nous ?

JÉSUS ET SES DISCIPLES.

Omnes nos quasi oves erravimus ; unusquisque in viam suam declinavit. (Isai. LIII, 6.)

Nous commençons aujourd'hui, mes Frères, à contempler la longue série des souffrances et des humiliations endurées par l'Homme-Dieu aux derniers jours de sa vie mortelle. Ce spectacle doit être pour nous un sujet de douleur et d'édification. Et puisque le premier acte de ce drame sanglant se passe au jardin de Gethsémani, représentons-nous cet endroit... Judas, après avoir communié

de la main de Jésus, a quitté la salle du Cénacle... *(Récit évangélique jusqu'au moment où Judas a donné le baiser et que les disciples se sont enfuis.)* Quel vaste sujet de considérations ! Mais puisque les premières douleurs de Jésus-Christ dans sa Passion sont causées ou aggravées par ses disciples eux-mêmes, c'est à ceux-ci que je m'arrête d'abord, à eux dont nous sommes ici en quelque manière les héritiers, du moins quant au nom, car tous nous nous disons chrétiens, disciples du Christ. — Eh bien, parmi les chrétiens de nos jours comme parmi les premiers disciples, comme parmi les apôtres du Christ, je distingue trois catégories principales qui seront tour à tour l'objet de notre aversion, de notre confusion et de notre circonspection.

I. — Pécheurs endurcis.

État de Judas, état du pécheur. — Pendant la dernière Cène, Jésus annonce avec douleur à plusieurs reprises que parmi ceux qui l'entourent il y a un misérable vendu à ses ennemis. *Et vos mundi estis, sed non omnes... Unus ex vobis tradet me* (Jo. XIII). Il avait dit longtemps auparavant : *Unus ex vobis diabolus est* (Jo. VI. 71). Et en effet, à cette table divine était assis un misérable, qui couvrait encore ses odieux projets du voile de l'hypocrisie, mais qui s'était déjà livré à l'enfer. Judas est transporté pour l'argent d'une telle passion que trente deniers lui font vendre son Maître. Il est tellement endurci dans le mal qu'il écoute avec une froide indifférence les plus tendres paroles de Jésus. Il est tellement aveuglé qu'il cherche à en imposer à Jésus par un semblant de religion : il mange avec lui l'agneau pascal et il se nourrit de son corps et de son sang. Dans quel état est cette âme ? Le démon y domine... Le malheureux Judas mange et boit sa propre damnation.

B. Ah ! mes Frères, au sein de l'Église il est encore des Judas ; il en est peut-être dans cette assemblée. S'ils n'ont

pas toute sa malice, ne sont-ils pas comme lui volontairement et par leur faute les esclaves de Satan ? Oui, ils le sont, ceux dans l'âme de qui règne une passion coupable à laquelle ils obéissent jusqu'à commettre le péché mortel. Esclaves de la luxure... esclaves de l'avarice et de l'injustice... esclaves de l'esprit de vengeance... esclaves de l'orgueil... esclaves d'une intempérance ruineuse... Ne livrent-ils pas Jésus pour une bagatelle, à la moindre suggestion ? Ne disent-ils pas comme Judas au vil objet de leur passion : *Quid vultis mihi dare ?* Et ils osent encore se donner pour chrétiens. Ils se confessent sans contrition et sans sincérité ; ils disent comme Judas : *Numquid ego sum, Domine ?* Et ils prennent part au festin de l'Agneau avec des dispositions indignes. Ils viennent ici assister à nos instructions, mais avec la résolution de n'en point profiter. Je leur dirai avec Jésus dans l'espoir de les ramener : *Amice, ad quid venisti ?* Mon ami, pourquoi êtes-vous venu à ce sermon ?... Ah ! s'ils ont jusqu'ici marché sur les traces de Judas, qu'ils se gardent de continuer, qu'ils se gardent de compter sur l'avenir !

C. Suite de l'état de Judas : le désespoir. — Judas espérait que Jésus, échappant à ses bourreaux, lui aurait plus tard pardonné : il aurait eu ainsi le fruit de son crime sans en voir l'horrible accomplissement. Il comptait pouvoir livrer son Maître sans être coupable de sa mort... Il s'est trompé, et le désespoir s'est emparé de son âme. Il a fini par un suicide volontaire. A vous aussi, pécheurs obstinés, j'adresse cet avertissement : Ne vous flattez pas de pouvoir concilier à votre gré votre passion et le repentir, de pouvoir vivre dans le péché sans être entraînés, de pouvoir exposer votre âme sans la perdre. Tremblez !

Et vous qui avez mis le pied dans cette voie de la perdition, vous qui, sans être endurcis dans le crime, commencez cependant à sentir le poids des chaînes que vous vous êtes forgées, prenez garde ! Prenez garde surtout, si les instructions du prédicateur commencent à faire moins

d'impression sur vous, si le nombre de vos fautes journalières augmente... Il est temps de rompre. Que la vue du cadavre de Judas vous effraie et vous retienne. Regardez-le... et dites encore, si vous l'osez : Je livrerai Jésus, et je me repentirai !

II. — Chrétiens lâches et tièdes.

A. Chrétiens qui ne veillent pas. — Mais détournons les yeux d'un tableau si affreux. S'il en est parmi vous à qui s'applique l'histoire de Judas, ils sont peu nombreux. Mais combien n'y a-t-il pas dans la société chrétienne de ces disciples endormis pour qui la recommandation de Jésus " Veillez et priez „ reste absolument sans résultat! Que demande Jésus-Christ de ceux qui veulent être vraiment ses disciples ?

Il leur demande d'abord de veiller, c'est-à-dire de travailler avec ferveur et avec zèle à remplir les devoirs de leur état. Veille-t-il, ce père de famille qui néglige l'éducation de ses enfants?... Veille-t-elle, cette femme dont l'unique occupation est la toilette ?... Ce jeune homme qui dépense... Jésus-Christ nous dit de veiller, c'est-à-dire de marcher avec circonspection et prudence dans le chemin de la vie. Il nous met en main le flambeau de la foi, *lucerna in manibus,* pour nous éclairer la route... Mais, je vous le demande, est-ce veiller que de ne jamais faire un retour sérieux sur notre conscience, de ne jamais nous demander si nous aimons Dieu ou si nous ne l'aimons pas ?... Jésus-Christ nous dit de veiller, c'est-à-dire de nous tenir toujours prêts à paraître devant lui, car nous ne savons pas quand le Fils de l'homme viendra. Mais, l'idée de la mort, nous l'écartons comme une image importune... Nous détournons les yeux, lorsque nous rencontrons le char funèbre qui transporte la dépouille mortelle d'un de nos semblables... Non, nous ne veillons pas : mais le démon veille, pour nous surprendre.

B. Chrétiens qui ne prient pas. — Prions-nous du moins ? Car Jésus-Christ nous ordonne de prier... Oh !

oui, si l'on nous demande : Priez-vous ? nous répondrons que nous le faisons ; mais notre prière a-t-elle les qualités que Notre-Seigneur exige ? Notre prière ne consiste-t-elle pas uniquement à demander à Dieu des choses temporelles, que ces choses nous soient utiles ou qu'elles ne le soient pas ? Notre prière ne voudrait-elle pas forcer Dieu à satisfaire tous nos caprices ? Est-elle respectueuse et fervente ? On nous voit beaucoup dans les églises ; mais y sommes-nous autrement que de corps ? Les apôtres étaient habituellement auprès de Jésus-Christ : et cependant il leur reproche de n'avoir su jamais prier. *Usque modo,* dit-il, *non petistis quidquam in nomine meo...* Notre prière est-elle persévérante et confiante ? Ne prions-nous pas uniquement par manière d'acquit ? Enfin, notre prière est-elle accompagnée de la charité fraternelle, qui peut seule la rendre agréable à Dieu ? *Si ergo offers munus tuum ad altare... vade prius reconciliari fratri tuo...*

C. SUITE DE CETTE TIÉDEUR : LES APÔTRES DANS LA TENTATION. — Ah ! mes Frères, je crois qu'il y en a bien parmi nous qui à ces traits peuvent se frapper la poitrine et dire en gémissant : " C'est vrai, nous ne veillons pas, nous ne prions pas ! „ Aussi, qu'arrive-t-il ? Que l'on se trouve sans consolation au moment de l'épreuve et sans énergie au moment de la tentation. Voyez les apôtres se dirigeant avec le Sauveur vers Gethsémani : ils ne comprennent pas le moins du monde les avis qu'il leur donne. Il leur parle d'armes spirituelles, et que répondent-ils ? *Domine, sunt duo gladii hic !* Il leur demande de veiller une heure avec lui : mais, comme ils sont accablés de tristesse, ils se laissent aller au sommeil. On dirait qu'ils n'aiment plus leur Maître : car lorsqu'il vient à eux, pâle et couvert d'une sueur de sang, ils n'ont pas un mot de consolation à lui adresser. *Ignorabant quid responderent ei...* Et nous ? Lorsque le moment de la tribulation est venu, lorsque Dieu nous frappe dans nos proches, dans nos biens, dans notre santé, quelle est alors notre force ?

Où est alors notre courage, notre résignation? Profitons-nous de ces occasions pour augmenter nos mérites ? ou, comme les apôtres, cherchons-nous dans le sommeil, c'est-à-dire dans des consolations tout humaines, un remède à nos maux ? Craignons, s'il en est ainsi, de tomber à l'heure de la tentation dans une lâcheté semblable à la leur.

Quel contraste en effet à ce moment décisif entre le Sauveur et les apôtres! Lui, tout à l'heure tremblant : *Surgite, eamus!* Eux se troublent, puis ils s'enfuient tous... Je n'insiste ici que sur cet abandon du Sauveur, et je ne parle pas de saint Pierre, qui va nous fournir une leçon spéciale. Reconnaissez-vous dans les apôtres, vous tous qui avez parfois le malheur de tomber dans le péché mortel. Voilà où votre tiédeur vous amène!... Humiliez-vous donc...

III. — Justes présomptueux.

A. Caractère du présomptueux. — Peut-être, mes Frères, en est-il parmi vous qui entendant cette description se disent à eux-mêmes : " Dieu soit béni, je n'appartiens pas à ce genre d'hommes : je ne dois donc pas craindre d'être un déserteur de Jésus. „ Certes, je les félicite de leur état présent; mais je dois à l'affection que je leur porte un pressant conseil.

Il y avait parmi les apôtres un homme d'un caractère ardent... Il avait marché sur les eaux, tiré lui-même de la gueule du poisson la drachme du tribut. Alors que bien des disciples de Jésus l'abandonnaient, scandalisés qu'ils étaient par l'annonce de l'Eucharistie, Pierre avait répondu au nom des douze : *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* Il avait aussi confessé la divinité de son Maître... Il avait été témoin de la transfiguration sur le Thabor; il avait reçu la promesse des clefs du royaume des cieux...

Mais Pierre avait le tort d'avoir trop confiance en lui-même. Lorsque le Sauveur dit aux apôtres sur le chemin

du mont des Oliviers : " Vous serez tous scandalisés à mon sujet cette nuit, „ Pierre osa lui répondre : Quand même tous les autres seraient scandalisés, pour moi je ne le serai jamais. Voilà le premier trait du caractère des présomptueux : le vice leur cause une certaine horreur naturelle; au contraire, la vertu et l'honneur les captivent. Ils se croient impeccables... Un autre trait de leur caractère, c'est de se préférer aux autres. *Etsi omnes, sed non ego.* Rappelez-vous la prière du pharisien : Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. Un troisième trait de ce caractère, c'est le zèle inconsidéré. Lorsque Jésus est arrêté par la troupe de Judas, nous voyons Pierre tirer le glaive et frapper; mais ce qu'il prend pour du zèle, n'est que l'effet intempestif de son ardeur naturelle. Ainsi certaines personnes blâment le prochain à tort et à travers... Il y a enfin chez les présomptueux quelque chose qui les porte à s'engager témérairement dans les occasions dangereuses pour l'âme. On se croit à l'abri, parce qu'on n'a jamais grièvement péché, ou, si on a péché autrefois, on se flatte d'être tout autre maintenant; car il n'est rien que l'on perde plus vite que le sentiment de sa faiblesse. Alors qu'arrive-t-il? On se relâche de sa vigilance... Sous prétexte d'amitié ou même de la plus grande gloire de Dieu on se permet d'aller voir... de lire... d'écouter... C'est un livre... une conférence littéraire... un spectacle... C'est surtout à une époque comme la nôtre où le monde multiplie ses séductions, qu'il faut être sur ses gardes. Jeune homme qui sortez d'un établissement chrétien; jeune fille dont un couvent a jusqu'ici protégé la vertu, prenez garde! Ne soyez pas présomptueux! Celui qui aime le danger, y périra. Qui plus que saint Pierre pouvait se croire à l'abri du danger? et cependant, voyez!

B. Chute de Pierre. — *(Récit : Pierre dans la demeure de Caïphe... Reniement.)* Avez-vous remarqué, mes Frères, la marche progressive de la faute de saint Pierre? Il nie, il

jure, il fait des imprécations. La voilà tombée, cette colonne qui devait soutenir tout l'édifice! Et pourquoi? Parce que Pierre n'a pas eu assez d'humilité, et que Dieu résiste aux superbes. Il a présumé de ses forces, et Dieu lui a montré de quoi l'homme est capable par lui-même. Oh! combien de chrétiens ont eu à déplorer de pareilles chutes. Ne dites point : " Je ne tomberai pas. „ Une fois que vous serez tombés, le mal sera irréparable. L'innocence perdue ne se retrouve jamais. La pénitence peut faire pardonner le péché et fermer la blessure : mais la cicatrice reste. Et qui vous garantit que vous aurez le temps de faire pénitence? Pierre n'a succombé qu'une fois, et tout le reste de sa vie il a gémi et pleuré. Mais combien sont tombés pour ne plus se relever! Combien de jeunes gens pour qui un premier écart a frayé la route au libertinage! Combien de femmes pour qui une lecture imprudente... Combien d'hommes à qui un livre impie a ravi la foi pour toujours!

Qui que vous puissiez être, écoutez ce conseil pressant que je vous adresse au nom de vos plus chers intérêts : Soyez prudents! N'affligez pas le cœur de Jésus par la chute à laquelle vous amènerait la témérité de la présomption! S'il faut vous faire violence pour suivre ce conseil, eh bien! offrez à Dieu comme des actes de mortification les résolutions que vous dicte la vertu de prudence!

Péroraison. — Si Dieu a permis, mes Frères, la dispersion des apôtres, afin de nous effrayer, il en a ramené un afin de nous encourager et de nous instruire, et il l'a rendu fidèle au point de se placer ostensiblement sur la montagne du calvaire auprès de la croix du Sauveur. Jean a senti un instant son courage faillir, mais il est revenu aussitôt. Pourquoi? Parce qu'il aimait véritablement Jésus, parce qu'il avait puisé dans sa poitrine sacrée l'humilité et la confiance, parce qu'il aimait Marie et qu'il alla la trouver immédiatement après sa faute... Imitons

saint Jean, qui que nous soyons : pécheurs, tièdes, présomptueux... fidèles... Allons auprès de cette Mère, dont la Passion commence en même temps que celle de son Fils. Allons...

JÉSUS DEVANT ANNE.

In mundo pressuram habebitis; sed confidite : ego vici mundum. (Jo. XVI, 33.)

Exorde. — C'est aujourd'hui, mes Frères, que nous commençons avec Jésus-Christ à parcourir la longue suite des ignominies et des souffrances qui ont signalé chaque heure de sa Passion. Mais, puisque notre dessein pendant ce Carême est de considérer d'une façon spéciale les personnes qui ont concouru aux tourments du Sauveur, c'est au tribunal d'Anne que nous nous arrêterons d'abord. — Jésus-Christ traduit au tribunal de ce vieillard que nulle autorité judiciaire ne constituait son supérieur, me représente le chrétien fidèle, le juste de tous les temps exposé à la critique arbitraire du monde, à sa tyrannie, à ses persécutions : et c'est à ce point de vue que nous le considérerons.

Comment le monde traite le juste, — comment le juste doit se conduire avec le monde persécuteur: — c'est le sujet de ce discours.

I. — Comment le monde traite l'homme juste.

A. Les prédications de Jésus avaient éveillé la curiosité des scribes et des pharisiens... Bientôt jalousie ; ils le suivent... ils écoutent... Ils l'attaquent lorsqu'il guérit le jour du sabbat... lorsque ses apôtres mangent sans s'être lavé les mains, ou arrachent des épis... Ils l'entendent dire : " Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! " Alors leur jalousie se change en haine. Ils tâchent de le

surprendre par des questions captieuses. Peut-on payer le tribut ? Une femme avait eu sept maris, etc. Quel est le grand précepte de la Loi ? Ils lui amènent la femme adultère... Toujours les réponses de Jésus ont déjoué leurs ruses. De là une haine toujours plus profonde. Auront-ils recours à la violence ? Ils essaient de le lapider, de mettre la main sur lui : il passe au milieu d'eux. Leur rage est au comble lors de son entrée triomphale, et quand il chasse les vendeurs du temple. Les pharisiens, raconte saint Jean, se disaient les uns aux autres : Nous ne gagnons rien ; voici que tout le monde se met à le suivre ! Et ils décidèrent de s'emparer de Jésus par trahison. L'avarice de Judas leur en fournit l'occasion.

Mes Frères, cette histoire que je viens de vous exposer, est-ce seulement celle de Jésus-Christ ? N'est-ce pas encore celle de tous les véritables chrétiens ? N'est-ce pas ainsi que les traite ce monde qui les entoure? Écoutez la curiosité qui épie leurs actions, la malice qui interprète leurs paroles, la passion qui scrute leurs intentions et leurs desseins. Leur zèle devient de l'ambition ; leur piété est de l'hypocrisie ; leur fortune, s'ils réussissent dans leurs affaires, est présentée comme le fruit d'entreprises coupables. Et pourquoi cette haine, cette malignité ? Ah ! soyez-en fiers, disciples fidèles et sincères de Jésus-Christ ! Cette haine, c'est la haine de votre divin Maître. Si l'on vous poursuit, c'est qu'on porte envie à votre bonheur et qu'on n'a pas le courage de vous suivre pour le goûter comme vous. Et que prétend le monde ? Vous faire disparaître, parce que vous êtes pour lui des censeurs incommodes et que votre conduite chrétienne est un reproche continuel fait à son orgueil, à sa sensualité, à son avarice... Mais rassurez-vous : vous êtes dans la main de Dieu. Vous avez vu Jésus échapper pendant trois ans à toutes les embûches de ses ennemis : aussi longtemps que la Providence vous couvre de sa protection, pas un cheveu ne tombera de votre tête. Et si cette même Providence vous

destinait à partager les souffrances de votre Sauveur, oseriez-vous vous plaindre d'un si noble héritage ? Le disciple peut-il prétendre à vivre dans les honneurs, quand le maître embrasse l'ignominie ? Oui, vous souffrirez peut-être ; peut-être un revers de fortune, la trahison d'un ami, une calomnie habile vous livrera sans défense à la merci de ce monde persécuteur. Je l'avoue, vous n'avez pas à espérer sa clémence... Venez, et voyez comment il traite le saint des saints exposé à ses caprices.

B. Anne, le vieux pontife hypocrite, homme hautain et envieux, dut frémir d'une infernale joie, quand il vit comparaître devant lui, lié comme un malfaiteur, ce Jésus dont la renommée l'avait tant irrité. Le récit de l'Écriture nous permet de nous faire une idée de l'accueil qu'il fit au Sauveur. Il le toise d'abord avec un dédain superbe ; puis il lui demande en ricanant si ses sortilèges n'ont pu le préserver. Il l'interroge ensuite sur sa doctrine et ses disciples. " Est-il vrai que vous prêchez une loi nouvelle ? Vous prétendez que votre doctrine vient du ciel : où sont vos preuves ? Et où sont vos disciples ? Vous en aviez tant ! Comment se fait-il qu'ils n'ont pas pris votre défense ? Dites, qu'enseignez-vous ? „ Ces questions, vous le voyez, ne sont point d'un juge qui examine un accusé, mais d'un ennemi qui triomphe de sa victime, non point d'un magistrat qui cherche la vérité, mais d'un lâche envieux qui insulte au malheur. Et lorsque Jésus-Christ, avec ce calme que l'innocence seule peut donner, répond noblement à cette inquisition insolente, la main brutale d'un valet vient le punir d'avoir trop bien parlé, et un infâme soufflet est appliqué sur sa joue divine.

Ah ! mes Frères, reconnaissons ici encore le monde et ses suppôts. Nous devons voir en Jésus le type de la justice et de l'innocence en butte aux attaques cruelles d'un monde dont elle a méprisé les maximes. Avez-vous jamais vu un homme vertueux accablé par le malheur, sans que l'impiété se jetât sur cette proie avec des cris de

triomphe et s'acharnât à la déchirer ? N'est-ce pas alors que l'on fouille le passé, que l'on cherche dans toute une vie de probité et de vertu les taches les plus légères pour en faire des crimes qui expliqueront l'infortune présente ? On l'avait bien pensé, dit-on ; cette prospérité ne pouvait durer... La source de cette fortune était suspecte... Et sans même que le juste cherche à se défendre, le monde ne trouve-t-il pas toujours des esclaves assez brutaux pour ajouter des peines nouvelles à celles que sa victime souffre déjà, pour souffleter d'une main de fer celui qui ne peut plus se défendre ?... N'est-ce pas alors qu'on ressuscite les procès, qu'on réclame des obligations éteintes, qu'on demande réparation d'injures imaginaires ? Ah ! mes Frères, nous avons peut-être coopéré nous-mêmes à ces basses vengeances du monde... Au lieu de soutenir le juste accablé, nous avons peut-être, comme les amis de Job, mis le comble à ses angoisses. Rougissons de notre lâcheté, ou du moins de notre indifférence. Témoins de la vertu héroïque des justes, apprenons à la suivre. Méritons d'avoir part à leurs épreuves. — C'est encore Jésus-Christ au tribunal d'Anne qui va nous enseigner comme nous devons nous conduire en face du monde.

II. — Comment le juste doit se conduire en face du monde.

Nous avons déjà vu dans la première partie que le juste ne se laisse point ébranler par les efforts de l'envie et les menaces du monde, et qu'il attend, fort de l'appui de Dieu, l'heure de l'épreuve sans mettre de bornes à son zèle... Mais il est d'autres vertus dont le Sauveur nous donne ici le plus éclatant exemple et qui doivent être pour nous un objet d'admiration et un encouragement. Pour quelques-uns d'entre nous il y a peut-être dans cet exemple du Sauveur la matière d'un reproche. Lorsque Anne l'interroge sur sa doctrine et ses disciples, — question aussi illégale que captieuse, — quelle est la réponse

de Jésus ? " J'ai parlé en public, j'ai enseigné dans les synagogues et dans le Temple où les Juifs ont coutume de se réunir, je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroger ? Interrogez ceux qui ont entendu mes discours : eux savent ce que j'ai dit. „ Quelle fermeté et quelle prudence ! Quelle charité aussi dans cette réponse !

A. Fermeté et prudence.— Vous voyez d'abord ici l'assurance du juste qu'un questionneur, sans en avoir aucun droit, prétend forcer à lui répondre. " J'ai parlé en public, j'ai enseigné à la face du ciel. Interrogez ceux qui m'ont entendu. „ Sans vouloir se justifier devant un homme qui n'a pas le droit de censurer sa conduite, Jésus proclame de la façon la plus éclatante son entière innocence. Heureux celui qui peut dire : " Je n'ai rien dit que tout le monde ne puisse connaître : interrogez ceux qui m'ont entendu. „ O vous qui au milieu du monde faites profession de sainteté, vous qui portez avec fierté le noble nom de chrétien, l'entendez-vous ? Si vous voulez pouvoir paraître grands et fermes devant vos ennemis, au milieu même de la misère et de l'affliction, qu'il n'y ait jamais rien dans votre conduite qui démente le beau titre que vous vous donnez ! Faites que devant Dieu et devant les hommes vous puissiez provoquer à l'examen le plus sévère de vos plus secrètes opérations, de vos plaisirs, je dirais presque de vos affections et de vos pensées ! C'est alors que vous pourrez répondre comme Jésus : *Illos interroga.*

B. Charité. — Mais ce que j'admire encore plus dans la réponse de mon Sauveur, c'est la réserve et la charité. Celui qui sait avec tant d'autorité revendiquer les droits de son innocence, n'a pas une parole pour accuser des disciples infidèles dont la trahison l'a vendu, dont la lâcheté l'a abandonné. Anne l'a questionné sur ses disciples : Jésus ne répond pas à cette partie de l'interrogatoire. Ah ! qu'il aurait pu flétrir leur ingratitude, stigmatiser la perfidie d'un Judas, la folle présomption de Pierre, la faiblesse

des autres! Quels reproches il eût pu adresser à ce peuple qu'il avait nourri deux fois miraculeusement dans le désert, dont il avait guéri les malades... Mais non, il se tait. Est-ce ainsi que nous gardons le silence sur les injustices qu'on nous a faites, sur l'insensibilité de nos amis, sur la méchanceté des uns, sur l'apathie des autres? Ne sommes-nous pas toujours disposés à attribuer tous nos revers à la malice des hommes et à venger sur eux, du moins par nos paroles, les maux qu'ils nous causent? Ah! si nous voulons suivre les traces du juste par excellence, voilà l'exemple qu'il nous a laissé! *Qui quum malediceretur, non maledicebat* (1 Pet. II, 23). Si nous prétendons à la même palme, nous devons avoir le courage du même héroïsme. — Mais cet héroïsme, mes Frères, demande à être complété par un dernier trait de ressemblance avec le divin Maître : je veux dire, la patience.

C. Patience. — *Patientia autem opus perfectum habet* (Jac. I, 4). Nous aurons beau veiller sur notre conduite, jusqu'à éviter l'apparence d'une faute, nous aurons beau joindre à la fermeté la prudence, la réserve, la charité, nous n'échapperons pas aux persécutions et aux opprobres. La réponse de Jésus aux questions d'Anne, réponse si sage et si modérée, lui valut un soufflet ignominieux appliqué d'une main barbare. N'espérons pas de fléchir le monde : Jésus nous montre par les paroles qu'il adresse avec tant de douceur à l'insolent valet qui le frappe combien cette espérance serait peu fondée. " Si j'ai mal parlé, dit-il, prouvez-le; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? „ Ah! mon Jésus, si vous aviez mal parlé, mille voix se seraient fait entendre pour vous accabler; mais c'est précisement parce que la sagesse de vos paroles ferme la bouche à cet inique vieillard qui s'arroge le droit de vous interroger comme il fait, c'est pour cela, dis-je, que la violence punit ce que la justice ne pouvait condamner! La violence, la cruauté, c'est la dernière des armes que l'impiété a toujours au service de sa haine.

Et ne l'oublions pas, chrétiens : c'est la seule fois que Jésus se plaint des mauvais traitements dont il est l'objet. Il a donné à la justice ce que sa dignité semblait exiger : désormais il laissera à la patience seule le privilège de le suivre et de le soutenir.

Péroraison. — Chrétiens qui souffrez la persécution, ne perdez pas courage : vous êtes bien près du divin Maître. Il ne tient qu'à vous de rendre vos souffrances méritoires... Et vous, chrétiens généreux que le monde malgré sa haine n'a pu encore entamer, vous voyez par l'exemple de vos frères les épreuves qui vous menacent. Préparez-vous à subir l'assaut de ces épreuves, et bénissez la divine Providence, si elle vous juge dignes de souffrir pour votre foi !

JÉSUS DEVANT CAÏPHE.

Sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tamquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.
(1 Pet. v, 8.)

Tout, mes Frères, dans cette douloureuse passion du Fils de Dieu est destiné à notre instruction. Non seulement les exemples qu'il nous a laissés, mais encore toutes les circonstances de ce drame doivent servir à raffermir notre foi. Nous avons considéré dans notre dernière réunion le juste exposé aux persécutions du monde, voyons aujourd'hui par quels artifices l'éternel ennemi du genre humain tente continuellement d'arracher à Jésus-Christ ceux qui le servent.

Il me semble, en effet, que le démon, voyant le Sauveur au pouvoir de ses ennemis, a eu aussitôt pour but de ruiner sa doctrine et d'anéantir son influence. C'est ce qui

paraît de la façon la plus claire dans le palais de Caïphe. Trois choses y concourent au dessein de Satan : la fourberie et l'astuce des juges, l'insolente cruauté des valets, la faiblesse de saint Pierre : et ces trois circonstances se répétant sans cesse au milieu de nous, le démon continue de s'en servir pour ébranler les chrétiens dans leur foi. D'autre part, Jésus nous donne dans sa passion trois grandes leçons bien capables de nous rassurer et de nous encourager...

I. — Astuce des juges.

C'était peu pour le démon d'avoir dispersé les disciples de Jésus par l'appareil effrayant de son arrestation. C'était peu de l'avoir fait traîner comme un criminel devant Anne et puis devant Caïphe. Il fallait le perdre dans l'opinion, en faisant condamner sa doctrine avec une apparence de légalité par le tribunal suprême de la nation. Voilà donc le Sauveur devant le sanhédrin. Les témoins sont convoqués, l'instruction commence. Témoignages qui se succèdent... Silence de Jésus... Embarras des juges... Enfin il se présente deux hommes dont les témoignages s'accordent. Ils reposent sur une parole de Jésus : " Détruisez ce temple „... Jésus, en effet, avait parlé de la sorte; mais tout le monde avait pu comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un temple matériel. D'ailleurs eût-il désigné réellement le temple des Juifs, que pouvait-on voir dans ses paroles sinon une fanfaronnade ridicule? Enfin, le grand-prêtre s'adresse directement à lui, et l'adjure au nom du Dieu vivant. Réponse de Jésus... Feinte indignation de Caïphe. Cris : " Il a blasphémé, il est digne de mort ! „ — Il a blasphémé ! Lui ? Le saint des saints, lui dont toute la vie n'a été qu'un hommage continuel rendu à la majesté de son Père ! Il a blasphémé ! Et qui a prononcé le jugement? Celui qui, aux yeux des Juifs, est revêtu d'une infaillible autorité. Il l'a dit, la sentence est prononcée. O vous tous qui avez suivi ce Jésus, qui avez

admiré la pureté, la sublimité de sa doctrine, détrompez-vous : ce n'était qu'un blasphémateur. Quelle impression ne devait pas faire ce jugement solennel sur le peuple qui l'entendait? Quelle impression ne devait-il pas faire sur les disciples de Jésus? Comment leur foi n'eût-elle pas été ébranlée, en voyant le sanhédrin affirmer de concert avec le grand-prêtre que Jésus avait blasphémé? Tous ceux dont l'orgueilleuse raison avait eu tant de peine à se soumettre à l'autorité du Messie, tous ceux qui s'étaient séparés de lui lors du discours sur l'Eucharistie, ne se sont-ils pas écriés aussitôt : " Nous l'avions bien pensé ! Notre raison ne pouvait admettre une pareille doctrine ! „ Quel triomphe donc pour le démon ! Grâce à cette sentence de Caïphe, il détache de Jésus tous les esprits orgueilleux...

Triomphe que l'esprit du mal voit encore se renouveler bien souvent. Chaque fois que l'hérésie se dresse contre la vérité révélée, chaque fois qu'un novateur impie révoque en doute l'autorité de l'Église, chaque fois que la raison humaine évoque à son tribunal et soumet à sa critique les enseignements du Christ, que d'âmes sentent leur confiance ébranlée ! Combien peu savent démêler le faux témoignage au milieu des prétendus oracles de la raison! Et lorsque ceux qui attaquent Jésus-Christ se décorent d'un titre que je pourrais appeler sacerdotal : lorsqu'ils se présentent comme revêtus de l'autorité de la science, lorsqu'ils jouissent du prestige du pouvoir ; quelle occasion de chute ! Et pourtant, mes Frères, aujourd'hui comme au jour de la passion, comme au sein du tribunal de Caïphe, tous ces cris, toutes ces réclamations d'une raison qui se dit indignée, ne sont qu'un vain amas de contradictions. *Non erat conveniens testimonium.* Ce sont des interprétations mensongères, des indignations hypocrites. Et voulez-vous savoir comment vous pourrez vous soustraire à leur influence ? Écoutez la parole de Jésus-Christ : " Vous verrez un jour, dit-il à Caïphe, le Fils de

l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant dans les nuées du ciel. „ Ah! quand les doutes surgissent, quand les attaques se multiplient, quand nous sentons notre foi chanceler, rappelons-nous cette grande vérité dont notre conscience confirme l'irrécusable témoignage : Un jour viendra où nous serons jugés! Jugés de notre présomption, jugés de notre orgueil, jugés de notre imprudence à vouloir par nous-mêmes tout sonder, tout examiner, tout condamner! Si nous voulons n'avoir rien à craindre alors de la vérité infinie et souveraine, il nous faut l'adorer maintenant sous les voiles qui la couvrent. Si nous voulons alors jouir de ses faveurs, nous devons être prêts maintenant à la confesser devant les hommes malgré les ignominies dont elle permet au monde de l'accabler dans le temps!

II. — Insolente cruauté des valets.

Si la constance des disciples de Jésus-Christ avait déjà subi une rude atteinte lorsqu'ils virent sa doctrine flétrie par une condamnation publique, à quelle épreuve leur courage ne fut-il pas soumis lorsque sa personne devint le jouet de la plus vile populace ? Pouvons-nous seulement nous faire une idée de tout ce qu'on inventa pour tourmenter le Sauveur pendant cette horrible nuit? A peine, dit l'Évangile, Caïphe eut-il déclaré Jésus coupable de blasphème, qu'un tumulte épouvantable se fit dans la salle. Le sanhédrin se retirant, car ce n'était que le matin que la sentence juridique devait être prononcée, Jésus resta exposé aux insultes des valets. Les voilà qui... (Outrages qu'ils font à Jésus. Tout sert d'objet à leurs risées : l'interrogatoire qu'il vient de subir, sa renommée de prophète, etc.) Si parmi les spectateurs de cette scène ou parmi ceux qui en entendirent l'effrayant récit, il s'en trouvait qui avaient recueilli de la bouche du Sauveur ces austères paroles : " Le disciple n'est pas au-dessus du maître ... Que celui qui veut être mon disciple prenne sa

croix et me suive, » quelle impression ne dut point faire sur eux l'attente d'un sort pareil? Combien y en eut-il qui eussent été prêts à subir les mêmes affronts? L'annonce de semblables revers, alors qu'ils s'attendaient à la promesse d'en être à jamais préservés, ne les fit-elle pas douter de sa mission divine?

Chrétiens, nous pouvons en juger par ce qui tous les jours se passe sous nos yeux. Combien qui sont fidèles à Jésus-Christ aussi longtemps que la religion peut étaler ses splendeurs et s'asseoir sur le trône à côté des souverains de la terre! Mais vienne la persécution : combien ne voit-on pas de consciences chancelantes, combien de cœurs tremblants? Que dis-je, la persécution? Qu'il faille seulement paraître chrétien devant un homme impie plus riche ou plus considéré, qu'il faille professer sa croyance au temps où l'on aspire à une charge : combien en trouverez-vous qui proclameront leur foi le front haut et d'une voix assurée? Oui, si par l'astuce le démon triomphe des intelligences orgueilleuses, il abat par la crainte les âmes timides et détache les brebis du pasteur persécuté...

Que dirai-je à ces âmes faibles? Comment raffermir leur énergie, comment ranimer leur courage? Jésus qui souffre pour leur salut toutes ces ignominies, n'est-il pas déjà un encouragement et un modèle? Comment ne rougissent-ils pas de leurs hésitations, ces chrétiens pusillanimes, lorsqu'ils voient leur Maître et leur Dieu exposé pour leur amour à toutes les avanies? Et qu'ils ne disent pas que la force leur manque! Cette force, Jésus l'a obtenue pour tous les membres de son Église! Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur ces milliers de martyrs qui ont triomphé de toute crainte... Enfants, vieillards, vierges... Il suffit de se rappeler ces mâles courages qui à toutes les époques ont méprisé les outrages du monde... Il suffit de songer à ce pontife auguste bravant sur un trône ébranlé toutes les fureurs des suppôts de l'enfer... Ah! qu'il est consolant de voir ce pontife... Ces évêques...

ces prêtres dévoués marcher sur les traces de leur divin chef...

III. — Faiblesse de saint Pierre.

Et pourtant, mes Frères, quand même ces derniers exemples nous feraient défaut, encore nous faudrait-il demeurer inébranlables. Sans doute, Dieu veille sur son Église, et l'autorité infaillible qui la gouverne ne saurait faillir. Mais, dans sa justice, le même Dieu peut permettre qu'il se rencontre des ministres du culte infidèles à leur mandat et traîtres à leur mission. Le démon, de son côté, sachant combien la chute des pasteurs est funeste au troupeau, ne cesse de mettre tout en œuvre pour ébranler, pour corrompre quelques-uns de ces gardiens de la vérité. Ah! quelle est sa joie, lorsqu'il est parvenu à faire d'un instrument de Jésus-Christ un instrument de scandale! Comme ses suppôts se hâtent de publier sa victoire et d'en tirer des arguments contre le Christ et son Église! Les voilà, les représentants de Dieu, dit-il. Oui, c'est là un sujet de scandale pour les faibles, un triomphe pour les ennemis de Jésus-Christ...

Mais il semble que le Sauveur dans sa passion même ait voulu déjà raffermir contre de semblables dangers les consciences des fidèles. Pierre, qui était le chef des apôtres, mais qui n'était pas encore le chef de l'Église, renia, il est vrai, pendant cette nuit son Maître et son Dieu. Celui qui le premier avait confessé et proclamé la divinité du Christ, n'eut pas le courage, en face d'une servante, de reconnaître qu'il lui appartenait. Oh! le démon comptait sans doute que cette dernière défection allait détruire à jamais la religion que le Christ était venu apporter sur la terre. Il espérait que les apôtres, déjà ébranlés dans leur foi en voyant condamner la doctrine de leur maître, effrayés à la vue de ses souffrances, renonceraient à son service, lorsqu'ils auraient appris que leur chef, naguère si ardent, l'avait renié par trois fois. Jésus avait prévu ces manœu-

vres du démon. *Simon, Simon,* avait-il dit, *ecce Satanas expetivit vos ut cribraret* (Luc. xxii, 31). Mais il avait ajouté : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* Vains efforts par conséquent de l'ennemi du genre humain! Pierre est tombé avant d'avoir reçu de Jésus-Christ le pouvoir sur l'Église, et il a montré par là que les pontifes du Christ sont comme les autres hommes faibles par eux-mêmes et pécheurs. Mais n'oublions pas d'ajouter aussitôt que Pierre s'est relevé. Il a reçu la force de Dieu avec tous ses compagnons, afin que tous sachent que dans son ensemble le sacerdoce catholique sera toujours le gardien fidèle du troupeau de Jésus-Christ. Judas, au contraire, est resté comme un éternel exemple du sort funeste qui attend le prêtre chez qui l'infidélité s'unit à l'obstination dans le crime. Que des défaillances isolées ne nous ébranlent donc pas! Nous avons à leur opposer le spectacle magnifique de tant de pasteurs qui, depuis dix-huit siècles, ont suivi Jésus-Christ dans l'exil et dans la mort...

Péroraison. — De ce tribunal de Caïphe où le démon prétendait anéantir la religion de Jésus-Christ, en dispersant ses adhérents, Jésus-Christ est sorti en vainqueur et en conquérant. Il a justifié sa doctrine en citant son juge à un tribunal autrement redoutable. Il a triomphé de la cruauté insolente d'une vile populace en y opposant le silence et une patience plus merveilleuse que tous les prodiges. D'un regard, il a converti son apôtre coupable et l'a rendu digne d'être le chef du sacerdoce de la loi nouvelle. A nous, mes Frères, de compléter ce triomphe de Jésus-Christ en nous attachant à lui malgré les difficultés que nous rencontrons... malgré... Et nous aurons part ainsi à son triomphe éternel dans les cieux.

JÉSUS DEVANT ANNE ET CAÏPHE.

Odio habuerunt me gratis. (Ps. xxiv, 19 cum Jo. xv, 25.)

Exorde. — La passion du Fils de Dieu, mes Frères, comprise tout entière dans cette douloureuse agonie du jardin des Olives, commence à déployer ses horreurs. Une troupe de valets et de soldats s'est emparée de l'Agneau sans tache, et nous allons voir la justice souveraine traînée de tribunal en tribunal, le saint des saints traité d'impie et de blasphémateur, l'innocence condamnée à mort. Comment expliquer des faits si étranges? Comment le cœur des hommes, que Dieu a créé droit et juste, peut-il se porter à de tels excès? Il n'est que l'empire de la passion qui puisse l'expliquer, et parmi toutes les passions la haine nous explique seule cette conduite infâme et insensée. *Jésus, objet de la haine de ses ennemis :* voilà le sujet que j'offre à vos pieuses méditations. Et pour vous faire voir cette haine, je prends la première phase de la Passion, parce que, si je puis parler ainsi, la haine y fait jouer ses ressorts plus à découvert : plus tard, c'est une véritable frénésie.

Voyons donc quelle était cette haine, et puisque tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction, cherchons quel but le Rédempteur s'est proposé en s'exposant à cette haine et en permettant qu'elle s'exerçât contre sa personne.

I. — Haine contre Jésus.

A. Qui? — Ce que nous nous demandons tout d'abord, mes Frères, nous qui connaissons la vie de Jésus-Christ, ses bienfaits, ses miracles, c'est comment il a pu avoir des ennemis et des persécuteurs. Et pourtant, lorsque nous considérons le récit de sa passion douloureuse, ce n'est pas un homme ou quelques hommes, c'est tout un peuple

que nous voyons déchaîné contre lui. Il y a peu de jours, il entrait à Jérusalem en triomphe. L'hosanna retentissait... Il n'y a pas longtemps, des soldats étaient envoyés pour l'arrêter, et ils revenaient sans avoir mis la main sur lui. Ils revenaient en disant : " Jamais homme n'a parlé comme cet homme !... „ D'où est donc partie l'étincelle qui allume aujourd'hui un si vaste incendie? Cette étincelle a toujours couvé au cœur de quelques hommes jaloux de la réputation de Jésus. Elle s'est allumée au cœur des prétendus sages, des scribes, des docteurs de la loi : de là elle a gagné le peuple. Exemple frappant de la puissance de la haine lorsqu'elle vient de haut. Voyez ces scribes et ces pharisiens : parce qu'ils ont en main le pouvoir et l'argent, ils parviennent à séduire un des douze et Judas trahit son maître. Parce qu'ils ont le pouvoir, ils assemblent de nuit une foule de valets, ils organisent une troupe armée, et cette multitude s'ébranle pour arrêter ce Jésus dont elle eût sans cela baisé la trace et écouté la parole avec avidité. Parce qu'ils ont le pouvoir et la force, les scribes éteignent dans le cœur des disciples ou paralysent du moins toute l'affection que ceux-ci portaient à Jésus. Les apôtres s'enfuient et abandonnent le Sauveur, comme si eux aussi le haïssaient... Cette haine poursuivra Jésus devant le tribunal de Pilate et arrachera à ce juge faible et indécis une sentence que sa conscience désavoue... Vous voyez, mes Frères, ce que peut l'exemple des grands. Pour vous en convaincre de plus en plus, méditez avec moi la manifestation de cette haine : voyez cette conjuration universelle contre le Rédempteur.

B. Comment? — Déjà dans le jardin, quelle horrible scène! Entendez ces cris sinistres au milieu de la nuit! Voyez-vous ces torches qui s'agitent, ces glaives qui brillent dans les mains des soldats? Ce n'est pas un criminel que la force publique va saisir pour le livrer aux mains de la justice : c'est une malheureuse victime sur laquelle la fureur populaire va assouvir sa soif cruelle.

Armés de glaives et de bâtons, ils hurlent : " Jésus de Nazareth ! „ Une parole d'une puissance surhumaine les renverse sur le sol, et, chose étrange, ils se relèvent sans reconnaître la main qui les frappe et poursuivent leur projet avec le même acharnement. Enfin, Jésus se livre à eux. Avec quelle rage ils se précipitent sur lui. Comme ils le serrent de leurs cordes, comme ils le chargent de leurs chaînes, de peur qu'il ne leur échappe encore ! Ils prennent avec leur prisonnier le chemin de Jérusalem. Que dis-je? ils le traînent au milieu des coups et des injures. D'après une tradition pieuse, ils ne lui permettent pas de franchir le Cédron sur le pont étroit qui réunit les deux rives, mais ils lui font traverser le lit du torrent et l'en tirent tout meurtri et tout couvert de boue, pour lui faire subir de nouvelles avanies.

Enfin le voilà devant le tribunal d'Anne. Pourquoi le conduire là, puisque ce prêtre n'avait pas le pouvoir de le juger? Uniquement pour lui plaire : pour laisser à sa haine le plaisir de se repaître de la vue du prisonnier. Anne l'interroge avec insolence : Jésus répond par une parole pleine de sagesse et de douceur; et aussitôt la main d'un valet, interprète fidèle des sentiments de son maître, applique sur le visage sacré du Sauveur un ignoble soufflet !

Suivrons-nous, mes Frères, suivrons-nous chez Caïphe notre divin Rédempteur? Oui; car il faut voir comment la haine sait juger ceux qu'elle évoque à son tribunal. — Quel est le sentiment qui préside à cette action judiciaire? L'amour de la vérité? Pas le moins du monde. Ici règne la partialité la plus affreuse. Il y a d'abord un jugement nocturne, bien que la loi ordonnât d'examiner en plein jour la cause des criminels. Le tribunal est incompétent, puisque ceux qui le composent sont en même temps juges et partie; les témoignages sont faux et insuffisants : les témoins se contredisent; les deux dont les dépositions s'accordent ne disent rien qui permette de

condamner l'accusé. Alors on s'en prend à l'accusé lui-même : s'il se tait, il se reconnaît coupable, dira-t-on. S'il parle, sa parole est interprétée comme un blasphème. Ce procès dérisoire reçoit pour couronnement une sentence absurde.

Sans doute que la haine des ennemis de Jésus est satisfaite! Sans doute qu'ils vont livrer au plus tôt leur victime à la mort. Ah! ce serait mal connaître la haine que de le supposer. Non, non, il faut que pendant toute une nuit la tourbe des valets et des soudards insulte au malheur de Jésus. *Expuerunt in faciem ejus ... et viri qui tenebant eum illudebant ei cædentes; et velaverunt eum et colaphis eum ceciderunt; alii autem palmas in faciem ejus dederunt. Et interrogabant eum, dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ? Et alia multa blasphemantes dicebant in eum.* Arrêtons-nous, mes Frères; nous en savons assez sur les effets de la haine. D'ailleurs, qu'aurions-nous besoin de remonter au temps de la douloureuse Passion? Ne voyons-nous pas autour de nous, chaque jour, la haine s'attaquer à Jésus-Christ, le traiter comme un criminel, le traîner à son tribunal, le poursuivre de ses huées, se moquer de ses miracles et le condamner à mort, que dis-je? le condamner au néant, et conclure, après l'avoir diffamé au nom de la science, conclure, dis-je, au nom de cette même science d'abord qu'il n'est pas Dieu, et enfin qu'il n'est pas même un homme, mais tout simplement un mythe, un symbole!

C. Pourquoi? — Qu'est-ce qui peut nous expliquer un tel aveuglement? La conduite des Juifs envers Jésus-Christ nous fournira l'explication désirée.

Déjà avant sa Passion, lorsque les Juifs voulaient le lapider, il leur avait dit : *Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo : propter quod eorum opus me lapidatis ?* (Jo. x, 32) et on lui avait répondu : *De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia et quia tu, homo quum sis, facis teipsum Deum.* Voilà une raison! On veut bien de Jésus-

Christ bienfaiteur de l'humanité, on veut bien de Jésus-Christ qui guérit les malades, mais Jésus-Christ Dieu, on le rejette. Si le Sauveur affirme sa divinité, il est un blasphémateur! Il est vrai que cette divinité, il la prouve. C'est pour la prouver qu'il rend la vue à l'aveugle-né, qu'il fait marcher le paralytique étendu sur un grabat depuis trente-huit ans ; c'est dans ce but encore qu'il ressuscite Lazare. *Pater, gratias ago tibi,* dit-il, *quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum qui circumstat dixi, ut credant quia tu me misisti.* Et aussitôt il ajoute : *Lazare, veni foras.* Il fait donc ses miracles pour prouver sa divinité : mais ces miracles lui attirent des partisans, et c'est ainsi que ces miracles mêmes attisent la haine qu'on lui porte. Écoutez les prêtres et les pharisiens : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit. Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum.* O orgueil pharisaïque, je vous surprends! Vous haïssez Jésus, parce qu'il vous offusque. Incapables de faire des miracles, sentant toute la différence qui élève ses prodiges au-dessus de vos jongleries, misérables imposteurs, vous fermez volontairement les yeux et vous niez ces prodiges. Vous haïssez donc par envie.

Mais si je veux avoir le dernier mot de votre haine, je le trouverai dans cet interrogatoire devant Caïphe où le grand prêtre, à bout de ruses et de détours, adjure le Sauveur au nom du Dieu vivant : *Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis si tu es Christus, Filius Dei* (Matth. xxvi, 63). Jésus lui répond : *Tu dixisti; verumtamen dico vobis: amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli.* A ces mots qui annoncent Jésus-Christ comme le souverain juge des vivants et des morts, l'orage éclate. *Tunc princeps sacerdotum scidit vestimento sua, dicens : Blasphemavit; quid adhuc egemus testibus? Ecce nunc audistis blasphemiam. Quid vobis videtur? At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis.* Nous l'avons compris : on hait Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ

n'est pas seulement sauveur, mais aussi juge : juge de nos pensées, juge de nos actions, juge de ces aberrations de l'esprit, juge de cette corruption de cœur, juge de ces machinations ténébreuses. Voilà pourquoi on le rejette, on le bafoue, on l'insulte. Comme si, en le niant, on l'empêchait d'être ce qu'il est; comme si, en méprisant l'arrêt qu'il doit porter, on détruisait cet arrêt et les peines que cet arrêt entraînera. — Mais la haine est aveugle; nous l'avons démasquée : ne lui demandons pas compte de ses inconséquences. Prions Jésus-Christ d'éclairer et de convaincre ceux qui le blasphèment!

II. — But de Jésus en souffrant cette haine.

Pour nous, mes Frères, nous avons encore une autre tâche à remplir : c'est d'appliquer à nous-mêmes ce que nous venons de méditer. Il nous faut examiner quels motifs notre Sauveur a eus, pour laisser ainsi au temps de sa Passion et encore de nos jours se déchaîner contre lui la rage de l'enfer et de ceux qui appartiennent à l'enfer. Car ce n'est certes pas sans un dessein de miséricorde envers nous comme c'est aussi en vue de sa gloire à lui, qu'il consent à souffrir tant d'outrages. *[N. B. — Insistez davantage sur ce fait que cette haine se perpétue.* Jésus-Christ eût pu se contenter de la subir durant sa Passion. Mais non...]

Lui-même, ce me semble, nous en indique la raison dans ce magnifique sermon qui accompagna la dernière cène et dans lequel il prémunit ses disciples contre tous les assauts que le monde allait leur livrer. *In hoc clarificatus est Pater meus ut fructum plurimum afferatis et efficiamini mei discipuli... Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit* (Jo. xv, 8)... *In mundo pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum.* De ces paroles je tire pour nous trois conclusions pratiques : Jésus-Christ a voulu souffrir la haine du monde afin que nous l'honorions par notre fidélité; il a voulu souffrir cette haine

afin de nous donner un puissant exemple; il a voulu enfin souffrir cette haine, afin que nous partagions sa gloire.

A. Éprouver notre fidélité. — En effet, mes Frères, supposons un instant que le Christ fût venu en ce monde entouré de grandeur et de magnificence et qu'il eût ouvert à tous ses adhérents la voie des richesses et des honneurs terrestres. Qui ne se fût empressé de voler sur ses traces? Combien le nombre de ses disciples eût été grand! Mais quel aurait été l'esprit qui les eût animés? Il est bien certain que la plupart, contents de ces jouissances extérieures, n'auraient pas poussé plus loin leur dévouement et qu'ils auraient complètement négligé ces sacrifices de l'esprit et du cœur qui peuvent seuls nous faire atteindre notre fin dernière. Et quand même le Seigneur se serait contenté d'un service si imparfait, quelle gloire en serait-il résulté pour la majesté divine? N'aurait-on pas dit que les serviteurs de Dieu étaient plutôt les serviteurs de leurs propres jouissances? Maintenant, au contraire, donnez-nous un Messie pauvre, humilié, haï du monde; couvrez d'un voile d'ignominie sa divine beauté; exposez-le aux railleries d'un siècle corrompu; montrez en même temps ces milliers d'adorateurs et de serviteurs dévoués attachés à sa cause et souffrant pour son nom : ah! quelle gloire n'en résulte-t-il pas pour lui? Peut-on établir d'une manière plus éloquente que ce qui nous attache à lui, ce sont des motifs tout surnaturels?

Les apôtres n'eurent aucune magnanimité à exercer en s'asseyant avec Jésus-Christ à la table de Zachée ou à celle du pharisien de Béthanie; mais il eût été beau de les voir se présenter à côté de lui au tribunal d'Anne et de Caïphe, demander à le justifier, partager ses ignominies, et s'il le fallait, mourir avec lui! Cette part, mes Frères, nous est réservée. Jésus-Christ a les yeux fixés sur nous, sur nous qui vivons dans un siècle où

partout on l'outrage, où partout on le méconnaît. Il compte ses fidèles; il compte aussi les lâches qui faiblissent et qui l'abandonnent. Dans laquelle de ces deux classes voulons-nous nous trouver? Ah! nous n'hésiterons pas : nous voulons plutôt souffrir avec Jésus souffrant, plutôt être méprisés avec lui que de jouir en l'offensant des faveurs passagères de ce monde. Oui, nous préférons nous voir exposés à toute la fureur de ce monde corrompu que de nous séparer de notre Sauveur!

B. Soutenir notre faiblesse. — Mais quoi, dira quelqu'un, faut-il donc engager avec le monde une lutte inégale, faut-il que je m'expose à des avanies et à des persécutions dont l'idée seule me fait frémir? Je le conçois, mes Frères : vous vous effrayez de cette perspective. Mais c'est précisément pour vous rendre la lutte plus facile que Jésus-Christ lui-même, votre auguste chef, a voulu la commencer. Il eût pu exiger de vous la constance dans l'adversité, la patience dans la douleur, le silence sous les coups de l'injure et de la calomnie, sans vouloir être lui-même victime de la haine et de la calomnie; et alors, sans doute, votre condition, quelque juste qu'elle fût eu égard aux droits de Dieu, eût été vraiment pénible et peut-être insupportable. Mais vous étonnez-vous encore d'avoir à souffrir, quand le Sauveur s'est vu en butte à tous les assauts d'une rage implacable? Vous plaindrez-vous que les hommes vous méprisent, quand vous venez de voir votre Dieu abandonné à la brutalité des valets et à l'insolence de la soldatesque? Trouverez-vous étrange que l'on n'apprécie pas votre vertu, votre piété, votre charité, quand la sainteté de Jésus est traitée de folie et que lui-même est traité de blasphémateur? Ne l'a-t-il pas annoncé lui-même? N'a-t-il pas dit : *Non est servus major domino suo... Si me persecuti sunt, et vos persequentur... Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* O consolante pensée au milieu des peines et des tribulations! Je souffre pour Dieu, et ce même Dieu a souffert

bien davantage! Quel est le soldat qui ne se sent pas animé, lorsqu'il sait que son roi essuie en même temps que lui le feu de l'ennemi? Combien les descendants des familles illustres ne se sentent-ils pas animés par la lecture des hauts faits de leurs ancêtres à marcher sur leurs traces? Ne nous étonnons donc pas si Jésus s'est exposé à tous les coups de la haine. Nous aimant comme il le fait, il a voulu partager avec nous les peines de la lutte. — Mais par là même aussi il a voulu augmenter nos mérites.

C. Augmenter nos mérites. — Car si son exemple nous encourage, cet exemple nous montre d'autre part les vertus que nous devons pratiquer et qui nous mériteront les récompenses du triomphe. Souffrir avec patience, souffrir avec calme, opposer à la calomnie le silence et la fermeté au lieu de l'aigreur ou des réclamations hautaines de l'amour-propre, ne concevoir contre ceux même qui nous outragent le plus injustement d'autres sentiments que ceux de la miséricorde et de la pitié : voilà ce que Jésus-Christ a fait ; voilà ce que nous devons faire, si nous voulons être ses disciples et avoir part à son triomphe.

Quel vaste champ ouvert à notre imitation! Combien nous sommes encore loin peut-être de ressembler en cela à notre divin modèle! Et cependant le monde nous poursuit; il empoisonne nos joies, il s'attaque à toutes nos entreprises... Ah! puisque Jésus nous offre de partager avec lui le calice de ses douleurs, acceptons-le de bon cœur par amour pour lui!

Péroraison. — Par amour! Oh, que ce mot puissant renferme de force mystérieuse! Jésus a aimé le monde jusqu'à se sacrifier pour lui; et le monde en retour ne lui a donné que de la haine. Vous avez vu la haine du peuple juif, haine portée aux dernières limites, haine causée par l'orgueil froissé et la volupté mécontente. Vous avez vu comment Jésus est encore et toujours en butte à la haine

du monde : c'est dans l'espoir, je vous l'ai dit, que cette haine fera ressortir l'amour de ses fidèles enfants. Courons donc nous joindre à lui, et protestons ainsi de notre amour pour lui ! Que la pensée de Jésus, notre roi, nous encourage ! Imitons ses exemples, et à cette haine que nous aurons subie succéderont dans la vie éternelle les manifestations de la part de Dieu à notre égard d'une tendresse infinie.

SAINT PIERRE ET JUDAS.

Vir impius procaciter obfirmat vultum suum; qui autem rectus est, corrigit viam suam. L'impie s'obstine effrontément ; celui qui a le cœur droit, corrige sa voie.

(Prov. xxi, 29.)

Exorde. — La divine Providence, mes Frères, se plaît quelquefois à réunir pour notre instruction les événements où l'action de Dieu se manifeste sous les aspects les plus divers en apparence, où sa justice par exemple se montre d'une façon éclatante à côté de sa miséricorde. L'histoire douloureuse de la Passion nous présente plus d'un contraste de ce geure : c'est le centurion qui se frappe la poitrine pendant que les scribes et les pharisiens s'obstinent dans leurs forfaits; c'est un larron pénitent et réconcilié avec Dieu près d'un autre larron qui expire en blasphémant; c'est Pilate livrant Jésus à ses ennemis tandis que sa propre épouse s'interpose en faveur du Juste. Mais il n'est point de contraste plus frappant, et j'ose dire plus utile pour nous, que celui de saint Pierre et de Judas : tous deux apôtres, tous deux comblés de grâces de choix par Jésus-Christ, tous deux coupables, mais se conduisant après leur chute d'une manière si différente l'un de l'autre!

Méditons ce double exemple, mes Frères, en ce temps de pénitence et de conversion. Et ne croyons pas qu'en le faisant nous abandonnions la contemplation des douleurs de Jésus. Non! la faute de Pierre a navré le cœur du divin Maître, celle de Judas l'a percé de douleur. La pénitence de saint Pierre lui a causé quelque consolation, l'obstination de Judas a été la cause d'une des plus cruelles angoisses du Sauveur. Puissions-nous tirer parti et de cette pénitence et de cette obstination!

I. — Saint Pierre.

Il semble que Dieu ait permis par un dessein tout particulier de sa providence que le premier chef de l'Église tombât dans une faute énorme et puis se relevât, afin que ce double souvenir fût à jamais pour les fidèles un avertissement et une consolation. La conformité de sa situation avec la nôtre, la grandeur de sa chute, la perfection de son repentir, sont également fécondes pour nous en salutaires enseignements.

A. Conformité avec nous. — Qu'était-ce donc que l'apôtre saint Pierre avant la passion de Notre-Seigneur? Vos souvenirs, j'en suis sûr, vous le retracent tout entier. Il était simple et droit. Sur une parole de Jésus il avait quitté ses filets et sa famille pour s'attacher au divin Maître. Il était docile et soumis, et nous le trouvons partout obéissant au moindre signe. Il aimait Jésus! Qui pourrait en douter? Lorsque les disciples, déconcertés par cette parole étrange du Sauveur : Nul ne peut avoir la vie, s'il ne mange ma chair, lorsque, dis-je, les disciples abandonnaient Jésus en grand nombre, n'est-ce pas Pierre qui s'écria : *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* Lorsqu'il s'agissait de confesser la divinité du Maître, quel est celui qui prononça cette magnifique parole : *Tu es Christus, Filius Dei vivi,* sinon le même saint Pierre? Simplicité, foi vive, attachement sincère : voilà trois excellentes qualités de cet apôtre.

Or, mes Frères, combien n'en trouve-t-on pas parmi nous qui lui ressemblent en cela? Ah! j'en suis sûr, si on nous interrogeait, tous nous répondrions : Oui, comme saint Pierre, je veux servir Jésus; comme lui je crois au divin Maître, et je l'aime!

Mais à côté de ces bonnes qualités, il y avait chez saint Pierre des défauts que l'Écriture nous fait connaître également. Caractère bouillant, il eût voulu que tout pliât dès le premier jour devant la prédication de Jésus. A cette ardeur se joint naturellement chez saint Pierre une confiance trop grande en lui-même, confiance qui touche à la présomption, et qui la produira bientôt. Il faut y ajouter ses réponses pleines de témérité... Voyons-le à l'œuvre. Il présente, il est vrai, deux glaives destinés à défendre Jésus-Christ; mais lorsque le divin Maître lui recommande de veiller et de prier, Pierre se livre au sommeil, comme s'il n'avait aucun besoin d'avoir recours aux armes surnaturelles. A la vue des soldats qui s'emparent de Jésus, il sent son ardeur se ranimer; il tire l'épée et frappe. Il frappe en aveugle et à l'étourdie; car quelle résistance pouvaient opposer ses faibles efforts à la foule qui remplissait le jardin? Puis, par un brusque renversement d'idées et de conduite, il s'enfuit; mais bientôt l'affection pour son bon Maître reprenant le dessus, et la présomption lui donnant un nouveau courage, il suit Notre-Seigneur, bien que de loin, et pénètre enfin dans ce palais d'Anne et de Caïphe qui sera témoin de son triple renoncement.

Est-ce l'histoire de saint Pierre que je viens de retracer? N'est-ce pas plutôt celle d'un grand nombre d'entre nous? Ne voyons-nous pas dans notre âme se succéder tour à tour ces ardeurs immodérées et ces défaillances coupables? Mais surtout, ne sommes-nous pas conduits par les inspirations de l'orgueil, alors qu'il se couvre des apparences de la fermeté? Oui, nous serons fidèles et inébranlables; oui, nous suivrons Jésus-Christ jusqu'à la mort et jusqu'au martyre! Qu'avons-nous donc besoin de ces

précautions minutieuses, bonnes tout au plus pour des âmes simples et timides, mais qu'une vertu plus robuste doit dédaigner? Ne faut-il pas que nous voyions par nous-mêmes comment les impies en usent avec Jésus? Ne nous faut-il pas fréquenter leurs assemblées, lire leurs livres, leurs journaux?... Dites, mes Frères, ces traits ne s'appliquent-ils pas à nous? Ah! je vous en prie, ne perdons pas de vue la conduite de Pierre... Si jusqu'ici il y a entre lui et nous ces derniers traits de ressemblance, craignons qu'une chute lamentable ne vienne bientôt établir entre nous et l'apôtre reniant son Dieu une triste conformité.

B. Grandeur de la faute. — Car, mes Frères, il ne faut pas vous le dissimuler, la chute de saint Pierre fut terrible, et le péché qu'il commit fut un crime inexcusable. Rejetons sa faute sur l'occasion, sur sa faiblesse, si vous le voulez : mais cette occasion, il l'avait cherchée, cette faiblesse, le Sauveur la lui avait signalée. Ce ne fut pas une faute d'un seul instant : trois fois les mêmes circonstances se renouvellent, et chaque fois Pierre tombe plus lourdement. Il renie le Sauveur formellement, et il finit par s'emporter en jurements et en imprécations pour confirmer ses dénégations !

Et quel est celui qui agit ainsi à l'égard de Jésus ? Le chef du collège des apôtres, celui qui sur le Thabor a été admis à contempler sa gloire, celui qui par une marque de touchante confiance vient d'être témoin de l'agonie douloureuse de Jésus ! Au moment où le Sauveur lui avait prédit son lâche reniement, il avait protesté : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* Parjure, infidélité, ingratitude, scandale (car que doit-on penser de Jésus en le voyant ainsi renié ?), voilà où cette funeste présomption a enfin conduit l'apôtre.

Ah ! mes Frères, ne dites donc pas : " Ces occasions ne présentent aucun danger pour moi : tant de fois j'y ai passé sans encombre. „ Ne dites pas : " Je connais mes

forces. „ Ne comptez pas sur un secours spécial de Dieu : votre témérité vous en rend indignes. Réfléchissez fréquemment sur cette chute si profonde de saint Pierre, afin d'éviter de tomber comme lui... Mais si déjà vous avez eu le malheur de céder, si après de longues années d'une vie chrétienne et pieuse vous commencez à glisser sur la pente fatale du vice et que, voyant l'abîme où vous êtes arrivé par votre faute, vous craigniez de ne plus en sortir, ah ! alors encore songez à saint Pierre. Car s'il est tombé, il s'est relevé, et non seulement il a obtenu le pardon de son crime, mais Jésus n'a rétracté aucune des promesses qu'il lui avait faites ; il a été confirmé dans la possession de la vérité et de la grâce, il est devenu le pasteur universel des agneaux et des brebis du Christ ! Voilà ce que Dieu dans sa miséricorde a fait pour l'apôtre repentant, et ce qu'il est prêt à faire pour tous ceux qui, après avoir suivi saint Pierre dans ses égarements, l'imiteront dans sa pénitence.

C. Sincérité du repentir. — Dans sa pénitence ! En effet, mes Frères, la pénitence est le seul moyen non seulement de récupérer la grâce de Dieu, mais de persévérer dans son service. A peine la triple négation avait-elle eu lieu, que le remords, n'en doutons pas, entra dans l'âme de l'apôtre. Au chant du coq il se rappela les prédictions de son divin Maître. Ce remords, il est vrai, n'était peut-être pas encore le repentir ; mais lorsque Jésus passant par cette cour eut jeté sur Pierre ce long regard de reproche, d'amour et de bonté, oh ! alors le cœur de l'apôtre se fendit de douleur. Les larmes jaillirent de ses yeux, les sanglots l'étouffèrent, et il sortit du palais de Caïphe. Une tradition pieuse nous dit qu'il rencontra Marie, la mère de Jésus, et qu'il lui avoua humblement sa faute. Ensuite il sortit de Jérusalem, afin de donner dans la solitude un libre cours à sa douleur. Voilà le vrai repentant ! C'est celui qui regrette ce qu'il a fait, qui confesse son crime, qui fuit l'endroit où sa vertu a succombé, qui persévère dans la pratique de la pénitence. Vous le savez,

mes Frères, saint Pierre ne cessa jamais de pleurer sa faute, et deux sillons creusés par les larmes le long de ses joues amaigries attestaient aux fidèles la faute de leur premier pasteur et son repentir. Jamais non plus depuis ce temps il n'entendit le chant du coq sans fondre en larmes. Plaise à Dieu que nous aussi, revenus à la vertu, reçus en grâce par la miséricordieuse bonté du Sauveur, nous ayons le courage de rompre avec des habitudes criminelles et de persévérer dans les œuvres de pénitence, gages consolants de notre persévérance finale.

Voilà donc, mes Frères, un exemple qui nous encourage tout en nous donnant de bien graves leçons : mais pour qu'il produise des fruits parfaits, nous ne devons point le séparer d'un autre événement, consigné, lui aussi, dans l'Évangile comme une menace permanente à l'adresse du pécheur qui, après avoir imité les égarements de saint Pierre, refuse de s'associer à sa pénitence et à ses expiations.

II. — Judas.

A. Situation de Judas. — Peut-être au moment même où saint Pierre, touché par le regard de Jésus, sortait du palais de Caïphe, un homme parcourait d'un pas précipité les rues de Jérusalem. Son air farouche, ses regards incertains, sa marche saccadée trahissaient le trouble de son âme. Des mots entrecoupés erraient sur ses lèvres : " C'en est fait, il est condamné ! Plus d'espoir !... Judas, tu l'as vendu ! Vendu pour trente deniers ! Traître, sacrilège ! Bourreau ! „ Vous reconnaissez, mes Frères, le malheureux apôtre qui a été l'instrument de la haine des Juifs. Il porte dans sa main l'argent maudit qui a payé le prix de son crime, et cet argent le brûle comme feraient des charbons ardents. Dans sa marche, il entend les pièces de monnaie s'entrechoquer, et ce son est chaque fois à son oreille comme une malédiction !... Enfin, se trouvant près de l'endroit où sont réunis les princes des

prêtres, il entre... L'avarice et le remords se disputent son cœur, mais il cède au remords. Il tend au Conseil l'argent de la trahison et dit : J'ai péché en livrant le sang du juste. Mais on se moque de lui, on ne lui répond que par un froid sarcasme : " Cela ne nous regarde pas; c'est votre affaire ! *Quid ad nos? Tu videris!* C'est à vous de voir ce que vous avez à faire. *Tu videris :* voyez vous-même ! „ — Oui, voyez, ô Judas, où vous a conduit une passion coupable. Voyez où vous a conduit l'hypocrisie et le sacrilège. Voyez vous-même ! Qu'avez-vous à attendre ? Les disciples dont vous avez vendu le maître, s'éloigneront de vous comme d'un objet d'horreur; ceux pour qui vous avez commis ce crime, vous repoussent avec mépris et indifférence. Voyez ce qui vous reste ! Il vous reste le Ciel. Il vous reste ce Dieu que vous avez offensé. Mais vous n'osez lever les yeux vers lui. Et cependant le démon est là qui règne en maître dans votre âme, et à chaque inspiration de la grâce il oppose les conseils du désespoir : " Ton crime est trop grand pour que tu en obtiennes le pardon. Jésus est condamné. Regarde le calvaire ! Vois cette croix : c'est toi qui l'as dressée. Judas, ton maître meurt : que te reste-t-il, sinon la mort et l'enfer ? „ Et l'infortuné erre partout. Il ne peut plus supporter la vue de cet argent fatal : il court au temple, et jette l'argent sur le parvis. Puis il reprend sa course et traverse cette même vallée où Pierre est venu porter son repentir. Là il croit entendre résonner à ses oreilles les terribles malédictions dont le Psalmiste inspiré accable l'ami infidèle, le disciple perfide : *Constitue super eum peccatorem, et diabolus stet a dextris ejus ! Quum judicatur, exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum ! Fiant dies ejus pauci et episcopatum ejus accipiat alter !... Dilexit maledictionem et veniet ei; et noluit benedictionem, et elongabitur ab eo. Et induit maledictionem sicut vestimentum et intravit sicut aqua in interiora ejus et sicut oleum in ossibus ejus* (Ps. CVIII). *Veniat illi laqueus quem ignorat, et captio quam abscondit*

apprehendat eum, et in laqueum cadat in ipsum (Ps. XXXIV). Alors, ne se possédant plus et entendant sans cesse ces dernières paroles, il détache sa ceinture, en fait un nœud fatal, et, lançant au ciel un dernier blasphème avec un dernier cri de désespoir, il se pend à un des arbres du chemin. Il expire, et ses entrailles se répandent sur la terre rougie de son sang !

B. CONSIDÉRATIONS. — Quel spectacle, mes Frères ! Quel est l'homme qu'il pourrait laisser insensible ? A qui le malheureux Judas ne cause-t-il pas un frisson d'horreur ? Mais quel est le pécheur, quel est celui qui se sent actuellement en inimitié avec son Dieu, quel est celui qui se trouve seulement exposé à la tentation, et qui n'éprouve en même temps un profond sentiment de crainte ? Voilà où en est venu un apôtre, un prêtre, un évêque, un des douze ! Le cèdre du Liban est tombé pour ne plus se relever, et il a été abandonné aux flammes : qu'adviendra-t-il du faible et insignifiant arbuste !... Oui, mes Frères, tremblons... mais ne désespérons pas ! L'exemple de Pierre nous a remplis de confiance : que celui de Judas nous empêche d'en demeurer à un sentiment sans résultat pratique, quand même ce sentiment serait la confiance. Il nous faut plus qu'éprouver une bonne impression : nous devons agir suivant cette impression. — Examinons donc la conduite de Judas et voyons quelle a été la cause de cet endurcissement sans remède.

a) Négligence de la grâce. — Je trouve comme trois degrés par lesquels Judas est descendu toujours plus profondément et par lesquels il s'est enfoncé dans ce malheureux état. Je vous en prie, faites surtout attention au premier : il a négligé la grâce ! — Ce que le regard de Jésus a été pour Pierre, la réponse de Jésus au moment du baiser devait l'être pour Judas. *Amice, ad quid venisti?* Qui ne le voit ? la grâce, considérée en elle-même, était plus grande pour Judas que pour Pierre. Il n'y a pour

celui-ci qu'un simple regard ; pour Judas il y a des paroles comme celles-ci : *Juda, osculo Filium hominis tradis ?* Et cependant Judas a résisté. Ah ! malheur à celui qui n'obéit pas à la grâce au moment où elle sollicite le cœur d'une manière toute spéciale. Dieu quelquefois par un assaut violent semble vouloir s'emparer de l'âme : malheur à celui qui alors ferme l'oreille et s'obstine !

Nous avons tous, mes Frères, reçu de ces grâces : à la mort d'une personne chérie... lors d'un revers de fortune... une lecture... une instruction... Peut-être en ce moment-ci quelqu'un d'entre vous reçoit-il une de ces grâces de la bonté divine... Ah ! je vous en conjure, ne négligeons pas la grâce. Dieu, il est vrai, ne nous abandonne jamais entièrement : mais comment un cœur qui s'est endurci à plaisir alors que la grâce lui offrait un secours si puissant, cédera-t-il ensuite à des sollicitations moins efficaces ?

b) Efforts insuffisants. — Voyez Judas. Quand son maître est condamné, le remords s'empare de l'âme du traître. Il ne se possède plus de douleur et de regret. Mais cette douleur est stérile...Le regret ne produit chez l'apôtre coupable que de la colère contre lui-même : il manque de cette confiance en Dieu qui seule pourrait le rendre salutaire. Cependant, Judas ne reste pas inactif : nous l'avons vu se présenter devant les princes des prêtres et s'écrier : J'ai péché en livrant le sang du Juste. Nous l'avons vu jeter dans le temple le salaire de la trahison. Ah ! ce n'est pas aux princes des prêtres qu'il fallait recourir : c'est à Jésus ! Il fallait tâcher de le rencontrer, implorer un regard de miséricorde et de pardon. Il fallait se présenter devant Caïphe et prendre en face du tribunal la défense de l'innocent, ou du moins il fallait s'humilier devant Dieu et confesser, en même temps que sa faute, l'infinie bonté de celui contre qui la faute avait été commise.

c) Désespoir. — Et Judas ne l'a point fait ; il a désespéré. Et voilà le dernier degré de sa misère et de son endurcissement...

O vous, mes Frères, qui venez de méditer ensemble cette marche terrible de la passion dans le cœur du criminel, vous qui avez vu comment un premier pas dans le mal, une première résistance à la grâce entraînent de nouvelles fautes, ah! ne dites donc plus : " Là je m'arrêterai... alors je me convertirai... à telle époque à venir je travaillerai à ma perfection... „ Non, non! maintenant, maintenant... *Ecce nunc tempus acceptabile.*

Péroraison. — O prince des apôtres, qu'il nous est consolant, après avoir considéré votre faute, de pouvoir maintenant implorer votre intercession! Priez pour nous auprès de ce Jésus dont vous avez éprouvé la miséricorde pour vous-même. Obtenez-nous d'être préservés du malheur de l'offenser, malheur dont vous avez connu toute l'amertume.

Et si nous avons déjà succombé, puissions-nous nous relever comme vous... Loin de nous l'obstination de Judas... Préservez-nous, grand apôtre, de sa fin funeste, et faites-nous recueillir les fruits d'une pénitence sincère et d'une véritable conversion...

JÉSUS ET PILATE.

Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum.
(3 Reg. XVIII, 21.)

Jusqu'ici, mes Frères, nous avons vu Jésus abandonné de ses amis, exposé sans défense à toute la rage d'ennemis acharnés. Pour continuer d'assouvir leur haine, ceux-ci ont besoin de Pilate... Ils vont s'en faire un auxiliaire... Et comme les personnages qui ont figuré jusqu'ici dans le drame de la Passion nous ont fourni de graves enseignements, tâchons d'en trouver également dans la conduite

de ce juge inique. Pilate me semble la plus parfaite image de ces hommes chez qui la lutte entre l'esprit du monde et l'esprit de Dieu aboutit inévitablement à la ruine de leur foi. Et ne vous étonnez pas que je prenne un païen pour les représenter : nous sommes tous païens lorsque nous cédons à nos passions, lorsque nous laissons le démon exercer sur nous son empire...

Sans donc déterminer d'une manière plus spéciale si nous voulons désigner le chrétien tombant de chute en chute dans l'abîme de l'irréligion ou l'honnête homme selon le monde amené à la haine déclarée de Jésus-Christ, considérons les phases de cette lutte entre la conscience et la passion. Chacun de nous pourra puiser dans cette considération des enseignements salutaires.

I. — Première phase : La conscience domine encore, mais la passion l'ébranle.

A. Chez tous les chrétiens qu'une éducation entièrement irréligieuse n'a point pervertis, il y a, grâce aux vertus infuses que confère le baptême, un sentiment profond de justice, un amour comme naturel de la vérité, un respect instinctif de ce qui est honnête. Soit que, par suite d'une éducation vraiment chrétienne, ils soient pratiquants, soit que, devenus indifférents, ils n'aient que de vagues principes d'honneur et d'équité, ils aiment à rencontrer chez les autres des convictions arrêtées en matière de religion et une conduite avouée par la saine raison... Connue parfaitement des uns, n'apparaissant aux autres que par ses dehors, la doctrine de Jésus-Christ a pour tous un caractère de grandeur et de majesté qui les étonne, si elle ne va pas jusqu'à les ravir... Leur conscience les porte à l'admirer, et si l'austérité de sa morale en effraie un grand nombre, la splendeur de ses dogmes du moins les frappe... Ils voient bien qu'elle est attaquée, mais ses ennemis n'obtiennent d'eux que du mépris et de la pitié...

C'est à ces hommes que ressemble d'une certaine façon Pilate au moment où les Juifs lui amènent Jésus. Il doit

avoir entendu parler de lui... de ses miracles... L'accusé qu'on lui présente a bonne réputation auprès de lui... Il demande aux Juifs ce qu'ils veulent... Il interroge Jésus, et sa conscience prononce en faveur de l'innocence opprimée... Il a entendu parler de la pureté de sa doctrine; il le voit devant lui calme, noble : il est porté à se prononcer en sa faveur. Voilà l'état de Pilate, voilà l'état de ces hommes dont nous avons parlé...

B. Mais cet état ne peut durer, car l'équité naturelle doit compter avec des ennemis. Si elle pouvait prononcer seule, la cause serait gagnée : mais les ennemis du Christ sont là. " Vous demandez, disent-ils à Pilate, de quoi nous l'accusons. Belle question! S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas amené. C'est un conspirateur, un séducteur, il se dit roi. „ Séducteur, roi, à ces mots l'orgueil se révolte : on craint de s'être laissé tromper par de fausses apparences; on frémit à l'idée du joug que ce roi veut imposer! Le chrétien commence à trouver lourd le sceptre de Jésus; l'indifférent s'effraie à l'idée d'une domination à subir. Cependant la conscience fait entendre sa voix, conscience intime de notre âme, conscience publique de tous les siècles : elle répète avec le Christ : *Regnum meum non est de hoc mundo.* O parole puissante! Comme elle encourage lorsqu'on accepte le sens profond qu'elle renferme : " Au delà du temps présent il est un monde nouveau. Là règne le Christ qui ici-bas est l'objet de toutes les moqueries. „ Courage donc, fidèles! O vous tous qui dans ce monde... songez à ce règne futur : où voudriez-vous vous trouver alors?... Aussi cette parole frappe Pilate; l'idée de cette royauté sublime, mystérieuse, le trouble. Il s'adresse encore une fois à l'accusé : " Vous êtes donc roi? — Oui. „ Devant cette majestueuse réponse, combien paraissent petits ceux qui osent accuser ce Roi de briguer un sceptre éphémère! Pilate le comprend, et il prononce un premier arrêt : " Je ne trouve aucune faute dans cet homme. „ Hélas! cette parole arrachée à l'intel-

ligence par la force de la vérité, n'eut aucun résultat pratique. Pilate ne prononce pas la mise en liberté de Jésus; il ne se jette pas à ses pieds, implorant pour lui-même une place dans son royaume... Aussi la passion haineuse des ennemis du Sauveur commence à sentir ses avantages. Ils redoublent leurs clameurs : Cet homme séduit le peuple, disent-ils, commençant par la Galilée jusqu'ici.

C. A ce mot de Galilée, Pilate se rappelle qu'Hérode, roi de cette contrée, est pour le moment à Jérusalem. Afin donc de connaître l'appréciation de ce prince, autant que pour débarrasser sa propre conscience d'une responsabilité qu'il n'a pas le courage de porter, il s'en remet au jugement d'Hérode. Ah! Pilate, que faites-vous? A qui confiez-vous la cause de Jésus? A un prince débauché... Eh bien, mes Frères, ce triste spectacle se renouvelle tous les jours. Lorsque notre conscience ne trouve pas en elle-même assez d'énergie pour embrasser la loi du Christ, elle va demander aux gens du monde comment eux apprécient les prescriptions de cette loi... Elle va demander aux Hérodes du temps actuel comment il faut interpréter les maximes de l'Évangile, comment il faut accepter les pratiques de l'Église? Elle va donc demander une direction pour ses jugements, non à ceux qui par une pratique sincère de la religion ont appris à la connaître et à l'aimer, non à l'autorité légitime... mais à des hommes chez qui il n'y a ni science pour connaître les dogmes de la religion ni vertu suffisante pour en pratiquer la morale. Qu'y a-t-il d'étonnant, si nous voyons Jésus nous revenir bafoué, conspué, vêtu d'une robe d'ignominie, traité comme un visionnaire et un insensé? Ah! lorsqu'un accusé vulgaire paraît devant le tribunal de la justice humaine, cette justice, voyant d'un côté l'accusé, de l'autre les accusateurs, ordonne d'écouter les deux parties... Mais lorsqu'il s'agit de Jésus, à qui, sans lui faire une sanglante injure, à qui pouvons-nous deman-

der d'apprécier sa doctrine? Lorsque la voix de notre raison nous crie : " Voilà votre roi, „ quel résultat pouvons-nous attendre de nos profanes investigations? Le résultat, je vais vous le dire : Jésus est déjà dépouillé à nos yeux de cette auréole de majesté, de sainteté qui entourait son front, et si nous ne sommes pas convaincus de sa culpabilité, du moins nous ne le regardons plus comme un maître souverain, élevé au-dessus de tous nos jugements humains.

D. C'est ce qu'éprouve Pilate, lorsqu'il voit revenir Jésus... Les Juifs s'en aperçoivent, et, triomphant de leur succès, ils réclament avec une insolence nouvelle qu'on leur abandonne la victime de leur haine. Alors le président romain, à qui le sentiment de ses précédentes faiblesses a enlevé toute décision, recourt à cet étrange expédient qui montre si bien où nous amènent le monde et nos passions lorsque nous cédons à leurs criminelles exigences : il met sur la même ligne celui dont il vient d'admirer la vertu et un scélérat... et il propose à la populace le choix entre les deux! Et il s'attendait, l'insensé, à voir la foule se prononcer pour Jésus! Il donne le choix à cette foule aveugle! Aussi écoutez : " Barabbas! Nous voulons Barabbas! „ Ah! chrétiens dont la foi s'est ébranlée au contact des impies... hommes du monde qui pour éclaircir vos difficultés en matière de foi avez recours, non aux pasteurs établis par Jésus-Christ, mais aux écrivains rationalistes, quelle leçon pour vous!... C'est lorsque dans votre cœur, au souffle des vents du monde, se sont déchaînées les passions d'orgueil, de volupté, c'est lorsque votre conscience alarmée ou flottante ne sait plus si elle doit s'attacher à Jésus, c'est alors que vous lui proposez le choix. Ne pouvant plus vous fier à votre raison, parce qu'elle a été soustraite à la direction de l'autorité, parce qu'elle n'a plus le flambeau qui devait la guider, vous demandez des lumières à cette tourbe immonde qui rugit au dedans

de vous. " Barabbas! Barabbas! „ voilà le cri qu'elle fait entendre. — Désormais c'en est fait, et si Jésus n'est pas encore condamné, du moins ses ennemis sont sûrs de la victoire. Ils auront bientôt brisé les dernières résistances de la justice et de la vérité.

II. — Seconde phase : La passion commande, la conscience succombe.

A. C'en est donc fait, mes Frères. Le faible Pilate a consulté la multitude, l'homme a prêté l'oreille à ses passions !... Les passions demandent leur proie... Il est vrai que Pilate, tout en cédant, n'accorde pas du premier coup ce que les Juifs exigent. Il espère follement que le supplice de la flagellation auquel il soumet le Sauveur, suffira pour apaiser la foule par la vue du sang... Cependant si du haut de la terrasse d'où peut-être il parlait encore au peuple il entendit les premiers coups dont ses licteurs inhumains déchiraient les membres de Jésus, quelle impression ne durent-ils pas faire sur son âme? Ne lui semble-t-il pas que chaque goutte de ce sang qu'il faisait couler lui reprochait sa lâche condescendance?...

Rappelez-vous, chrétiens, les remords qui ont suivi chez vous les premières jouissances accordées à une passion coupable. Que disait au fond de votre âme cette voix de la conscience que vous méconnaissiez, celle de la justice que vous fouliez aux pieds?... Mais la voix de la passion a crié plus haut : les tigres et les lions une fois déchaînés ont demandé leur pâture; le sang a appelé le sang, l'abîme a entraîné un autre abîme. — Pilate, en flagellant Jésus, ne voulait pas autre chose que donner aux Juifs une légère satisfaction : mais qu'est-il arrivé? Forts de la faiblesse du maître, les exécuteurs de ses ordres ont plus écouté les cris du peuple que les volontés du magistrat. Aux verges ont succédé les fouets, aux fouets la couronne d'épines, les coups portés avec le roseau, ce

lambeau de pourpre et tout cet appareil dérisoire... Pilate, voilà votre ouvrage !... Voilà votre ouvrage, tristes victimes des exigences du monde! Vous flagellez Jésus des verges de vos voluptés... Vous le couronnez des épines de l'orgueil...

B. Même quand les rênes sont lâchées, il y a des moments où les coursiers s'arrêtent comme indécis; lorsqu'on roule dans un précipice, parfois une anfractuosité du rocher retarde un instant la chute et pendant un moment, rapide comme l'éclair, on voit toute la profondeur de l'abîme où l'on descend. Si l'on avait alors la présence d'esprit, une branche peut-être pourrait encore... mais on est abasourdi, et la chute continue avec une nouvelle rapidité. Tous les pécheurs ont eu de ces moments; ceux même qui, indifférents aux dogmes de la foi, ne lui ont pas cependant voué une haine implacable, s'arrêtent parfois, frappés d'un sentiment de respect, devant la victime à laquelle ils insultent... Tel fut Pilate lorsqu'il vit Jésus couvert de ce haillon de pourpre et qu'il le présenta au peuple, en lui disant : *Ecce homo :* Voilà l'homme ! Oui, le voilà cet homme que vous, peuple juif, vous entouriez naguère de vos admirations et de vos hommages! Mais aussi le voilà, ô Pilate, tel que votre faiblesse l'a fait...

Et à vous, mes Frères, ne pourrais-je pas appliquer ces mots dans un sens différent? Ne pourrais-je pas vous dire : Voilà l'homme, c'est-à-dire voilà la preuve irrécusable de ce que l'homme devient, lorsqu'il veut écouter en même temps son orgueil et sa foi, satisfaire ses passions et écouter sa conscience. Vous en avez fait l'expérience lamentable. Comparez votre âme avec ce qu'elle était. Voyez-la, non plus revêtue de la robe de l'innocence, mais couverte des oripeaux de la vanité mondaine. Votre front, autrefois si beau, lorsqu'il était pur et serein, est déchiré maintenant par les épines des inquiétudes et par les remords les plus cruels... Voilà l'homme ! Ne reviendrez-vous pas vers celui

que vous avez abandonné, dont vous avez étourdiment rejeté la loi? Plaise au Ciel!... Mais de nouvelles voix se font entendre.

C. Afin d'assouvir vos passions, vous avez contracté des liaisons coupables... Vous vous êtes fait inscrire sur le rôle de certaines sociétés... Vous avez brigué les faveurs des grands... Revenir à Dieu, vous attacher sincèrement à lui, ce serait abandonner de flatteuses espérances, ce serait changer en ennemis déclarés ceux qui vous protègent maintenant... Que ferez-vous? Hélas! si j'en juge par votre conduite passée, vous suivrez jusqu'au bout l'exemple de Pilate. *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.* Prenez garde, crie le peuple, si vous relâchez cet homme, vous vous aliénez César! César, c'est pour ceux qui le servent, l'honneur et la fortune; César, pour ceux qui le négligent, c'est l'exil ou la mort. Comment ne pas choisir ce qui peut plaire à César?

O vous tous qui vous êtes fait des Césars, vous suivrez l'exemple de Pilate. César, pour vous, c'est cet ami pervers... César, c'est cette liaison coupable... César, c'est votre intérêt... ce sont vos voluptés...

D. Il est vrai, Pilate hésite encore : sa femme lui a envoyé plusieurs messages en faveur de Jésus, et Jésus lui-même a prononcé des paroles qui ont laissé dans l'âme du gouverneur romain une impression profonde. Ce règne dont il a parlé, cette puissance suprême dont il affirme que Pilate a reçu toute son autorité... Il est du reste de plus en plus évident qu'en toute cette affaire Pilate n'est que l'instrument des Juifs : le gouverneur continuera-t-il à jouer ce rôle? Voilà bien des considérations capables, semble-t-il, de faire cesser toute hésitation... Il est trop tard, mes Frères. C'est que l'ambition a parlé; l'ambition commande, et ni les terreurs de l'éternité ni les liens de la famille ne peuvent l'emporter sur elle. Pilate livre l'auguste accusé, dont l'innocence reste évidente pour lui; et, comme si un peu d'eau pouvait effacer la souillure dont il couvre volontairement sa propre âme, il se lave les mains...

Combien peut-être parmi ceux qui m'écoutent et qui sont convaincus comme Pilate de la sainteté de la doctrine de Jésus, qui étaient autrefois ses disciples ou du moins ses admirateurs, sont à l'heure qu'il est ses persécuteurs et ses bourreaux!... Et si je leur demande pourquoi ils persévèrent dans cette voie d'iniquité, ils répondent : " Je ne puis faire autrement; la passion est trop forte... mon entourage est trop exigeant... „ Vains prétextes, semblables en tout aux misérables excuses de Pilate!

Péroraison. — Il me reste une question à vous poser : Voulez-vous finir votre vie comme Pilate a terminé la sienne? L'histoire rapporte que ce même César dont la faveur qu'il voulait se ménager à tout prix, lui avait fait livrer Jésus à la mort de la croix, le punit par l'exil d'avoir attaché dans une autre circonstance au nom romain la flétrissure d'un arrêt injustement porté. La tradition ajoute que Pilate, retiré dans les montagnes de la Suisse, y finit par le suicide sa triste existence. Et voilà dix-huit siècles que son nom est couvert d'opprobre et de honte. Et son âme? Sans vouloir sonder les jugements de Dieu, je vous le demande : Y en a-t-il ici un seul qui voulût partager son sort dans l'éternité? Répondez... Vous donc qui, comme Pilate, cherchez à satisfaire à la fois Dieu et le monde, prenez garde!... Et vous, plus malheureux encore, qui l'avez déjà suivi dans ses lâches complaisances, voyez s'il n'est pas temps de revenir...

JÉSUS ET HÉRODE.

Est via quæ videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem. (Prov. XVI, 25.)

Exorde. — Dans notre entretien précédent nous avons en passant fait mention d'un homme qui apparaît dans

l'histoire de la Passion pour ajouter une nouvelle ignominie à tous les opprobres que le Sauveur voulut bien endurer pour nous. Vous avez nommé Hérode. Il nous faut aujourd'hui revenir à cet homme. Nous pourrions le considérer à divers points de vue... mais je veux le prendre en ce moment comme une preuve et un exemple d'un mystère effrayant que permet parfois et qu'offre ici à nos yeux la Providence divine : je veux parler de *l'endurcissement* dans le crime. — Que cet endurcissement se produise, nous ne pouvons en douter. Car, bien que Dieu veuille sauver tous les hommes, il est certain aussi qu'il ne doit à personne de le sauver malgré lui et qu'il peut, comme juste châtiment de l'infidélité, laisser le pécheur descendre cette pente terrible où le poids de ses iniquités librement commises l'entraîne, c'est-à-dire le livrer à l'endurcissement, inévitable prélude de la réprobation.

Vous tous qui jusqu'ici ne vous êtes point laissé émouvoir par les appels de la grâce, écoutez l'histoire d'Hérode, et reconnaissez en vous quelques-uns des traits sous lesquels je vais le dépeindre. Mais, comme le cruel divertissement auquel Hérode et sa cour se livrèrent aux dépens de la personne sacrée du Sauveur, ne fut que le dernier parmi les caractères de l'endurcissement de ce prince, remontons plus haut.

I. — Causes de l'endurcissement d'Hérode.

Je trouve dans Hérode trois causes de son endurcissement, causes qui, soit réunies, soit même séparées, amènent le pécheur à ce terme fatal.

A. La volupté. — Hérode Antipas, comme nous l'apprend l'histoire, ayant répudié la fille d'Arétas, chef des Arabes, s'unit à Hérodiade, femme de son frère Aristobule. Cette union est regardée par la plupart des Pères de l'Église comme adultère et incestueuse tout à la fois, et elle montre déjà l'empire que la plus infâme de toutes les

passions exerçait sur le cœur du tétrarque de Galilée. Ne nous en étonnons pas, mes Frères : c'est le propre des plaisirs coupables d'obscurcir l'intelligence et de détruire même la plus vulgaire prudence humaine. Pour se satisfaire, Hérode ne recule ni devant la colère de son beau-père, ni devant la honte qu'il imprime au nom de son frère, ni devant le déshonneur dont il se couvre lui-même.

Ainsi le voluptueux, dans quelque classe de la société que vous le supposiez, passe bientôt des timides essais d'une passion naissante aux scandaleux éclats de la débauche. Je vous en prends à témoin, jeunes gens dont le nom déjà flétri est devenu dans la société un symbole de désordre et de corruption : auriez-vous, lorsque pour la première fois le crime se présenta à vos regards, auriez-vous cru que vous viendriez sitôt à en braver l'infamie? Non, l'idée seule du déshonneur vous faisait frémir. Mais vous avez malheureusement cédé à des sollicitations secrètes, et peu à peu... Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si j'ose affirmer ici que la volupté est le premier pas dans la voie de l'endurcissement et de l'impénitence? Si déjà elle vous fait fermer les yeux sur la perte de votre réputation, de votre santé, n'espérez pas que des considérations empruntées à des intérêts moins palpables vous ramèneront dans la voie du devoir. — Revenez, revenez donc, et n'ajoutez pas à ce premier danger qui vous menace une seconde cause d'un funeste aveuglement.

B. Le mépris de la grace. — Hérode, en effet, n'était point encore, ce semble, tellement obstiné que la voix de la vérité n'eût plus aucun empire sur son cœur. Le précurseur du Messie remplissait la Judée et la Galilée du bruit de son nom. Hérode le connaissait; il aimait à l'entendre, et bien que celui-ci lui répétât : " Vous ne pouvez garder la femme de votre frère, „ il le respectait et recherchait ses entretiens. Mais, hélas! ce n'était là qu'un hommage stérile rendu à la vérité : Hérode n'abandonnait pas la voie dans laquelle il s'était engagé. Déjà aveuglé par la

volupté, il méprisait les avertissements que Dieu lui envoyait. Hérodiade, il est vrai, essayait en vain jusqu'alors de faire livrer à la mort un censeur importun de sa conduite criminelle : Hérode défendait contre elle Jean-Baptiste; mais cette apparence de fermeté ne faisait que l'entretenir, c'est probable, dans une funeste illusion. Il croyait faire assez en écoutant et en protégeant le ministre de Dieu. Il ne trouvait pas le courage de lui obéir.

Mépris de la grâce, seconde cause d'endurcissement! Cause, malheureusement, bien fréquente et qu'on cherche à se dissimuler à soi-même sous des prétextes spécieux. Elle n'en est pas moins un acheminement vers des écarts sans retour. Et ne croyez pas que parmi les pécheurs le voluptueux seul ferme l'oreille aux inspirations d'en haut : l'avare, dont les richesses sont souvent le fruit de l'injustice et la cause d'un égoïsme impitoyable... L'ambitieux, qui, pour parvenir aux honneurs, tantôt rampe aux pieds du vice, tantôt déchire la réputation de ses rivaux, tantôt abjure les convictions de sa conscience et de sa foi... L'envieux, portant au fond du cœur un venin qui le consume... le vindicatif... le chrétien nonchalant et tiède... tous ont éprouvé, tous éprouvent peut-être encore les aiguillons du remords. La voix du prédicateur est pour eux la voix de Jean-Baptiste qui leur crie : *Non licet tibi.* Il ne vous est point permis de conserver le bien mal acquis, il ne vous est point permis de... Ils écoutent; ils baissent la tête, mais ils n'obéissent pas...

Et qu'arrive-t-il? Dieu, d'un côté, les voyant rejeter avec dédain les inspirations de sa grâce, la leur retire peu à peu; de l'autre, l'ennemi du salut, toujours attentif à leur perte, leur forge de nouvelles chaînes, leur prépare de nouvelles embûches et, avec le secours du monde, leur ménage peut-être une de ces chutes éclatantes qui ferment, à moins d'un miracle, la voie du retour.

C. Le respect humain. — Témoin encore le malheureux Hérode, pour lequel la mort du saint précurseur, accordée

lâchement au respect humain, fut une dernière cause d'obstination dans le crime. Il n'est pas nécessaire, mes Frères, que je vous fasse connaître cette lamentable histoire. Vous savez tous comment, dans l'ivresse d'un festin, Hérodiade fit paraître cette danseuse, Salomé... comment Hérode céda... Ainsi, pour ne point sembler se parjurer, il ajouta le meurtre et la plus indigne faiblesse à l'inceste et à l'adultère. Ce que je veux vous faire remarquer en ceci, c'est comment, sans qu'Hérode le veuille et pour ainsi dire le sache, se multiplient autour de lui des obstacles qui empêchent tout changement de conduite et toute conversion. Ce qui l'attache désormais à cette Hérodiade, ce n'est plus un lien passager que la passion seule a formé : c'est un engagement solennel dont toute sa cour a été témoin, c'est un engagement scellé du sang même de l'illustre prophète. Ce n'est plus Hérodiade seule qui tient le tétrarque sous ses lois et le captive : Salomé, à son tour, exerce sur lui son empire. Pour comble de malheur, il vient de sacrifier à de viles passions le seul mortel qui aurait pu, à cette heure décisive, faire parvenir à ses oreilles les avertissements du Ciel. Comment reculer encore ?

" Comment reculer ? „ C'est ce que vous vous demandez bien souvent, tristes victimes du respect humain ! Le retour est difficile, je l'avoue... Pourtant, il n'est pas impossible. Et qu'est-ce donc que cette opinion des hommes à laquelle vous iriez sacrifier votre éternité ? *(Développez.)* — Mais, si vous ne revenez pas maintenant... je tremble que bientôt, hélas ! on ne trouve en vous, non plus seulement les *causes* funestes d'un triste endurcissement, mais encore les terribles *caractères* de cet endurcissement même.

Voulant vous les montrer dans Hérode, je ne dirai rien des craintes superstitieuses que provoqua chez lui la mort de saint Jean-Baptiste : j'ai hâte de vous faire voir comment il se conduisit à l'égard du Sauveur lui-même, lorsque celui-ci fut en sa présence.

II. — Caractères de l'endurcissement d'Hérode.

Nous retrouvons donc Hérode à Jérusalem, au moment de la Passion... Pilate, apprenant que l'accusé qui est devant lui est regardé comme Galiléen, l'envoie au tétrarque. Voilà donc Jésus amené devant Hérode.

A. Curiosité vaine et profane. — Hérode, quand on lui annonça la venue de l'accusé, était entouré de sa cour et des principaux chefs de son armée. Il se réjouit, dit l'Évangile, parce qu'il espérait voir faire un prodige à Jésus. Voilà donc les dispositions qui à cette heure animent le meurtrier de Jean-Baptiste, l'incestueux époux d'Hérodiade. Il a entendu parler de Jésus, il le connaît comme le prédicateur d'une doctrine déjà célèbre... Peut-être même le précurseur lui a-t-il fait connaître plus pleinement le Messie... Et comment le considère-t-il? Comme un histrion destiné à divertir son existence ennuyée, à satisfaire sa vaine curiosité par la vue de quelque prodige...

Ah ! mes Frères, lorsque la religion de Jésus n'est plus pour le chrétien que l'objet d'une profane curiosité, lorsque ses mystères et ses cérémonies ne provoquent plus qu'un intérêt tout mondain, je trouve là un des premiers caractères de l'endurcissement. Oui, lorsque des hommes que la voix du devoir n'amène pas dans nos temples pour y remplir d'austères obligations, lorsque, dis-je, ces hommes viennent y promener leur curiosité dans nos jours de fête et demander à la majesté de nos cérémonies des plaisirs d'un nouveau genre pour leurs appétits blasés... lorsque j'apprends qu'ils applaudissent dans leurs théâtres à la représentation indécente et souvent blasphématoire de nos mystères par de vils comédiens, je ne puis m'empêcher de frémir. Et ne vont-ils pas au delà ? N'osent-ils pas, avec Hérode, demander à Jésus-Christ quelque nouveau miracle en confirmation de sa doctrine? " Je me convertirais, disent-ils, si je voyais un miracle. Mais il n'y a plus de miracles de nos jours. „ Et moi je vous dis que

si vous en voyiez, vous ne vous convertiriez pas; car pour se convertir, il faut le vouloir, et vous ne le voulez pas. Non, non! Comme Hérode vous demandez des miracles, parce que les miracles jetteraient dans votre vie quelque variété piquante et fourniraient matière à conversations. Dieu vous les refuse, et alors vous faites paraître le second caractère de l'endurcissement : l'impiété.

B. L'impiété. — Et, en effet, après qu'Hérode a vu Jésus paraître devant lui, après qu'il lui a demandé de faire un prodige en sa présence, après qu'il l'a pressé de ses questions et tourmenté de ses exigences, voyant qu'il ne reçoit aucune réponse, il s'irrite et, passant d'une feinte bienveillance à un mépris ironique, il le fait revêtir comme un insensé d'une robe blanche et se livre contre lui avec sa cour aux plus insultantes railleries. Voyez-vous le Sauveur exposé aux mordantes provocations de cette troupe de libertins, puis abandonné aux insultes plus grossières des soldats? Et pourquoi? Parce que par son silence il a semblé faire l'aveu de sa faiblesse. Ah! qu'ils comprennent mal ce silence, Hérode et son ignoble entourage. Ils se croient victorieux, et en réalité ils sont les vaincus...

Qu'ils comprennent mal le silence du Tout-Puissant, ces malheureux pécheurs à qui leur conscience ne parle plus, qu'elle abandonne à eux-mêmes et qui ne sentent plus de remords au milieu de l'impiété dont ils font étalage. " Pourquoi, disent-ils, Dieu ne nous punit-il pas, nous qui... Ses foudres sont-elles donc devenues impuissantes? Où sont les plaies d'Égypte et la destruction de Babylone et la ruine de Jérusalem? Où sont pour nous l'abaissement de Nabuchodonosor et les plaies honteuses d'Antiochus? „ Malheureux, arrêtez! Ne blasphémez pas davantage. Ne voyez-vous pas que ce calme apparent dont vous jouissez, que ce silence même de Dieu ne sont que les préludes d'inévitables, d'éternels châtiments? Et, si j'ose le dire, c'est à la froideur même de votre impiété

que je reconnais toute la malignité de votre endurcissement. — Vous manque-t-il quelque chose pour le consommer? Faut-il un caractère qui mette le sceau à votre réprobation? Peut-être; eh bien! ce sera *l'union avec les méchants!*

C. L'UNION AVEC LES MÉCHANTS. — Si vous voulez fermer, autant que cela est en vous, toute voie au retour, cherchez des hommes aussi pervers que vous; liez amitié avec eux; contractez avec eux de solennels engagements et, solidaires d'une commune impiété, commencez ici sur la terre une de ces sociétés dont l'enfer seul peut donner le type accompli. Remarquez-le bien, mes Frères, lorsque je cite de pareilles sociétés et que j'attache au front de leurs membres la marque de la réprobation, je ne parle pas de ceux qu'une faiblesse momentanée y engage pour quelque temps... Pilate condamne Jésus-Christ, Hérode le bafoue, et, dit l'Évangile, ils devinrent amis depuis ce jour. Dignes amis dont l'affection fut scellée de part et d'autre avec le sang de l'innocence! Triste alliance de la plus lâche faiblesse et de l'aveuglement le plus criminel! Communauté dans le crime, dans l'obstination et dans l'impénitence! Communauté de blasphèmes dans cette vie, de tourments et de désespoir dans l'éternité!

Que personne ne se fasse illusion! Dieu, qui a des trésors de miséricorde pour le pécheur repentant, a aussi des trésors de colère pour le prévaricateur obstiné qui reste rebelle à sa grâce et sourd à ses avis.

Péroraison. — Je vous ai tracé un effrayant tableau, mes Frères, trop effrayant peut-être pour bien des âmes qui m'écoutent, mais peut-être pas assez pour quelques-uns de mes auditeurs. Ah! si Hérode a trouvé ici des imitateurs, s'il en est ici qu'une curiosité toute profane attira dans cette enceinte, qu'ils sachent que rien dans ce monde ne se fait sans l'ordre ou du moins sans les desseins de Dieu... Dieu, dans sa bonté, a dirigé vers

leur cœur un nouveau trait de sa clémence... Puisse la crainte de ses jugements être pour eux l'acheminement vers la réflexion... Puisse la réflexion amener le repentir!... Oui, de ceux même qui jusqu'à cette heure sont membres d'une société impie, Dieu peut faire des saints...

JÉSUS DEVANT PILATE ET HÉRODE.

Captabunt in animam justi, et sanguinem innocentem condemnabunt. Ils tendront des pièges à la vie du juste et condamneront le sang innocent. (Ps. XCIII, 21.)

Ou bien : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates.* (Eccli. VII, 6.)

Exorde. — Tout, mes Frères, dans la douloureuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, est plein des plus salutaires enseignements : les personnes qui y paraissent, les motifs qui les font agir, leurs actions elles-mêmes... Si nous nous demandons ce qui a causé la mort de Jésus, nous voyons évidemment que c'est la haine des Juifs qui s'étaient déclarés ses ennemis; mais si nous cherchons comment cette haine a pu s'exercer avec succès et parvenir à ses fins, si nous examinons les circonstances qui ont fait de la Passion de Jésus-Christ non pas le simple jugement d'un homme prétendu criminel, mais un enchaînement de supplices et d'ignominies, nous trouverons bien des ressorts secondaires...

Deux hommes surtout qui paraissent dans ce drame sanglant, semblent au premier abord n'avoir rien de commun avec Jésus, et pourtant ces deux hommes y ont exercé une action terrible : ces deux hommes sont Pilate et Hérode. Sans eux, la Passion commencée chez Anne et Caïphe se terminait presque immédiatement par la mort de Jésus. Pas de flagellation, pas de couronnement

d'épines... que dis-je ? pas de croix ! Car le supplice adopté par les Romains n'était pas pour les condamnés juifs. Chez ce dernier peuple le blasphémateur devait être lapidé...

Examinons donc l'influence prépondérante de Pilate et d'Hérode dans la Passion du Sauveur... Cet examen nous fournira l'occasion de faire de sérieuses réflexions, en voyant comment la *faiblesse* et le *mauvais exemple* portent des fruits de mort et de malédiction, et par là même combien est fausse cette maxime que l'on entend si souvent parmi les adhérents des idées mondaines : " Chacun n'est responsable que de ses propres actions. „

1. — Pilate ou la faiblesse.

A. Caractère et conduite. — Considérons d'abord Pilate, et commençons par examiner son caractère et sa conduite. Pilate, gouverneur romain, avait probablement déjà entendu parler de Jésus... La tradition cite un portrait du Sauveur envoyé par son ordre à l'empereur Tibère. Pilate n'avait aucun motif d'hostilité contre Jésus... Si nous recherchons quel était le caractère de Pilate, nous trouvons qu'il y avait dans cet homme un certain amour de la vérité et de la justice, une certaine sensibilité, de la droiture naturelle... Mais à ces qualités il joignait un grand vice : il était ambitieux. Et, chose étonnante à première vue, mais bien naturelle : parce qu'il était ambitieux, il était faible. C'est que tout homme médiocre qui prétend s'élever, ne pouvant le faire en surpassant les autres par le talent, est amené à se faire flatteur pour réussir, et partant abdique toute énergie de sa volonté propre... Ambitieux et faible, Pilate était encore superstitieux : c'est l'ordinaire !...

Tel est l'homme qui va avoir en main le sort de Jésus. Pour bien vous faire voir où la conduite de Pilate aboutira, j'y distingue trois phases : l'hésitation, les expédients, la complicité.

a) Hésitation. — Voyez comment il procède. Les membres du Conseil amènent leur prisonnier au prétoire, et

ils invoquent l'autorité du gouverneur. Pilate se présente. *Quam accusationem affertis adversus hominem hunc?* On lui répond : *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* Réponse pleine de morgue et d'impudence, qui dut faire comprendre à un homme expérimenté comme Pilate qu'il ne s'agissait pas d'un crime à punir, mais d'une vengeance à satisfaire. Eh bien, au lieu de prendre en main la cause de l'accusé, il hésite : il tâche de se débarrasser : *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum.* Ah ! malheureux Pilate ! Vous essayez en vain d'échapper à cette cause : Dieu veut que vous donniez au monde le spectacle de votre faiblesse. *Nobis non licet interficere quemquam !* Voilà Pilate forcé d'instruire le procès. Il appelle Jésus. Les Juifs avaient dit : *Hunc invenimus subvertentem gentem nostram et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum regem esse;* mais quand il vit le Sauveur devant lui, son aspect seul dut faire tomber tout soupçon, et les réponses de Jésus le convainquirent pleinement de son innocence. Par exemple celle-ci : *Tu es rex Judæorum? Respondit Jesus : A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me?* (Jo. XVIII, 33.)

Aussi après cet interrogatoire, le président se présente devant les Juifs. *Et dicit eis : Ego nullam invenio in eo causam.* Mais les Juifs ne se tiennent pas pour vaincus; ils redoublent d'accusations. Jésus se tait. Pourquoi tarder, Pilate ? Tu as proclamé l'innocence de Jésus : ordonne donc qu'on le mette en liberté ! Non. *Pilatus autem rursum interrogavit eum, dicens : Non audis quanta adversum te dicunt testimonia ? Et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur præses vehementer. At illi invalescebant, dicentes : Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc.* Voilà donc où Pilate en est arrivé : il se trouve exactement au point de départ ! Il voudrait toujours sauver Jésus : mais il n'y a pas dans son âme assez d'énergie pour agir directement.

b) Expédients. — Cependant, un mot des Juifs l'a frappé : *incipiens a Galilæa... Pilatus autem,* dit saint Luc, *audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset. Et ut cognovit quod de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem, qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus.* Voilà donc Pilate entré dans la voie des expédients. Faire que Jésus échappe à la mort ou plutôt éviter de prononcer lui-même la sentence, voilà désormais sa seule préoccupation : s'il obtient ce but, il croit que tout est en règle... Que l'innocence souffre, que le bon droit soit méconnu... n'importe, pourvu que lui, Pilate, ne soit point forcé d'ordonner la mort du Sauveur.

Et maintenant, voyez quelle gradation dans les moyens auxquels recourt ce lâche magistrat ! Il essaie d'abord de se débarrasser de toute cette cause. *Et remisit eum ad Herodem...* Ce premier moyen n'ayant pas réussi, il met Jésus sur la même ligne que Barabbas : il assimile le juste par excellence, de l'innocence duquel il est convaincu, à un voleur de grand chemin, à un émeutier, à un assassin. Et comme le peuple, sur l'instigation de ses chefs, demande la mise en liberté du scélérat et la mort du juste, Pilate se dit que décidément il faut accorder quelque chose de plus aux exigences des Juifs. Faisons flageller l'accusé : la haine de ses ennemis sera peut-être satisfaite ! Voilà comment il raisonne ; et, pour obtenir plus sûrement ce but, il abandonne Jésus à la cruauté des soldats romains. Devinaient-ils l'intention du maître ou en étaient-ils instruits, ces soldats de la cohorte ? On le dirait, car ils rivalisèrent de barbarie... Lorsque Pilate revit le Sauveur, sanglant, défiguré, couvert de ce lambeau de pourpre, il put croire que cette fois les Juifs ne demanderaient rien de plus. Il le leur montre donc. *Ecce homo !* Mais des cris forcenés retentissent : *Tolle, tolle!* Ainsi le troisième expédient de Pilate n'aboutit qu'à ce résultat d'ajouter aux souffrances du Christ de nouveaux tourments, et des tourments de plus en plus atroces. Que faire maintenant ? Pilate s'imagine qu'il a satisfait aux

devoirs de sa conscience, qu'il a suffisamment manifesté sa volonté et que désormais la responsabilité de tout ce qui peut encore arriver retombe sur les Juifs... Et il cède. En cédant, il se fait complice !

c) Complicité. — Assistons à l'agonie de sa vertu. *Quum ergo vidissent Jesum pontifices et ministri, clamabant dicentes : Crucifige, crucifige eum ! Dicit eis Pilatus : Accipite eum vos et crucifigite : ego enim non invenio in eo causam* (Jo. XIX, 7 seqq.). Comme il se rend compte de sa propre lâcheté ! *Ecce rex vester... Regem vestrum crucifigam ?* Il voyait son devoir, et il laissait faire : voilà ce qui le rend coupable... *Videns autem Pilatus quia nihil proficeret, sed magis tumultus fieret, accepta aqua lavit manus coram populo, dicens : Innocens ego sum a sanguine JUSTI hujus; vos videritis.* Voilà donc où est venue aboutir toute la résistance de Pilate !

B. APPLICATIONS. — Je me suis étendu sur la conduite de Pilate, mes Frères, et non sans raison : le seul récit des faits a dû vous inspirer de salutaires réflexions. Je m'adresse ici à tous les caractères faibles, à tous les courages chancelants, non seulement aux personnes constituées en dignité, mais à tous ceux qui ont à conserver leur foi et leur vertu au milieu d'un monde corrompu et persécuteur. Qu'ils jettent les yeux sur Pilate et qu'ils remarquent bien les conséquences déplorables de sa faiblesse.

a) L'hésitation ne guérit rien. — Pilate *hésite.* Il a reconnu dès les premières interrogations l'innocence de Jésus, et il n'ose cependant le renvoyer libre ! Qu'espérait-il ? Il espérait ce qu'espèrent tous les gens faibles. Il espérait que, s'il tardait à se prononcer, il pourrait se tirer d'embarras sans se compromettre ! Et sur quoi fondait-il cet espoir ? On ne peut le deviner. Ceux qui hésitent toujours ne savent guère sur quoi ils peuvent compter... Je ne parle pas ici d'une sage prudence : elle est utile et louable; mais lorsque la vérité est claire, lorsque le devoir est évident, à quoi bon *tarder ?*... Le mal que vous laissez

s'envenimer, sera-t-il plus facile à guérir ?... L'audace que votre silence encourage, va-t-elle avec le temps se changer en soumission et en docilité ?... Cette affection coupable que vous remarquez dans vos enfants et que vous n'osez combattre, va-t-elle s'éteindre d'elle-même ?... Si vous tardez à remplir votre devoir, l'accomplissement de ce devoir en deviendra-t-il plus facile ? Vous savez bien que non. L'exemple de Pilate et l'expérience des siècles sont là pour vous l'apprendre. — Et qu'arrivera-t-il ? Que par la force même des choses vous serez amenés comme Pilate à une seconde série de faiblesses : vous entrerez dans la voie des expédients, ou, pour mieux dire, des concessions. Or, si l'hésitation ne guérit rien, les concessions, elles, n'obtiennent rien.

b) Les concessions n'obtiennent rien. — C'est une vérité palpable ; puisque toute la force dont vous vous dépouillez par vos malencontreuses concessions va s'ajouter à l'audace de votre adversaire ou à l'insolence de votre subordonné rebelle... Ne faut-il donc jamais céder en rien ? Loin de moi de le prétendre. Il faut accorder ce qui est juste ; mais, une fois cette limite atteinte, il ne faut plus rien accorder, lorsqu'il s'agit des droits de la vérité et de la justice, des bonnes mœurs et de la religion ; et le premier pas que l'on fait au delà de cette barrière est un pas sur la pente rapide et glissante de l'abîme. Ah ! que de magistrats, que de guerriers dont je pourrais ici invoquer le témoignage ! Que de pères de famille, que de supérieurs, que de maîtres ont éprouvé par eux-mêmes la vérité de ce que j'avance ! Leurs enfants, leurs inférieurs, dociles d'abord, ont dans un moment d'oubli manqué à l'autorité : ils ont senti cette autorité faiblir devant eux. C'en est fait... Et maintenant, ces pusillanimes dépositaires de l'autorité cherchent en vain à ressaisir l'influence qu'ils ont perdue... Heureux s'ils ne sont pas entraînés à partager les désordres auxquels ils auraient dû opposer une digue infranchissable !

c) La complicité rend responsable de tout. — Ah! s'ils en sont venus là, qu'ils le sachent bien : leur complicité les rend coupables non seulement de leurs propres fautes, mais encore de toutes celles qu'ils auraient pu et dû empêcher... Ils prévoyaient bien où ils allaient aboutir. On leur avait suffisamment montré l'abîme; mais ils préféraient se bercer d'un chimérique espoir. Ils comptaient sur le temps, sur les circonstances, sur le bon caractère de leurs subordonnés : et tout cela leur a fait défaut. Il ne leur est resté que la honte de leur faiblesse, et j'ose ajouter, la responsabilité des maux dont leurs lâches complaisances ont été la cause. — Pour mieux comprendre cette terrible responsabilité, joignons Hérode à Pilate, c'est-à-dire, aux suites déplorables de la faiblesse joignons l'influence des mauvais exemples.

II. — Hérode ou le scandale.

A. Le fait. — Lorsque le roi de Galilée apprit que Pilate lui envoyait Jésus, il se réjouit, dit l'Évangile. *Gavisus est valde : erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri.* Si nous rapprochons ces paroles de ce que nous connaissons des mœurs d'Hérode, que nous savons être l'époux incestueux d'Hérodiade et le meurtrier de saint Jean-Baptiste, nous aurons une idée suffisante du nouveau juge du Sauveur. Hérode est le type de l'impie et du voluptueux dans les classes élevées de la société. On peut se le représenter sur un trône ou simplement entouré d'une troupe de serviteurs, d'amis, de parasites, qui tous cherchent à lui être agréables, et qui pour y réussir ont toujours les yeux fixés sur le maître et épient ses actions pour y conformer leur conduite. Jésus paraît donc devant Hérode. *Et interrogabat eum,* dit saint Luc, *multis sermonibus.* Nous pouvons facilement imaginer sur quoi portaient ces multiples questions. D'où il était? S'il était bien de Nazareth? Quelle était sa doctrine?

Quels étaient ses projets? Avait-il réellement fait des miracles? Avait-il réellement ressuscité des morts?... Hérode ajouta sans doute qu'il désirait voir de ses yeux un prodige... Qu'à ce prix il lui rendrait la liberté... *At ipse nihil ei respondebat.* A la fin Hérode s'irrite. Cet homme dont le calme majestueux le domine, dont le silence l'accable, il le traite de fou! Il le fait revêtir d'une robe blanche comme un insensé, et puis il le couvre de ses moqueries. *Sprevit autem illum Herodes... et illusit indutum veste alba.* Mais remarquons-le aussitôt : Hérode n'est pas seul : *Sprevit autem eum cum exercitu suo.* Ainsi toute la troupe des courtisans, les gardes, les valets qui remplissent le palais d'Hérode, tous se joignent au maître pour abreuver Jésus d'injures et de moqueries. Et lorsque leur indigne lubie, leur coupable légèreté est satisfaite, alors Hérode renvoie le prisonnier à Pilate.

Mais croirons-nous que ces procédés n'aient pas eu d'influence sur les ennemis du Sauveur? Croirons-nous que les princes des prêtres et les scribes qui étaient venus l'accuser encore devant le roi de Galilée, ne se soient pas sentis excités davantage et comme encouragés? *Stabant autem principes sacerdotum et scribæ, constanter accusantes eum.* Croirons-nous que les soldats qui avaient conduit le prisonnier, aient oublié de si tôt la scène du palais d'Hérode? Non, certes, car nous voyons ces mêmes soldats, peu de temps après, renouveler cette scène, mais en ajoutant la cruauté à la dérision, et faire un roi de théâtre de celui qu'Hérode leur a désigné comme un fou.

B. Application théorique. — Or, c'est ce qui se renouvelle, toutes proportions gardées, chaque fois que le scandale part d'en haut, chaque fois qu'il est donné par une personne entourée du prestige de l'autorité. Et lorsque je parle d'autorité, je n'entends pas seulement la puissance, le pouvoir, le rang, la naissance; j'entends tout ce qui donne l'influence et attire les regards : génie, talents, richesse, grandes entreprises, et même les dons du corps et

les charmes du caractère, le prestige que donne l'éducation. Plus ces avantages sont grands, plus l'influence de l'exemple est puissante et rapide. Demandez à cet écrivain qui a laissé échapper de sa plume une peinture licencieuse, demandez-lui combien de fautes mortelles il a fait commettre. Cette peinture n'eût-elle pendant une première année causé que dix pensées impudiques, qui nous dira où le mal s'est arrêté? Ces pensées, n'ont-elles pas provoqué des désirs, et les désirs des actes? Ces actes n'ont-ils pas eu besoin de complices? Ces complices, ne les a-t-on pas cherchés parmi des jeunes filles innocentes jusqu'alors, parmi des enfants qui sans cela eussent conservé leur innocence encore bien longtemps? Les voilà tous corrompus et bientôt corrupteurs! En quelques années, des milliers de crimes auront été ainsi le résultat d'un trait de plume!

Je cherche un terme de comparaison qui explique ces ravages, et je n'en trouve point de plus frappant qu'un fait récent, qui se renouvelle du reste de temps en temps dans les vastes plaines du Nouveau Monde. Dans une des savanes de l'Amérique, au milieu des hautes herbes et sous un soleil brûlant cheminait une troupe de voyageurs. Un d'eux, sans songer à mal, jette loin de lui, avant de l'avoir éteinte, une allumette dont il vient de se servir. Le feu prend aux herbes de la prairie. Mais comme la direction du vent éloigne la flamme du chemin de nos voyageurs, ceux-ci continuent leur route. Cependant l'incendie se propage avec une rapidité effroyable: une mer de feu s'étend dans toutes les directions et gagne de proche en proche toutes les forêts des alentours. Elle s'accuse à l'horizon par une clarte éblouissante. Au retour des voyageurs, sur un espace de deux jours de marche ils trouvent le sol calciné par l'incendie, des milliers d'animaux rôtis par la flamme, et dans le lointain une lueur rougeâtre indique à ne pas s'y tromper que le fléau poursuit ses ravages... Tel serait, mes Frères, le spectacle

que nous présenterait le monde, si Dieu nous permettait de voir d'une manière sensible la propagation du scandale et du mauvais exemple...

C. Application pratique. — Et que dirons-nous maintenant, non pas des impies, non pas des libertins, qui dans leur rage méchante sèment partout le mal et propagent la corruption, mais de ces chrétiens qui ne se croient coupables d'aucune faute autre que celles qu'ils ont commises personnellement ? Que dirons-nous de ces parents qui lisent eux-mêmes des journaux impies ou licencieux, et ne craignent pas de les laisser ensuite tomber aux mains de leurs enfants ? Que dirons-nous de ces jeunes filles dont la parure immodeste est au milieu des assemblées du monde un scandale continuel ? de ces maîtres qui profanent le saint jour du dimanche, et forcent par leurs exigences ceux qui leur sont subordonnés, de le profaner également ?

Et, pour nous rapprocher davantage d'Hérode, faut-il parler de ces politiques de salon ou d'estaminet qui ne craignent pas de fournir des armes à l'impiété en exposant devant le premier venu leurs prétendus doutes sur les mystères de la foi, qui citent à leur tribunal les ministres du Seigneur et se font les orgueilleux censeurs de leur conduite, les impitoyables critiques de leurs actes et les crédules révélateurs de leurs fautes ? Savent-ils eux-mêmes dans combien de cœurs ils ont ébranlé l'attachement à la foi, la soumission à l'autorité et la confiance filiale si nécessaire à l'égard des pasteurs des âmes ? Savent-ils combien de blasphèmes et de moqueries ils ont fait lancer contre la personne adorable de Jésus-Christ ? Non, ils n'ont pensé qu'à eux seuls : mais, comme Hérode, ils ont agi en public, et la foule qui les admire, qui les craint ou les aime, a été entraînée par leur exemple à faire comme eux : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo !*

Péroraison. — Puissent ces considérations avoir fait sur vous, mes Frères, l'impression qu'il est juste qu'elles

fassent. De nos jours, le Christ est traduit devant le tribunal des hommes, la foi et la morale sont méconnues : il en résulte que de nos jours aussi la faiblesse du caractère et le mauvais exemple exercent de terribles ravages. Mais, je l'ajouterai pour la consolation des âmes fidèles et pour l'encouragement de tous ceux qui ont de mauvais exemples à réparer, de nos jours aussi, plus que jamais, l'énergie des convictions, la pratique généreuse des vertus chrétiennes et surtout le spectacle d'une conversion sincère et durable, frappent les regards et produisent les résultats les plus consolants. Ah ! puisque vous êtes décidés à servir et à aimer Jésus, osez donc le faire sans crainte et sans respect humain... Osez prendre sa défense. Sachez arrêter le mal là où votre influence est capable d'y réussir; mais surtout (ce que vous pouvez toujours) répandez partout la bonne odeur des vertus... Faites briller vos œuvres aux yeux des hommes, non pour qu'ils vous en louent, mais pour qu'ils soient amenés à glorifier votre Dieu et votre Sauveur, votre Père qui est dans les cieux : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est !*

JÉSUS DEVANT SES JUGES.

Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.

(Ps. II, 2.)

Si chaque circonstance de la Passion du Sauveur mérite toute notre attention, si chacune est féconde en salutaires enseignements, il n'est pas moins utile de réunir en plusieurs groupes toutes ces circonstances et de les méditer ainsi dans leur ensemble. Or, la Passion de Jésus, à partir du moment où les Juifs s'emparent de lui au jar-

din des Oliviers, peut, ce me semble, être ramenée facilement à trois chefs principaux : Jésus devant ses juges, Jésus aux mains de ses bourreaux, Jésus immolé sur la croix. — C'est la première partie de ce drame que je me propose de présenter aujourd'hui à votre piété.

A peine Judas a-t-il, de son baiser parricide, désigné aux soldats qui l'accompagnent leur innocente victime, que la Passion commence à déployer ses horreurs. Depuis ce moment, jusqu'à celui où Jésus expirera sur la croix, il n'y aura plus aucun répit à ses souffrances. On verra la justice souveraine traînée de tribunal en tribunal, le saint des saints traité d'impie et de blasphémateur, celui qui est la douceur et l'innocence même abreuvé d'outrages, écrasé sous les tourments, condamné à la mort la plus infâme. Comment expliquer un si étrange spectacle? Comment le cœur des hommes, que Dieu a créé droit et juste, peut-il se porter à de tels excès? Il n'est que l'empire de la passion qui puisse l'expliquer, et parmi toutes les passions, la haine explique seule cette conduite infâme et insensée des Juifs. — Voyons donc quelle était cette haine, et, puisque tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction, cherchons, en examinant les motifs qui ont enflammé cette passion terrible, à nous rendre salutaire la vue des douleurs de notre divin Rédempteur.

I. — Haine contre Jésus.

[Prenez dans le sermon " Jésus devant Anne et Caïphe „ voir ci-dessus, page 133-136, le développement de ce point jusqu'à *Et alia multa blasphemantes dicebant in eum.* A. Qui? B. Comment? *a) Au jardin. b) Au tribunal. c) La nuit.] (Note du Père Verbeke.)*

d) Devant Pilate. Voilà donc que la haine a pu se satisfaire. Dans l'ombre, dans le silence de la nuit, elle a épuisé ses ressources. Mais elle est loin d'être assouvie. *Nunquam dicit, Sufficit* (Prov. xxx, 16). Il lui faut une nouvelle consécration légale; il faut que le gouverneur romain

sanctionne la condamnation prononcée contre Jésus au tribunal de Caïphe et que, mettant au service des Juifs le code criminel romain, il fasse mourir sur une croix Jésus de Nazareth. Ici la passion semble un moment déçue dans ses espérances. Pilate a le cœur droit : il ne consent pas tout d'abord au rôle de complice dans une œuvre d'iniquité ; il examine, il hésite. Il n'en fallait pas davantage à la haine pour s'irriter. Je ne vous la montrerai pas, mes Frères, dans sa lutte contre le gouverneur, je ne vous peindrai pas ses élans de rage. Il suffira que je vous fasse voir la haine dans son paroxysme. Regardez ! Devant le peuple est Jésus, couvert de plaies, Jésus le bienfaiteur des hommes ! *Ecce homo,* dit Pilate à la foule. Pour réponse, il n'y a qu'un cri : *Crucifige, crucifige!* Pilate s'effraie. Il continue : *Ecce rex vester.* Et la foule : *Tolle, tolle, crucifige eum! — Regem vestrum crucifigam ? — Non habemus regem nisi Cæsarem.* Et cependant ce César envers lequel les Juifs font ici cette profession de loyalisme servile, c'était le doux Tibère que les historiens romains nous ont fait connaître... Pilate voit qu'il ne peut plus résister. Il se lave les mains : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus. Vos videritis.* Et il n'y a qu'un cri pour lui répondre : *Sanguis ejus super nos.* Peut-on aller plus loin dans l'expression de la haine ? Je ne le pense pas.

Mais ce drame que je viens de rappeler, s'est-il terminé dans le prétoire de Pilate ou du moins au sommet du Golgotha ? Non, mes Frères ; voici dix-huit siècles qu'il dure ; car la haine qui s'acharna sur Jésus sous le règne de Tibère, n'a pas cessé depuis lors, et elle continue plus que jamais de notre temps. Elle s'exerce contre Jésus, elle s'exerce contre son vicaire, elle s'exerce contre tous les vrais ministres de la religion... Elle s'exerce contre vous tous, mes Frères, qui vous faites gloire d'appartenir à Jésus...

Examinons donc les *motifs* qui ont produit cette haine. Ils nous expliqueront les spectacles que nous présente

actuellement le monde; et j'espère qu'ils seront pour nous un sujet de consolation, un encouragement et un moyen de persévérance.

II. — Motifs de cette haine.

Au premier abord, mes Frères, rien ne nous explique l'animosité dont Notre-Seigneur fut l'objet de la part des Juifs. Au point de vue du peuple juif, que pouvait-on lui reprocher? Ne s'était-il pas toujours montré pour lui plein de bonté? N'avait-il pas guéri ses malades? N'avait-il pas passé partout en faisant le bien? Ne s'était-il pas montré son bienfaiteur en lui prêchant une doctrine admirable, toujours en rapport avec la loi que Dieu lui-même avait donnée à ce peuple? Ici je dois vous rappeler ce que je disais en commençant cette méditation : quelques hommes parmi les Juifs portaient au fond de leur cœur un implacable ressentiment contre Jésus, et ce sont ces hommes qui ont communiqué leur haine au reste du peuple. Nous demandons ce qui les a ainsi excités contre le Sauveur. J'ouvre l'Évangile, et je trouve aisément la réponse. Jésus s'est posé devant eux comme *censeur,* comme *législateur,* comme *Dieu :* voilà pourquoi ils se sont déclarés ses ennemis.

A. Jésus s'est posé comme censeur. — Écoutez comment il parle aux pharisiens superbes : *Væ vobis, scribæ et pharisæi* (Matth. xxiii). Les pharisiens se regardaient comme sages : Jésus leur dit qu'ils sont *cæci et duces cæcorum...* Il dévoile leur sot orgueil, leur outrecuidance : *Amant,* dit-il, *primas cathedras in synagogis et vocari ab hominibus Rabbi.* Ils font parade d'un grand zèle pour la loi : *Dilatant phylacteria...* Ils affectent de faire grand cas des plus petites observances *: non lotis manibus manducare... culicem excolantes, camelum glutientes.* Ils sont arrogants, parce qu'ils font de temps à autre quelques prosélytes; mais écoutons le Sauveur leur dire : *Circuitis mare et aridam ut faciatis unum proselytum, et, quum fuerit factus,*

facitis eum filium gehennæ. " Vous, docteurs de la loi, disait encore Jésus, vous imposez aux autres de lourdes charges, et vous ne daignez pas même toucher du bout des doigts ces fardeaux... Vous n'avez pas voulu entrer dans la voie du salut, et ceux qui entraient, vous les en avez empêchés ! „ (Luc. XI.)

La race des pharisiens n'est pas éteinte. Ils sont au milieu de nous, ces hommes, ces sages du jour... *(Appliquez.)* — Et comment Jésus-Christ les a-t-il traités ? *Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulcris dealbatis quæ a foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia.* Eh bien, au milieu de nous Jésus-Christ continue à faire entendre le même langage ; car il vit au milieu de nous, il vit dans la personne de son vicaire, il vit dans la personne de ses prêtres. Il dit à tous par la bouche du Pape, comme jadis par la bouche de l'apôtre saint Jude, dans l'Épître canonique : " Gardez-vous de ces hommes pervers qui, écumant comme les flots d'une mer en furie, répandant leur confusion et promettant la liberté, tandis qu'ils ne sont que les esclaves de la corruption, se sont efforcés par leurs fallacieuses doctrines et par leurs pernicieux écrits de renverser les fondements de la religion catholique et de la société civile, de détruire toute vertu et toute justice, de dépraver tous les cœurs et tous les esprits. Ils espèrent détourner de la règle des mœurs les hommes imprévoyants et surtout la jeunesse inexpérimentée ; ils voudraient, après avoir fait de cette jeunesse une lamentable victime de la corruption, la précipiter dans les filets de l'erreur et l'arracher enfin du sein de l'Église. „ (Pie IX, au commencement de l'Encyclique *Quanta cura,* 1864.)

Ainsi parlent les Papes ; ils parlent en censeurs des vices, comme Jésus-Christ faisait : et voilà pourquoi nos modernes pharisiens haïssent Jésus-Christ dans la personne du Pape...

B. Jésus-Christ est encore haï parce qu'il s'est posé

comme législateur. — Ah! s'il se fût contenté, comme le voulaient les Juifs, d'établir un règne de jouissances matérielles; si du moins, tout en prêchant une morale pure, il l'avait donnée comme un simple idéal, à l'exemple de Socrate, comme un idéal que chacun eût été libre de négliger, les pharisiens n'auraient pas eu assez de palmes pour les jeter sous ses pas... Mais une morale austère, l'amour de la pauvreté, l'amour de l'humiliation, l'amour de la chasteté, comment résonnait-elle aux oreilles de ces pharisiens corrompus? Et cette morale était présentée avec autorité. *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis* (Luc. XIII, 5). Non seulement Jésus annonçait la loi et définissait les devoirs de chacun : il parlait encore de juger les transgresseurs. Il annonce les châtiments en son nom personnel, en parlant du grand jour du jugement : *Multi dicent MIHI in illa die... Et tunc confitebor illis : Quia nunquam novi vos; discedite a me* (Matth. VII, 22, 23). Voilà, ce me semble, ce qui explique la haine des pharisiens et des scribes. Jésus docteur est détesté, parce qu'il se pose en même temps comme législateur et comme juge; car enfin lorsqu'on hait un législateur, c'est parce qu'il est juge et qu'il attache une sanction à sa parole.

C. Et comme le titre de " Dieu „ réunit tous les titres précédents dont nous venons de parler, c'est à celui-là qu'on s'attaque. " Nous ne vous lapidons pas pour avoir fait une bonne œuvre, mais parce que vous vous dites Dieu „ (Jo. x, 33). Nulle part on ne voit cette vérité prouvée d'une manière plus évidente que dans l'interrogatoire auquel Jésus-Christ fut soumis au palais de Caïphe (Voyez le sermon " Jésus devant Anne et Caïphe „ (1)...

Et maintenant, mes Frères, comprenez-vous pourquoi nos Sadducéens modernes, qui voudraient comme leurs devanciers nous persuader que tout meurt avec le corps, pourquoi, dis-je, ils s'épuisent en blasphèmes, en invec-

(1) Supra, pag. 137 et 138.

tives et en calomnies contre Jésus, contre son vicaire, contre ses ministres? Vous avez la clef de leurs machinations.

Tacite a dit un mot d'une grande profondeur : *Proprium est humani ingenii odisse quem offenderis.* (Expliquez :) L'homme qui en a offensé un autre, surtout si c'est un supérieur, ne voit plus en celui-ci qu'un objet à craindre; et comme il veut se débarrasser de cette crainte, il cherche contre lui des motifs de haine : il voudrait le faire disparaître, il voudrait l'anéantir... On dit : " Le prêtre dans son église! „ Pourquoi? Afin que sa robe même ne vienne pas réveiller des idées importunes. Et il y en a qui inspirent ces sentiments à l'enfance. J'ai entendu moi-même dans une des villes de notre Belgique (Louvain) sortir de la bouche d'enfants de dix ans cette effrayante parole qu'ils prononçaient à la vue de quelques prêtres qui passaient dans la rue : " Les vois-tu, ces méchants, ces vilains? „

Péroraison. — Que la haine dont le Christ est l'objet, ne vous étonne donc pas, mes Frères... Si cette haine s'acharne aussi contre vous, c'est que le monde trouve en vous comme dans le Messie des censeurs et, j'ose le dire, des juges. Votre foi condamne son indifférence, votre piété condamne sa froideur, votre zèle confond sa lâcheté, comme l'innocence de vos mœurs condamne sa corruption...

Ne vous effrayez donc ni de la haine qui poursuit le Sauveur, ni de celle qui s'attaque à vous-mêmes. Lui-même a dit à ses apôtres dans le discours de la dernière Cène : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret; quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. Mementote sermonis mei quem ego dixi vobis : Non est servus major domino suo* (Jo. xv). Et quelque temps après il ajouta cette parole consolante dont je me servirai, mes Frères, pour terminer

cet entretien : *Hæc locutus sum vobis ut* IN ME *pacem habeatis. In mundo pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum.* Oui, je vous ai montré la haine qui s'acharne au nom de Jésus, afin que vous ayez la paix en songeant à Jésus... Je vous ai montré cette haine se perpétuant jusqu'à nos jours et j'ai fait connaître les motifs de cette haine, afin que vous n'en soyez ni scandalisés ni effrayés. Je vous ai rappelé d'après l'Évangile que nous aussi, si nous aimons Jésus, nous aurons part à cette haine; mais j'ai ajouté que toujours dans les tribulations que le monde vous suscitera vous pourrez vous dire à vous-mêmes : Oui, je souffre persécution de la part du monde; toutefois j'ai confiance, car Jésus a vaincu le monde.

JÉSUS ET LE PEUPLE.

Popule meus, quid feci tibi aut quid molestus fui tibi ? Responde mihi. (Michæas, VI, 3.)

Exorde. — C'est avec ces touchantes paroles que Dieu, par l'organe de son prophète, se plaint de l'ingratitude de son peuple. Qui mieux que Jésus-Christ peut se les approprier?... Mais ces paroles adressées au peuple juif, ne pourrait-on pas nous les adresser à nous-mêmes ? Nous n'avons peut-être pas abandonné Jésus-Christ aussi lâchement que les apôtres; nous n'avons peut-être pas à nous reprocher la morgue hautaine d'Anne, l'astuce de Caïphe, la duplicité de Pilate, l'endurcissement d'Hérode : et cependant nous ne sommes pas contents de nous-mêmes... Il reste à voir si par notre conduite passée nous n'avons pas imité plus ou moins le rôle qu'a joué la foule du peuple juif dans la Passion du Sauveur.

Je trouve dans cette foule deux dispositions funestes qui sont peut-être les nôtres et qui conduisent à des écarts auxquels nous ne sommes peut-être pas étrangers.

I. — Dispositions intérieures de la foule des Juifs.

Si j'examine l'état intérieur de la plupart des hommes, l'inconstance est le caractère dominant de leurs jugements et de leurs affections. Ce qu'ils ont regardé comme vrai aujourd'hui, ils le regardent comme faux demain ; ce qu'ils ont aimé la veille, ils le réprouvent le lendemain. Pourquoi ? Parce que la plupart des hommes subissent une double influence : l'*impression du moment* et l'*influence d'autrui*.

A. L'IMPRESSION DU MOMENT. — Nous cherchons toujours à nous satisfaire ; nous avons soif de tout ce qui peut nous procurer le bonheur et nous y faire parvenir. Mais tout est changeant autour de nous : telle chose qui aujourd'hui peut nous être utile, ne peut plus nous servir à rien demain ou même nous semble nuisible. Tel homme en qui nous voyions un protecteur, un intercesseur puissant, vient-il à déchoir, nous n'avons plus rien à attendre de lui : au contraire, nous avons peut-être à craindre d'être enveloppés dans sa ruine. C'est cette impression, favorable ou défavorable, venant des objets qui nous entourent, qui règle nos jugements et nos affections. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous mettons la vertu sur la même ligne que les choses humaines, c'est que nous ne voyons en Jésus-Christ qu'un homme dont la loi nous favorise ou nous contrarie. Absorbés dans la vie des sens, nous oublions nos destinées éternelles ; nous ne voyons pas quel rapport la loi chrétienne a avec l'éternité ; nous ne considérons pas que, *Non sunt condignæ passiones hujus temporis...* comme le dit saint Paul écrivant aux Romains.

Voilà, mes Frères, ce qui explique la conduite de la masse du peuple juif à l'égard du Sauveur. Lorsque Jésus parcourait les villes et les campagnes, guérissant les malades... le peuple voyait en lui un bienfaiteur, un libérateur. Il aurait voulu faire de lui son roi ; car c'est un roi temporel qu'il s'attendait à trouver dans le Messie

promis à ses ancêtres. Vous savez comment le peuple suivait Jésus au désert et comment, après l'avoir vu rassasier des milliers de personnes avec quelques pains, il voulut le proclamer roi... Au temps dont nous parlons, il y avait peu de jours, la résurrection de Lazare avait rempli Jérusalem de stupéfaction; et quand le Sauveur avait fait son entrée triomphale dans cette ville, l'hosanna...

Mais voici que tout change! Un traître a fourni aux ennemis de Jésus le moyen de s'emparer de sa personne: le thaumaturge n'a pas résisté, lui qui si souvent s'était rendu invisible. Aux yeux de la foule le charme était rompu. Les apôtres eux-mêmes, peuple sous ce rapport, qui avaient suivi *usque ad fractionem panis,* mais non *ad bibendum calicem Passionis,* comme s'exprime si bien l'auteur de l' " Imitation, „ les apôtres, dis-je, se sont enfuis, et le peuple voit Jésus emmené par les soldats, traîné de tribunal en tribunal. Que voulez-vous que le peuple pense encore de sa mission, de sa puissance? Que peut-il encore attendre de lui? Aussi voyez comme les esprits se détachent de Jésus : à l'affection succède une inquiète curiosité. La foule se presse au palais d'Anne, elle s'amasse au tribunal de Caïphe. Un examen impartial dont le peuple serait témoin, suffirait pour rendre au Sauveur ses sympathies : mais hélas! nous l'avons vu, la haine seule siégeait au tribunal inique d'Anne et de Caïphe.. C'est donc dans son équité naturelle que le peuple aurait dû trouver la force de bien juger; malheureusement, une seconde disposition de toute multitude s'y opposait.

B. L'influence d'autrui. — Que voit le peuple? Les faux témoins qui se pressent à l'audience. Leurs dépositions se contredisent; mais il n'en reste pas moins une impression fâcheuse... Les scribes et les pharisiens traitent Jésus, non comme un accusé qu'on interroge, mais comme un criminel convaincu. Le grand prêtre le questionne avec hauteur, et interprète le silence du Sauveur comme un

aveu de sa culpabilité. Si l'accusé répond, on le punit comme d'une insolence insupportable. Bien plus, le grand prêtre, comprenant que la magnanimité de ces réponses est de nature à provoquer l'admiration de la foule, déchire ses vêtements et crie au blasphème! Comment le peuple, mobile et ignorant, pourrait-il résister à de telles impressions? Jésus n'est plus pour lui qu'un scélérat et un imposteur...

Ah! mes Frères, qu'il est triste d'être ainsi sous l'influence et sous l'empire du premier venu! A combien d'erreurs on s'expose lorsqu'on prend comme base de ses convictions les appréciations de certaines gens qui nous en imposent par un peu de prestige mondain! Dites, combien les fluctuations continuelles de votre volonté, de vos affections, de vos jugements, ne sont-elles pas dues à cette triste influence? Les opinions souvent erronées d'un homme puissant dont nous craignons le mécontentement, s'imposent de force à notre jugement... Les erreurs d'un ami que nous regardons étourdiment comme éclairé, attirent notre adhésion... Le mouvement de la mode a tout pouvoir sur nos affections...

Quel remède y a-t-il à cette inconstance? Le remède, Dieu nous l'a donné dans l'immuable vérité de notre fin dernière, qui seule devrait diriger toutes nos démarches... Afin de nous rendre plus facile le choix entre tant de moyens de perte ou de salut qui se présentent à nous, afin de nous donner un guide assuré au milieu de toutes les opinions qui s'entre-croisent et qui intéressent souvent notre éternité, il a établi l'autorité infaillible de l'Église. Si jusqu'ici nous nous sommes trouvés incertains, irrésolus, inconstants, c'est, n'en doutons pas, que nous nous sommes éloignés de ce centre de la vérité, c'est que nous avons refusé d'écouter la voix de nos pasteurs, pour prêter l'oreille à des doctrines mensongères... Plus heureux que le peuple juif, nous savons, nous, que l'autorité spirituelle qui nous guide est infaillible, que tout ce qui lui est

contraire, n'est que fausseté et hypocrisie... Attachons-nous donc à cette autorité avec une fermeté inébranlable, et suivons sa direction... Sans cela, nous serons inévitablement entraînés dans des excès que nous déplorerons peut-être lorsqu'il sera trop tard, mais qu'il nous faudra cruellement expier. C'est ce qui arriva au peuple juif.

II. — Conduite extérieure de la foule des Juifs.

Si nous n'en avions pas sous les yeux des preuves irrécusables, nous ne pourrions croire à ces inconcevables excès de la passion populaire... A entendre les cris qui retentissent autour du palais de Pilate, qui croirait qu'il y a là le même peuple qui peu de jours auparavant... Mais par suite de l'impression du moment, sous l'empire de l'excitation d'autrui, nous allons voir cette foule abandonner la cause de la justice et sacrifier même ses intérêts les plus chers.

A. La foule abandonne la cause de la justice. — Lorsque les scribes et les pharisiens, interrogés par Pilate sur les crimes reprochés à Jésus, répondent qu'il soulève la nation, qu'il refuse de payer le tribut à César, qu'il se proclame le Christ-roi, la foule garde le silence. Elle sait bien, elle, combien ces accusations sont fausses et calomnieuses. Jésus lui a prêché la soumission à toute autorité légitime. *Super cathedram Moysi sederunt... Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite* (Matth. xxiii). C'est encore lui qui a dit : *Reddite igitur quæ sunt Cæsaris Cæsari* (Marc. xii). Il a fui lorsque la foule lui offrait la couronne... Mais au moment dont nous parlons, le peuple est déjà tout entier sous l'influence de ses chefs : il garde le silence...

Eh bien, la haine des pharisiens ne se contente pas de ce silence, et lorsque Pilate présente au peuple le choix entre Barabbas et Jésus, les pharisiens excitent le peuple, et le peuple crie : Nous préférons Barabbas! — Alors Pilate de demander : Que ferai-je donc de Jésus ? Ah ! la

voilà, cette question si impatiemment attendue ! Voyez-vous les pharisiens circuler dans les groupes, promettre, menacer? Faible d'abord, bientôt plus général, enfin unanime et terrible retentit le cri de mort : La croix ! A la croix ! Crucifiez-le ! O Christ, vous voilà jugé ! Jugé par ce peuple que vous avez comblé de bienfaits, pour qui vous avez suspendu les lois de la nature...

Et vous, mes Frères, vous que je vois parmi les ennemis de Jésus, vous qu'en des circonstances solennelles on a vu garder un silence coupable, déposer dans les urnes un vote inique, peut-être vous unir aux cris d'une multitude impie et sacrilège, dites-moi, êtes-vous personnellement des ennemis de Jésus ? N'y a-t-il pas dans votre cœur une voix qui plaide pour la vérité, pour la religion, pour la justice, pour la vertu? Qui oserait en douter? Vous, homme estimable aux yeux du monde, lorsqu'on vous voit, tout en remplissant certains devoirs que la religion impose, faire cependant cause commune avec l'impiété, à quoi peut-on attribuer tant d'inconséquence ? On sait que vous avez reçu une éducation chrétienne, que vous avez été comblé des bienfaits de Jésus-Christ. Comment expliquer tant d'ingratitude ? L'explication, la voici : Vous avez été entraîné ; vous êtes sous l'influence des ennemis du Christ... Vous vous effrayez déjà de l'abîme vers lequel vous marchez. Vous n'auriez jamais cru aller si loin. Mais je vous le prédis : vous irez plus loin encore. Vous avez déjà sacrifié Jésus : vous en viendrez à vous sacrifier vous-même. Vous êtes en train d'attirer sur votre tête par un excès d'aveuglement les plus redoutables châtiments de la vengeance divine.

B. La foule sacrifie ses intérêts les plus chers. — Oui, une fois que la passion s'est rendue maîtresse d'un cœur ou quand on s'est livré comme un instrument docile aux passions d'autrui, il n'est point d'extrémité où l'on ne puisse aboutir. Témoin cette foule aveugle qui vient de demander à grands cris le supplice du Sauveur. Pilate a

eu recours à un de ces expédients funestes que nous avons flétris dans un entretien précédent, et voici que Jésus apparaît tout sanglant sur la terrasse... Pilate le montre au peuple, en disant : Voilà l'homme ! N'y aura-t-il pas un sentiment de pitié dans le cœur de ce peuple? Ce sentiment surgit, mais la tyrannie l'étouffe. Le tyran qui domine ordonne de nouveaux cris : de nouveaux cris retentissent. " A mort ! A mort ! Crucifiez-le ! „ — Quoi, dit Pilate, je crucifierais votre roi ! — Nous n'avons point d'autre roi que César ! Et lorsque, effrayé en entendant ce nom redoutable, le juge se lave les mains, en disant : Je suis innocent du sang de ce juste, écoutez la terrible imprécation dont le châtiment visible dure déjà depuis dix-huit siècles : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! O peuple, peuple insensé, que faites-vous ? Vous n'avez, dites-vous, d'autre roi que César : mais le connaissez-vous, ce César que vous demandez? César, ce sont les guerres lointaines, c'est l'amphithéâtre, c'est l'impôt onéreux ! Naguère vous ne supportiez pas l'idée de lui payer un léger tribut, et maintenant... César, aujourd'hui c'est Tibère, demain ce sera Néron... — Qu'importe ! César est le roi de nos chefs, nous voulons César. Quant à Jésus, que son sang retombe sur nous ! Mais y songez-vous, malheureux Juifs ? Savez-vous ce que c'est que le sang du Dieu véritable s'attachant à un peuple, le désignant aux yeux de tous comme l'opprobre vivant de l'humanité ? Et vos enfants ! Qu'ont-ils fait, les infortunés, pour être voués par leurs pères à un si effroyable châtiment ?

Nous frémissons à cette idée, mes Frères ; mais il y a lieu de frémir encore davantage quand nous voyons, au sein du christianisme, le peuple de notre temps attirer sur sa tête les malédictions du ciel, et exposer, lui aussi, ses pauvres enfants à une réprobation dont il a ouvert les portes devant lui... Oui, je tremble lorsque je songe à ces chrétiens insensés qui par d'horribles serments s'engagent au service du César infernal, qui renient sur leur lit de

mort le Christ sauveur, qui par une éducation athée vouent leurs tristes enfants au sort le plus malheureux... Et tout cela pour obéir à cette tyrannie dont une fois ils ont subi le joug implacable!

Péroraison. — Mais vous me direz peut-être, mes Frères, que vous avez reconnu dans cette conduite du peuple, qui est en partie la vôtre, bien des traits que déjà auparavant nous avions dépeints. Ce peuple applaudit à l'astuce de Caïphe et des pharisiens, il partage la faiblesse de Pilate, il aboutit au même terme qu'Hérode! — Vous avez raison, il en est ainsi. Toutefois il reste une différence essentielle qu'il faut remarquer : ce qui est malice, endurcissement, haine invétérée chez les premiers, est chez le peuple inconséquence, inconstance, irréflexion. Il lui est donc plus facile de revenir. Lorsqu'il aura reconnu son erreur, il lui suffira de reconnaître Jésus, de s'attacher à lui, de se laisser conduire désormais par les principes invariables de la Foi, de se soumettre à la conduite de l'Église. A cette condition, il est sûr de ne plus s'égarer, d'échapper à la tyrannie qui le menace, et de trouver sous le sceptre de Jésus le bonheur et la paix.

JÉSUS, ROI DES DOULEURS.

Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua. (Cant. III, 11.)

Exorde. — Voilà, mes Frères, les paroles que l'Église applique à Notre Seigneur Jésus-Christ au jour où elle fait la mémoire du couronnement d'épines. Elle nous montre le Sauveur couronné de ces épines cruelles par la main de la Synagogue, sa mère, et elle nous dit : *Egredimini et videte* ***REGEM.*** Jésus est notre roi, et nulle part je ne trouve

cette royauté plus clairement exprimée, affirmée plus souvent, que là où l'Évangile nous le montre abandonné aux mains des bourreaux. Au tribunal de Pilate, c'est la grande accusation des Juifs : *Hunc invenimus..dicentem se Christum Regem esse* (Luc. XXIII). C'est l'objet des préoccupations de Pilate : *Tu es rex Judæorum?* (Matth. Marc. Luc. Jo.) Jésus avoue cette royauté : *Tu dicis quia rex sum ego* (Jo. XVIII, 37). Les soldats lui jettent cette appellation de " roi „ comme une dérision et une injure : *Ave, rex Judæorum!* (Matth. Marc.) Enfin, sur la croix, en trois langues, je lis ce titre : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum.*

Mais quel nom donnerons-nous à ce roi? Il mérite tous les noms les plus honorables. David l'appelle un roi de gloire : *rex gloriæ* (Ps. XXIII). Le prophète Zacharie l'appelle un roi qui apporte la justice et le salut : *Rex tuus veniet tibi justus et salvator* (Zach. IX, 9). Isaïe le nomme " prince de la paix: „*princeps pacis* (IX,6). Mais le même Isaïe (LIII,3) l'appelle aussi " l'homme des douleurs „ *virum dolorum.* Eh bien, quand je contemple Jésus livré à ses bourreaux, je ne puis lui donner que ce dernier nom, et comme Jésus est roi, je l'appellerai " Roi des douleurs! „

C'est ce nom que nous méditerons ensemble. — Examinons les *titres* de Jésus à cette royauté, et voyons comment notre divin Sauveur *exerce* cette royauté nouvelle et singulière : ce sera pour nous une source abondante de salutaires réflexions.

I. — Titres de Jésus à cette royauté.

A. Possession. — Posséder l'apanage royal, le posséder par une légitime occupation et s'en montrer le digne possesseur, voilà, mes Frères, ce qui constitue à nos yeux l'idéal du souverain. Eh bien, si je ne crains pas de nommer la douleur un royal apanage, à qui mieux qu'à Jésus cet apanage pourra-t-il appartenir? Oublions tout ce qui s'est passé dans cette nuit lamentable, depuis que le baiser de Judas a livré l'innocent. Venons au prétoire et enten-

dons Pilate dire au chef des bourreaux : *I lictor, expedi virgas.* Voyez-vous mon Jésus aux mains d'une soldatesque effrénée? On lui arrache brutalement ses habits; on le pousse à coups de poing vers la colonne de la flagellation.

[Flagellation.] Et puis commence la plus horrible scène. Des cordes noueuses, des verges, des chaînes de fer déchirent les chairs de Jésus. On ne frappe pas cette chair virginale et délicate, on la laboure... Le corps du Sauveur est bientôt couvert de sang; le sang ruisselle... Quand les premiers bourreaux sont fatigués, d'autres leur succèdent... Jésus se plaint doucement; mais il ne peut arrêter la rage qui s'acharne sur lui. Les plaies s'ajoutent aux plaies, les blessures aux blessures... Enfin, la victime ne donne plus aucun signe de vie; il est temps de cesser. On approche, il vit encore! " Coupez ces liens qui l'attachent. „ On les coupe, et il tombe dans une mare de sang... Mais le voilà qui se relève. Ah! il n'a pas encore succombé.

[Couronnement d'épines.] N'y a-t-il plus rien à lui faire souffrir? Tout son corps n'est qu'une plaie; mais sa tête sacrée a conservé un air de sereine majesté; sur son front meurtri éclate encore la grandeur royale : eh bien, cette grandeur, il va l'expier. Il se dit roi : il lui faut une couronne, un sceptre, un manteau royal. La couronne, la voici. De longues et piquantes épines! Pour sceptre, on prend un roseau, et pour manteau royal un haillon de pourpre qui traîne sur le pavé de la caserne. Faut-il vous rappeler les détails de cette scène, mes Frères? Faut-il vous dépeindre la violence avec laquelle on presse la couronne d'épines sur la tête du Sauveur? ces coups de roseau au moyen desquels on l'enfonce? Faut-il vous rappeler ces soufflets, ces crachats immondes, ces grossières insultes, indignes traitements qui se mêlent sans cesse à de nouvelles tortures?

[Ecce homo.] Voici que Pilate montre Jésus au peuple : *Ecce homo!* Écoutez la réponse : *Tolle! Tolle!* Et comme

Pilate reprend : *Ecce rex vester,* les Juifs répliquent : *Non habemus regem nisi Cæsarem. — Tolle, tolle!* Otez-le ôtez-le! Otez-le nous! — Mais c'est votre roi, votre bienfaiteur! — Otez-le, ôtez-le! Eh bien, nous l'ôterons, dit enfin Pilate; qu'il soit fait comme vous le voulez! *Crucifigatur!...*

[Portement de la croix.] Et on apporte la croix! Venez, Jésus, chargez votre épaule meurtrie de ce bois pesant et grossier. Commencez cette marche douloureuse... Suivons ce triste cortège, mes Frères, et parcourons les stations que l'Évangile et la tradition chrétienne nous marquent... Première chute... Rencontre de Marie... Jésus n'en peut plus; Simon de Cyrène... Véronique... Malgré le secours, seconde chute... Enfin, voilà le Calvaire; Jésus regarde et il tombe, plus lourdement que les deux premières fois... Il est temps, vrai Roi des Juifs, de monter sur ton trône; mais avant que tu subisses aux yeux de ton peuple la suprême avanie, on va t'arracher tes vêtements... et puis, avec ces clous affreux, on te fixera au gibet!

Au moment où le Christ va prendre possession de son trône, je m'arrête, mes Frères, pour vous demander s'il lui manque une douleur dont il puisse se dire le roi. Regardez ce pauvre corps, cette tête, cette épaule... Songez que dans ses mains et dans ses pieds vont être enfoncés des clous cruels... Lui manque-t-il une souffrance du corps? Manque-t-il une douleur à son âme? Son honneur, qu'est-il devenu? Où est le peuple qui naguère chantait l'hosanna sur son passage?... Et puis, ses affections les plus chères, comment ont-elles été récompensées? Le peuple, pour lequel il s'est fatigué... Les disciples... Et enfin, pour comble d'amertune, voilà sa mère, sa mère qu'il aime si tendrement et qui est là, condamnée à le voir souffrir... Non, non, il n'est pas de douleur comparable à celle de Jésus. *Si est dolor sicut dolor meus !* — Et voilà pourquoi à titre de possession et d'apanage royal il est roi des douleurs!

B. Acquisition. — Je me hâte d'énumérer ses autres titres, mes Frères... Cette possession, comment l'a-t-il acquise? Ah! la douleur n'est pas toujours une gloire. Voyez ces malheureux, usés par la débauche, qui traînent dans le monde les restes d'une misérable vie. N'est-il pas vrai que leur douleur est un stigmate de honte imprimé sur leur face? Voyez le criminel endurci auquel la justice humaine fait expier dans les tourments une série d'attentats : qui osera dire qu'il est beau de souffrir de la sorte? Mais lorsque l'innocence souffre, lorsqu'elle souffre la persécution et l'opprobre, sa douleur est comme un diadème qui décore son front. Platon voulant se représenter un homme dans la position la plus sublime à laquelle un mortel puisse atteindre, suppose un juste, bienfaiteur de ses semblables, bafoué par tous et demeurant seul avec la conscience de sa vertu. Un tel homme, c'est le roi de l'humanité. Cet homme, que Platon n'avait certes pas rencontré, cet homme, mes Frères, saluez-le, c'est Jésus-Christ! Il souffre plus que personne, et il est l'innocence même. Pourquoi ces souffrances? Pourquoi ces douleurs? Ah! il souffre pour la cause la plus magnifique, la plus sublime qui se puisse imaginer : il souffre pour réparer la gloire de Dieu outragée par les créatures humaines; il souffre pour obtenir à ces créatures elles-mêmes miséricorde et pardon... Personne ne lui contestera les titres de sa douloureuse royauté.

C. Exercice. — Et cette royauté, comment Jésus l'exerce-t-il? La sainte Écriture nous le dit, et par les figures prophétiques qui annoncent Jésus, et par le récit même de la Passion, et par le témoignage des apôtres. *Sicut ovis ad occisionem ducetur,* nous dit Isaïe (cap. liii), *et quasi agnus coram tondente se obmutescet.* Devant les tribunaux, au milieu des fausses accusations et des outrages, Jésus se tait. Devant Caïphe : *Jesus autem tacebat,* dit saint Matthieu. Et devant Pilate : *Quum accusaretur a principibus sacerdotum et senioribus, nihil*

respondit. Et le gouverneur romain demeure stupéfait à la vue de tant d'héroïsme : *Ita ut miraretur præses vehementer.* C'est ce que l'apôtre saint Pierre rappelle avec admiration aux premiers fidèles, dans sa première Épître: *Qui quum malediceretur, non maledicebat, quum pateretur, non comminabatur : tradebat autem judicanti se injuste.* Peut-on voir quelque chose de plus grand, de plus noble... Peut-il y avoir un roi qui porte avec plus de justice et de dignité le sceptre et le diadème? Non! et voilà pourquoi nous proclamons Jésus roi des douleurs. Voilà pourquoi nous nous inclinons devant lui en l'adorant...

Ah! puissent nos hommages adoucir quelque peu l'amertume des douleurs dont il est abreuvé! Puisse son regard divin avoir reconnu d'avance en nous des sujets fidèles! Il en aura été ainsi, mes Frères, si nous nous soumettons à cette royauté de la douleur de Jésus et si nous en acceptons les effets.

II. — Effets de cette royauté.

A ne considérer que la nature de l'homme telle que Dieu l'avait faite et avant le péché, il est évident que la douleur est pour lui un abaissement... C'est à tort que le stoïcien Épictète s'écriait dans sa maladie : " O douleur, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal. „ Bien plus, l'aveu qu'il redoutait comme une humiliation, était déjà contenu dans cette orgueilleuse bravade. La vraie religion enseigne que la douleur est un châtiment du péché, et par conséquent un mal infligé à notre nature pécheresse : si l'homme fût resté innocent, il n'aurait pas dû souffrir. Mais nous savons aussi que Jésus-Christ, en partageant nos douleurs, les a *ennoblies,* qu'il en a *tempéré les amertumes,* qu'il les a *sanctifiées,* qu'il les a *glorifiées.*

A. Douleur ennoblie. — Honte à ceux qui souffrent! Honte aux malheureux! Honte aux faibles! Honte aux infirmes! Voilà des maximes que le paganisme ancien avait inscrites dans son code cruel. La législation de

Sparte ordonnait de tuer les enfants chétifs... Le paganisme moderne... Des peuples qui se prétendent civilisés croient remplir leur devoir envers les pauvres et les miséreux, lorsqu'ils ont prélevé sur la fortune des riches une taxe annuelle qui permet de parquer ces pauvres et ces miséreux dans quelques quartiers écartés et de leur jeter de loin une bouchée de pain, à la condition toutefois qu'ils viendront le moins possible offenser les yeux des heureux du siècle... Ah! dans le christianisme, la douleur tient une autre place. Elle règne avec Jésus. Aux pauvres, aux malades, aux orphelins on assigne les bâtiments les plus vastes et les plus salubres. Pour eux les soins les plus assidus... Et qui les leur prodigue ? De nobles femmes, des jeunes filles de naissance illustre, qui ont voué leur vie tout entière au service des membres souffrants de Jésus-Christ... Oui, des membres souffrants de Jésus-Christ. Car c'est ainsi qu'il faut considérer les pauvres et les malheureux; c'est à ce titre qu'il faut les respecter, les honorer.

Voilà donc déjà la douleur relevée, ennoblie... Elle n'inspire plus les mêmes horreurs, elle n'éprouve plus les mêmes angoisses... Enlever au malheureux qui souffre cette triste persuasion qu'il est un être méprisable et méprisé, n'est-ce pas verser un baume sur ses plaies et faire descendre la consolation dans son âme?

B. Douleur adoucie. — Mais si nous lui disions que ses souffrances chrétiennement acceptées le rendent semblable au divin Rédempteur, que Jésus le regarde avec amour et l'appelle son frère, dites, quel effet merveilleux cette pensée ne va-t-elle pas produire dans son cœur? Il me semble le voir, semblable au saint homme Job, tout couvert de hideux ulcères, privé de ses enfants, moqué par sa propre femme, méprisé de tous, accusé par ses amis. Il a tout perdu, et le monde l'abandonne. Mais entre les mains de ce nouveau Job je vois briller l'image de Jésus crucifié. Il y fixe ses regards, et je l'entends qui soupire : " O mon

Jésus, merci! Je souffre et je souffre beaucoup; mais je souffre pour vous, je souffre avec vous. „ — O vous tous qui avez souffert, vous savez combien une douleur partagée perd de son intensité. Vous tous aussi qui pour l'amour d'une personne chérie avez enduré la fatigue et la peine, dites-nous si l'amour n'est pas le soutien le plus puissant, la consolation la plus efficace dans la douleur. Est-il une mère digne de ce nom qui compte ses souffrances lorsqu'elle les supporte pour son enfant? Est-il un époux véritable qui ne soit prêt à tout souffrir pour soulager son épouse? Est-il une fille bien née qui n'accepte volontiers les veilles et les peines pour assister son père? Que sera-ce donc de souffrir avec Jésus, de souffrir pour Jésus?

J'ai dit que Jésus a adouci la douleur. J'aurais dû dire qu'il l'a transformée, qu'il en a fait un objet de délices pour l'âme qui sait aimer... Mais si tous ne peuvent pas atteindre à un degré si sublime, pour tous du moins la douleur a été sanctifiée, et il ne tient qu'à nous d'acquérir par la voie des souffrances des trésors immenses d'éternels mérites.

C. Douleur sanctifiée. — Comment? Il n'est pas nécessaire de le développer longuement; des chrétiens ne peuvent l'ignorer. En acceptant, sinon avec joie, du moins sans murmures les croix qu'il plaît au Seigneur de nous envoyer, en demeurant avec patience au milieu des épreuves et des tribulations, en unissant nos peines aux peines de Jésus... Ah! ce roi des douleurs n'épargne pas à ceux qu'il aime ces dons de sa munificence. Les souffrances qu'il nous envoie sont comme des épines de sa couronne qu'il nous laisse le soin d'enchâsser dans l'or de la sainte résignation, afin qu'elles brillent un jour à notre diadème. N'est-ce pas ce qu'il a fait comprendre à sainte Catherine de Sienne, lorsque, lui apparaissant un jour, il lui présenta deux couronnes, faites l'une d'épines l'autre de pierres précieuses, et lui dit : Choisis, ma fille?

Catherine, sans hésiter, prend la première des deux couronnes et la pose sur son front. Puis, avec toute l'ardeur de l'amour, pour être semblable à son bien-aimé, elle s'enfonce dans la tête les épines aiguës. Jésus lui dit alors : Vous avez choisi la meilleure part; et de plus, vous aurez pendant toute l'éternité des pierreries mille fois plus précieuses que celles que vous venez de mépriser pour l'amour de moi.

Je ne m'étonne plus maintenant de l'amour des saints pour la souffrance, puisqu'elle est la marque des faveurs divines et la source de la sainteté. Or, mes Frères, la sainteté est le germe de la gloire. Il résulte de là que Jésus-Christ, en sanctifiant la douleur, s'est par là même engagé à la glorifier.

D. Douleur glorifiée. — La glorification de la douleur, je la trouve dans Jésus-Christ lui-même, qui a voulu conserver dans son corps ressuscité les stigmates sacrés de ses douleurs... Je la trouve dans Marie, que l'Église salue à la fois du nom si triste de mère des douleurs et du titre glorieux de reine des martyrs... Je la trouve dans les martyrs eux-mêmes, dont nous honorons les nobles combats et que nous nous plaisons à représenter avec les instruments de leur supplice, devenus ceux de leur glorification... Je la trouve dans tous les chrétiens qui, souffrant avec résignation, inspirent, j'ose l'affirmer, inspirent, dis-je, même aux sages du siècle une admiration plus profonde et plus sincère que les conquérants par leurs triomphes et les savants par les découvertes de leur génie... Eh bien, mes Frères, voilà les effets de la royauté douloureuse de Jésus-Christ...

Ces effets, qu'il me soit permis de vous les montrer tous dans un exemple récent, bien propre à nous remplir à la fois de confusion et de confiance.

Il y a un an à peine (1), on amenait à la prison de la

(1) Ce sermon fut prêché à Louvain le 5 avril 1865, dans l'église de la Compagnie de Jésus.

Nouvelle-Orléans un matelot américain nommé Henri Haase. Il était condamné à mort pour meurtre. C'était un homme au cœur ardent, à l'esprit vif, au caractère fier et hautain. Pendant les deux premiers mois de sa détention, un seul sentiment le domine et l'absorbe : la honte ; une seule idée le poursuit : échapper par le suicide à l'opprobre du gibet. Cependant un digne religieux, aumônier de la prison, vient visiter le criminel. Il essaie d'amener au repentir cette nature farouche. Longtemps ses efforts demeurent inutiles, et les plus touchantes exhortations ne produisent aucun effet. Le prêtre ne se décourage pas : il prie, il fait prier. Il rappelle à ce malheureux dont la mort est si prochaine qu'il a une âme à sauver et que par son endurcissement il se préparerait un éternel malheur. Il lui parle de Jésus venu sur la terre pour sauver tous les hommes et pour effacer tous les péchés par l'application de son sang... Le jour commence à se faire dans cette âme. Une idée toute nouvelle pour lui s'empare du condamné : il comprend le mystère de la douleur acceptée pour Dieu en esprit de pénitence et d'expiation. La honte de l'échafaud lui apparaît sous un autre aspect : il ne voit plus en elle que l'occasion précieuse et enviable de satisfaire à la justice divine... Il s'abandonne complètement à cette méditation, et en quelques jours il est comme tout transformé...

Mais voici que la prison reçoit un nouveau condamné... Joseph Lindsey n'a pas vingt ans. Pauvre jeune homme! L'idée de périr sur un échafaud le précipite dans le plus sombre désespoir. Comme Haase il veut mettre un terme à sa vie avant qu'elle ne finisse par la main du bourreau. Mais bientôt Haase exerce sur le prisonnier un irrésistible ascendant. Lindsey protestant rentre dans le sein de l'Église catholique. Il embrasse, lui aussi, la douleur comme une expiation de ses fautes. Il jeûne, il châtie rudement son corps, tellement que son compagnon doit lui ordonner de mettre des bornes à ses pénitences...

Cependant la divine providence leur destinait un troisième compagnon. Pierre Smith, matelot protestant, également condamné à mort pour assassinat, est placé auprès de Haase pour partager sa captivité et bientôt son supplice. Vous le comprenez, mes Frères : les deux convertis sont déjà devenus apôtres, et en quelques jours Smith a non seulement abjuré les erreurs du protestantisme et déploré ses crimes, mais il est devenu comme Haase un modèle de régularité et de ferveur.

Dès ce moment la prison a changé de face. Des deux cellules occupées par les condamnés, l'une est immédiatement convertie en chapelle. Haase y construit un autel et trace lui-même sur les murs les sujets de l'ancien et du nouveau Testament les plus analogues à leur position. La nouvelle de ces événements ne tarde pas à pénétrer dans la ville. Et voyez, mes Frères, si la souffrance, même celle que le crime a méritée, n'est pas ennoblie et relevée aux yeux de tous, aussitôt qu'elle est unie à celle de Jésus. De toutes parts accourent à la prison des catholiques riches et influents, désireux de seconder l'action si visible de la grâce et d'affermir dans ces cœurs ouverts à la pénitence le règne du Sauveur crucifié. Grâce à leur munificence l'autel se décore, la chapelle se garnit, et l'auguste sacrifice de la messe est célébré à diverses reprises sous ces voûtes qui ont tant de fois retenti des blasphèmes de l'impiété et des cris du désespoir. Regardez ces hommes : tous portent sur leur poitrine l'image de Jésus crucifié. Plusieurs fois le jour ils se réunissent pour dire le chapelet, pour faire en commun de pieuses lectures, pour s'exhorter mutuellement à la patience et à la générosité. On suggère à Haase l'idée de demander sa grâce : il s'y refuse absolument. " Pourtant, ajoute-t-il d'un ton triste, si par malheur on parvenait à l'obtenir, j'irais aussitôt m'ensevelir au fond d'un cloître, pour ne plus m'y occuper que de Dieu et du salut de mon âme. „

Enfin l'arrêt est déclaré irrévocable. Trois jours avant

l'exécution, on vient lire aux condamnés la sentence fatale. A cette lecture, Haase se met à genoux; ses yeux se mouillent de larmes et il s'écrie : " Merci, merci, mon Dieu ! Vous acceptez enfin mon sacrifice ! „ Vous le montrerai-je, mes Frères, la veille du dernier jour au milieu de tous les prisonniers, leur adressant avec ses adieux les plus touchantes exhortations ? Vous montrerai-je tous ces hommes, endurcis jusqu'ici pour la plupart dans le crime, fondant en larmes à sa voix et ne lui répondant que par des sanglots ? Et lorsque la nuit est venue et que l'aumônier presse les condamnés de prendre quelques heures de repos, écoutez la réponse de leur chef : " Mon père, à quoi bon dormir cette nuit ? Demain, demain nous aurons le temps de nous reposer. Laissez-nous prier le bon Dieu toute cette nuit. C'est la dernière. „ En effet, ils prièrent jusqu'au matin.

Et lorsque le matin fut venu, la prison offrit un spectacle que le Ciel lui-même dut, ce semble, envier à la terre. A l'autel, l'aumônier offre pour les trois condamnés la divine victime; eux, prosternés sur les dalles, déjà revêtus du costume qu'ils porteront au moment du supplice, sont plongés dans l'adoration et ne songent qu'à leur Dieu. Tout autour, les personnes les plus distinguées de la ville confondent leurs prières avec celles des prisonniers. Et lorsque le Dieu d'amour est descendu sur l'autel, tous les assistants viennent s'asseoir ensemble au banquet eucharistique. Alors, les sanglots éclatent de toutes parts ; Haase seul reste ferme, et, comme le prêtre, descendu de l'autel, s'approche de lui en pleurant : Eh quoi, mon Père, lui dit-il, vous aussi ! Est-ce ainsi que vous nous donnez l'exemple du courage ?

Cependant le moment était arrivé. Dans la cour de la prison était dressé l'instrument du supplice. C'était un plancher à la hauteur du premier étage, attaché au mur par des charnières et retenu à la partie antérieure par une simple corde. Au plancher sont rivés trois escabeaux,

au-dessus desquels pendent autant de crochets munis de la corde fatale. A onze heures du matin, les condamnés paraissent sur cet échafaud. Leur visage est calme, leur regard plein de sérénité. Lindsey ne voit pas plus tôt le bourreau s'approcher de lui pour attacher la corde, qu'il la saisit, la presse avec amour sur ses lèvres et s'écrie : O corde bienheureuse, tu m'aideras, j'espère, à expier mes péchés et à entrer dans le ciel, où je verrai mon Dieu face à face! Puis s'adressant au peuple, il demanda d'une voix ferme et sonore pardon du scandale qu'il avait donné par son crime. Smith parla à son tour et exprima les mêmes idées. Mais Haase ne peut contenir les sentiments qui remplissent son cœur. Il ne se contente pas de demander le pardon de son forfait : il en montre l'origine dans l'oubli des devoirs religieux; il exalte la miséricorde divine qui, lui permettant d'expier sur un gibet les désordres de sa vie, lui réserve dans un monde meilleur les trésors de la gloire. Et, comme si déjà il se voyait en possession de ce bonheur, il entonne avec la foi la plus vive le chant des anges : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées!

L'heure sonne. Sur l'ordre de l'aumônier, Lindsey récite tout haut l'acte de contrition, et tous les trois reçoivent une dernière absolution. Aussitôt le bourreau s'approche et leur couvre le visage, puis il se retire avec l'aumônier et le shérif. Un instant les patients restent seuls, assis chacun sur son escabeau, les mains liées derrière le dos et la corde au cou. Au milieu du silence solennel qui règne dans la cour de la prison, on entend encore sur leurs lèvres les accents de la prière. Tout à coup le shérif fait un signe, le plancher s'affaisse avec fracas : les trois condamnés entrent dans leur éternité.

Péroraison. — Je n'ajouterai qu'un seul mot à ce récit. Représentez-vous d'un côté Jésus-Christ couronné d'épines, sanglant et défiguré, roi des douleurs, comme nous l'avons médité aujourd'hui; de l'autre, voyez cet

échafaud où nous venons de contempler les effets de son règne : la souffrance relevée et ennoblie, la souffrance adoucie et changée en une joie ineffable, la souffrance sanctifiée, et, nous l'espérons tous, la souffrance glorifiée: et maintenant, en présence de ce spectacle, voyant ce que notre Roi a souffert de la part de ses ennemis et les fruits que sa passion a produits dans le cœur des scélérats et des infidèles, demandez-vous ce qu'il est en droit d'attendre de nous, de nous, mes Frères, qui sommes ses enfants!

JÉSUS AUX MAINS DES BOURREAUX.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras attritus est propter scelera nostra. (Is. LIII, 5.)

Exorde. — Le prophète Isaïe, contemplant dans un ravissement la passion du Sauveur, accumule les termes pour dépeindre l'état misérable dans lequel il lui apparaît: *Non est species ei neque decor,* dit-il; *et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit: et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum.* Entre toutes ces expressions, il y en a une qui me semble comprendre tout le reste : c'est celle d'homme des douleurs, *virum dolorum.* Jésus aux mains des bourreaux m'apparaît comme l' " homme des douleurs „ dans sa flagellation, — et comme " roi des douleurs „ dans son couronnement d'épines.

Dans le premier de ces deux mystères, Jésus nous apprendra comment nous devons accepter et supporter

la douleur et la souffrance ; il nous apprendra dans le second comment nous devons les envisager.

I. — Jésus, l'homme des douleurs dans sa flagellation.

A. Description. — Pour nous faire une idée de la cruauté de ce supplice, considérons que Pilate avait l'intention d'amener les Juifs à la compassion par la seule vue de l'état où la flagellation devait mettre le corps du Sauveur... Considérons encore la grande envie qu'avaient les soldats romains de plaire aux princes des prêtres, et leur joie féroce de pouvoir faire souffrir un homme qui jusqu'à ce jour avait été regardé comme immensément élevé au-dessus d'eux.

La flagellation commence. Écoutons sainte Brigitte : *Jubente lictore, seipsum vestibus exuit. Columnam sponte amplectens, reste ligatur, et flagellis aculeatis, infixis aculeis et retractis, non evellendo sed sulcando totum corpus laceratur.* Chez les Juifs le nombre légal de coups était de quarante ; chez les Romains les bourreaux frappaient aussi longtemps que cela leur plaisait... Cette fois, on eût dit, rapportent quelques saints, que la victime paraissait aux bourreaux soutenue par une force surhumaine et que ceci redoublait leur rage... Ils se relèvent... Leurs vêtements sont couverts de sang et néanmoins... Jésus fait entendre quelques gémissements... Tantôt il lève les yeux au ciel, tantôt il regarde doucement ceux qui le frappent... On entend la foule qui vocifère devant le palais de Pilate : Crucifiez-le, crucifiez-le ! Et dans le lointain, du côté du Temple, faisant écho, retentissent les cris des agneaux qu'on égorge en vue de la Pâque...

On coupe les cordes... Jésus tombe dans son sang... Venez, chrétiens, voyez votre Dieu... *Speciosus forma præ filiis hominum...* Père céleste, reconnaissez-vous votre divin Fils ?... Et vous, Marie, qui êtes sa mère... Les frères de Joseph, après l'avoir vendu, envoyèrent à Jacob la robe de son fils qu'ils avaient trempée dans le sang d'un che-

vreau, avec ce message : *Vide utrum tunica filii tui sit, an non.* Reconnaissez-vous, ô mère, ce corps dont la divinité s'était revêtue?

B. Applications. — Chrétiens, que vous apprend ce spectacle? *a)* Vos souffrances égalent-elles celles de votre Sauveur ? Et pourtant lui, il n'a pu mériter de souffrir... Mais nous qui si souvent avons offensé Dieu, qui si souvent avons mérité l'enfer, nous avons l'air d'être étonnés, lorsque nous avons quelque malheur à supporter...

b) Comment Jésus souffre-t-il ? Avec quelle patience! *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum* (Is. LIII). Et moi? Je me plains à tout propos.

c) Pourquoi Jésus souffre-t-il ? Pour expier nos péchés... Pour m'empêcher de commettre de nouveaux péchés... Et moi, je ne cesse de retomber toujours dans les mêmes fautes... Chaque péché, quand même il ne serait pas mortel, a été cause d'un de ces coups de fouet que nous avons vu asséner sur la chair délicate du Sauveur. *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores: prolongaverunt iniquitatem suam* (Ps. CXXVIII). Seigneur, pardonnez-moi : je n'y avais pas songé... *Miserere!*

II. — Jésus, roi des douleurs dans le couronnement d'épines.

A. Description du couronnement d'épines. — Les bourreaux ne sont pas encore satisfaits. Ils tirent le Sauveur de la mare de sang où il est couché et le traînent dans une cour intérieure du prétoire. Là commence une nouvelle torture. *Congregaverunt ad eum universam cohortem* (au moins 500 hommes), *et exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei. Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. Et veniebant ad eum : et genu flexo ante eum illudebant ei. Et cœperunt salutare eum, dicentes : Ave, rex Judæorum,*

Et dabant ei alapas ; et percutiebant caput ejus arundine ; et conspuebant eum, et ponentes genua adorabant eum... Tâchons de comprendre combien Jésus a souffert alors. La couronne est faite d'épines aiguës... on l'enfonce sur la tête, où tout est si sensible... on la serre avec force pour la fixer... on frappe sur la couronne avec le roseau... pendant que les crachats et les moqueries... *Ave, rex Judæorum...* A mon tour, je vous salue, ô mon Jésus ; je vous salue comme roi des douleurs... Puissé-je comprendre cette royauté ! Puissé-je envisager la souffrance comme je le dois !

B. Comment envisager la souffrance ? — Pourquoi, ô Jésus, avez-vous souffert ?

a) Pour ennoblir la souffrance. — Jadis on méprisait tous ceux qui souffraient. Depuis le Christ, on les honore ! On les regarde comme les membres souffrants du Sauveur ; ils sont un objet de respect et d'amour...

b) Pour adoucir la souffrance. — Quelle consolation pour le chrétien de songer que son Dieu a plus souffert que lui... Lorsque des peines d'esprit nous assaillent, rappelons-nous Jésus couronné d'épines par ses bourreaux, mais recevant de son Père céleste la couronne de gloire... C'est là une des considérations qui soutenaient le courage des martyrs. Saint Agapit de Préneste était un jeune homme de quinze ans. Après bien d'autres supplices, le juge fit couvrir sa tête de charbons ardents ; mais le courageux martyr s'écria : *Parum est aduri in terra caput coronandum in cœlo. Quam decore corona gloriæ ornabit caput afflictum pro Christo !*

c) Pour sanctifier la souffrance. — Oh ! si nous savions tirer parti de nos peines et de nos tribulations ! *Spinis coronatus est Christus, ut nobis diadema regni compararet,* nous dit saint Jérôme. Et pour mériter ce diadème, il suffit d'accepter les souffrances chrétiennement, en acceptant ces souffrances de la main de Jésus, en les lui offrant, en les unissant aux siennes...

Péroraison. — Enfin, mes Frères, je vous dirai avec Pilate : *Ecce homo!* [Décrivez.] Un jour, sainte Élisabeth de Hongrie entrait dans une église, vêtue de riches habits de pourpre, portant sur la tête une couronne d'or et entourée d'un nombreux cortège. Ses yeux rencontrent une image qui représentait le Sauveur couronné d'épines, presque nu, abandonné de tous les siens. Elle fut tellement saisie du contraste qu'elle apercevait entre elle et son divin Maître qu'elle tomba en défaillance et qu'il fallut la porter jusqu'à son palais. Mais dès le lendemain elle écarta pour toujours tout luxe de ses vêtements...

Si le Sauveur couronné d'épines se montrait en ce moment devant vous dans cette chaire, quels seraient vos sentiments, chrétiens? Que répondriez-vous, s'il vous demandait comment vous avez coutume d'accepter les souffrances, comment vous avez coutume de les envisager? Ne quittez pas cette église sans avoir pris quelques bonnes résolutions, et sans avoir adressé à Dieu du fond de votre cœur cette supplication : *Parce, Domine, parce populo tuo...*

PREMIÈRE PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Pater, dimitte illis.

PARDON DES OFFENSES.

Jesus autem dicebat: Pater, dimitte illis. (Luc. XXIII, 34.)

Exorde. — L'œuvre d'iniquité touche à son terme, le déicide va se consommer. L'innocent Isaac, chargé du bois du sacrifice, est parvenu au sommet de la montagne. Les cruels bourreaux l'ont dépouillé de ses vêtements, et voici qu'ils le clouent à la croix. La croix! Ah, mes Frères, nous le savons, la croix, c'est le résumé de toute la vie, de toute la doctrine de Jésus-Christ! Si nous comprenons bien le

mystère de la croix, nous connaissons par là même tous nos devoirs... Pressons-nous donc autour de cette croix, qui est comme la chaire du haut de laquelle Jésus nous donne ses derniers enseignements. *Crux morientis, cathedra docentis :* c'est la pensée de saint Augustin. Recueillons avec respect toutes les paroles que sa bouche divine va prononcer pour notre salut.

Jésus-Christ en croix va parler, mes Frères. Quels sentiments va-t-il exprimer ? Va-t-il se plaindre ? Va-t-il reprocher au monde son ingratitude ? Va-t-il commencer par consoler sa mère ? J'écoute, et je distingue les accents d'une prière : *Pater !* Jésus prie... J'écoute encore : *Dimitte illis; nesciunt enim quid faciunt.* Il prie pour ses bourreaux. Ah! Seigneur, cette parole suffit pour fournir matière à d'inépuisables méditations. Accordez-moi la grâce de comprendre tout ce que cette prière contient de salutaires leçons.

Un Dieu mourant qui prie pour ses bourreaux : voilà le sujet de mes réflexions. — L'homme pécheur obligé de pardonner à ceux qui l'offensent : ce sera l'objet d'une étude toute pratique... Demandons à Jésus crucifié la grâce de profiter de ses divins enseignements.

I. — Comment Jésus-Christ pardonne-t-il ?

A. Mesure des offenses. — Une offense, mes Frères c'est, comme nous le comprenons tous facilement, la lésion d'un droit, soit réel soit imaginaire, et particulièrement la lésion de l'honneur qui nous est dû. Quelqu'un nous a-t-il soustrait une partie de nos possessions, nous le taxons d'injustice ; a-t-il nui à notre santé, a-t-il menacé notre vie, nous lui reprochons d'être cruel ; nous refuse-t-il les égards et l'honneur auxquels nous croyons avoir droit, nous ravit-il par des médisances ou des calomnies la réputation dont nous jouissons, nous jette-t-il directement et en notre présence l'injure et l'outrage, c'est un insolent, un homme vil... Mais tous ces manquements, tous ces torts,

nous les comprenons sous le terme général d'offense, lorsque nous considérons d'une manière plus spéciale l'honneur qu'on nous ravit.

Et nous sentons en nous que cet honneur doit être réparé ; car l'ordre violé exige une réparation. De là dans certaines langues l'emploi du mot " dette „ pour désigner les offenses. En latin on dit : *dimitte nobis debita nostra;* en flamand, de même : *vergeef ons onze schulden,* alors qu'en français on dit : pardonnez-nous nos *offenses.*

Si vous me demandez quelle est la mesure de la gravité d'une offense et par là même aussi comment nous pouvons apprécier le pardon d'une offense, je répondrai que trois éléments surtout constituent la malice de l'offense, et je suppose toujours celle-ci bien volontaire : la grandeur de la personne offensée, la bassesse de celui qui offense et la nature même de l'injure qui est faite. — Je dis : La grandeur de celui qu'on offense, comparée à la bassesse de celui qui offense, car plus le premier est élevé en dignité, en sainteté, plus il a d'autorité, plus il a droit au respect et à la vénération... De là vient qu'une majesté infinie, celle de Dieu, par exemple, venant à être lésée, l'offense devient infinie en quelque manière. En effet, la distance qui sépare ici le prévaricateur de celui qu'il offense est, peut-on dire, infinie. Nous saisissons parfaitement cela lorsqu'il s'agit de nous-mêmes. Chaque fois que notre honneur reçoit quelque atteinte, nous ne considérons pas seulement notre propre dignité, mais encore le rang de la personne qui nous a manqué. Plus elle est près de nous sur les degrés de l'échelle sociale, moins nous sommes sensibles à l'affront qu'elle nous fait; mais aussi plus elle nous est inférieure, plus nous sentons le trait dont notre honneur est blessé... Enfin, l'offense prise en elle-même, considérée dans sa nature et dans son caractère, fournit une troisième base d'appréciation... D'où il suit que le pardon est d'autant plus héroïque que ces trois éléments que nous venons de mentionner ont produit un outrage plus sanglant et plus cruel...

B. Application a Jésus-Christ. — Appliquons maintenant, mes Frères, ces principes au modèle qui nous est proposé dans le pardon de Jésus-Christ sur la croix, et jugeons, autant que cela nous est donné, de l'héroïsme tout divin de ce pardon.

(Qui pardonne?) Qui êtes-vous, Seigneur, vous que je vois suspendu à ce bois d'ignominie? Ah! faut-il vous le demander? Il y a trois ans, les cieux s'ouvraient sur votre tête, la colombe mystérieuse se reposait sur vous et la voix de l'Éternel disait : " Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. „ Il y a quelques mois, sur le sommet du Thabor, vous laissiez un rayon de votre gloire illuminer votre corps mortel : votre visage resplendissait comme le soleil, et vos vêtements étaient plus blancs que la neige. Et la même voix répétait : " Voici mon fils bien-aimé. „ Si j'ouvre l'Évangile, j'y lis ces paroles qui se rapportent à vous : *In principio erat Verbum... et Deus erat Verbum.* Et voilà celui que l'on crucifie, voilà celui que l'on insulte, et voilà aussi celui que j'entends s'écrier : *Pater, dimitte illis!* O héroïsme de la miséricorde! O mystère ineffable de la charité! Ah, Jésus, je reconnais ici votre cœur, ce cœur plein de bonté et de pitié. Vous pardonnez, et à qui pardonnez-vous?

(Que pardonne-t-il ?) Ah, mes Frères, si nous devons estimer la générosité du pardon d'après le nombre des offenses, comment pourrons-nous jamais estimer le pardon de Jésus à sa juste valeur? Qu'y a-t-il dans notre Sauveur qui n'ait été l'objet des outrages de ceux pour lesquels il prie? Ses biens? Il a vécu si pauvre qu'il n'avait pas où reposer la tête; mais pourtant il lui restait ses pauvres vêtements, il lui restait la tunique sans couture que sa mère lui avait faite. Eh bien : *Diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem.* Son corps? Ah, dans quel état déplorable l'a mis la rage des bourreaux! Voyez sa tête.., ses mains... ses pieds... tout son corps... Et maintenant dites-vous : Autant de blessures,

autant d'outrages d'une indignité infinie... Et pourtant de chaque blessure semble sortir cette prière héroïque : *Pater, dimitte illis !* Que reste-t-il ? Son honneur, sa réputation ? On les lui a enlevés en présence de tout le peuple. Il n'est plus qu'un imposteur, un fourbe, un charlatan, un ambitieux vulgaire. Le tribunal de Caïphe l'a condamné comme blasphémateur, et comme blasphémateur au plus haut degré ; la cour d'Hérode l'a raillé comme un insensé ; le peuple tout entier l'a abaissé au-dessous de Barabbas. Et maintenant encore, écoutez ce défi moqueur des prêtres, des scribes et des anciens : *Si rex Israel est, descendat nunc de cruce !* Sa vie ? Elle va être immolée. Voilà donc l'offensé, un Dieu. Voilà l'offense : un enchaînement de cruautés, de calomnies, d'insultes.

(A qui pardonne-t-il ?) Voici les coupables. Ce sont des créatures qu'il a tirées du néant... Ce sont des êtres faibles, qu'un mot de sa bouche a renversés à ses pieds, lorsqu'au jardin des Olives ils ont osé étendre vers lui une main sacrilège... Mais ce n'est pas tout : à leur bassesse native ils ont ajouté le crime : le crime de l'impiété, le crime de la trahison, le crime de l'ingratitude. Qui nous dira par quelles sourdes menées les prêtres des Juifs ont ameuté contre Jésus un peuple qui l'aimait... Pour le surprendre dans ses paroles, pour lui arracher un mot qui pût le compromettre, ils l'ont épié, enveloppé de questions captieuses... Pour s'emparer de lui, ils ont soudoyé un de ses disciples... A la perfidie des uns, à la trahison que les autres ont achetée ou perpétrée, est venue s'ajouter l'ingratitude de tout un peuple, car les Juifs déicides sont ceux-là même que Jésus a choisis parmi tous les peuples pour les combler de ses bienfaits et de ses faveurs. Il a guéri leurs malades, ressuscité leurs morts, nourri leurs pauvres dans le désert. Ce sont eux qu'il venait sauver avant tous les autres hommes. *Jerusalem, Jerusalem, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti!* (Matth. XXIII, 37.) Est-ce

assez, mes Frères, pour vous faire comprendre tout ce qu'il y a de sublime dans cette parole de pardon : *Pater, dimitte?* Non, sans doute; mais le temps ne me permet pas d'insister davantage.

(Quand pardonne-t-il?) J'ajoute une réflexion : cette parole est prononcée au moment même où l'offense se consomme. *Crucifixerunt eum... Jesus autem dicebat.*

Disons-nous bien à nous-mêmes, mes Frères : Voilà un Dieu qui pardonne ! Un Dieu qui pardonne les plus cruels outrages ! Un Dieu qui pardonne aux plus viles, aux plus ingrates des créatures ! Un Dieu qui demande pardon pour ses bourreaux pendant que ceux-ci le torturent et l'insultent ! — Mon Dieu, que dois-je faire de mon côté? Parlez, Seigneur; votre serviteur écoute.

II. — Comment devons-nous pardonner?

Dans les simples considérations qui ont précédé, il y a déjà pour nous, mes Frères, un grand sujet de remords et de confusion. Chacun de nous aura comparé la majesté de Jésus-Christ outragé à sa pauvre et mesquine dignité, les petites injures dont nous nous plaignons à ces opprobres infinis, l'offense à nous causée par des hommes, nos égaux, à la rébellion de la créature contre son créateur : et nous avons compris qu'il nous fallait aussi pardonner... Mais peut-être avez-vous senti la nature se soulever à cette pensée, et vous craignez peut-être que la passion ne soit plus forte en vous que la raison et la foi et ne vous empêche d'exécuter vos bons propos...

Je veux, mes Frères, avec la grâce de Jésus-Christ demandant pardon pour ses bourreaux, aider à la victoire que vous devez remporter sur vous-mêmes. — Je veux, pour vous consoler, exposer brièvement ce que Dieu exige strictement de vous — et, pour vous animer, montrer jusqu'où peut aller l'héroïsme de la charité.

A. Sous peine de damnation. — O vous, mon Frère, que des injures sanglantes ont exaspéré, peut-être le démon

se sert-il, pour vous entretenir dans vos funestes dispositions, de la rigueur même des obligations que la loi du pardon chrétien vous impose... Écoutez-moi, et dites s'il est rien de plus juste que ce que Dieu demande de vous.

a) Absence de vengeance. — N'est-il pas vrai que tous les hommes sont frères et qu'ils sont tous égaux devant Dieu? N'est-il pas vrai qu'il est, lui seul, le juge des vivants et des morts? N'est-il pas vrai que, si chacun de nous avait le droit de se faire justice, LA SOCIÉTÉ HUMAINE DEVIENDRAIT IMPOSSIBLE?... La vengeance doit donc nécessairement être laissée aux mains de Dieu. Abandonnez donc, mon Frère, aux mains de Dieu cette vengeance : IL L'EXERCERA, soyez-en sûr, selon toute la rigueur de la justice. Quant à vous, continuez de témoigner à votre ennemi cette *charité commune* à laquelle il a droit comme tous vos semblables... Mais vous ne devez pas faire les premières avances, vous ne lui devez aucun témoignage spécial d'affection. Vous ne devez pas non plus renoncer au droit que vous avez de demander à l'autorité légitime réparation du dommage qui vous a été causé. Est-ce là trop demander? Dans les cas douteux, interrogez une personne qui vous semble devoir juger impartialement, consultez votre confesseur...

b) Réconciliation intérieure. — Dieu n'exige pas même que vous vous prêtiez à une réconciliation extérieure immédiate : il lui suffit que vous déposiez tout sentiment de haine, que vous ne soyez pas résolu de faire à votre tour du mal à votre ennemi, si vous en aviez l'occasion favorable, en dehors de la réparation légitime...

Si vous remportez sur vous-même cette belle victoire, de quel bonheur votre âme sera inondée! De quel calme vous jouirez, après avoir étouffé le serpent que vous nourrissiez dans votre sein!

c) Réconciliation extérieure. — Et si alors une réconciliation extérieure vous était offerte franchement et sincèrement, si votre ennemi repentant reconnaissait ses torts, de quelle joie vous vous sentiriez transporté! Car, en ce

cas, vous auriez gagné l'âme de votre ennemi : et gagner une âme, c'est le comble du bonheur.

B. POUR AGIR EN PARFAIT CHRÉTIEN. — Mais je ne vais pas m'arrêter aux obligations strictes et communes ; car, pour vous amener à remplir ces obligations, je ne connais rien de plus efficace que de vous proposer immédiatement la perfection à laquelle les saints sont parvenus en cette matière, perfection dont votre divin modèle, Jésus crucifié, a donné le premier l'exemple. Puisse la vue de cette perfection vous animer du moins à remplir l'obligation qui vous est strictement imposée.

a) Pardon complet. — Jésus crucifié pardonne ; mais quels sont les caractères de ce pardon héroïque ? C'est d'abord d'être un pardon complet, un pardon plein et entier. Jésus pardonne tout. Au jardin des Olives il a reçu le mal sans le rendre. Voyez : lorsque le traître Judas le livre par un baiser, Jésus se contente de lui dire doucement : " Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Judas, c'est par un baiser que vous livrez le Fils de l'homme ! „ Peu après, Pierre le renie. Jésus le regarde avec tant d'amour qu'il le convertit. Un soldat le soufflette : Jésus lui répond avec une angélique douceur. Pilate menace de le faire crucifier ; Jésus lui dit : " Ceux qui m'ont livré entre vos mains, sont plus coupables que vous. „ Enfin il comprend tous ses ennemis dans sa dernière prière : *Pater, dimitte illis.* Ah ! nous voulons bien pardonner, mais peut-être avec quelque réserve... Prenons garde !

b) Pardon généreux. — Jésus ne se contente pas de tout pardonner : il pardonne encore généreusement. Qu'est-ce à dire, mes Frères ? Cela veut dire qu'il va jusqu'à diminuer la faute. Écoutez-le : *Nesciunt enim quid faciunt.* Précieuse leçon ! Elle nous révèle peut-être le secret de bien des haines, de bien des rancunes. Lorsque nous nous croyons offensés, nous aimons à exagérer le mal qu'on nous a fait. Non seulement nous pesons l'injure ; mais nous scrutons l'intention, nous cherchons le but, nous

interprétons toutes les circonstances. Ruse cruelle du démon, qui profite des écarts de notre imagination pour nous confirmer dans la haine. O que d'actions indifférentes une prévention injuste a fait regarder comme de nouveaux outrages! Qu'il serait plus simple, plus raisonnable et plus sage de détourner les yeux et de murmurer avec Jésus cette belle prière : *Pater, dimitte illis! Nesciunt.*

c) Pardon divin. — Jésus pousse la miséricorde jusqu'aux dernières limites : il pardonne tout, il pardonne avec générosité, il pardonne en rendant le bien pour le mal. Car, ainsi que le remarque un des Pères de l'Église, Jésus, en priant son Père de pardonner pour ses bourreaux, a demandé pour eux par ce pardon tous les biens de la vie présente et toutes les délices de la vie future. Voilà ce que j'appelle pardonner, non pas seulement en homme, mais pardonner en Dieu! Et c'est à pardonner de la sorte que Jésus-Christ nous invite. Rendre le bien pour le mal! Ah ! mes Frères, ce détail seul pourrait fournir matière à un long entretien. Je pourrais vous énumérer les avantages d'un tel pardon, vous en faire comprendre la possibilité, vous exciter à l'accorder toujours... Je préfère laisser ce sujet à vos pieuses réflexions.

Péroraison. — Je termine donc en vous faisant répéter avec moi au pied de cette croix la sublime demande de l'Oraison dominicale : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. — Le pardon que nous pouvons attendre de Jésus-Christ sera en proportion de celui que nous aurons accordé nous-mêmes... Propos... Prière.

DEUXIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Hodie mecum eris.

LOIS DE LA CHARITÉ.

Dixit illi Jesus : Amen dico tibi, hodie mecum eris in Paradiso. (Luc. XXIII, 43.)

Exorde. — C'est un spectacle qui a souvent fixé l'attention des Saints-Pères et des écrivains ascétiques que celui de ces trois croix dressées au sommet du Golgotha. L'une sur laquelle expire en blasphémant le mauvais larron ; l'autre sur laquelle meurt en prédestiné le larron pénitent; la troisième enfin, sur laquelle Jésus, l'innocence même, expie les péchés des hommes. Lorsque je médite les circonstances de ce triple crucifiement et les paroles de l'Évangile qui s'y rapportent, il me semble y lire clairement les lois de cette charité qui doit régner entre tous les hommes : ce que je vois dans la personne de ces trois crucifiés me rend ces lois en quelque sorte vivantes et sensibles. L'*égoïsme,* qui les méconnaît, se montre d'abord à moi dans la personne du mauvais larron; la *véritable charité,* telle que nous devons la pratiquer tous, inspire le larron pénitent; la *charité héroïque* est le caractère distinctif de Jésus. Et, en même temps que ces trois états, je vois l'extrémité où chacun d'eux vient aboutir : la réprobation, le salut par la miséricorde divine, la gloire ineffable du sacrifice pour le salut du prochain. — Telles sont les trois considérations que je voudrais vous voir entreprendre avec moi.

I. — Le mauvais larron. Égoïsme.

A. Caractère et traits généraux de l'égoïsme. — Que de fois, mes Frères, on a appelé votre attention sur ce fléau

de la société moderne, l'égoïsme! C'est-à-dire, cet amour de soi, non pas tel que Dieu nous l'impose, je veux dire non pas cet amour de nous-mêmes qui nous fait mettre notre salut éternel au-dessus de tous les intérêts de ce monde, au-dessus de toutes les exigences déraisonnables de ceux qui nous entourent, mais l'amour exclusif de notre propre personne, la recherche continuelle, la recherche quand même et au mépris de tout, de nos propres plaisirs, de notre propre satisfaction; la crainte de n'avoir jamais assez pour nous; la persuasion de ne jamais recevoir des autres autant qu'il nous est dû... On vous a montré comment cet égoïsme gâte nos actions; on vous a signalé ses deux principales manifestations : égoïsme d'orgueil, égoïsme de sensualité... Mais nulle part vous ne verrez mieux que sur la première des croix du Calvaire les traits hideux qui le distinguent et l'extrémité fatale où il entraîne l'homme.

Quel est celui qui expire sur cette croix? Un voleur, un assassin, un brigand, c'est-à-dire le plus odieux exemple de l'homme qui ne vit que pour soi, qui sacrifie les biens, l'honneur, la vie de ses semblables à sa cupidité, à son esprit de haine... Ce point ne demande pas de preuves, et le plus simple bon sens nous dit que le brigandage est la répudiation absolue de la charité...

Voyons quels sont les caractères de cet égoïsme poussé jusqu'à ses dernières limites. — Mais ici vous m'arrêtez, et vous me demandez de quelle utilité pourra être dans la chaire chrétienne un tableau de mœurs qui paraît ne convenir qu'à des monstres bien rares heureusement. N'y eût-il d'autre utilité, mes Frères, dans ce tableau, que de vous faire concevoir une vive horreur d'un vice dont les conséquences naturelles sont si épouvantables, ce serait certes un motif suffisant d'y arrêter vos regards; mais, soyez en persuadés, les caractères de l'égoïsme extrême se rencontrent, bien qu'à des degrés inférieurs peut-être, partout où l'égoïsme n'est pas généreusement combattu...

Plus d'un propos salutaire pourra donc résulter, pour nous aussi, de l'examen sérieux de ce vice que j'ose appeler *injuste, cruel* et *impie.*

Injuste, car l'égoïsme n'admet d'autre règle de ses jugements que son propre avantage, tel qu'il se le figure. Tout ce qui peut contribuer à lui procurer cet avantage, est juste et légitime... Tout ce qui semble s'y opposer le moins du monde, irrite sa passion et enflamme sa colère... S'il en est ainsi des avantages matériels, des dons de la fortune ou de la gloire, pourrait-il en être autrement lorsqu'il s'agit des biens de l'âme, des charmes de la vertu, des talents de l'esprit? Si les dons de Dieu accordés à son prochain offusquent la propre renommée de l'égoïste, il les regarde d'un œil de colère et d'envie... Si la vertu des autres fait ressortir sa propre malice, il s'efforce de la ternir; il la calomnie, il l'outrage...

Voyez ce misérable cloué sur son gibet à côté du Sauveur. L'auréole de sainteté qui jusque dans le supplice entoure le Fils de Dieu, ne lui inspire aucun sentiment de repentir... Il n'y voit que l'occasion de lui faire un reproche. *Unus autem de his qui pendebant latronibus, blasphemabat eum, dicens : Si tu es Christus, salvum fac temetipsum et nos* (Luc. XXIII, 39). Il entend la foule blasphémer le Sauveur, insulter à ses tourments, nier son innocence, et il n'a rien de plus empressé que de s'associer à ces railleries cruelles...

Oui, égoïsme injuste, égoïsme cruel. Ah! quand l'égoïste voit tomber dans le malheur celui auquel il portait une maligne envie, ne vous attendez pas à le voir verser une larme sur cette infortune du prochain. Ou bien les souffrances d'autrui le laissent froid et impassible, ou bien elles semblent lui causer une véritable satisfaction. Que de fois, à l'annonce d'un revers, d'une perte de fortune, n'entend-on pas sortir de la bouche de l'égoïste ces cruelles paroles : Un tel l'a bien mérité. — Mérité? et pourquoi? — Il était trop heureux.

Égoïste cruel, regarde le mauvais larron du Golgotha : voilà celui à qui tu ressembles. Les circonstances sont peut-être moins odieuses, je l'accorde ; mais enfin, lorsque tu vois ton frère malheureux, la seule consolation que tu lui donnes, c'est une insulte : Qu'il se tire de ce mauvais pas !

Mais quand c'est sur toi-même que la main de Dieu s'appesantit, quand la grêle a ravagé tes moissons, quand l'incendie a dévoré ta demeure, quand la tempête a englouti tes vaisseaux, quand la maladie a paralysé tes membres... tu blasphèmes le Ciel et tu l'accuses d'injustice et de cruauté. Ce qui était une souffrance méritée lorsqu'il s'agissait de ton frère, n'est plus, parce qu'il s'agit de toi, qu'un coup barbare du sort, une injustice criante de la Providence! Tu murmures, tu t'irrites, tu blasphèmes... Car l'égoïsme est impie, et il va jusqu'à s'attaquer à Dieu, aussitôt que Dieu lui retire l'objet de ses convoitises ou l'éprouve dans ses affections. C'est le blasphème des Juifs répété par le mauvais larron : " Où est la Providence? Le voilà, celui qui se disait le Fils de Dieu! Si tu es le Messie, délivre-nous avec toi ! „

B. Applications. — Faut-il maintenant, mes Frères, que je fasse l'application de ces réflexions générales à vos propres dispositions et à votre propre conduite? Si l'égoïsme a déjà jeté quelques racines dans vos cœurs, faut-il que je vous fasse voir les fruits que sans aucun doute il commence à produire? *Fruits d'injustice,* par les jugements téméraires que vous vous permettez aux dépens du prochain... par le mépris que vous faites des bonnes qualités et des vertus des autres... par l'interprétation maligne de leurs intentions... *Fruits de cruauté,* par le secret plaisir que vous causent leurs mécomptes, leurs déceptions et leurs peines... *Fruits d'impiété* aussi, par vos impatiences et vos murmures... Vous avez compris combien votre conduite est coupable, combien elle ressemble à celle du mauvais larron sur la croix, de ce misérable

avec lequel vous ne vouliez rien avoir de commun. — Il me reste à vous proposer un exemple admirable dans la personne du bon larron, exemple d'autant plus consolant que vous y verrez éclater les merveilles de la miséricorde divine...

II. — Le bon larron. Vraie charité.

Qui s'attendrait, mes Frères, à nous voir demander à un criminel expirant dans les supplices des leçons de la véritable charité? Que nous ayons trouvé sur la première des trois croix du Calvaire l'égoïsme et ses affreuses conséquences, rien d'étonnant; mais trouver sur la seconde le modèle de l'amour envers le prochain, quelle merveille! C'est là une merveille de la grâce. Le larron qui est sur cette seconde croix a été touché d'un rayon de cette grâce, et le premier résultat que ce rayon a produit a été d'allumer dans son cœur la flamme de la charité...

Parmi les traits de la charité tels que saint Paul nous les a tracés dans sa première Épître aux Corinthiens, il me suffira d'appeler votre attention sur quelques marques vraiment caractéristiques et qui pourront aussitôt vous faire comprendre sur quels points dans votre propre conduite doivent se porter vos efforts. Je prendrai la charité dans ses rapports avec le vice et la vertu...

A. La vraie charité combat le vice. — Aussitôt que nous commençons à aimer le prochain d'une affection sincèrement et véritablement chrétienne, le bien que nous lui souhaitons avant tous les autres, c'est l'amitié de Dieu... Par conséquent, tout ce qui dans le prochain est contraire à cette amitié, nous afflige et nous préoccupe. Nous ne cherchons pas à voir le mal; mais quelquefois le mal nous frappe par son évidence : alors nous nous efforçons d'y porter remède. Nous souffrons du malheureux état où se trouve notre frère... Si nous pouvons par une parole bienveillante lui faire comprendre son infortune et l'amener doucement au repentir, nous ne laissons pas échapper une occasion si précieuse... Si les circonstances nous permettent

de travailler à sa conversion en instruisant de son triste état ceux qui ont le pouvoir de le guérir, nous surmontons les répugnances qu'une telle démarche inspire naturellement... Si cette démarche nous apparaît comme inutile ou imprudente, alors, renfermant tout dans le secret de notre cœur, nous nous contentons de supplier le Dieu de bonté de toucher directement ce cœur qui s'égare loin de lui... Voilà les procédés de la charité, lorsqu'elle se trouve en contact avec le vice. Pas d'aigreur, pas de sévérité chagrine, pas de reproches outrageants; mais une sainte compassion... Écoutez comment le larron pénitent s'adresse à son compagnon de supplice : *Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es? Et nos quidem juste; nam digna factis recipimus.* Voyez comme il lui rappelle la justice de Dieu, et comme il tempère l'amertume inévitable du reproche en faisant allusion à ses propres méfaits. *Et nos !* — Mais aussi, quel hommage rendu à la vertu, à l'innocence : *Hic vero nihil mali gessit.*

B. La vraie charité reconnaît la vertu. — Ah! la charité n'est pas envieuse, elle aime à proclamer les vertus d'autrui, lors même que ces vertus sont la condamnation de notre propre négligence. Elle venge l'innocence méconnue, et, par le respect qu'elle lui témoigne, il lui arrive souvent de la faire estimer et vénérer par des esprits que la prévention avait rendus hostiles... Quel vaste champ, mes Frères, ouvert devant vos pieuses considérations ! Quel sujet varié de réflexions pratiques ! Regardons autour de nous. Dans nos familles, dans le cercle de nos amis, dans celui de nos relations fréquentes, que de vices à l'extirpation desquels nous pouvons coopérer ! que de vertus aussi dont nous pouvons profiter ! La patience de telle personne, la simplicité de telle autre, sa générosité au service de Dieu, la libéralité d'un parent, d'un voisin, envers les pauvres, ne fournissent-elles pas ample matière à notre admiration et à de justes éloges? Et ces éloges donnés à la vertu ne resserreraient-ils pas dans notre

entourage les liens de la charité? Ne serviraient-ils pas à encourager les faibles, à enflammer les tièdes?... Efforçons-nous donc de réaliser ce magnifique idéal par notre sollicitude à étendre partout le règne de la vertu.

Pour y réussir, imitons encore le larron pénitent, dont la charité est fondée sur l'humilité, qui connaît sa misère et qui attend de Dieu seul le secours dont il a besoin : *Domine, memento mei!* — Mais je n'insiste pas sur ce détail, qui semble moins appartenir au sujet que je me suis proposé de traiter... Au reste, il faut encore vous faire monter plus haut, et vous faire voir la charité, non seulement telle que nous devons la pratiquer, mais telle que Jésus-Christ nous la révèle, c'est-à-dire dans son héroïsme le plus sublime, dans sa pureté toute divine.

III. — Jésus-Christ. Charité héroïque.

La charité héroïque, c'est la charité qui reste patiente et silencieuse au milieu des plus criantes injustices, des plus atroces tourments; c'est la charité qui au milieu de ses propres souffrances ne songe qu'à soulager les maux d'autrui et à rendre le bien pour le mal; c'est la charité qui s'immole tout entière pour le salut du prochain. Et cette charité, mes Frères, faut-il vous le dire? elle brille de tout son éclat sur cette croix dressée au centre de ce sommet du Golgotha où nous avons déjà considéré deux autres croix. Elle parle par mille bouches, par les plaies de ce corps sanglant, par les ruisseaux de sang qui découlent de cette tête divine. Ah! puissions-nous l'apprécier à sa juste valeur, y puiser des motifs de confiance, et en tirer des encouragements pour suivre la même voie.

A. Charité héroïque parce que patiente. — Il souffre, le divin Crucifié! Il souffre depuis la veille au soir d'indicibles tourments, et pas une plainte ne s'est échappée de sa bouche! *Quasi agnus coram tondente se obmutescet.* On peut dire en toute vérité que la patience de la victime a lassé les bourreaux. Pilate est demeuré stupéfait à la vue

de cette patience; Hérode l'a soumise aux épreuves les plus raffinées, sans arracher au Sauveur une seule parole. Lorsque les bourreaux sur le Calvaire ont de leurs terribles clous percé ses mains et ses pieds, quel est le cri qui est sorti de ses lèvres : " Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font. „ Voilà la charité patiente de Jésus. Comparons notre charité à la sienne, et voyons comment nous recevons les outrages qu'on nous fait, les injustices dont nous sommes victimes; que dis-je? les simples manques d'égards dont nous nous croyons insultés... Si déjà en ce point nous sommes si peu semblables à Jésus crucifié, je n'ose demander si dans nos souffrances notre charité nous fait encore compatir aux douleurs de nos frères?

B. Charité héroïque parce que compatissante. — Savons-nous imiter Jésus disant aux femmes qui le suivent et qui le plaignent : " Ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants? „ Oui, avons-nous le courage de dire à un fils, à une épouse des paroles comme celles-ci, par exemple : Vous, mon fils, qui me montrez tant d'intérêt dans la maladie qui me frappe, ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous-même et sur vos égarements? Vous, mon épouse, pleurez sur vos enfants dont vous négligez l'éducation...

Et lorsqu'un misérable affligé s'adresse à vous, trouvez-vous, quoique souffrant vous-même, une parole de sympathie et d'encouragement à lui adresser?... Quelle leçon vous nous donnez, ô divin Sauveur? Un scélérat, crucifié à côté de vous, vous demande miséricorde : *Domine, memento mei,* vous dit-il, *quando veneris in regnum tuum;* et, oubliant vos douleurs, tournant vers lui votre tête couronnée d'épines, fixant sur lui vos yeux pleins de sang et de larmes, vous lui répondez avec une ineffable douceur : *Hodie mecum eris in Paradiso.* O charité héroïque, charité qui régnez dans les souffrances, et qui trônez sur la croix!

C. Charité héroïque parce que généreuse. — Peut-on aller plus loin? Oui, mes Frères. *Majorem hac dilectionem nemo habet,* dit Notre-Seigneur, *ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (Jo. xv, 13). Eh bien, écoutons saint Paul : *Quum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est* (Rom. v, 8). Ainsi donc, donner sa vie pour ceux qu'on aime, mais, bien entendu, embrasser dans cet amour tous les hommes, même ceux qui nous font mourir, voilà le comble de la charité héroïque; et ce comble, Jésus-Christ mourant l'a atteint. Il me semble voir s'amonceler autour de la croix tous les crimes de l'humanité; il me semble entendre retentir autour de cette croix les blasphèmes de tous les siècles. " Jésus, que demandez-vous? — Père, pardonnez. „ Et le Père irrité demeure inflexible. " Père, pardonnez.„ — Que me donnez-vous comme satisfaction? — Ma vie. Je donne ma vie, lorsqu'il suffirait d'une larme, d'un soupir. Je donne ma vie, et je veux qu'on me l'arrache dans les plus affreux tourments. Et je donne ma vie, non seulement pour ceux qui profiteront de mon sacrifice, mais encore pour ceux qui le mépriseront, qui fouleront aux pieds mes sacrements, qui jureront de rester mes ennemis jusque dans la tombe, et même pour ceux qui entoureront la couche de ces malheureux et qui empêcheront le pardon du prêtre d'arriver jusqu'à leurs amis mourants : je donne ma vie pour eux tous! „ *Ignis vero nunquam dicit : Sufficit* (Prov. xxx, 16).

" J'irai plus loin. — Non, c'est impossible, Seigneur. — J'irai plus loin, vous dis-je. Ce sacrifice de la croix, je le renouvellerai tous les jours, sur tous les points de la terre, jusqu'à la fin des siècles, et cela, souvent par les mains de prêtres indignes... Et ce ne sera que lorsque la terre aura péri, que ma charité quittera la terre. Et alors encore, dans les hauteurs des cieux, je me donnerai à mes fidèles pour les siècles des siècles. „

Péroraison. — Assez, mon Dieu, assez! Je me prosterne sur le Calvaire; je regarde ces trois croix qui y sont dressées, et j'écoute la voix qui sort de chacune d'elles. De la croix du larron impénitent sort une voix qui me dit: *Tremble!* Tremble, si tu ne mets pas un frein énergique à ton égoïsme... De la croix du bon larron une autre voix me parvient : *Espère!* Espère, si tu travailles à te corriger, si tu t'exerces à la détestation du vice... Et de la croix du Sauveur j'entends venir, non pas une voix, mais mille voix qui me crient : *Aime!* Aime, et tout sera facile. Aime, et tu réussiras. Aime, et tu ne compteras pas... Aime-moi, et je t'aimerai pour le temps et pour l'éternité (1).

TROISIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Mulier, ecce filius tuus.

AMOUR DES PARENTS ET DES ENFANTS.

Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.

(Jo. XIX, 25.)

Exorde. — Une mère debout sous la croix de son fils mourant; la plus tendre, la plus sainte des mères, laquelle voit expirer dans les tortures son unique enfant qu'elle sait être son Dieu; ce fils, cet enfant bien-aimé disant à sa mère un dernier adieu, et la confiant à un de ses disciples : voilà le sujet de nos réflexions dans cet entretien. O vous tous qui m'écoutez, quel que soit votre âge ou

(1) *N. B.* Devant un auditoire composé d'élèves et de maîtres, — d'infirmes et de religieux ou de religieuses qui les soignent, — de pauvres assistés et de bienfaiteurs, — présenter cette CHARITÉ HÉROÏQUE comme un modèle à suivre par les derniers, comme un modèle qu'ils réalisent déjà en partie, imitation qui fait leur gloire et leur donne un titre à la reconnaissance et à l'amour des premiers. *(Note du P. Verbeke.)*

votre condition, que de salutaires leçons vous pourrez tirer de ce spectacle! Parents, et vous, enfants chrétiens, qui possédez encore les auteurs de vos jours, ou les avez déjà vus descendre dans la tombe, que de lumières vous pouvez trouver au pied de la croix du Sauveur, soit pour juger du passé, soit pour régler comme il faut le présent et l'avenir. Venez donc, et, contemplant avec moi ces deux modèles achevés de l'affection la plus pure et la plus sainte, Jésus et Marie, apprenez d'eux à régler vos affections.

Ce lien intime qui unit les enfants à leurs parents, et les parents eux-mêmes à ceux qu'ils ont engendrés, change de caractère et impose des obligations différentes d'après que l'on se trouve à l'une des *trois grandes périodes de la vie humaine.* Il est une première période de la vie pendant laquelle l'enfant, faible encore et incapable de se conduire, est confié par Dieu à ses parents pour faire avec leur secours son entrée dans la vie... Il en est une seconde où, parvenu à la vigueur de l'âge, il acquiert, pour ainsi dire, le droit de vivre de sa propre vie... Enfin, il en est une troisième, distincte parfois des deux premières, confondue parfois avec elles, où les infirmités de la vieillesse, d'une part, ou bien, de l'autre, les misères et les maladies et toujours les angoisses de la mort viennent resserrer le lien de l'affection filiale et paternelle pour le couper ensuite un instant sur la terre et le renouer aussitôt au delà de la tombe... La scène qui se passe au sommet du Golgotha nous présente Jésus et Marie dans ces dernières circonstances; mais comme cette scène n'est que le dénouement de toute leur existence terrestre, et que cette existence tout entière doit nous servir de leçon, je crois nécessaire de la résumer ici pour votre édification. Je commencerai donc, perdant un moment de vue le Calvaire, par vous ramener à la sainte maison de Nazareth.

I. — Période de faiblesse.

A. Coup d'œil général. — La maternité de Marie commença, vous le savez, mes Frères, dans l'humble maison

de Nazareth, au moment où la Vierge immaculée, docile à la voix de l'ange, prononça la sublime réponse : " Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. „ Cette expression nous indique déjà le caractère distinctif de la paternité chrétienne. Cette paternité est, avant tout, l'accomplissement d'un devoir imposé par Dieu même. Ce même Dieu qui dans le paradis terrestre a prononcé sur Adam et sur Ève la première bénédiction nuptiale et qui leur a dit : *Crescite et multiplicamini,* ce Dieu a fait éprouver aux épouses qu'il destinait à propager le peuple fidèle la sainte affection conjugale. Ce qui s'est opéré dans Marie par le plus éclatant des prodiges, s'opère dans l'union conjugale selon les lois de la nature, mais d'après l'ordre et la volonté du créateur : *Crescite et multiplicamini.* Je trouve donc au commencement de toute paternité : Dieu, *ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur* (Ephes. III, 15). Mais j'avance, et au moment où Marie met au monde son fils dans l'étable de Bethléem, j'entends les anges qui chantent : " Gloire à Dieu. „ C'est donc Dieu qui préside à la naissance de cet enfant... Quarante jours après, je vois le même enfant présenté dans le temple par Joseph et par Marie, et j'entends sortir de la bouche de Siméon cette mystérieuse parole : *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum... et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. II, 34, 35). Environ douze ans plus tard, je retrouve dans ce même temple Jésus, Marie et Joseph; et l'Évangile me dit qu'ils y venaient ainsi chaque année : *secundum consuetudinem...* Dieu domine donc partout dans l'éducation de ce faible enfant... Et depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente ans accomplis, toute l'histoire de sa vie se résume en ces mots : *Et erat subditus illis... et proficiebat sapientia et aetate et gratia APUD DEUM et homines* (Luc. II, 51, 52).

Ah! mes Frères, que de graves leçons nous pourrions tirer de ces divers événements... Mais toutes sont renfermées en un mot, en ce mot que j'ai fait souvent résonner

à vos oreilles : Dieu. Dieu, motif de la paternité; Dieu, auteur de la vie; Dieu, règle de l'éducation ; Dieu, cause suprême de l'obéissance et du dévouement filial.

B. Illusions et devoirs des parents. — Mais pour spécifier davantage, arrêtons-nous à une seule pensée... Il y a chez une jeune mère, chez un père inexpérimenté, une illusion bien naturelle : c'est de considérer les enfants comme un présent que Dieu leur fait pour leur propre avantage. Ce qu'ils cherchent, c'est la satisfaction que leurs enfants peuvent leur donner. Ils veulent à tout prix des caresses et des témoignages d'amour. Pour les obtenir, et de crainte de froisser la susceptibilité du jeune enfant, ils donnent volontiers pleine satisfaction à tous ses caprices et ferment les yeux sur tous ses défauts... Et lorsque dans l'œuvre de l'éducation ils rencontrent quelque contrariété inattendue, lorsque leur enfant ne leur témoigne pas toute l'affection qu'ils avaient espérée, ils se désolent et se découragent... Oui, cette illusion va même si loin que parfois le père et la mère, par des soins jaloux, semblent vouloir ravir l'un à l'autre l'affection de leur enfant...

Détrompez-vous, parents chrétiens. Un mot de l'Évangile de saint Luc, que j'ai déjà cité, vous apprend la folie de vos prétentions et l'étendue de vos devoirs. *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum... et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* Oui, cet enfant qui vous est confié, deviendra, suivant l'éducation que vous lui donnerez, une occasion de chute ou une cause de salut pour un grand nombre... Comprenez donc l'importance de votre mission. A côté de cette âme qui doit être avant tout l'objet de vos soins, voyez toutes ces autres âmes, et il y en a des milliers peut-être, auxquelles cet enfant ouvrira plus tard les portes du ciel ou les abîmes de l'enfer. Quelle responsabilité n'est donc pas la vôtre!...

Et vous, qu'est-ce qui vous attend? *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* A vous les douleurs, à vous les angoisses. Elles ne vous feront pas défaut. J'ose

vous les prédire, car je ne crois pas qu'un seul père, qu'une seule mère en soit exemptée. L'angoisse vous trouvera tôt ou tard; ce sera au berceau, ou pendant la vie, ou à la mort de votre enfant...

Accomplissez, parents chrétiens, la mission que Dieu vous assigne... Pour vous y encourager, jetez les yeux sur la sainte Vierge... Cultivez ces tendres plantes... mais cultivez-les pour Dieu...

C. Devoirs des enfants. — Mais vous aussi, jeunes gens et jeunes filles, compatissez aux sollicitudes paternelles; remplissez à votre tour les devoirs qui vous sont imposés à l'égard de vos parents. Un mot de l'Évangile que j'ai déjà cité également, vous les rappelle : *Erat subditus illis...* Un autre mot va vous montrer combien vous avez tort, lorsque vous cherchez à vous soustraire à ces devoirs le plus tôt possible... *Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur, filius Joseph.* Ainsi donc, Jésus avait atteint sa trentième année lorsqu'il commença sa carrière apostolique. Je ne dis pas cela dans le but de prouver par cet exemple du Sauveur que l'éducation et la vie dépendante des enfants doivent toujours se prolonger jusqu'à ce terme, mais pour vous faire voir combien vous vous trompez, jeunes gens et jeunes filles, en vous empressant d'échapper au joug paternel, en vous forgeant une félicité imaginaire pour le moment où vous l'aurez secoué... Imitez plutôt l'exemple de Jésus : demeurez le plus longtemps que vous pourrez sous l'égide maternelle... Le moment viendra assez tôt où vous devrez vous en éloigner... Alors se présentera pour vous et pour vos parents une série de nouvelles obligations, et d'obligations de plus en plus graves...

II. — Période de force.

A. Devoirs des parents. — Pardonnez, mes Frères, la franchise dont je fais preuve dans l'exposé de ces devoirs. Il est peut-être dans vos cœurs des plaies encore sai-

ıantes que je serai forcé d'irriter : mais la liberté du inistère évangélique et l'intérêt même de vos con- iences, l'intérêt même de votre bonheur, par consé- ıent, m'autorisent à vous dire la vérité tout entière. si dans mes paroles il vous paraît qu'il y a quelque ose d'amer, la pureté de mes vues et l'exemple que je aurai fait que vous proposer, seront des motifs suffisants m'accorder votre pardon.

a) Ne pas s'opposer à la vocation de ses enfants. — L'en- nce ne dure pas toujours, mes Frères. C'est la première ériode de la vie, ce n'est pas la seule. L'enfant n'est pas stiné par Dieu à rester soumis toute sa vie à l'autorité ses père et mère... Tôt ou tard, il vient un moment où eu parle, et les liens de la famille semblent sur le point se briser : un fils ou une fille sont appelés au mariage, bien la voix de Dieu ouvre pour eux la grille du cloître les portes du sanctuaire... Quelquefois alors une lutte olente s'engage dans le cœur des parents : lutte entre *ffection surnaturelle* que la religion leur inspire pour urs enfants et ce que j'appellerai l'*égoïsme paternel*... oir tant travaillé, avoir peut-être tant sacrifié à l'éduca- n de ces enfants ; avoir compté sur eux pour trouver le utien et la consolation de ses vieux jours : et néanmoins voir s'en séparer, quel coup ! " C'est donc là la récom- nse que nous recevons pour tous nos soins ! „ disent ces rents éplorés. Oui, mes Frères, il est dur d'avoir à con- ntir à de telles séparations... Cependant je ne puis vous ssimuler combien vos obligations en cette matière sont aves. Vous devez consentir ! Vous n'avez pas le droit mpêcher que vos enfants vous quittent pour entrer ns l'état de mariage... Vous avez encore moins celui de soustraire à la vocation divine qui les appelle d'une on spéciale au service des autels. Souvenez-vous que ce st pas pour vous, mais pour lui, que Dieu vous a donné s enfants. Vous opposer à sa volonté, à sa providence, st vouloir leur malheur, c'est forfaire à votre sublime ssion...

b) Diriger la vocation de ses enfants. — " Leur malheur, dites-vous ; mais c'est pour le prévenir que je m'oppose à leur dessein. Je veux éviter cette union mal assortie... je veux éprouver cette vocation qui n'est pas suffisamment affermie. „ S'il en est ainsi, je puis vous consoler. Si j'ai dit que vous n'avez pas le droit de vous opposer à la vocation de vos enfants, je n'ai pas dit qu'il ne vous appartient pas de la diriger... Vous le pouvez donc. Mais que dois-je penser, quand ce n'est pas un mariage en particulier, mais tous, l'un après l'autre, qui encourent votre désapprobation... quand il ne vous suffit pas de quelques mois pour éprouver cette vocation, mais que de délais en délais vous semblez vouloir la rendre impossible ou que, par les occasions auxquelles vous exposez votre enfant, vous faites dépendre sa persévérance d'un véritable miracle. Ah ! vous vous préparez bien des déboires.

c) S'effacer. — Il en sera de même, parents chrétiens, si après vous être séparés de vos enfants, vous voulez continuer d'exercer sur eux une action trop continuelle.. si rien dans leur ménage ne peut échapper à vos investigations... si vous voulez contrôler l'action du prêtre et du confesseur et diriger en maîtres la conscience de la religieuse et du religieux... Mais j'abandonne ces considérations à vos réflexions particulières, et je m'adresse à vos enfants.

B. Devoir des enfants. — Ah ! leur dirai-je, si vous avez compris ce que les paroles que je viens de prononcer, peuvent avoir de poignant pour les auteurs de vos jours, adoucissez, autant qu'il est en vous, l'accomplissement d'un si pénible devoir... Aimez à consulter un père dévoué, une tendre mère, sur le choix d'une épouse ou d'un époux... Faites-leur comprendre doucement que l'affection que vous leur portez, au lieu de s'éteindre par suite de l'éloignement auquel vous les priez de consentir, se purifiera dans la flamme même du sacrifice que tous ensemble vous offrez à Dieu ; dites-leur que cette séparation qui leur semble si pénible sera pour eux comme pour vous le gage

d'une éternité de bonheur où vous vous trouverez réunis de nouveau et à jamais... Faites-leur remarquer que la mort peut venir rompre à tout moment vos liens de famille malgré toutes les précautions que les hommes peuvent imaginer... Enfin, par ces mille attentions qu'un cœur aimant inspire et par de ferventes prières auprès de Dieu, adoucissez les blessures que l'attachement naturel fait au cœur de vos parents... Vous qui êtes déjà engagés dans les liens du mariage, aimez à revoir les auteurs de vos jours, à les entourer de vos soins et de vos respects...Vous qui êtes plus près de l'autel, n'oubliez pas d'implorer chaque jour pour eux la divine miséricorde...

C. Exemple de Jésus et de Marie. — Il me reste à montrer comment Marie a su imposer silence aux inquiétudes de son cœur maternel lorsque commença la vie publique de Jésus-Christ, et comment Jésus enseigna à sa sainte Mère à triompher des répugnances si naturelles du cœur... On dirait qu'il voulait montrer d'avance aux parents chrétiens que les difficultés dans de semblables occurrences viennent moins du manque d'affection de la part des enfants que d'un excès d'affection dans les parents eux-mêmes... A l'âge de douze ans, il adresse à Marie ces paroles pleines de gravité : *Quid est quod me quærebatis ? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?...* Aux noces de Cana, il allie dans un tempérament merveilleux l'indépendance de son ministère avec l'amour respectueux qu'il porte à sa mère. S'il lui dit : *Quid mihi et tibi, mulier?* aussitôt à sa prière il accomplit le miracle demandé. Parfois l'on dirait qu'il y a de la dureté dans ses paroles... *Quæ est mater mea et qui sunt fratres mei?* (Matth. xii, 48.) Mais lorsqu'on songe que celui qui parle ainsi est le même Dieu qui a donné à tous les hommes ce commandement : *Honora patrem tuum et matrem tuam ut sis longævus super terram,* on comprend qu'il a voulu seulement nous apprendre que l'amour des enfants pour leurs parents, tout en restant un amour tendre et respec-

tueux, doit être un amour fort, un amour saint, un amour soumis en toutes choses aux lois supérieures que Dieu peut imposer à l'homme dans le courant de sa carrière.

III. — Période de souffrances.

Cependant il est des moments où toutes les affections chrétiennes se ravivent, où les liens se resserrent... S'il est des circonstances où nous sentons tout le prix d'un amour tendre et généreux, c'est quand la douleur prend place à notre foyer, quand la souffrance vient s'asseoir à notre chevet... C'est alors aussi que celui qui porte à ses parents une véritable affection, s'empresse de leur en donner les plus sincères témoignages.

A. Rôle des parents. — *a) Soins temporels.* Je n'ai pas besoin, pères et mères, de vous exhorter à donner à vos enfants cette preuve d'amour. Non, votre cœur commande dans ces circonstances, épreuves de fortune ou maladies, et vous suivez l'impulsion de votre cœur. Oui, quand même vos enfants seraient depuis longtemps séparés de vous, quand même ils vous auraient donné bien des sujets de tristesse, aussitôt que vous les savez dans la peine, toute votre affection se réveille; et cette mère qui autrefois passa les nuits et les jours près du berceau de son enfant, s'ingénie maintenant après tant d'années à adoucir les souffrances de ce même enfant malade et recueillera, s'il le faut, son dernier soupir... Comme la vierge Marie, qui se tient debout au pied de la croix, les parents chrétiens se font un devoir de partager les souffrances que Dieu envoie à leurs enfants.

b) Soins spirituels. — Mais avez-vous songé, mes Frères, à l'importante mission que Dieu vous réserve dans ces moments décisifs. Ah! si vous saviez quelle salutaire influence vous pouvez exercer, lorsque Dieu vous envoie comme des anges consolateurs au sein d'une famille éplorée... Combien alors un conseil de votre part, une réflexion sur la conduite de la divine providence, un sou-

venir d'enfance adroitement réveillé, peuvent avoir d'empire sur des cœurs oublieux de leurs devoirs! Ah! je vous en prie, quand vos enfants ont besoin de vous, n'oubliez pas leurs âmes... Je vous le disais en commençant : c'est pour Dieu que vous les avez élevés; c'est alors souvent l'occasion de les ramener à Dieu... — Ce n'est pas seulement pour la gloire de ce bon Maître que je vous y engage; ce n'est pas seulement pour l'avantage de vos enfants : c'est pour votre propre avantage. Car pour vous aussi pourront venir les mauvais jours de la vieillesse, les luttes de l'agonie.

B. Rôle des enfants. — Ah! si alors vos enfants ont compris la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers vous, vous les verrez, attentifs à vos besoins, compatissants à vos maux, vous rendant tous vos bienfaits par un redoublement de soins et d'attentions. Si jamais des revers de fortune ou les infirmités de l'âge vous forçaient d'avoir recours à leur générosité, vous les trouveriez plus prévenants, plus aimants que jamais... Malheur au fils qui abandonnerait son père tombé dans l'infortune, qui rougirait de la pauvreté de sa mère! Mais de tels monstres sont rares, et l'horreur qu'ils excitent partout suffit pour faire comprendre combien leur conduite est odieuse et détestable... Au contraire, toutes les faveurs du Ciel et tous les applaudissements de la terre sont réservés à ceux qui embellissent les dernières années des auteurs de leurs jours, et qui, inclinés sous leurs mains mourantes, viennent recevoir avec leur dernière bénédiction le gage d'un bonheur durable.

C. Exemple de Jésus-Christ. — Et voilà, mes Frères, la dernière et sublime leçon que Jésus nous donne du haut de la croix. D'un côté, il a voulu que sa Mère bénie lui survécût quelques années, afin de la sanctifier toujours davantage par le désir du ciel, et en vue d'autres desseins de sa providence... Il a voulu d'un autre côté assurer l'avenir de cette mère bien-aimée : et pour nous apprendre

l'assistance que nous devons à nos parents, il a confié sa Mère au disciple qu'il préférait entre tous...

Péroraison. — Oh! venons tous assister à ce testament suprême, et, jetant un coup d'œil sur la vie de cette sainte mère et de ce divin Fils, admirons l'accomplissement de la prophétie du vieillard Siméon : *Et tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit*... Adressons-nous à cette mère désolée et à ce Dieu expirant, afin d'obtenir la grâce de remplir dans toute leur plénitude les obligations que nous impose notre qualité d'enfants ou de parents... Si ces obligations ne sont plus actuelles, il en est une qui nous reste, celle de la prière, en réparation de nos fautes passées, en vue du bonheur de ceux qui vivent encore sur la terre et du repos éternel de ceux qui ne sont plus. *Requiem æternam*...

Péroraison *chez les Petites Sœurs des pauvres*. — Vous tous qui êtes ici, vous avez quitté une famille pour en trouver une autre...

Vieillards, à la fin de votre carrière vous vous êtes remis sous l'obéissance, et des jeunes filles sont devenues vos mères par la charité. Aux Sœurs la voix du Christ a dit, en parlant de vous : Voilà vos enfants! A vous elle dit : Voilà vos mères! Et de là découlent vos devoirs réciproques. Vous, vieillards, obéissez aux Sœurs... Vous, mes Sœurs, vous venez ici soigner des vieillards que vous regardez intérieurement comme étant vos pères et vos mères, eu égard à l'âge... Donc, tout en vous faisant obéir, puisez dans cette considération la résignation et la patience qui vous sont nécessaires... Tenez vos yeux fixés sur Marie, confiez-vous à Marie...

QUATRIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?

CAUSES DE NOS DÉSOLATIONS.

—

Clamavit Jesus voce magna, dicens : Eli, Eli, lamma sabacthani ? hoc est : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? (Matth. xxvii, 46.)

Exorde. — Que signifie, mes Frères, ce cri de détresse dans la bouche de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Quoi ! le Fils de Dieu abandonné de Dieu ! La seconde personne de l'adorable et indivisible Trinité abandonnée de la Trinité même ! La doctrine de l'Église catholique nous explique ce mystère. Il ne s'agit pas ici, nous dit-elle, d'un abandon réel et complet : il s'agit d'un abandon apparent. Dieu, c'est-à-dire la divinité, demeure uni à Jésus-Christ, car Jésus-Christ est le Verbe divin, inséparable de Dieu le Père et de Dieu le Saint-Esprit, et le Verbe à son tour demeure uni inséparablement à sa sainte humanité ; mais parce que le Père céleste retire à la sainte humanité de son Fils son influence sensible, cette humanité souffre toutes les douleurs de l'abandon...

Ce cri du Sauveur, nous le répétons peut-être bien souvent, et nous croyons vite, lorsque les épreuves nous accablent, avoir aussi le droit de dire : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ... Or, mes Frères, je tiens à vous détromper. Tout d'abord, il n'est pas vrai de dire que Dieu nous abandonne jamais complètement. Si sa toute-puissance nous abandonnait complètement, nous retomberions aussitôt dans le néant dont nous sommes sortis, et si sa grâce nous abandonnait complètement, nous tomberions au fond des enfers... Toutefois, il est vrai que Dieu nous abandonne plus ou moins dans certaines circon-

stances : et ce sont les desseins de Dieu dans cet abandon partiel que je veux vous exposer aujourd'hui...

Je dis donc qu'à cette demande que vous faites, en disant à Dieu : Pourquoi m'avez-vous abandonné ? il n'y a que deux réponses. Dieu vous répond, ou bien : *Parce que vous m'avez abandonné le premier*, — ou bien : *Parce que je vous aime.* Et dans ces deux réponses je trouve tous les desseins de miséricorde que Dieu a sur vous et auxquels vous devez correspondre.

I. — Première réponse de Dieu : Parce que vous m'avez abandonné.

Idée générale. — Ô vous tous qui êtes ici, vous avez, j'en suis sûr, rencontré des moments dans la vie où vous sentiez l'abandon. Malgré vos soins et votre travail vous voyiez vos ressources diminuer... Votre réputation était compromise aux yeux du monde par les indiscrétions de la médisance ou les ruses de la calomnie... Des parents vous étaient enlevés par la mort, ou vos enfants quittaient le toit paternel... La maladie vous clouait sur votre couche, ou la vieillesse vous apportait ses infirmités et ses misères et vous réduisait à un pénible isolement... Sentant le vide se faire autour de vous, en proie à des déchirements douloureux, vous êtes retombés sur vous-mêmes et vous avez prononcé cette parole pleine de tristesse : "Je suis abandonné... „

A. Péchés personnels. — Eh bien, mes Frères, que dois-je penser de votre état ? Ah ! tout d'abord, dites-moi : Êtes-vous en grâce avec Dieu ? Votre conscience ne vous reproche-t-elle aucun péché grave ? Servez-vous sincèrement le Maître qui vous a créés ?... Vous soupirez ! Oui, je vous comprends. Il fut un temps où, fidèles à la loi de Dieu, vous marchiez devant lui dans la simplicité de votre cœur, où vous vous faisiez un bonheur et une gloire d'être au nombre des chrétiens fervents... Mais hélas ! ce temps n'est plus.... Entraînés par des compagnons perfides, séduits par des lectures faites sans prudence, vous avez

quitté la voie du bonheur véritable, la voie du bonheur intérieur. D'abord, tout semblait vous sourire, et le péché, tout en vous causant des remords, n'en était pas moins, croyiez-vous, une source de bien-être et de plaisir... Mais, à présent, il n'en est plus ainsi. Ces amis pervers vous ont quittés, après vous avoir trompés et, peut-être, ruinés... Tout s'est tourné contre vous... Reconnaissez ici la main de la Providence, reconnaissez les desseins de Dieu... Dieu, comme un bon père, gémissait de votre état : il voulait vous ramener à lui ; mais tant que l'entraînement des plaisirs vous maîtrisait, la porte de votre cœur lui restait fermée. Vous suiviez la fortune qui vous souriait, sans vous inquiéter de la route qu'elle vous faisait prendre. Alors le Seigneur dans sa bonté a dit : " Je forcerai ce cœur rebelle. Il a résisté à mes appels, et mes dons n'ont fait que l'enivrer. Je retirerai ces dons dont il a abusé, et je ferai parler la voix de la détresse. Alors il se souviendra de moi et de ces années heureuses où il était mon enfant bien-aimé. Il se souviendra du jour de sa première communion, des joies de la famille chrétienne... et il reviendra... il m'ouvrira son cœur. „ N'est-ce pas ainsi, mes Frères, que l'enfant prodigue dont parle l'Évangile se souvint de la maison paternelle et retourna vers son père ? Tant qu'il put satisfaire ses convoitises, il vécut dans la débauche et l'infamie ; mais quand il se vit réduit à désirer en vain la nourriture des animaux immondes qu'il était chargé de garder, alors il s'écria : Que de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Et il ajouta : Je me lèverai et j'irai vers mon père... Ah ! mes Frères, s'il est quelqu'un parmi vous qui se trouve dans cet abandon ; si par de longs égarements ou par suite d'une mauvaise habitude qu'il n'a pu encore déraciner, il se trouve en ce moment éloigné de Dieu, qu'il revienne ! Ce n'est que sur le sein paternel qu'il retrouvera le bonheur. Et lorsque par le repentir il se sera rapproché de Dieu, lorsque dans

la vertu des sacrements il aura reçu le baiser de la réconciliation, il sentira qu'il n'est plus seul, mais que dans toutes les afflictions son maître, son père, l'accompagne, et il s'écriera avec le prophète-roi : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es* (Ps. XXII, 4).

Voilà, mes Frères, la première catégorie des chrétiens que Dieu semble abandonner parce qu'ils l'ont abandonné les premiers. Cet abandon de leur part était complet ; il consistait dans des fautes personnelles graves... Il est d'autres chrétiens que la main de Dieu vient frapper pour des infidélités moins criantes ou même pour des fautes déjà réparées.

B. PÉCHÉS D'AUTRUI OU FAUTES DÉJA RÉPARÉES. — Il me semble rencontrer dans mon auditoire un père de famille déjà avancé en âge, ou une mère vraiment chrétienne. Ils servent Dieu, ils aiment Dieu, ils vivent pour Dieu. Et pourtant, je les entends se plaindre bien amèrement. Les ressources leur manquent, l'affection de leurs enfants leur fait défaut, ou peut-être ces enfants, engagés dans la voie de la perdition, sont pour eux une cause incessante de douleurs et d'alarmes... Ils sont abandonnés, et pourquoi ? — Ah ! mes Frères, il est bien probable qu'ils sont eux-mêmes la première cause de leur malheur, ou par leurs fautes d'autrefois, ou par le mal qu'ils n'ont pas empêché, lorsqu'ils le devaient et le pouvaient. Ceux qui se plaignent des dérèglements de leurs fils, de la vanité de leurs filles, de leur insatiable soif de plaisirs, du luxe ruineux de leurs parures, comment ont-ils passé eux-mêmes les années de leur jeunesse ? Eux qui se lamentent de ne rencontrer dans leurs enfants que froideur et indifférence, ingratitude même, comment ont-ils agi eux-mêmes envers les auteurs de leurs jours ? Ah ! qu'ils ne s'étonnent pas si Dieu permet à présent qu'ils sentent dans leur propre cœur les angoisses dont ils ont abreuvé le cœur de ceux qui les aimaient. Ou s'ils n'ont pas commis les mêmes excès, n'y a-t-il pas eu chez eux d'autres fautes qui ont

mérité de la part de Dieu un juste châtiment ? N'y a-t-il pas dans leur vie des taches secrètes ? Ces taches, Dieu veut qu'ils les lavent dans les larmes, afin qu'ils n'aient pas plus tard à les expier dans les flammes...

Mais je vais plus loin, car je rencontre certaines personnes que le malheur semble s'acharner à poursuivre, alors que leur conduite a toujours été irréprochable... Il y a des calamités coup sur coup : pertes d'argent, morts subites, infirmités longues et douloureuses, ingratitudes... Quelle peut être la cause de tous ces revers ? Eh bien, je le demande, n'y a-t-il pas dans la famille de ces personnes quelque membre coupable ? N'y a-t-il pas là un fils dénaturé ? une fille sans pudeur ? N'y admet-on pas au foyer domestique des amis sans mœurs et sans foi ?... S'il en est ainsi, je n'ai pas besoin de chercher plus longtemps pourquoi la main de Dieu s'est appesantie sur cette maison. Parents trop indulgents, maîtres négligents et faibles, si vous-mêmes vous ne faites pas le mal, vous avez laissé le mal se glisser dans votre demeure : c'est assez pour arrêter les bénédictions divines; c'est assez pour que Dieu vous fasse sentir que vous négligez vos devoirs, et que vos protestations de piété et d'amour sont plutôt l'expression de vos sentiments que des actes de religion en harmonie avec votre conduite... *Humiliamini igitur sub potenti manu Dei*, vous dirai-je avec l'apôtre saint Pierre. Reconnaissez que par vos fautes passées vous avez mérité mille fois plus que ce que vous souffrez maintenant... Confessez devant Dieu votre négligence coupable : et, si ce n'est pas trop tard, hâtez-vous d'y porter remède. Faites comprendre à ceux de votre maison que ces malheurs ont leur source dans leurs dérèglements... Ramenez au bercail du bon Pasteur les brebis égarées... Dès lors l'abandon cessera autour de vous, et vous sentirez que Dieu revient à vous, suivant sa promesse : *Revertimini ad me, et revertar ad vos* (Malach. III, 7). La paix succédera au trouble, le bonheur à l'infortune.

Je me trompe, mes Frères. Il se peut que votre abandon ne cesse point encore. Car enfin, quand je vois l'abandon de Jésus, l'abandon de Marie, dans le terrible drame du crucifiement, je chercherais en vain par quelle infidélité ils ont pu le mériter.... Il y a donc une autre raison pour laquelle Dieu semble quelquefois nous abandonner; et si la première réponse de Dieu à cette demande : Pourquoi m'avez-vous abandonné? a été une parole de reproche, sa seconde réponse sera une parole d'encouragement et de consolation.

II. — Seconde réponse de Dieu : Parce que je vous aime.

Idée générale. — Cette réponse, mes Frères, vous venez de l'entendre : Dieu semble vous abandonner, parce qu'il vous aime. Parole étrange! Quel est l'ami qui abandonne son ami pour lui prouver son amour? Ah! mes Frères, l'amour de Dieu pour nous ne ressemble pas à l'amour des hommes les uns pour les autres. L'amour de Dieu est un amour fort; c'est un amour qui a toujours en vue l'éternité. Lorsque Dieu aime quelqu'un, il veut de cet amour faire sortir sa plus grande gloire en même temps que l'avantage personnel de celui qu'il aime. Faut-il pour cela le soumettre à de rudes épreuves, faut-il lui faire traverser des passages difficiles, Dieu le fait. Et voilà souvent l'explication bien simple de toutes les tribulations des justes. Dans les abandonnements auxquels Dieu soumet les justes, il a en vue trois résultats : les sanctifier, les éprouver, faire croître sa propre gloire.

A. Dieu veut sanctifier. — La sainteté que Dieu veut leur faire acquérir, ce n'est pas cette sainteté ordinaire et commune, cette sainteté qui est exigée de chacun et qui consiste dans la fuite du péché mortel, dans la conservation de la grâce sanctifiante et l'accomplissement de nos devoirs essentiels; non, c'est une sainteté plus sublime, dans laquelle l'âme, se détachant de plus en plus de tous les objets créés et même de la consolation sensible que

l'on éprouve d'ordinaire à faire le bien, ne se repose plus qu'en Dieu seul, en ses divines promesses, en sa divine fidélité, sans avoir de cette fidélité aucune manifestation consolante. Or, mes Frères, nous ne le savons que trop par notre triste expérience : lorsque nous trouvons autour de nous des sympathies, des satisfactions, des plaisirs, notre pauvre cœur s'y arrête et s'y repose. Sans doute, il aime l'auteur de tout bien; mais il faut être très parfait pour n'aimer que lui, pour *ne s'attacher qu'à lui,* lorsque, à côté de lui, à côté de ce Dieu invisible et caché, nous trouvons des objets visibles qui nous attirent et nous font jouir. Et cette perfection, ce détachement, on ne l'acquiert d'ordinaire qu'après avoir passé par les épreuves de l'abandon et du délaissement... Souffrance salutaire, puisqu'elle doit purifier notre âme, comme le feu purifie l'or dans le creuset du joaillier. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils apprendront à demander à Dieu seul de venir sécher leurs larmes ! Bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'ils s'habitueront à ne vouloir trouver qu'en Dieu seul une compensation à leurs souffrances ! Et cette compensation, quelle est-elle? Elle n'est autre chose que l'intime conviction que nous sommes les amis de Dieu, que nous sommes unis à Dieu et que nos maux sont des *faveurs* de sa main paternelle... Oui, Dieu peut pousser cette épreuve, cet abandon, jusqu'à refuser à l'âme toute autre consolation, toute autre joie sensible... Oh! cette âme peut alors s'écrier avec Notre-Seigneur crucifié : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée? Elle peut demander : Combien de temps, Seigneur, demeurerai-je en cet état?

B. Dieu veut éprouver. — Combien de temps? A cette demande, mes Frères, je n'ai qu'une seule réponse : Cet état est une épreuve : il ne durera pas toujours. Mais comme c'est une épreuve envoyée par Dieu, lui seul connaît la durée que sa providence lui a assignée. Cela durera des mois, des années, toute votre vie peut-être. O mon père,

vous écriez-vous, quelle effrayante perspective! Être ainsi abandonné, abandonné toute ma vie! Je ne saurais y résister. — Consolez-vous, mon enfant. D'abord, personne ne sait si l'épreuve sera si longue ; la joie peut d'un moment à l'autre prendre la place de la douleur et de la peine...

Mais il est une autre vérité, bien capable de vous encourager et de vous soutenir. Cet état est une épreuve, une épreuve envoyée par un Dieu qui vous aime infiniment. Cette épreuve est donc proportionnée, d'une part, à l'état de votre âme et, de l'autre, aux grâces que Dieu tient en réserve pour vous faire triompher de tous les obstacles. Que pourriez-vous donc redouter? La violence du mal? Vous avez des armes assez puissantes pour la surmonter. Sa durée? Chaque jour suffit à sa peine. Ne vous inquiétez pas du jour de demain...Combattez courageusement aujourd'hui : qui sait si le jour de demain ne sera pas pour vous le jour du triomphe? Ames délaissées, âmes qui voyez toutes les créatures se tourner contre vous, dont Dieu lui-même semble s'être retiré, ayez confiance! Écoutez comment dans les Psaumes Dieu parle du juste qu'il éprouve : *Cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum et glorificabo eum.* Je parais m'éloigner, dit-il, mais je suis bien proche. *Ecce venio cito,* ajoute-t-il dans l'Apocalypse, *et merces mea mecum est* (Apoc. xx, 12). Le mont du calvaire où se dresse la croix est si près du sépulcre où se fait la résurrection, et le sépulcre lui-même n'est pas loin de la montagne des Oliviers d'où l'on monte au ciel. Courage! combattez! persévérez! Oh! si vous saviez combien votre persévérance réjouit le cœur de Dieu!

C. Dieu veut glorier son nom. — Et combien aussi est grande la gloire que vous procurez ainsi à votre Seigneur et maître! N'est-il pas vrai que le désintéressement avec lequel l'homme sert son Dieu est le plus éclatant éloge de l'infinie grandeur et de l'infinie bonté? Et ce désintéressement, quand le montrez-vous le mieux? N'est-ce pas

lorsque vous demeurez inébranlablement attaché à la volonté de ce Dieu, alors même qu'il semble vous abandonner? Que puis-je mieux faire pour vous prouver cette vérité que de vous rappeler la touchante histoire de Job ? C'était un homme riche, heureux... Dieu dit au démon : Avez-vous vu mon serviteur Job? — Quoi d'étonnant, répond Satan... et il reçoit l'autorisation de frapper...Voilà cet homme tantôt si fortuné réduit à la misère, couvert d'ulcères et tout à fait dans l'abandon... Et néanmoins il s'écrie : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sit nomen Domini benedictum !*

N'est-il pas vrai, mes Frères, que cette seule parole procure plus de gloire à Dieu que toutes les hécatombes immolées par Job quand il était au sein de la prospérité? — Et voyez comme Dieu se plaît à prolonger cette épreuve... Rappelez-vous les raisonnements que font les trois anciens amis de Job pour lui prouver qu'il doit être bien coupable, puisque Dieu l'a abandonné... Malgré tout Job a dans son cœur un témoignage d'innocence pour le passé, et une confiance inébranlable pour l'avenir. *Scio quod redemptor meus vivit,* dit-il ; *reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

O vous tous, mes Frères, qui vous croyez abandonnés de Dieu et des hommes, prenez pour vos modèles Job sur la paille infecte qui lui sert de couche, et le Fils de Dieu étendu sur le gibet de la croix et s'écriant dans une plainte amoureuse : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Péroraison. — Et qui de nous, mes Frères, comme je le disais en commençant, qui de nous n'éprouve parfois cette tristesse de l'abandon? Abandon extérieur, abandon intérieur... Dans ces moments pénibles, voyons d'abord ce qu'il y a à réformer en nous, voyons ce qu'il y a à expier... Et alors même que nous ne découvrons dans notre conscience aucune faute bien déterminée, disons encore avec le roi-prophète : *Ab occultis meis munda me* (Ps. XVIII,

13)... Songeons aussi à ce qu'il y a à mériter: une couronne de gloire, la couronne du repentir, de la patience, de l'amour fort et désintéressé.

CINQUIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Sitio!

SOUFFRANCES CORPORELLES ET BESOINS DU CORPS.

Ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio! (Jo. XIX, 28.)

Exorde. — Pourquoi, mes Frères, le Sauveur mourant fait-il entendre cette plainte, lui qui pendant tout le reste de sa passion a gardé sur ses tourments un silence continuel et n'a pas même laissé soupçonner les terribles souffrances qu'il endurait ? La réponse à cette question nous est fournie par une remarque très juste des Saints-Pères. Cette patience même de Jésus-Christ, disent-ils, si héroïque, si surhumaine, eût pu nous faire douter de la réalité de ses souffrances, et par suite de la réalité de l'incarnation : et c'est pour nous prouver qu'il est vraiment homme, ressentant tous les besoins et toutes les misères de l'humanité, que le Sauveur crucifié manifeste la soif qu'il éprouve et nous fait connaître un tourment qui sans cela aurait probablement échappé à notre attention.

Jésus-Christ a eu un corps comme le nôtre, mes Frères, un corps sensible comme le nôtre, mortel comme le nôtre; et par la manière dont il a traité ce corps mortel il a voulu nous apprendre comment nous devons *traiter notre propre corps* et *supporter les douleurs* inséparables de notre condition terrestre. C'est la leçon que la Croix nous donnera aujourd'hui.

I. — Jésus nous apprend à modérer les besoins du corps.

A. Les faits. — *a) Du côté de Jésus-Christ.* — Je ne m'étonne pas, mes Frères, de voir périr dans le plus entier dénûment le Sauveur des hommes. Celui qui pendant sa vie n'avait pas une pierre pour y reposer sa tête, celui qui était né dans une étable et avait grandi dans l'atelier d'un pauvre artisan, avait suffisamment montré aux hommes qu'il était venu condamner par son exemple les excès du luxe et de la sensualité. Et comme la Croix devait être l'éloquent résumé des divins enseignements, l'on devait s'attendre à une sublime leçon touchant les souffrances. Aussi, mes Frères, la leçon que nous allons recueillir est éloquente et efficace. Avez-vous songé quelquefois à cet affreux tourment de la soif que Jésus a voulu endurer dans sa passion par pur amour pour nous? Le tourment de la soif! Interrogeons ceux qui en ont ressenti les ardeurs... Agar dans le désert... David : *O si quis mihi daret potum aquæ de cisterna quæ est in Bethlehem!...* (2 Reg. xxiii, 15.) Interrogez les voyageurs... Et maintenant demandez-vous quelle devait être la soif de Jésus. Depuis la veille au soir il n'avait pris aucune nourriture... Il avait été traîné de tribunal en tribunal, insulté, bafoué... soumis à de longs et pénibles interrogatoires... Ajoutez à tout cela la perte de son sang depuis le jardin des Olives, puis dans la flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix... Ajoutez encore les tortures affreuses du crucifiement, et toutes ses plaies rouvertes avec force à chaque fois qu'on lui avait arraché ses vêtements... Et maintenant, le voici suspendu pendant trois heures! Quelle soif dut dévorer ce corps exténué! Il est vrai que lorsqu'il est arrivé au sommet du Calvaire on lui a présenté, selon la coutume, du vin mêlé de myrrhe et de fiel; mais il a refusé ce breuvage, parce qu'il était de nature à plonger les sens dans une sorte d'assoupissement et que lui voulait au contraire ne se refuser à aucune douleur... O mon Sauveur, mon imagination ne peut suf-

fire à me représenter vos tourments... Quelques âmes privilégiées ont eu le bonheur d'y participer quelque peu, et elles ont cru défaillir...

Pourtant, ô Jésus, je le répète, je ne m'étonne pas de vous voir tant souffrir : votre vie tout entière m'y avait préparé...

b) Du côté des fidèles. — Mais ce qui m'étonne, c'est de voir tant de chrétiens, même parmi ceux qui font profession de vous aimer et de vous servir, même parmi ceux qui viennent méditer vos souffrances, c'est, dis-je, de voir tant de chrétiens faire de leur corps une idole, ne chercher qu'à le flatter et à le satisfaire en tout, lui procurer tous les raffinements de la délicatesse et de la volupté... Votre corps divin, que la corruption du tombeau ne pourra jamais atteindre, est suspendu à un gibet et la soif le dévore, tandis que nos corps, qui seront bientôt la pâture des vers, sont traités par nous avec toutes sortes de ménagements et de délicatesses ! Quel renversement... Ah ! venez, venez, fidèles, venez au pied de la croix de Jésus... Comparez vos riches ameublements, vos salons somptueux avec le sommet du Calvaire... Venez placer votre couche moelleuse, trop dure encore pour vos membres délicats, venez la placer à côté de cette croix rugueuse sur laquelle vous voyez cloué un corps que les verges avaient déjà tout déchiré... Vous qui aimez à paraître dans de superbes atours, contemplez ces vêtements si pauvres de Jésus-Christ, qu'on lui arrache pour se les partager... Vous qui passez souvent des heures entières à orner votre tête avec les soins les plus minutieux, portez vos regards sur ce chef divin couronné d'épines... Faites dresser ici sur le Calvaire vos tables chargées de mets exquis ; et, pendant que le vin coulera à flots dans les coupes, écoutez le cri de cette bouche mourante : J'ai soif ! j'ai soif !

Ah ! mes Frères, mes Frères, que ferons-nous à ce spectacle, sinon nous frapper la poitrine et nous écrier avec l'Enfant prodigue : Pardonnez-moi, mon Dieu, mon

Père ! j'ai péché ! Oui, mes Frères, nous avons péché : et que nous en est-il revenu ? Quels avantages réels avons-nous retirés de ces soins excessifs donnés à notre corps ? Quels biens nous ont procurés les satisfactions raffinées que nous avons accordées à nos sens et dont la vue du Sauveur crucifié nous force de rougir ? — Répondons à ces questions, pendant que de la Croix jaillissent dans nos âmes des rayons de lumière... Et nous verrons que nous n'avons rien obtenu, rien trouvé que déceptions et calamités...

B. Raisonnement. — *a) Le corps est insatiable.* — Êtes-vous satisfaits, vous qui partout et toujours ne cherchez qu'à vous accorder tout ce que réclament vos caprices ? Non, vos aveux nous l'ont appris. Une fois que l'homme fait de la jouissance l'objet principal de son activité, une soif inextinguible s'empare de lui par un juste châtiment de Dieu, soif plus pénible que celle qui tourmente le pauvre dans sa misère ou l'anachorète le plus mortifié qui souffre volontairement la soif à l'exemple du Sauveur... C'est une soif insatiable de jouissances que rien ne contente. Les mets dont vous abusez aujourd'hui, au point de négliger la part que vous devriez raisonnablement donner aux pauvres, vous les trouverez demain fades et insipides. C'est en vain que vous aurez continuellement recours à de nouveaux ragoûts, afin d'aiguiser vos sens émoussés. Les ameublements les plus précieux... Et que dirai-je de cet autre tyran plus capricieux, plus inconstant, plus avide que les autres, la mode ?... Ah ! mes Frères, dites, la main sur la conscience, n'est-il pas vrai que ce corps que vous idolâtrez ne vous a jamais dit : " C'est bien, je suis satisfait ? „ Toujours il avait soif, soif de nouveaux plaisirs, soif de nouvelles jouissances...

b) Il accable l'âme. — Et pendant ce temps, que devenait votre âme ? Ces facultés si nobles et si élevées dont Dieu l'a enrichie, à quoi les appliquiez-vous ? Cette intelligence... Cette mémoire... cette volonté, le siège des plus sublimes

aspirations... Hélas ! tout cela est en quelque sorte alourdi et déprimé vers la terre. La passion a pris la place de la raison... La mémoire ne sait plus que se traîner paresseusement parmi les souvenirs des jouissances de la veille... Votre volonté s'est concentrée en elle-même : moins encore, elle s'est concentrée en ce corps, afin d'en contenter les grossiers appétits... Votre front s'est incliné vers tout ce qui est bas, et la matière a pris chez vous le sceptre qui devait appartenir à l'esprit. Lorsque je cherche en votre personne l'image de Dieu, si magnifiquement restaurée par le baptême, je ne trouve plus que des linéaments à moitié effacés et prêts à disparaître entièrement... Voilà ce que vous êtes devenu, jeune homme charnel... Voilà ce que vous êtes devenue, jeune fille vaniteuse et légère... Voilà ce que vous êtes devenus, vous qui ne goûtez plus d'autre plaisir que le vin, vous qui n'avez plus d'autre souci que la chasse... Le livre de la Sagesse a bien raison de dire : *Corpus quod corrumpitur aggravat animam...*

c) Il compromet le salut de l'âme. — Et quel sera votre avenir? Ah! je n'ose demander où en est le salut de votre âme... Je n'ose rechercher dans quels crimes contre Dieu, contre l'humanité et contre vous-mêmes vous a entraînés cette recherche immodérée des jouissances matérielles... L'aspect du Calvaire vous en dira davantage que les plus frappantes considérations... Puisse ce spectacle déchirer le bandeau qui couvre vos yeux!

II. — Jésus nous apprend à sanctifier les souffrances du corps.

Mais laissons ces tristes pensées, et, sans abandonner le mystère qui nous occupe, élevons plus haut nos regards. Quelque souci que l'on ait de procurer à son corps tout ce qui peut le flatter, il est pour tous les hommes des circonstances où la nature misérable de ce corps se dévoile tout entière. Ces circonstances, il est important de savoir en profiter... La souffrance, mes Frères, ne regarde pas à nos désirs et nos dispositions... Au contraire, et sur un

ordre de Dieu elle vient souvent frapper le corps du voluptueux de préférence à celui du chrétien mortifié. Ah! si du moins alors on savait profiter de la leçon que donne la douleur! Si, comprenant la vanité des plaisirs des sens, on cherchait dans les consolations de la religion et dans la pratique des vertus chrétiennes un remède á ses maux!

C'est encore, mes Frères, ce que Notre-Seigneur veut nous apprendre par cette soif mystérieuse qu'il endure dans sa passion. Car ce n'est pas le fait seul de cette soif qu'il nous faut méditer : il faut encore en pénétrer les motifs, au moyen des circonstances qui nous sont connues; puis, sachant que tout dans la vie de l'Homme-Dieu tend à notre édification, il nous faut retracer dans notre propre conduite, avec l'aide de la grâce et dans la mesure du possible, les exemples que nous avons recueillis...

Sanctifier les souffrances du corps, c'est un excellent moyen d'expier les soins immodérés et excessifs qu'on lui avait donnés, et de s'assurer une récompense magnifique au lieu du châtiment effroyable auquel on devait s'attendre... Voyez, mes Frères, comment Jésus-Christ nous apprend cet art de nous sanctifier par la souffrance...

A. Jésus-Christ résigné. — Nous l'avons déjà remarqué, ce n'est pas à proprement parler une plainte que le Sauveur nous fait entendre lorsqu'il prononce cette parole: J'ai soif! C'est bien plus une preuve qu'il nous donne de son humanité et de sa divinité tout à la fois... Il affirme qu'il a soif, mais il endure cette soif avec la plus entière résignation... Parcourez en esprit tous les exemples de patience qu'il nous a donnés... Or, mes Frères, si Jésus, au pouvoir de qui il était de modérer l'intensité de ses souffrances, a voulu les pousser jusqu'à leurs dernières limites et en même temps souffrir sans se plaindre, nous, dont les plaintes ne peuvent soulager les douleurs, la raison même ne nous dit-elle pas de les endurer avec patience? A quoi bon nous épuiser en doléances qui doivent rester vaines, en lamentations qui doivent demeurer

stériles? Nos peines sont-elles moindres lorsque nous nous répandons en murmures et en plaintes?

Mais ce motif de résignation est trop humain... Votre piété et votre foi trouveront leur consolation dans des considérations plus hautes. Dans vos douleurs, vous vous rappellerez de plus que Jésus-Christ, l'innocence même, a souffert tous ces horribles tourments parce qu'il s'était couvert en notre faveur de l'apparence du péché : et alors, au souvenir de toutes les fautes qui sont si réellement votre ouvrage, vous direz avec le Psalmiste : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (Ps. CXVIII, 137). J'ai mérité, Seigneur, ce que vous m'envoyez. Je l'ai mérité, en recherchant en tout mes aises et mes commodités, en négligeant votre saint service. Je l'ai mérité, en fermant l'oreille aux nécessités de mon prochain... Je l'ai mérité, en m'enorgueillissant des dons que vous m'aviez faits... Et ce sentiment de soumission fera descendre la consolation dans vos cœurs, en même temps qu'il effacera les dettes que vous aviez contractées par vos fautes... A ce sentiment vous joindrez la prière.

B. Jésus-Christ priant. — Ah! ne l'oubliez pas dans vos souffrances, cette compagne du chrétien, qui lui faisant toujours lever les yeux vers la céleste patrie, calme ses douleurs, apaise ses angoisses et soutient son espérance. Priez, mes Frères, priez comme Jésus-Christ l'a fait. *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat!* Oh! qu'il est doux de prier quand on souffre! Qu'il est facile de se résigner, quand on prie! Priez donc, mais priez comme Jésus-Christ; priez avec confiance, priez avec un abandon complet à la volonté suprême de Dieu. Demandez-lui, non pas tant d'être délivrés de vos maux et de vos peines, que de pouvoir les supporter avec patience, avec constance et même avec joie!

C. Jésus-Christ aimant. — Oui, mes Frères, avec joie! Cette joie est possible au milieu des plus affreuses dou-

leurs... Cette joie, vous pouvez la ressentir. A quelle condition ? A condition d'ajouter à la résignation et à la prière le plus sublime des sentiments : l'amour... Jésus-Christ souffre pour les hommes par amour. Il souffre par amour pour nous et par amour pour son Père : et voilà pourquoi il souffre avec joie. Aussi les écrivains ascétiques, expliquant la parole que nous méditons aujourd'hui, lui donnent-ils des sens mystérieux : *Sitio*, c'est-à-dire j'ai soif de souffrances ; *Sitio*, c'est-à-dire j'ai soif du salut des âmes ; *Sitio*, c'est-à-dire j'ai soif de votre gloire, ô mon Père ! Donc j'aime à souffrir, j'aime à souffrir pour le salut des âmes et pour votre gloire !

Application. — a) Comment nous pouvons aimer le prochain. — Or, je vous le demande, mes Frères, ne pourriez-vous pas souffrir dans les mêmes intentions ? N'avez-vous pas des parents, des enfants, des amis, auxquels vous voulez du bien ? S'il s'agissait de vous dévouer pour eux à de rudes labeurs, à des veilles prolongées, vous seriez prêts... Voici que Dieu lui-même, en vous envoyant la souffrance, vous présente l'occasion de réaliser votre désir. Offrez vos douleurs pour ceux auxquels vous vous intéressez : pour le succès de leurs affaires temporelles, pour l'avenir de leurs enfants, pour le salut de leur âme, surtout. Ah ! souffrir par amour, souffrir avec amour, ce n'est plus une douleur, c'est une jouissance !

b) Comment nous pouvons aimer Dieu. — Et vous, âmes fidèles et généreuses, qui aimez sincèrement le Sauveur, ne pourriez-vous pas vous élever jusqu'à ce degré d'aimer la souffrance pour le seul motif de ressembler à ce Sauveur qui a tant souffert pour vous ? Songer à votre bien-aimé Jésus qui expire sur la croix, n'est-ce pas déjà un soulagement dans toutes vos peines ? L'entendre qui vous dit : " Courage, mon enfant, souffre pour moi qui ai tant souffert pour toi, „ n'est-ce pas le plus efficace des encouragements ? Ainsi le comprenaient les saints... Ainsi le comprenait Marie, debout sous la croix... Disons-lui

donc : *Sancta mater, istud agas, Crucifixi fige plagas cordi meo valide. Fac me plagis vulnerari, fac me cruce inebriari et cruore Filii !*

Péroraison. — Que cette pensée de l'amour est belle et consolante, mes Frères ! Ayons-y souvent recours pour nous aider et nous soutenir. Si nous éprouvons quelque répugnance à nous soumettre aux desseins de la divine providence, rappelons-nous les motifs d'amour, et tout nous sera facile... En vous montrant le dénûment et la soif de Jésus, je vous ai fait rougir des soins excessifs que nous donnons à nos corps ; pour vous amener à sanctifier les souffrances de votre corps, je vous ai rappelé la patience, la prière et l'amour de Jésus... Voulez-vous profiter de cet entretien, prenez quelque temps avant de sortir de ce saint temple pour interroger Jésus. Demandez-lui dans une prière fervente ce qu'il pense de vos festins, de votre toilette, de vos ameublements, et proposez-vous de faire, avec le conseil d'un sage directeur, les sacrifices que vous sentirez que l'amour de Jésus réclame... Demandez-lui ensuite ce qu'il pense de vos plaintes et de vos murmures dans la maladie, et prenez la ferme résolution de vous résigner, de prier, de souffrir même avec joie, avec Jésus, pour Jésus, dans l'amour de Jésus.

SIXIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Consummatum est.

PRÉPARATION A LA MORT.

Quum ergo accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est. (Jo. XIX, 30.)

Exorde. — Le moment approche, mes Frères, où les souffrances de l'Homme-Dieu vont avoir un terme. A

peine a-t-il pris quelques gouttes de ce vinaigre qu'un soldat lui présente, qu'il en retire ses lèvres et prononce ces mots : Tout est consommé. Que veut-il dire par là ? L'interprétation naturelle qui s'offre d'abord à l'esprit est celle-ci : C'en est fait, ma carrière est remplie, ma passion est terminée, il ne me reste plus qu'à mourir. Il est vrai que les Saints-Pères expliquent encore de différentes façons cette parole mystérieuse ; mais le sens que nous venons d'y attacher, suffit à notre instruction. Rappelons-nous donc qu'un moment viendra où nous aussi nous prononcerons cette parole : ce sera le moment suprême où nous quitterons cette terre. Si nous pouvons alors dire comme Jésus-Christ avec toute la sérénité d'une conscience sans reproche, *Consummatum est,* oh ! que nous serons heureux ! Mais si nous ne pouvons pas parler ainsi, quelle affreuse perspective se présentera devant nous par delà le tombeau !

Or, mes Frères, je dis que si nous voulons pouvoir attendre sans terreur ce moment suprême, nous devons nous y préparer. — La *nécessité de cette préparation* et la *manière* dont nous pouvons la faire, seront l'objet de nos réflexions dans cet entretien.

I. — Nécessité de se préparer à la mort.

A. Tout dépend de l'état ou nous serons au moment de la mort. — C'est une des règles les plus vulgaires de la prudence humaine, mes Frères, de ne pas aborder sans une préparation convenable une affaire importante... Si de plus le moment auquel devra être entreprise cette affaire nous est caché, quelles inquiétudes ne ressentons-nous pas ? Le négociant dont les vaisseaux sont allés recueillir des marchandises précieuses sur des côtes lointaines et qui ne sait pas exactement l'époque de leur retour, prépare ses magasins... Le général d'armée campé en face d'un ennemi dont l'attaque va déterminer une bataille décisive, se tient prêt à recevoir cette attaque...

Le serviteur qui s'attend à être surpris par un maître auquel il doit rendre compte de sa gestion, a soin de conserver sa maison et ses registres dans un état de parfait entretien... Et lorsqu'il s'agit d'un mariage... de la construction d'un édifice... Et la prudence humaine ne se trompe pas en cela, mes Frères... Mais si on fait bien de se préparer aux événements temporels de la vie, quels soins ne devrait-on pas apporter à assurer le passage du temps à l'éternité, à préparer cette grande entreprise de la mort ? S'il est important pour le négociant d'emmagasiner comme il faut des marchandises précieuses, s'il est important pour le général d'armée de livrer dans des conjonctures favorables une bataille décisive, quelle importance n'a pas pour tout homme un acte qui résume la vie tout entière et doit la soumettre tout entière au jugement rigoureux de Dieu ?

a) Compte à rendre de la vie.— Tous les hommes songent parfois à la mort... La mort frappe trop souvent au milieu de nous, pour que le mondain lui-même parvienne à écarter longtemps de sa pensée cette image importune de la mort... Mais beaucoup n'envisagent la mort que comme un spectre menaçant dans les étreintes duquel ils tomberont quelque jour... Combien la considèrent dans ses rapports avec la vie présente ? Nous-mêmes, mes Frères, songeons-nous assez qu'à chaque heure, à chaque moment nous travaillons à notre mort ? Songeons-nous assez que chacune de nos actions, inscrite au livre des justices éternelles, fournira matière au compte sévère que la souveraine majesté exigera de nous: *Redde rationem villicationis tuæ* (Luc. xvi, 2). Régisseurs imprévoyants, ne dépensons-nous pas les biens que le Maître nous a confiés, comme si jamais nous ne devions en justifier l'emploi ? Et pourtant, mes Frères, ce compte, nous devrons le rendre un jour, compte rigoureux, d'une impitoyable exactitude... Dites donc : un objet si important ne mérite-t-il pas une sérieuse préparation ?

b) Arrêt de l'éternité. — Je le demande à ceux dont la fortune chancelante paraît menacée d'une catastrophe prochaine : avec quel scrupule ils pèsent chacune de leurs dépenses ! Avec quelle exactitude ils vérifient les sommes qui leur sont dues ! Pourquoi ? Afin d'éviter ce terrible dénouement, la banqueroute, la hideuse banqueroute, qui, bien qu'elle puisse frapper l'homme le plus honnête, semble toujours imprimer sur le front une tache indélébile, sinon de mauvaise foi et d'injustice, au moins de négligence et de témérité... Ah ! si vous redoutez cette tache, parce que vous savez qu'une vie tout entière ne peut l'effacer, ne craindrez-vous pas d'être mis en banqueroute par la mort, dont l'arrêt, une fois prononcé contre vous, aurait cette conséquence qu'au lieu de finir au tombeau, il vous jetterait inévitablement dans une éternité d'indicibles souffrances? Et cet arrêt peut survenir à chaque instant. Comme vous serez quand la mort vous frappera, tel vous resterez à jamais : amis de Dieu ou ses irréconciliables ennemis, héritiers du royaume céleste ou révoltés impénitents voués aux supplices éternels. Notre sort dans la vie future peut dépendre de chacun de nos instants, et, ces instants, nous ne cessons de les mettre en danger. Chaque jour, nous multiplions les actes de la plus insigne folie... Pécheur, j'ajoute sans cesse de nouvelles dettes à la dette terrible que j'ai à payer... Tiède, je ne songe pas que chacune des grâces que je néglige, chacune des bonnes inspirations que je rejette, entrera dans le compte que je dois rendre... Juste, j'oublie qu'un trésor immense de gloire et de mérites serait la récompense de chacune de mes bonnes œuvres, et j'en laisse tant passer!...

Répétons-le donc: Nous serons pendant toute l'éternité comme nous nous trouverons au moment de la mort ; et, cette mort, nous ne la préparons pas! Oh ! mes Frères, que l'homme est aveugle et insensé, lorsqu'il s'agit des intérêts de son âme !

B. Le moment de la mort est incertain. — Je pourrais

m'expliquer un tel aveuglement, si, certain d'avance du moment où la mort lui sera envoyée, le pécheur pouvait faire un raisonnement comme celui-ci : " Il suffit de bien mourir ; lors donc que le moment de mourir sera venu pour moi, j'effacerai par une pénitence de quelques instants une vie de désordres. C'est assez pour mon ambition que Dieu me reçoive dans son Paradis. Quant aux couronnes plus éclatantes auxquelles j'aurais pu prétendre, j'y renonce. „ Ce raisonnement est injurieux, sans doute, à la bonté divine et par là même il est absurde ; mais il se montre mille fois plus absurde encore, si l'on considère que personne ne peut répondre, je ne dis pas d'un mois ou d'un jour, mais d'une minute, d'un seul instant. Vouloir se préparer à la mort lorsque la mort sera venue, c'est vouloir échapper à la foudre lorsque la foudre nous frappe. C'est la comparaison qu'emploie Jésus-Christ lui-même en parlant du jugement dernier : *Sicut enim fulgur exit ab oriente et paret usque in occidentem, ita erit et adventus Filii hominis* (Matth. xxiv, 27). En parlant de la mort de chacun de nous, il nous dit dans son Évangile : *Estote parati, quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet.* Vous voilà avertis, mes Frères : vous mourrez certainement ; le moment de votre mort décidera de votre éternité ; personne de vous ne sait quand il mourra : et peut-être que personne parmi nous ne se prépare sérieusement à la mort. Et pourtant Notre-Seigneur ne se contente pas de dire : Préparez-vous ; il va plus loin, il dit : Soyez prêts. *Estote parati !* Prenez-vous suffisamment au sérieux cet avertissement, mes Frères ?

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que le seul spectacle de la mort du Sauveur nous donne concernant cette soudaineté habituelle de la mort une leçon bien éloquente. Jésus prend le vinaigre, il prononce ces mots : Tout est consommé, et, quelques instants après, il meurt. Qui sait ce qui vous arrivera ? Qui sait si un jour, au moment où vous approcherez vos lèvres du calice des

plaisirs coupables, cet arrêt terrible ne retentira pas sur votre tête: *Consummatum est:* c'en est fait, il faut mourir? Oh ! pourrez-vous alors répondre comme l'apôtre saint Paul : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi ?* Oserez-vous dire comme lui : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ ?* Ou bien, dans ce moment ne vous écrierez-vous pas, au milieu d'un affreux désespoir, avec les impies dont parle l'Écriture au Livre de la Sagesse : *Ergo erravimus ?* Ah! je m'étais obstiné à compter sur les lentes approches de la mort pour me préparer à ses atteintes, et maintenant la voilà ! Il est trop tard ! Je me suis trompé ! Mon imagination effrayée, mes sens étourdis, ma mémoire remplie du souvenir de mes iniquités : tout cela me trouble et me tourmente. Je ne vois plus devant moi qu'un juge irrité et inflexible. *Consummatum est!* Il est trop tard ! Oui, voilà le sens que vous attacherez alors à cette parole. Vous frémissez ? Eh bien, maintenant qu'il en est temps encore, préparez-vous à la mort... Si vous ne voulez pas que la mort vous surprenne, veillez. Si vous voulez que ce dernier passage soit heureux, préparez-vous à ce passage. — Nous examinerons ensemble les principaux moyens qui nous sont donnés de bien faire cette préparation si importante.

II. — Ce qu'il faut faire pour bien se préparer à la mort.

A. Penser souvent a la mort. — Je le sais bien, mes Frères, la pensée de la mort est pour un grand nombre de chrétiens une pensée désagréable, fâcheuse, lugubre... une pensée qu'ils écartent avec horreur... Cependant les Saints Livres nous recommandent cette pensée avec instance, et l'auteur de l'Imitation, plein de l'esprit des saintes Écritures, appelle heureux l'homme qui a toujours cette pensée devant les yeux. *Beatus*, dit-il, *qui horam mortis suæ semper ante oculos habet, et ad moriendum quotidie se disponit* (Imit. I, 23). Qui donc nous trompe ici, si ce n'est le démon, qui profite de l'aversion instinc-

tive que nous sentons tous du trépas, pour nous en faire chasser jusqu'au souvenir et ainsi nous entraîner dans ses pièges? Si, au contraire, nous combattons cette horreur naturelle, si nous envisageons la mort comme doivent le faire des chrétiens, nous nous familiariserons avec son image, et nous trouverons en cela non seulement une excellente préparation à son arrivée effective, mais encore une consolation et une jouissance... Comme le bon ouvrier se sent animé par l'espoir de la récompense, en même temps qu'il sait n'avoir rien à craindre du maître qui viendra la lui apporter; comme le voyageur se réjouit en voyant approcher le terme de sa course; comme le malade aspire après le breuvage bienfaisant, quoique amer, qui doit lui rendre la santé, et prend soin de ne pas en neutraliser l'effet : ainsi nous devrions attendre la mort... Attentifs aux leçons qu'elle nous donne, dociles à ses salutaires conseils, nous devrions la considérer comme une amie... Je n'hésite donc pas à vous dire : Voulez-vous vous bien préparer à la mort, pensez souvent à la mort. Vous hésitez? Mais, mes Frères, que vous y pensiez ou que vous n'y pensiez pas, vous mourrez! Et, puisqu'il faut dans tous les cas franchir ce passage dont dépend notre éternité, quelle folie de n'oser y fixer notre pensée autant du moins qu'il le faut pour nous assurer qu'à ce moment nous n'aurons rien à craindre!

Non, non, n'ayez aucune peur de penser à la mort... Il vous est du reste difficile de ne pas y penser... La mort se présente autour de vous sous tant d'aspects différents. Il est rare dans nos grandes villes qu'un jour se passe sans que nous entendions retentir à nos oreilles et près de nous les coups de sa faux meurtrière... Plus loin de nous, des guerres éclatent, des batailles se livrent, et nous apprenons par les journaux que des milliers d'hommes ont succombé!... A d'autres époques, ce sont les maladies qui sévissent... des accidents, des catastrophes... Partout la mort, la mort dont vous entendez raconter les ravages!

Parfois elle s'approche de vous : un membre de votre famille, un ami, un voisin sont arrachés inopinément de ce monde. Écoutez ce qu'ils vous disent : *Hodie mihi, cras tibi!* Que de fois ne voyez-vous pas le sombre convoi des morts traverser les rues...

Mais que dis-je? Si vous le voulez, en vous, chaque soir, vous trouverez une image frappante de la mort : ce sera à l'heure où vous vous livrez au sommeil... Et lorsque les ténèbres de la nuit couvrent la terre comme d'un épais linceul noir... et lorsque le froid de l'hiver glace et raidit vos membres... Images lugubres, dites-vous peut-être; et moi je dis: images consolantes... mais surtout images salutaires. Car, je ne crains pas de l'affirmer : si vous pensez ainsi habituellement à la mort, vous vivrez en conséquence : vous voudrez vivre comme des hommes qui doivent mourir un jour; et, en vivant de la sorte, vous achèverez de bien vous préparer à la mort.

B. Vivre d'après cette pensée habituelle de la mort. — *a) Horreur du péché.* — Et d'abord, mes Frères, la pensée fréquente de la mort remplira vos âmes de l'horreur du péché. *Memorare novissima tua...* Sachant que vous devez mourir, ignorant le moment de votre mort, persuadés qu'un seul péché mortel compromet votre éternité, que le péché véniel délibéré vous expose à devoir subir dans le purgatoire de longs et terribles tourments, vous fuirez ces deux monstres comme des serpents funestes... Si vous avez eu le malheur de céder à la séduction du plaisir, vous n'aurez rien de plus pressé que d'effacer cette faute par les larmes de la pénitence... Et si en ce moment quelques-uns d'entre vous ont conscience que le péché mortel habite en eux, ah! la pensée de la mort que j'ai réveillée dans leur âme, leur aura, je l'espère, ouvert les yeux sur les dangers de leur état. Craignant d'être surpris par la mort, craignant le compte redoutable qu'ils peuvent être appelés à tout instant à rendre au souverain juge, ils ne tarderont pas à se réconcilier avec ce juge, qui maintenant

encore est prêt à se montrer pour eux, s'ils lui demandent sincèrement pardon, un père plein de bonté et de miséricorde.

b) Zèle pour la vertu. — Mais là, mes Frères, ne s'arrêteront pas les salutaires effets de la pensée habituelle de la mort. Dieu a confié à chacun de vous un talent qu'il veut que vous fassiez fructifier. *Negotiamini dum venio,* dit-il par la bouche de Jésus-Christ dans son Évangile (Luc. XIX, 13). Ce talent, c'est votre vie... A chaque moment de votre vie, vous pouvez augmenter le trésor qui vous est réservé dans les cieux; vous pouvez ajouter des perles brillantes à votre immortelle couronne. Perles de l'obéissance... perles de la charité... perles de la patience... perles de l'humilité... O si nous savions mettre à profit le don de Dieu! *Si scires donum Dei!*

Et comment n'en profiterions-nous pas, si nous songeons souvent avec le grand Apôtre à la brièveté du temps : *Tempus breve est* (1 Cor. VII, 29); si nous entendons souvent Jésus-Christ nous dire : *Venit nox, quando nemo potest operari* (Jo. IX, 4)?

Et n'est-ce pas avec un vrai sentiment de joie que le bon serviteur de Dieu se dit à lui-même: " Chaque fois que je fais un pas, je me rapproche de la bienheureuse éternité? „ Faites-en l'essai, mes Frères: travaillez en vue du moment suprême, et vous éprouverez la vérité de cette parole de l'auteur de l'Imitation : *Semper gaudebis vespere, si diem expendas fructuose* (Imit. I, 25).

c) Confiance en Dieu. — Peut-être, cependant, qu'une difficulté se présente ici encore à votre esprit : la terrible alternative de ces deux éternités vous fait peut-être trembler... Eh bien, dans cette crainte même je trouverai un excellent mode de préparation à la mort. Cette crainte prouve que vous vous défiez de vous-mêmes.Cette défiance est louable,mais si elle dominait seule dans vos âmes, elle pourrait vous abuser. Ajoutez à cette défiance une confiance pleine et entière dans le Maître de la vie, dans

celui qui commande à la mort, et dites-lui : *In te, Domine, speravi.* Seigneur, j'espère en vous, et je n'espère qu'en vous seul!

Ainsi, à l'horreur du péché, au zèle pour la vertu vous joindrez une humble défiance de vous-mêmes et un abandon complet à la bonté divine... Croyez-moi, mes Frères, si vous réunissez ces trois moyens, si vous les employez autant que vous en trouverez les occasions avec le secours de la grâce, qui ne vous fera pas défaut, la mort aura vite perdu ses horreurs en ce qui vous concerne, et vous attendrez avec calme le moment où il vous sera donné de dire avec Jésus-Christ : *Consummatum est!*

Péroraison.— O mon Sauveur mourant, mourant pour nous et mourant pour nous apprendre à mourir, faites que je profite du spectacle de vos derniers moments! Faites-moi préparer comme il convient ce passage terrible, afin qu'au bout de ma carrière mortelle il ne me reste plus qu'à dire avec vous dans le calme et la paix : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*

SEPTIÈME PAROLE DE J.-C. SUR LA CROIX.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

ÉTAT HABITUEL DE L'AME DE JÉSUS-CHRIST.

—

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

(Luc. XXIII, 46.)

Exorde. — La dernière parole d'un mourant, mes Frères, a toujours pour ceux que l'amour lui avait unis, quelque chose de vénérable et de sacré. C'est comme un héritage que l'on se transmet... Et si cette parole renferme un conseil ou une prière, elle se représente à la mémoire dans les circonstances difficiles, au moment des tribula-

tions et des angoisses... Nous avons médité pendant ce carême les six premières paroles que Jésus-Christ prononça sur la croix : il nous reste à méditer aujourd'hui la dernière (1) : prière suprême, éloquent résumé de toute la vie du Sauveur. Fixons, mes Frères, notre attention sur cette parole, et tâchons d'en pénétrer le sens. Et puisque l'Église fait mémoire en ce jour de la Passion tout entière de l'Homme-Dieu, méditons toute la Passion dans cette unique parole.

Vous dites, ô Jésus, que vous remettez votre âme entre les mains de votre Père. Je vois en cela l'accomplissement de ce que vous aviez annoncé antérieurement, lorsque parlant aux Juifs de votre âme, vous leur aviez adressé ces mots mystérieux : *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso; et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam* (Jo. x, 18). Vous remettez votre âme à votre Père : n'est-ce pas aussi une nouvelle et dernière preuve de ce que vous aviez dit tant de fois : " Tout ce que j'ai, je le tiens de mon Père ; mon Père et moi, nous sommes unis de l'amour le plus indissoluble ; je suis à lui dans la mort comme dans la vie? „ *Vous possédiez votre âme, ô Jésus, — et cette âme était unie à Dieu votre Père* : laissez-moi, ô Jésus, pénétrer plus avant dans ces deux grandes pensées; montrez-les-moi vivement retracées dans le drame lugubre de votre Passion, et faites-les-nous comprendre pour notre édification.

I. — Ame de Jésus-Christ, maîtresse d'elle-même.

Une âme maîtresse d'elle-même, ce fut de tout temps, mes Frères, l'objet de l'admiration des hommes. Aussi les héros et les philosophes de l'antiquité se sont-ils fait d'ordinaire une gloire de conserver au milieu des grandes vicissitudes de la fortune une constance inébranlable. On

(1) **Autre exorde** *(Si on n'a pas prêché les sept Paroles).* — Il y a plus de dix-huit siècles, mourait sur une croix... Et en mourant il prononçait cette parole : *Pater*, etc. Prière suprême...

en a vu qui gardaient au milieu des tourments les plus affreux un front impassible et un œil serein... On en a vu aux approches de la mort entretenir paisiblement une conversation avec leurs amis, et attendre ensuite le moment suprême en se drapant dans leur manteau... Mais c'était la plupart du temps un calme factice, une orgueilleuse bravade... Epictète, vaincu par la maladie, s'écriait : " Douleur, tu ne me feras pas avouer que tu es un mal. „ Et par cette parole même il faisait le plus éclatant aveu de son impuissance... Combien est différent le spectacle que nous présente l'adorable Jésus, descendu sur la terre, non pas pour nous apprendre à braver la douleur en niant son existence, mais pour nous montrer comment au milieu des peines les plus amères, des plus atroces douleurs, l'homme peut conserver la paix ; pour nous apprendre, non pas comment on ne souffre point, mais *comment on doit souffrir*... Aussi, mes Frères, je ne m'appesantirai pas d'abord sur la grandeur des tourments que le corps de Jésus a endurés dans cette affreuse Passion, — nous y réfléchirons bientôt ; — mais ce que je veux vous faire remarquer avant tout, c'est comment l'âme du divin Rédempteur, bien que déchirée par toutes les souffrances dont l'âme humaine est susceptible, se possède elle-même et ne laisse pas, malgré ses déchirements, d'accomplir les actes héroïques qu'elle s'est proposés.

Trois passions, ce me semble, remuent profondément notre âme et lui enlèvent son calme : la crainte, la douleur et la colère... Ces passions, Jésus-Christ les a-t-il ressenties ? les a-t-il surmontées ?

A. Ame de Jésus-Christ, maîtresse d'elle-même dans la douleur. — Ah ! mes Frères, comment pourrions-nous en douter ? A peine Jésus se fut-il avancé de quelques pas dans le jardin de Gethsémani, que, d'après le récit des évangélistes, il se sentit envahir par la crainte : *Cœpit pavere,* dit saint Marc. Puis il chancelle ; il porte ses pas vers la grotte des Oliviers, et à peine y est-il arrivé qu'il

tombe dans les étreintes d'une cruelle agonie. Le voilà qui tremble, qui soupire : une lutte mortelle s'engage dans son cœur, lutte si violente que son corps même y succombe et laisse le sang s'échapper en abondance par les pores... Pourquoi cette agonie? Pourquoi cette lutte? Écoutez : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste!* Cette agonie est donc l'effet de la crainte. Jésus voit se dérouler devant lui toute la série des tourments qui l'attendent, depuis le baiser de Judas jusqu'à son dernier soupir... Il entend retentir les cris de la foule, les blasphèmes des princes des prêtres et des anciens... Il sent les soufflets, les verges, les épines, les clous... Son regard plonge dans l'avenir... Il voit les ingratitudes des hommes... Toutes ces prévisions réunies composent un affreux breuvage, et ce breuvage lui est présenté. O mon Père, s'écrie-t-il à cette vue, que ce calice passe loin de moi, si c'est possible! Voilà le cri de la sainte humanité du Sauveur. Dirons-nous, mes Frères, que son âme succombe? Oh! non : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat!...* Et au milieu même de cette terrible agonie, il se lève pour aller voir ses apôtres, pour les consoler, pour les animer... Et lorsque la plus triste des heures est venue, celle où il va être trahi, que fait-il? Il marche au-devant de ses ennemis. *Surgite, eamus... Processit et dixit eis : Quem quæritis?...*

Voilà la fermeté de l'âme de Jésus. Venez maintenant, chrétiens, et comparez à ce calme le flegme des philosophes... Venez, et comparez-y vos terreurs, vos défaillances... Apprenez comment l'âme de Jésus-Christ sait se soumettre au-dessus de la crainte...

B. Ame de Jésus-Christ, maitresse d'elle-même dans la douleur. — Mais la crainte n'était pas toute seule à tourmenter l'âme du Sauveur. A la crainte se joignait la douleur, douleur amère, douleur immense. Je n'en veux qu'une seule preuve, que les âmes sensibles comprendront mieux que toutes les autres. Parmi toutes les peines qui

peuvent affliger notre cœur, il en est une qui dépasse toutes les autres. Perdre ses parents, se voir victime de la rage injuste de ses ennemis, être accablé de maladies longues et pénibles, tout cela est certainement bien amer; mais pour une âme généreuse il y a quelque chose de plus navrant : c'est l'oubli de ceux qu'elle a aimés, c'est l'ingratitude de ceux pour lesquels elle s'est dévouée. Ah ! si quelqu'un d'entre vous, après avoir porté ses affections sur un objet chéri, après avoir épanché sur lui toute la tendresse de son âme, après l'avoir comblé de bienfaits, l'a vu indifférent, infidèle, ingrat, qu'il dise si cette ingratitude n'a pas jeté le trouble dans son âme, si peut-être il n'a pas regretté... O mon Sauveur, que sont nos déceptions en comparaison des ingratitudes et des infidélités que vous avez eu à subir? Lorsque je vois s'approcher cette bande furieuse qui vient vous garotter dans le jardin de Gethsémani, je me demande d'où elle est partie, qui l'a envoyée... *Cohortem, et a pontificibus et pharisæis ministros... Et cum eo turba multa...* Ce peuple, mais c'est celui que vous êtes venu sauver !... Et quel est cet homme qui les conduit? *Judas, unus de duodecim.* A cet homme vous aviez donné les marques de la plus touchante confiance... Vous venez de le nourrir de votre corps et de votre sang... Et c'est le même qui a dit à vos ennemis jurés : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est!...* Allez, cruels ; liez Jésus, et traînez-le jusqu'au tribunal d'Anne et de Caïphe. Là, une nouvelle ingratitude l'attend... Auprès du feu, dans la cour, se trouve debout un homme que nous avons vu à côté de Jésus dans le jardin... Jésus a promis de lui remettre un jour les clefs du royaume des cieux... *Et hic cum illo erat.— Mulier, non novi illum !* Voilà, ô Jésus, comment il remplit sa mission, cet apôtre privilégié !... Et les autres apôtres, où sont-ils? Où est Thomas qui disait : *Eamus et nos, ut moriamur cum eo?* (Jo. XI, 16.) *Discipuli omnes, relicto eo, fugerunt...* Dites, dites-moi, ô Jésus, que se passait-il alors dans votre âme? Oh! vous sentiez toute l'horreur de cette

perfidie, tout ce qu'il y avait de navrant dans cet abandon : mais vous restiez maître de vous-même!

Lorsque le traître Judas vient de vous désigner par son perfide baiser : *Amice, ad quid venisti? Juda, osculo Filium hominis tradis?...* Lorsque Pierre vous renie jusqu'à trois fois : *Et conversus Dominus respexit Petrum.* Jugez, fidèles, des trésors d'amour et de paix que même alors renfermait l'âme de Jésus. Jugez-en par la puissance de ce regard : *Et egressus Petrus flevit amare...* Payer l'ingratitude par les plus signalés bienfaits, c'est montrer que notre âme, tout en étant sensible à la douleur, ne se laisse pas dominer par elle... Marcher au devant des supplices, comme Jésus l'a fait, c'est prouver que la crainte n'a pas d'empire sur nous ; j'ajouterai : demeurer comme lui calme au milieu des outrages et des calomnies, c'est faire voir qu'on possède une âme maîtresse d'elle-même, une âme qui contient dans de justes bornes les effets de cette colère et de cette indignation que les outrages et les calomnies excitent naturellement dans le cœur de l'homme.

C. Ame de Jésus-Christ, maitresse d'elle-même dans la colère. — J'ai pu dire, mes Frères, que Jésus-Christ fut maître de lui-même dans la crainte et dans la douleur ; mais ce serait lui faire injure que de supposer qu'il ait jamais voulu donner entrée dans son âme à une véritable colère. Il a pris quelquefois un regard courroucé, lorsque c'était nécessaire, soit pour imprimer profondément dans les cœurs le respect du lieu saint, soit pour faire voir combien il avait en aversion l'hypocrisie des pharisiens, *Circumspiciens eos cum ira,* dit saint Marc (III, 5); mais jamais, lorsqu'il s'agissait de lui-même, il n'a manifesté de colère. Celui qui avait dit : Rendez le bien pour le mal, celui qui avait reproché aux deux apôtres Jacques et Jean d'avoir voulu faire descendre le feu du ciel pour punir l'ingrate Samarie et leur avait dit : *Nescitis cujus spiritus estis* (Luc. IX, 55), devait ajouter l'exemple aux paroles.

Or, il ne pouvait mieux le faire qu'en nous montrant le

calme de son âme au milieu des accusations injustes, des calomnies et des opprobres. Si je demande à un homme de cœur quelles sont les circonstances où il trouve le plus de difficulté à se dominer, il me répondra sans contredit que c'est lorsque des préventions injustes s'élèvent contre lui, lorsqu'on révoque en doute sa probité... Souvent nous demeurons impassibles en présence de l'injustice, quand elle atteint seulement des personnes qui nous sont étrangères; nous frémissons quand elle menace nos proches : mais la passion éclate, quand on nous touche nous-mêmes. Hommes haineux et vindicatifs, colères et emportés, allez au prétoire de Pilate, au tribunal d'Anne et de Caïphe, au palais d'Hérode. Dites, que voyez-vous? Jésus-Christ... Et cependant quel silence! *Jesus autem tacebat.* Quel calme! *Ego palam locutus sum mundo : ego semper docui in synagoga... Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo.* Et lorsque ce divin innocent est amené devant un prince impie et débauché, lorsqu'on le revêt d'une robe d'ignominie, il se tait.

Ah! mes Frères, ce spectacle ne dit-il rien à vos cœurs? N'est-il pas de nature à enchaîner en nous les flots de la colère dont les orages nous troublent si souvent? O grande âme de mon Jésus, dites-moi : Où avez-vous puisé cette sérénité inaltérable? Ah! je voudrais parvenir moi aussi à me dominer moi-même... Je veux travailler à me surmonter... Dites, ô Jésus; je vous écoute... Mes Frères, il me reste à vous expliquer ce mystère; et je demande pour cet objet un redoublement d'attention...

II. — Ame de Jésus-Christ, unie à Dieu.

Ego in Patre et Pater in me est, avait répondu le Sauveur, lorsque l'apôtre Philippe lui demanda : *Domine, ostende nobis Patrem* (Jo. XIV, 8). Union ineffable! Union éternelle du Verbe et du Père, mais aussi union mystérieuse de la divinité du Fils de Dieu avec la nature humaine. Il ne nous est pas donné dans cette vie mortelle de nous élever

à ces hauteurs... Nous devons nous contenter ici-bas de savoir que partout et toujours la divinité du Verbe était unie à l'âme et au corps du Sauveur et que cette âme adorable trouvait dans cette union une force et une sagesse infinies.

Ajoutons que Dieu par sa grâce réalise en nous une participation réelle à cette union ineffable, non pas, il est vrai, par une union qui irait jusqu'à l'unité de personne, mais par cette union intime et surnaturelle dont l'apôtre saint Pierre a dit qu'elle nous rend *divinæ consortes naturæ*... Et maintenant, disons que sans cette ineffable union il eût été impossible à Jésus-Christ de souffrir *ce qu'il a souffert* et de souffrir *comme* il a souffert : de même qu'il nous est impossible d'imiter Jésus-Christ dans l'acceptation et dans l'amour des souffrances, si nous ne sommes pas par la grâce unis à lui.

A. PREUVE DE CETTE UNION PAR LA GRANDEUR DES SOUFFRANCES. — Non, mes Frères, et c'est le sentiment universel des Pères de l'Église, jamais Jésus-Christ n'eût pu, sans mourir mille fois, endurer les tourments de sa Passion, si la divinité, fortifiant l'humanité sainte du Sauveur, n'eût prolongé sa vie afin de prolonger ses souffrances. Car ne croyons pas que cette force divine ait amorti les coups de la douleur. Non, elle leur laissait toute leur intensité : seulement, elle empêchait l'âme de quitter ce corps broyé et déchiré. Déjà nous ne nous expliquons pas comment au jardin des Olives cette épouvantable agonie n'a pas brisé les liens de cette âme : que sera-ce, si nous ajoutons une nuit entière de fatigues, de peines, de traitements barbares, sans qu'une bouchée de pain, sans qu'une goutte d'eau soit venue réconforter la nature ? Contemplons donc ce corps exténué... Pilate le livre au supplice de la flagellation. Et quelle flagellation ! *(Développez.)*

Ah! je ne m'étonne pas, quand ce terrible supplice a enfin cessé, quand on a coupé les liens qui attachaient

Jésus à la colonne, de le voir tomber comme un cadavre au milieu de son sang répandu... Il se relève pourtant... On le traîne dans la cour, et voilà que sur sa tête on place une couronne d'épines... On frappe dessus à coups redoublés... Des épines qui s'enfoncent dans sa tête, et il ne meurt pas !

Ce n'est pas tout. *Crucifigatur !* Au calvaire ! au calvaire ! Marchez, ô Jésus... Portez cette croix... Vous succombez, mais vous ne mourez pas... J'entends retentir les coups de marteau... Quatre fleuves de sang s'échappent de ses mains et de ses pieds... La croix se dresse ; elle retombe... Et il ne meurt pas ! Et il demeurera vivant trois heures, cloué sur ce gibet... Enfin, il jette un cri, un cri qui pénètre jusqu'aux enfers... Il est mort ! Oui, il est mort ; mais il est mort lorsqu'il l'a voulu, et parce qu'il l'a voulu : et il a vécu si longtemps, parce que la divinité soutenait son courage.

Quand l'excès de nos maux nous accable, quand il semble que nous voudrions mourir, et que la mort reste sourde à notre appel, alors, mes Frères, jetons les yeux sur Jésus, et, après avoir rassasié notre vue du spectacle de ses blessures, entrons dans le sanctuaire de son âme. Voyons cette âme continuellement unie à la divinité, pénétrée en quelque sorte de cette divinité, et disons-nous bien : aussi longtemps que j'ai le bonheur d'être en état de grâce, je demeure, moi aussi, uni à Dieu, pénétré de mon Dieu. Il me soutient, et, tant qu'il me soutient, les flots de la tribulation ne me submergeront pas... Il me soutient, afin que je puisse souffrir, souffrir pour lui, souffrir avec lui, souffrir comme lui !

B. Preuve de cette union par l'héroïsme dans la souffrance. — Souffrir comme lui ! Qui nous donnera d'approcher de cet héroïsme dans la souffrance ? Souffrir sans se plaindre, souffrir avec joie, souffrir en pardonnant à ceux qui nous tourmentent : souffrir, et au milieu des plus atroces douleurs exercer les actes de la plus paternelle prévoyance,

de l'amitié la plus sincère, d'une amitié indissoluble dans la mort, souffrir en priant, souffrir par amour... Et voilà comment souffre Jésus. *(Parcourez tous les points précédents et développez.)*

(Après ce développement, opposez la manière dont on souffre dans le monde : en murmurant, en blasphémant, en gardant rancune, en ne se possédant pas, en désespérant.) Oh ! quel contraste, mes Frères, entre Jésus souffrant et le mondain qui souffre !... Quel contraste entre Jésus mourant et le mondain aux portes de la mort !... Ils meurent tous deux... Mais jetons un voile sur la mort du pécheur ; contemplons celle de Jésus.

Lorsqu'il eut tout souffert, il s'écria : *Consummatum est!* Oui, tout est accompli. Le voilà achévé, ô Jésus, cet admirable modèle que vous proposez à notre imitation... Mais nous l'avouons : en y jetant les yeux, nous sentons défaillir notre courage. Notre âme est si loin de ressembler à la vôtre. La crainte, la douleur, la colère, ont sur elle un si tyrannique empire... Nous ne savons pas souffrir...

Péroraison. — Et pourtant, mes Frères, de la croix de Jésus partent des rayons de lumière, et de sa bouche sortent des paroles bien capables de nous encourager. Écoutez-le dire : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum;* et disons comme lui à notre Père céleste, et aussi à Jésus mourant pour nous : Père, je remets mon âme entre vos mains ! Je remets entre vos mains si bonnes, si paternelles, mon âme si faible, si inconstante, si misérable... Je la remets entre vos mains, ô Jésus ; je veux la rendre semblable à la vôtre... Mais je n'y réussirai jamais sans une vigilance incessante sur moi-même, sans l'exercice de votre sainte présence, sans la réception fréquente de vos sacrements de pénitence et d'eucharistie... Pour tout cela, j'ai besoin du secours continuel de votre grâce... Je demande cette grâce, ô Jésus, par les mérites de votre passion et de votre mort.

Puissé-je un jour, après avoir sérieusement travaillé à

vous imiter, dire comme vous avec un filial abandon : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum!* Mon Dieu, je vous remets mon âme purifiée par la souffrance, sanctifiée par l'exercice des vertus chrétiennes, divinisée par l'union avec mon Sauveur... Je vous la remets pour le temps et pour l'éternité.

JÉSUS CRUCIFIÉ.

(MÉDITATION.)

1er Prélude. — Me représenter Notre-Seigneur, pendant mort sur la croix, le côté percé...

2d Prélude. — Demander la grâce de comprendre ce qui s'est passé sur cette croix et d'en tirer profit pour mon âme.

Aspicient ad me quem confixerunt. (Zachar. XII, 10.)

Je me demande :

I. — Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait sur cette croix?

Et je réponds : Il a souffert, il a expié, il est mort.

A. IL A SOUFFERT ET EXPIÉ. — Ces deux choses étaient réunies, car tout ce que le Sauveur a souffert, il l'a souffert pour les hommes; il l'a souffert pour expier leurs crimes...

a) Il a souffert dans son corps...

1. Faim et soif . . . . Gourmandise.
2. Nudité . . . . . Immodesties.
3. Suspension. Froid tombant sur des blessures mal fermées et rouvertes par l'enlèvement des habits. . . . . Délicatesse.
4. Pauvreté complète . . Luxe.
5. Mains percées . . . Injustices, violences.
6. Pieds . . . . . Mauvais rendez-vous, danses.

7. Tête. . . . . Orgueil, vanité, péchés contre la foi, etc.

b) Il a souffert dans son âme...

1. La trahison, l'abandon et l'ingratitude de la part des hommes... Pour expier nos attachements trop tendres, trop sensibles...

2. L'abandon de la part de Dieu... Pour expier notre indifférence aux choses célestes... notre endurcissement dans le mal... Pour nous préserver de la terrible peine du dam que l'on souffre en enfer...

B. Il est mort. — Un Dieu mourir! Mourir pour moi, à cause de moi! Un fils comme Jésus mourir en présence de sa pauvre mère... et d'une mère comme Marie!... Et tout cela pour le péché!

Quelle idée me fais-je du péché?

Combien de fois, moi, ai-je crucifié mon Sauveur?

II. — Qu'est-ce que Jésus-Christ a dit sur cette croix?

Il a prononcé des paroles d'enseignement et de pardon; des paroles capables de fendre les cœurs les plus durs et de les convertir...

1. *Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font.* — De qui parle-t-il? De ses bourreaux... Il les excuse, il demande pardon pour eux...

Ah! si moi aussi j'ai été au nombre de ses bourreaux, pour moi aussi le Sauveur a prié... Et ne pouvait-il pas dire : *Nesciunt quid faciunt?* Le savais-je, moi, lorsque...

2. *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.* — Voilà la miséricorde de Jésus... Ce voleur crucifié qui, lui aussi, blasphémait il y a peu d'instants... Il n'est donc jamais trop tard aussi longtemps que nous sommes en vie... Mais il faut s'humilier, se repentir... *Domine, memento mei...* Moi aussi, je parlerai ainsi...

3. *Femme, voilà votre fils... Voilà votre mère.* — N'est-ce pas comme si Notre-Seigneur avait voulu répondre d'avance à la peur que nous inspire sa qualité de juge?...

Il nous a donc donné une mère... mère si bonne, si compatissante... qui a voulu rester au pied de la croix, afin de coopérer à l'œuvre de notre rédemption... Oh! recourons à elle avec une filiale confiance...

4. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* — Quel cri déchirant!... Quelle en est la cause? L'aversion que le péché cause à Dieu. Car, voyant son Fils couvert de l'apparence du péché, il détourne de lui sa face; il l'abandonne à tous les châtiments...

Qu'est-ce que Dieu pense maintenant de moi?

O mon Sauveur, je ne veux pas que vous restiez à cause de moi dans cet abandon... Je veux, comme l'enfant prodigue de votre Évangile, retourner à mon Père... Je vais laver mes fautes dans votre sang...

5. *J'ai soif.* — Soif de souffrances, soif du salut des âmes, soif de la gloire de Dieu... Quelle honte pour moi, qui ne fais rien pour mon salut personnel, rien pour le salut des autres, rien pour la gloire de Dieu, et qui avec cela suis si délicat!... Mais à partir de ce jour, je veux tout expier, tout réparer...

6. *Tout est consommé.* — C'est-à-dire, moi j'ai fait tout ce que je pouvais faire. *Quid ultra debui facere vineæ meæ, et non feci?...* Jésus a fait tout ce qu'il devait : à moi de faire le reste... Lorsque j'aurai obtenu le pardon de mes péchés, alors aussi je pourrai dire : *Consummatum est!* C'en est fait de mes mauvaises habitudes... de mes liaisons coupables... C'en est fait de cette possession injuste... C'en est fait de mon ancienne vie; je commence une vie nouvelle... Renouvelons nos bons propos...

7. *Père, je remets mon âme entre vos mains.* — Après ma conversion, que restera-t-il à faire? Remettre mon âme, ma vie tout entière entre les mains de mon Père céleste... tout le temps qui me sera encore accordé pour pleurer mes péchés, pour faire pénitence...

Entre les mains de qui avais-je remis ma vie jusqu'ici? Hélas!... Et combien ce joug était dur!... Désormais je

remettrai tout entre les mains de Dieu, à la vie, à la mort...

III. — Qu'est-ce que Jésus-Christ a pensé sur cette croix ?

A. Qu'a-t-il pensé des justes, des saints, soit innocents soit pénitents, qui profiteront de la Passion, qui se sanctifieront par le zèle, par la charité, par la pénitence? — Avec quel amour les a-t-il vus devant lui!... Comme il a pour eux redoublé, s'il est possible, l'oblation volontaire de lui-même! Comme chacune de leurs bonnes actions, chaque épisode vertueux de leur vie, chacun de leurs soupirs d'amour lui a été doux à considérer dans sa divine prévision...

Mais à côté de ce tableau consolant, d'autres images l'accablaient au moment suprême...

B. Que pensait-il des réprouvés? — Oh! il les voyait aussi, et en si grand nombre... Il voyait que malgré son incarnation, malgré sa passion et sa mort, ils allaient s'obstiner dans la voie de l'iniquité... Il les voyait tous, un à un : sacrilèges, débauchés, parjures, suicidés... duellistes... Il voyait chacun de leurs péchés en particulier... Il voyait aussi toutes les bonnes inspirations qu'ils recevaient... et auxquelles ils restaient insensibles...

Enfin l'enfer s'ouvrait à ses yeux, et il y voyait ces flammes... tous ces tourments... tous ces malheureux damnés... Ils n'avaient pas voulu accepter son sang pour laver leurs souillures, et le bon Sauveur disait tristement : *Quæ utilitas in sanguine meo?*

C. Que pensait-il de moi ? — Dans quelle catégorie m'a-t-il vu ? Car, je ne puis pas l'oublier, moi, avec l'état de ma conscience, telle que ma conscience est maintenant, j'étais présent à la pensée du Sauveur... Si j'en juge par ma vie passée, dans quelle catégorie m'a-t-il vu? Et si j'en juge par mes dispositions actuelles ?

J'ai peut-être évité jusqu'ici de tomber dans des fautes graves; mais où irai-je aboutir, si je continue à être tiède et lâche?

Mais, si Jésus m'a vu du haut de sa croix tel que je suis maintenant, il est vrai aussi qu'il a pensé à moi avec un amour infini, quel que soit l'état présent de mon âme, et il m'aime encore du même amour compatissant. La voix qu'il me fait entendre m'anime, m'encourage... Si j'écoute cette voix, je suis sauvé...

Colloque. — *(Soupirs amoureux — devant Jésus-Christ mort sur la croix — en finissant par se réfugier dans son côté sacré pour y trouver la vie.)*

JÉSUS-CHRIST EN CROIX.

Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. Maintenant le prince du monde va être chassé. Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout vers moi.

(Jo. XII, 31.)

Exorde. — Nous voici, mes Frères, groupés au pied de la croix. Il y a dix-huit siècles, cette croix dominait le Calvaire, et le Fils éternel de Dieu, le Verbe incarné, Notre Seigneur Jésus-Christ s'immolait sur ce sanglant autel. Il mourait dans les plus épouvantables tortures, et il mourait pour nous! Cette pensée, que la foi réveille dans mon âme, l'absorbe tout entière. Et vous aussi, mes Frères, vous êtes tout pénétrés du mystère d'expiation qui s'est accompli en ce jour en notre faveur. Il semble donc que nous ne devrions donner ici à Jésus que nos larmes. Il semble qu'une heure que nous passerions ensemble dans le silence du sanctuaire suffirait à nous remplir de douleur pour le passé et de fortes résolutions pour l'avenir, que nous sortirions d'ici pleins d'horreur pour le péché et d'ardeur pour la vertu. Mais hélas! nos impressions, même les meilleures, sont si fugitives! Nous avons besoin,

non seulement de prier et de pleurer, mais encore d'écouter et de méditer. — Nous écouterons donc les enseignements de Jésus-Christ mourant; nous les méditerons ensemble.

Or, mes Frères, une réflexion bien naturelle se présente à mon esprit. Vous êtes réunis dans la maison de Dieu: devant vous se dresse la croix où le Sauveur expire, et derrière vous, dans le lointain, j'entends le monde qui s'agite et qui tourbillonne, le monde qui ne songe pas au mystère de la rédemption, ou l'oublie, ou le méprise. Je ne vous inviterai pas à une comparaison injurieuse ; je ne vous dirai pas: " Voici votre Dieu, voici le monde: choisissez! „ ... Mais n'est-ce pas le moment d'augmenter dans votre âme cette horreur que *l'idée du monde* y doit toujours réveiller chaque fois que l'on prononce ce mot devant vous? Et n'est-ce pas aussi le moment d'attiser encore l'amour que vous portez à votre Rédempteur ?

C'est pourquoi je tâcherai de vous montrer comment Jésus-Christ en croix a prononcé *une sentence de réprobation contre l'esprit du monde,* — et comment le Sauveur sur sa croix arrache nos âmes à la tyrannie du monde pour se les attacher à jamais par *la reconnaissance que doit nous inspirer son amour.*

Cette méditation fortifiera les convictions que nous avons puisées dans nos méditations précédentes. Nous serons de plus en plus convaincus de la folie, de l'impuissance et de la vanité du monde. Cela nous consolera, et augmentera notre docilité aux leçons graves mais salutaires de l'Église, leçons dont la croix de Jésus-Christ nous offre le résumé le plus complet et le plus vivant.

Daigne Jésus, dont nous honorons et partageons les douleurs, éclairer notre intelligence et gouverner notre volonté ! Qu'il daigne réaliser en nous la promesse solennelle qu'il a faite à ses disciples : c'est-à-dire nous préserver à jamais de la tyrannie du monde, *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras,* et nous unir étroitement à lui

par les liens de l'amour : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum!*

I.

Et d'abord, mes Frères, j'aime à le supposer, et je vous le dis avec bonheur : vous *n'appartenez* pas au monde. Vous ne lui appartenez pas ; c'est-à-dire, vous n'adoptez pas ses maximes. Je puis donc sans ménagements les condamner devant vous, au nom de Jésus-Christ... Et si, par malheur, le perfide serpent qui a séduit la première femme, avait réussi à faire tomber sur vos âmes quelques gouttes de son venin, oh ! avant que le poison se glisse dans vos veines, regardez avec confiance et humilité cette croix dont le serpent d'airain élevé par Moïse devant le peuple d'Israël n'était que la figure, et vous vous sentirez guéris par sa vertu merveilleuse.

Le caractère distinctif du monde, c'est l'égoïsme. L'homme du monde n'a qu'une préoccupation : celle de se satisfaire ; il n'a qu'un Dieu : lui-même. De là cette soif inextinguible de plaisirs qui le dévore ; de là ces prétentions à la considération et aux honneurs qu'il fait valoir partout ; de là ce besoin d'être aimé, d'être aimé pour lui-même et sans mesure ; de là les amertumes et les ressentiments de son cœur, lorsqu'il voit diminuer ces *plaisirs*, ces *honneurs*, ces *affections terrestres*.

Et, mes Frères, disons-le en gémissant, on trouve souvent des chrétiens qui s'engagent dans les mêmes voies, séduits qu'ils sont par les fleurs à l'aspect agréable que les sentiers du monde leur offrent. Ils oublient, les imprudents, que le chemin du salut est un chemin semé d'épines. Ils trouvent si naturel de jouir, si doux d'être honoré, si consolant d'être aimé ! Il y a d'après eux tant de bonnes raisons pour que la divine Providence les préserve de la misère, de l'humiliation, et même de l'indifférence...

Eh bien, quel est l'arrêt que Jésus-Christ a porté du haut de sa croix concernant ces tendances ? Que nous

enseigne-t-il concernant *les plaisirs*, — concernant *les honneurs*, — concernant les *affections terrestres?*

A. Entrez, mes Frères, entrez avec moi dans ce palais somptueux, demeure d'un grand du monde. Nous sommes en plein hiver : et cependant les fleurs les plus rares embaument les vastes salons de toutes les senteurs les plus délicieuses de l'été des tropiques... Il fait nuit : et cependant dans tous ces salons l'éclat des lustres rivalise avec les splendeurs du jour... Une musique caressante y flatte les oreilles... Des groupes nombreux s'agitent et se croisent... Près d'eux, sur des tables de marbre, dans l'or et le cristal, les mets les plus exquis, les vins les plus renommés invitent... Il y a là des jeunes gens, des hommes, même des vieillards... On y voit des femmes chargées de pierreries, des jeunes filles parées de leurs plus gracieux atours... C'est le royaume du plaisir! Mais supposons que tout à coup les secousses d'un tremblement de terre ébranlent le sol... Les lumières pâlissent, les accords de la musique expirent. Il se fait un silence de mort. Et là, au milieu de toutes ces splendeurs qui s'effacent, se dessine sur la muraille la croix de Jésus-Christ! Sur cette croix est le Christ, le juge du monde. Ses membres disloqués et étirés sont attachés par des clous sur un bois raboteux. Il repose sur quatre horribles blessures. Sa tête ensanglantée est inclinée sur sa poitrine. Sa bouche s'entr'ouvre, et de ses lèvres déchirées s'échappe ce cri pénible : J'ai soif. *Sitio!*

Approchez donc, jeunes gens et jeunes filles... Venez exposer vos bouquets enivrants, vos couronnes de fleurs et vos diadèmes de perles devant le Christ couronné d'épines! Venez étaler vos somptueux vêtements et vos parures indécentes devant le Christ, dont la chair déchirée épouvante les regards! Venez, hommes de plaisir, et rassasiez-vous de ces mets recherchés, devant le Christ qui demande en vain une goutte d'eau pour étancher sa soif dévorante!

Si au festin de Balthasar l'apparition d'une main mystérieuse traçant sur le mur des caractères inconnus, glaça de terreur le monarque de Babylone et tous ses courtisans, quelle épouvante ne produirait pas au milieu d'une assemblée mondaine l'apparition miraculeuse du Sauveur crucifié? Et s'il y avait là des chrétiens, des chrétiens qui se vantent d'être pieux et sincères, que penseraient-ils, que diraient-ils?

L'esprit de Jésus mourant réprouve et condamne à tout jamais l'esprit de jouissance, l'esprit de plaisir... Que nous apprend-il au sujet de l'esprit d'ambition, de l'esprit de vanité?

B. L'ambitieux cherche la renommée. Il la poursuit sur toutes les hauteurs où elle habite : hauteurs du succès, hauteurs de la science, hauteurs du pouvoir... Pour l'atteindre il entasse les trophées des batailles gagnées, les monuments du génie, et même, à leur défaut, les trésors de l'industrie... Si des rivaux s'opposent à sa marche, il les écrase... Il s'enivre de louanges; il se contemple, et s'adore... Le vaniteux, moins large dans ses vues, n'aspire qu'à l'encens d'un petit cercle d'admirateurs. Il trouve des titres à leurs hommages dans son esprit, dans sa fortune, même dans ses qualités physiques, dans l'élégance de ses manières et de sa toilette... Pour obtenir ces hommages, il n'est pas de bassesse où il ne soit prêt à descendre, comme il n'est pas de devoir qu'il ne soit prêt à sacrifier pour les conserver... Le respect humain le domine; une critique malicieuse lui ravit le repos; un regard le déconcerte...

Hommes insensés, vous cherchez la gloire et la louange; vous leur sacrifiez votre conscience et votre vertu : et vous vous dites chrétiens!... Voyez Jésus, votre rédempteur. Après trente-trois ans consacrés au bonheur de l'humanité, Jésus, roi et Dieu, termine sa carrière sur un gibet, où il expire entre deux scélérats! Suspendu à cette croix, il entend sans s'émouvoir les cruelles railleries des phari-

siens et des scribes,... qui lui disent en ricanant : Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! Il entend ses compagnons de honte lui dire à leur tour : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous! Mais il ne descend pas de cette croix, à laquelle sa volonté seule, et non des clous impuissants, le tenait attaché!... Il aimait mieux, dit Tertullien dans son rude langage, nous laisser douter alors de sa divinité que de son humilité et de sa patience. Quel arrêt pour l'ambition!

C. Quel arrêt aussi pour la sensibilité, pour l'égoïsme des affections naturelles? — L'homme du monde ne se contente pas de plaisirs et d'honneurs; il veut quelque chose qui le flatte encore davantage : il prétend qu'on l'aime par-dessus tout. De la part de ses amis, de ses proches, de la part surtout de ses enfants il veut être le centre d'une affection reconnaissante et perpétuelle... Cette affection, il l'exige à tout prix... Dieu lui-même demandât-il de l'homme du monde le sacrifice d'une personne chérie, d'un fils, d'une fille qu'il réclame pour son sanctuaire, il verrait sa créature s'insurger contre lui et défendre ce qu'elle appelle les droits de la paternité...

Ah! quel contraste entre les affections, bonnes dans leur principe, mais, disons-le, exagérées et par là même ridicules, et les sentiments de Jésus mourant!

Y eut-il jamais un cœur plus parfait, plus digne d'être aimé? Y eut-il jamais un cœur plus sensible, un cœur plus reconnaissant? Trouverons-nous une mère plus douce, plus dévouée, plus aimante que Marie? Cependant, dans l'amour de Jésus pour Marie et de Marie pour Jésus, quelles angoisses... quels sacrifices... et enfin quelle séparation!... En ce moment, voilà Marie au pied de la croix : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* O combien elle voudrait mourir avec son bien-aimé! Comme de son côté Jésus voudrait consoler sa Mère et la faire entrer sans retard avec lui dans son royaume! Mais non, le Père céleste impose un dernier sacrifice. Il veut que pendant

bien des années encore Marie demeure sur la terre, pour y soutenir les apôtres, pour y édifier par ses exemples l'Église naissante... Et voilà pourquoi Jésus se sépare de sa Mère et la laisse dans la désolation... Il nous apprend donc sur sa croix à n'aimer nos proches que pour Dieu, à immoler sur l'autel du Tout-Puissant nos affections naturelles, même les plus légitimes...

Et que n'apprend-il pas du haut de sa croix à ces hommes chez qui une susceptibilité excessive, des rancunes implacables remplissent le cœur d'amertume, à ces hommes qui pendant des mois et des années nourrissent dans leur cœur des haines profondes? Qu'ils viennent ici, ces prétendus chrétiens qui, pour une parole mordante, pour une plaisanterie peu mesurée, pour un simple manque d'égards, se renferment dans un sombre silence, rompent les relations de bons procédés mutuels qui les unissaient à un voisin, à un ami, à un parent, et n'ont plus sur les lèvres que cette triste parole : " Je suis l'offensé, j'ai le droit d'exiger et d'attendre une réparation! „ Et cette réparation même, qui sait s'ils la daigneraient recevoir, et s'ils n'y trouveraient pas plutôt une occasion de vengeance?

Ah! si jamais quelqu'un a pu se dire offensé, offensé non pas par une injure d'un moment, mais par quatre mille ans de crimes et par des siècles d'ingratitude, offensé par des millions et des millions de criminels, n'est-ce pas Jésus? Si quelqu'un avait le droit d'exiger comme réparation l'anéantissement de l'univers, n'est-ce pas Jésus? Et ce Jésus, au moment où des mains déicides le clouent à la croix, ce Jésus n'a qu'une parole : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.* Père, pardonnez-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font!

Vous venez d'entendre, mes Frères, la sentence que Jésus-Christ en croix prononce contre le monde. Il condamne le monde dans son ardeur pour les plaisirs, dans sa recherche des honneurs, dans l'égoïsme de ses affec-

tions, dans son orgueilleuse susceptibilité... Hélas! n'avons-nous pas cru nous reconnaître à certains traits? N'avons-nous pas, nous aussi, quelque chose du monde?... Eh bien, si la voix de la justice nous a effrayés, en nous convainquant de la nécessité de tel ou tel sacrifice, écoutons maintenant la voix de l'amour, qui nous invite à accomplir ce sacrifice généreusement... Cette voix sera plus encourageante, et j'espère qu'elle ne sera pas moins efficace. *Et ego, si exaltus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

II.

Oui, mes Frères, ce qui doit nous attirer à Jésus-Christ, ce qui nous doit porter à lui immoler ce qui lui déplaît en nous, c'est *son amour pour les hommes.*

Aimer, c'est vouloir du bien; aimer quelqu'un, c'est s'incliner vers lui, lui communiquer ce que l'on possède; c'est aussi partager les maux qu'il peut avoir à souffrir; c'est s'immoler, s'oublier pour lui, sans aucun retour sur soi-même, sans aucun intérêt personnel... *La mesure de l'amour,* c'est donc d'abord ce qu'il donne, ensuite ce qu'il souffre, enfin ce qu'il exige en retour. Plus l'amour donne et plus il est généreux, plus l'amour souffre et plus il sera héroïque; moins il exige en retour et plus il est sublime. Et cet amour devient d'autant plus admirable que la distance qui séparait d'abord les deux personnes qu'il rapproche l'une de l'autre est plus grande et que l'une des deux est plus puissante, plus indépendante, plus heureuse par elle-même.

A. Me demandez-vous maintenant de vous dire combien Jésus-Christ nous a aimés? Ah! mes Frères, j'avoue mon impuissance. Eussé-je le langage enflammé d'un Augustin, les élans séraphiques d'une Thérèse, les soupirs d'un François de Sales... Il faudrait avoir les sentiments de Marie, la mère du saint amour... Je paierai cependant à mon Rédempteur le tribut de ma bonne volonté... Que

Jésus mourant me pardonne l'insuffisance de mes efforts, la faiblesse de mes accents!

Mesurons, autant qu'il nous est donné de le faire, la distance qui sépare l'homme de Dieu. Élevons-nous par la pensée au-dessus de cette terre. Montons par delà les nues, par delà les soleils et le monde des étoiles; par delà les chérubins et les séraphins; montons toujours, montons au-dessus de tout ce qui est créé : et là, dans les hauteurs de l'infini, dans les splendeurs inaccessibles de l'indivisible Trinité, voyons le Verbe de Dieu, plein de gloire et de majesté. Voilà celui qui aime! — Et puis, abaissant nos regards de ces hauteurs, plongeons-les dans l'abîme du néant... Sur les confins de cet abîme du néant, tâchons d'apercevoir ce point presque imperceptible, ce peu de poussière vivante... C'est l'homme! Voilà l'objet aimé!... Je me trompe; car je suppose que l'homme a déjà l'existence, et l'existence de l'homme est déjà un effet de l'amour du Verbe créateur. Donc celui qui veut apprécier l'homme à sa juste valeur, doit commencer par le néant. Oui, le Verbe de Dieu a épanché hors de lui le principe de vie qu'il puise de toute éternité dans le sein de son Père, et il a fait l'homme. Il l'a fait, parce qu'il voulait l'aimer; il l'a fait, parce que déjà il l'aimait... C'est l'oracle divin qui le dit : *In charitate perpetua dilexi te* (Jerem. XXXI, 3).

Ici commence la série merveilleuse des dons de cet amour. Nous voyons d'abord le Verbe de Dieu créer l'homme, et, en le créant, répandre sur lui un reflet de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Il fait le corps humain, ce chef-d'œuvre admirable qui met l'âme en rapport avec l'univers, et cet univers lui-même est disposé pour être la demeure de l'homme. L'âme de l'homme douée d'intelligence, de volonté, de liberté, est un merveilleux miroir des perfections divines... Et puis, Dieu donne à l'homme un cœur, un cœur destiné à aimer, un cœur qui puisse répondre à l'appel de l'amour. *In charitate perpetua dilexi te.*

Hélas! comment l'homme répondit-il à l'amour de son créateur? Son ingratitude eut bientôt fait d'élargir, s'il est possible, la distance qui sépare la terre du ciel... Mais l'amour de Dieu ne s'est pas lassé. Malgré l'ingratitude de l'homme, à cause même de cette ingratitude, peut-on dire, afin de relever l'homme de sa chute et de lui rendre la vie de la grâce, le Verbe franchit cette distance infinie que le péché a creusée... Il se fait chair et vient habiter parmi nous... Et cette existence terrestre qu'il accepte à cause de nous, il nous la donne tout entière... Il nous en donne les peines, les sueurs et les travaux... Ses prières, ses larmes, ses jeûnes, ses enseignements, ses miracles, ses souffrances, tout est pour nous. Il nous aime depuis la crèche jusqu'au calvaire. *In charite perpetua dilexi te.*

Est-ce tout? Non. Il a fondé son Église, et il l'a enrichie des trésors du ciel, c'est-à-dire des trésors de la grâce... Il a établi cette Église pour être notre mère, le guide infaillible de nos intelligences, la règle toujours sûre de nos volontés... Et cette Église continuera jusqu'à la fin des siècles de répandre sur les hommes les largesses de son divin fondateur dont elle est la dépositaire et la dispensatrice, à veiller sur chaque chrétien jusqu'à ce qu'elle ait béni sa tombe comme elle a sanctifié son berceau. *In charitate perpetua dilexi te.*

Est-ce tout? Pas encore. Jésus ne s'est pas contenté de se donner une fois. Il veut se donner à nous continuellement, il a voulu demeurer avec nous... Il a laissé au milieu de nous sa chair et son sang adorables... Nourriture céleste! Breuvage mystérieux! Merveille perpétuelle de l'amour! *In charitate perpetua dilexi te.*

Lui reste-t-il encore quelque chose à donner? Oui, il lui reste sa divinité. Il lui reste cette possession ineffable de lui-même, ces délices infinies que Dieu goûte en se connaissant et en se reposant dans une perfection sans limites... Eh bien, cette jouissance, il nous la réserve. Il veut nous la communiquer dans son royaume céleste, et, pour nous

en donner l'assurance infaillible, il l'a promise du haut de sa croix à un larron expirant : *Hodie mecum eris in Paradiso.* Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis. *In charitate perpetua dilexi te.*

B. Ah! mes Frères, si Jésus s'était contenté de nous prodiguer ainsi tous ses dons, ne serait-il pas déjà l'ami le plus généreux, le plus magnifique? Quelle imagination eût conçu davantage? Et cependant, je le proclame bien haut, tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'est pas ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime dans son amour.

Qu'un prince de la terre tire de la boue le dernier de ses sujets, qu'il le comble de faveurs, qu'il le fasse même monter à côté de lui sur le trône royal : ce sera la preuve d'une affection extraordinaire; mais cela s'est vu dans l'histoire. Ce qui ne s'est jamais vu, et ce qu'on traiterait de folie, ce serait la résolution que prendrait ce prince, ce monarque, de s'abaisser soi-même au rang de son esclave, de se couvrir des mêmes haillons que son esclave, de souffrir tout ce que souffre ce malheureux : je dis trop peu *de prendre sur lui tous les châtiments* que cet esclave a mérités par les crimes les plus révoltants commis contre la personne même du monarque! Et cependant, ô mon Jésus, cette folie a été la vôtre!

Est-il une seule de nos souffrances que vous ayez ignorée? une seule de nos misères que vous n'ayez partagée? une seule de nos amertumes que vous n'ayez savourée ? Je n'en connais pas.

Pour m'en convaincre encore davantage, je ne dois pas quitter ce théâtre du Calvaire où votre amour accomplit ses derniers prodiges. — Lorsque je considère la vie humaine, j'y rencontre deux états sur lesquels le monde a lancé ses malédictions : le premier de ces états, c'est la pauvreté, et le second, l'opprobre... Et lorsque je lève les yeux sur vous, je vous vois dans le dénûment le plus complet... Des soldats avides tirent au sort votre dernier vêtement... Je vous vois aussi mis au rang des criminels, bafoué, blasphémé...

Si je songe aux douleurs du corps, je trouve réunis chez vous tous les tourments qu'un homme peut endurer dans son corps : la faim, la soif, la nudité, le brisement des membres, la fièvre dévorante, et toutes ces plaies qui font de vous un lépreux, un objet d'horreur et de dégoût !

Si je descends au fond de mon âme, j'y vois habiter la douleur sous mille formes... Mais il n'en est pas une, ô Jésus, à laquelle vous ayez voulu échapper. Tristesse, déception, honte, délaissement, aridité, tentation : tout s'est réuni pour vous tourmenter... La tristesse ! Elle vous accable depuis le jardin de Gethsémani. A chaque moment de votre Passion vous est présenté ce calice amer, et vous y buvez à longs traits. — La déception ! Est-il déception plus cruelle que la vôtre, abandonné que vous êtes par vos disciples, renié par le principal d'entre eux, vendu par un ami, condamné à mort par votre propre peuple ? — La honte ! Ah ! les cœurs innocents et purs le comprennent assez, en vous voyant, aux yeux de toute cette populace, suspendu nu à la croix. — Le délaissement ! Comme le vôtre a dû être cruel, puisque vous vous écriez, dans un excès d'affliction que nous ne saurions comprendre : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? — La tentation enfin ! Car j'ai lu dans votre saint Évangile que le démon, après votre jeûne de quarante jours, vous quitta " pour un temps ; „ et vous-même vous avez dit, en vous livrant aux mains des Juifs : " Voici votre heure et l'heure de la puissance des ténèbres. „

Je vous le demande donc, mes Frères : y a-t-il une peine de l'âme que Jésus n'ait pas sentie ? Vous m'en nommerez une, peut-être : le remords, suite du péché. — Vous vous trompez. Jésus avait pris sur lui tous les péchés du monde, et, couvert de cette lèpre hideuse, il était en horreur à son Père, en horreur à lui-même. *Factus pro nobis maledictum!*

Ainsi le divin Crucifié, suspendu entre le ciel et la terre comme un trophée de malédiction, peut à juste titre défier le monde d'ajouter encore une douleur. Or, remarquons-le

bien, mes Frères, tout cela, il l'a voulu. *Oblatus est quia ipse voluit* (Isai. LIII, 7). Il l'a voulu, pour nous témoigner son amour!

C. Et quel était donc le but de cet amour? Que prétendait-il obtenir, lui qui se suffit à lui-même, qui n'avait nul besoin de ces hommes qu'il n'a jamais cessé de combler de ses bienfaits? Il veut obtenir une seule chose : un peu d'amour! — Eh bien, j'oserai aller plus loin : je demanderai à Jésus pourquoi il désire mon amour, alors que cet amour ne peut rien ajouter à sa propre félicité. Et voici la réponse de Jésus, réponse sublime : Je désire ton amour, parce que, si tu m'aimes, je pourrai te donner toujours davantage et enfin te récompenser pendant toute l'éternité!

Ah! c'en est trop. Descendre des hauteurs célestes vers une créature de rien, la combler de tous les dons de la nature et de la grâce, prendre un corps et une âme, lorsqu'on est Dieu, afin de pouvoir donner à l'homme son humanité et sa divinité, souffrir et mourir pour l'homme : et tout cela, rien que pour être aimé de lui, et n'exiger cet amour que pour pouvoir le couronner, c'est la limite de l'amour! *Consummatum est.* Vous pouvez, ô Jésus, remettre votre âme entre les mains de votre Père.

Il expire, notre divin Sauveur, en jetant un grand cri. C'est son dernier soupir d'amour, son dernier appel à toute créature humaine pour qu'elle regarde la croix et se décide à aimer son Sauveur. *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

Et, en effet, dès ce moment Jésus attire tout à lui ; car il n'y a que l'ingratitude la plus noire, l'aveuglement le plus obstiné, l'endurcissement le plus criminel qui puissent lui refuser leur amour. Voyez, voyez comment dans ce moment suprême il réunit autour de sa croix, liés à lui par les chaînes de l'amour, les représentants de toutes les conditions humaines. Il y a là Marie, la vierge privilégiée, la reine de l'innocence et de la pureté; il y a là Jean, le disciple chéri; il y a les saintes femmes qui ont suivi le

Sauveur, âmes sincères et dévouées, mais faibles et chancelantes; il y a là Madeleine, la pénitente, et le larron converti, qui expire en bénissant son rédempteur. Voici venir Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui représentent les riches et les grands; voilà le centurion, qui proclame la divinité de celui qu'il avait conduit à la mort comme un criminel. Il n'y a pas jusqu'aux gentils, il n'y a pas jusqu'aux Juifs, obstinés encore il y a un moment, qui ne se frappent la poitrine et ne se confessent vaincus !

Péroraison. — N'y a-t-il plus de place au pied de cette croix? Oui, mes Frères, il y en a pour vous, il y en a pour moi, il y en a pour nous tous. Prosternons-nous autour d'elle, et, avant de quitter ce sanctuaire, imprimons dans notre âme l'image de l'Amour crucifié... Vénérons ces pieds sacrés du Sauveur qui, après s'être fatigués à poursuivre la brebis errante, ont été percés de si horribles clous. Regardons ces mains, toujours si bienfaisantes, crispées maintenant par des tortures indicibles. Contemplons cette bouche divine et ces lèvres bénies, au moment où Jésus exhale son dernier soupir : et lorsque notre regard rencontrera celui de Jésus mourant, ah ! j'en suis assuré, notre cœur, fût-il de pierre, se fendra de compassion et d'amour. Et si ce regard, puissant et doux à la fois, pénétrant au fond de nos consciences, nous signale un plaisir, une ambition, un ressentiment, une affection mondaine dont nous devons faire le sacrifice à l'amour que Jésus nous a montré, pourrons-nous refuser de faire ce sacrifice? Serons-nous insensibles à un amour infini? Non, mes Frères; j'en réponds pour vous au Cœur de Jésus. Tous, oui tous, prosternés au pied de la croix, nous dirons : O mon Dieu, c'en est fait! Vous avez dit : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Cette parole s'accomplit en moi. J'ai banni à jamais de mon cœur le prince du monde, et votre amour m'a attiré vers vous. Vous vous êtes donné à moi : à mon tour, je me donne à vous. Je

veux vous appartenir et n'aimer plus que vous seul, vous, mon créateur et mon maître, mon bienfaiteur et mon ami, mon Jésus, mon sauveur, mon Dieu et mon tout. Ainsi soit-il !

MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Absorpta est mors in victoria. La mort a été absorbée dans sa victoire. (1 Cor. xv, 54.)

Exorde. — L'histoire de tous les grands hommes, mes Frères, nous offre tout au moins une fois le spectacle de leur faiblesse. Quels qu'aient pu être leurs talents, leurs qualités, leurs exploits, leurs travaux, il vient un moment où tout cet éclat de gloire s'éclipse, où le héros s'affaisse et disparaît. Ce moment, vous l'avez compris et vous l'avez dit en vous-mêmes, est celui de leur mort. Sans doute, cette mort pourra être précédée de circonstances mémorables. Ces grands hommes peuvent périr d'une manière tout à fait extraordinaire et digne d'admiration. Ils peuvent s'offrir en victimes sur l'autel de la patrie et succomber les armes à la main en s'élançant au milieu des bataillons ennemis ; ils peuvent se sacrifier en soulageant les maux de leurs semblables ou en les arrachant eux-mêmes au trépas; ils peuvent enfin voir d'un œil serein s'approcher l'heure suprême et prononcer d'une voix encore ferme leurs derniers adieux, leurs dernières recommandations. Néanmoins, lorsque la mort les frappe, on sent qu'ils étaient hommes. Si après cette crise fatale leurs œuvres subsistent, ce n'est plus le même souffle qui les anime : il faut des forces étrangères pour soutenir ces œuvres, et le nom qu'elles continuent à porter n'est plus qu'un ornement, une recommandation, dont la stérilité et l'impuissance ne tarderont pas à paraître et à se mon-

trer toujours plus grandes à mesure que les héritiers et les successeurs seront moins à la hauteur de la mission qu'ils ont assumée... Dans la suite des siècles un seul personnage de l'histoire humaine fait exception à cette loi : un seul homme a été aussi grand dans sa mort que dans sa vie, aussi puissant à sa dernière heure qu'aux jours de ses plus beaux triomphes. Un seul vit dans la mort et triomphe par sa mort même : c'est Jésus-Christ!

C'est le grand fait de cette mort que je me propose de vous développer, sans vouloir toutefois le présenter maintenant comme un argument de la divinité du Messie, bien qu'il en soit la démonstration évidente : je viens simplement l'offrir à vos réflexions, en vous en montrant la portée. Je laisserai à chacun de vous le soin de déduire les conséquences.

Nous, en étudiant ce fait de la mort du Christ, nous considérerons d'abord ce que je puis appeler ses *éléments naturels;* — ensuite nous viendrons au *côté miraculeux* du même fait : et il nous apparaîtra à l'un et à l'autre de ces deux points de vue comme véritablement unique.

I.

Un chef de secte condamné par ses compatriotes, voilà certes un événement qui n'est pas si rare dans l'histoire. Que de dogmatiseurs, rebelles à la fois aux lois de leur pays et aux traditions religieuses de leurs maîtres, ont expié dans l'exil ou même dans le dernier supplice leur audacieuse tentative! Combien d'autres se sont éteints dans l'obscurité d'un cachot, après avoir pendant quelques années fait acclamer leur nom dans de tumultueuses assemblées! Ils ont disparu, et on n'a plus guère parlé d'eux. Si parmi les philosophes anciens Socrate a cette gloire que le récit de sa fin tragique a été transmis à la postérité avec la mémoire de son génie, il n'y a rien ni dans sa vie ni dans sa mort, ni surtout dans les œuvres qu'il laisse après lui, qui se détache sur le fond de l'histoire

comme un point saillant dont l'éclat se serait maintenu... Mais quant à la mort du Messie, je ne crains pas de le redire, elle constitue un fait unique : *unique dans sa publicité*, — *unique dans son étrangeté*, — *unique dans sa perpétuité.*

A. La mort du Christ, comme fait unique dans sa publicité. — Ne dirait-on pas, mes Frères, que tout s'est réuni pour donner à cet événement le plus grand retentissement possible : le temps, le lieu, les circonstances? Quand meurt-il, Jésus de Nazareth, naguère humble artisan, devenu en moins de trois ans le plus célèbre docteur du monde? C'est à l'époque où le peuple romain étend son sceptre sur presque tout l'univers connu alors, à l'époque bien courte où l'humanité, après de longs siècles de luttes sanglantes qui se succédaient ou se multipliaient sans aucune interruption, jouit enfin de quelques années de repos... Les messagers de Rome, devenue la capitale du monde, parcourent sans encombre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, portant jusqu'aux extrémités de cet immense empire les ordres de la métropole, et rapportant de là sur les bords du Tibre les nouvelles et les renseignements des provinces les plus éloignées... Profitant de cette paix, les Juifs de toutes les parties de l'empire se sont rendus à Jérusalem, afin d'y célébrer la Pâque. Voilà donc un moment unique, une fête choisie par la Providence pour y réunir autour du Calvaire des milliers de témoins. Car, le gibet sur lequel expirera le Messie, doit se dresser à Jérusalem, dans cette terre de Palestine qui forme comme le trait d'union, d'un côté, entre le monde romain proprement dit et le monde de l'extrême Orient, et, de l'autre, entre les peuplades du Nord et les races de l'Égypte et de l'Arabie. Il y aura à Jérusalem des hommes venus de toutes ces contrées, et ils y porteront à leur retour le récit de tout ce qu'ils auront vu en ce jour mémorable.

De plus, toutes les magistratures, toutes les autorités,

tous les pouvoirs publics, toutes les forces populaires vont se réunir dans ce procès et dans le supplice. Jésus aura à comparaître devant Anne, qui représente les juges parvenus à l'éméritat et les vétérans du sacerdoce juif, devant Caïphe, le grand prêtre en fonctions, devant le sanhédrin, suprême conseil de sa nation, et devant Pilate, qui représente la majesté romaine. On ne se contentera pas des tribunaux de la Judée : on l'amènera devant Hérode, le roi de Galilée. Il aura pour accusateurs les pharisiens, les scribes, les prêtres, les docteurs de la Loi, les anciens du peuple; pour bourreaux, les satellites du sanhédrin, les valets du grand prêtre, les soldats du prétoire, les barbares au service des armées de Rome. Le peuple juif demandera sa mort, assistera à ses tortures, le verra flageller, couronner d'épines, porter sa croix. Et tous, Juifs et Romains, prosélytes et étrangers, le contempleront pendant trois heures suspendu au gibet, entendront son dernier cri et pourront attester son trépas...

Dites, mes Frères, trouve-t-on dans l'histoire un supplice que l'on pourrait, ne fût-ce que de loin, comparer à celui de Jésus au point de vue des éléments de publicité, et par conséquent au point de vue de l'incontestable certitude?

B. La mort du Christ, comme fait unique dans son étrangeté. — Nous croirons donc à cet événement, quelque étrange qu'il soit. Et ici, mes Frères, réservant pour la seconde partie de nos considérations, comme je l'ai annoncé, les détails miraculeux de cette mort, j'appelle votre attention sur un seul point : Le supplicié du Golgotha meurt innocent et n'en est pas moins traité comme le dernier des criminels. Il est innocent, car devant le sanhédrin on n'a pu produire un seul témoignage sérieux pour établir sa culpabilité. Les juges de ce conseil l'ont condamné, il est vrai, mais ç'a été en détournant le sens de ses paroles et en prenant acte de ce qu'ils nommaient sa culpabilité, alors que le Sauveur proclamait tout simplement ses droits à leur respect et à leur reconnaissance. Pilate a

répété plusieurs fois : " Je ne trouve point de crime en cet homme. „ Hérode, malgré les déceptions de sa curiosité et l'humiliation infligée à son orgueil, a dû se contenter de le traiter, non comme un coupable, mais comme un fou. Et lorsque Jésus a paru la dernière fois devant le gouverneur romain, celui-ci a dit tout haut en présence de la multitude : " Je suis innocent du sang de ce juste. „ — En faut-il davantage, mes Frères, pour établir l'innocence reconnue du Messie !

Et pourtant, à quel criminel a-t-on jamais prodigué comme à Jésus les tourments et les outrages, les tortures du corps et les tortures de l'âme ? Depuis son arrestation au jardin de Gethsémani jusqu'à son dernier soupir sur la croix, c'est-à-dire depuis le commencement de la nuit du jeudi jusqu'au midi du lendemain, lui a-t-on accordé un moment de répit? Lui a-t-on épargné une torture, une insulte? Traîné de tribunal en tribunal, il y est dénoncé tantôt comme un imposteur, tantôt comme un blasphémateur et un impie, tantôt comme un rebelle et un fauteur de troubles ; tantôt il y est traité comme un insensé. On le laisse pendant plus de douze heures sans la moindre nourriture, sans le moindre rafraîchissement, sans un instant de repos. Il passe des mains des satellites aux mains des valets, des mains de la populace aux mains des soldats. Il n'est pas jusqu'aux courtisans d'Hérode qui ne réclament leur part dans cette série d'ignominies. Pendant une nuit tout entière le Messie est conspué, moqué, meurtri de soufflets et de coups de poing. Une flagellation d'une barbarie extrême lui déchire les membres. Sa tête n'est pas épargnée ; une couronne d'épines la transperce de toutes parts. Et puis il lui faut marcher, traînant sur ses épaules brisées une lourde croix. Il est enfin cloué à cette croix par les mains et par les pieds, et il y demeure vivant et souffrant pendant trois heures !

Voilà comment la plus étrange cruauté s'est acharnée

sur celui qui avait rempli jusqu'alors depuis trois ans la Judée et la Galilée de la renommée de ses innombrables miracles, sur celui dont la morale, de l'aveu de tous, surpassait en perfection et en sublimité les enseignements de tous les sages, sur celui qui avait pu dire à ses adversaires, sans avoir à craindre d'être démenti : " Qui de vous me convaincra de péché? „ — Je ne l'ignore pas, quelques Juifs ont prétendu justifier cette procédure inique... Salvador, entre autres, l'a essayé de nos jours ; mais on connaît la réfutation victorieuse que lui a opposée en France un homme peu suspect d'enthousiasme ou de fanatisme, le président Dupin, réfutation où il montre que dans le procès de Jésus-Christ tout a été arbitraire, illégal et injuste.

C. La mort du Christ, comme fait unique dans sa perpétuité. — Eh bien, mes Frères, la mort du Christ qui nous a apparu comme un fait unique dans l'histoire par la multitude des témoins, par l'étrangeté du supplice et l'acharnement des bourreaux, est encore unique par un troisième caractère, que je défie l'incrédulité de m'expliquer. Ce supplice affreux, ces tortures, ce gibet se perpétuent à travers les siècles. Dix-huit cents ans se sont écoulés, et le drame du Calvaire est *aussi vivant dans le monde qu'au moment où il s'accomplissait* sous les yeux de la foule, aux portes de Jérusalem.

Remuez l'antiquité tout entière, prenez tous les hommes qui sont morts pour la patrie, pour la justice, pour toute autre cause sainte, et trouvez-en un seul au sujet duquel se produise un semblable phénomène ! Un seul qui se soit en quelque sorte personnifié dans son supplice ! Sans doute, on rappelle de temps en temps la fin glorieuse de quelques-uns d'entre eux ; sans doute, il arrive aux orateurs de la célébrer, aux poètes de la chanter, aux artistes de la reproduire sur la toile ou dans le marbre : mais combien de fois a-t-on fait cette apothéose? en combien de pays s'est-elle renouvelée? Combien de fois

a-t-on représenté le héros avec les instruments de son supplice? Le dénombrement en serait peu difficile à faire, surtout si l'on se contentait de demander combien de ces monuments ont échappé aux ravages des siècles...

Mais lorsqu'il s'agit du Christ, essayez! Comptez, si vous en avez le courage, le nombre des crucifix répandus sur la terre! Partout où il y a des chrétiens, partout où l'Évangile a pénétré, ne fût-ce qu'une fois, la croix s'y trouve, exposée à tous les regards. La croix! car ici *l'instrument même du supplice est devenu la représentation du supplicié!* Et presque partout, elle domine, elle étincelle. Elle brille dans le monde entier au sommet des édifices sacrés, comme elle occupe la place d'honneur dans la mansarde du pauvre. Dans nos temps d'indifférentisme politique elle surmonte encore la couronne des rois. Les protestants eux-mêmes, bien que ennemis des images, ne l'ont point fait disparaître : elle se montre sur la façade de leurs temples. Mais dans nos églises elle anime tout, elle règne partout. Elle domine l'autel où s'offre le sacrifice, le tribunal de la pénitence, où sa vertu efface les péchés, les fonts régénérateurs du baptême, le ciboire où le pain de vie nous est conservé... Et sur cette chaire d'où je vous parle, voici la croix, la croix qui semble vous dire que toutes mes paroles seraient vaines, qu'elles ne seraient pas dignes de ma mission, si elles n'étaient pas inspirées par le crucifix, si elles ne tendaient pas à sa gloire...

Aussi avec quelle fierté, avec quel bonheur je vous la montre! Avec quelle assurance j'adresse ce défi à tous les ennemis du Dieu crucifié! Expliquez-moi comment il se fait que des centaines de millions d'hommes vénèrent à l'heure qu'il est l'instrument de supplice d'un homme mort sur une croix il y a plus de dix-huit cents ans.

Mais, mes Frères, si l'incrédulité est incapable d'expliquer le caractère de majesté humaine de la mort de Jésus-Christ, que sera-ce lorsque nous aurons considéré *le caractère miraculeux* de cette mort?

II.

Je ne sais, mes Frères, si vous en avez fait la remarque, le christianisme a donné à la mort un caractère tout particulier et pour ainsi dire une face nouvelle. Sans lui enlever entièrement l'horreur dont elle s'enveloppe, et qu'elle conservera toujours, comme messagère des justices divines, il a projeté sur elle les doux reflets de l'espérance. La mort devient ainsi comme un ange bienfaisant qui ouvre devant nous les perspectives d'un avenir désirable, en nous montrant par delà le tombeau la résurrection et la vie. Oui, dans le christianisme, la mort soutient le courage de l'homme et ranime sa confiance. Voilà pourquoi dans toute l'antiquité nous ne trouvons aucun personnage dont la fin puisse être comparée à celle de nos saints, à celle de nos martyrs. On pourra citer des héros qui regardèrent le trépas d'un œil impassible, qui bravèrent les tortures sans laisser échapper de leurs lèvres ni une plainte ni un gémissement, qui allèrent même au devant du supplice : on n'en nommera pas un seul qui ait vu dans la mort la porte de la bienheureuse éternité, pas un dont le cœur se soit épanoui aux aspirations de l'infini... Depuis la sentence prononcée au paradis terrestre contre notre premier père, la mort était une dominatrice superbe et cruelle qui faisait trembler les rois et les peuples : à partir du Christ, elle est vaincue : au lieu de dominer, elle obéit, et tous ses épouvantements ne parviennent pas à ébranler le cœur du véritable chrétien.

Nous allons, mes Frères, assister à cette défaite de la mort. Au moment où sur le Calvaire elle atteint sa plus auguste victime, elle va être, je ne dirai pas seulement ensevelie, mais absorbée, anéantie dans sa victoire. Là, un homme succombe, et la mort se croit triomphante : mais cet homme est Dieu, et lui-même émousse pour toujours l'aiguillon dont il se laisse frapper.

A. *Il est homme, oui,* et pour m'en convaincre, il y a les douleurs de son corps, les épanchements de son âme, le

spectacle de ses défaillances... Oui, ceux qui l'ont vu souffrir, n'ont pu douter de son humanité. Il leur est apparu tel qu'Isaïe l'avait prédit : méprisable comme le dernier des mortels, homme de douleurs qui connaît la souffrance, couvert de plaies à cause de nos iniquités et brisé par nos crimes... On pouvait dire de lui ce que le même prophète avait dit du peuple d'Israël que Jésus était venu racheter : " Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a pas une place saine en lui : on n'y voit que blessures, contusions livides, plaies enflammées auxquelles il n'a point été apporté de remède. „ Tel se montra le Messie dans sa sanglante nudité, lorsque sur le versant de la montagne on lui arracha ses pauvres vêtements que le sang collait à une chair déchirée par les verges. Et quand on l'eut étendu sur le bois de la croix, quand aux coups redoublés des marteaux vinrent se mêler les gémissements étouffés du patient; quand des mains et des pieds percés de clous jaillirent quatre fontaines de sang; quand le gibet se dressa dans les airs et montra aux yeux de toute la multitude ces membres mutilés, cette tête couronnée d'épines, ce fut bien le moment de répéter la parole de Pilate : *Ecce homo,* voilà l'homme!

Oui, c'est un homme qui est là et qui souffre toutes les douleurs physiques... J'ajoute, et qui montre aussi les sentiments les plus délicats et les plus élevés de l'âme humaine. Nous n'en prendrons qu'un seul, celui qui les résume tous, l'amour! L'amour reconnaissant, l'amour généreux, l'amour persévérant jusqu'à la mort. Quelle scène, mes Frères, que cette suprême manifestation de l'amour filial de Jésus envers sa Mère et de son amour fraternel, pour ainsi dire, envers saint Jean, le disciple bien-aimé que les liens de l'amitié aussi bien que ceux de la famille font nommer le frère du Sauveur! Au milieu de ses tortures le Christ n'oublie ni sa mère ni son disciple. Il abaisse sur eux son regard, puisque ses mains clouées ne lui permettent point de les désigner autrement. Il incline

tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sa tête couronnée d'épines. De ses lèvres tombent ces deux paroles sorties du fond de son cœur : " Femme, voilà ton fils! Voilà ta mère! „ Dans cette recommandation, quelle sollicitude pour sa mère désolée et quelle affection pour son ami! Quelle tendre pitié pour tous les deux! Quelle délicatesse dans ce legs filial par lequel la mère vierge est confiée au disciple vierge, tandis que celui-ci devient l'enfant de cette reine des martyrs! Y eut-il jamais un testament plus solennel? un adieu plus touchant? une consolation plus efficace? Quel homme a aimé comme cet homme?

Et pourtant le corps du Sauveur est épuisé de sang et de forces, et son âme est pleine d'une indicible angoisse... La flagellation, le couronnement d'épines, le portement de la croix, le crucifiement, toutes ces tortures accumulées auraient dû le faire succomber mille fois, si, comme nous le verrons bientôt, la divinité ne fût intervenue d'une façon toute miraculeuse. C'est que dans le Christ l'humanité était là pour souffrir et aussi pour mourir : elle ne devait donc ignorer ni les défaillances de la douleur, ni les défaillances de la mort. De là ces chutes sur la voie sanglante du Golgotha, de là cette fièvre brûlante qui sur la croix dessèche le palais du Sauveur et lui fait pousser ce gémissement : J'ai soif! De là ce cri de désolation : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? De là, lorsque la mort aura accompli son œuvre, l'immobilité, la pâleur, la froideur du cadavre!

B. Cependant, avant ce dénouement, nécessaire pour rendre son triomphe sur la mort plus complet et plus glorieux, le Christ aura fait éclater en sa personne sur la croix *tous les attributs de la divinité,* par une possession admirable de lui-même, par l'empire souverain qu'il exercera sur les éléments, en attirant à soi soudainement et victorieusement, par un miracle évident de sa grâce, les cœurs et les consciences.

Et d'abord, comment expliquer *sans une intervention*

miraculeuse de la divinité le calme merveilleux du Sauveur au milieu des défaillances de la nature? Regardez-le; il est là devant vous, sur le Calvaire. Eh bien, si on ne voyait ses blessures saignantes, ses traits défigurés, croirait-on qu'il souffre? Alors que les bourreaux s'acharnent sur lui, qu'ils saisissent ses mains et ses pieds, pour les clouer sur la croix, entendez-le soupirer, avec un accent d'ineffable miséricorde : Mon père, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font. Suspendu entre le ciel et la terre, il entend retentir autour de lui les railleries et les blasphèmes : " Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix! Allons, toi qui peux détruire le Temple et le rebâtir en trois jours, sauve-toi toi-même! Il s'est dit le Fils de Dieu : que Dieu le délivre donc! „ Devant tous ces outrages, Jésus demeure impassible. Mais voici qu'un des voleurs crucifiés à ses côtés, se sent le cœur touché de repentir et implore son pardon : " Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume! „ La prière n'a pas été plus tôt formulée que la grâce est accordée, grâce surabondante, grâce que personne ne peut accorder, sinon Dieu lui-même : " En vérité je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis. „ Enfin, il n'est pas jusqu'à ce cri de la nature " J'ai soif „ qui n'emprunte aux circonstances un caractère divin. Le doux Sauveur ne prononce ces mots qu'après avoir promené son regard sur toute la série des prophéties messianiques. Il les a toutes présentes à sa pensée, et il voit qu'il en est une dont la dernière partie attend encore de lui son accomplissement. C'est celle-ci : " Ils m'ont offert du fiel à manger, et *dans ma soif* ils m'ont abreuvé de vinaigre. „ Il avait déjà goûté antérieurement le fiel mêlé au vin, mais sans vouloir retirer de là le moindre soulagement; en ce moment-ci, il réalise la seconde partie de la prédiction. Car, aussitôt que le divin crucifié eut fait entendre les mots " J'ai soif, „ un des soldats courut emplir de vinaigre une éponge, et, la fixant au bout d'un long roseau, il la présenta à la bouche du mou-

rant. Et c'est après avoir aspiré ce vinaigre que le Sauveur dit : Tout est consommé.

Il va donc mourir, oui, mais en faisant participer à sa mort la nature tout entière, dont il se montre ici véritablement le souverain. Jadis il a prouvé cet empire en commandant aux vents et aux flots, en aplanissant les vagues et en les affermissant sous ses pieds, en se montrant sur le Thabor dans une lumière toute céleste : il le prouve maintenant, en plongeant dans le deuil la terre et le ciel. Au milieu du jour, d'épaisses ténèbres enveloppent le monde; le soleil refuse sa clarté; le sol est agité de secousses violentes; les rochers se fendent; les tombeaux s'ouvrent; le voile du Temple se déchire et laisse pénétrer le regard le plus profane jusqu'au fond du sanctuaire, comme pour faire comprendre aux plus obstinés que le culte juif a cessé d'avoir la moindre valeur... Pendant trois heures, ces phénomènes inexplicables jettent dans la terreur le monde entier. Car ils ne se renferment pas dans les limites de la Judée; tout l'univers se ressent d'eux, et dans la capitale de la Grèce l'aréopagite Denis s'écrie, en voyant l'état du ciel : " Ou la nature va périr, ou l'auteur de la nature souffre! „

Enfin, le dernier moment est arrivé. Jusqu'ici le Sauveur a bien montré que s'il a souffert, c'est uniquement parce qu'il l'a voulu. En effet, ni Judas, ni les Juifs, ni les soldats romains, ni les valets de la Synagogue n'ont pu dire au trépas de l'atteindre. Soutenu par sa divinité, il subissait sans succomber la fatigue et l'épuisement, la faim et la soif, les tortures les plus atroces... Et voici que, après avoir dit : " Tout est consommé, „ il lève les yeux vers le ciel, et, dans la pleine possession de lui-même, dans la pleine possession de la vie et de la mort, il prononce cette dernière parole : " Père, je remets mon âme entre vos mains. „ Alors, poussant un grand cri, éclatante manifestation de sa force divine, il incline la tête, comme pour permettre à la mort de s'approcher de lui. La mort frappe ; il n'est plus.

Il n'est plus! Que dis-je, mes Frères? Il vit encore, même sur la croix. Il vit dans la mort. Voyez comme à l'état de mort il règne, comme il exerce son domaine, non plus seulement sur lui-même, sur son âme, sur son corps, sur la nature inanimée, mais sur les cœurs et les consciences. Le dernier soupir de ce mort a été un cri de victoire. En l'entendant, la foule se disperse éperdue; les Juifs regagnent Jérusalem en se frappant la poitrine; le centurion, gardien du Calvaire, jette ses armes, se prosterne et proclame la divinité de la victime qu'on vient d'immoler. " Vraiment celui-là, dit-il, était le Fils de Dieu! „ Et ses soldats, ajoute saint Matthieu, parlaient comme leur chef. Et la profession de foi du centurion restera la profession de foi des siècles. Elle retentira à travers tous les âges, à travers tous les espaces, majestueuse, victorieuse, impérissable. Partout où se dressera une croix, et nous avons vu en commençant cet entretien que la croix se dresse maintenant partout sur la surface de la terre, partout, dis-je, où se dressera la croix, jusqu'à la fin des temps, le disciple du Christ la montrera en répétant : Vraiment celui-là était le Fils de Dieu!

Péroraison. — Quelle sera votre attitude, mes Frères, devant cette croix? Si le souffle de l'incrédulité avait passé sur l'âme de quelques-uns d'entre vous, si les ténèbres du doute l'avaient enveloppée, qu'ils s'arrêtent avec le centurion de l'Évangile pour contempler cette scène aussi lumineuse pour l'esprit qu'elle est éloquente pour le cœur... Eux aussi s'écrieront devant le Messie triomphant dans la mort : *Vere filius Dei erat iste.* Oui, cet homme était vraiment le Fils de Dieu!

Mais nous tous qui avons conservé intact le trésor de la foi, rangeons-nous autour du divin crucifié. Fixons nos yeux sur ses plaies béantes... Recueillons tous les enseignements que nous donnent ses douleurs, ses sentiments, ses défaillances. Apprenons de lui à souffrir, à aimer et à mourir. Fidèles, nous trouvons dans sa croix un encoura-

gement. Si nous sommes pécheurs en ce moment, la croix nous offre le pardon : qu'elle soit donc notre refuge! Qu'elle soit pour tous la consolation et la force! Disons-lui tous du fond du cœur avec l'Église catholique : *O crux, ave, spes unica! In hac triumphi gloria, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.* Salut, ô croix, notre unique espérance! Nous proclamons ton triomphe, nous célébrons ta gloire. Par toi, nous demandons la rémission de nos fautes; par toi nous espérons la grâce qui anime la ferveur, entretient la fidélité et assure la persévérance. Ainsi soit-il.

PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (Luc. II, 34.)

Exorde. — Il n'est pas un détail dans le récit évangélique de la passion du Sauveur, mes Frères, qui n'ait une profonde signification; il n'est pas dans ce récit un seul mot qui n'ait son utilité et son importance... Mais si on considère *dans son ensemble* ce grand événement, résumé et couronnement de toute la vie terrestre de Notre-Seigneur, une réflexion se présente tout naturellement qui doit faire sur notre esprit une impression des plus salutaires : Tant de sang versé, et versé inutilement pour plusieurs; tant de sang versé, mais aussi tant de prodiges d'héroïsme inconnus avant Jésus-Christ, et qui comme des fleurs d'une ravissante beauté ont pris naissance par la vertu de son sang et embaument partout les parterres de son Église! Il y a donc là un double mystère : un *mystère de justice,* — et un *mystère de miséricorde.* Ce sont ces deux mystères que nous allons méditer, afin d'y

trouver une consolation, en même temps qu'un motif de sainte frayeur...

Le spectacle de Jésus-Christ en croix entre les deux larrons frappait vivement saint Ambroise. Il y voyait le double mystère dont je vous parle : *Ipsa crux, si attendas,* dit-il, *tribunal fuit. In medio enim judice constituto, unus qui credidit, liberatus, alius qui insultavit, damnatus est. Jam significabat quod facturus esset de vivis et mortuis, alios positurus ad dexteram, alios vero ad sinistram.* Mais nous allons voir que ces mêmes caractères se rencontrent dans chacune des phases de la Passion de Jésus-Christ.

I. — Mystère de justice.

Quels sont ceux pour qui la Passion de Jésus-Christ est une occasion de ruine? Je les divise en trois catégories : il y a d'abord ceux qui se défient de la grâce ou la méconnaissent; — il y a ensuite ceux qui refusent la grâce et la rejettent; — il y a enfin ceux qui abusent de la grâce.

A. Ceux qui se défient de la grace. — Ah! mes Frères, parmi les malheureux auxquels le Christ, au dernier jugement, dira avec colère : " Allez, maudits, au feu éternel, „ comment ne pas placer en première ligne l'apôtre perfide qui l'a trahi et livré? Judas qui... Et cependant, remarquons-le, ce qui a décidé la damnation de Judas, ce n'est pas d'avoir soustrait l'argent destiné aux pauvres... Ce n'est pas non plus d'avoir communié sacrilègement... Ce n'est pas même d'avoir trahi et vendu son divin Maître... Sans doute, il expie tous ces crimes dans les enfers : mais celui des crimes de Judas qui a mis le sceau à tous les autres, est en dehors de ceux que nous venons d'énumérer : celui qui a consommé sa ruine, c'est son désespoir! S'il n'avait pas désespéré, le sang divin qu'il a fait verser, eût suffi pour effacer tous ses forfaits. Le pape saint Léon va jusqu'à dire que Judas eût été sauvé, s'il n'avait pas prévenu par son suicide l'heure de la rédemption, c'est-à-dire la mort de Jésus-Christ.

Quelle leçon! Quel encouragement pour ceux qui n'ont péché que par faiblesse et entraînement! Mais aussi quel terrible exemple de justice! Oui, il est juste que celui qui doute de la bonté de Dieu, qui ne veut pas espérer en la bonté de Dieu, soit privé des effets de cette bonté. Il est juste que celui qui se défie de la grâce, se voie retirer la grâce victorieuse du repentir. C'est le sort de Caïn, de Judas, de tant d'autres...

Ah! mes Frères, quels que soient vos égarements, ne vous laissez pas aller au désespoir. Il n'y a rien que vous deviez craindre comme de méconnaître la bonté du Dieu que vous avez offensé. Voilà le seul péché irrémissible... Je suis loin de vouloir vous porter à une confiance présomptueuse, de vouloir encourager quelqu'un à persévérer dans des voies mauvaises par l'espérance du pardon : la suite de ce discours vous fera voir suffisamment que, si la justice de Dieu punit le désespoir, elle ne punit pas moins sévèrement l'obstination dans le mal et la présomption téméraire...

Mais peut-être en est-il parmi vous dont la vie toute sensuelle a tellement absorbé tous les moments, que sans désespérer de la bonté divine, ils n'ont jamais réfléchi sérieusement à ce que demandait de leur part ce Dieu qui les avait placés sur cette terre... La parole du prêtre a retenti à leurs oreilles, et elle a trouvé leurs cœurs glacés et indifférents... La doctrine de Jésus-Christ, flambeau élevé aux yeux de tous pour éclairer le monde, a de temps en temps frappé leurs regards, et ils s'en sont détournés, comme d'un éclat importun. Pour eux aussi la Passion du Sauveur peut devenir un mystère de justice.

B. CEUX QUI NÉGLIGENT LA GRACE, LA REFUSENT, LA REJETTENT. — Qu'ils se rappellent ce drame sanglant de la Passion... Qu'ils se souviennent d'Anne, de Caïphe, de Pilate et d'Hérode. Les devoirs que ces personnages avaient à remplir à l'égard du Messie, ont été clairement notifiés à chacun d'eux... Anne cependant l'a accueilli

avec la dureté de l'orgueil infatué de lui-même... Caïphe l'a condamné avec la rage d'une haine invétérée... Pilate n'a pas eu le courage de prendre le parti de l'innocence opprimée... Hérode, le voluptueux Hérode, l'a examiné avec une vaine curiosité et l'a bafoué avec mépris... Et pourtant, à divers degrés, dans diverses circonstances, que d'occasions de salut, que de grâces leur ont été offertes! Anne et Caïphe ont connu la doctrine de Jésus-Christ, ses miracles et les prophéties qui l'annonçaient : mais, savants superbes, ils n'ont pas voulu reconnaître le Messie dans Jésus pauvre et humble... Pilate était convaincu de son innocence, et il s'est douté de sa divinité... Que lui demandait la grâce? rien qu'un acte de courage, devant lequel néanmoins il a reculé... Hérode, déjà averti par les reproches réitérés de saint Jean-Baptiste, a vu paraître devant lui ce Jésus dont on disait tant de merveilles : le silence menaçant du Sauveur eût dû réveiller les remords d'une conscience ensevelie dans la boue des voluptés honteuses... Mais non, Hérode a mieux aimé traiter de folie la sagesse que Jésus montrait devant lui que d'avouer à soi-même ses turpitudes insensées...

Faut-il que je fasse moi-même l'application de ces exemples? N'y a-t-il personne parmi vous qui retrouve en lui quelques traits de Caïphe... S'il en est ici qui lui ressemblent, je ne puis leur cacher la vérité : il est dangereux pour l'homme, et souverainement dangereux, de voir la vérité et d'en détourner ses regards, d'entendre la voix céleste qui appelle et de fermer l'oreille à ses invitations. *Vocavi et renuistis* (Prov. I, 24). — Et si vous voulez voir où mènent ces tergiversations de la faiblesse, ces manques d'énergie en face de la volupté, je vous le montrerai dans un exemple qui résume tout en cette matière : celui du larron obstiné, suspendu à la gauche du Sauveur.

C. Ceux qui abusent de la grace et la méprisent. — Voici un homme que ses crimes ont conduit au gibet, et qui se débat dans les convulsions de l'agonie... La mort

l'étreint déjà, et il blasphème encore Dieu et maudit la justice humaine... Quel affreux spectacle!... Et pourtant, à côté de ce gibet, se dresse la croix du Rédempteur, et un Dieu mourant prie pour ses bourreaux... Près de cette croix se tient la Mère de miséricorde, Marie, demandant à Dieu la conversion des pécheurs... D'étranges ténèbres enveloppent la terre, et le désordre des éléments montre que la divinité intervient en ce moment pour tirer les consciences des spectateurs d'une fausse sécurité... Et rien de tout cela n'est capable d'emouvoir ce cœur de bronze. Mystère! Mystère!

Et vous qui méprisez la grâce, lorsqu'elle vous lance ses traits enflammés, vous qui remettez pour l'heure de la mort une conversion que vous voudriez bien pouvoir différer toujours, parce que vous n'avez aucun désir sérieux de la faire, dites-moi, à cette heure suprême de la mort aurez-vous devant vos yeux le spectacle d'un Dieu mourant? de sa Mère éplorée? de la nature en deuil?... Pendant votre vie, vous méprisez les souffrances de votre Dieu crucifié; vous insultez aux angoisses de sa Mère : et vous osez attendre que ce Dieu vous accorde au moment de votre mort un bienfait plus grand, une grâce plus insigne, un miracle plus éclatant que tous ceux que vous vous amusez maintenant à fouler aux pieds! Jetez, jetez les yeux sur le larron impénitent, et comptez après cela sur la grâce! La grâce, vous l'avez maintenant; mais l'aurez-vous toujours? l'aurez-vous à votre dernière heure? Et si vous l'avez, y répondrez-vous?... Mais détournons les yeux, mes Frères, de cette horrible scène... Ouvrons nos cœurs à des sentiments plus consolants.

II. — Mystère de miséricorde.

Oh! comme l'âme du vrai chrétien se sent pénétrée d'amour et de reconnaissance, lorsque, montant en esprit au Calvaire, elle y contemple son Dieu mourant... Nous avons trouvé dans tout le courant de la Passion des

mystères de justice : c'est au sommet du Calvaire que j'aime à montrer les traits les plus frappants de la bonté, de la libéralité, de l'ineffable miséricorde du Rédempteur.

A. Pour les ames fidèles. — Et comment ne pas se sentir tout d'abord pénétré de respect et d'admiration en voyant au pied de la croix Marie, la vierge sans tache, et ces femmes dévouées et courageuses qui, après avoir suivi Jésus dans ses courses apostoliques, méritent d'assister à ses derniers moments et de recueillir les dernières gouttes du sang qui sauve le monde?... Pour elles, le mystère qui s'accomplissait était un mystère profond où tout parlait de douleurs et d'abaissements, mais aussi où tout parlait de l'amour du bon Maître... Marie surtout qui prenait part en ce moment à l'immolation volontaire de son Fils bien-aimé, trouvait dans les douleurs qui déchiraient son cœur maternel une nouvelle source de mérites, et acquérait, sous la croix, un titre qui la ferait briller d'un éclat nouveau aux yeux de toutes les générations, celui de Reine des martyrs.

O vous, âmes fidèles, qui êtes attachées à votre Dieu par les liens de la sainte charité, peut-être que bien des peines et des tribulations vous attendent ou même déjà vous assaillent... Ne vous découragez pas. Pour vous aussi la participation aux souffrances de Jésus-Christ est un titre à de magnifiques récompenses... Venez sous la croix, pour y unir vos prières à celles de Marie...

B. Pour les ames repentantes. — Marie, l'innocence même, n'est pas seule au pied de la croix : outre les saintes femmes il y a là avec elles un des apôtres, Jean, le disciple bien-aimé. Mais où était-il, cet apôtre, pendant que son Maître était conduit ignominieusement depuis le jardin de Gethsémani vers les tribunaux des Juifs? Hélas! il avait fui. Le récit de l'Évangile ne fait aucune exception : *Tunc discipuli omnes,* dit saint Matthieu, *relicto eo, fugerunt.* Et saint Marc : *Tunc discipuli ejus, relinquentes eum, omnes fugerunt.* Et pourtant le voilà qui assiste à la mort

du Sauveur et qui est jugé digne de recueillir sur ses lèvres mourantes le testament suprême de son amour! Écoutez : " Femme, voilà votre fils. — Voilà votre mère. „ Jean, qu'une faiblesse momentanée avait éloigné du Sauveur, est revenu auprès de son Maître... Il en reçoit les marques de la plus intime affection... Et ne croyons pas qu'il fût le seul auquel le repentir méritât alors les manifestations de la miséricorde divine. Dans ce même moment saint Pierre, le chef des apôtres, déplorait son péché dans quelqu'une des cavernes qui environnent Jérusalem : aussi devait-il être favorisé d'une des premières apparitions du Sauveur ressuscité...

N'est-ce pas la réalisation sous l'arbre de la croix d'une des plus magnifiques paroles que Jésus ait prononcées au cours de sa vie mortelle : " Il y aura plus de joie dans le ciel au sujet d'un seul pécheur qui fait pénitence qu'au sujet de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence? „ Le bon Pasteur donne sa vie pour toutes ses brebis; mais s'il en est une qui se soit égarée, il va... Et lorsqu'il l'a trouvée... Brebis égarées, venez, vous aussi, au Calvaire. Jésus vous attend. Vous avez entendu au fond de vos cœurs pendant ce saint temps du carême l'appel du bon Pasteur... Mais l'homme ennemi vous a retenues loin du bercail... Vous craignez peut-être... Ah! déposez toute crainte... approchez de la croix; venez vous baigner dans le sang de votre Dieu... Si votre indignité vous effraie, ayez recours à Marie... Elle vous présentera à son Fils, et Jésus aura pour vous des paroles de pardon; il vous donnera le baiser de la réconciliation... — Est-ce tout, mes Frères, et les trésors de la miséricorde sont-ils enfin épuisés? Non, non.

C. Pour les infidèles qui profitent du moment de la grace. — Autour de la croix se trouvent des soldats païens qui ne connaissaient pas encore le crucifié... Mais lorsqu'ils voient le soleil s'obscurcir... lorsqu'ils sentent la terre trembler sous eux... lorsqu'ils entendent ce cri... leurs

cœurs sont touchés, et tous ensemble, avec le centurion, leur chef, ils s'écrient, dit saint Matthieu. comme d'une seule voix : " Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! „... Et avec eux bien des Juifs se frappent la poitrine...

Mais sans attendre ce moment suprême, à côté de Jésus, un des compagnons de son supplice a reconnu et confessé sa divinité... *(Récit.)* Et à son tour Jésus lui a adressé cette parole d'ineffable bonté : " Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. „ Voilà donc un scélérat qui quelques instants auparavant blasphémait le Sauveur avec le troisième crucifié qui, lui, ne voulut pas se repentir : il passe en un moment du crime à la repentance et de la repentance à l'amour... Il mérite d'être mis ce jour-là même en possession de l'éternité bienheureuse. O mystère de miséricorde !

C'est que la grâce, mes Frères, a des moments où elle se plaît à faire éclater à tous les yeux sa toute-puissante efficacité ; des moments où les lumières qu'elle communique sont si vives, où les inspirations et les impulsions qu'elle fait sentir sont si fortes que l'homme voit, pour ainsi dire, sa nature se transformer. S'il correspond alors à la grâce, c'est-à-dire s'il suit la lumière qui brille à ses regards, s'il se laisse conduire par l'impulsion qui est venue à lui, toutes les barrières se brisent, toutes les difficultés s'aplanissent, et, d'infidèle qu'il était, il devient un apôtre et un saint. Tel, sur le chemin de Damas, le farouche Saul est soudainement transformé... Tel, à Milan, le futur Docteur de l'Église, Augustin...

Et qui sait si ce moment de la grâce n'est pas venu pour quelqu'un d'entre vous?... Il est peut-être ici quelqu'un qui n'a point connu jusqu'ici la loi de Jésus... ou qui, la connaissant, l'a longtemps négligée et méprisée... Qui sait si du crucifix qui est là ne sort pas en ce moment un de ces rayons de lumière...

Péroraison. — Ah ! mes Frères, je vous en prie, ne résistez pas. En ce jour où l'Église fait mémoire de la

Passion douloureuse de son Époux, laissez, laissez éclater en vous-mêmes les merveilles de miséricorde que cette Passion est toujours prête à opérer... Je ne vous montre plus les terribles effets de la justice : Judas, Caïphe... et ce misérable qui rejetant la grâce expire sur sa croix en blasphémant et rend inutile pour lui-même la prière du Christ; mais je vous montre Marie, Jean, les saintes femmes, le larron pénitent... Je vous invite à glorifier avec eux ici-bas par vos œuvres et plus tard dans la gloire les prodiges de la miséricorde opérés par la Passion de Jésus-Christ.

CANEVAS

SUR LE MÊME SUJET ET SUR LE MÊME TEXTE.

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel. (Luc. II, 34.)

Toute la doctrine de Jésus-Christ se lit, pour ainsi dire, sur la croix. Si vous voulez savoir ce que Dieu exige de vous, venez à la croix... Si vous voulez savoir quels moyens de salut vous sont donnés, venez à la croix...

Mais aussi tout le dénouement de l'histoire de l'humanité se voit autour de la croix. Si vous voulez savoir quel sera votre sort dans l'éternité, regardez ce qui se passe autour de la croix. *(Récit.)*

Je distingue auprès de la croix *trois sortes de personnes,* et nous appartenons nécessairement à une de ces trois catégories.

A. Il y a d'abord *les ennemis du Christ...* Qui est à présent l'ennemi du Christ ? Celui qui a commis un péché mortel et qui s'obstine à rester dans son péché... Celui dont le cœur ne se laisse pas toucher... Quelle sera sa fin très probablement? Celle du mauvais larron...

Quel sera son sort? Encore une fois, très probablement celui du mauvais larron...

B. Il y a ensuite *les amis de Jésus-Christ :* Marie, les saintes femmes, même Jean l'apôtre, bien qu'il ait été un moment infidèle... Ceux-là seront peut-être *éprouvés* ici-bas par de longues souffrances... Ils se sentent heureux néanmoins...

OBJECTION. — Mais je vous entends : vous me dites que malheureusement vous ne pouvez pas vous considérer comme appartenant à cette seconde classe, où vous voyez Marie et les saintes femmes, avec saint Jean, et que, d'un autre côté, vous ne voulez à aucun prix appartenir à la première.

RÉPONSE. — S'il en est parmi vous qui ne veulent pas rester ennemis de Jésus-Christ et qui cependant n'osent se placer dans cette seconde classe, parce qu'ils ont gravement offensé le bon Dieu et qu'ils ont été longtemps infidèles, je leur réponds qu'il est auprès de la croix une troisième classe de personnes...

C. Les pécheurs repentants. — Le centurion et ses soldats *(Récit d'après saint Matthieu),* les Juifs qui se frappent la poitrine, le bon larron...

Et à quelle condition pouvez-vous appartenir à cette troisième classe? Si vous faites bien votre confession... Si vous travaillez ensuite à corriger vos mauvaises habitudes... Si, enfin, vous recourez à la prière. Imitez l'exemple que vous donne le larron pénitent. Priez... Recommandez-vous à Notre-Seigneur. *Domine, memento mei...* Sans la prière vous ne pouvez persévérer... malgré tous les bons exemples des pieux fidèles : car voyez, le mauvais larron est resté impénitent malgré le bon exemple de son compagnon de supplice...

Péroraison. — Exhortation à bien remplir le devoir pascal.

PAQUES (1°).

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.
(Jo. x, 10.)

Exorde. — Pâques, quel beau jour, mes Frères, quel jour de joie! Comme il est attendu avec impatience, salué avec bonheur! Pour l'annoncer aux fidèles, l'Église multiplie les noms de réjouissance. Elle l'appelle : *Solemnitas solemnitatum*... Pâques, c'est vraiment la fête de la vie! La nature semble revivre à Pâques... Les fleurs... Les oiseaux... C'est si vrai que lorsque ce jour-là le temps n'est pas beau, nous disons : Quel triste jour de Pâques! C'est donc un jour de vie, un jour de renaissance pour la nature... Mais c'est avant tout un jour de vie surnaturelle pour l'homme tout entier, corps et âme, et cette vie mystérieuse nous est préfigurée et promise dans la résurrection du Sauveur. Et c'est aussi à cette vie que l'Église veut nous faire tous participer, et c'est cette vie qu'elle veut conserver en nous. — *Jésus-Christ et l'Église dans ce jour de joie et de vie,* c'est tout le partage de ce discours.

1er Point. — Rôle de Jésus-Christ en ce jour de Pâques.

A. Jésus-Christ ressuscité donne une vie surnaturelle a nos corps. — Dieu en créant l'homme, l'avait mis en etat de vivre toujours; car, bien que de sa nature, comme toute chose créée où la matière a une part, le corps de l'homme tende à la destruction, ce corps avait reçu de Dieu le privilège de l'immortalité. L'homme avait ainsi l'immortalité du corps aussi bien que l'immortalité de l'âme... Mais le péché est venu tout renverser; et de tant de dons magnifiques, il n'était resté à l'humanité déchue qu'un regret et une aspiration impuissante... Ce regret, Jésus-Christ vient y mettre fin; cette aspiration, il vient la

satisfaire. Mais c'est une réparation, et comme telle elle a quelque chose de pénible.

a) Jesus-Christ nous promet la résurrection de nos corps. — Nous avons tous l'amour de la vie, et tout ce qui nous en présente le caractère nous captive. La lumière, source de toute vie sur la surface de la terre... Le mouvement, épanchement de la vie... La force, exercice de la vie... L'éternité, conservation assurée de la vie... Mais quand nous considérons notre corps, ah! quels faibles caractères de la vie nous trouvons en lui! Ténèbres... lenteur... faiblesse... impossibilité de franchir les obstacles... maladies, blessures... mort et corruption... Je me sens triste à ce spectacle; je sens qu'il me manque quelque chose... Parfois, dans les rêves d'une imagination en délire, je me surprends, franchissant toutes ces barrières... Ah! ce n'est pas tout à fait une illusion. Voyez sortir du tombeau ce vainqueur de la mort! *(Développez :* l'éclat, l'agilité, la subtilité, l'impassibilité.) Salut! modèle de notre résurrection future! O résurrection du Christ, gage assuré de cette vie sans fin à laquelle nous aspirons!

Mais, mes Frères, ne nous bornons pas à cette seule admiration. Nous voyons Jésus-Christ triomphant et nous contemplons son corps glorieux : mais avant-hier nous avions peine à reconnaître une forme humaine dans ses membres meurtris et défigurés...

b) A quelle condition? — Si Jésus-Christ est ressuscité, et ressuscité glorieux, c'est qu'il a souffert. Écoutez Jésus lui-même, allant à Emmaüs avec les deux disciples : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam!* Et il avait dit auparavant : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet* (Jo. XII, 24). Mais si les souffrances ont été une condition de la résurrection glorieuse du Christ, elles doivent à plus forte raison être une condition de la nôtre. Si donc nous voulons pour nos corps la gloire de la résurrection, nous devons admettre la nécessité de les faire souffrir. Nous devons

admettre cette nécessité en vertu de l'affirmation solennelle de Jésus-Christ et des apôtres. Les affirmations de Jésus-Christ vous sont assez connues... *Christus passus est pro nobis,* nous dit saint Pierre dans sa première Épître, *vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*... Nous devons l'admettre sur la foi des saints de tous les siècles... Martyrs qui se laissent broyer... Écoutez saint Ignace d'Antioche : *Ignis, crux, bestiæ, confractio ossium, membrorum divisio et totius corporis contritio et tota tormenta diaboli in me veniant!* Vous entendez comment il parle de son corps! Et pourquoi? *Tantum ut Christo fruar!* Pour " jouir „ du Christ, pour avoir une part avec le Dieu incarné, avec le Dieu immolé, avec le Dieu ressuscité. — Et les anachorètes... Et les vierges...

Voilà la route qui conduit à cette gloire de vos corps que vous entrevoyez dans celle de Jésus-Christ. — Mais vous me dites : Cette gloire me séduit ; seulement cette vie crucifiée m'épouvante et la nature se révolte à la pensée d'avoir tant à souffrir... Rassurez-vous, mes Frères, Dieu dans sa bonté ne demande pas à tous la même somme de souffrances. Ce qu'il demande à tous, c'est qu'ils s'abstiennent de... c'est qu'ils acceptent toute la gêne inséparable de l'accomplissement des lois de Dieu... c'est qu'ils ne fassent pas de leur corps leur idole... Pour vous aider dans cette œuvre de renoncement qui doit assurer la vie immortelle et glorieuse de vos corps au delà du tombeau, il vous apporte encore une autre vie par les mérites de sa résurrection : la vie surnaturelle de l'âme.

B. Jésus-Christ ressuscité donne une vie surnaturelle a nos ames. — Nous nous sommes arrêtés longtemps, trop longtemps peut-être, à contempler la gloire corporelle, fruit de la résurrection du Sauveur... Que ne devrions-nous pas dire de cette vie sublime de la grâce dont cette même résurrection nous apporte l'assurance?

a) Vie surnaturelle de l'âme, bienfait inestimable de Dieu. — Remarquons-le, mes Frères, il ne s'agit pas ici de cette

existence de notre âme telle que la nature même de son être peut en quelque sorte l'exiger du Créateur. Doués par Dieu d'une intelligence capable de le connaître, doués par lui d'un cœur aimant dont toutes les aspirations tendent vers un bien parfait que ce cœur cherche partout, nous pouvons exiger que Dieu satisfasse ce désir de connaître, qu'il étanche cette soif de jouissance que toute la possession des objets périssables ne fait qu'irriter... Mais pour que Dieu satisfasse à ces exigences de notre nature raisonnable, il suffirait qu'il fît luire dans notre entendement une lumière naturelle capable d'en dissiper toutes les ténèbres et qu'il versât dans notre cœur une seule goutte d'un bonheur sans fin et sans mélange, sans toutefois se donner lui-même pleinement... Et tel pouvait être le sort de l'homme, si Dieu se fût contenté de laisser l'homme dans l'ordre de sa nature... Mais par un prodige ineffable de sa bonté, par un excès infini d'amour, il lui a plu d'élever cette nature humaine jusqu'à la contemplation de la divinité et de se donner soi-même pour être à jamais le bonheur de l'homme! Comme créatures, nous étions séparés de la divinité par un abîme infini : Dieu comble cet abîme; et, pour nous donner un gage de notre élévation à l'ordre surnaturel et divin, Dieu unit dans la personne du Verbe incarné toutes les perfections de la divinité à toutes les faiblesses de notre humanité... Il nous montre en Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de cette vie de nos âmes. *(Admiration... Reconnaissance.)*

b) Vie surnaturelle de l'âme, récompense de la fidélité de l'homme. — Mais il était juste qu'un don si excellent fût le prix de la fidélité de la créature... Aussi le Sauveur, en venant nous en donner l'assurance, est venu également nous montrer la route qui conduit à ce bonheur, et nous fournir les moyens d'y arriver. Cette route, mes Frères, nous est tracée par la foi, l'espérance et la charité : suivre la route du bonheur, c'est croire en cette vie surnaturelle de l'âme, espérer cette vie, aimer l'Auteur de cette vie...

Et c'est afin de nous faciliter la connaissance et la pratique de ce que nous avons à faire pour marcher dans cette voie, que le Sauveur a établi sur cette terre son Église et qu'il lui a confié, avec l'autorité d'une doctrine infaillible, le trésor de ses mérites et la vertu de ses sacrements... Si nous voulons vivre de cette vie, nous devons donc obéir aux lois de l'Église. Mais en même temps qu'elle est revêtue de toute l'autorité de Dieu pour nous diriger, l'Église est aussi la plus tendre des mères... Elle nous a enfantés à la grâce dans le baptême, elle nous a fortifiés pour le combat dans la confirmation... Voyons ce qu'elle a trouvé dans les richesses de son céleste Époux pour soutenir nos faiblesses et réparer au besoin la santé de nos âmes.

2d Point. — Rôle de l'Église en ce jour de Pâques.

L'ÉGLISE, ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST, NOUS DONNE LE MOYEN DE CONSERVER CETTE VIE.

Je dis, mes Frères, de son céleste Époux, car vous comprenez tous que lorsque je vous parle ici de l'Église, je n'entends pas la séparer de son divin chef, de qui elle tient tous les biens qu'elle nous dispense. Si donc vous demandez quel est le plus grand, le plus puissant des moyens qu'elle nous offre pour conserver la vie surnaturelle, ce sera encore à la parole infaillible de Jésus-Christ que j'aurai recours. Écoutez : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die!* Oui, la nourriture qui soutient, le remède qui guérit, le festin qui réjouit dans cette vie spirituelle, c'est l'Eucharistie !

A. Effets de l'Eucharistie. — *a) Eucharistie comme nourriture.* — Ah ! mes Frères, le pèlerinage de cette terre est pour beaucoup long et difficile. La route qui conduit à la vie est étroite... En outre, le démon l'a hérissée d'un côté de mille difficultés, pendant que de l'autre les séduc-

tions terrestres réveillent en nous des appétits redoutables... Pour braver les obstacles de la première espèce, il faudra donc que nous nous sentions revêtus d'une force plus qu'humaine. Vu les dangers de la seconde espèce, nous devons trouver des jouissances divines qui nous rendent en quelque sorte insensibles aux appâts de la volupté et nous la fassent mépriser. Et voilà ce que fait l'Eucharistie. Demandez-le à ces âmes ferventes... Demandez-le à ces prêtres... Je vous le demande à vous-mêmes : quel courage et quelle noblesse de sentiments n'avez-vous pas trouvés en vous après une bonne, après une fervente communion ?

b) Eucharistie comme remède. — Mais, hélas! nous recevons parfois de terribles blessures... Des luttes cruelles s'engagent... Il survient à notre âme des maladies... Parfois même nous éteignons nous-mêmes la vie surnaturelle qui demeurait en nous... Notre Mère, l'Église, est là pour nous rappeler à cette vie... Le bain de la pénitence efface les souillures pendant que l'absolution rallume en nous le souffle de la vie surnaturelle... Et comme le poison du péché, même lorsque la grâce l'expulse des veines de nos âmes, y laisse presque toujours une certaine langueur et nous rend moins forts pour reprendre notre route : comme il y a à craindre que, pauvres pèlerins, nous ne trouvions plus la force de parvenir jusqu'à la patrie, l'Église nous amène à son Époux, qui sous la figure du bon Samaritain est toujours prêt à verser sur nos plaies à peine fermées l'huile et le vin... Il se penche sur nous par une action invisible, pendant que le ministre visible établi par lui nous confère en son nom le céleste médicament. Ainsi la nourriture des forts va devenir aussi le remède des infirmes. Mangez donc, heureux convalescent, mangez cet aliment mystérieux, et vous sentirez vos premières forces vous revenir et même s'accroître... Les obstacles s'aplaniront devant vous...

B. Usage de l'Eucharistie. — Mais vous me demande-

rez peut-être, mes Frères, combien de fois vous devez faire usage de cette nourriture spirituelle. Deux choses me frappent dans la pratique de l'Église. D'une part, elle ordonne, et cela sous peine d'anathème, d'approcher une fois l'an de la Table sainte; de l'autre, elle ordonne à ses prêtres d'être toujours prêts à dispenser la manne céleste... D'une part, elle vous apprend combien de fois vous devez recevoir l'aliment divin pour ne pas mourir; de l'autre, elle vous enseigne qu'il faut vous en nourrir souvent, si vous voulez assurer à votre âme une santé vigoureuse...

a) Communion annuelle imposée à notre tiédeur. — Ne nous imaginons pas que ce soit pour limiter nos pieux désirs que l'Église nous ordonne la communion annuelle. Je pourrais dire en cette matière ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile d'un point de la loi de Moïse : *Ad duritiam cordis vestri; ab initio autem non fuit sic.* En effet, dans l'Église a été en vigueur d'abord la communion journalière... Puis est venue la communion moins fréquente... et ce n'est que lorsque l'Église a vu que l'on abandonnait la table du festin sacré, qu'elle a cru devoir définir pratiquement le minimum que comporte cette parole du divin Maître : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis.* Ah! si du moins cette seule fois on recevait Jésus-Christ comme il faut. La vertu du sacrement soutiendrait peut-être... Mais il y a des chrétiens qui même à Pâques ne s'approchent pas de la table eucharistique, ou s'en approchent mal, ou s'en approchent avec tiédeur... Aussi quelle est leur vie? Où sont chez eux les caractères de la vie surnaturelle? Où est leur foi, leur espérance, leur charité? Ces caractères de la vie vraiment chrétienne, je ne les trouve que dans ceux qui communient souvent... Et telle est l'invitation de l'Église.

b) Communion fréquente conseillée aux fidèles. — Voilà pourquoi les ministres de l'autel offrent tous les jours le divin sacrifice; voilà pourquoi Jésus-Christ est toujours présent dans le tabernacle; voilà pourquoi le sacré tribu-

nal de la pénitence est toujours ouvert, afin que chacun puisse au besoin s'y revêtir de la robe nuptiale, requise pour pouvoir prendre part aux noces de l'Agneau. Oui, ceux-là seuls qui répondent à l'invitation de l'Église, ont, comme Jésus-Christ l'a promis, la vie divine en abondance: *ut abundantius habeant* (Jo. x, 10). Ceux-là seuls qui viennent s'unir souvent à la vie par essence, à la vie du Christ ressuscité et caché sous les espèces sacramentelles. A eux la lumière de l'intelligence, cette lumière divine qui dirige dans toutes les actions de la vie, qui montre Dieu partout, Dieu qui nous voit et nous encourage; cette lumière qui montre le néant des choses périssables... A eux la force de la volonté et la générosité de l'amour... La voilà, mes Frères, cette source de vie dont les flots se sont répandus sur la terre...

Péroraison. — Si donc nous voulons parvenir heureusement au terme glorieux que nous montre la résurrection du Sauveur; si nous voulons donner à nos corps l'assurance d'une vie immortelle, si nous voulons entretenir dans nos âmes cette vie de la grâce qui les élève en quelque sorte à la hauteur de la divinité, c'est là que nous devons puiser... Si nous le faisons, nous sentirons couler dans nos veines un sang nouveau, et nous pourrons nous écrier avec l'Apôtre : *Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus* (Gal. II, 20). Vie de sainteté sur la terre, vie de gloire dans les cieux!

PAQUES (2°).

Scientes quoniam qui suscitavit Jesum, et nos cum Jesu suscitabit. (2 Cor. IV, 14.)

Exorde. — Quel changement soudain, mes Frères, s'est fait en quelques heures tout autour de nous! Aux

chants lugubres ont succédé de joyeux cantiques; un spectacle de deuil a fait place à toute la pompe du triomphe!... On dirait que la nature elle-même s'empresse de dépouiller le linceul dont elle semblait enveloppée, et de ressusciter à une vie nouvelle... L'espoir de notre propre résurrection: voilà, en effet, la cause mystérieuse de cette joie... Ressusciter, c'est revivre, c'est jeter loin de soi les livrées de la mort et revêtir une vie nouvelle. Or, cette résurrection, l'Église la célèbre aujourd'hui. Elle croit que le Dieu tout-puissant qui a ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera également par la vertu de ce Dieu sauveur. Que pouvons-nous mieux faire, chrétiens, sinon d'entrer dans les vues de notre mère, de partager ses joies et de les compléter? *Les partager,* en les méditant, — *les compléter,* en nous appliquant les fruits de la résurrection de Jésus-Christ.

I. — La résurrection de Jésus-Christ cause la joie de l'Église.

Une vie nouvelle, une vie de bonheur, de gloire et d'amour, telle est, mes Frères, la cause de la joie qui transporte aujourd'hui l'Église de Dieu. Elle voit ressusciter son auguste chef, par une résurrection qui met fin à toutes ses souffrances; — elle le voit ressusciter, et cette résurrection le fait triompher de la puissance des enfers; — il ressuscite, et en ressuscitant il fonde sa loi, la loi de miséricorde et d'amour! Développons ces pensées.

A. Parce qu'elle met fin aux souffrances de Jésus-Christ. — Il suffit, mes Frères, d'ouvrir les évangiles pour demeurer frappé de cette vérité, déjà signalée par tous les prophètes : *oportuit pati Christum!* Le Christ devait souffrir. Il devait souffrir pour apaiser la colère du Père éternel, justement irrité contre le genre humain; il devait souffrir pour nous encourager au milieu des maux qui traversent notre vie; il devait souffrir pour nous donner l'exemple de toutes les vertus, pour nous arracher à cette vie des sens qui nous rend esclaves de notre corps et pour

nous élever jusqu'à la vie spirituelle... Oui, le Christ devait souffrir!... Et nous devons l'avouer, il a bien rempli cette tâche douloureuse. Non content de revêtir notre humanité et d'en accepter toutes les nécessités corporelles, il s'est encore chargé volontairement de tous les maux qu'il peut arriver à une créature humaine d'avoir à subir, et il a souffert tous ces maux dans un degré que l'homme n'est nullement capable d'endurer. La pauvreté n'a point de misères qu'il n'ait subies, et il a dépassé... L'exil n'a point de douleurs qu'il n'ait éprouvées... Le glaive a menacé sa tête; les fureurs populaires se sont déchaînées contre lui... La calomnie a noirci sa réputation; la ruse et l'astuce ont entravé ses projets... Mais, c'est surtout dans les derniers jours de sa vie qu'il a, en quelque sorte, résumé dans sa personne tout ce que l'homme peut éprouver de peines et de souffrances, et en même temps porté ces souffrances à un dégré... Nous les avons méditées pendant ce saint temps du carême. Nous avons sondé les angoisses de son âme au jardin des Oliviers... Nous avons compté ses plaies... Et quand il expirait sur le Calvaire, nous nous sommes écriés avec le prophète Isaïe: *Vidimus eum et non erat aspectus! Virum dolorum et scientem infirmitatem! Vere languores nostros ipse tulit!* Elle s'est donc accomplie cette première parole, *oportuit pati Christum.*

Mais il est dit également : *et ita intrare in gloriam suam!* La voici qui commence, cette gloire : elle se répand dans le tombeau sur ce corps inanimé... Les blessures se ferment, la vie ranime ces membres... Et quelle vie! Une semence d'immortalité était comme déposée dans ce corps mortel : *seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* (1 Cor. xv, 44). Et ce corps n'est plus reconnaissable. Il est devenu plus brillant que le soleil, plus rapide que la foudre, plus subtil que ces fluides légers qui échappent à toutes les investigations et s'introduisent partout, puissants et invisibles... *Regina cœli, lætare!*

Reine du ciel, réjouissez-vous ; réjouissez-vous aussi, Église du Christ : le Seigneur est ressuscité ! *Resurrexit sicut dixit!* C'en est fait pour toujours de la mort et des souffrances : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (Rom. VI, 9). — Telle est, mes Frères, la première cause de la joie de l'Église : elle célèbre la fin des souffrances et le commencement du bonheur de son divin Époux ! Mais ce bonheur n'est pas un bonheur stérile.

B. PARCE QU'ELLE MET FIN AU RÈGNE DU DÉMON. — Si en ce jour l'Église tressaille de joie, ce n'est pas seulement parce que son auguste fondateur a cessé de souffrir : c'est encore parce qu'il a accompli son œuvre de rédemption. Cette œuvre consistait à renverser le règne du démon, établi sur la terre depuis la chute de nos premiers parents. Oui, ce " fort armé, „ comme l'appelle l'Évangile, occupait le monde ; il étendait son empire sur les nations. Jetez les yeux sur le monde au moment où l'Enfant de Bethléem vient naître dans une étable. Quel spectacle hideux ! D'un côté, Rome et la Grèce... Puis les barbares des Gaules et de la Germanie... Au fond de l'Orient, les honteuses superstitions des brahmes et de millions d'idolâtres... Partout l'encens fume, le sang coule, les turpitudes se multiplient en l'honneur de Satan, roi du monde, *princeps hujus mundi*... Il faut donc enchaîner ce dominateur... *Nemo potest vasa fortis ingressus in domum diripere, nisi prius fortem alliget* (Marc. III, 27). Cette victoire est réservée à Jésus-Christ. Il est venu, et d'abord il a enchaîné le tyran. Comment, mes Frères ? En résistant lui-même à tous ses assauts... En renversant par ses exemples toutes les fausses maximes dont l'esprit infernal remplissait le monde : maximes d'orgueil, de volupté... Il a été plus loin : il a chassé les démons des corps humains où ils avaient établi leur domaine...

Pourtant l'œuvre n'était pas consommée. Les Saints-Pères se demandent si pendant toute la vie de Jésus-Christ le démon a eu connaissance de sa divinité, et beau-

coup opinent que ce mystère lui était resté caché. Sans doute, la puissance de cet homme extraordinaire le remplissait de terreur. Sa sagesse, sa sainteté, la conformité de sa vie avec les oracles des prophètes, tout lui faisait redouter en lui le Messie promis dès le commencement des temps... Mais il attendait une dernière épreuve. Jésus-Christ n'avait-il pas dit lui-même : *Solvite templum hoc et in triduo reædificabo illud...* Et il me semble voir Satan qui met tout en œuvre pour hâter l'accomplissement de la prophétie ou en dévoiler la fausseté. Il excite la cupidité de Judas et la jalousie des prêtres... Il réussit, le Juste est condamné! Voilà le gibet qui se dresse; les provocations blasphématoires retentissent au pied de la croix. Jésus est suspendu au bois d'infamie... Satan triomphe! Mais au moment où l'âme du Dieu fait homme se sépare de son corps, les royaumes infernaux sont ébranlés. Le règne du démon est secoué jusque dans ses fondements. Encore un coup, ô Jésus, et sa ruine est complète! Ce coup, vous le portez en sortant vainqueur du tombeau. O mort! *Ubi est, mors, victoria tua!* La voilà accomplie dans toute son étendue, la promesse faite à la mère des vivants : *Inimicitias ponam...* Voici que le Fils de la Vierge immaculée a écrasé la tête du serpent.

C. Parce qu'elle met fin a la loi de crainte. — Que reste-t-il désormais à Jésus, sinon d'établir son royaume, son règne, sur les débris de la puissance infernale? Ce règne, quel sera-t-il, mes Frères? Le règne de l'amour! Car, en abattant la puissance des enfers, Jésus-Christ a éteint les foudres dont la justice de Dieu menaçait l'humanité... La loi de crainte, nécessaire aux hommes tant que le démon dominait en souverain par le péché et la mort, devait faire place à une autre loi : loi de paix, de douceur et de consolation. De cette loi l'Église est constituée la dépositaire; et c'est avec une joie ineffable qu'elle célèbre chaque année l'heureuse mémoire de cet avènement de la loi de grâce et d'amour. Le sang de l'agneau appliqué aux

portes des demeures juives avait signalé la fin de la captivité d'Égypte : le sang de Jésus-Christ, vrai Agneau de Dieu, met fin à la captivité mille fois plus funeste dans laquelle le démon tenait enchaîné le genre humain. La synagogue chante la sortie d'Égypte en répétant avec Marie, sœur de Moïse : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est : equum et ascensorem ejus dejecit in mare.* Et l'Église, s'unissant aux anges des cieux, félicite Marie, la mère du Rédempteur, la mère des hommes sous la loi de grâce : *Regina cœli, lætare...* O enfants de cette Église, unissez-vous aussi aux transports de son allégresse, maintenant que vous en avez compris les motifs... Mais allez plus loin : augmentez cette joie, en réalisant en vous-mêmes la glorieuse résurrection du Sauveur.

II. — Cette résurrection doit se manifester en nous.

Pour vous montrer, mes Frères, quels effets doit opérer en nous la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, je n'ai qu'à appliquer à vous dans un ordre quelque peu différent ce que nous avons médité dans la première partie de cet entretien. Triompher de la mort, du péché, du démon, ce sera le signe de votre résurrection; vivre sous la loi de grâce et d'amour, ce sera la perfection de votre résurrection; passer de la souffrance à l'impassibilité et à une immortalité bienheureuse, ce sera la consommation de la résurrection de Jésus en vous.

A. Par la victoire sur la mort. — Déjà, je l'espère, vous avez commencé cette nouvelle vie, et les signes de cette vie se manifestent en vous... Vous ne pouvez vous le dissimuler : la mort a régné sur vous... Flétris par la tache originelle, vous portiez tous sur le front, au jour de votre naissance, ce caractère de mort, et l'eau sainte du baptême a pu seule l'effacer. Mais de plus, combien n'ont pas ajouté à cette tache originelle les souillures de leurs propres péchés! Combien pourrions-nous en compter qui ont eu le bonheur de conserver intacte la robe d'innocence?

— Hélas! il y a peu de jours, peut-être, un grand nombre d'entre nous étaient plongés dans les ombres de la mort... Ah! si tous ne sont pas encore ressuscités avec Jésus-Christ, qu'ils se hâtent de renaître à la lumière et à la vie! Pourquoi faut-il qu'en ce jour de réjouissance eux seuls demeurent encore mornes et consternés? Pourquoi, quand nos cœurs se dilatent, sentent-ils encore un poids qui les oppresse et les accable? *Surge et illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum!* Je ne m'adresse donc à eux que pour les prier de hâter l'heureux moment de leur résurrection spirituelle...

Par la victoire sur le péché. — Mais si pour la plupart d'entre nous cette résurrection s'est déjà opérée, si la mort ne règne plus dans nos âmes, à nous maintenant d'en arracher aussi tous les germes funestes qui pourraient la faire rentrer en nous. Ces germes de la mort de l'âme, ce sont les *occasions* qui nous attirent au péché mortel, les *fautes vénielles délibérées,* qui prédisposent au péché mortel; la *négligence* qui prépare les voies au péché mortel. Nous avons dans notre confession pascale appris à nous connaître; nous savons comment nous sommes tombés : à nous maintenant d'éviter ces chemins glissants où de nouvelles chutes ne manqueraient pas de se produire... Gardons-nous donc de renouer des affections que nous avons dû rompre lorsque nous avons voulu nous réconcilier avec Dieu... Ne retournons plus aux objets séducteurs qui tant de fois nous ont enlacés de leurs charmes trompeurs... Sans cela, mes Frères, soyez en persuadés, notre résurrection sera vaine et passagère...

Par la victoire sur le démon. — Le fort armé que nous avons réussi, avec la grâce de Jésus-Christ, à expulser de notre âme, y reviendra bientôt. Comme Jésus-Christ lui-même nous l'apprend dans l'Évangile, le démon reviendra avec sept esprits plus méchants que lui; et si le chrétien cède, *fient,* dit le Sauveur, *novissima hominis illius pejora prioribus* (Luc. xi, 26). Quel affreux malheur,

si l'Église, après s'être réjouie de votre résurrection, était bientôt réduite à pleurer votre mort... Et cependant, je ne veux pas vous faire illusion : si vous n'êtes en garde contre les ruses de l'ennemi, vous succomberez inévitablement; vous serez victimes de ses embûches... Mais aussi, si vous le voulez, vous pouvez en quelque sorte assurer votre triomphe. Comment? En embrassant de tout cœur cette loi d'amour que la résurrection du Sauveur est venue inaugurer.

B. En nous faisant embrasser la loi d'amour. — L'amour, oh! qui ne connaît le pouvoir magique de ce mot? *Ama et fac quod vis!* s'écriait un Docteur de l'Église. Et en effet, quand vous voyez, mes Frères, tout ce que vous avez enduré de privations et de fatigues, affronté de dangers, dévoré d'ennuis pour acquérir des biens que vous *aimiez,* ne pouvez-vous pas voir ce dont vous seriez capables si vous aimiez véritablement, non pas des créatures périssables, mais le grand Dieu qui a vécu, qui est mort, qui est ressuscité pour vous? Voyez les prodiges que l'amour a opérés dans Madeleine pécheresse, dans Matthieu et Zachée, publicains injustes; dans Thomas l'incrédule! Oh! si vous compreniez une fois cette parole : *Dominus meus et Deus meus!* Si, au lieu de raisonner votre dévouement, de mesurer votre générosité, au lieu de vouloir concilier toujours la chair et l'esprit, Dieu et le monde, Jésus-Christ et Bélial, vous vous donniez *tout entiers* aux pratiques de la religion, aux œuvres de charité et de miséricorde! Si vous aimiez l'Église, si vous entrepreniez sa défense! *Si scires donum Dei!...* Je vous en conjure, mes Frères, que tels soient en vous les fruits de la résurrection du Sauveur! Une fois engagés dans une carrière nouvelle, dans celle que l'amour ouvre devant vous, vous sentirez la vérité de ces paroles de l'auteur de l'Imitation : *Amor volat, currit et lætatur; liber est et non tenetur* (Imit. III, 5). Faites en l'essai, je vous prie, ne différez pas plus longtemps de vous approcher de la source de l'amour céleste... Aussitôt

que la moindre souillure infecte votre âme, courez l'effacer dans le bain salutaire de la pénitence et venez vous nourrir de la chair de l'Agneau immolé pour vous... Ainsi vous rendrez parfaits et durables les fruits de votre résurrection.

C. En nous faisant surmonter les souffrances. — Cependant, je dois bien l'avouer, jamais sur cette terre cette résurrection ne sera parfaitement consommée. — Jésus, nous l'avons vu, a terminé par la résurrection la série de ses souffrances et il est entré dans le repos de sa gloire. Mais la gloire et le repos, bien qu'ils nous soient destinés, ne sont point l'apanage de notre carrière terrestre. Il nous reste à lutter et à souffrir ; il nous reste à lutter contre nos penchants pervers et à vaincre les difficultés qu'ils font naître continuellement en nous ; il reste à lutter contre les séductions du monde et contre les attaques de l'astucieux serpent... Il nous reste à souffrir les misères que notre nature traînera toujours après elle, les calamités qui nous accableront du dehors, les peines de l'esprit et les déchirements du cœur. Néanmoins si nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, nous nous élèverons au-dessus de ces souffrances et nous les dominerons par la résignation et par la confiance en Dieu... Sans être insensibles aux maux de la vie, comme un fol orgueil en inspirait le désir aux sages de l'antiquité, nous pourrons dire cependant que les flots de la souffrance battent notre âme sans pouvoir la troubler... D'ailleurs nous savons qu'à ces tribulations passagères doit succéder une ère de bonheur infini; nous savons qu'au delà du tombeau une palme nous attend ; nous savons qu'au dernier jour du monde ce corps mortel, rajeuni d'après l'exemplaire divin de notre Rédempteur ressuscité, brillera d'un éclat semblable au sien, pour vivre comme le sien, glorieux et impassible...

Péroraison. — Disons donc avec Job : *Scio enim quod redemptor meus vivit et in novissimo die de terra surrecturus sum. Et rursum circumdabor pelle mea, et in carne*

mea videbo Deum meum, quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt, et non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo.

PAQUES (3e).

(CANEVAS POUR CLOTURE DE CARÊME, RETRAITE, ETC.)

(Note du P. Verbeke.)

SURREXIT, non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum. (Marc. XVI, 6.)

Exorde. — Ces paroles que l'ange adressait aux femmes qui venaient chercher le corps de Jésus-Christ, ne pourrait-on pas les adresser à vous, mes Frères?... Où est cet homme qui était malheureusement devenu l'ennemi de Dieu?... Où est cette âme inquiète, bourrelée de remords? *Surrexit, non est hic.* Quelle joie! quelle joie pour Dieu, quelle joie pour vous, quelle joie pour moi!... Vous n'avez qu'un désir en ce moment : c'est que cette joie se perpétue. Et pour cela je viens vous dire : Réfléchissez à la résurrection du Sauveur, et vous y trouverez tous les enseignements dont vous avez besoin pour rendre votre joie perpétuelle...

I. Résurrection de Jésus-Christ, victoire sur la mort.

A. COMMENT IMITER LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST? — *Ubi est, mors, victoria tua?* Jésus-Christ est ressuscité, et, par sa résurrection, il triomphe de la mort pour jamais... Il va prendre possession de son bonheur... Eh bien, pouvons-nous imiter en cela la résurrection de Jésus-Christ? Oui, mes Frères. La mort de notre âme, c'est le péché mortel; quand nous sortons du péché mortel, nous ressuscitons comme Jésus-Christ...

Mais Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus... Nous, au contraire, faibles et misérables que nous sommes, nous ne sommes pas assurés de ne plus mourir... Pour nous faire de nouveau mourir à la grâce, il suffirait de...

B. Comment maintenir notre résurrection a la grace? — Nous devons donc :

a) Être prudents, pour éviter les chutes...

b) Nous relever aussitôt que nous sommes tombés... Ne nous décourageons pas... C'est en faisant des efforts répétés que l'on finit par persévérer... Saint Isidore découragé des études se mit à courir le pays. Fatigué, il s'assit au bord d'un puits et remarqua des trous profonds creusés à divers endroits dans la pierre, et une profonde entaille dans le cylindre en bois qui faisait monter l'eau. Une femme étant venue puiser de l'eau, il lui demanda d'où venaient les trous et l'entaille. Elle lui dit que les trous venaient des gouttes d'eau tombant du toit du puits, et l'entaille de la corde. Isidore se mit à réfléchir, et il entendit une voix qui disait dans son cœur : Si cette pierre si dure a été trouée par de légères gouttes d'eau ; si ce bois a été creusé par une corde si mince, à plus forte raison pourras-tu avec l'assistance divine acquérir la science, si tous les jours tu fais un pas?...

Je dis la même chose, mes Frères, de l'exercice des vertus, de l'extirpation des mauvaises habitudes etc... Pour cela, confessons-nous souvent...

Mais il est un second effet de la résurrection du Sauveur, et celui-là renferme pour nous une leçon et un encouragement.

II. — Résurrection de Jésus-Christ, glorification de son corps.

A. Cette glorification est pour nous une leçon. — La glorification du corps de Jésus renferme d'abord une leçon, puisqu'il est certain que le Sauveur n'a mérité cette glorification que par la *souffrance*... Nous sommes soumis à la même loi... Mais, outre cela, Jésus nous a donné un

moyen spécial d'assurer la glorification de notre corps : et ce moyen, c'est la sainte communion... — Oui, la sainte communion est une semence d'immortalité, comme la nomment les Saints-Pères... Ayons-y souvent recours... Elle opérera en nous cette transformation de notre corps dont nous avons besoin pour lutter contre l'attrait du mal... Dans cette vie elle assurera la chasteté de nos corps, et nous en procurera ensuite la glorification...

B. Cette glorification est pour nous un encouragement. — La glorification du corps du Sauveur nous encourage, car elle nous met devant les yeux l'état où seront nos corps, lorsque nous participerons dans la vie éternelle à la gloire de Jésus ressuscité... Là, nos corps seront resplendissants comme le soleil, agiles, subtils et impassibles... Eh bien, cette gloire qui nous attend, ne mérite-t-elle pas de notre part quelques sacrifices? Si ici-bas nous suivons nos mauvais penchants, si nous satisfaisons nos passions, nous nous privons pour un plaisir grossier et fugitif de cette immense gloire... Quelle folie!

Péroraison. — Attachons nos regards sur Jésus-Christ, sur Jésus-Christ glorieux... Cette vue nous animera à le servir de tout notre cœur... Il est ressuscité, ensuite il est monté au ciel afin de nous préparer une place... Et que nous dit-il? Il nous dit : " Persévérez! Remplissez bien vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes, et ainsi vous parviendrez à cette gloire dont je viens de vous ouvrir les portes par ma résurrection. „

CANEVAS POUR LE JOUR DE PAQUES.

Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hic. (Marc. xvi, 6.)

Pourquoi ces décors... cette joie... C'est qu'en ce jour l'Église célèbre la résurrection de son Époux... Cette

resurrection constitue un triomphe... et ce triomphe doit se réaliser en chacun de nous...

A. Triomphe remporté sur le démon. — Depuis le péché d'Adam et d'Ève le démon exerçait son empire sur toute l'humanité... Il a même essayé d'entraîner le Christ par ses tentations... Puis il a voulu se défaire de lui... Il a excité la jalousie des pharisiens et des prêtres juifs, et il a réussi à le faire condamner à mort... Mais la mort du Christ a été un triomphe...

Ceux qui se soumettent à Jésus échappent à la tyrannie du démon... Ceux qui par une bonne confession... Mais ces chaînes pourraient se renouer... Et s'il y en a ici qui sont encore sous la tyrannie du démon, qu'ils se hâtent de briser leurs chaînes... d'obtenir la vraie liberté.

B. Triomphe remporté sur la souffrance et sur la mort. — Comparons le corps de Jésus-Christ tel qu'il est depuis la résurrection avec ce qu'il était pendant la vie mortelle du Sauveur... Qu'est devenue *la pauvreté* du Christ ? Où sont *les peines que son âme a endurées* au jardin des Oliviers ? Et toutes ses tortures ?... Tout est fini. Il n'en reste que... O vous tous qui êtes dans un état de souffrance, mais qui vous soutenez par l'espérance invincible que vous donne la résurrection de Jésus-Christ, venez et dites-nous si cette pensée : Je serai un jour récompensé comme Jésus-Christ par une résurrection glorieuse, n'est pas une consolation sans pareille...

Péroraison. — Pour arriver à cette participation... il faut souffrir et lutter...

SECOND CANEVAS POUR LE JOUR DE PAQUES.

Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis. (Rom. VIII, 11.)

Le jour de Pâques est un jour de joie... Joie dans la nature... Joie dans la sainte Église... Joie dans la conscience d'un grand nombre... C'est comme une résurrection universelle... Voyons celle de Jésus-Christ. *(Récit.)*

A. Que nous promet cette résurrection? — Elle nous annonce que nos corps aussi ressusciteront... En quel état? Si nous le voulons, ce sera dans le même état que le corps glorieux de Jésus-Christ... Voyons quelles qualités... Clarté, agilité, subtilité, impassibilité... Comme alors nous nous réjouirons d'avoir souffert pour Dieu! Nous regarderons comme peu de chose toutes les souffrances passées... Mais il y a une condition à remplir.

B. Que demande de nous cette résurrection? — *a)* La *pureté de l'âme.* Rien de souillé n'entrera au ciel... Et comment le pécheur obtient-il la pureté de l'âme? Par une bonne confession...

Elle demande *b)* la *mortification du corps.* Si nous voulons que notre corps ressuscite glorieux comme est ressuscité celui de Jésus-Christ, il faut qu'il souffre comme a souffert celui de Jésus-Christ... Il faut soumettre le corps à toutes les souffrances qu'entraîne l'obéissance à la loi de Dieu et aux préceptes de l'Église... Jeûnes, obligation d'aller à la messe... Travaux et tout ce que réclament les devoirs de notre état... Il faut subir tout ce qu'amènent les dispositions de la divine Providence à notre égard : maladies, revers de fortune, injustices, persécutions... Il faut s'imposer toutes les privations qui sont nécessaires pour l'exécution de nos bons propos : tempérance... fuite des occasions...

Péroraison. — Bonheur de ceux qui ont fait leurs pâques. — Appel à ceux qui sont en retard.

ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dedit dona hominibus. (Ephes. IV, 8.)

Exorde. — Nous touchons, mes Frères, à la fin de ces jours de joie pendant lesquels l'Église a célébré la victoire remportée par Jésus-Christ sur la mort dans sa résurrection glorieuse. Voici que le Sauveur a donné à ses apôtres ses dernières instructions; il va retourner à son Père pour nous préparer une place dans le royaume éternel et envoyer l'Esprit consolateur présider à la formation de l'Église. Le jour de l'Ascension est arrivé, dernier mystère de la vie visible de Jésus, dernière manifestation de son humanité sainte et consommation de la victoire remportée par lui sur le démon, le péché et la mort.

C'est pourquoi, mes Frères, l'Église dans l'Office de ce jour résume parfaitement les titres de Jésus-Christ à notre reconnaissance, quand elle lui applique ces paroles du Psalmiste, interprétées par saint Paul : *Ascendens in altum,* etc. Qui ne le sait, ces paroles renferment un sens bien étendu : elles expriment d'un côté en un seul mot les malheurs dont Jésus nous a délivrés, *captivam duxit captivitatem;* de l'autre, elles indiquent les immenses bienfaits dont nous a comblés le Rédempteur, *dedit dona hominibus.* — Développons, mes Frères, cette pensée de l'Église. Considérons la captivité dont Jésus-Christ nous délivre dans son ascension; — énumérons les principaux bienfaits qu'il nous y procure. Nous tirerons de ces deux objets d'utiles leçons.

I. — Elle nous délivre de la captivité.

Avant que le Verbe de Dieu se fût incarné, nous étions captifs, mes Frères, nous étions esclaves. Cette vérité est enseignée en mille endroits de l'Ancien Testament, et deux

grands événements de l'histoire du peuple juif n'étaient que la figure de la captivité du genre humain : je veux parler du sort malheureux des descendants de Jacob sous les cruels Pharaons d'Égypte et le déplorable exil des tribus de Juda et de Benjamin, enlevées de leur patrie pour gémir sur les bords de l'Euphrate... Et tous les accents des prophètes qui appelaient la délivrance d'Israël et prédisaient la restauration de son royaume, appelaient en même temps le Désiré des nations et chantaient la fondation de son royaume spirituel, de l'Église sainte.

Et en quoi donc consistait la captivité du monde? C'était, comme vous le savez, la captivité des intelligences et la captivité des volontés; la captivité de l'esprit et celle du cœur. Captivité de l'esprit dans l'ignorance et l'erreur; captivité du cœur dans l'ignominie et l'inconstance des appétits. Et voilà le lien que Jésus-Christ est venu briser; et je vous ferai voir qu'il le fait d'une manière spéciale dans son ascension glorieuse.

A. Captivité de l'esprit. — Est-il nécessaire de vous montrer longuement combien l'intelligence des hommes, obscurcie par le péché originel, avait enfanté d'erreurs sur la terre? Non, il suffit de vous rappeler ces milliers de dieux sortis de l'imagination des poètes et acceptés par la foule; ces milliers de systèmes philosophiques, tous suivis par de nombreux adeptes... enfin la négation de toute philosophie, le scepticisme, affirmant qu'il n'y a pas de vérité... Nulle part au monde la vérité religieuse la plus élementaire ne dominait l'erreur; car, bien que dans la Judée le flambeau de la révélation demeurât inextinguible, grâce à une providence toute spéciale de Dieu, déjà d'épais nuages en offusquaient l'éclat. Les sadducéens, d'un côté, les pharisiens, de l'autre, faisaient école... et le temps semblait proche où les erreurs les plus grossières de Rome et d'Athènes se transporteraient sur les rives du Jourdain. — Or, de toutes ces erreurs il en était deux fondamentales, universelles : l'une portant sur la nature de Dieu, l'autre sur la destinée de l'homme.

a) Erreurs sur Dieu. — Dieu! mot étrange, dont le monde païen cherchait vainement à préciser le sens et le rôle dans l'univers, et dont les Juifs eux-mêmes n'entrevoyaient qu'une manifestation vague... Un Dieu matériel, un Dieu ne s'occupant pas du monde, le Dieu-univers, la multitude des dieux : toutes ces idées étaient reçues. Mais Dieu pur esprit, Dieu-providence, Dieu un en essence et trois en personnes, c'étaient là des mystères inconnus. Or, que vois-je dans l'ascension du Sauveur? Quel est celui qui repousse du pied la terre et par sa propre force s'élance dans les airs, montrant au monde ses mains, ses pieds, son côté ouvert, et inclinant ses mains divines pour une dernière bénédiction? C'est celui qui a dit : " Dieu est esprit et vérité; mon Père et moi, nous sommes un. Je retourne vers mon Père, mais je vous enverrai un autre consolateur, l'Esprit de vérité qui participe de mon essence. „ L'entendez-vous, peuples de l'univers? Ce sont les dernières paroles du Christ! Ces paroles, il les a dites à ses apôtres, à qui en même temps il a donné leur mission : Allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les... C'est-à-dire, allez jusqu'au bout du monde porter la lumière aux intelligences; allez, affranchissez-les du joug sous lequel elles gémissent; faites-leur connaître le Dieu véritable... Et afin que les peuples ne doutent pas, moi, qui vous dis que je retourne vers mon Père avec lequel je vous dis que je suis un, moi, qui vous promets cet Esprit, qui est Dieu comme moi dans l'unité de l'Essence : moi, je terminerai mon séjour sur la terre par un dernier prodige : *Et videntibus illis elevatus est.* Il s'élève dans les airs par un effet de la toute-puissance divine qui manifestement se met à son service... Le voile qui recouvrait la nature de Dieu est déchiré, et l'humanité, éclairée bientôt par le flambeau de la foi, entrera dans une voie nouvelle.

b) Erreurs sur l'homme. — Pourtant, mes Frères, cette erreur sur la nature de Dieu n'était pas la seule qui affligeât l'humanité. L'homme ne se trompait pas seulement

sur son auteur : par une conséquence nécessaire, il se trompait encore sur lui-même. Pendant que les philosophes se perdaient en vaines spéculations, le peuple, dégoûté du vide de leurs systèmes et ne parvenant pas à y surprendre l'ombre même de la vérité, avait renoncé à poursuivre la vérité dans les cieux... Le front courbé vers la terre, il se persuadait aisément que toute la destinée de l'homme se réduisait à végéter ici-bas quelques années, pour être enseveli ensuite dans le néant...

Cette ignorance avait même gagné les intelligences que l'on nommait éclairées... Des peuples entiers demeuraient plongés dans un grossier matérialisme... La secte des sadducéens, dont je parlais tout à l'heure, nous en montre chez les Juifs un exemple frappant... De là la recherche de tous les plaisirs et de toutes les voluptés, avec la fuite de toute peine et la soif des richesses et des honneurs terrestres...

Vous le voyez, mes Frères, c'était encore une véritable captivité : captivité de l'intelligence renfermée dans l'horizon étroit de cette terre !

Or, quelle réfutation plus complète de cette erreur, quelle manifestation plus éclatante de la destinée sublime de l'homme, que l'Ascension glorieuse du Christ ? Voilà tout d'un coup les horizons de l'éternité qui s'ouvrent, voilà un homme qui est venu annoncer que nous avons ici-bas une grande mission à remplir : le service de notre créateur ; que nous avons des luttes à soutenir, des douleurs à endurer, mais que tout cela n'est qu'une préparation à une félicité éternelle où l'amour et la jouissance du bien suprême compenseront toutes les peines de la vie. Il l'a dit lui-même : il est descendu des cieux pour nous l'apprendre et il nous donne dans sa personne la démonstration la plus sensible de cette doctrine. Il a rempli sa mission, il a souffert, il est mort, il est ressuscité... Glorifié déjà sur la terre, il va prendre possession d'un trône éternel... O homme, voilà ta destinée : tu la vois dans ce

glorieux vainqueur. Élève-toi donc, intelligence humaine; élève-toi au-dessus de la matière et franchis les limites du temps. L'éternité, l'éternité, voilà ton apanage! — Servir Dieu sur la terre pour le contempler et l'aimer éternellement dans la gloire, telle est la carrière que te trace le Fils de Dieu montant au ciel avec son corps régénéré.

B. Captivité du cœur. — L'intelligence est donc affranchie : elle connaît Dieu, elle connaît la destinée de l'homme... Reste à délivrer le cœur de l'homme du joug des passions, afin que la volonté humaine s'élance libre et joyeuse à la poursuite de cette félicité qui lui est présentée. Ah! quel spectacle présente le genre humain à ce point de vue! Quelle horrible dépravation! Quel renversement de toutes les lois divines! La volonté de l'homme, en croyant échapper à la domination de Dieu, s'est donné d'autres tyrans mille fois plus impérieux et plus inexorables : ces tyrans sont les passions, c'est l'ambition, c'est la volupté, et par-dessus tout celui qui fait mouvoir tous ces ressorts, l'implacable ennemi de la nature humaine, le démon... Et au milieu de cette tyrannie qu'il est forcé de subir, le cœur de l'homme sent que Dieu est irrité contre lui... Il voudrait parfois s'élever jusqu'à cette majesté outragée : mais le ciel est d'airain, et il semble que la prière ne saurait y pénétrer...

II. — Elle nous apporte des dons magnifiques.

Voilà la situation de l'homme quand Jésus-Christ vient le relever. Nous ne devons pas ici, mes Frères, nous arrêter à admirer la miséricordieuse bonté de Dieu dans cette œuvre ineffable, mais nous devons savoir comment cette œuvre se résume dans l'ascension de Jésus. Eh bien, mes Frères, Jésus pour relever la volonté de l'homme lui a apporté trois dons inestimables : et ces dons, l'ascension les rappelle de la manière la plus frappante. Jésus a donné au cœur de l'humanité la *paix,* la *force* et l'*espérance;* et quand je le vois quittant la terre, élevant les mains pour

bénir les hommes et entrant dans le royaume céleste, je me sens comme tout pénétré du parfum suave que ces dons répandent dans mon âme.

A. La paix. — La paix ! Contemplez ce glorieux vainqueur, entouré du cortège des séraphins. C'est le prince de la paix! A sa naissance, les anges ont chanté : *Gloria in excelsis Deo et in terra PAX hominibus bonæ voluntatis.* Bien souvent pendant sa vie il a répété cette douce assurance : " Je viens vous apporter la paix. „ Et surtout pendant les quarante jours qui ont suivi sa résurrection, chaque fois, peut-on dire, qu'il a apparu à ses disciples, le premier souhait qu'il leur adressait a été celui-ci : " Que la paix soit avec vous! „ C'est lui qui a réconcilié le ciel avec la terre, c'est lui qui a été l'ange de la paix... O pécheurs, qui dans les remords dont vous êtes rongés avez aspiré si souvent à trouver un peu de repos, le moment est arrivé où vous pouvez en jouir. Les portes du repentir vous sont ouvertes... Le cœur de Jésus vous attend... En vous jetant entre les bras de ce bon maître, vous trouverez la paix qu'il est venu apporter sur la terre. Comme gage de cette paix, recevez la dernière bénédiction qu'il vous donne en montant aux cieux... Oui, c'est maintenant, anges saints, qu'il convient de chanter, *Pax hominibus,* car c'est vraiment maintenant que la paix est conclue entre le ciel et la terre. Le ciel jusqu'ici avait été fermé; depuis le commencement du monde personne n'y était venu occuper les trônes destinés aux élus... En ce jour, les portes s'ouvrent : Jésus vainqueur entre dans son royaume avec les milliers d'âmes qu'il a arrachées aux ténèbres de l'enfer, et la céleste Jérusalem commence à se peupler de créatures humaines béatifiées : *Cœlestis urbs Jerusalem, beata pacis visio.* Je vous la souhaite en ce jour, mes Frères; je vous la souhaite du fond de mon âme, cette paix bienheureuse; je vous la souhaite telle qu'on peut en jouir sur la terre.

B. La force. — Car ne l'oubliez pas : la paix que Jésus-

Christ nous donne, n'est pas une paix oisive; c'est une paix armée, c'est la paix du cœur au milieu même de la lutte... *Non veni pacem mittere sed gladium.* Ces paroles ne contredisent en rien celles que nous avons citées. En effet, que faut-il pour conserver la paix au milieu même de la guerre? Quand voit-on des peuples qui portent au loin leurs armes toujours victorieuses jouir à l'intérieur de leur pays d'un calme presque aussi parfait que lorsque nulle guerre ne les occupe? C'est quand ils ont la force. Celui qui est fort ne se trouble pas dans la lutte; celui qui est fort demeure impassible... Eh bien, cette force, mes Frères, Jésus-Christ est venu nous l'apporter. C'est lui qui a dit à ses disciples : " Ne craignez rien, j'ai vaincu le monde. „ Il leur disait encore : " Ne redoutez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne sauraient atteindre jusqu'à l'âme. „ Craindre? quand nous avons Jésus pour nous et avec nous! Non, mes Frères.

Mais si vous voulez avoir la force, ne perdez pas de vue le modèle qui vous est présenté. Ces plaies dans les mains et les pieds de Jésus montant au ciel, sont pour nous toute une révélation. Jésus veut les conserver, pour nous apprendre que c'est à lui qu'il faut avoir recours, que c'est le spectacle de Jésus souffrant, la méditation de sa passion et de sa mort qui doit fortifier nos âmes et les tremper en vue de la lutte que nous avons continuellement à soutenir... Jésus souffrant et glorifié, c'est le principe de notre force; j'ajoute : Jésus souffrant et glorifié, c'est en même temps le principe de notre confiance.

C. La confiance. — Et voilà le troisième bienfait accordé aux hommes par le Rédempteur et dont son ascension nous rappelle la mémoire. Confiance, mes Frères, confiance! Confiance dans l'issue de vos travaux et de vos combats, confiance dans l'avenir! Nous avons au ciel un médiateur puissant : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum* (1 Jo. II, 1). S'il est entré

dans ce royaume de gloire, ce n'est pas seulement pour y prendre sa place, c'est aussi pour y préparer la nôtre. Or, mes Frères, la préparer, n'est-ce pas fléchir le cœur du Père éternel en notre faveur? La préparer, n'est-ce pas faire descendre sur nous des flots de grâces et de bénédictions? La préparer, n'est-ce pas nous réserver pour chaque petite victoire, pour chaque effort généreux, une récompense magnifique? Eh bien, c'est ce que Jésus-Christ fait pour nous. Que devons-nous en conclure ?... Dans nos défaillances, dans nos sécheresses, dans nos découragements, n'oublions pas que chaque jour nous rapproche du ciel; ayons confiance! *Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (2 Cor. IV, 17).

Péroraison. — Il me semble voir le jour où tous, vainqueurs comme Jésus-Christ, nous prendrons comme lui possession du royaume céleste. Notre captivité sera terminée ; plus d'erreurs dans l'esprit, plus de faiblesses dans le cœur. La paix pour toujours, la force désormais, sans combat, la confiance faisant place à la jouissance. Puissions-nous tous arriver là ! C'est le vœu de mon cœur.

PENTECOTE (1°).

Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis. (Jo. XIV, 26.)

Exorde. — Lorsque Jésus était sur le point de quitter ce monde, la veille même de sa mort, il disait à ses apôtres : J'ai beaucoup de choses à vous dire, toutefois votre esprit ne saurait les comprendre maintenant; mais je vous enverrai mon Esprit : et quand il sera venu, il vous ensei-

gnera toutes choses. Ne cherchons pas à entrer dans ces desseins mystérieux du Rédempteur; ne nous demandons pas pourquoi il ne pouvait dès lors communiquer aux apôtres la plénitude de la science... Mais cherchons quelle est cette science que l'Esprit de vérité a apportée aux apôtres, quand il est descendu sur eux, le jour de la Pentecôte. Car, mes Frères, cette science doit être la nôtre; cette science, c'est la science du christianisme opposée à la science païenne, à la science mondaine, à la science diabolique.

Pour vous donner une juste idée de cette nouvelle science, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre les premiers temps de l'Église dans l'histoire même des Actes des apôtres, et d'examiner, en comparant ces premiers temps avec les mœurs païennes d'alors, et même avec la conduite des apôtres avant la descente du Saint-Esprit, ce qu'ils avaient appris. Or, je crois pouvoir tout réduire à deux points : ils avaient appris la *science de la foi;* — ils avaient appris la *science de la charité.* C'est cette double science qui doit persévérer dans l'Église et en nous.

I. — Science de la Foi.

La science de la foi! N'oublions pas que la foi, c'est-à-dire la soumission de l'intelligence à la vérité révélée par Dieu, est le fondement du christianisme.

A. La foi en général. — Foi simple et soumise, active et pratique, universelle et continuelle, foi héroïque. Don précieux de Dieu, apanage des élus! Don qu'il faudrait plus que jamais exalter de nos jours, lorsque tout tend à le nier, ou tout au moins à l'atténuer!

a) Païens. — Nous le savons assez, mes Frères : les païens n'avaient pas la foi; ils n'en avaient pas la vraie notion... Ils n'en avaient pas même l'illusion; ils n'en connaissaient pas même le nom! Ils disaient *Fides,* mais ce mot signifiait : sincérité, fidélité, bonne foi! Leurs dieux ne leur avaient jamais rien dit; et si quelques oracles

trompeurs, ambigus, leur étaient communiqués, jamais ces oracles ne sortaient de la vie pratique, jamais ils ne dévoilaient l'essence même de la divinité... Et comment cette divinité aurait-elle pu manifester son essence, elle qui était sortie du cerveau des poètes, éclose dans les méditations des philosophes ? Elle n'existait pas ; comment aurait-elle pu se manifester? Que dis-je? elle n'existait pas ! Oui, elle existait ; et sous tant de formes, dans l'Inde, dans la Chine, dans la Perse, à Rome, en Grèce, ici et ailleurs, une seule divinité recevait les hommages des nations : *le démon.* Mais le père du mensonge, qu'aurait-il pu dire aux hommes concernant sa propre nature? *Eritis sicut dii,* voilà sa révélation, et il n'en fit jamais d'autres. Donc, pas de foi chez les païens...

b) Juifs. — Le peuple juif, il est vrai, possédait la vérité, et Dieu lui-même la lui avait communiquée... Mais cette communication s'était faite avec réserve... Le dogme de la trinité des personnes divines était simplement insinué par quelques paroles de la Bible ; l'incarnation n'était que promise ; beaucoup d'autres vérités qui nous semblent maintenant élémentaires, étaient totalement ignorées de tous... Et bien que la somme des vérités auxquelles le peuple juif devait accorder sa foi fût si restreinte, quelle faiblesse, quelle hésitation dans cette foi même! Ce peuple juif, qui, pour ainsi dire, voyait Dieu face à face, quittait les montagnes où brillaient les foudres de Jéhovah pour aller danser autour du veau d'or! Au sein de ce peuple un matérialisme grossier était né, et pour les sévères, pour les pharisiens, la foi consistait plutôt dans la croyance superstitieuse attachée à quelques rites que dans l'adhésion aux mystères...

c) Apôtres. — Les apôtres eux-mêmes ne savaient presque pas ce que c'était que la foi. Sur la parole du Maître, ils croyaient; mais bientôt ils se mettaient à douter... Ils écoutaient les leçons de Jésus, mais ils ne saisissaient pas... Que de fois Jésus leur parla de son

royaume, et ils s'imaginèrent toujours qu'il s'agissait d'un royaume temporel... Que de fois il leur annonça ses souffrances, et ils se scandalisaient... Oui, quand il venait de se transfigurer devant eux, alors même ils ne comprenaient pas... Ce ne fut, dit l'évangéliste, qu'après la résurrection qu'ils comprirent les enseignements du Sauveur... Ah! mes Frères, il leur fallait la science de la foi; et cette science, l'Esprit-Saint est venu la leur donner, et par eux la communiquer à l'Église...

B. La foi des points particuliers. — Non plus une foi incomplète, hésitante, mais une foi complète, une foi inébranlable : la science de la foi, c'est-à-dire tout cet ensemble de principes qui fait de la religion catholique, même au point de vue humain, le plus magnifique corps de doctrine que la terre ait jamais contemplé. Ensemble merveilleux, dont les sommets atteignent les hauteurs les plus sublimes de la divinité, dont les profondeurs vont sonder les abîmes du cœur humain, dont l'horizon embrasse le temps et l'éternité... Que vous en dirai-je, mes Frères? Comment vous faire comprendre cette doctrine de la foi?... Je me bornerai à ce qui en fait le nerf et l'unité : la *divinité* de Jésus-Christ, l'établissement de son *Église,* une, sainte et universelle; l'autorité du *Pontife suprême,* organe infaillible de la divinité; la *communion des saints,* chaîne mystérieuse qui unit tous ces éléments divers. Voilà les points principaux de cette doctrine nouvelle dont l'Esprit-Saint vient donner aux apôtres l'intelligence complète, en même temps qu'il leur communique la force de l'annoncer, de la soutenir, de la sceller de leur sang.

Inutile, mes Frères, de vous démontrer longuement que, avant la descente de l'Esprit-Saint, ces vérités n'étaient connues des apôtres que d'une manière confuse et insuffisante. Si saint Pierre avait confessé la divinité du Sauveur, n'avait-il pas renié ce même Sauveur au temps de la passion? Tous les apôtres n'avaient-ils pas pris la fuite au jardin des Olives? Qui d'entre eux, avant de l'avoir

revu après sa mort avait ajouté foi au prodige de la résurrection? Quelle idée avaient-ils de l'Église, lorsque Jésus-Christ leur annonçait sa fondation, eux qui, un moment avant l'ascension de Jésus, se demandaient encore quand il relèverait le royaume d'Israël? Comment auraient-ils reconnu la primauté de Pierre, lorsqu'ils disputaient entre eux, la veille de la mort du Christ, à qui revenait la première place? Lorsque Jean et Jacques demandaient, par l'organe de leur mère, d'être assis l'un à la droite, l'autre à la gauche du Sauveur, quand il serait parvenu dans son royaume ? Quelle idée pouvaient-ils avoir de la communion des saints, eux dont l'esprit étroit embrassait à peine le cercle de leurs relations quotidiennes? qui s'effarouchaient de voir un autre que ceux qui appartenaient à leur groupe opérer des miracles au nom de Jésus? qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur Samarie, parce que Samarie avait refusé de les recevoir? — Eh bien, toutes ces notions qu'ils n'avaient pu saisir auparavant, je les vois se développer chez eux d'une façon merveilleuse, une fois que l'Esprit vivificateur est descendu dans leurs âmes.

Voyez la divinité de Jésus-Christ proclamée par eux au sortir du Cénacle. *Viri judæi, vobis notum sit...* Voyez les miracles qu'ils opèrent en son nom. Je n'ai ni or ni argent, dit saint Pierre au boiteux; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche !... Frappez les apôtres, ô Juifs, jetez-les en prison, faites-les poursuivre par vos licteurs : ils n'en proclament pas moins que Jésus-Christ est Dieu... Mais ils savent aussi que ce n'est pas dans la Judée seulement, que ce n'est pas pour un temps que Jésus doit régner. A eux fut dite la parole : *Euntes in mundum universum docete omnes gentes,* et les voilà qui partent pour fonder l'Église. A l'orient, à l'occident, retentit leur voix... *In omnem terram exivit sonus eorum.* Voilà l'Église qui s'élève : Église sainte dès son principe, Église universelle, Église une. Quelle foi n'a-t-il

pas fallu à ces douze pêcheurs pour concevoir ce plan gigantesque, pour l'exécuter sans aucun secours humain! *In omnem terram exivit sonus eorum.* Et comment cette vaste institution parviendra-t-elle à se soutenir? Comment l'unité de doctrine y sera-t-elle conservée? N'ayez aucune crainte... Jésus-Christ avait dit à un de ses apôtres : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... Ego rogavi pro te ut non deficiat fides tua... Pasce agnos meos, pasce oves meas.* Ces paroles, l'Esprit-Saint les a fait comprendre aux apôtres. Pierre sera le chef de l'Église, son chef infaillible. C'est lui qui parle au sortir du Cénacle ; c'est lui qui opère le plus de prodiges au nom de Jésus-Christ ; et dans les assises solennelles de Jérusalem, c'est Pierre qui préside. *Visum est Spiritui sancto et nobis.* Salut, auguste chef de l'Eglise!... Salut, Église naissante, corps mystique du Dieu rédempteur, dont les membres unis par un lien mystérieux couvrent non seulement la terre, mais embrassent à la fois le temps et l'éternité! Église militante, Église souffrante, Église triomphante, je vous trouve déjà connue et proclamée depuis les premiers siècles!

Voilà la science de la foi telle que l'Esprit-Saint est venu la donner aux apôtres. La voilà, telle que nous devons la conserver et la défendre. — Mais nous n'aurions pas une idée complète de la science répandue par l'Esprit-Saint dans le monde au jour de la Pentecôte, si nous nous bornions à ces réflexions ; car il a encore apporté aux apôtres et par eux au monde une autre science : celle de la charité!

II. — Science de la Charité.

Et comment en eût-il été autrement, mes Frères, quand en leur apportant la foi, il descendait lui-même dans leurs âmes, lui, l'esprit d'amour et de charité? Ne fallait-il pas qu'il les enflammât, qu'il les embrasât d'amour? Si Jésus pendant sa vie mortelle avait dit à ses apôtres : Voici le grand précepte de la loi : vous aimerez votre Dieu

par-dessus tout et votre prochain comme vous-mêmes, l'Esprit divin, consommateur de la loi, ne devait-il pas leur communiquer dans un degré héroïque ce double amour?

A. Amour des hommes. — *a) Soins du corps.* — Il l'a fait, et le monde païen est demeuré stupéfait à la vue de ce prodige... Combien de fois ne vous a-t-on pas dépeint l'état lamentable de la société païenne? L'enfant méprisé; la femme maltraitée et regardée comme le vil jouet des plus infâmes passions; l'esclave, cette chose de son maître, abandonné à tous ses caprices et jeté enfin aux murènes des viviers ou livré au fer des gladiateurs; le pauvre repoussé... Et voilà qu'une religion nouvelle se montre, religion dont le premier principe, c'est l'égalité des hommes devant Dieu et l'union des hommes en Jésus-Christ... Supportez-vous les uns les autres, rendez le bien pour le mal, priez pour vos persécuteurs : tels sont les préceptes de cette religion nouvelle! Et la conduite répond aux préceptes. Si Jésus, le divin fondateur, s'est entouré des pauvres et des petits, les apôtres à leur tour vont à la recherche des misérables... Mais en même temps, la grâce touche les riches et les puissants du siècle, les centurions, les nobles matrones, les gouverneurs de province... Et voilà ces deux extrémités de la société réunies, fondues en une même charité... Des repas fraternels les réunissent à la même table... Tout devient commun entre eux... Ceux qui avaient des terres les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres... La multitude des croyants n'avait, dit saint Luc, qu'un cœur et qu'une âme. Reconnaissez l'œuvre de l'Esprit-Saint, mes Frères, reconnaissez cette œuvre commencée au temps des apôtres, et voyez comme elle se continue au milieu de nous. C'est cet Esprit qui anime les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et les Frères de la Miséricorde... C'est l'Esprit de Dieu, l'Esprit de charité...

b) Soins de l'âme. — Mais ce n'est pas seulement au corps de l'homme que ce divin Esprit nous amène à con-

sacrer nos soins et nos peines : il établit encore entre les âmes les communications les plus intimes. C'est lui qui, nous révélant toute la valeur des âmes humaines rachetées au prix du sang d'un Dieu, nous enflamme du désir de les sauver. Et voyez autour de vous, mes Frères, quels prodiges la divine science de la charité a multipliés en faveur des âmes. Le prêtre, dont toute la vie se consume à instruire l'ignorant, à ramener le pécheur, à nourrir les âmes... La magnanime Sœur du Bon-Pasteur qui recueille tant d'infortunées flétries par le vice... le missionnaire... Et ce qui se fait aujourd'hui dans l'Église, cela s'est fait hier; cela s'est fait dès le premier jour où l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres. Dès lors ils ont commencé à réaliser la grande parole : *Euntes docete omnes gentes.* " Allez, je vous envoie à la conquête des âmes! Allez sauver les âmes! „ Vous le voyez, mes Frères, à côté des soins du corps se place le zèle des âmes, et ces deux éléments réunis constituent l'amour du prochain tel que le christianisme le pratique, tel que l'antiquité l'a toujours ignoré...

B. Amour de Dieu. — Pourtant, nous l'avons déjà remarqué, ce précepte n'est qu'une conséquence d'un principe plus relevé et plus sublime : l'amour de Dieu. Et certes, si l'univers a dû jamais s'étonner, ce fut à l'apparition de ce nouvel astre qui venait éclairer, échauffer et vivifier le monde des âmes. Jamais jusqu'alors le sentiment de l'amour de Dieu n'avait trouvé place dans le cœur des hommes : la crainte, la terreur, un respect plein d'horreur, tout au plus la reconnaissance pour des bienfaits reçus, voilà les sentiments que l'élite des hommes éprouvait en songeant à la divinité; mais l'amour de Dieu, qui eût osé seulement le concevoir?... Or, voici que ces pêcheurs de Galilée, ces disciples d'un crucifié, tout en proclamant leur maître comme Dieu, lui vouent en même temps, non pas seulement leur respect, non pas seulement leur obéissance, mais leur amour, l'amour le plus ardent!

a) Dans l'abnégation. — En voulez-vous la preuve?

Voyez ce qu'ils ont quitté, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont souffert pour ce Dieu. Qu'ont-ils quitté? Tout, mes Frères. Ah! je sais bien que l'incrédulité moderne sourira quand elle entendra ce mot "tout.„ Eh! qu'avaient-ils donc? Peu de chose pour la plupart, il est vrai : leurs filets et leur barque; mais qui ne sait que l'on est souvent plus attaché à ce que l'on a, quand c'est peu de chose? De plus, Matthieu avait un emploi bien lucratif; Paul était riche... Tous avaient une famille, une patrie, une liberté! Ils ont tout sacrifié, et ils se sont dispersés aux quatre coins du monde, sans espoir de se retrouver jamais.

b) Dans les travaux. — Et là, quels ont été leurs travaux? Toute une vie employée à la prédication de l'Évangile, au salut des âmes! Le travail des mains pour soutenir leur existence, les veilles, les fatigues... Faut-il vous énumérer les régions qu'ils ont parcourues?... *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum.*

Et Pierre? et Paul?... Reconnaissez-vous le souffle de l'Esprit-Saint, de ce feu qui embrase et ne dit jamais : c'est assez!... de cet esprit d'amour que rien n'arrête, pour qui les travaux ne sont rien et pour qui les souffrances mêmes se changent en délices?

c) Dans les souffrances. — Les souffrances n'ont pas manqué aux apôtres. Dès le début de leur carrière apostolique ils sont traduits devant le tribunal du sanhédrin... Mais ils quittent le tribunal, joyeux d'avoir pu souffrir pour le nom de Jésus. Pour tout résumer en un mot : ils ont souffert, ils sont morts pour lui. Tous dans les supplices! Jean dans l'exil, mais après avoir subi le martyre à Rome devant la porte Latine, Jean, le disciple de l'amour!

Péroraison. — Quel sujet fécond, mes Frères, pour vos réflexions pieuses que cette science de la foi, cette science de l'amour apportée par l'Esprit-Saint! L'avez-vous, cette science? Pouvez-vous dire que vous avez reçu ce don précieux? Si oui, augmentez-le sans cesse dans vos âmes; et, pour y réussir, invoquez souvent cet Esprit qui a

éclairé les apôtres : *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium.* (Paraphrasez l'idée de rayon.)

PENTECOTE (2e).

Sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.
(Luc. XXIV, 49.)

Exorde. — La fête de ce jour, mes Frères, a ceci de particulier, qu'elle n'est pas une simple commémoration d'un mystère de notre foi. Lorsque nous entendons à Noël résonner dans nos temples le chant des anges, *Gloria in excelsis,* nous célébrons un fait qui s'est passé à Bethléem, mais qui ne s'est passé qu'une fois; nous célébrons un fait qui ne saurait se renouveler... Lorsque le Vendredi saint nous pleurons la mort du Sauveur... Ah! sans doute nous faisons la mémoire du bienfait de la Rédemption, toujours permanent dans ses suites : mais il n'en est pas moins vrai que la mort du Rédempteur est passée... Il en est de même le jour de Pâques, où nous acclamons Jésus ressuscité... Quarante jours plus tard, son ascension triomphale est l'objet d'une nouvelle fête : mais encore une fois... Aujourd'hui, c'est bien différent. Ce que nous célébrons, je veux dire la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et par eux sur l'Église, est un fait permanent, se continuant tous les jours soit dans l'Église en général, soit en chacun des fidèles en particulier...

Nos actions de grâces en doivent être d'autant plus vives; nous devons faire d'autant plus d'efforts pour nous pénétrer du caractère de cette fête. — Or, je me demande ce qu'il y a de plus frappant dans le mystère de ce jour. C'est, vous l'avez entendu bien des fois, le changement merveilleux opéré dans les apôtres. Ce changement, Notre-Seigneur l'avait annoncé en ces termes : *induamini virtute*

ex alto (Luc. XXIV, 49). Et dans un autre endroit, indiquant les effets que devait produire l'Esprit-Saint, il disait : *Quum autem venerit Paraclitus... ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis* (Jo. XV, 26, 27). Ces paroles, mes Frères, nous donnent la raison de ce changement merveilleux opéré dans les apôtres. Ils sont revêtus de la *force d'en haut :* c'est pourquoi ils portent *en eux-mêmes* le témoignage de Jésus-Christ; — ils rendent *extérieurement* témoignage à Jésus-Christ.

Or, comme nous aussi nous avons reçu de Dieu cette force et qu'elle doit produire en nous les mêmes résultats, méditons les résultats de la force divine dans les apôtres : Manifestation *intérieure* de la force de Dieu; — manifestation *extérieure* de la force de Dieu.

I. — Manifestation intérieure.

A. C'est une parole, mes Frères, qui nous échappe bien souvent quand on nous met devant les yeux les devoirs que nous avons à remplir, ou qu'on nous reproche le déréglement de notre conduite : " Je suis si faible ! „ Et certes, prise en elle-même, cette parole est on ne peut plus vraie... Notre malheur, c'est de ne pas agir pratiquement suivant cette parole. Vous êtes faible : mais alors pourquoi vous exposez-vous au danger? Vous êtes faible : pourquoi ne prenez-vous pas les moyens de fortifier votre faiblesse? Celui qui est faible de constitution, que ne fait-il pas? Quelles précautions ne s'impose-t-il pas?... Mais non, mes Frères, quand nous parlons ainsi, nous ne cherchons le plus souvent qu'à pallier notre lâcheté. Cependant, il faut en convenir, cette faiblesse existe et elle comprend deux infirmités distinctes : la faiblesse de l'intelligence et la faiblesse de la volonté... Faiblesse de l'intelligence, sujette à l'ignorance et à l'erreur, faiblesse de l'intelligence, qui tout en ayant conscience de sa propre insuffisance, n'est pas assez forte pour embrasser les vérités de la foi! Car,

remarquez-le, mes Frères, je ne nomme pas force cette espèce de répulsion qu'éprouve notre esprit à accepter la parole de Dieu, cette présomption qui le fait juger de tout, décider de ce qu'il ne connaît pas, rejeter ce qu'il ne comprend pas... Certes, vous n'appelleriez pas manifestation de la force, les violentes convulsions d'un épileptique ou la résistance désespérée d'un enfant pour repousser le breuvage dont l'amertume lui fait peur... Je ne crains donc pas de l'affirmer, en empruntant l'expression de Bossuet : " Il n'est personne de plus faible que les prétendus esprits-forts. „

Mais outre la faiblesse de l'intelligence, nous avons la faiblesse de la volonté, la faiblesse du cœur. Cœur charnel, dont les affections nous portent sans cesse vers les choses de la terre, quelque grossières, quelque honteuses qu'elles soient; volonté impuissante à gouverner les passions qui rugissent dans notre sein; volonté inconstante et versatile, changeant à tout instant d'objet et de résolution. N'est-ce point là, mes Frères, l'état de notre âme? Et quand nous y réfléchissons sérieusement ne nous écrions-nous pas comme l'Apôtre : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom. VII, 24.)

Mais, direz-vous, que peut avoir de commun cette peinture de notre faiblesse avec le mystère de ce jour? Ah! mes Frères, comment ne le voyez-vous pas? Avant la Pentecôte, les apôtres ne partageaient-ils pas la faiblesse commune? N'en avons-nous pas les preuves les plus évidentes?

B. Quelle était, je vous le demande, la force de leur intelligence, quand après trois ans passés dans la compagnie du Sauveur, après sa mort et sa résurrection, au moment même qu'il allait monter au ciel, ils lui demandaient : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel?* (Act. I, 6.) Quelle était la foi de Thomas, qui, refusant de se rendre au témoignage de tous ses collègues concernant le fait palpable de la résurrection, s'écriait : A moins de

mettre ma main dans son côté, je ne croirai pas? Quelle était la pureté des affections, le désintéressement de Jacques et de Jean, quand ils faisaient demander par leur mère, d'être assis, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Seigneur dans son royaume de gloire? — Quel empire ces mêmes fils de Zébédée exerçaient-ils sur eux-mêmes, quand, pour un simple refus des Samaritains de leur vendre des comestibles (Luc. IX, 52), ils disaient à Jésus : Voulons-nous faire tomber le feu du ciel sur cette population ingrate? Et Pierre, quelle intelligence avait-il des choses de Dieu, quel courage pour embrasser ses vues, lui qui, entendant le Sauveur annoncer sa mort prochaine, lui répondait avec sa fougue accoutumée : *Absit, Domine; non erit tibi hoc* (Matth. XVI, 22)? Tel était l'état des apôtres, quand, sur l'ordre de Jésus, ils se renfermèrent dans le Cénacle pour y attendre l'Esprit-Saint. *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.*

C. Mais quand cette force d'en haut les a revêtus, ils sont changés en d'autres hommes. Nous oublions trop souvent, mes Frères, cette sainteté personnelle des apôtres pour nous attacher uniquement aux grandes œuvres qu'ils ont accomplies. Sans doute, ces œuvres méritent toute notre admiration; mais ne l'oublions pas, les apôtres devaient accomplir en eux-mêmes l'œuvre de leur propre sanctification. Et la nature humaine demeurait toujours en eux avec ses faiblesses. En faut-il d'autre témoignage que celui de saint Paul? *Datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ qui me colaphizet!* Mais la foi éclairait l'intelligence des apôtres de ses plus vives lumières : *Docebit vos omnia et suggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis* (Jo. XIV, 26). L'Esprit-Saint les inondait de ses grâces, et ils marchaient. Ils pouvaient s'écrier : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit!*

D. En méditant ce changement merveilleux survenu dans les apôtres, ne voyez-vous pas immédiatement, mes Frères, tout ce qu'un semblable changement a de dési-

rable pour vous? Quand vous descendez dans les profondeurs de votre nature, que vous en sondez toutes les misères, ne désirez-vous pas aussi une force plus grande dans l'intelligence pour accepter et aimer les vérités de la foi, une force plus grande dans la volonté, pour dominer les passions de votre cœur? Eh bien, cette force, c'est l'Esprit-Saint qui vous la donnera, l'Esprit-Saint, que la prière attire dans nos cœurs. *Si ergo vos, quum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se?* (Luc. XI, 13.) Demandons par conséquent au Père céleste de nous envoyer son Esprit; demandons à ce divin Esprit de nous fortifier : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.* Alors, comme les apôtres, nous passerons de la faiblesse à l'énergie; nous remplirons notre devoir et nous serons fidèles aux desseins de Dieu.

II. — Manifestation extérieure.

Cependant, nous le savons, mes Frères, il ne suffit pas que dans notre intérieur notre intelligence soit réglée et que nos sens soient soumis à la loi de l'intelligence : il faut encore que notre conduite extérieure réponde à cette disposition de notre âme. Ainsi en était-il des apôtres; et si le changement qui s'était opéré en eux n'eût été qu'intérieur, ils n'eussent pas accompli les grandes choses qui ont étonné le monde.

A. Dans quelles circonstances se déploie ordinairement la force extérieure? Elle se montre surtout dans les entreprises difficiles et dans la constance avec laquelle on les poursuit. Elle se montre dans les souffrances, par la patience avec laquelle on les supporte. De là cette parole du Romain, laissant consumer sa main dans un brasier ardent : *Et facere et pati fortia, romanum est!* Parole que nous pouvons parfaitement appliquer aux disciples de Jésus-Christ, chez lesquels la force doit se manifester de la

même façon, de sorte que nous pouvons dire : *Et facere et pati fortia, christianum est.* Deux choses qui se tiennent de la manière la plus intime, car il est impossible d'entreprendre avec courage des œuvres difficiles, si l'on n'est en même temps disposé à subir les souffrances qui en seront inséparables. Deux choses qui rencontrent dans notre faiblesse les mêmes obstacles : car cette faiblesse s'effraie d'une entreprise difficile, et nous jette dans l'*apathie;* cette faiblesse a peur de la souffrance, et, quand la souffrance arrive, elle nous fait tomber dans l'*abattement.*

B. Je crois inutile, mes Frères, de m'attacher à vous démontrer que les apôtres avant la descente du Saint-Esprit ne possédaient ni l'énergie pour entreprendre ni la patience pour souffrir. Manquant de force intérieure, comment auraient-ils eu la force extérieure? Aussi dans toutes les circonstances les trouvons-nous également lâches et pusillanimes. Envoyés pour prêcher l'Évangile, ils reviennent tout découragés, parce qu'ils n'ont pu réussir à délivrer un démoniaque qu'on leur avait présenté... Voyant leur maître arrêté et craignant d'être impliqués dans sa condamnation, ils s'enfuient... Et si Pierre, dans un de ces moments de surexcitation comme les plus poltrons en éprouvent, a frappé le valet du grand prêtre, aussitôt après il s'enfuit aussi bien que les autres... Après la mort du Sauveur, tous se cachent et ferment soigneusement les portes, de peur d'être surpris par leurs ennemis...

C. Mais quand l'Esprit-Saint est descendu, quelle différence! Ah! c'est bien alors que la devise des apôtres se résumera en ces mots : *Et facere et pati fortia.* Et, en effet, quelle entreprise que la conversion du monde! Représentez-vous ces douze pauvres pêcheurs devant l'ordre formel que leur donne Jésus : " Allez, enseignez toutes les nations! „... Et ils n'hésitent pas, ils se jettent en avant. Devant eux se dressent toutes les barrières : barrières de l'avarice, barrières de l'ambition, barrières de la suffisance

scientifique, barrières de la superstition populaire... Malgré tout, ils avanceront... Et pourtant, l'illusion ne leur est pas possible : la souffrance est inséparable de cette entreprise. A peine se sont-ils montrés aux portes du Cénacle, à peine ont-ils proclamé la divinité de leur maître, que le sanhédrin s'est ému. Les apôtres ont été arrêtés, battus de verges. Voilà les prémices de ce qui les attend plus tard sous d'autres cieux, au milieu de toutes ces nations barbares qu'ils s'apprêtent à évangéliser... Mais rien de tout cela ne les effraie : rien ne les arrêtera jamais... Ils ont la force pour entreprendre, ils ont la force pour souffrir!

D. Il faut encore aller plus loin : il faut vous montrer, mes Frères, que cette même force communiquée aux apôtres dans la descente du Saint-Esprit, a été transmise par eux à leurs successeurs. L'Église du Christ, héritière de toutes les promesses faites au collège des apôtres, a vu, elle aussi, se réaliser partout et toujours le *facere et pati fortia.* Devant quelle entreprise a-t-elle jamais reculé? Comme elle a conquis le monde romain, elle a dompté le monde barbare... Elle a civilisé le monde sauvage... Elle a travaillé au bonheur des peuples, tout comme elle avait travaillé au bonheur des individus... Dès qu'une entreprise lui a paru utile à la gloire de Dieu, elle y a mis la main et elle l'a poursuivie jusqu'au bout. Inébranlable malgré tous les obstacles, elle est restée impassible au milieu de toutes les souffrances... Et quelle plus brillante preuve en pouvons-nous avoir que ce qui se passe sous nos yeux : que ce règne de Pie IX, le règne des grandes entreprises et le règne des grandes souffrances? Quelle preuve plus convaincante que ce concile du Vatican, poursuivant son œuvre à travers toutes les difficultés, malgré toutes les intrigues, toutes les calomnies, toutes les clabauderies de la presse, toutes les ruses de la diplomatie? Croyez-vous qu'il n'en souffre pas, ce Pontife suprême? Croyez-vous qu'ils n'en souffrent pas, ces courageux évêques? Ah! certes, ils souffrent... Et pourtant ils continuent leur

œuvre. Pourquoi ? Parce que l'Esprit-Saint est au milieu d'eux et qu'ils peuvent dire chaque jour en se réunissant : *Adsumus, Domine sancte Spiritus*... Voilà la vie de l'Église, dérivée de la force du Saint-Esprit.

E. Ne comprenez-vous pas, mes Frères, que cette force de l'Esprit-Saint répandue sur les apôtres, conservée dans l'Église, devrait également se retrouver dans chacun des membres de cette Église ? Nous aussi nous devrions être prêts pour les grandes entreprises, prêts pour les grandes souffrances. Mais hélas ! que constatons-nous ? Trop souvent faiblesse et lâcheté... Nous cédons à la pusillanimité, au respect humain, à la faiblesse, à la crainte, à la délicatesse... Dès qu'il s'agit d'un sacrifice, d'une douleur, nous reculons... Pourquoi ? Est-ce parce que nous n'avons pas la force de l'Esprit-Saint ? Non. Cette force nous a été donnée ! C'est parce que nous *n'entretenons pas* cette force par la prière, par les sacrements ; parce que nous la paralysons, en nous tenant au sein d'un milieu énervant, par des lectures... C'est surtout parce que nous ne l'employons pas. Oui, si nous avions le courage de commencer, de nous poser en chrétiens, de mettre fin à ces atermoiements, à ces demi-mesures, à ces détours, si nous savions nous dire franchement catholiques... Alors nous aurions le courage de nos convictions et nous sentirions l'influence de l'Esprit-Saint... *Eritis mihi testes in Jerusalem* (Act. I, 8).

Péroraison. — A cette condition, mes Frères, nous serions les témoins de Jésus-Christ... Et si nous sommes les témoins de Jésus-Christ, ne l'oublions pas, lui aussi nous rendra témoignage devant son Père. *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est* (Matth. X, 32). Demandons cette grâce à l'Esprit-Saint !

LA PENTECOTE.

(CANEVAS)

Emittes spiritum tuum et CREABUNTUR, *et* RENOVABIS *faciem terræ.* (Ps. CIII, 30.)

Exorde. — Cette parole paraît bien étrange... On se demande, en l'entendant, quand elle a pu se réaliser... La fête d'aujourd'hui nous donne la réponse.

Il ne s'agit pas d'une nouvelle création *matérielle*... Il est question du renouvellement *spirituel* opéré dans les apôtres et par eux dans l'univers entier.

Nous avons tout intérêt à bien nous pénétrer de la nature de cette transformation, puisque, dans les desseins de Dieu, nous devons en être nous-mêmes les objets et les instruments.

Premier point.

A. Quelle est la rénovation produite dans le monde par l'avènement du Saint-Esprit ?

a) Cette rénovation a commencé par la transformation de ces hommes que Jésus-Christ avait choisis pour compagnons, auxquels il destinait la mission de l'annoncer par toute la terre. Nous savons ce qu'étaient ces hommes pendant la vie du divin Maître... Pour les élever à la hauteur de leur mission, il ne fallait rien moins qu'une création nouvelle. L'Esprit-Saint opère ce prodige.

b) Il en fait de parfaits chrétiens, pleins de foi en la parole de leur maître. Inébranlables dans leurs espérances, à cause des promesses de Dieu. Brûlants de charité pour Dieu et pour le prochain...

c) Il en fait de vrais apôtres, envoyés dignes de Jésus, et à la hauteur de leur tâche. Ils le montreront dans leur zèle à propager l'Évangile, par leur courage à souffrir pour lui...

B. Quand les apôtres sont ainsi créés, l'Esprit-Saint les répand sur le monde et, par leur ministère, étend à toute la terre cette création nouvelle.

a) Il renouvelle les individus, en les rendant capables d'apprécier et de pratiquer la loi de Jésus et les conseils évangéliques, même dans ce qu'ils ont de plus parfait.

b) Il renouvelle la famille, en couronnant la femme d'honneur et de sainteté... En faisant considérer l'enfant comme le plus précieux des trésors... En établissant entre tous les membres de la famille des liens si étroits qu'on ne peut mieux comparer cette charité qu'à l'unité admirable qui règne naturellement entre tous les membres du corps humain...

c) Il renouvelle la société, en y faisant régner des principes d'autorité, de charité, de solidarité mutuelle, qui seuls peuvent donner la force à un corps social quelconque... Si nous voulons nous en convaincre, comparons le monde païen des Césars à l'empire chrétien de Charlemagne...

Second point.

Ce que l'Esprit-Saint a fait alors, il veut le continuer à travers les siècles. Dans chacun de nous, il veut trouver dans une certaine mesure un successeur des apôtres. Pour nous mettre à même de répondre à ce dessein :

A. Nous devons, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, nous *réformer* nous-mêmes, c'est-à-dire :

a) Substituer en nous la foi à l'opinion personnelle, à la versatilité des idées et des doctrines du monde...

b) Substituer la vertu à la recherche des jouissances charnelles. Chaque fois qu'un motif plus sublime nous engage à agir, nous devons être prêts à sacrifier nos sens et les affections trop naturelles de notre cœur...

c) Substituer le zèle à l'égoïsme. Nous ne devons pas nous contenter de trouver pour nous-mêmes la foi et la vertu : nous devons nourrir un vif désir de communiquer à nos frères les biens que nous possédons...

B. Alors, nous aussi, nous contribuerons à *renouveler* la face de la terre.

a) D'abord dans le cercle plus étroit de nos relations de famille... Zèle pour les conversations pieuses...

b) Même sur la scène du monde, autant que nous pouvons avoir influence sur la conduite de nos semblables... Nous ne devons jamais nous désintéresssr de ce qui les concerne... Nous pouvons toujours, ne fût-ce que par notre action sur la jeunesse, sur les pauvres, sur les ouvriers, contribuer à réaliser sur cette terre l'idéal de la société chrétienne...

Péroraison. — Prière au Saint-Esprit. — Promesse de ne pas laisser ses dons stériles.

SACRÉ-CŒUR (1°).

Præbe, fili mi, cor tuum mihi. (Prov. XXIII, 26.)

Exorde. — Il semble, mes Frères, que Dieu, en faisant l'homme, ait voulu, afin de donner à cette dernière création le cachet d'unité qui distingue toutes ses œuvres, concentrer en un point unique tous les trésors dont il l'enrichissait. Il mit sur le front de l'homme... Il mit dans les yeux de l'homme... Il donna aux mains de l'homme... Mais il voulut que le sang, c'est-à-dire ce qui entretient la vie, s'échappât du cœur; et de ce même cœur il fit le siège principal des affections de l'âme... Aussi le langage humain est rempli des expressions qui indiquent le rôle prépondérant du cœur... La sainte Église, en plaçant sur les autels, pour être l'objet d'un culte particulier, le cœur de notre divin Maître, a consacré ce que la nature avait indiqué...

Dieu, dans l'Écriture, avait demandé à l'homme le don de son cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi :* l'Église lui présente celui de son céleste Époux; et elle exhorte tous

ses enfants à y joindre le leur. — Nous unissant d'intention à cette mère de nos âmes, *contemplons le cœur* qu'elle offre à Dieu et qu'elle présente en même temps à nos hommages ainsi qu'à notre imitation; — voyons ensuite *ce qu'elle attend de nous* pour qu'à notre tour nous honorions ce divin cœur, et que notre cœur soit digne d'être offert à Dieu avec le cœur de Jésus.

I. — Quel est le cœur que nous honorons?

A. C'est le cœur d'un Dieu. — Dans le langage de l'Église, langage plein de mystère et de vérité, nous attribuons à la divine personne du Verbe tous les caractères dont son humanité sainte a été ornée. Et c'est justice. Car cette adorable humanité n'ayant trouvé que dans le Verbe seul sa subsistance et sa raison d'être, le Verbe seul l'ayant soutenue et dirigée, c'est vraiment lui qui a daigné revêtir ces caractères. Aussi nous ne craignons pas de dire qu'un Dieu est né de la Vierge, qu'un Dieu a souffert, qu'un Dieu est mort : non que la divinité ait reçu quelque atteinte, mais parce que, comme le dit le symbole de saint Athanase : *Deus et homo unus est Christus, qui passus est pro salute nostra...* C'est donc le cœur d'un Dieu que l'Église offre à Dieu et présente à nos hommages; c'est la source de la vie d'un Dieu; c'est le siège des affections d'un Dieu! A genoux, peuple fidèle, devant ce cœur adorable!... Ah! mes Frères, qui de nous pourra jamais sonder ce mystère? Un Dieu s'est incarné; un Dieu a pris un corps mortel; pendant trente-trois ans il a vécu, vrai homme, sur la terre... Et pendant cette vie, pour soutenir cette vie, son âme divine a eu comme organe un cœur de chair semblable au nôtre; et ce cœur est devenu en quelque sorte le lien ineffable qui unit à l'humanité l'éternelle divinité! Mais avec la vie qu'il reçoit et qu'il donne, ce cœur reçoit aussi tous les trésors dont l'essence divine est le merveilleux assemblage. En ce cœur résident la toute-puissance et la sagesse, l'immensité et l'immutabilité... — Et par là même

que ce cœur est le cœur du Verbe de Dieu, en lui, par une ineffable conséquence, en lui vient habiter le Père éternel, en lui vient résider l'Esprit sanctificateur, et la Trinité sainte repose dans ce cœur comme sur un trône... O mystère d'inconcevable grandeur, d'impénétrable sagesse, d'amour infini! Je vous vénère, cœur adorable où se sont accomplies tant de merveilles; je me prosterne devant vous : et si mon Dieu a voulu dans les divines Écritures qu'on lui attribuât les sentiments du cœur de l'homme, je m'écrie de mon côté : Cœur tout-puissant, prenez pitié de ma misère! Cœur infiniment saint, sanctifiez votre créature! Cœur infiniment juste, ne me jugez pas selon la rigueur de votre justice! Cœur miséricordieux, faites miséricorde à votre pauvre serviteur! — Mais pourquoi, quand il s'agit de miséricorde et d'amour, pourquoi recourir d'une manière plus spéciale à la divinité qui réside dans ce cœur de chair? Dieu même n'a-t-il pas voulu, en revêtant son Fils de notre nature, nous donner en sa personne un médiateur plus accessible à notre faiblesse et qui, ayant éprouvé nos misères, fût plus disposé à les soulager? Oui, car si le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu, s'il mérite nos hommages, il est aussi le cœur d'un homme comme nous; et par là même il attire toute notre confiance et notre affection.

B. C'est le cœur d'un homme. — C'est une belle parole de Bossuet, que lorsque Dieu fit le cœur de l'homme, il y mit d'abord la bonté. Il y ajouta la grandeur, pour que cette bonté pût s'épancher davantage. Mais si telle fut sa sollicitude en formant notre pauvre nature, que dirons-nous d'un cœur que la bonté et la miséricorde ont, pour ainsi dire, créé elles seules? Pourquoi le Fils de Dieu abandonne-t-il le sein de son Père? Par pitié pour les hommes. *Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* (Apoc. I, 5). *Sic Deus dilexit mundum,* dit le Sauveur lui-même, *ut Filium suum unigenitum daret* (Jo. III, 16). Pourquoi descend-il à tous les abaissements, à

toutes les souffrances de notre nature? Par amour pour les hommes. Cette vie qu'il veut prendre, c'est donc une vie de miséricorde, de compassion... Le cœur, siège de cette vie, sera donc le plus doux, le plus patient, le plus généreux des cœurs. C'est l'amour qui préside à sa formation. C'est l'amour qui va en produire tous les mouvements, en diriger les moindres pulsations. Et faut-il vous le montrer, mes Frères, dans tout le cours de cette vie mortelle, ce cœur d'un Dieu fait homme? Faut-il énumérer toutes les circonstances où se montre sa miséricorde, sa générosité, son amour? C'est le cœur d'un père, du plus dévoué des pères. Il nous avertit avec une si touchante et si tendre sollicitude des dangers qui nous menacent. *Filioli, quam difficile est confidentes in pecuniis in regnum Dei introire* (Marc. x, 24)... *Sinite parvulos venire ad me... Filioli, adhuc modicum vobiscum sum...* Il nous montre son cœur de père dans la parabole de l'Enfant prodigue... Il le montre à Zachée, il le montre à Madeleine, il le montre à la femme adultère... C'est aussi le cœur d'un roi, et d'un roi d'une munificence extrême : *Hodie mecum eris in Paradiso...* Même lorsque ses sujets le méconnaissent, il n'a d'ordinaire que des paroles de miséricorde... La Samaritaine... Il reproche à Jacques et à Jean de vouloir appeler la punition du Ciel sur Samarie... Lorsque saint Pierre veut le détourner de la vie d'expiation, il lui répond : *Vade post me, Satana, scandalum es mihi* (Matth. xvi, 23). C'est le cœur d'un ami : il verse des larmes sur la mort de Lazare... Mais pourquoi m'arrêter à vous détailler les trésors de bonté que renferme ce cœur? N'ai-je pas tout dit, lorsque j'ai affirmé que c'est le cœur d'un Dieu fait homme, d'un Dieu fait homme par amour pour nous? — Ah! mes Frères, si nous contemplons avec respect le cœur des grands hommes, si nous aimons à conserver le cœur des bienfaiteurs de l'humanité, de quelle estime et de quelle vénération ne devons-nous pas entourer le cœur de Jésus? Si nous avions eu le bonheur de vivre avec Jésus

sur cette terre, si nous avions pu nous attacher à ses pas, de quelle vénération, de quel respect n'aurions-nous pas entouré sa sainte humanité? Que de fois, saisis de respect à la vue de la majesté qui reluisait sur ce front auguste, nous nous serions prosternés dans la poussière, pour baiser la trace de ses pas! Que de fois, oubliant à la vue de sa bonté la distance infinie qui nous séparait de lui, nous aurions collé nos lèvres sur ses mains bienfaisantes! Quand sa parole retentissait à nos oreilles, comme nous aurions fixé nos yeux sur ses yeux, pour lire jusqu'au fond de son âme tout l'amour que ces paroles brûlantes laissaient sentir! Si comme le disciple bien-aimé nous avions eu le bonheur de reposer notre tête sur la poitrine de Jésus, dites, mes Frères, qu'aurions-nous éprouvé? Qu'aurions-nous pensé en entendant battre ce cœur? en comptant ses pulsations? — Je le sais, cela ne nous est pas donné sur la terre; mais ces joies nous sont réservées dans la céleste patrie... En attendant, que ferons-nous? Du cœur de Jésus sort une voix qui nous crie : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Écoutons ce que nous dit cette voix, et faisons par amour pour Jésus tout ce qu'elle nous ordonnera!

II. — Comment pouvons-nous honorer ce Cœur?

Quand un Dieu nous donne son cœur, quand il descend du ciel sur la terre pour nous, quand il nous prouve au prix des plus grandes souffrances que nous sommes le plus cher objet des affections de son cœur, lui donner le nôtre, ce n'est que justice. J'en appelle à vous tous dont le cœur a battu aux généreux sentiments d'une sainte amitié; j'en appelle à vous, enfants reconnaissants qui aimez vos parents; j'en appelle à vous, époux fortunés, dont la religion dirige les affections : quel est le besoin de vos cœurs? Aimer, aimer qui vous aime, rendre amour pour amour. Et voilà que Jésus a parlé : il a demandé votre cœur. Êtes-vous prêts à le lui donner? Vous semblez hésiter?... Permettez que j'entre dans vos cœurs et

que je voie avec vous ce que Dieu en attend pour qu'ils soient dignes de lui être offerts.

A. En lui offrant un cœur contrit. — Ah! quel spectacle se présente à moi, quand je plonge du regard dans le cœur de cette femme mondaine, dans le cœur de ce jeune homme sensuel, dans le cœur de cet homme avare. Qui siège au fond de ces cœurs? Qui règne là en souverain sur les pensées et sur les affections? Hélas! l'ennemi éternel de notre nature. Le péché mortel a flétri ces cœurs; tous les jours, peut-être, de nouveaux péchés ajoutent de nouvelles souillures aux taches horribles dont elles sont couvertes. Je ne trouve dans ces cœurs que trouble, confusion, remords, incertitude. J'y cherche une place pour Jésus, je ne la trouve pas! Ah! je comprends pourquoi ils ont tremblé, ces infortunés, en entendant Jésus leur demander leur cœur... Mais la foi s'est reveillée à la voix du bon Maître : seulement cette voix les a fait frissonner de crainte. " Donner mon cœur à Jésus, me dit l'un d'entre eux, c'est jeter aux pieds du juge le criminel qu'il doit frapper... Je n'ose, je ne puis! „ Ah! mon frère, vous avez raison! Non, vous ne pouvez donner à Jésus ce cœur criminel, tel que l'ont fait le crime et la passion. Mais dites, ne sentez-vous pas quelque désir du salut? Ne voudriez-vous pas purifier votre cœur de cette fange impure qui l'infecte? Ne voudriez-vous pas rompre ces chaînes qui vous attachent au péché, et vivre désormais pour Jésus? Regardez : vous voyez devant vous le père de l'Enfant prodigue qui, assis dans sa maison, gémit sur le sort de son fils, absent depuis tant d'années. Et vous, qui maintenant, dans la misère de votre cœur, vous repaissez de la nourriture des pourceaux, dites donc comme le fils repentant : " Je me lèverai et j'irai vers mon père. „ Oui, vous aussi, vous pouvez offrir à Jésus un cœur qui devienne l'objet de ses plus chères complaisances. David avait péché... Il avait ouvert son cœur à un amour adultère... Mais écoutez, il pleure : *Miserere mei, Deus, secundum*

magnam misericordiam tuam... Cor mundum crea in me, Deus... Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. L'avez-vous entendue, cette parole de salut? Dieu ne rejette pas un cœur contrit et humilié. Voilà le cœur que vous devez lui offrir ; il l'attend, ne tardez pas.

B. En lui offrant un cœur généreux. — Mais, Dieu soit béni, tous ceux à qui Jésus-Christ demande leur cœur, ne doivent pas, comme l'Enfant prodigue, s'écrier : *Averte faciem tuam a peccatis meis...* Et pourtant, mes Frères, il me semble que vous hésitez. Qu'y a-t-il qui vous retient? La voix de Jésus n'est-elle pas assez douce et assez persuasive?... Ah! j'entends! Vous voudriez vous donner à Jésus, mais vous avez peur du sacrifice. Vous sentez en vous que Jésus vous demande quelque chose, et vous hésitez à le lui accorder. Il vous demande plus de fidélité dans vos exercices religieux; il vous demande moins de recherche dans vos parures, plus de douceur et d'humilité, plus de prudence dans vos paroles... Et vous voyez que, pour le satisfaire, il vous coûtera des efforts. Peut-être même y a-t-il dans votre cœur quelque affection dont vous croyez que Jésus exige le sacrifice... Ah! ne craignez donc pas... Si vous saviez combien il est doux de servir Jésus, combien il est consolant de se sacrifier, de s'immoler à Jésus! C'est lui-même qui l'a dit : son joug est doux et son fardeau est léger. Et qu'y a-t-il de plus propre à nous encourager que de savoir que ce fardeau nous est imposé par la main d'un père, qu'un ami le porte avec nous? Dans la vie on a moins à souffrir, quand un cœur compatissant éprouve par amour les mêmes difficultés... Voulez-vous voir comme les peines que vous avez à porter accablent le cœur de Jésus? Regardez le Sauveur au jardin de Gethsémani... Ne redoutez pas le calice : Jésus en a pour vous savouré l'amertume... Offrez-lui donc un cœur généreux... Ayez recours à lui pour soutenir votre courage. Vous marcherez sur ses traces ; vous monterez, s'il le faut, avec lui au Calvaire.

C. En lui offrant un cœur qui lui soit uni. — Peut-on faire davantage ? Oui, mes Frères ; il reste un degré à franchir. Tous nous le franchirons, si Dieu nous fait la grâce de nous admettre dans les tabernacles éternels; mais, si nous sommes généreux, nous pourrons peut-être sur la terre, malgré notre faiblesse. y poser déjà le pied. Ah! si nous y parvenons, nous pourrons nous écrier avec saint Pierre : *Bonum est nos hic esse!* Et quelle est donc cette perfection? Elle consiste à ne pas seulement purifier nos cœurs de toute affection indigne de Jésus, à ne pas seulement servir Jésus avec fidélité et constance; mais à vivre de la vie de Jésus, et à nous sentir touchés des joies de Jésus, affligés des douleurs de Jésus, brûlants des désirs de Jésus. Voilà ce qu'exprimait l'apôtre des Gentils, lorsqu'il s'écriait : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Voilà ce que Jésus-Christ demandait pour ses disciples : *Ut sint unum sicut et nos* (Jo. xvii, 11). Oh ! c'est alors que notre cœur deviendrait vraiment digne du cœur de Jésus; c'est alors qu'il trouverait dans ce cœur le lieu de son repos; c'est alors que nous, de notre part, nous pourrions soupirer comme l'Épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi...* C'est alors, et alors seulement, que nous saurions véritablement aimer : aimer Dieu comme Jésus-Christ l'a aimé, aimer sa gloire... aimer notre prochain... et oserais-je le dire, nous aimer nous-mêmes ; nous aimer comme les amis de Jésus, quelque indignes que nous soyons de son affection, nous aimer et nous anéantir, nous aimer et nous mépriser, et pourtant aimer en nous ceux que Jésus-Christ a tant aimés et qu'il veut aimer pour l'éternité.

Péroraison. — Le moment est venu, mes Frères, où nous devons faire à Jésus l'offrande de notre cœur. Quel cœur sommes-nous en état de lui offrir? Sera-ce un cœur brisé de la douleur de nos fautes? Si notre cœur n'est pas prêt, hâtons-nous de le purifier... Est-ce un cœur généreux? Avons-nous fait au pied de l'autel le propos de

faire à Jésus les sacrifices qu'il demande?... Pouvons-nous aspirer au bonheur de lui être uni sur la terre ? Humilions-nous dans notre néant; mais cependant renouvelons-lui l'abandon entier de nous-mêmes. Offrons notre cœur à son Cœur; notre cœur au cœur du Verbe incarné, notre cœur au Cœur de Dieu !

SACRÉ-CŒUR (2°).

Ego diligentes me diligo. (Prov. VIII, 17.)

Exorde. — Ce que la Sagesse incréée proclame en ces termes au livre des Proverbes de Salomon, nous devons le prendre comme notre devise, mes Frères, lorsqu'il est question de nos sentiments à l'égard de cette même Sagesse incarnée, c'est-à-dire de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car, vous le savez, Jésus-Christ nous a aimés : c'est par amour pour nous qu'il est descendu sur cette terre, et toute sa vie n'a été qu'un enchaînement de bienfaits. *Quum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos...* L'amour appelle l'amour. Nous devons donc aimer celui qui nous a tant aimés et dire, en lui appliquant la parole du livre des Proverbes : *Ego diligentem me diligo.*

Notre-Seigneur demande que nous l'aimions. Il nous le dit au même livre des Proverbes : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov. XXIII, 26), dit-il; car celui qui parle en ce livre, c'est la personne même de Notre-Seigneur, la Sagesse incréée. Mais que devons-nous particulièrement aimer en Jésus-Christ? Est-ce la puissance divine? est-ce la sagesse? Toutes les perfections divines méritent notre amour : cependant, en ces derniers temps où la charité d'un grand nombre s'est refroidie, Notre-Seigneur demande que nous témoignions un amour tout spécial à son cœur adorable, comme étant le siège et le symbole de l'amour qu'il a pour

nous... Il nous présente donc son cœur comme l'*objet de notre amour ;* — et en même temps il fait de son cœur *la récompense de notre amour.*

I. — Le Cœur de Jésus, objet de notre amour.

A. Le cœur en général, considéré comme objet de l'amour. — Il arrive, mes Frères, que l'amour humain ne s'attache dans la personne aimée qu'à des qualités extérieures, comme sont la beauté, la force : et c'est là un amour misérable, car il est aussi instable que ces qualités elles-mêmes... On peut donner à quelqu'un des témoignages d'amour, uniquement parce qu'on le sait bienfaisant et parce que nous espérons en le flattant le porter à multiplier ses largesses en notre faveur : et c'est là un amour égoïste et intéressé !... Si l'on aime quelqu'un uniquement pour les belles qualités de son esprit, nous aurons l'amour platonique, amour tiède, amour froid... Mais il nous faut aller jusqu'à la véritable amitié, qui s'attache aux qualités du cœur, qui nous fait aimer une personne parce qu'elle est bonne, compatissante, douce; qui nous fait dire : " J'aime cet homme, parce qu'il a un si bon cœur! „ Et en supposant que nous avons nous-mêmes une place dans ce cœur, en supposant cet amour réciproque, nous arrivons à la notion de l'amitié intime. Telle était l'amitié de David et de Jonathas, tant célébrée dans l'Écriture sainte : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit eum Jonathas quasi animam suam* (1 Reg. xviii, 1). C'est alors qu'on dit des deux amis qu'ils n'ont qu'une âme...

B. Le Cœur de Jésus est aimable en lui-même. — *a) Comme cœur d'homme.* — Eh bien, mes Frères, s'il est un cœur digne d'être ainsi aimé, n'est-ce pas le cœur de Jésus? N'est-ce pas ce cœur que le Verbe incarné a porté dans sa sainte humanité? Pour aimer il n'est pas nécessaire de voir des yeux du corps, de vivre dans le même milieu. Il suffit de savoir où se rencontre la bonté du cœur.

Et quel cœur a jamais été bon comme le cœur de Jésus? Toute la vie du Sauveur a été un enchaînement de bienfaits, nous l'avons dit. Voyez-le dans le désert avec la foule qui l'a suivi. *Misereor super turbam* (Marc. VIII, 2), dit-il à ses apôtres, et avec sept pains et quelques poissons il nourrit quatre mille personnes, sans compter les femmes et les enfants... Il guérit toute espèce de malades... Voyez comme il accueille les petits enfants!... Comme il se montre condescendant aux noces de Cana!... Quelle bonté envers Pierre! envers Thomas! Quelle tendresse pour ses amis! Comme il pleure sur la mort de Lazare! A saint Jean il permet de se reposer sur sa poitrine... Et ce n'est pas seulement envers ceux qui sont déjà ses amis qu'il se montre si bon. Il n'a repoussé ni la Madeleine, ni la femme adultère. Que n'a-t-il pas fait pour convertir la Samaritaine? Quelle bonté prévenante envers Zachée! Quelle miséricorde dans la vocation de saint Matthieu! Et même envers ses ennemis? Comment parle-t-il à Judas? *Amice, ad quid venisti?* Comment parle-t-il de ses bourreaux? *Pater, dimitte illis...* Et lorsqu'il voit que les hommes n'écoutent pas ses avis et courent à leur perte, il pleure! *Jerusalem, Jerusalem,* s'écrie-t-il, *quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti* (Matth. XXIII, 37). Voilà ce qu'était le cœur du Christ : trouva-t-on jamais son pareil sur la terre?

b) Comme cœur uni à la divinité. — Ajoutons que ce cœur si incomparablement parfait comme cœur d'homme, est de plus uni substantiellement à la divinité. Qu'est-ce à dire, mes Frères? Cela veut dire que tous les trésors de sagesse, de puissance, de miséricorde que Dieu possède, reposent en ce cœur. Ce cœur étant le siège de la vie physique du Christ et le Christ n'étant autre chose que la seconde personne de la sainte Trinité faite homme, nous pouvons appliquer au cœur du Christ, aussi bien qu'au Christ tout entier, ces paroles de saint Paul : *quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss.

II, 9). Ah! s'il nous était donné de pénétrer plus avant dans ces mystères! Ce doit être le fruit de la méditation de chacun de nous... Ce sera plus pleinement notre félicité au ciel... Voyons maintenant si nous n'avons pas encore une autre raison d'aimer le cœur de Jésus.

C. Le Cœur de Jésus nous a aimés le premier. — *a) Les hommes en général.* — Nous le disions tout à l'heure : un puissant motif d'aimer, c'est de nous savoir aimés. Or, je vous le demande, le cœur de Jésus nous a-t-il aimés? Oui, il est l'organe de cet amour qui nous a aimés de toute éternité : *In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te, miserans* (Jerem. XXXI, 3); de cet amour qui nous a tirés du néant; qui nous a donné notre corps, notre âme, notre vie; de cet amour qui a fait épargner la race humaine après la prévarication d'Adam et nous a donné un sauveur, un rédempteur... Ce miséricordieux Sauveur a visité la terre. Il est devenu homme, il a habité parmi nous et avec nous; il a été pauvre, il a travaillé, il a peiné... Est-ce tout? Non, il a souffert, il a été crucifié, il est mort. Pourquoi? Parce qu'il nous aimait. Il nous a envoyé son Esprit, il a établi son Église, il nous prépare dans l'éternité des joies ineffables... Et d'où sont sorties toutes ces inventions de l'amour? Du cœur de Jésus. Où est le foyer ardent qui lance sur la terre toutes ces flammes d'amour? C'est le cœur de Jésus.

b) Chacun de nous en particulier. — Et voulez-vous voir quelle place chacun de vous en particulier occupe dans ce cœur? Repassez votre vie; parcourez les bienfaits que vous avez reçus de Dieu : don de la foi, éducation... tant de péchés pardonnés... tant de misères auxquelles vous avez échappé... Tout cela est un effet de l'amour que vous porte le cœur de Jésus. Et maintenant encore, quel que soit votre état présent, si vous vous tournez vers le cœur de Jésus, si vous interrogez ce cœur, si vous écoutez sa voix, vous entendrez qu'il vous dit : Oui, mon enfant, je vous aime... Mon enfant, donnez-moi votre cœur.

D. C'est par le don de notre cœur que nous devons répondre a l'amour du Cœur de Jésus. — Voilà donc, mes Frères, l'objet proposé à votre amour. Ne mérite-t-il pas votre amour ? Répondez. — Oui, dites-vous, nous voulons l'aimer. Mais comment nous y prendre? — Vous comprenez d'abord, mes Frères, qu'il ne peut s'agir ici de quelques démonstrations purement extérieures : ces démonstrations sont louables ; mais elles sont tout à fait insuffisantes. Ce par quoi Jésus veut que nous honorions son cœur, c'est le don du nôtre.... Et dans notre cœur, je distingue trois choses dont nous devons lui laisser l'entière propriété : nos affections, — nos opérations, — et nos désirs.

a) Nos affections. — Si nous voulons être les amis du cœur de Jésus, il est bien clair que nous devons avant tout bannir de notre cœur toute affection qui serait en opposition avec les affections du cœur de Jésus : c'est la condition même de l'amitié... Nous devons donc bannir de notre cœur toute affection désordonnée pour les créatures. N'y a-t-il pas chez nous de ces affections ? Affection désordonnée pour l'argent... pour le plaisir... affection désordonnée pour une personne déterminée... Peut-être y a-t-il dans notre cœur de l'aversion... de la haine... Le cœur de Jésus veut que nous pardonnions... Il nous en coûtera peut-être de renoncer à cette aversion, de déposer cette haine : songeons aux exemples que nous a donnés le divin cœur... Il est toutefois une haine et une aversion que nous pouvons et que nous devons avoir, parce que nous les trouvons dans le cœur de Jésus : c'est la haine du péché, c'est l'aversion pour tout ce qui constitue une occasion de péché...

b) Nos opérations. — Après avoir réglé nos affections d'après celles du cœur de Jésus, il nous sera facile de régler d'après lui nos opérations. Ces opérations, nous pouvons les comprendre toutes en deux mots que Jésus lui-même a prononcés, lorsqu'il a dit : " Apprenez de moi

que je suis doux et humble de cœur., *Humilité,* c'est-à-dire être content de Dieu, nous soumettre à lui, lui obéir ; *douceur,* c'est-à-dire être pacifique, serviable, patient... Nous devons donc, à l'exemple du cœur de Jésus, réprimer tout sentiment d'orgueil et de colère...

c) Nos désirs. — Et vers qui se porteront les désirs de notre cœur ? Vers la gloire de Dieu, vers le salut du prochain, vers la conversion des infidèles et des pécheurs, vers l'exaltation de la sainte Église. — Et de même que Jésus désire s'unir à nous, nous désirerons à notre tour lui être unis, à commencer dès cette vie. Et cette union nous sera accordée, car il a dit : *Ego diligentes me diligo*... Et ainsi le cœur de Jésus, dans lequel se fera cette union, sera dès ici-bas la récompense de notre amour.

II. — Le Cœur de Jésus, récompense de notre amour.

Même aux yeux des mondains, il n'est pas de meilleure récompense de l'amour que celle que l'on goûte lorsqu'on voit que son amour est payé de retour. Celui qui peut dire : " Je connais mon ami ; son cœur m'appartient, " trouve dans cette pensée la force de surmonter toutes les difficultés dont l'amitié peut être l'occasion. Jésus, qui demande que nous l'aimions, veut aussi que son cœur adorable soit la plus douce récompense de notre amour. Si nous aimons le cœur de Jésus, il n'y aura pas une circonstance dans notre vie où ce divin cœur ne nous récompense de notre amour. Dans nos *souffrances* et nos peines, — dans nos *joies* et nos jouissances, — dans nos *luttes* et nos misères, il exercera en notre faveur, si nous l'aimons, sa douce influence.

A. Ici-bas. — *a) Dans les souffrances.* — Voyez ce malade accablé de souffrances. Tout son corps n'est qu'une plaie. Déjà ses proches et ses amis l'ont abandonné, car il est pauvre et sans réputation. Le peu d'estime qu'on avait pour lui, vient de lui être enlevé par les mauvaises langues... Et le voilà tout seul. Quelle situa-

tion ! Eh bien, malgré tout cela, si ce pauvre abandonné est un ami du cœur de Jésus, je ne crains pas d'affirmer qu'il goûte un véritable bonheur au sein de cette affreuse position. Et pourquoi se regarde-t-il comme heureux ? Parce qu'il sait qu'il souffre *comme Jésus*. Savoir que ce qu'on souffre constitue également la souffrance de ceux que l'on aime, apporte déjà une consolation bien réelle. Un enfant endure plus facilement les misères de la vie, lorsqu'il voit que ses parents endurent les mêmes misères... Or, y a-t-il une peine, y a-t-il une douleur, y a-t-il une misère que le cœur de Jésus n'ait pas subie ? La pauvreté... L'abandon... Les tortures du corps... Les angoisses de l'âme.... Eh bien, celui qui aime le cœur de Jésus s'occupe à contempler les peines de ce divin cœur, et il sent par là même diminuer les siennes propres. Je ne souffre pas encore autant que Jésus, se dit-il...

Il songe de plus qu'il souffre *par la volonté de Jésus*. Tout ce qui arrive, arrive par la volonté de Dieu... C'est une vérité connue... Mais cette vérité, nous l'oublions trop souvent. Lorsque nous pensons à la conduite de la divine Providence, nous sommes portés à nous représenter Dieu sous la seule forme d'un juge sévère... Mais celui qui aime le cœur de Jésus, s'habitue à considérer que le cœur d'un si bon maître, d'un si tendre ami, ne permettrait jamais que les maux de la vie nous accablent, si de ces maux eux-mêmes ne devaient pas sortir finalement notre bonheur et notre éternel salut...

Enfin, il se dit qu'il souffre *avec Jésus!* Il s'imagine voir à ses côtés le divin Sauveur qui le regarde avec intérêt, et qui lui adresse ces douces paroles : " Courage, mon enfant ! Je ne vous perds pas de vue et je compte tous vos soupirs. „ Comment cela ne diminuerait-il pas la souffrance ? Souffre-t-on, lorsque à la souffrance vient se mêler tant de douceur ? Demandez-le à une sainte Thérèse... à un saint Jean de la Croix... à une sainte Marie-Madeleine de Pazzi...

b) Dans les joies. — Et ne croyez pas, mes Frères, que ce rôle bienfaisant de l'amour que nous portons au cœur de Jésus intervienne dans notre vie, alors seulement que nous avons à souffrir : non, cet amour contribue aussi beaucoup à égayer notre existence terrestre. C'est une erreur bien commune parmi les amateurs de la vie mondaine de se persuader que les serviteurs de Dieu, que les Saints ne goûtent jamais la joie... qu'ils doivent rester insensibles... que tout chez eux doit être monotone et voué à une sombre et mélancolique tristesse... Rien n'est plus faux. Nous l'avons déjà montré ailleurs... Dans cet entretien même, nous venons de constater que les peines et les souffrances s'évanouissent, pour ainsi dire, sous la douce influence de l'amour... Mais nous pouvons ajouter que les satisfactions naturelles, les vraies joies de ce monde, celles, bien entendu, qui n'ont rien de commun avec le péché, redoublent chez les amis du cœur de Jésus de valeur et d'intensité... Chez les pécheurs, au contraire, les joies les plus vives sont d'ordinaire gâtées par l'inquiétude ou le remords. La naissance d'un enfant, un mariage, une augmentation de fortune... La douce chaleur de l'été... Les fleurs... Mais pour celui qui aime le cœur de Jésus, chacune de ces circonstances amène un agrément particulier... " Voilà, se dit-il, encore une munificence de mon céleste ami, encore un témoignage de son amour. „ Et son cœur se tourne vers le cœur de Jésus avec des remercîments et des invitations à partager sa joie... Et le cœur de Jésus, sensible à cette confiance, redouble aussi ses bienfaits...

Toutefois, je ne puis vous laisser croire que ces satisfactions naturelles soient les seules consolations sensibles dont le cœur de Jésus récompense ses amis. J'avoue bien plutôt que ces sortes de récompenses sont rares. Mais il y a d'autres dons, des dons que le monde ne saurait apprécier, parce qu'il les ignore : je veux parler des jouissances surnaturelles de l'âme, partage des amis de Jésus. C'est le repos de la conscience, la possession de soi-même au

milieu des vicissitudes les plus critiques, les douceurs de la bienfaisance, le plaisir ineffable qu'il y a à rendre le bien pour le mal... O vous qui suivez vos passions, vous n'avez jamais goûté de pareilles joies... Vous n'avez non plus aucune expérience des dons surnaturels que la bonté divine communique parfois à ses amis, même sur cette terre : je veux dire, les ravissements, la joie spirituelle, le repos de toutes les puissances de notre âme en celui qui est sa fin dernière... Vous me dites: " C'est là le partage des Saints. „ Mais, mes Frères, les Saints étaient des hommes comme nous. Et ne sommes-nous pas tous appelés à la sainteté?... Or, le moyen le plus puissant qui nous aidera à y parvenir, c'est encore le cœur de Jésus.

c) Dans les luttes. — En effet, qu'est-ce qui pourrait vous empêcher de travailler à devenir des saints? La crainte de la lutte, l'horreur des difficultés. Mais vous avez dans le cœur de Jésus tout ce qu'il faut pour vous soutenir et vous consoler. Et quelle meilleure preuve puis-je vous en donner que la suprême invention de son amour? Voyageurs de la céleste patrie, vous avez besoin de force afin de pouvoir continuer votre marche; lutteurs du Christ contre l'Enfer, vous devez pouvoir de temps en temps retremper votre armure en vue de combats incessants. Eh bien, le viatique est prêt ; c'est un pain qui vous donnera l'immortalité. Ce viatique, ce pain, vous le connaissez : c'est la sainte communion. Oui, dans la sainte communion votre cœur s'unit au cœur de Jésus par les liens les plus étroits; vous y retrempez votre âme dans le sang du Christ... Mais qui ira souvent demander cet aliment des forts? Ce sera celui qui aime le cœur de Jésus, et c'est ainsi que ce divin cœur deviendra encore une fois sa récompense. Quelle merveille! Ce cœur sacré doit être l'objet de notre amour; nous devons l'aimer, si nous voulons arriver à la bienheureuse éternité : et voici que déjà sur cette terre il commence à nous récompenser de notre amour.

B. Au ciel. — Et que sera-ce, lorsque nous serons unis

au cœur de notre souverain dans la gloire céleste? Ce cœur adorable sera alors notre récompense à jamais. *Se nascens dedit socium, convescens in edulium, se moriens in pretium; se regnans dat in præmium.* Et en quoi consistera cette union? Elle consistera à connaître intimement ce divin cœur, à le posséder, à savoir que nous lui plaisons... Savoir cela, fera notre bonheur...

Péroraison. — Tournons-nous, mes Frères, vers le cœur immaculé de Marie, qui, après avoir aimé le cœur de Jésus sur cette terre, lui est maintenant uni au ciel... Prions la sainte Vierge, par la bonté de son cœur maternel, d'offrir nos cœurs au cœur de son divin Fils.

SACRÉ-CŒUR (3e).

Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. (1 Jo. IV, 19.)

Vous n'attendez pas de moi, mes Frères, que je vous expose les principes sur lesquels est fondée la dévotion au sacré Cœur de Jésus, ni que je m'attache à montrer par des raisonnements l'excellence de cette dévotion. Le temps qui m'est accordé ne suffirait pas pour une si vaste matière, que vous avez d'ailleurs méditée et comprise... Je vais me contenter d'épancher avec vous, au pied des autels, les sentiments qui remplissent mon âme, et payer avec vous au cœur de Jésus un modeste tribut d'admiration et de reconnaissance. D'admiration, en méditant l'amour merveilleux dont ce cœur adorable est le foyer toujours ardent; de reconnaissance, en vous excitant et en m'excitant moi-même à rendre au cœur de notre Dieu, autant que nos forces le permettent, amour pour amour. *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

Oui, puisse LE SPECTACLE DE L'AMOUR QU'UN DIEU NOUS TÉMOIGNE, enflammer toujours davantage en nous le feu de l'amour ! Puisse cette méditation, embrasant nos cœurs d'une ardeur nouvelle, réaliser en nous cette aspiration que nous aimons à répéter chaque jour : *Cor Jesu, flagrans amore mei, inflamma cor meum amore tui !*

L'amour, mes Frères, pris dans son acception la plus noble et la plus sublime, est le sentiment qui nous porte à chercher le bonheur de quelqu'un que nous considérons comme un autre nous-mêmes. L'amour digne de ce nom se manifeste par les œuvres. Il donne, il travaille, il souffre pour l'objet aimé. Il fait abnégation de ses propres intérêts et de ses propres jouissances. Il se donne lui-même autant qu'il le peut, afin de s'unir à l'objet de ses affections... De là les différents modes de l'amour : *amour de bienveillance*, qui épanche ses dons ; — *amour de sacrifice*, qui s'immole et s'anéantit ; — *amour d'union*, qui se donne et se communique sans réserve.

Et voilà, mes Frères, j'ai hâte de le proclamer, voilà jusqu'où le Sauveur des hommes a porté l'excès de son amour. *Amour de bienveillance, amour de sacrifice, amour d'union :* c'est la triple flamme qui a consumé le cœur de Jésus.

I.

Lorsque nous parlons de l'amour que ce cœur sacré a nourri pour les hommes, ne nous imaginons pas, mes Frères, qu'il faille nous restreindre à la vie mortelle du Messie et qu'il faille arriver à l'incarnation du Verbe pour voir le commencement de cet amour. Oh non ! Ne l'oublions pas : ce cœur est le sanctuaire de la divinité. En lui, comme dit l'Apôtre, habite corporellement cette divinité même : *Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9.)...

Celui qui nous a aimés par ce cœur, est un Dieu pour lequel il n'y a ni passé ni futur, à l'amour duquel nous pouvons, par conséquent, appliquer les paroles que ce Dieu

adressait lui-même à son peuple par la bouche du prophète Jérémie : *In charitate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans* (Jerem. xxxi. 3). Il me semble que j'entends le divin Sauveur dire à chacun de nous : " Je t'ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi je t'ai attiré dans ma miséricorde. Oui, avant que mon Père eût fait, par sa volonté toute-puissante, jaillir les mondes du néant, alors que, renfermé dans son sein, je partageais avec lui et avec l'Esprit incréé le repos d'une félicité immuable, toi, mon enfant, tu étais déjà l'objet de ma sollicitude et de mon amour. Dès lors nous méditions la parole qui, dans la suite des temps, devait t'engendrer à la vie : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.Dès lors je te voyais. Je voyais ton âme, esprit intelligent et libre, reflet de ma sagesse et de mon indépendance. Je lui prodiguais les trésors de la mémoire et le pouvoir inventif de l'imagination. Je la revêtais d'un corps doué de force et de souplesse; et dans ce corps, je plaçais ton cœur, siège de ta vie, siège de tes affections, centre de tes opérations, et je soupirais déjà : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Mon fils, rends-moi ce cœur que je t'ai donné. Écoute : je te confierai ma loi; place cette loi au milieu de ton cœur. Est-ce trop demander, en retour de ma bienveillance divine envers toi? Et encore, ne pense pas que j'exige une soumission gratuite, sans profit pour toi. Non, j'ai dans mes trésors de magnifiques récompenses. Si tu aimes la justice, tu auras sur la terre la paix de l'âme, bien inappréciable, et plus tard au ciel je t'abreuverai du torrent des délices éternelles. „

Quel sera l'insensé, quel sera le monstre qui résistera à des invitations si paternelles? Qui paiera par l'ingratitude et la rébellion tant de bonté? Ah! pour nous amener à servir Dieu, notre créateur et notre maître, on nous montre parfois son regard scrutateur fixé sur chacun de nous, sondant nos cœurs et nos reins. Pour nous détourner des voluptés coupables, on découvre à nos yeux les

profondeurs de l'enfer et on nous fait voir les tourbillons des flammes vengeresses. Ces motifs de crainte sont puissants : ils doivent suffire à nous maintenir dans la fidélité à nos obligations et nous empêcher de prostituer notre encens à des dieux étrangers. Mais, aujourd'hui, insistons plutôt sur un motif plus noble, et, nous souvenant de la bienveillance de celui qui nous a tout donné, promettons-lui de faire tourner à sa gloire les dons qu'il nous a faits ; promettons-lui de ne jamais abuser des faveurs qu'il nous a prodiguées ; promettons-lui reconnaissance, soumission, fidélité et amour ! *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

II.

Cependant, mes Frères, ce n'est là que le premier degré et la moindre manifestation de l'amour du Verbe de Dieu pour nous.

Inutile de vous redire ici longuement l'histoire de la création du monde et de la formation de l'homme ; inutile de vous raconter comment nos premiers parents, presque au sortir des mains du Créateur, oublièrent par la plus inconcevable des ingratitudes les bienfaits de leur père et transgressèrent les ordres de leur maître par une révolte également inconcevable ; inutile de vous décrire les suites de la sentence de condamnation prononcée contre le père du genre humain et sa race coupable. Venons plutôt à la parole d'amour prononcée dans le même moment par le Verbe de Dieu au sein de l'adorable Trinité. " Pardonnez, dit-il, pardonnez, ô mon Père ; pardonnez les péchés des hommes ; pardonnez-les dans votre infinie miséricorde ! Que voulez-vous, ô mon Père, en réparation des offenses faites à votre suprême majesté ? Acceptez-vous l'immolation de l'homme qui vous serait faite dans un sacrifice véritablement divin ? Acceptez-vous l'anéantissement d'un Dieu par son union avec la chair de l'homme coupable ? J'accomplirai ce sacrifice en ma propre personne ; je me

soumets à cet anéantissement. Et tout cela, je le ferai par amour pour votre créature et pour rendre témoignage à votre nom : *Voluntarie sacrificabo tibi, et confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est* (Ps. LIII, 8).

Et maintenant, mes Frères, franchissez les siècles, et venez contempler l'accomplissement de cette promesse. Entrez dans cette étable; voyez couché sur la paille, au milieu de deux vils animaux, ce pauvre petit enfant. C'est le Verbe éternel, créateur de toutes choses! Sous les misérables langes qui l'enveloppent vous voyez battre son cœur; vous entendez les soupirs de ce cœur qui montent vers les cieux; et, si vous écoutez avec les oreilles de la foi, vous comprendrez le langage que tient à son Père le Verbe qui anime ce cœur de sa vie divine : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Hebr. x, 5-7). Voilà que le sacrifice a commencé.

Cherchez autour de cet enfant-Dieu les splendeurs de la gloire qui lui appartient, vous ne les trouverez pas. Il les a sacrifiées. Si un reflet de cette gloire perce à de rares intervalles le voile épais qui couvre la divinité, c'est pour mieux faire ressortir les ombres dont la divinité s'enveloppe. Jetez un coup d'œil sur la carrière terrestre du Messie : vous n'y trouverez que pauvreté, humiliations, fatigue, calomnies, persécutions. Vous le verrez épanchant en faveur des hommes les trésors de son cœur, trésors de bonté et de miséricorde, et recevant en retour l'indifférence et l'ingratitude. Vous le verrez plein de compassion pour toutes les misères, d'indulgence pour toutes les faiblesses, consumé de désirs pour le salut des hommes et sacrifiant à leur bonheur son temps et ses forces, son repos et ses affections les plus chères. Et lorsque le Rédempteur aura rempli de ses miracles et de sa doctrine la Judée et la Galilée, suivez-le à l'autel de l'holocauste et assistez au spectacle douloureux et grandiose à la fois de l'accomplissement de son sacrifice.

Là, sur le Calvaire, en butte aux sarcasmes et aux blasphèmes, pend, dépouillé de tout, cloué à un infâme gibet, le Verbe fait chair pour le salut du monde. Que reste-t-il à l'Homme-Dieu? Son corps n'est qu'une plaie hideuse: son âme est abreuvée de douleurs; le dernier souffle de la vie est prêt à s'échapper à ses lèvres décolorées et n'est retenu que par un miracle destiné à faire voir que celui qui est là sur la croix, est le maître de la vie. Il a tout sacrifié; il reste seul entre la terre et le ciel, entre la malédiction qui pèse sur sa tête et les outrages incessants qui pendant trois heures retentissent autour de la croix. Et pourtant le désir de souffrir qui est dans son cœur n'est pas satisfait. Sa bouche murmure : *Sitio!* J'ai soif! Il a soif de souffrir encore plus pour la gloire de son Père; il a soif de s'immoler encore plus complètement pour les hommes : il a soif de mourir pour eux. Il mourra donc; et, pour que rien ne manque à son immolation, la lance d'un soldat traversera la poitrine du divin crucifié, et, lui ouvrant le cœur, en fera jaillir quelques gouttes de sang : complément suprême du sacrifice, dernier témoignage de son ineffable amour.

N'entendez-vous pas, mes Frères, une voix qui sort de cette blessure béante? Si autour de la croix résonnent ces paroles du Père éternel : *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Jo. III, 16), n'entendez-vous pas sortir du cœur entr'ouvert de Jésus cette invitation aussi tendre que pressante :*Præbe, fili mi, cor tuum mihi?* Mon fils, donne-moi ton cœur!

Le lui refuserons-nous, mes Frères? Résisterons-nous à cet appel d'un Dieu mourant? Ah! je comprends : donner notre cœur à Jésus, c'est peut-être nous imposer un grand sacrifice. Ce pauvre cœur, nous l'avons donné à la créature... Nous l'avons jeté en pâture aux passions criminelles... Nous l'avons habitué aux jouissances terrestres... Et ce que Jésus demande, ce n'est pas un partage; ce n'est pas un compromis entre le vice et la vertu, entre le plaisir

et le devoir, entre la nature et la grâce : ce qu'il demande, c'est notre cœur tout entier.

Qui sait les inspirations qu'il nous enverra, dit quelqu'un... Qui sait dans quelle solitude il veut nous entraîner, à quelles brillantes perspectives il veut nous faire renoncer? Qui sait quelles persécutions, quelles avanies nous attendent, si nous obéissons à la voix de Jésus, si nous prenons place sous sa bannière?

Oui, mes Frères, il faut de la générosité : j'en conviens. Mais la générosité nous fera-t-elle défaut en présence de la générosité de Jésus? Refuserons-nous de nous sacrifier pour lui, alors que lui, qui était Dieu, s'est sacrifié pour nous? Non, nous ne refuserons pas; et ici, au pied des autels, retentira notre serment : Jésus m'a aimé et s'est livré pour moi; il est juste que je l'aime et que je me donne à lui. *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

III.

Reste à considérer, mes Frères, le dernier effort de l'amour de Jésus, et en même temps le but qu'il a poursuivi en nous comblant de ses bienfaits et en s'immolant pour nous.

La consommation de l'amour, c'est *l'union*. L'union par la similitude, l'union par la présence, l'union par la communication des biens, l'union par la fusion des sentiments et des volontés, l'union de la nature, l'union des cœurs, l'union des âmes.

Eh bien, je le demande, que prétendait le Verbe éternel, lorsqu'il éprouvait pour les hommes les tressaillements d'une tendresse divine? Il voulait les unir à lui, il voulait s'unir à eux; il voulait fondre ensemble, si je puis parler ce langage, l'humanité et la divinité dans le brasier de l'amour. Et qu'a-t-il fait? Il a incliné les cieux et il est descendu. *Inclinavit cœlos et descendit* (Ps. XVII, 10). Il a mis ses délices à vivre avec les enfants des hommes. *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum* (Prov. VIII, 31). Et

pour rapprocher d'eux sa divinité autant qu'il est possible de le faire, il a pris leur nature, une vie, une âme, une chair semblable à la leur, et il a habité parmi nous. *Verbum caro factum est et habitavit in nobis* (Jo. I, 14).

Alors il a reposé entre les bras et sur les genoux d'une mère mortelle. Il s'est confondu dans la foule, où il était entouré de pauvres, de malades, de publicains, de pécheurs. Il guérissait les infirmités du corps et les blessures de l'âme. Il se laissait approcher, considérer, toucher par les hommes. C'étaient là ses délices, les délices de son cœur. *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum.*

Aussi lorsque le moment fut venu où d'après les ordres de son Père il devait sortir de ce monde, il ne voulut point cependant abandonner les hommes ; et, pour demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour contracter avec eux une alliance perpétuelle, il trouva dans son amour un secret merveilleux. Il avait déjà, par l'incarnation, uni la divinité à l'humanité: il saura, si je puis parler ainsi, incorporer à chacun de ses fidèles et son humanité et sa divinité à la fois.

Et à l'heure où il va instituer ce mystère d'amour, voyez comme il multiplie les manifestations éclatantes de sa tendresse envers les hommes. Dans le dernier repas qu'il fait avec ses apôtres avant sa mort, il attire sur son sein le disciple bien-aimé, qui représentait dans cette circonstance solennelle l'humanité tout entière. Il le serre contre sa poitrine ; il lui fait entendre les battements de son cœur; il lui en fait sentir les ardeurs. Puis, prenant le pain, il le rompt et le donne à ses frères, les apôtres. " Prenez et mangez, leur dit-il; ceci est mon corps. „ Il prend de même le calice de vin, le bénit et le leur présente avec ces mots: " Prenez et buvez; ceci est mon sang. „ Il avait dit longtemps auparavant: " Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. „ Et maintenant, pour assurer la perma-

nence dans son Église de ce sacrement d'amour, il ajoute, s'adressant aux apôtres : " Faites ceci en mémoire de moi. „

Partez, puisqu'il le faut, ô Jésus; partez pour le royaume de votre gloire. Vous demeurerez néanmoins avec nous. Vous nous laissez votre cœur: nous pourrons nous unir à lui tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Partez! Vous n'en resterez pas moins pour toujours notre nourriture, notre vie, l'âme de nos âmes.

Il est parti, mes Frères, le Dieu sauveur; il est allé s'asseoir à la droite de son Père: et là, l'amour de son cœur, qui n'est pas encore satisfait, se prépare à nous unir à lui d'une façon plus parfaite que par l'union eucharistique, déjà si précieuse pour nous et si consolante. — Par l'incarnation, le Verbe s'est uni à l'humanité tout entière; par l'Eucharistie il s'unit à chacun de nous. Il y vient à nous, Dieu et homme; mais il y reste invisible, caché sous les espèces sacramentelles. Eh bien, il veut nous admettre à l'union parfaite, il veut que nous le possédions sans voiles. Et voici qu'il nous attend dans les hauteurs des cieux, et là, pour l'éternité, il veut nous faire jouir des délices de sa présence; il veut nous faire participer aux trésors de sa divinité en nous rendant heureux par le même bonheur qui le rend heureux lui-même. *Nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem* (1 Cor. XIII, 12). Là, il découvre aux bienheureux les splendeurs de l'essence divine; là, il leur prodigue les témoignages de sa tendresse; là, il leur communique les secrets de son cœur, de ce cœur où brille comme un soleil la blessure reçue sur le Golgotha et d'où jaillissent les sources de la vie éternelle.

Voulez-vous, mes Frères, vous abreuver au ciel à ces sources délicieuses; voulez-vous jouir de l'union de la gloire dans les bras et sur le cœur de Jésus: commencez dès cette vie à vous unir autant que vous le pouvez à l'objet de votre amour. Unissez-vous à lui par la contem-

plation de ses charmes infiniment puissants... Unissez-vous à lui par l'imitation de ses vertus héroïques... Unissez-vous à lui par la reconnaissance et par le sacrifice... Unissez-vous à lui par la sainte communion surtout... C'est là que vous sentirez le cœur de Jésus battre dans votre poitrine; c'est là que les flammes du cœur de Jésus embraseront votre cœur; c'est là que les affections de son cœur immaculé sanctifieront les affections de votre cœur; c'est là que vous comprendrez combien il vous a aimés et que vous vous écrierez dans l'effusion de votre reconnaissance: *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.*

Péroraison. — O cœur adorable de mon Sauveur, nous avons contemplé les merveilles de l'amour que vous portez aux hommes: amour généreux, amour tout divin et dont notre indifférence seule peut limiter les communications ineffables... Ah! multipliez, Seigneur, nous vous en conjurons, multipliez en notre faveur les témoignages de votre amour. Multipliez-les en faveur de... *(Enumération de l'auditoire.)*

Ah! nous vous le promettons, nous de notre côté nous nous efforcerons de répondre à ce que vous attendez de nous... Nous voulons vous aimer chaque jour davantage... A vous toutes nos actions, à vous toutes nos paroles, à vous tous les mouvements de notre cœur... *O cor, amoris victima, cœli perenne gaudium, mortalium solatium, mortalium spes ultima. Quos abluisti sanguine, venis apertis omnibus, nos intimis recessibus semel receptos contine.* Oui, laissez-nous demeurer dans les replis de votre cœur, ô Jésus! Laissez-nous y vivre sur la terre, et puis y mourir, afin de vivre pour toujours avec vous dans les cieux. Ainsi soit-il.

SACRÉ-CŒUR (4°)

CANEVAS POUR UN AUDITOIRE D'OUVRIERS

Præbe, fili mi, cor tuum mihi. (Prov. xxiii, 5.)

A. Pourquoi honorons-nous le cœur de Jésus par une fête spéciale?

a) En général, parce que ce cœur est le cœur de notre Dieu. — Dieu s'est fait homme, et sa sainte humanité doit être honorée... Nous honorons bien les reliques des saints...

b) En particulier, parce que le cœur est le siège des sentiments. — C'est dans notre cœur que nous *sentons* nos joies, nos craintes, nos tristesses, l'affection que nous avons les uns pour les autres... C'est aussi dans son cœur que Jésus-Christ a éprouvé tous les sentiments qui l'ont animé durant sa vie mortelle : sentiments de miséricorde... d'amour pour nous... Si nous avions le bonheur de voir Jésus au milieu de nous, avec quel empressement nous chercherions à baiser ses mains et ses pieds...

B. Par quoi pouvons-nous honorer le cœur de Jésus?

a) Le cœur de Jésus est le cœur de notre ami. — Celui qui veut honorer son ami, doit d'abord ne pas l'oublier, mais au contraire penser souvent à lui... Prières du matin et du soir...

b) Il doit éviter de contrister son ami... Fuite du péché... Soin de combattre notre défaut dominant: colère, orgueil...

c) Il doit visiter son ami le plus fréquemment possible... Visites au Saint-Sacrement... Processions... Communion fréquente... Zèle à répandre le culte de la sainte Eucharistie... Faire connaître la dévotion au Sacré-Cœur...

Péroraison. — Répondez, mes Frères, aux intentions du divin Sauveur. Vous en serez largement récompensés... *Ego diligentes me diligo* (Prov. viii, 17).

SECONDE SÉRIE

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE LA SAINTE VIERGE

SECONDE SÉRIE

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE LA SAINTE VIERGE

IMMACULÉE CONCEPTION (1°).

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel. (Judith. xv, 10.)

Exorde. — Lorsque la courageuse Judith, après avoir tranché la tête au cruel Holopherne et délivré ainsi son peuple du joug des Assyriens, fut revenue dans les murs de Béthulie, Joachim, le grand prêtre des Juifs, arriva de Jérusalem avec tous les anciens de la nation pour voir cette femme merveilleuse et la féliciter. L'héroïne s'étant présentée à leurs regards, ils s'écrièrent tous d'une voix : Vous êtes la gloire de Jérusalem et la joie d'Israël! Vous êtes l'ornement et l'honneur de notre peuple! Et tout le peuple approuva ces éloges par ses acclamations. Ce cri de joie, ne retentit-il pas aujourd'hui dans l'Église tout entière à l'adresse de Marie immaculée? Ne retentit-il pas tout particulièrement dans vos cœurs, chères congréganistes? Oui, j'en suis sûr; et je ne serai que l'écho de vos sentiments, en développant à la louange de Marie et pour votre propre édification, ces paroles de l'Écriture : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel.*

L'immaculée conception, *notre consolation et notre joie;* — l'immaculée conception, *notre honneur et notre gloire :* — c'est ce que je me propose de vous exposer avec le secours de la Vierge conçue sans péché.

I. — Cette fête est notre consolation.

Je dis d'abord qu'il n'y a point de fête plus consolante pour les chrétiens au milieu des peines de cette vie terrestre et des difficultés que le monde suscite continuellement pour entraver leur vertu.

La puissance d'une mère aimée est certainement le principal appui de la confiance de ses enfants. Savoir que l'on possède dans sa mère un refuge assuré, une protection puissante, une médiation pleine de sollicitude : quoi de plus propre à nous rassurer au milieu même des plus grands périls? Oui, la puissance d'une mère est pour ses enfants la source principale de la consolation et de la joie. Eh bien, chères congréganistes, de quelque côté que nous viennent nos peines, nous trouverons dans l'Immaculée Conception de Marie, si nous savons en profiter, le gage de sa protection et par là même l'assurance de notre bonheur. Que le monde nous accable, — que l'Enfer se déchaîne contre nous, — ou que la justice divine nous glace d'épouvante : recourons à Marie immaculée, et nous verrons nos peines allégées, notre victoire sur le démon assurée, nos inquiétudes et nos alarmes apaisées.

A. Au milieu des misères de la vie. — Je le sais, le monde où nous vivons est fertile en misères; il est riche aussi en déceptions et en douleurs. A peine introduits dans la carrière terrestre, carrière toute d'épreuves, la plupart d'entre nous se sont déchiré les pieds aux épines du chemin... Beaucoup n'ont pu approcher leurs lèvres de la coupe des joies de cette vie mortelle sans goûter aussitôt tout ce qu'il y a d'amer dans ce breuvage... Il en est déjà parmi vous qui gémissent sur leurs affections brisées; il en est qui déplorent la perte ou la diminution sensible de leurs biens; il en est que la calomnie n'a pas épargnés; il en est d'autres que la maladie visite, que la faiblesse native ou la perte progressive des forces fait chanceler... Même ceux auxquels le monde a jusqu'ici prodigué les jouissances, s'attendent d'un jour à l'autre

à voir leur prospérité céder la place aux calamités et aux douleurs... A qui donc recourir? Où trouver la consolation dont notre cœur a besoin? Jetez les yeux sur la Vierge immaculée. Voyez si une douleur lui fut épargnée, si une seule amertume a manqué à ses peines. Pourquoi insister? On la nomme la reine des martyrs; deux fois chaque année l'Église célèbre la fête de ses douleurs. Pourquoi Dieu, qui préserva Marie de la tache originelle, ne l'a-t-il pas exemptée des souffrances qui en sont la suite? Pourquoi la Vierge immaculée doit-elle être la reine des martyrs? Ah! habituons-nous à voir là un décret très sage de la Providence divine. Dieu a voulu nous ménager à la fois un puissant motif de résignation et un motif également puissant d'espérance. Si dans cette vie mortelle Marie immaculée a tant souffert, nous, pauvres pécheurs, pourrions-nous accuser les rigueurs de la divine justice? Si la mère immaculée de notre rédempteur a été sujette aux misères de cette vie, nous qui avons si souvent offensé la bonté infinie, comment oserions-nous formuler une plainte? Mais, d'un autre côté, si nous sentons notre courage faiblir, si nous sommes tentés de repousser loin de nous le calice que la justice de Dieu nous présente, ah! qu'il est consolant pour nous de savoir que notre mère et notre reine a aussi connu la souffrance! Combien son cœur sera plus disposé à compatir à nos maux! Combien elle comprendra mieux les difficultés de notre position! Recourons donc à elle; implorons sa médiation. Marie immaculée sera dans les misères de cette vie notre force et notre soutien, notre espoir et notre refuge.

B. Dans nos luttes contre l'Enfer. — Elle ne sera pas moins notre protectrice et la cause de notre victoire dans les assauts que nous livrent les puissances infernales. En effet, comme le dit l'Apôtre, nous n'avons pas seulement à lutter contre la chair et le sang; mais nous engageons le combat avec les princes des ténèbres acharnés à notre perte. Chacun de nous le sait, et il en est bien peu qui

n'aient à déplorer quelque lamentable défaite. Ah! c'est que le démon est astucieux et perfide ; c'est qu'il nous attaque sans cesse et renouvelle ses tentatives jusqu'à ce qu'il parvienne à lasser notre constance. Il se métamorphose souvent en ange de lumière, et nous trompe, en nous peignant le vice sous les couleurs de la vertu...

Mais que pourrions-nous craindre de ses fureurs? Jetez les yeux sur l'image de Marie immaculée : qu'y voyez-vous? Un hideux serpent enlaçant le monde, et le pied de la Vierge écrasant la tête du reptile. Victoire remportée par Marie dans l'immaculée conception, victoire qui est le gage de la vôtre... Courage donc, ô vous qui êtes tentés. Recourez à Marie, et vous triompherez. Adressez-lui souvent cette belle invocation : *Per tuam sanctissimam virginitatem et tuam immaculatam conceptionem, purissima virgo, purifica corpus meum et animam meam.*

C. Dans nos craintes vis-a-vis de Dieu. — Consolés dans les misères de cette vie mortelle, vainqueurs dans les combats que nous livre l'ennemi du salut, que peut-il encore manquer à notre bonheur ici-bas et à l'assurance du bonheur sans fin, qui doit le couronner un jour? Je le vois : vous portez vers le ciel un regard inquiet; vous croyez voir le juge suprême ouvrant le livre où sont inscrites toutes vos actions et pesant toutes ces actions dans la balance de son inflexible justice. Cette pensée vous ravit le repos. La certitude d'avoir péché, l'incertitude du pardon, l'imperfection de vos bonnes œuvres, vos distractions dans la prière, tout cela vous trouble et vous remplit de frayeur. En vain on vous parle de la bonté de Dieu, de la bonté de Jésus-Christ : l'idée seule que Jésus-Christ sera votre juge, vous glace d'épouvante.

Eh bien, mes Frères, ne serez-vous pas heureux de trouver une médiatrice dont la protection vous est assurée, et qui, infiniment agréable à Dieu, sera en même temps pleine de tendresse et de compassion pour vous? Elle existe, cette créature privilégiée, dans laquelle le

Créateur n'a jamais trouvé l'ombre de la faute la plus légère. Elle existe, et le Très-Haut lui prodigue les noms les plus doux. Elle est sa colombe, son unique, sa bien-aimée. Et qu'est-elle donc pour vous ? Elle est votre mère...

Hâtez-vous de verser dans son sein vos angoisses et vos terreurs; hâtez-vous d'offrir par ses mains au Dieu infiniment juste vos œuvres de pénitence et d'expiation. Demandez-lui de joindre les mérites de sa très sainte vie à vos bonnes œuvres si imparfaites et si misérables. Ce que la Vierge immaculée lui présentera ainsi, Dieu l'acceptera de sa main, comme un don d'un prix inestimable. Vos œuvres, offertes à la majesté suprême au nom de l'Immaculée Conception, seront inscrites au livre des munificences éternelles, et vous en recevrez un jour une abondante récompense (1).

II. — Cette fête est notre gloire.

Mais si parmi les fêtes de Marie il n'en est pas de plus consolante que celle de son Immaculée Conception, c'est aussi de toutes les fêtes de notre divine mère celle qui est pour nous la plus glorieuse.

S'il est vrai que les vertus des enfants font l'honneur des parents, il n'est pas moins reçu dans l'opinion des hommes de faire rejaillir sur toute une postérité la gloire de celui qui en est le chef et l'origine. Tous les jours nous voyons que les enfants se glorifient des richesses, de la puissance, de la beauté, de la vertu de leur mère. Que nous soyons les enfants de Marie, ce n'est pas ce qu'il me faut démontrer en ce jour : vous l'êtes, et par l'ordre de Dieu, qui a donné Marie pour mère à tous les chrétiens, et par un choix tout particulier. Vous êtes les enfants de Marie, et cette appellation seule vous fait tressaillir d'allégresse.

(1) Pour un auditoire de jeunes gens, prendre l'ordre *B, A, C,* parce que les peines, ils les connaissent moins. *(Note du P. Verbeke.)*

Eh bien, sachez-le, de tous les titres de gloire que possède votre mère du ciel, il n'en est aucun qui l'élève davantage, comme fille d'Adam, au-dessus de la terre que son titre d'Immaculée, et l'embellisse davantage aux yeux de Dieu.

A. L'Immaculée Conception comme le plus beau titre de gloire de Marie. — *a) Dans le ciel.* — Il est bien vrai que la maternité divine à laquelle Marie était destinée, fut la source et l'origine de toutes les faveurs dont elle a été comblée, et constitue une dignité qui l'élève infiniment au-dessus des anges, faisant d'elle la reine de l'univers : mais à ne considérer en Marie, je le répète, que la fille d'Adam, il ne se trouve rien en elle qui rehausse davantage la gloire dont elle est environnée que ne le fait son immaculée conception.

Lorsque dans son céleste royaume Dieu repose ses regards de complaisance sur les innombrables troupes des élus, il aime sans doute à les voir parés des dons de la grâce et revêtus des splendeurs de la gloire. Lorsque le cantique éternel retentit sous les voûtes de la sainte Sion, lorsque les vingt-quatre vieillards agitent leurs encensoirs d'or devant le trône de l'Agneau, ces concerts de louange et ces hommages réjouissent le cœur de Dieu. Mais quelque suaves que soient ces voix, quelque resplendissantes que soient les tuniques dont sont revêtus les élus, la science infinie, pour qui tous les temps sont présents, sait et saura toujours que ces élus ont commencé par être des enfants de colère et que le sang du Rédempteur a dû purifier leurs âmes de la souillure originelle et de toutes celles qu'ils y avaient ajoutées. Oui, ni la foi de Pierre, ni l'amour du disciple bien-aimé... Ni les rares élus qui ont été sanctifiés dès le sein de leur mère, saint Jean-Baptiste, le prophète Jérémie...

Cependant, parmi les âmes bienheureuses, il en est une, toute belle, toute pure. Tandis que toutes les autres reconnaissent la miséricorde de Dieu qui les a lavées de la tache

originelle et leur a de plus pardonné leurs fautes personnelles, Marie seule peut bénir la bonté ineffable de son Dieu de l'avoir préservée de toute souillure. Et la voix de Dieu répond avec une complaisance infinie : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Et voilà pourquoi, quand même elle ne serait pas la Mère du Christ, son immaculée conception lui ferait dans le ciel un titre de gloire au-dessus de tous les bienheureux. *Regina sine labe concepta, regina sanctorum omnium.*

Glorifions-nous donc, mes Frères, de ce privilège unique et merveilleux, de ce privilège qui glorifie notre mère au milieu des habitants de la céleste Jérusalem.

b) Sur la terre. — Faut-il ajouter que ce privilège a été sur la terre le plus splendide fleuron attaché à la couronne de la Mère de Dieu? Qu'avons-nous vu, il y a dix ans (en 1854), lorsque la voix du Pontife romain proclama solennellement la vérité dogmatique de l'Immaculée Conception? Tout l'univers catholique tressaillant d'allégresse et célébrant pendant toute une année par des fêtes magnifiques cet heureux événement; les fidèles de tout rang rivalisant de zèle pour témoigner leur dévouement à Marie Immaculée. Et cette démonstration sans égale dans l'histoire de l'Église, qu'était-elle sinon l'éloquent résumé de tout ce que les siècles précédents avaient fait pour la gloire de la Vierge immaculée dans sa conception? Que de congrégations avaient été depuis trois cents ans érigées sous ce titre! Que d'universités avaient fait le serment de défendre toujours la prérogative insigne accordée à Marie! Que de villes, que d'associations, que de diocèses, que de royaumes avaient pris Marie immaculée pour leur patronne spéciale! Le bienheureux Jean Berchmans, cette gloire de la Belgique et de la Compagnie de Jésus, souscrivit avec son propre sang dans la chapelle du Collège Romain l'engagement...

Et si quelques catholiques moins éclairés dans leur piété avaient parfois révoqué en doute cette conception

immaculée, leur témérité même avait été l'occasion de manifestations plus éclatantes en faveur de cette croyance alors pieuse et probable, maintenant certaine et incontestable que Marie a toujours été pure et immaculée.

B. Cette gloire rejaillit sur nous. — Enfants de la Reine conçue sans péché, dites, cette gloire de Marie ne rejaillit-elle pas sur vous? Ne pouvez-vous pas avec une noble fierté montrer aux yeux du monde celle que vous avez choisie pour patronne et pour reine? N'est-ce pas en ce jour surtout que vous vous sentez heureuses de lui appartenir... d'être comptées parmi ces vierges qui seront présentées au roi des rois, à la suite de Marie? *Adducentur regi virgines post eam.* Ah! je vous félicite de cette gloire qui est la vôtre; je vous souhaite de la conserver toujours.

Car comprenez-le bien, le privilège de Marie que vous célébrez maintenant avec tant de joie, serait pour vous un reproche et un remords, si vous veniez jamais à vous rendre indignes d'une mère si pure. Dieu vous préserve de ce malheur! Que toujours Marie, reposant sur vous ses regards, les arrête avec complaisance sur la robe d'innocence dont vous avez été revêtues! Que le Seigneur lui-même puisse toujours dire de votre âme : *Sicut lilium inter spinas sic amica mea inter filias!*

Soyez toujours semblables au lis. Oh! que j'aime à le voir dresser sa fière et blanche corolle, et répandre autour de lui ce parfum si suave dont son calice est rempli. Enfants de Marie, voulez-vous demeurer dignes de votre divine Mère, soyez semblables au lis : *pures comme lui,* de cette pureté délicate que la moindre tache souille et flétrit, qu'un attouchement profane dépouille de son éclat. *Fières comme lui.* Oh! la fierté de l'âme chaste est un bouclier qui la préserve. *Embaumées comme lui,* embaumées du parfum de la piété, du parfum des bonnes œuvres...

Péroraison. — Que ce jour soit donc à jamais pour vous un jour de gloire et de consolation! Il nous montre Marie exaltée dans les cieux et comblée d'honneur sur

cette terre; il nous assure la puissante protection de la Vierge sans tache. Sa conception immaculée sera notre consolation dans nos peines, notre force dans nos combats, notre paix et notre repos dans les inquiétudes et les anxiétés. Et puisque c'est en qualité de notre mère qu'elle nous garantit tous ces biens, renouvelez-lui en ce jour solennel vos serments de filiale dévotion. Dites-lui du fond de votre cœur que vous la choisissez pour votre mère, votre reine, votre patronne et votre avocate... Demandez-lui d'être votre soutien, afin que vous puissiez vivre et mourir en véritables enfants de Marie immaculée.

IMMACULÉE CONCEPTION (2°).

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
(Cant. IV, 7.)

Exorde. — Ces paroles du Cantique des cantiques sont appliquées par l'Église, comme vous le savez, mes Frères, à la Vierge Marie... C'est comme si l'Église nous disait : Lorsque je me représente Dieu le Père, notre seigneur et maître, jetant les yeux sur la mère bénie de son divin Fils, lorsque je me représente le Saint-Esprit la remplissant de tous ses dons, lorsque je me représente la seconde personne de la très sainte Trinité sur le point de prendre dans son chaste sein la nature humaine, il n'est point de paroles que je puisse mieux leur prêter que celles-ci : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* Eh bien, mes Frères, cette adaptation que fait l'Église de ce texte, il est facile de la justifier avec la plus entière certitude. Car le jour si brillant et si splendide qui représente aux yeux de la divinité et aux nôtres la vie et les grandeurs de la reine des cieux, a eu pour aurore l'Immaculée Conception; et c'est au moment de cette conception

immaculée que Marie a commencé à réjouir le cœur de Dieu par cette pureté plus qu'angélique qui n'a jamais subi la moindre altération... Oui, au lieu que tous les autres enfants d'Adam paraissent d'abord devant Dieu comme souillés et objets de sa juste colère, Marie, dès le premier instant de son existence, s'est trouvée digne de toutes les complaisances du Très-Haut, complaisances que l'Église interprète par cet éloge que nous adressons, nous aussi, à son exemple, à notre mère du ciel : Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a point de tache en vous!

C'est de cette *beauté* de Marie que j'ai résolu de vous parler aujourd'hui, persuadé que je ne saurais rien faire de plus agréable à la sainte Mère du Sauveur. Et comme la sainte Vierge est aussi votre mère, à chacun des traits qui composent sa parfaite beauté, je vous rappellerai les devoirs qui en résultent pour vous.

Nous pouvons considérer la beauté d'une âme humaine sous un triple aspect. La *grâce sanctifiante* commence par rendre l'âme belle et agréable aux yeux de Dieu... Les *vertus* que la créature humaine pratique, augmentent cette beauté et en répandent l'éclat sur toute la terre... Enfin, la *lumière de la gloire céleste* achève de parfaire cette beauté et la fait briller pour toute l'éternité...

Eh bien, mes Frères, la sainte Vierge possède cette triple beauté dans un degré qui efface non seulement toute la beauté des hommes et des saints, mais encore toute celle des esprits célestes.

I. — Beauté de la grâce sanctifiante en Marie immaculée.

Nous le savons tous, mes Frères, la grâce sanctifiante, ce don merveilleux qui nous élève à la dignité d'enfants adoptifs de Dieu et nous donne droit à la possession de l'héritage éternel, fut accordée à Adam avec la vie. Malheureusement, notre premier père ne conserva pas ce trésor précieux. Il commit le péché, et par son péché il

perdit pour lui et pour tous ses descendants cette robe d'innocence sans laquelle nulle créature humaine ne peut être agréable aux yeux de Dieu... En considération des mérites de la sainte humanité de son divin Fils, le Père éternel consent, il est vrai, à rendre à l'homme ce vêtement précieux de la grâce à de certaines conditions ; il va même jusqu'à effacer chez quelques-uns, comme chez le précurseur du Messie, dès avant leur naissance et dès le sein de leur mère, la souillure du péché originel : toutefois, il n'en reste pas moins vrai que même ces âmes privilégiées ont été à l'aurore de leur existence dans l'inimitié de leur Dieu. Tous ces élus, même saint Jean-Baptiste, même le prophète Jérémie, doivent dire avec le roi-prophète : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea* (Ps. L, 7).

Une seule créature humaine a été exemptée de cette loi : Dieu n'a pas voulu que la Mère de son divin Fils fût sujette un seul instant à l'empire du péché. Il voulut que son âme existât dès son premier instant toute belle de la grâce sanctifiante: *Tota pulchra es*, et sans la moindre tache: *Macula non est in te.* Il a fait de Marie le lis entre les épines... Il a réalisé en elle ce que le troisième livre des Rois rapporte du trône de Salomon, qui était d'ivoire, et représentait Marie qui devait devenir un jour et rester à jamais le trône de la divinité, le trône du véritable Salomon. Ce trône nous dit l'Écriture, était revêtu de l'or le plus pur; et cet or, comme l'enseignent les Saints-Pères, était la figure de la grâce sanctifiante dont Dieu revêtit l'âme de la sainte Vierge. La voilà donc, la femme bénie qui, par sa conception immaculée, écrasa la tête du serpent infernal en échappant à son domaine... La voilà, la nouvelle Ève qui devait réparer la faute de la première mère du genre humain. La voilà, la verge fleurie d'Aaron... Aussi voyez avec quel respect l'ange Gabriel, ambassadeur envoyé par Dieu, reconnaît en elle au nom de son maître la plénitude de la grâce : *Ave, gratia plena !*

Et cette beauté de l'âme, qu'elle avait reçue en entrant dans la vie, elle la conservera toujours sans la moindre tache. Non seulement le monstre hideux du péché mortel ne pourra la lui ravir un seul instant, mais pas même le plus léger péché véniel ne pourra jamais d'aucune manière en ternir tant soit peu l'éclat. Préservation véritablement unique, puisque l'apôtre saint Jacques nous dit dans la sainte Écriture : *In multis enim offendimus omnes.* Dans la sainte Vierge rien de semblable. Toutes ses actions étaient parfaites, et on pouvait lui appliquer cet éloge du livre de la Sagesse : *Nihil inquinatum in eam incurrit. Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.*

Enfants de Marie, nous ne pouvons nous borner à une stérile admiration de la beauté de l'âme de notre divine mère. Nous aussi, nous avons été revêtus dans notre baptême de ce vêtement brillant de la grâce sanctifiante... Qu'en avons-nous fait ? Avec quel soin l'avons-nous conservé ? Combien de fois notre imprudence, notre insouciance, ne nous l'a-t-elle pas fait perdre ? Combien alors nous avons abreuvé de douleur le cœur de notre bonne mère Marie ! Comme elle a alors prié et supplié le Tout-Puissant de nous accorder encore une fois la grâce de la conversion ! Par un effet de la divine miséricorde, nous avons pu nous réconcilier avec lui et laver nos iniquités dans le sang de Jésus-Christ... La robe d'innocence nous a été rendue... Promettons à notre Dieu, devant la mère immaculée de son divin Fils, que nous ne retournerons plus à nos errements passés. S'il ne nous est pas donné d'échapper à tout péché véniel, renonçons du moins, par amour pour Marie et pour pouvoir dire que nous l'imitons quelque peu, à ces péchés véniels volontaires et délibérés que nous commettons si souvent et si facilement. Par-dessus tout, nourrissons dans notre cœur une aversion profonde du péché mortel. D'enfants de Dieu le péché mortel ferait de nous aux yeux de Dieu des monstres

affreux, esclaves du démon, esclaves volontaires de celui dont Marie a écrasé la tête dans sa conception immaculée. Quelle infamie ce serait ! Quelle honte !

Mais non ! Avec le secours de la grâce, nous vous promettons, ô Marie, de fuir les occasions du péché et de résister aux tentations... Nous voulons, à votre exemple, être agréables à notre créateur, à notre sauveur, et mériter d'être appelés vos enfants...

Soyez en sûrs, mes Frères : ces résolutions réjouissent le cœur de Marie. Du haut du ciel, elle vous promet son assistance, pour que vous les mettiez à exécution... Toutefois, si vous voulez l'imiter véritablement, il est une seconde beauté que vous devez tâcher d'obtenir, la *beauté des vertus.*

II. — Beauté des vertus en Marie immaculée.

Lorsque les Saints-Pères considèrent la vie merveilleuse de la sainte Vierge, ils contemplent avec des ravissements ses éminentes vertus. Les uns admirent combien ont brillé en elle les vertus théologales : comment sa vive foi a vu dans le message de l'ange Gabriel la parole de Dieu même... Comment sa ferme espérance lui faisait attendre avec une entière assurance la réalisation des promesses divines... Comment sa brûlante charité lui faisait aimer son Dieu de toutes les forces de son âme et ressentir pour la pauvre race humaine une affection insondable...

D'autres écrivains ecclésiastiques, après avoir mentionné les principales vertus morales, s'attachent à montrer comment Marie les a toutes pratiquées dans leur perfection. C'est ainsi qu'ils nous font remarquer combien l'humble Marie, au moment même où sa cousine Élisabeth, sous l'action du Saint-Esprit, la proclame mère de Dieu et bénie entre toutes les femmes, s'abaisse devant la divine majesté, en ne prenant dans sa réponse que le titre de servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ...* Ils font ressortir son obéissance, par laquelle elle fut toujours

soumise non seulement aux ordres de Dieu, mais encore à ceux d'un empereur païen, et nous la montrent exécutant pour obéir à ce prince un long et pénible voyage... Sa confiance en Dieu est éclatante lors de la fuite en Égypte... Sa patience paraît dans les mille traverses et dans les peines continuelles qui ont rempli toute sa carrière terrestre... Son abnégation est admirable, lorsque son divin Fils lui déclare qu'il va se séparer d'elle pour commencer sa vie apostolique... Je ne parle pas de son angélique modestie, de sa prudence, de sa générosité, de son héroïque constance au pied de la croix du Sauveur...

C'est surtout saint Ambroise qui se plaît à nous mettre devant les yeux les vertus de Marie, celles tout spécialement qu'elle a eu l'occasion de pratiquer dès ses plus jeunes années. Écoutons le saint docteur. Marie, dit-il, n'avait pas seulement la pureté du corps, mais encore celle de l'âme. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses pensées, réservée dans la conversation, et plus portée à la lecture. Elle mettait sa confiance, non dans les biens incertains de ce monde, mais dans l'intercession des pauvres. Elle s'appliquait au travail, et s'habituait à avoir Dieu, et non les hommes, pour appréciateur de sa conduite. Elle ne faisait de mal à personne, et se montrait bienveillante à l'égard de tous. Elle avait du respect pour les vieillards, n'était pas envieuse avec ceux de son âge, fuyait la vanité, suivait en tout la raison et se laissait conduire par l'amour de la vertu. A-t-elle jamais fait de la peine à ses parents, quand même ce ne serait que par un simple mouvement des yeux? A-t-elle jamais été cause d'un différend avec ses proches? A-t-elle jamais méprisé les malheureux, raillé les infirmes, négligé les pauvres? Tout son extérieur était, pour ainsi dire, le miroir de son âme et l'expression de ses vertus. Comme une belle habitation se reconnaît à la façade, alors que celle-ci est tout entière illuminée par les flambeaux qui éclairent les appartements intérieurs : ainsi les vertus

de notre âme, comme autant de brillants flambeaux, doivent percer les parois matérielles du corps qui l'entoure et répandre au dehors leur éclat.

Voilà, mes Frères, d'après saint Ambroise, quelle était la beauté de Marie pendant sa jeunesse. Ajoutons à ce tableau que cette beauté par la vertu recevait tous les jours en Marie de nouveaux accroissements et que sans cesse de nouvelles vertus venaient s'ajouter aux précédentes. La sainte Vierge a de cette manière réalisé pleinement ce qui est dit en général au quatrième chapitre du livre des Proverbes : *Justorum autem semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem.* Puisse-t-il en être ainsi de vous! Car si cette même beauté, la beauté par les vertus, vous l'avez déjà compris, mes Frères, est exigée de tous les chrétiens, c'est aux enfants de Marie, c'est aux congréganistes que s'adresse tout spécialement cette recommandation de Notre-Seigneur : *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* Il faut que partout où vous vous trouviez, ceux qui vous voient puissent reconnaître en vous des enfants de Marie. Il faut qu'on reconnaisse en vous cette qualité en voyant vos rapports avec vos supérieurs, votre respect, votre docilité, votre gratitude pour les bienfaits reçus... Il faut qu'on la reconnaisse en voyant votre conduite à l'égard de vos égaux, votre serviabilité, votre charité, le caractère habituel de vos conversations... Et lorsque vous êtes seuls, oh! qu'alors votre ange gardien puisse toujours, toujours, entendez bien, dire de chacun de vous : Voici un enfant de Marie, un enfant qui imite la pureté de sa mère, digne d'appartenir à celle que l'Église salue par ces sublimes paroles : *Tota pulchra es et macula non est in te!*

III. — Beauté de la gloire céleste en Marie.

Il nous reste, mes Frères, à admirer dans la sainte Vierge une troisième beauté. Si pendant sa vie mortelle

elle a brillé... de quel éclat n'est-elle pas environnée maintenant dans les demeures éternelles? L'apôtre saint Jean nous la décrit dans l'Apocalypse sous l'image d'une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Ce soleil, c'est la gloire même qui est propre au Christ, car le même saint Jean nous dit au même livre, en parlant de la lumière qui éclaire la Jérusalem céleste : *Civitas non eget sole... et lucerna ejus est Agnus...* Voilà donc Marie revêtue de la gloire du Fils de Dieu. Quelle splendeur! Le texte de l'Apocalypse ajoute qu'elle a la lune à ses pieds. Pourquoi? La lune symbolise le changement. *Nam stultus sicut luna mutatur*, dit la sainte Écriture (Eccli. xxvii, 12). La gloire de Marie, au contraire, est une gloire immuable... Et dans la couronne de douze étoiles qui entoure sa tête, les Saints-Pères voient la récompense de ses différentes vertus...

Telle est l'idée que nous donne saint Jean de la souveraine beauté qui résulte pour la Vierge immaculée de sa glorification au ciel. *Signum magnum apparuit in cœlo,* dit-il. Ajoutons, pour compléter ce tableau, que toute la cour céleste glorifie dans un concert unanime de louanges l'immaculée Mère de Dieu. Les anges la proclament admirable, pour avoir surpassé dans un corps de chair la pureté angélique, et la saluent du nom de reine : *Regina angelorum.* Nos premiers parents, Adam et Ève, et avec eux tous les patriarches, contemplent avec reconnaissance et dans un saint ravissement cette Vierge qui est sortie de leur race et qui a donné un sauveur au genre humain. *Regina patriarcharum,* tel est le cri qui s'échappe de leur cœur. Le saint roi David se prosterne devant cette fille bénie dont il a dit dans ses psaumes : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate.* Le prophète Isaïe vénère avec tout le chœur des prophètes la Vierge privilégiée dont il a annoncé le miraculeux enfantement... Les apôtres, les martyrs et les confesseurs la proclament leur reine... Les vierges lui font hommage

de leurs palmes et de leurs couronnes... Oui, toute la cour céleste chante ses louanges : *Tota pulchra es, regina sine labe concepta!*

Pouvons-nous dès ici-bas nous associer à cette glorification de notre Mère du ciel? Sans aucun doute. Et comment le ferons-nous? Par notre dévotion pour elle et par la beauté du culte dont nous voulons l'honorer. Oui, comme Marie est honorée et fêtée dans le ciel, ainsi ses serviteurs doivent l'honorer et la fêter sur la terre. Que l'on élève donc au Très-Haut des temples et des autels en l'honneur de Marie. Que l'on organise sous son patronage de saintes congrégations. Que l'on réunisse pour ses solennités des fleurs choisies. Que l'on fasse brûler en son honneur la cire la plus pure et l'encens le plus délicieux. Que l'on mette à contribution pour la glorifier toutes les ressources de la poésie et de la musique... Vous avez compris ce devoir, chers congréganistes. Voilà pourquoi vous mettez tant de zèle à orner la statue de votre divine Mère; voilà pourquoi vous célébrez ses fêtes avec tant de splendeur; voilà pourquoi vous faites entendre en son honneur de si beaux cantiques... Marie est contente de vous. Elle vous regarde avec une affection maternelle; et tous vos efforts pour l'honorer publiquement par de dignes témoignages de vénération et de respect, elle en garde avec soin le souvenir, afin de les faire valoir en votre faveur auprès du souverain juge.

Cependant, ne l'oubliez pas : ces démonstrations extérieures auraient peu de prix à ses yeux, si la dévotion intérieure ne venait s'y joindre. Elle veut que ses enfants ressemblent par ce côté à leur céleste mère, de laquelle il a été dit: *Omnis gloria ejus ab intus*... N'allez pas croire que je dise ceci parce que je doute de votre piété. Oh non! Car vous avez donné de votre piété ces jours-ci des preuves manifestes.

Péroraison. — Et maintenant, pour couronner toutes ces festivités, pour en assurer les fruits dans l'avenir, vous allez solennellement renouveler tous ensemble votre acte

de consécration à Marie. Agenouillés devant son trône, vous lui direz du fond du cœur : Sainte Marie, mère de Dieu et vierge... *(Paraphrasez.)*

IMMACULÉE CONCEPTION (3°).

ALLOCUTION A LA MESSE DE COMMUNION (JEUNES GENS).

Ego diligentes me diligo. (Prov. VIII, 17.)

Célébrer la fête d'une mère, se réjouir avec elle à l'anniversaire des événements heureux qui embellirent son existence, c'est un des plaisirs les plus purs que puisse goûter le cœur d'un enfant. J'en appelle à votre expérience, Messieurs... De tous les jours que vous avez passés sous le toit paternel, en est-il qui aient laissé dans vos âmes un plus délicieux souvenir? Ah! j'en suis sûr, vous étiez rayonnants de bonheur, lorsque, pressés autour de votre mère, vous lui offriez vos vœux et que vous recueilliez d'une oreille avide les paroles que lui dictait en ce moment son affection pour vous.

Ce que l'on aime à faire pour sa mère selon la nature, vous le faites aujourd'hui pour votre mère selon la grâce. Et voilà pourquoi, en ce beau jour consacré à son immaculée conception, vous venez devant son trône lui présenter vos hommages et demander en retour de célestes faveurs. Vous serez exaucés. Oui, la Vierge immaculée, à laquelle l'Église prête ces paroles attribuées par l'Écriture à la Sagesse éternelle : *Ego diligentes me diligo,* Marie paiera de retour votre tendresse filiale. Déjà elle ouvre les trésors de bénédictions dont elle a été constituée la dispensatrice.

Laissez-moi vous dire comment je comprends ces témoignages réciproques d'affection que vous échangez en ce jour

avec la Vierge immaculée. Je serai ainsi l'interprète de vos sentiments et l'interprête des intentions de votre mère...

Vous venez, ce me semble, adresser à la Vierge immaculée *trois paroles* qui lui réjouissent le cœur, et Marie à son tour vous fait *trois promesses,* preuves frappantes de son inépuisable bonté.

I.

Vous lui dites d'abord : Je crois !

Je conclus ceci des multiples actes de foi que vous avez déjà exercés ce matin en son honneur. Car voyez : en entrant dans ce sanctuaire, vous avez marqué vos fronts avec l'eau sainte au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Vous croyez donc à l'auguste mystère d'un Dieu en trois personnes. Vous avez fléchi le genou devant cet autel : vous croyez donc que le Fils de Dieu réside, caché sous les espèces sacramentelles, dans cet humble tabernacle. Je vois la table eucharistique préparée pour vous : vous croyez donc que votre Rédempteur va se faire la nourriture de vos âmes. Et vous le croyez si fermement que vous êtes venus ici avant tout pour participer à ce banquet céleste. Et pourquoi faites-vous cela aujourd'hui? Parce qu'aujourd'hui l'Église catholique, apostolique et romaine célèbre l'immaculée conception de Marie. Vous croyez donc avec toute l'Église que la Vierge bénie, la divine mère du Sauveur, a été conçue sans tache, alors que toutes les créatures humaines, descendant d'un père coupable, contractent dès le premier instant de leur existence la souillure du péché originel. Ce privilège unique de l'incomparable mère de Jésus, vous le croyez sur la parole infaillible du vicaire de ce même Jésus-Christ, qui, il y a dix ans (c'est-à-dire en 1854), proposait cette vérité au monde catholique. Heureux jeunes gens, qui conservez cette foi au milieu d'un siècle de rationalisme et d'indifférence, et qui professerez bientôt votre foi aux yeux de l'univers comme vous la professez ici...

Écoutez maintenant la promesse que vous fait Marie, en réponse à votre protestation de foi. *Ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua* (Luc. XXII, 32). O mon fils, dit-elle, à chacun de vous, j'ai demandé au Seigneur que ta foi ne faiblisse point. Mais si tu veux y persévérer à jamais, attache-toi chaque jour davantage au centre de l'unité catholique, à ce pontife suprême qui a proclamé le dogme de ma conception immaculée. Respecte ses décisions, obéis à sa voix, défends son autorité : et, je t'en donne l'assurance, tu conserveras intact le trésor de ta foi.

II.

Cependant je vous entends adresser à Marie une seconde parole, Messieurs; ou plutôt, un soupir s'est élancé de votre cœur : J'ESPÈRE!

Comprenant les dangers qui menacent votre jeunesse, vous avez senti le besoin de trouver un guide et un soutien. Ballottés au milieu des écueils de l'océan orageux de ce monde, comme le dit saint Bernard, vous avez tourné vos yeux vers la radieuse Étoile de la mer; vous avez invoqué Marie. *Respice stellam, voca Mariam.* Et qu'espérez-vous donc de la bonté de Marie? Vous le dites dans ces simples mais sublimes invocations que l'Église vous a enseignées. Vous espérez que le souverain juge, si vous avez eu le malheur de tomber dans quelque faute, se laissera fléchir par ses prières et vous accordera la grâce d'une sincère conversion. *Refugium peccatorum, ora pro nobis*, lui dites-vous. Vous espérez encore qu'elle versera sur vous dans toutes vos peines le baume des consolations célestes; car je vous entends jeter vers elle ce cri de vos âmes attristées : *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis!* Vous implorez son secours pour le temps de la maladie, en lui disant : *Salus infirmorum, ora pro nobis.* Vous espérez des victoires éclatantes sur les ennemis de votre foi, de votre innocence, de votre honneur de chrétiens; et, à cet

effet, vous invoquez Marie et vous lui dites : *Auxilium christianorum, ora pro nobis.*

Messieurs, lorsque vos supplications montent ainsi vers les cieux, savez-vous ce que Marie répond à votre prière? Elle vous dit ce que le Seigneur disait jadis à Josué : *Confortare et esto robustus... et ego ero tecum* (Deut. xxxi, 23). Sois sans crainte, dit-elle à chacun de vous, car je suis avec toi. Quel encouragement, Messieurs, ne renferment pas ces paroles, et quelle assurance ne donnent-elles pas? Quand la Vierge immaculée est avec nous, quel ennemi est plus fort que nous? — Le démon? Mais celle qui nous protège est la nouvelle Ève, qui par sa conception sans tache écrasa la tête du serpent infernal. — Le monde? Mais n'avons-nous pas dans Marie un sûr asile? N'est-elle pas cette tour de David qui résiste à tous les assauts? — La chair enfin? Mais que puis-je avoir à craindre, si je m'abrite sous le manteau de la Vierge des vierges, et si dans ma détresse je ne cesse de répéter avec confiance : « Par votre très sainte virginité et votre immaculée conception, ô très pure vierge Marie, purifiez mon corps et mon âme? »

III.

Est-ce tout, Messieurs? Vous contenterez-vous de ces deux paroles? Oh non! vous en aurez une troisième pour réjouir le cœur de votre divine mère. Vous direz à Marie : JE VOUS AIME!

O douce parole! Puisse-t-elle se trouver souvent dans vos prières! Dites souvent à la sainte Vierge : Je vous aime... Car si vous êtes fidèles à lui protester de votre amour, vous éviterez tout ce qui pourrait lui déplaire... Si vous tenez à pouvoir dire que vous aimez la sainte Vierge, vous ne prostituerez pas votre amour à des créatures qui ne méritent pas le don de votre cœur... Si vous aimez Marie, vous la défendrez, vous l'invoquerez; vous aimerez et vous adorerez son fils Jésus; vous aimerez les hommes, vos

frères en Jésus, et vous les aimerez de cet amour de charité qui souffre tout, qui donne tout, qui se sacrifie lui-même tout entier. Voilà la portée de cette parole : Vierge immaculée, je vous aime.

Et votre bonne mère Marie, que peut-elle vous répondre? Ah! il n'est qu'une réponse à l'amour, Messieurs : l'amour lui-même. *Ego diligentes me diligo.* Eh bien, cette réponse, Marie vous l'adresse. " Mes enfants, vous dit-elle avec une divine tendresse, je vous aime. Vous avez admiré l'amour de votre mère selon la nature. Vous savez de quels soins elle a entouré votre enfance, avec quelle sollicitude elle a veillé sur votre jeunesse, avec quel dévouement elle a soulagé vos maux, avec quelle indulgence elle a supporté vos défauts, avec quelle tendresse elle a compati à vos peines. Vous savez combien votre avenir lui cause de soucis. Eh bien, tout ce que votre mère a fait pour vous, je le ferai; ce qu'elle n'a pu exécuter, je l'accomplirai. Lorsque vous aurez à combattre les ennemis de votre âme, je serai avec vous; lorsque vous aurez à souffrir, je vous consolerai... Si vous avez le malheur de tomber dans le péché, je prierai pour vous... Partout, toujours, je serai votre appui, et, au terme de votre carrière terrestre, je serai là pour assurer votre félicité. „

Et maintenant, pour prouver votre foi, pour témoigner de votre espérance, pour sceller ce pacte d'amour qui vous unit à Marie immaculée, venez! Mangez le pain, buvez le vin qu'elle vous a préparés. *Venite, comedite panem et bibite vinum quod miscui vobis* (Prov. IX, 5). Ce pain, c'est le corps de son divin Fils; ce vin, c'est le sang très pur que le Sauveur a reçu d'elle et qu'il a versé pour la rédemption du monde. Approchez donc, Messieurs; et, en recevant la divine Eucharistie, redites ces paroles : *Je crois, j'espère, j'aime.* Dites-les à Jésus, lorsqu'il reposera dans votre poitrine, dites-les à Marie immaculée; et qu'elles soient toujours la règle de votre vie, comme elles sont dès à présent le gage de vos victoires!

IMMACULÉE CONCEPTION (4°).

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. (Ps. XLIV, 14.)

Exorde. — C'est bien à propos du mystère que nous célébrons en ce jour que cette parole du psalmiste peut être appliquée à Marie, l'immaculée conception étant le premier titre de la sainte Vierge à la gloire et cette gloire étant tout intérieure... Attachons-nous à considérer cette gloire dans notre mère du ciel, et cherchons à quelles conditions elle veut la partager avec ses enfants.

I. — Gloire intérieure de Marie.

A. Au premier aspect, il semble étrange que l'on applique cet éloge à Marie. Comment, se dit-on, ramener à une gloire tout intérieure la gloire de celle qui est la reine du ciel et de la terre, la gloire de celle que l'Église proclame la glorieuse souveraine élevée par sa dignité de mère de Dieu au-dessus des astres : *O gloriosa domina, sublimis inter sidera,* la gloire de celle qui a dit d'elle-même que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse : *Beatam me dicent omnes generationes,* et qui reconnaît elle-même que Dieu l'a exaltée : *Exaltavit humiles?* C'est, mes chères congréganistes, qu'il faut distinguer trois choses dans la gloire. Le cardinal Hugues définit la gloire : *Clara cum laude notitia,* et Cassiodore l'avait définie avant lui : *Bonorum actuum frequentata laudatio.* Il y a donc trois choses dans la gloire : il y a d'abord la louange; puis, en second lieu, il y a l'éclat; mais il y a aussi le principe de cet éclat, en d'autres termes, l'objet de cette louange. Appliquons cela à la Vierge immaculée. Au moment où je vous parle, tout l'univers catholique proclame et chante son incomparable privilège... Les anges du ciel... C'est la louange, et cette louange est éclatante, car elle se produit partout... Nous avons donc déjà *clara notitia, frequentata*

laudatio. Tout cela, je le sais, est public, extérieur : mais qu'est-ce qui est cause de cette louange et de cet éclat? Marie est glorifiée par les anges et par les hommes uniquement parce qu'elle est agréable à Dieu plus que toute créature, et elle n'est si agréable à Dieu que parce que son âme est le pur miroir des perfections infinies, c'est-à-dire parce que son âme est ornée de toutes les vertus. Nous sommes donc autorisés à dire : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus.*

B. Pour vous expliquer en détail cette gloire de Marie immaculée, il me faudrait parcourir, chères congréganistes, toute la vie de la sainte Vierge... Je me bornerai à trois points qui ont été pour Marie des titres tout particuliers à la gloire : son innocence, — son union avec Dieu, — son humilité.

a) Innocence. — Innocence parfaite, jointe à une prudence consommée. Elle est conçue sans péché ; et malgré cela, elle se défie d'elle-même, se cache dans le temple, mène à Nazareth une vie retirée... tremble à l'aspect d'un ange... Aussi le Verbe de Dieu se plaît dans le cœur de Marie et s'unit à elle d'une manière ineffable...

b) Union avec Dieu. — Marie marche continuellement en la présence de Dieu... Elle n'a dans le cœur qu'une seule préoccupation : *Domine, quid me vis facere?* et sur les lèvres qu'une seule maxime : *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper* (Ps. XVIII, 15). Cette conformité à la volonté de Dieu, elle la montre partout, dans les peines comme dans les joies, au milieu des blasphèmes qui retentissent autour de la croix de son divin Fils comme lorsqu'elle est consolée par le chant des anges...

c) Humilité. — Et puis, malgré ces privilèges, malgré sa dignité, malgré la conscience qu'elle a de ses vertus et de ses mérites, Marie est humble... Elle s'efface, elle se cache... Voilà pourquoi le Tout-Puissant s'incline vers elle... *Qui se humiliat, exaltabitur.*

II. — Vie intérieure, source de notre gloire.

Appliquons maintenant, chères congréganistes, ces pensées à nous-mêmes, et voyons comment nous pourrons mériter d'avoir part à la gloire de Marie immaculée. Je résume tout en un mot : cette gloire sera la nôtre, si nous savons mener une *vie intérieure*. C'est bien le moment de vous recommander la vie intérieure, maintenant que la vie extérieure, la vie au dehors, la vie évaporée, tient tant de place dans l'existence de presque tous nos contemporains. Tout nous porte au dehors : le mouvement des affaires, le tourbillon du plaisir, la manière même dont on s'acquitte d'ordinaire des occupations les plus sérieuses... En quoi consiste donc la vie intérieure ? Elle consiste à faire en sorte que dans notre conduite tout soit réglé par des considérations puisées au dedans de nous-mêmes dans la foi. Mener une vie intérieure, c'est vouloir que la foi soit tout dans le principe de ses actions, dans leur mobile, dans la manière dont on fait ses actions, dans le milieu que l'on affectionne pour y vivre.

A. Le *principe* de nos actions doit être l'amour de Dieu, la divine charité... Elles doivent toutes être vivifiées par la grâce sanctifiante... Sans cela nos actions seraient mortes... Pour cela, notre plus grand soin doit être de conserver l'état de grâce et d'augmenter cette grâce en nous... Nous avons vu comment agissait la Vierge immaculée. Faisons-nous de même?

B. Le *mobile* de nos actions doit être intérieur, c'est-à-dire résulter des rapports de notre âme avec Dieu... Au contraire, les mobiles extérieurs sont : la vanité, la cupidité, l'ambition mondaine, les affections terrestres... Tant que ces mobiles l'emporteront, nous n'aurons pas la vie intérieure...

C. Les influences. — Mais il ne suffit pas que le principe et le mobile de nos actions soient dans la foi. Nous devons encore prendre garde de nous laisser *influencer* par les objets extérieurs, par tout ce qui nous entoure en ce

monde... Nous ne devons vouloir subir qu'une influence : celle de la grâce qui parle au dedans de nos âmes. Toutes les autres influences, soit qu'elles nous viennent directement de l'extérieur, soit qu'elles passent par notre propre nature pour nous attirer vers le tourbillon des objets terrestres, doivent rester sans action sur nous... Influence de la crainte, influence de la sympathie naturelle, influence du respect hnmain... Influence de la défiance, de l'ennui, du découragement... Influence des peines, des revers temporels, des déceptions... Tout cela, nous devons nous en affranchir. Sans quoi, nous n'aurons pas la vie intérieure ; ou, si nous la possédons, nous ne la conserverons pas.

D. Le milieu. — Enfin, si nous aimons vraiment cette vie intérieure, nous tâcherons de la conserver, en nous éloignant de tout ce qui dissipe, de tout ce qui distrait notre pensée de Dieu et nous écarte de lui... En cette matière tout n'est pas possible également à tous... On peut se voir contraint par sa position de fréquenter le monde, d'y vivre, d'y entretenir des relations... Mais malgré cela, les tendances du cœur doivent nous porter vers la solitude, vers le calme, vers la retraite... Si le contraire se produisait dans nos tendances, nous vivrions bientôt d'une vie tout extérieure... Ce serait nous éloigner complètement des exemples que nous donne la Vierge immaculée... Ne voulant pas mener la vie intérieure, nous n'aurions aucun droit à la gloire qui y est attachée.

Péroraison. — Tâchons donc de bien comprendre ces vérités, de nous les rendre familières et de les faire entrer dans la pratique de notre vie. Prions la sainte Vierge de nous aider à conserver soigneusement en nous la grâce, qui est le principe de la vie intérieure, et de notre côté, efforçons-nous de développer cette vie en nous, afin de partager dans le ciel la gloire que cette vie intérieure a procurée à Marie.

IMMACULÉE CONCEPTION (5°).

Dominus possedit me in initio viarum suarum.

(Prov. VIII, 22.)

Exorde. — Je crois inutile, mes Frères, de développer longuement devant vous en quoi consiste le dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge... Ce que je veux vous faire remarquer, c'est que le privilège glorieux dont Marie a été l'objet et que nous célébrons en ce jour, n'a été qu'une première manifestation de l'économie toute particulière de la divine Providence à son égard. Ce qu'il y a dans la sainte Vierge d'admirable et d'unique, c'est l'union étroite qui a toujours existé entre elle, pure créature, et le Dieu tout-puissant... A cette possession de la créature par Dieu a répondu la possession de Dieu par la créature, sur cette terre d'abord, et puis dans la gloire...

Arrêtons notre attention sur cette double union, et voyons les conséquences qui en découlent pour nous.

I. — Comment Dieu a possédé Marie.

Lorsque nous parlons de la possession de la créature par Dieu, il est évident qu'il ne s'agit pas de la possession de *domaine*. En ce sens, Dieu possède aussi bien les démons et les réprouvés qu'il possède les saints... Il s'agit de la *possession par l'amour*, c'est-à-dire de cette possession par laquelle Dieu est dans une âme dans laquelle il ne trouve rien qui mérite sa colère et qu'il se plaît à mettre en quelque façon en participation de sa propre divinité... C'est ainsi qu'il possédait Adam et Ève avant leur péché... Il y a dans cette possession de la créature par Dieu trois phases : *l'occupation, la conservation, l'action*. En chacune de ces trois phases la possession de Marie par Dieu a été portée au plus haut degré de perfection.

A. Occupation. — A leur entrée dans la vie, tous les hommes se trouvent sous l'empire du démon, en punition

du péché d'Adam, en ce sens qu'ils sont privés de l'amitié de Dieu et de tout droit à l'héritage céleste; en ce sens encore, que le démon exerce sur eux une action particulière dans les limites fixées par Dieu... Dieu cependant ne voulut pas que la mère de son divin Fils fût soumise à la loi commune... Il prit donc possession de l'âme de Marie au moment même où cette âme fut créée. Il lui communiqua la grâce sanctifiante, et cela dans un degré qui surpasse tout ce que les anges eux-mêmes peuvent comprendre... Voilà pourquoi Marie peut dire : *Dominus possedit me in initio...*

B. Conservation. — Mais l'union qui s'établit entre Dieu et l'âme humaine par l'infusion de la grâce sanctifiante, telle qu'elle a lieu pour nous par le baptême ou par un autre sacrement, ou encore par un acte de charité parfaite, n'est pas indissoluble. Le péché mortel peut entrer dans cette âme, et alors il brise ce lien; le péché véniel le relâche... Le péché véniel délibéré est un acheminement vers le péché mortel... Reste le péché véniel indélibéré, qui est un effet de notre dissipation, de notre négligence, de notre faiblesse. Nous pouvons l'éviter jusqu'à un certain point; mais nous ne pouvons l'éviter entièrement... Marie a eu ce privilège... *Tota pulchra.*

C. Action de Dieu. — Mais il ne suffit pas à Dieu de conserver l'âme humaine dans son amitié... Il la travaille, pour la rendre de plus en plus parfaite. *Ambula coram me, et esto perfectus* (Gen. xvii, 1), dit-il à chacun de nous, comme il le disait jadis à son serviteur Abraham... Ce travail est celui du progrès dans la vertu, du détachement de plus en plus complet de toutes les jouissances terrestres, enfin de la consommation par le sacrifice... Voilà ce que Dieu opère en Marie.

a) Il fait de la sainte Vierge le modèle des enfants, le modèle des jeunes filles, le modèle des épouses et des mères... Et chacune de ces faveurs se multipliait à cause de la fidélité de Marie...

b) Il tient l'âme de Marie dans le creuset des tribulations pendant toute la vie de Jésus...

c) Il veut que, même après l'ascension de Jésus, elle se résigne à rester dans cette vallée de larmes, privée de la présence sensible de son divin Fils, sevrée des consolations divines... Et c'est lorsque l'âme de Marie a été amenée par cette action de Dieu à n'avoir plus rien de terrestre, que cette sainte âme se détache de son corps, subissant ainsi, à l'exemple de Jésus lui-même, une loi imposée à notre nature déchue, mais sans que cette soumission lui communique la plus légère tache... Enfin ce corps et cette âme sont derechef réunis ensemble pour toujours, et Dieu fait à Marie un trône un peu au-dessous du sien...

II. — Comment Dieu veut-il posséder notre âme?

Vous l'aurez déjà compris, mes Frères : ce que nous avons dit de Marie, s'applique également à nous dans une certaine mesure. En nous également doit se réaliser cette possession de l'âme par Dieu... Dieu, il est vrai, ne nous a pas exemptés du péché originel : mais il a pris possession de nous par le baptême... Il veut nous conserver comme son bien... Il veut opérer en nous ce travail de perfection toujours plus grande que je vous ai montré en Marie. Nous n'avons pas, je le sais, ce privilège unique de la préservation parfaite de toute faute... Mais, d'un côté, Dieu nous offre toutes les grâces nécessaires pour répondre à ses vues sur nous, et il est prêt à les augmenter sans cesse, si nous sommes fidèles; d'un autre côté, nous avons Marie qui intercède pour nous... Hélas! combien ne répondent pas aux desseins de Dieu.

Pour rendre nos considérations plus pratiques, distinguons trois catégories de personnes : celles qui disputent à Dieu la possession d'elles-mêmes; — celles qui entravent l'action de Dieu dans leur âme; — celles enfin qui s'abandonnent complètement à cette action bienfaisante.

A. Celles qui disputent a dieu la possession d'elles-

MÊMES. — Je ne parle point de celles qui ne sont pas du tout à Dieu, et qui volontairement demeurent sous l'empire du démon... Mais il y en a d'autres... Celui qui... Pour être à Dieu, il faut être l'ennemi du démon, l'ennemi du monde, qui est le royaume du démon, et l'ennemi de la chair, qui est l'instrument du démon. *Inimicitias ponam...* Aussi longtemps que nous sommes possédés de nous-mêmes ou du monde, nous ne sommes pas à Dieu. Ceux qui sont dans cette première catégorie, commettent de temps en temps des péchés mortels. Vous voyez ce qu'il y a de dangereux dans cette situation...

B. CELLES QUI ENTRAVENT L'ACTION DE DIEU. — Je vous l'ai dit en parlant de Marie : l'action de Dieu consiste à nous faire pratiquer la vertu, à nous détacher de la terre, à nous sevrer même des consolations sensibles... Or, il y a des chrétiens qui font des occasions de chutes de ce qui devrait être des occasions de grands progrès dans la vertu, parce que si, de son côté, Dieu veut les détacher de la terre, eux, de leur côté, s'y accrochent de toutes leurs forces... S'il leur demande un sacrifice... S'il leur enlève... Il y en a qui sont si avides des douceurs spirituelles et des consolations sensibles, qu'ils sont sur le point de quitter Dieu, dès qu'il les leur refuse... État triste, parce que, sans être criminel, il empêche la perfection...

C. CELLES QUI S'ABANDONNENT COMPLÈTEMENT A DIEU. — Ce sont là les heureuses... Non qu'elles n'aient plus de difficultés, mais parce qu'elles savent profiter des difficultés pour avancer toujours... Elles peuvent avoir des moments pénibles, des craintes, des anxiétés, même quelquefois des hésitations... Mais toujours elles ont sur les lèvres le *Fiat*... A défaut d'autres lumières, elles se laissent conduire par celle de l'obéissance...

Péroraison. — Résolution de travailler à ce que Dieu nous possède... Prière à Marie immaculée...

IMMACULÉE CONCEPTION (6°).

Iratus est draco in mulierem, et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus qui custodiunt mandata Dei.
(Apoc. XII, 17.)

Exorde. — Vous connaissez tous, mes Frères, cette apparition merveilleuse que saint Jean nous décrit dans son Apocalypse : *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* Cette femme représente à la fois l'Église catholique et la Vierge immaculée... Vis-à-vis de cette femme, l'auteur inspiré nous montre le dragon qui la menace, qui la poursuit, qui cherche à dévorer l'enfant qu'elle met au monde. Comme il voit ses efforts demeurer infructueux, *iratus est,* dit saint Jean, *et abiit facere prælium.* C'est sur cette lutte, mes Frères, que je viens appeler votre attention : lutte du dragon infernal contre Marie immaculée et contre tous ceux qui lui appartiennent : *Cum reliquis de semine ejus qui custodiunt mandata Dei.* Voyons donc brièvement l'*origine* de cette lutte; — étudions-en les *manifestations;* — indiquons-en l'*issue.*

I. — Origine de cette lutte.

A. Cette lutte, mes Frères, est ancienne comme le monde. Rappelez-vous ce que nous savons de la chute de nos premiers parents. Jaloux de leur bonheur, l'ange déchu tendit à leur innocence de cruelles embûches. Connaissant à fond les faiblesses de notre nature, il séduisit Ève par l'appât de la vanité, de la sensualité et d'une curiosité coupable... Il fit tomber Adam, en se servant de l'affection que celui-ci avait pour son épouse... Il croyait avoir triomphé... Mais en ce moment même, Dieu, miséricordieux autant que juste, lui annonça la réhabilitation de l'humanité coupable. Il lui annonça aussi

le châtiment qui l'attendait : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus.*

B. Ceci explique la haine acharnée que depuis ce moment le démon voua à la femme mystérieuse dont le pied vainqueur devait un jour lui écraser la tête, c'est-à-dire détruire son royaume... Depuis le péché d'Adam jusqu'à l'avènement de cette femme il a, peut-on dire, régné en maître sur la terre... Il a été honoré sous les noms les plus divers... Il a reçu les hommages les plus monstrueux... Usant des mêmes moyens qui lui avaient si bien servi contre nos premiers parents dans le paradis terrestre, il a entraîné les hommes par les appâts de l'orgueil, de l'avarice, de la sensualité. De toutes ces passions il a fait des divinités, et les hommes ont prostitué leur encens à Jupiter et à Apollon, à Mercure et à Plutus, à Vénus et à Bacchus !

C. Mais l'heure de la rédemption a enfin sonné. La sainte et immaculée Vierge a paru. *Signum magnum apparuit : mulier amicta sole.* En vain, au moment de sa conception, le serpent infernal s'est élancé pour l'envelopper dans ses replis : les foudres du Très-Haut sont venues frapper le monstre et le réduire à l'impuissance... La sainte enfant a grandi : elle a mis au monde celui dont le sang doit effacer tous les crimes de la terre... Au pied de la croix, elle offre au Père éternel ce sang régénérateur... Pendant que le Rédempteur des hommes expire, offrant sa vie pour notre salut, Marie, s'associant à cette oblation, a également part au triomphe qui en est le résultat. A partir de ce jour, l'ennemi du genre humain a perdu son prestige. Son trône est renversé. Il ne régnera plus sur le monde...

D. Néanmoins, Dieu ne le réduit pas encore à l'impuissance... Jusqu'à la fin des siècles il pourra tendre des embûches aux enfants d'Adam... L'œuvre du Christ ne sera pas détruite par lui, mais il en empêchera sur divers

points le développement... Il ne sera plus le roi de l'humanité ; mais il pourra encore entraîner bien des hommes et les attacher par de fausses promesses à son char de révolté... Et c'est parce que la dévotion à Marie immaculée entrave cette action du démon, qu'il a déclaré une guerre implacable à elle et à tous ceux qui se rangent du côté de la Vierge : *Iratus est draco in mulierem, et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus qui custodiunt mandata Dei.*

II. — Manifestation de cette lutte.

A. Il n'entre pas dans le cadre de cette instruction de vous retracer l'histoire de cette guerre qui se poursuit à travers les siècles entre les serviteurs de Marie et les suppôts de l'enfer. Cet exposé, vous pouvez le lire dans d'excellents ouvrages... Mais ce qu'il nous importe de bien remarquer, ce sont les manifestations de cette lutte à l'époque où nous sommes arrivés. Cette époque, qui sera célèbre entre toutes, puisqu'elle a vu l'Église attacher à la couronne de Marie un de ses plus beaux fleurons, ne sera pas moins remarquable par l'acharnement de l'enfer à persécuter les enfants de Marie immaculée. Dans cette armée rangée autour du trône de la reine des vierges, Satan a choisi, je ne dirai pas pour victimes, mais pour objets de sa rage, ce qu'il y a de plus noble, de plus vénérable et de plus glorieux : le souverain pontife, — le sacerdoce, — l'état religieux.

B. Nous en sommes les témoins attristés : c'est avec une fureur sans exemple que le chef des cohortes infernales les mène à l'assaut de l'autorité du Pape. Tout est mis en œuvre par lui contre le vieillard du Vatican : attaques à main armée, mensonges et calomnies... Sous cette auréole de gloire dont la vertu et le courage ceignent le front de Pie IX, il a tressé une couronne d'épines, qu'il se fait un jeu cruel d'enfoncer chaque jour plus profondément... Pie IX est dépouillé par la trahison de tout pouvoir temporel; il est spolié, il est prisonnier... Ce n'est pas

assez : il faut que ses ennemis le raillent, qu'ils insultent à sa vieillesse, qu'ils le dépeignent comme un ambitieux vulgaire, comme un vieillard décrépit maintenu sous la férule de quelques flatteurs insidieux... On spéculera sur sa santé, sur les années que le Seigneur lui réserve encore... Dieu s'est plu à l'exalter : eux le rabaissent... Dieu l'a entouré de l'amour et du dévouement de ses fils : on travaillera à déchirer son cœur de père en faisant souffrir avec lui les plus chers objets de son affection.

C. Car, pas plus que le pontife romain, le prêtre catholique n'est épargné. Qu'il soit fidèle ou qu'il soit prévaricateur, il devient pour l'impiété une occasion d'attaques contre Rome... Aussi longtemps qu'il est fidèle, on le représente comme aspirant pour le compte du Pape à la domination universelle... On le décrie comme orgueilleux, rapace, intolérant, rétrograde... S'il en est dans le corps sacerdotal qui, trompés par le démon, deviennent comme lui prévaricateurs, ils sont, sans aucun doute, la honte de la religion : on se réjouit bruyamment de cette honte dans le camp de Satan ; même, ces appellations infamantes qui tombent avec justice sur la tête du malheureux qui traîne dans la boue la sainteté de son sublime ministère, on les applique d'ordinaire à des innocents ; on enveloppe dans ce mépris le clergé tout entier... Discréditer le sacerdoce catholique, inspirer pour lui de la défiance et même du dégoût, tel est le mot d'ordre de l'enfer.

D. Avec le sacerdoce, l'état religieux partage les honneurs de la persécution et de la calomnie. C'est là, à en croire Satan, que se trouve le refuge de l'ignorance... Là, dans le mystère du cloître, se cachent les plus affreuses turpitudes... Là, se trament tous les complots contre la sûreté des peuples, contre la vie des monarques... Voilà, dit-on, le chancre qui ronge tous les pays où il parvient à s'introduire... C'est la lèpre qui souille encore la civilisation moderne... Ce chancre, il faut l'extirper... Tout est permis contre un tel ennemi : les contradictions dans

lesquelles on tombe lorsqu'on l'accuse, n'ont rien de déshonorant, les spoliations qu'on se permet à son endroit, n'ont rien d'injuste... L'ingratitude envers lui, devient du patriotisme...

E. N'est-ce pas là, mes Frères, ce qui se passe sous nos yeux, à côté de nous, au milieu de nous ? Ne reconnaissez-vous pas la fureur de l'antique serpent ? *Iratus est draco in mulierem, et abiit facere prælium...* Pontife suprême, prêtres, religieux, ne sont-ils pas les serviteurs de Marie ? Ne continuent-ils pas dans le monde cette œuvre régénératrice dont le fils de Marie est l'auteur et qui doit se consommer par le règne de Dieu sur les hommes ? Le pontificat suprême, avec sa parole infaillible, terrasse l'esprit d'orgueil; le prêtre, avec son abnégation et son amour du sacrifice, comprime les appétits désordonnés de la chair; le religieux, dans son humilité et sa pauvreté volontaire, condamne la cupidité et la soif de jouissances dont l'humanité est dévorée plus que jamais. Il faut les combattre, crie Satan à ses adeptes, il faut les poursuivre, il faut les étouffer dans la boue, en attendant que nous puissions les noyer dans le sang.

III. — Issue de la lutte.

Et quelle sera, demanderez-vous, l'issue de cette lutte ? Si cette question porte sur l'issue de la lutte par rapport à tout l'univers, la réponse est facile, parce que cette issue n'est pas douteuse. Mais si vous demandez comment se terminera le combat pour tel peuple, pour tel individu en particulier, je dois répondre que je l'ignore.

Oui, le triomphe général, le triomphe final de Jésus-Christ, le triomphe final de Marie, le triomphe final de l'Église, le triomphe final de la vérité, est indubitable. *Ipsa conteret caput tuum.* L'Église ne périra pas. Fondée par Jésus-Christ sur le roc inébranlable de saint Pierre, protégée par Marie, elle résistera à tous les assauts. Le souverain pontificat ne cessera jamais de gouverner les

âmes... Il verra finalement ses ennemis dispersés et le règne de Dieu raffermi sur la terre... Le sacerdoce catholique ne sera jamais détruit... Il continuera à porter aux peuples le flambeau de la vérité... Il continuera d'offrir sur l'autel la victime qui efface les péchés du monde et de chanter les louanges de sa reine, de Marie immaculée... Enfin, jusqu'à la fin des temps il y aura sur la terre des hommes qui, comprenant la parole du Sauveur, *Si vis perfectus esse,* abandonneront leur famille... Ils vivront à l'ombre du sanctuaire... Ils trouveront, à côté de détracteurs implacables, des admirateurs sincères et des amis dévoués... *Christus vivit, Christus regnat, Christus imperat.* Oui, le Christ vivra, le Christ triomphera, le Christ commandera.

Mais si vous me demandez ce que deviendront les hommes, individuellement ou groupés par nations; si vous me demandez ce que vous deviendrez vous-mêmes, je n'ai pour vous répondre que cette parole de l'Écriture sainte : *Considera quod hodie proposuerim in conspectu tuo vitam et bonum, et e contrario mortem et malum... Elige ergo vitam, ut et tu vivas, et semen tuum* (Deut. xxx, 15, 19). Les partis sont en présence : d'un côté, le démon avec ses adhérents; de l'autre, la Vierge immaculée, la reine de l'Église...Choisissez... De votre choix dépendra votre sort... Mais si vous ne voulez pas choisir, si vous prétendez follement concilier les deux extrêmes, unir la prudence de la chair à la sagesse divine, être tantôt dans le camp de Lucifer, tantôt dans le camp de Jésus-Christ, vous succomberez...

Péroraison. — Demandez à la Vierge immaculée qu'elle vous obtienne le courage de choisir suivant votre conscience et d'être fidèles au choix que vous aurez fait... A cette condition, vous remporterez la victoire avec l'Église et avec la reine de l'Église.

MARIE, SECOURS DES CHRÉTIENS.

(FÊTE LE 24 MAI.)

Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros. Le Seigneur vous a bénie en sa force, car c'est par vos mains qu'il a anéanti nos ennemis. (Judith. XIII, 22.)

Exorde. — Marie, mes Frères, n'est pas seulement une consolatrice douce et miséricordieuse en tous nos chagrins; elle ne nous promet pas seulement dans les maladies de notre corps et dans les infirmités de notre âme un remède efficace : elle est encore notre appui dans les combats incessants qu'il nous faut soutenir ici-bas contre les ennemis de notre salut et contre les ennemis de Dieu. C'est pourquoi l'Église la salue de ce titre glorieux : *Auxilium christianorum;* titre tout militaire, titre chevaleresque, répondant à ces magnifiques expressions de l'Écriture sainte : *Pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata... Sicut turris David... quæ ædificata est cum propugnaculis : mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium* (Cant. IV et VI); titre de Marie que nous annoncent ces admirables figures des femmes fortes de l'Ancien Testament, telles que les héroïnes Debbora, Jahel, et surtout Judith, de laquelle il a été dit : *Benedixit te Dominus in virtute sua, quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros.*

Eh bien, mes Frères, célébrons ce titre de Marie; montrons-la secours des chrétiens : secours de l'*Église du Christ prise dans son ensemble;* — et secours de *chaque chrétien en particulier.*

I. — Marie, secours de toute l'Église catholique.

L'Église catholique! Ces mots représentent quelque chose de si noble et de si doux, qu'en les prononçant on

éprouve dans son cœur un tressaillement d'admiration et d'amour. L'Église, épouse du Fils de Dieu fait homme! L'Église, notre mère! L'Église catholique, apostolique et romaine! Mais aussi, en prononçant ces mots, qui ne voit se dérouler devant soi cette longue suite de combats soutenus par l'Église? Qui ne se rappelle ses souffrances et ses triomphes? Eh bien, mes Frères, cette Église toujours militante reconnaît Marie comme sa protectrice, comme celle dont le puissant secours lui a toujours assuré la victoire sur ses ennemis. — Ces ennemis, nous pouvons les grouper d'après le genre d'assauts qu'ils ont fait subir à l'Église...

Nous nous bornerons ici à distinguer *les persécuteurs,* qui ont voulu noyer l'Église dans le sang de ses enfants; — *les hérétiques,* qui ont menacé de lui donner la mort en empoisonnant la doctrine révélée qui fait sa vie; — *les conquérants,* qui se sont précipités sur elle pour lui ravir son territoire, héritage de ses pontifes et domaine commun de ses enfants... Tous ces ennemis se sont évanouis les uns après les autres, et c'est à Marie que l'Église attribue leur défaite, comme elle attend également d'elle la défaite de ses persécuteurs actuels... Justifions cette confiance par un rapide coup d'œil sur les événements.

A. Marie, secours de l'Église dans les persécutions. — Je ne dirai qu'un mot des persécutions qui au début de l'Église se précipitèrent sur elle pour l'étouffer dans le sang. Depuis saint Étienne, le premier diacre, jusqu'aux victimes de la persécution de Dioclétien, combien ne compte-t-on pas de légions de héros décorés de la palme du martyre? Pour qui mouraient ces héros? Ils mouraient pour Jésus-Christ, pour le rédempteur du genre humain. Ils continuaient la douloureuse Passion de l'homme-Dieu, et l'Église allait sortir radieuse de cette mer de sang, comme le Sauveur était sorti resplendissant de son tombeau. Lorsque périssaient les premiers martyrs, Marie était encore sur la terre. Quels furent alors ses sentiments, sa

compassion, ses prières? Hésiterons-nous à dire que celle qui, au témoignage de saint Pierre Damien, obtint au bon larron la grâce de la pénitence, obtint aussi aux martyrs la grâce de la persévérance? Si la perte de ces flots de sang, loin d'épuiser la vitalité de l'Église, fut la semence de nouveaux chrétiens, n'est-ce pas Marie qui présida à cette multiplication des élus de Dieu, elle qui sur le Calvaire avait offert au Père éternel le sang de Jésus pour salut du monde? Oui, si l'Église a triomphé de trois siècles de persécutions sanglantes, elle le doit à Marie. Aussi voyons-nous qu'elle lui renvoie tout l'honneur de ce triomphe, en consacrant à Marie, reine des martyrs, le Panthéon d'Agrippa, le plus magnifique monument encore entier de la Rome païenne.

Et de nos jours enfin, lorsque sur des plages restées barbares, de cruels tyrans versent le sang des enfants de Dieu, quel nom se trouve sur les lèvres de ces martyrs avec le nom béni de Jésus ? N'est-ce pas le nom de Marie? A qui l'Église a-t-elle recours pour obtenir que Dieu arrête le bras des persécuteurs? N'est-ce pas à Marie? A qui se fait-elle un devoir d'offrir le solennel tribut de ses actions de grâces, chaque fois qu'une aurore de calme vient enfin à luire? Toujours à Marie! Oui, l'Église le croit et le proclame : Marie est sa force et son bouclier.

B. Marie, secours de l'Église contre les hérésies. — C'est également l'Église qui lui décerne ce magnifique éloge : *Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* Et en effet, mes Frères, il est à remarquer que les hérésies les plus radicales et les plus dangereuses, tout en sapant les dogmes fondamentaux du christianisme, voulaient arracher à Marie le diadème d'honneur dont Dieu l'a couronnée... Arius nie la divinité du Christ, et détruit par là même la maternité divine... Nestorius admet dans le Sauveur deux personnes, et réduit Marie à n'être plus que la mère d'un homme... Jovinien, Ébion, Marcion attaquent la pureté virginale de

la reine des vierges... Contre toute cette série d'outrages concile d'Éphèse proclame Marie mère de Dieu et ajoute la salutation angélique l'invocation finale que nous répétons si souvent : Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous...

Depuis, les erreurs des Albigeois menacèrent de la ruine les Églises du midi de la France... Marie ne se contenta pas de triompher en renversant l'hérésie : elle triompha en convertissant les hérétiques par la dévotion du saint Rosaire... Trois siècles plus tard, Luther entraîne dans ses erreurs la moitié de l'Europe : et le concile de Trente, qui flétrit les erreurs de Luther, décerne à Marie de nouveaux hommages. Il la déclare exempte de tout péché actuel, ne veut pas qu'il soit question d'elle lorsqu'il s'agit du péché originel. Il prépare ainsi la voie à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception... Voilà comment, chaque fois, la foudre qui écrasait l'hérésie, a illuminé le trône de Marie d'une splendeur nouvelle... Le temps qui m'est accordé ne me permet pas de montrer plus en détail ce triomphe de Marie, ainsi que les châtiments infligés par Dieu aux hérétiques qui ont osé blasphémer le nom de la divine Mère ; je dois me contenter de m'écrier avec l'Église : *Gaude, Maria virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

C. Marie, secours de l'Église dans les invasions. Reste un troisième danger auquel l'Église fut souvent exposée, et dans lequel la protection de Marie ne lui a point fait défaut. Après la cruauté des persécuteurs, après l'astuce des hérétiques, l'ambition des conquérants. Comme la matière est vaste, ici encore je devrai me contenter d'esquisser à grands traits la lutte grandiose de la civilisation catholique contre le fanatisme guerrier des sectateurs de Mahomet.— L'islamisme, à qui Dieu vient de livrer les provinces asiatiques et africaines de l'empire de Constantinople, pour punir celui-ci de sa perfidie séculaire envers l'Église latine, l'islamisme, dis-je, enhardi par ses

rapides succès, lance sur l'Europe ses hordes barbares. Maître de presque toute l'Espagne, il menace la France du côté des Pyrénées qu'il vient de franchir. Dieu suscite alors, parmi les serviteurs de Marie, les guerriers qui arrêteront le torrent dévastateur. C'est d'abord Charles-Martel, qui dans les champs de Poitiers jonche la terre de plus de 300,000 cadavres de Sarrasins... C'est ensuite Charlemagne, qui, vainqueur des Saxons et des Slaves, refoule en Espagne les ennemis du nom chrétien, dont l'audace menaçait de nouveau la France, et qui rend grâces à Marie de ses victoires en lui dédiant la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Quatre siècles plus tard, en Espagne même, Alphonse IX de Castille gagne sur les Maures, le jour même de la fête du saint Scapulaire, 16 juillet 1212, la bataille décisive de Navas de Tolosa, qui brisa pour toujours la puissance des mahométans de ce côté de l'Europe. En 1492, la dernière province qu'ils occupaient en Espagne, celle de Grenade, leur était enlevée par Ferdinand le Catholique et Isabelle : mais ce ne fut que lorsque l'image de Marie eut été portée en procession dans tous les rangs de l'armée. Qui ne connaît la dévotion envers la reine des cieux d'un cardinal Ximenès, d'un saint Louis, ces autres instruments choisis de Dieu? Et les croisés? Ne marchent-ils pas en avant au nom de Marie ? Je le sais, ces saintes expéditions, considérées une à une, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvait en attendre : elles ont du moins préservé par leur ensemble l'Europe chrétienne d'une ruine totale.

Et lorsque les Turcs, non contents d'avoir renversé l'empire schismatique de Constantinople, voulurent se rendre maîtres du centre de l'Europe et tentèrent d'envahir la Hongrie et l'Autriche, le bras de Dieu se déploya encore pour les refouler sur ce coin de terre où ils ne parviennent à se maintenir que grâce au manque d'entente des gouvernements de l'Europe moderne. En 1456, 80,000 Turcs tombaient frappés à mort dans les plaines

de Belgrade. La veille, on avait célébré la fête de Notre-Dame aux Neiges ! En 1571, la victoire navale de Lépante, gagnée par don Juan d'Autriche, leur fit perdre 33,000 hommes des leurs, leur enleva 15,000 captifs chrétiens, 224 vaisseaux et 117 gros canons. Mais aussi rappelons-nous la circonstance la plus remarquable de cette victoire. Au moment où se livrait le combat, le saint pape Pie V travaillait dans son palais à Rome avec son trésorier et d'autres prélats. Depuis le commencement de l'expédition contre les Turcs, dont il était le principal auteur, il ne cessait de multiplier ses prières, ses aumônes et ses mortifications pour le succès des armes chrétiennes. Lui-même persévérait nuit et jour dans l'oraison, et, lorsque le besoin de prendre un peu de repos ou des affaires urgentes l'en empêchaient, il confiait à des hommes d'une piété exemplaire le soin de prier à sa place. Il avait ordonné que, lorsqu'on serait sur le point d'en venir aux mains, toutes les trompettes sonneraient et que tous les chrétiens invoqueraient à haute voix la sainte Trinité et salueraient la sainte Vierge. Au moment dont nous parlons, il ne savait pas que les flottes se trouvaient en présence. Tout à coup il se lève brusquement, se dirige vers une fenêtre qui regardait l'Orient, l'ouvre et demeure quelques minutes comme tout absorbé par une vision surnaturelle. Puis se retournant avec un visage qui révélait une profonde émotion, il s'écrie : " Ne parlons plus d'affaires; courons remercier Dieu au pied de l'autel : notre armée remporte la victoire ! „ On était au 7 octobre, à cinq heures de l'après-midi. On sut plus tard que c'était le moment où don Juan avait enfoncé le centre de la flotte des Turcs. Et pour témoigner sa reconnaissance à celle qui avait encore une fois arrêté la puissance ottomane, Pie V faisait ajouter aux litanies de la très sainte Vierge l'invocation qui est devenue le titre de la fête que nous célébrons aujourd'hui : *Auxilium christianorum, ora pro nobis.*

Qu'il me soit permis de citer encore, en le prenant textuellement dans l'*Histoire de l'Église,* le récit d'une autre victoire du peuple chrétien sur l'islamisme, aussi éclatante que celle de 1571, et à l'occasion de laquelle le pape Innocent XI établit pour toute l'Église la fête du saint Nom de Marie. " L'an 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils venaient de remporter sur les Impériaux, résolurent de pousser leurs conquêtes au delà du Danube et du Rhin. Déjà leurs innombrables bataillons se dirigeaient vers Vienne, pour en faire le siège. Tout fuyait à leur approche ; et l'empereur lui-même, Léopold I^er^, ne se sentant pas en état d'arrêter ce torrent impétueux, avait quitté sa capitale avec précipitation. Il sortait par une des portes, quand déjà les barbares approchaient de la porte opposée. Bientôt leur plan est formé. Leur camp est assis, leurs batteries sont dressées, et la tranchée, ouverte la veille même de l'Assomption, est poussée avec une effrayante rapidité. Pour comble d'infortune, le feu prend à l'église et menace de gagner l'arsenal. C'en était fait de toutes les munitions, et une explosion terrible allait amener des maux affreux et préluder à d'autres plus grands encore. Mais Marie, invoquée sans cesse et avec la plus vive confiance, n'abandonnera pas ceux qui se jettent entre ses bras. Le jour de l'Assomption, le feu s'arrête tout à coup ; le courage renaît avec l'espérance dans les cœurs abattus.

„ Les Turcs cependant poursuivaient leur entreprise avec une incroyable activité. Leur formidable artillerie faisait pleuvoir jour et nuit sur la ville une grêle de bombes et de boulets. Leurs travaux, dès le 31 août, se trouvaient si avancés, que les soldats des deux partis se battaient dans le fossé avec les pieux des palissades. Vienne, ce boulevard de la chrétienté, déjà presque réduite en cendres, allait tomber sous le joug de l'impiété ottomane. Mais que n'obtient pas une confiance véritable en la Mère de Dieu? Le jour de la Nativité, les habitants et les soldats redou-

blèrent leurs prières, et le même jour un avis extraordinaire d'un secours prompt et certain leur fut donné. En effet, bientôt on vit sur les montagnes voisines flotter des étendards. C'était le grand Sobieski avec ses Polonais. Leur troupe était petite, il est vrai, mais la faveur du ciel, attirée par la piété des soldats et du chef, va les rendre le fléau des infidèles, les sauveurs de Vienne et de la chrétienté.

„ Le 12, au matin, Sobieski assiste à la messe. Il la sert lui-même à genoux, les bras étendus en forme de croix. Il communie; il se met, lui et ses soldats, sous la protection de la sainte Vierge, reçoit avec eux, au nom du Souverain Pontife, une bénédiction solennelle, et, plein d'une ardeur et d'une confiance nouvelles, il s'écrie : Marchons maintenant sous la protection toute-puissante de la Mère de Dieu! Bientôt la petite armée voit se déployer à ses yeux le vaste camp des infidèles, leurs nombreux escadrons, leur artillerie foudroyante. Saisis des premiers mouvements d'une crainte involontaire, les Polonais comprennent et avouent que Dieu seul peut leur donner la victoire. Mais ils l'ont prié avec foi et par l'intercession de Marie : déjà ils sont exaucés. Le Khan des Tartares, effrayé de la vigueur du premier choc, recule et s'enfuit avec précipitation; il entraîne après lui le grand vizir, qui le suit en frémissant de rage. Bientôt la déroute est complète. La plaine est jonchée de cadavres; le Danube engloutit dans ses flots des milliers de fuyards; toutes les munitions, l'artillerie, l'étendard même de Mahomet sont la proie des vainqueurs.

„ Sobieski cependant fait son entrée dans Vienne avec Léopold; et, plein de reconnaissance pour la grâce qu'il vient de recevoir, il entonne lui-même le *Te Deum*. Depuis ce temps, ce religieux prince fit toujours porter avec lui une image de Notre-Dame de Lorette, sur laquelle on voyait deux anges soutenant une couronne au-dessus de la Mère de Dieu, avec cette inscription : Par cette image de Marie, Jean sera vainqueur. „

Et nous, mes Frères, nous nous écrierons à notre tour : Sous la protection de Marie, toujours l'Église sera victorieuse! Victorieuse de la persécution et du fer des bourreaux, victorieuse de l'hérésie et de l'astuce de l'enfer, victorieuse de l'ambition sacrilège des conquérants (1).

Et de nos jours encore, où toutes ces forces l'attaquent à la fois, ne sera-t-elle pas victorieuse, et victorieuse par Marie? Oui, nous en avons pour gage la parole de Pie IX... La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception... N'allons pas, esprits impatients, prescrire à la puissance de Dieu les limites dans lesquelles elle doit renfermer son action...

II. — Marie, secours de chacun des chrétiens.

Cependant, mes Frères, ne nous bornons pas à ces considérations générales, tandis que nous, chacun de nous en particulier, nous avons un si grand besoin du secours de Marie. Nous appartenons à l'Église militante; mais, de plus, chacun de nous est soldat. La lutte, on ne peut trop le répéter, la lutte est partout. *Militia est vita hominis super terram* (Job. VII, 1). Et pour résumer brièvement toute la difficulté de cette lutte et en même temps le secours que nous pouvons attendre de Marie, rappelons-nous quels sont nos adversaires. La lutte est d'abord *au dedans de nous :* ceux qui nous attaquent là, sont le démon et la chair. — La lutte est aussi *au dehors de nous,* car le monde nous présente ses appâts et il tâche de nous effrayer par ses menaces...

A. Marie, secours de chacun des chrétiens dans les luttes intérieures. — Oui, nous avons la lutte au dedans de nous : qui peut le méconnaître? Si notre raison nous montre avec évidence l'obligation où nous sommes de

(1) Hors de France, on peut rappeler Pie VII et la fête *Auxilium christianorum. (Note du P. Verbeke.)* — Ce sermon a été prêché par le P. Verbeke dans la cathédrale de Laon, en France, le 26 mai 1867.

nous soumettre aux enseignements de la foi, l'orgueil de notre esprit tend à nous faire révolter contre cette foi même. Si notre raison nous dit que la chair doit être soumise à l'esprit, le corps à l'âme, l'enivrement des sens nous précipite vers les plaisirs déréglés. Si la voix du devoir retentit impérieuse à nos oreilles, l'apathie naturelle nous enchaîne dans une coupable indifférence. Une tentation vaincue, une autre survient. Et puis, ne nous le dissimulons pas, nous sentons parfois en nous des instincts si bas, notre imagination est parfois obsédée de visions si noires, de représentations si horribles, que nous nous écrions : Il y a donc en moi quelque chose de plus mauvais que moi-même!

Voilà les ennemis intérieurs que nous reconnaissons : notre nature corrompue et le démon. Que nous faut-il avant tout pour empêcher ces ennemis de nous nuire? La confiance! oui, la confiance. Confiance pour entamer la lutte, confiance pour persévérer dans la lutte, confiance pour nous relever après nos chutes.

Et cette confiance, nous la sentons descendre dans nos âmes au souvenir de Marie, au souvenir de sa pureté, au souvenir de sa puissance, au souvenir des gages qu'elle nous a donnés de sa toute-puissante protection. Oui, quelles que soient les défaillances, les bassesses même de ma nature, je cesse de la mépriser lorsque je la vois réhabilitée, purifiée, divinisée en quelque sorte en Marie. Je comprends que Dieu n'a élevé si haut cette créature privilégiée que pour nous relever tous en Jésus-Christ, le fils de Marie. Si la première femme, Ève, la malheureuse compagne d'Adam, ne laisse circuler dans les veines de tous ses descendants qu'un sang corrompu, par Marie coulera sur nos âmes le sang régénérateur. Je vois donc d'un côté l'obligation où je suis de dominer ma nature, et en même temps j'ai l'espoir fondé d'y parvenir.

Cet espoir redouble lorsque je songe à la puissance de Marie. Que me faut-il pour m'assurer la victoire? Le

secours de Dieu, la grâce. Oui, quelles que soient mes difficultés, avec la grâce tout me devient possible. Et cette grâce, c'est Marie qui en dispose, Marie, fille bien-aimée du Père éternel, mère de Jésus, qui est la grâce substantielle, épouse du Saint-Esprit, esprit de grâce et de vérité... Elle-même n'a cherché que la grâce : cherchons donc la grâce par Marie. *Sola est gratia qua salvamur,* dit saint Bernard. *Quid nos alia concupiscimus, fratres? Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus* (Hom. 2 super *Missus).*

Qui donc pourrait m'empêcher de triompher ? L'enfer ? Mais l'enfer est vaincu par Marie. Depuis que le pied vainqueur de la Vierge a écrasé la tête du serpent infernal, il ne peut, cet ennemi du genre humain, nuire qu'à ceux qui approchent de lui, en s'éloignant de leur céleste patronne. C'est pour les démons que Marie est terrible comme une armée rangée en bataille. " O mère de Dieu, s'écrie saint Jean Damascène, mon espérance en vous me rend invincible. Fort de votre puissant secours, je poursuivrai mes ennemis, en leur opposant votre protection comme un bouclier à toute épreuve. „ " Le recours à Marie est un très sûr moyen de vaincre dans les tentations, dit saint Bernardin de Sienne, car la sainte Vierge a tout pouvoir pour enchaîner le démon. „

Mais pourquoi insister sur cette puissance de Marie? Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de son intercession, de sa bonté, ne doit-il pas remplir nos cœurs de la plus douce confiance ?

B. Marie, secours de chacun des chrétiens dans les luttes extérieures. — Mais aussi ce que nous avons médité de ses vertus, les exemples magnifiques qu'elle nous a donnés, ne doivent-ils pas nous servir de leçons et nous animer dans notre combat contre le monde et dans les assauts qui nous viennent du dehors? Tous les dangers que nous courons de ce côté, peuvent se résumer en un mot : le respect humain. Avoir peur du monde quand il nous raille, avoir peur du monde quand il nous menace;

n'avoir que de l'obséquiosité pour le monde quand il nous flatte. Ah! je vous en prie, vous tous sur qui le triste respect humain exerce son empire : jetez les yeux sur la Vierge, mère du Sauveur, et dites-moi si vous ne rougissez point de votre lâcheté. Qu'a-t-elle fait, Marie, pour se concilier les faveurs du monde? Rien! Je la trouve toujours humble, modeste, aimant à vivre ignorée. Quelles railleries, quelles menaces du monde l'ont jamais pu arrêter? Aucune. Et pour m'en convaincre, je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur cette voie sanglante du Calvaire où marche Jésus. Quelle est la mère d'un condamné qu'on ait vue, bravant la foule et les soldats, rester au pied de l'échafaud?... Et moi, chrétien, moi, chrétienne, je rougis, je balbutie! Pierre a craint de se déclarer disciple du Sauveur : mais Pierre n'avait pas sous les yeux l'exemple de Marie, comme nous l'avons. Cet exemple doit être imité. Il le sera par vous, je n'en doute pas, mes Frères ; vous l'avez déjà tous promis dans votre cœur. Marie est votre patronne. Que sa puissance, unie à tant de vertu et à tant de bonté, vous rassure. O sainte Vierge Marie, secours des chrétiens, venez à notre secours.

Péroraison. — Souvenons-nous toujours, mes Frères, de ce beau titre de Marie. Souvenons-nous toujours que, si elle est notre reine, notre appui dans les combats contre les ennemis de notre âme, nous aussi nous devons à notre tour être ses chevaliers et les défenseurs zélés de son culte. Combattons donc avec elle, mais aussi combattons pour elle. Triomphant par Marie et pour Marie, nous régnerons avec elle dans le ciel pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda : et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.
(Luc. I, 39.)

Exorde. — Qu'il est beau, mes Frères, le spectacle que la sainte Église nous met en ce jour sous les yeux ! Marie visitant sa cousine Élisabeth!... Les merveilles qui marquèrent cette visite, nous remplissent d'admiration... Mais ce qui rend le mystère de cette fête particulièrement utile pour nous, c'est que nous y trouvons un modèle de *ce que doivent être les relations ordinaires de la vie;* — et c'est à ce point de vue que nous nous placerons pour le méditer, et en tirer du profit pour nos âmes.

I. *Abiit in montana cum festinatione.* — A peine Marie a-t-elle appris de l'ange Gabriel qu'Élisabeth est devenue mère, qu'elle obéit à un mouvement de tendre charité et d'exquise serviabilité. Elle ne songe qu'à porter à sa cousine ses félicitations et ses services. Et cela au moment où elle-même est devenue la mère de Dieu! Quelle leçon d'humilité ! Comment agit-on d'ordinaire, lorsqu'on a obtenu quelque dignité? On est plein de soi-même, on méprise les autres. Bien différente est la façon d'agir de la sainte Vierge...

II. *Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus : et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* — Voici donc la rencontre de ces deux saintes parentes. Considérons bien ce qui se passe. Marie commence par saluer Élisabeth, et celle-ci est aussitôt remplie du Saint-Esprit. Elle se rend compte de l'honneur qui lui est fait... Elle emploie les mêmes paroles qu'avait employées l'ange Gabriel...

Voilà ce que produit la présence de la sainte Vierge... Et des effets analogues devraient être le résultat de nos

visites, de nos réunions, de nos conversations. En est-il ainsi? Ne devons-nous pas dire, au contraire, avec ce sage de l'antiquité païenne que cite l'auteur de l'Imitation : *Quoties inter homines fui, minor homo redii* (Imit. I, 20)? Nos entretiens sont pleins d'orgueil, d'envie, de médisances, de vanité, et même hélas! parfois de témérité et d'impudeur. Pourquoi? Parce que nous oublions que nous aussi nous sommes les temples du Saint-Esprit et que Dieu est présent partout... Si nous voulons que nos conversations contribuent à édifier le prochain, nous devons nourrir en nous des pensées qui ressemblent à celles de la sainte Vierge et à celles d'Élisabeth... Oh! que de bien vous pourriez réaliser, si vous fixiez votre attention sur ce point. On vous regarde comme des personnes pieuses... Si donc votre conversation est toujours édifiante et en même temps agréable, ceux qui vous entendent comprendront que l'on peut trouver un vrai bonheur, même ici-bas, dans le service de Dieu, et ils se décideront à embrasser de tout cœur ce service. Maintenant peut-être, ils disent, lorsqu'ils viennent de vous quitter : " Eh quoi! est-ce ainsi que s'entretiennent les personnes pieuses? Mais nos conversations ne sont pas plus mauvaises que les leurs. „ Non qu'il faille parler exclusivement de matières pieuses... Mais notre manière de converser doit toujours laisser une bonne impression...

III. *Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum.* — Ce merveilleux cantique qui constitue la réponse de Marie à Élisabeth, nous apprend à quoi aboutissent finalement toutes les grâces, toutes les faveurs, tous les dons que Dieu accorde à ses créatures. Tout aboutit à la gloire de Dieu. Les privilèges accordés à Marie tournent à la gloire de Dieu, par suite de son humilité... Les grâces partagées entre elle et Élisabeth aboutissent à la même fin, par suite de leur union si tendre et de leur charité réciproque... Puissent les faveurs que nous recevons du ciel, produire les mêmes résultats! Mais, au contraire, nous oublions

que tout don parfait vient de Dieu, et nous attribuons à nous-mêmes le peu de bien qui est en nous... Nous ne rendons pas à Dieu les actions de grâces que méritent ses bienfaits, et nous ne nous efforçons pas assez de faire servir tous ces bienfaits à sa gloire... Bien plus, nous en abusons trop souvent...

Péroraison. — Fixons encore une fois notre attention sur cette visite si édifiante de Marie à Élisabeth... Et puisque c'est dans notre intérêt comme dans le sien que Marie a reçu tant de célestes faveurs, demandons-lui de nous en obtenir une part toujours plus grande, afin que nous puissions redire avec elle pendant toute l'éternité : *Magnificat anima mea Dominum et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE (1°).

Non coronatur, nisi legitime certaverit. Celui-là seul est couronné, qui a légitimement combattu. (2 Tim. II, 5.)

Exorde. — L'Assomption de Marie est sa glorification dans le ciel... Cette glorification est évidemment double : *glorification de son corps; — glorification de son âme.* De même notre gloire à nous, celle que nous attendons dans l'éternité, résultera de la manière dont notre corps et notre âme auront mérité leur récompense.

1er Point. — Gloire du corps.

La première chose qui nous frappe dans l'Assomption de Marie, c'est la part que son corps virginal prend à ce triomphe. Pour tous les autres hommes, la glorification du corps n'aura lieu qu'à la résurrection générale, au jugement dernier... Pour Marie, elle a commencé peu de jours après sa mort... Cependant les principes sont les mêmes.

Et la glorification du corps de Marie est le prélude de la gloire qui peut devenir le partage du nôtre.

A. Quel est le rôle du corps pour l'homme ? — *a)* Le corps est l'instrument de l'âme. Malheureusement, par les péchés de sensualité le corps rejette la loi de soumission que Dieu lui a imposée, et il devient, pour un grand nombre, la cause de la ruine de l'âme...

b) Le corps doit donc être dompté par l'âme... C'est par la mortification que l'âme s'habitue à vaincre les caprices du corps et en devient complètement maîtresse...

c) Le corps une fois dompté s'unit à l'âme pour l'exercice extérieur de toutes les vertus... Si nous jetons un coup d'œil sur la vie de la sainte Vierge, nous trouverons que le corps y paraît à peine avec un rôle distinct, tant sa soumission est parfaite, tant il est uni à l'âme dans l'exercice de la vertu...

B. Quel est le résultat de ce rôle ? — *a)* C'est la récompense promise au corps après la résurrection finale ; récompense décrite par l'Apôtre et comprenant les dons de la gloire : la clarté, l'agilité, la subtilité, l'impassibilité et l'immortalité...

b) Ces prérogatives, nous devons les mériter ici-bas, en imitant Marie, c'est-à-dire en domptant notre corps, en faisant participer notre corps à la sainteté de notre âme...

IIᵈ Point. — Gloire de l'âme.

A. La gloire de l'âme résulte de son union avec Dieu... Sur la terre, l'âme s'unit à Dieu : *a)* par la grâce sanctifiante, qui en fait l'enfant d'adoption de la Sainte Trinité.

b) Par la foi, qui lui fait pénétrer et professer autant que possible les vérités révélées, les vérités divines...

c) Par les bonnes œuvres, qui augmentent sans cesse en nous la charité, et nous unissent toujours plus étroitement à Notre Seigneur Jésus-Christ.

B. L'âme de Marie sous ce rapport a été privilégiée entre toutes les âmes. Les Saints-Pères sont d'accord

pour présenter Marie comme la plus parfaite de toutes les créatures, même pendant son existence terrestre... Son âme fut donc la plus unie à Dieu... Cette sainte âme fut éclairée de lumières toutes spéciales... Elle fut constamment embrasée d'un amour de Dieu incomparable, réunissant toutes les ardeurs des anges et des hommes. Marie, en répondant autant qu'il était en elle à ce travail de la grâce, a mérité pour son âme une récompense sans pareille...

C. Pour nous, si éloignés de la perfection de Marie, nous devons néanmoins nous efforcer de nous rapprocher de notre divine mère.

a) En conservant avec un soin jaloux la grâce sanctifiante, c'est-à-dire en évitant les moindres péchés...

b) En nourrissant et en développant en nous le don de la foi, et en évitant de le compromettre par nos imprudences... Conversations, lectures...

c) En multipliant nos bonnes œuvres... Celles surtout qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu et au salut du prochain...

De cette manière nous assurerons à nos âmes la gloire dont jouit Marie, c'est-à-dire la vision béatifique, par laquelle nous verrons Dieu face à face comme il est et nous pénétrerons dans les secrets de la nature divine...

Nous posséderons Dieu, c'est-à-dire que notre volonté se reposera en lui, et que notre cœur en l'aimant sera pleinement satisfait et trouvera l'accomplissement de tous ses désirs... Cette vision et ce bonheur seront éternels. Rien ne pourra nous les enlever...

Péroraison. — Travaillons donc sur la terre à soumettre notre corps et notre âme à Dieu. Demandons à Marie qu'à son exemple nous ne soyons jamais détachés de Jésus et que la mort, qui séparera l'un de l'autre notre corps et notre âme, ne fasse que les préparer à leur réunion définitive pour la résurrection glorieuse.

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE (2°).

Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis. (Cant. IV, 8.)

Exorde. — L'Assomption de la sainte Vierge Marie, mes Frères, est une des fêtes les plus consolantes pour notre cœur. Dans l'ascension du Rédempteur des hommes, nous voyons notre humanité régénérée entrer en possession de la gloire éternelle pour laquelle nous avons été créés. Aujourd'hui, ce n'est plus l'humanité unie à la divinité que je vois transportée dans les cieux : c'est l'humanité seule, enrichie, sans doute, d'innombrables privilèges, mais l'humanité semblable à la mienne. Fixons donc nos yeux sur ce spectacle si bien fait pour nous encourager; et tout en y puisant des motifs de confiance, cherchons-y également des leçons pour notre conduite.

Marie portée par les anges dans le sein de la gloire : voilà le mystère de ce jour. Je vois là *le triomphe de la virginité* — et la *récompense de la maternité*. La virginité, perfection de l'innocence qui nous éloigne du mal; la maternité, origine des mérites qui nous achètent le bonheur.

I. — Triomphe de la virginité dans l'assomption de Marie.

A. La condition essentielle pour se rapprocher de Dieu, mes Frères, c'est l'innocence. Sans l'innocence, notre âme, esclave du démon, alourdie par le poids de la chair, demeure misérablement captive au milieu des choses terrestres, et, le temps de sa séparation d'avec le corps arrivé, elle est entraînée par le poids de ses iniquités jusqu'aux abîmes de l'enfer... *Quis ascendet in montem Domini?* dit le psalmiste, et il répond : *Innocens manibus et mundo corde.* Le premier degré de cette indispensable innocence nous vient par la rémission du péché originel...

Le second degré consiste, chez ceux qui ont déjà l'âge de raison, à se conserver purs de tout péché mortel... Le troisième consiste dans le triomphe complet sur les voluptés charnelles par la virginité... Ce troisième degré de l'innocence rend l'homme semblable aux anges, et le place même en quelque sorte au-dessus de ces purs esprits, puisqu'ils ont la pureté sans avoir la lutte, tandis que l'homme ne la possède qu'au prix de pénibles et incessants combats.

B. Faut-il vous le rappeler, mes Frères : en Marie se réunissent tous les degrés de la pureté de l'âme. Préservée de la tache originelle, exempte de toute faute délibérée, elle offrit toujours aux regards de Dieu le plus ravissant spectacle. Que dire de sa virginité, de ce trésor qu'elle conservait avec un soin si spécial, de cette virginité à laquelle elle eût voulu tout sacrifier?

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir que Dieu n'a pas permis à la corruption du tombeau d'entamer ce corps qui avait été le sanctuaire d'une âme si pure... Ce fut avec des élans de joie, avec tous les témoignages du respect et de l'admiration, que les anges enlevèrent d'ici-bas ce vase d'élection pour le transporter dans la céleste Jérusalem.

C. Voilà bien, mes Frères, de quoi exciter notre émulation. Nous aspirons au bonheur de nous trouver un jour corps et âme auprès de Marie dans le ciel : travaillons donc à nous assurer la condition indispensable de notre glorification... Si nous avons encore la pureté initiale du baptême, entourons-la de toutes les précautions qui sont nécessaires pour la conserver... Si nous avons eu le malheur de la perdre et que Dieu nous l'ait rendue par la pénitence, gardons-nous bien de l'exposer encore... Si la virginité est notre apanage, remercions-en Dieu et conservons ce trésor... S'il nous l'a rendu en quelque sorte, cet apanage, en nous rendant notre liberté, montrons-nous reconnaissants... Si l'union conjugale nous impose d'autres

devoirs, sachons les remplir généreusement, et tout au moins respectons les bornes que la loi divine nous trace dans cet état...

D. Quel que soit le degré d'innocence et de pureté que Dieu demande de nous, nous devons suivre la voie que nous trace l'exemple de la sainte Vierge. Sa virginité fut une virginité *prudente, humble* et *pieuse.* Prudente, nous le savons : puisque Marie abrita sa vertu dans le temple de Jérusalem et que plus tard le premier effet produit sur elle par le salut de l'ange qui l'appelait pleine de grâce, fut le trouble. Humble, puisque rien n'a été capable de lui inspirer la moindre pensée d'orgueil ; puisque les faveurs les plus signalées ne lui ont arraché que ce cri d'humble reconnaissance : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Pieuse, puisque par l'esprit de prière elle demeurait continuellement unie à Dieu, qui lui tenait lieu de tout...

Voulez-vous être purs, voulez-vous vous élever au-dessus de la terre, soyez comme la sainte Vierge humbles, prudents et pieux. Vous le pouvez avec l'aide de Marie, votre mère du ciel. Les anges, témoins et admirateurs de son innocence, seront les gardiens de la vôtre, et ainsi, à l'exemple de Marie, vous vous soutiendrez dans la vertu, vous triompherez de tous les dangers qui menacent votre pureté et vous vous rendrez de jour en jour plus agréables à la souveraine Majesté.

II. — Récompense de la maternité dans l'assomption de Marie.

A. Cependant, si la virginité élève Marie au-dessus de la terre, nous ne pouvons pas dire que ce soit son titre principal à la gloire. Ce titre est évidemment sa maternité divine. La mère de Dieu doit entrer dans la gloire de Dieu; elle doit partager le bonheur de Dieu; elle doit participer à la puissance de Dieu.

Mais remarquons-le aussitôt, mes Frères. Ce titre renferme deux choses bien distinctes. Il renferme d'abord une faveur unique accordée à Marie par la toute-puissance

divine. Envisagée de la sorte, la maternité de Marie constitue un honneur sans égal, mais ne lui donne aucun droit à quelque récompense. D'un autre côté cependant, cette maternité apportait des devoirs et entraînait des épreuves; elle constituait une mission : et comme telle elle offrait à Marie des occasions continuelles d'immenses mérites. Or, Marie ne se borna pas à accepter le titre de Mère de Dieu : elle s'acquitta parfaitement de tous les devoirs attachés à ce titre; elle subit toutes les épreuves qui en étaient la conséquence; elle remplit la mission qui en était inséparable.

a) La maternité de Marie lui impose des devoirs. — Qui de nous les ignore? Le roi du ciel et de la terre est confié à la garde de Marie. C'est elle qui doit l'élever, veiller à sa sûreté, pourvoir à ses besoins. Vous savez quel a été son dévouement dans l'exil, dans la misère, dans le travail. De quels soins, de quel respect, de quel amour n'a-t-elle pas entouré son Jésus pendant trente ans?

b) Cette maternité lui attire des épreuves. — A qui faut-il l'apprendre? Ne pouvons-nous pas à juste titre la nommer une maternité douloureuse? Douloureuse, par la prévision des peines qui devaient un jour accabler son cœur; douloureuse, par les tortures sans égales qui assaillirent son âme pendant la passion de son Fils bien-aimé; douloureuse, par l'abandon où elle se trouva, lorsque ce Fils si cher quitta ce monde pour retourner à son Père céleste.

c) Cette maternité lui impose une mission. — Si elle est la mère de Dieu, Marie est aussi la mère des hommes. Si elle est la mère du Sauveur, c'est pour coopérer à l'œuvre de la rédemption. Elle doit donc porter dans son cœur l'humanité tout entière; prier pour elle, souffrir pour elle, lui servir de médiatrice, de protection et d'appui. Cette mission, conséquence de son titre, elle l'a acceptée solennellement au pied de la croix... Elle l'a remplie, même à l'égard des apôtres, en les renseignant sur les premières années de la vie mortelle du Sauveur, et en leur obtenant par ses

prières les secours dont ils avaient besoin... Et c'est parce que Marie a répondu si pleinement à toutes les vues que la Providence avait sur elle, qu'elle est maintenant si riche de mérites au sein de la gloire. Et maintenant encore elle continue sa mission de veiller sur l'Église...

B. Vous me demanderez peut-être si dans notre vie peut se trouver quelque chose d'analogue à cette maternité de Marie qui, par les mérites qu'elle lui a procurés, est l'occasion de sa gloire. — Il nous faut bien l'avouer : nous n'aurons jamais semblable dignité, semblable occasion de mérites. Cependant, je ne crains pas de le dire, notre vie à nous peut être également une *vie féconde.* Ce qui a donné à Marie le moyen de multiplier sans cesse ses mérites, nous est également donné: nous aussi, nous avons *nos devoirs, nos épreuves, notre mission.*

a) Nous avons des devoirs. — Devoirs de chrétiens... Devoirs de parents, d'enfants... Devoirs de supérieurs, d'inférieurs... Devoirs de famille, devoirs de position...

b) Nous avons nos épreuves. — Douleurs présentes... Perspective de douleurs nouvelles... Abandon après les douleurs déjà subies... Sachons profiter de nos douleurs, et elles seront fécondes...

c) Nous avons tous une mission. — Mission d'empêcher le mal, d'exciter au bien, d'attirer à la vertu par nos exemples et nos paroles ceux qui en sont éloignés... Heureux celui qui remplira cette mission... Il imitera la Mère de Dieu; il acquerra au point de vue des mérites et de la récompense éternelle un titre analogue au sien, car le Christ a dit : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et* MATER *est* (Matth. XII, 50).

Péroraison. — Cette fête nous dit donc : Confiance et courage! Confiance en Marie élevée dans les cieux; courage pour mériter d'occuper une place auprès d'elle.

ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE (3e).

(POUR UNE CONGRÉGATION.)

Veni de Libano, sponsa mea; veni : coronaberis. Venez du Liban, ô mon épouse; venez, vous serez couronnée. (Cant. IV, 8.)

Exorde. — Trois sortes de couronnes sont surtout en usage : il y a d'abord les couronnes d'or ou de métaux précieux, ornées de pierreries; il y a ensuite les couronnes de fleurs; enfin, il y a les couronnes de laurier...

Les premières expriment la dignité; les secondes symbolisent la joie; les dernières, la gloire.

Le couronnement de Marie dans le ciel nous fait voir ces trois sortes de couronnes réunies sur sa tête. Nous pouvons en faire l'application à nous-mêmes.

I. — Couronnes de dignité.

A. Cette dignité, nous l'avons déjà tous nommée : c'est la maternité divine. Dignité qui suppose toutes les autres faveurs accordées à Marie : son élection, son immaculée conception, sa virginité, et qui les complète toutes... Mais pour que cette dignité fût couronnée dans le ciel, Marie devait sur la terre y conformer sa conduite...

B. Enfants de Marie, nous participons en quelque manière à la dignité de notre Mère. Nous aussi, nous sommes choisis du milieu des fidèles, nous sommes privilégiés entre tous... Dieu nous destine une place spéciale dans le royaume du ciel... Mais pour cela notre conduite doit répondre à notre dignité... L'avons-nous compris jusqu'à ce jour?

II. — Couronnes de joie.

A. La seule joie de Marie a été Jésus, Jésus dont elle connaissait les amabilités infinies, Jésus qui s'unissait à

elle d'esprit et de cœur... Cette joie de Marie sur la terre ne fut jamais sans mélange... Mais c'est ce mélange même de joies et de douleurs qui a rendu d'autant plus belle sa couronne de joie au ciel...

B. Enfants de Marie, vous seriez victimes d'une triste illusion et vous deviendriez pour le prochain des causes de scandale, si vous admettiez dans votre vie des joies différentes de celles de votre divine Mère. Comprenez-le bien. Sur la terre, il n'y a point pour le chrétien de vraie joie sans Jésus... Il n'y a pas non plus de joies sans tristesse... Rappelez-vous la vie de la sainte Vierge... Enfin, les tristesses de la terre doivent, pour vous comme pour elle, préparer et mériter des joies d'autant plus grandes dans le ciel.

III. — Couronnes de gloire.

A. Marie triomphe pour jamais dans l'éternité, parce que dans le temps elle a surmonté toutes les difficultés, vaincu tous les ennemis qui auraient pu compromettre son triomphe... Elle a, dès sa conception immaculée, écrasé la tête du serpent... Elle a méprisé le monde... Elle a mené une vie d'humilité, de pauvreté, d'obscurité...

B. Pour être les enfants de Marie, nous ne sommes pas pour cela exempts des tentations, des assauts de l'enfer et du monde... A nous de les vaincre, tantôt par la lutte, tantôt par la fuite, avec le secours des grâces que Marie nous obtiendra. Dans la congrégation surtout, ces grâces sont abondantes et la victoire presque certaine...

Péroraison. — Dans ces trois phases de notre vie, lorsque notre dignité doit s'affirmer, lorsque nous avons sujet de nous réjouir, ou que la lutte est nécessaire pour conserver les mérites acquis, ayons soin de ne pas nous éloigner de notre céleste patronne, afin que, par son intermédiaire, nous obtenions le triomphe final.

FÊTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.

(DIMANCHE QUI SUIT L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION.)

CANEVAS.

Quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum ... ideo eris benedicta in æternum. (Judith. xv, 11.)

Après le cœur de Jésus, il est juste que nous honorions le cœur de Marie. Si le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu, le cœur de Marie est le cœur le plus parfait que peut avoir une pure créature... Arrêtons-nous à un seul point de vue : Pourquoi ce cœur est-il le *refuge des pécheurs ?*

1° Parce que c'est un cœur *immaculé,* sur lequel le péché n'a jamais eu aucune prise, qui a toujours voué au péché et au démon une haine irréconciliable. Ce cœur plaint donc le triste état du pécheur...

2° Parce que c'est un cœur *souverainement pur dans toutes ses affections.* Toutes ses affections étaient pour Jésus... Il connaît les amabilités et les miséricordes de Jésus. Il désire donc voir tous les pécheurs se jeter dans le cœur de Jésus. Et comme il a tout empire sur ce cœur, il implore la grâce des pécheurs et l'obtient...

3° Parce que c'est le cœur humain *qui a le plus souffert* dans ses affections. Il a souffert en Jésus et avec Jésus. Or, Jésus a souffert pour les pécheurs : donc le cœur de Marie aspire après leur conversion, afin que par leur conversion ils consolent le cœur de Jésus, et consolent en même temps le cœur maternel de Marie...

Prions donc avec confiance pour la conversion des pécheurs. *Cor Mariæ, refugium peccatorum, ora pro nobis.*

NATIVITÉ DE MARIE.

(DEVANT UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE.)

Nativitas tua, Dei genitrix virgo, gaudium annuntiavit universo mundo. (Offic. Eccl.)

Exorde. — En lisant ce texte de l'Office, mes Frères, je me suis dit qu'il existait une réelle ressemblance entre l'effet produit par la naissance de Marie et celui que doit produire aux yeux de Dieu et pour le plus grand bien des autres et de nous-mêmes, notre naissance à la vie parfaite, je veux dire, notre vocation religieuse. Considérons ensemble cette analogie ; nous y trouverons matière à de salutaires réflexions et à des résolutions bien pratiques. Je considère cette joie que la naissance de Marie est venue apporter au monde, dans son rapport *avec Dieu, avec les hommes et avec Marie elle-même.*

I. — Naissance de Marie, cause de joie pour Dieu.

A. Oui, mes Frères, je ne crains pas de le dire : la naissance de Marie comble de joie le cœur de Dieu. Sans doute, la gloire essentielle de Dieu n'en reçoit pas d'accroissement ; mais sa gloire accidentelle en est rehaussée... Le dessein éternel de Dieu est réalisé. Et ce qui réjouit surtout le cœur de Dieu dans la naissance de Marie, c'est d'abord que désormais, en regardant la terre, il pourra arrêter ses yeux sur une créature toute pure, toute belle, sur une créature à laquelle il pourra dire qu'elle s'élève comme un lis au milieu des épines. *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea.* C'est, en second lieu, qu'il y aura désormais sur la terre une créature dont l'unique soin sera de faire la volonté de Dieu, dont il pourra dire avec plus de satisfaction qu'il ne le disait jadis de David : *faciet omnes voluntates meas.* L'existence de Marie ne sera que la mise en action de ce cri de son

cœur : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum!* Enfin, il y aura un cœur créé, un cœur humain où Dieu régnera sans partage, où aucune affection n'occupera jamais de place au détriment de Dieu ; parce que Dieu sera tout pour Marie et qu'elle méritera d'entrer dans les relations les plus intimes avec la Sainte Trinité : d'être la fille du Père, la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit...

B. Et n'est-ce pas là, mes Frères, ce que nous devons, nous aussi, réaliser en quelque manière, du moment que nous sommes entrés dans la vie religieuse?

Ne devons-nous pas, au milieu de ce monde corrompu, réjouir par nos vertus les regards de Dieu? Ne devons-nous pas, dans toutes nos actions, partout et toujours, par le moyen de l'obéissance, unir notre volonté à celle de Dieu? Ne devons-nous pas chercher à lui plaire en tout?

N'avons-nous pas dit, une fois pour toutes, en entrant en religion : *Deus meus et omnia!* Et quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire, s'il en était autrement et si nous étions un sujet de douleur pour le cœur de Dieu!

II. — Naissance de Marie, cause de joie pour tous les hommes.

A. Mais la naissance de Marie est encore un sujet de joie pour tous les hommes. *Mariæ præsentia totus illustratur orbis, adeo ut ipsa jam cœlestis patria clarius rutilet, virgineæ lampadis irradiata fulgore,* dit saint Bernard.

Cette joie, Marie la cause aux hommes, avant tout, sans doute, parce qu'elle sera la mère du Rédempteur du monde. *Ex te enim ortus est sol justitiæ...* Mais elle la cause encore par deux autres moyens qui nous offrent un sujet d'imitation plus pratique.

a) Elle procure la joie aux hommes en leur servant d'*exemple.* — *Talis fuit Maria ut ejus unius vita omnium sit disciplina,* dit saint Ambroise. Et le même saint docteur, nous donnant la description de la vie de Marie, s'exprime ainsi : *Sic Maria intendebat omnibus, quasi a pluribus*

moneretur ; sic implebat omnia virtutis officia, ut non tam disceret quam doceret... O si nous savions combien par l'exemple nous pouvons réjouir les cœurs de ceux qui nous entourent ! En leur montrant dans notre personne le spectacle de la vertu douce, aimable, facile...

b) Mais Marie ajoute à cet exemple un *secours* positif. Par son intercession maintenant, comme jadis par ses avis et ses discours sur la terre, elle propage le royaume de Dieu. *Maria clemens est indigentibus, pia exorantibus, dulcis diligentibus.* Ce sont les paroles de saint Bernard. Et il développe son idée par plusieurs répétitions, dont il en est une que nous pouvons bien nous approprier : *Clemens pœnitentibus, pia proficientibus, dulcis contemplantibus...*

B. Et tel doit être aussi le secours que nous prêtons au prochain. Nous devons *avoir pitié des pécheurs*, et, si nous ne pouvons exercer sur eux aucune influence directe, du moins ne jamais omettre de prier pour eux... Nous devons être bons pour *ceux qui avancent,* les consoler, les encourager, leur faciliter le travail ardu de la perfection, la lutte contre eux-mêmes et contre les ennemis du dehors... Enfin, nous devons surtout être doux pour ceux qui sont montés plus haut, qui avec nous cherchent Dieu dans la vie religieuse, dans la *vie d'oraison...*

III. — Joie de Marie elle-même.

Cependant Marie, tout en répandant la joie autour d'elle, avait en elle-même une cause permanente d'allégresse. Je trouve encore les motifs de cette joie énoncés par saint Bernard : *Fuit Maria mundissima carne, humillima corde, devotissima mente.* Les causes de sa joie intérieure sont donc : sa virginité, — son humilité — et sa dévotion ou son dévouement à Dieu.

A. Sa virginité. — C'était là son trésor, ce qui l'élevait au-dessus de l'homme charnel, ce qui la mettait au rang des anges. Mais cette chasteté était parfaite : *Virgo erat*

non solum corpore, sed etiam mente, quæ nullo doli ambitu sincerum adulteraret affectum. Ainsi la pureté de ses sentiments ne pouvait jamais être flétrie par les détours de la ruse. Telle doit être aussi notre chasteté, excluant même des affections trop sensibles, qui, sans porter atteinte directement à la vertu, ouvrent cependant les voies au relâchement...

B. Son humilité. — Nous la connaissons : Marie se regardait comme la servante de Dieu : *Ecce ancilla Domini...* Elle se croyait sincèrement basse et vile. Parlant d'elle-même, elle disait : *Respexit humilitatem ancillæ suæ!...* Elle s'estimait heureuse de servir les autres. C'est ainsi qu'elle partit pour aller visiter et servir sa cousine Élisabeth...

Avec une telle humilité, comment la joie n'eût-elle pas toujours régné dans le cœur de Marie ? Étant toujours soumise à Dieu, toujours pleine de mépris pour elle-même, toujours prête à prendre la dernière place et heureuse de s'y voir reléguée, pouvait-elle manquer de trouver de la joie au milieu même des plus pénibles traverses ?

C. Sa dévotion ou son dévouement a Dieu. — Dévouement complet, inaltérable, héroïque, commençant à s'exercer dès la présentation au temple et ne finissant qu'à la mort ; car après avoir été dévouée à son Fils jusqu'à la croix, Marie fut dévouée à l'Église naissante... Et cette vie de dévouement fut une source de bonheur pour Marie : *Maria non tantum beata fuit,* dit saint Bonaventure, *quia Christum gestavit in carne, verum etiam beata, quia ipsum perfectissime gestavit in mente.*

Et c'est là aussi la condition suprême de notre joie, de notre bonheur : porter Notre-Seigneur au fond de nos âmes et n'y donner place à aucune affection déréglée...

Péroraison. — *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* C'est la condition de notre joie. Méditons sous le regard de Dieu la vie de Marie, les perfections de Marie, son intercession puissante : et puis gardons dans nos cœurs les paroles que l'Esprit-Saint y aura fait retentir.

FÊTE DES SEPT DOULEURS DE LA S. V.

Tuam ipsius animam pertransibit gladius. (Luc. II, 35.)

Exorde. — Rien de plus naturel, mes Frères, lorsqu'il s'agit des douleurs de la sainte Vierge, que de rapprocher l'une de l'autre deux paroles de l'Évangile, dont la première fut prononcée par le vieillard Siméon lors de la purification de Marie au temple : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*, et la seconde est employée par saint Jean dans le récit de la passion du Sauveur : *Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.* Faisons ce rapprochement, mes Frères, et nous serons amenés à nous écrier avec l'Église, qui complète le récit évangélique : *Stabat mater dolorosa!* Oui, elle était pleine de douleurs, la mère de Jésus; elle était bien *mater dolorosa*, mère de douleur : c'est le titre qui lui convient.

Et nous, enfants d'Adam, nous sommes tous des *fils de la douleur.* La douleur a présidé à notre naissance. *In dolore paries filios.* Qui de nous n'a pas déjà fait l'épreuve de la douleur ? Qui de nous peut dire qu'il n'a point rencontré sur le chemin de la vie cette compagne de l'homme ?... Nous cherchons donc naturellement *un refuge* dans nos afflictions et dans nos peines ; et, si comme chrétiens nous sommes décidés à nous servir de la douleur afin de satisfaire à la justice divine, nous avons en cela besoin d'*un modèle.* — C'est ce *refuge* et ce *modèle* que je viens vous montrer en Marie.

O mère de douleur, vierge Marie, jetez les yeux sur nous. *Ad te clamamus, exules filii Evæ, ad te suspiramus.*

I. — Marie est le refuge des affligés.

A. Vu la grandeur de ses peines. — Quand une personne est profondément affligée, nous la voyons comme d'instinct chercher la solitude et le silence. Pourquoi semble-t-elle vouloir être seule avec sa douleur ? Est-ce

parce qu'elle hait les hommes en général ? parce qu'elle les a pris tous en aversion ? Est-ce parce qu'il lui répugnerait d'épancher ses peines dans un cœur ami ? — Oh non ! — Pourquoi donc le spectacle de la joie, pourquoi le bruit du monde lui fait-il mal ? Ah ! c'est parce qu'elle n'est pas plus tôt en contact avec le monde qu'elle sent comme le vide se faire autour d'elle; parce qu'elle n'a personne qui la comprenne. Si cette personne est une pauvre mère désolée de la mort de son enfant, si c'est une épouse éplorée inconsolable de la mort de son époux, elles n'iront pas se présenter, pour y chercher des consolations, dans des foyers que réjouit une nombreuse et bruyante famille ou parmi des jeunes gens à peine engagés dans les liens de l'hyménée. C'est qu'en effet il faut souffrir ou du moins avoir souffert pour compatir à ceux qui souffrent. Mais dites à cette mère affligée que vous venez de faire une perte semblable à la sienne, et vous verrez comme son cœur s'ouvrira à la confiance. Oui, si l'affligé aime mieux fuir les hommes que de leur confier ses douleurs, lorsqu'il croit qu'ils y resteraient insensibles, il aime par contre à confier ses douleurs à ceux qui savent les apprécier. Eh bien, je viens indiquer à tous les malheureux un cœur compatissant, un cœur qui a été abreuvé lui-même par toutes les amertumes, qui a été torturé et déchiré par toutes les angoisses, un cœur auquel aucune douleur n'a été étrangère : le cœur de Marie.

Oh ! qui nous dira les angoisses de ce cœur? Qui sondera cet océan d'afflictions? *Magna est enim velut mare contritio tua* (Thren. II, 13).

a) Quant à la durée. — J'ose le dire, mes Frères, ni pour la durée des peines, ni pour leur intensité, il n'est personne qui puisse être mis en parallèle avec Marie. Le malheureux qui souffre n'est pas sans avoir quelques intervalles de repos; il peut compter, pour ainsi dire, les heures où l'affliction le visite, et parfois des jours heureux font oublier les épreuves des mauvais jours. Il n'en est

pas ainsi de Marie. Sa douleur est une douleur sans relâche, sans soulagement, une douleur continuelle, une douleur qui embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir. L'avenir ! Car depuis qu'elle se voit revêtue de la dignité de mère de Dieu, de mère du rédempteur des hommes, elle sait toutes les souffrances que cette rédemption doit coûter à son Fils. Le vieillard Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera son sein maternel, et aussitôt Marie voit ce glaive suspendu sur sa tête. Cette sinistre prévision devient pour elle une source permanente de douleurs et d'alarmes. Toujours le spectacle de Jésus immolé, de Jésus mourant se présente à ses regards et mouille de larmes ses yeux maternels.

Ne pouvons-nous donc pas dire qu'elle n'eut pas un seul instant de *jouissance selon la nature?* Quel enchaînement d'épreuves dans cette longue vie ! L'Église a consacré par sa liturgie le souvenir de sept événements qui ont marqué cette vie et qu'elle a nommés les " Sept douleurs „ de la sainte Vierge : mais c'est moins pour en déterminer le nombre que pour appeler l'attention des fidèles sur quelques-uns des principaux mystères de la vie mortelle de cette femme incomparable où tout est douleur sur douleur. Douleur à la naissance de Jésus-Christ... Douleur à sa circoncision... Douleur quand il faut l'emporter à la hâte vers la terre étrangère... Douleur... Mais enfin, le voilà mort, le rédempteur des hommes : son œuvre est accomplie, ses souffrances sont terminées. Celles de Marie ne le sont pas, mes Frères; car Marie devra pendant de longues années demeurer comme en exil sur cette terre, et le souvenir du passé, le souvenir des saintes joies que la présence habituelle de Jésus lui avait fait goûter au milieu de toutes ses afflictions, lui rendra plus pénible l'éloignement auquel Jésus veut qu'elle se résigne...

Ne craignez donc pas, âmes affligées, ne craignez pas d'avoir recours à Marie... Si le prophète Isaïe a pu appeler le divin Rédempteur, *Virum dolorum et scientem infirmi-*

tatem, on peut bien appliquer cette appellation à Marie. Elle aussi a connu par expérience toutes les douleurs...

b) Quant à la variété. — En est-il une seule qu'elle ait ignorée ? Elle a souffert la pauvreté... Elle a été rebutée par ses proches, lorsque, à Bethléem, elle cherchait un asile pour y mettre au monde le Rédempteur... Elle a connu les amertumes de l'exil...

Qui nous dira les douleurs si multiples de l'âme que Marie a dû subir sans trêve ni repos ?... Et ces douleurs, Jésus semble se plaire à les augmenter. Déjà, quittant sa sainte mère pendant trois jours, il a causé de bien pénibles angoisses à son cœur maternel : maintenant le voilà qui la délaisse pour mieux remplir sa mission évangélique. Je vois l'annonce de cette séparation dans cette parole prononcée par Jésus aux noces de Cana : *Quid mihi et tibi est, mulier ?...* Et lorsqu'il était donné à Marie de pouvoir suivre Jésus par les villes et les campagnes, qui plus que cette tendre mère souffrait des attaques dont il était l'objet ? La passion a commencé : Marie ressent profondément dans son cœur l'ingratitude des disciples, la trahison de Judas, la lâcheté de Pierre... Et la flagellation et le couronnement d'épines ! J'oserais dire qu'elle sent tout cela dans son corps, tant ses impressions durent être vives. Elle est attachée, pour ainsi dire, à la croix, avec Jésus... Jésus meurt; mais Marie ne meurt pas, et, comme nous l'avons déjà dit, elle ne continue de vivre que pour souffrir...

Pourrions-nous donc, mes Frères, quelles que soient les misères qui nous accablent, pourrions-nous craindre de trouver en Marie un cœur qui ne sache pas y compatir? Il me semble que le spectacle seul de ses douleurs devrait nous remplir d'une confiance sans bornes, et que dans toutes nos peines, dans toutes nos détresses nous ne devrions rien avoir de plus empressé que de recourir à elle pour lui exposer nos besoins et implorer son assistance.

B. Vu la cause de ses peines. — Mais combien ce recours nous semblera-t-il plus naturel encore, si nous faisons réflexion que si Marie a été plongée dans cet océan de douleurs, c'est pour notre sanctification et pour notre salut. Le rôle de mère des pauvres pécheurs, de médiatrice du genre humain, était attaché au titre de mère de Dieu; et quand Marie a accepté ce dernier titre en disant : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum,* elle s'est soumise, par amour pour nous, à ces continuelles souffrances dont sa vie a été une chaîne non interrompue...

Quelle que soit donc la calamité qui nous frappe, nous savons où est notre ressource : la mère des douleurs est notre mère. Nous saluons en elle le refuge des pécheurs... la santé des infirmes... Allons à elle... *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno* (Heb. IV, 16). — Cependant, en nous présentant au pied de ce trône, n'oublions pas les exemples de sainte résignation que nous donne la mère des douleurs, afin que, si Dieu juge à propos de prolonger nos épreuves, nous apprenions de Marie à les supporter en chrétiens.

II. — Marie est le modèle des affligés.

La science de la souffrance! Science nécessaire, mais science qu'il est parfois bien difficile d'acquérir. Pour ne pas donner dans de funestes imaginations, faisons d'abord la part de la nature, la part même du corps, et disons-nous bien qu'il ne s'agit pas ici de viser à cette impassibilité stoïque dont se vantaient quelques païens des temps antiques et qui consistait à faire croire qu'ils ne sentaient jamais aucune peine ni du corps ni de l'âme, qu'ils ne sentaient ni les coups ni les blessures... Non, il ne s'agit pas de dissimuler la souffrance, mais de conserver malgré cette souffrance même, qui est réelle, la sérénité de l'âme, et de ne rien négliger alors des obligations qui nous sont imposées par la loi de Dieu...

A. Comment souffre-t-elle? — Et voilà ce que nous admirons dans Marie. Elle souffre *avec fermeté;* — elle souffre *avec constance;* — elle souffre *avec générosité.*

a) Avec fermeté. — Marie est vraiment la femme forte... La sainte Écriture en plusieurs endroits nous retrace de grandes souffrances, et chaque fois aussi les accents de la douleur qu'ont fait entendre les personnages bibliques qui sont mis en scène nous sont transmis avec le récit de leurs afflictions. Jacob pleure son fils Joseph qu'il croit dévoré par un animal sauvage; David pleure la mort de Saül et celle de Jonathas; il pleure aussi le trépas d'Absalon, son fils rebelle. La première partie du cantique d'Ézéchias, qui nous a été conservé par Isaïe, témoigne des plaintes qu'arrachait à ce saint roi la crainte de la mort. Quand on félicite Noémi de son retour aux champs paternels : Ne me donnez plus ce nom, dit-elle, mais nommez-moi Mara. C'est qu'elle pleurait la perte de son mari et de ses deux fils. Le troisième livre des Rois nous montre Élie découragé par l'opposition d'Achab et de Jézabel et demandant à mourir : *Sufficit mihi, Domine; tolle animam meam.* Le prophète Jérémie, persécuté par les Juifs qui refusent de l'écouter, maudit aussi bien que Job le jour de sa naissance : *Maledicta dies in qua natus sum* (Jer. xx, 14). Chaque fois que nous assistons dans une église à une cérémonie funèbre, les soupirs de Job retentissent à nos oreilles. *Tædet animam meam vitæ meæ* (Job. x, 1). Mais où trouve-t-on consignées les plaintes de Marie? Une seule fois, l'Évangile cite d'elle une parole empreinte de tristesse : *Fili, quid fecisti nobis sic?* Encore cette parole nous montre-t-elle plutôt l'exercice obligé de l'autorité maternelle, et Marie y expose-t-elle tout autant la douleur de Joseph que la sienne propre. Nulle part on n'entend sortir de sa bouche le plus léger murmure, la moindre parole qui dénote l'impatience ou le manque de résignation, pas même au pied de la croix, pas même lorsque par une sorte de testament

solennel et public Jésus semble renoncer à sa mère et ne lui laisse à sa place que son disciple. O fermeté admirable! Puissions-nous avoir le courage de vous imiter toujours!

b) Avec constance. — Fermeté d'autant plus héroïque qu'elle se montre, non dans quelque événement passager, mais depuis la naissance de Jésus jusqu'à la mort de Marie elle-même. Oh! qu'il est beau de voir la divine mère s'attacher à son fils pour remplir envers lui tous les devoirs de la maternité. Elle sait bien que cette maternité sera pour son cœur aimant la source des plus cruelles amertumes. Cependant elle ne recule pas. La prophétie de Siméon tient constamment devant ses yeux le glaive qui doit un jour transpercer son âme et dont la pointe acérée se rapproche tous les jours de son sein. C'est par Marie que Jésus est porté en Égypte, c'est par elle qu'il est élevé à Nazareth; c'est elle qui partage avec lui les privations de sa vie pauvre et cachée. C'est elle qui le conduit au temple... Et quand le jour est arrivé où Jésus doit commencer sa prédication publique, Marie, tout en faisant le sacrifice de son autorité maternelle, ne se croit pas exemptée entièrement des autres obligations de sa maternité. Bien des fois, elle s'attache aux pas de son fils. Elle entendra les murmures et les invectives dont il est l'objet; elle entendra les reproches qui éclateront contre lui; elle sera sans aucun doute insultée elle-même à son occasion. N'importe! Et quand la passion douloureuse aura commencé, Marie sera encore là pour achever de boire avec Jésus le calice amer des souffrances. Voilà comment Marie sait souffrir!

c) Avec générosité. — Et ne croyez pas, mes Frères, que ces longues douleurs lui fussent imposées absolument. Si cette vierge bénie avait voulu vivre ici-bas calme et retirée, ou si elle avait désiré quitter cette terre peu après l'époque de la mort de saint Joseph, afin d'attendre dans les limbes que l'œuvre de la rédemption fût terminée, n'aurait-il pas

suffi d'une prière de sa bouche ? Mais non, Marie est généreuse : elle veut partager les souffrances de son divin Fils ; et puis, elle aime les hommes pour lesquels son fils est venu s'immoler : et cette immolation, elle l'accepte pour elle-même comme pour lui. Elle s'associe spontanément à cette immolation. Elle semble dire avec Jésus au Père éternel : *Corpus aptasti mihi.* Vous m'avez donné ce corps : je l'offre à la souffrance.

Je vous vois, mes Frères, ravis d'admiration à ce spectacle. Il vous rappelle les héroïnes de l'ancienne loi : Judith, Esther, Suzanne, Jahel, la mère des Machabées. Il vous rappelle les vierges magnanimes de la loi nouvelle, les martyres surtout, et vous proclamez Marie reine des martyrs. Eh bien, je ne vous dis pas seulement : Admirez-la ; mais je vous dis aussi : Imitez-la. Et comment? En remontant aux principes de son héroïsme et en prenant ces mêmes principes pour guides et pour règles de votre conduite à l'heure des épreuves.

B. Quelles étaient les sources de son héroïsme? *a) La foi : de là sa fermeté dans les afflictions.* — Marie souffre avec fermeté, parce qu'elle souffre en esprit de foi. Vous aurez une fermeté semblable à la sienne, si vous acceptez vos souffrances comme venant de la main de Dieu, si vous y voyez une punition de vos fautes, une épreuve à laquelle est mis votre courage, une occasion précieuse d'augmenter votre récompense pour toute l'éternité.

b) L'espérance : de là sa constance dans les afflictions. — Marie souffre avec constance, parce que l'espérance la soutient. Oh ! combien cette vertu a de pouvoir pour encourager le chrétien dans les luttes et les tribulations de cette vie mortelle. Espérez, mes Frères ; attendez avec confiance le secours de Dieu qui ne manque jamais à ceux qui le demandent dans une humble prière, attendez avec confiance le terme de vos souffrances qui ne peut jamais dépasser le terme de cette courte vie, et voyez au-dessus de vos têtes la radieuse récompense qui s'embellit chaque

jour en proportion de votre conformité avec la sainte et souveraine volonté de Dieu.

c) La charité : de là sa générosité dans les afflictions. — Marie souffre avec générosité, parce qu'elle souffre avec amour et par pur amour. Celui qui sait aimer, sait souffrir. Demandez-le à ces âmes dont toute la terrestre existence est vouée au dévouement et, par une suite nécessaire, à la souffrance... Demandez-leur si elles regrettent leur sacrifice, si elles ne seraient pas au contraire disposées à le ratifier encore une fois, s'il en était besoin, à prolonger la durée de leur sacrifice, à en multiplier les peines? Oui, vous répondront-elles, nous sommes prêtes à souffrir, parce que nous souffrons par amour...

O vous, mes Frères, qui n'avez pas de votre propre mouvement choisi la carrière de la souffrance, mais que la souffrance vient visiter quelquefois, cherchez du moins dans l'amour de Dieu le principe d'une résignation plus complète à sa sainte et adorable volonté; prenez-y une façon plus méritoire de souffrir.

Péroraison. — Ames affligées, quelques douleurs que vous enduriez, vous n'osez pas, j'en suis sûr, vous comparer à la reine des martyrs, car il n'est point de douleurs qui égalent les siennes. Ayez donc confiance en celle qui a tant souffert, et qui n'a tant souffert que par amour pour vous. Demandez-lui, si vous le voulez, de soulager vos peines. Cela vous est permis; mais demandez-le avec résignation. Dans tous les cas, que Dieu diminue vos épreuves ou qu'il les prolonge, Marie compatira à vos misères. Si vous avez recours à elle, elle vous apprendra à profiter de vos souffrances. Elle réveillera votre foi, soutiendra votre espérance, enflammera votre charité. Vous souffrirez comme Marie, avec Marie, et vous partagerez un jour avec Marie les joies du triomphe.

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. Comme un lis au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée est entre les filles d'Adam. (Cant. II, 3.)

Exorde. — Qu'elles sont belles, mes Frères, ces paroles que l'Église de Dieu applique en ce jour à la sainte Vierge! Quels sentiments d'admiration, de respect et de joie ne doivent-elles pas exciter en nous? Marie est comparée par l'Église à un lis dont l'éclatante blancheur ressort davantage au milieu des sombres épines qui l'environnent, et elle est offerte à nos hommages toute brillante d'innocence et de pureté.

Dans d'autres fêtes nous nous plaisons à honorer sa maternité divine, sa conception immaculée, sa naissance, ses douleurs et ses allégresses, son assomption glorieuse : et nous bénissons à chaque fois le Seigneur des faveurs insignes et des privilèges dont il lui a plu de la combler. Mais la fête que nous célébrons aujourd'hui, est plus particulièrement la sienne : elle peut en revendiquer la gloire à titre personnel. Si elle fut immaculée dans sa conception, si elle fut mère de Dieu, elle doit ce bonheur et cet honneur à un choix tout gratuit du Très-Haut; mais si elle fut vierge, c'est qu'elle le voulut. Aussi l'Église, dont les institutions révèlent partout à notre égard un sentiment de maternelle sollicitude, consacre chaque année un jour à honorer la pureté virginale de Marie. Elle veut par là nous inculquer une *estime toujours plus grande* pour la belle vertu de chasteté, — et nous montrer dans la sainte Vierge un *modèle du soin que nous devons avoir* de conserver cette vertu en nous à l'abri de la moindre souillure.

Reine des anges, c'est au pied de votre trône que nous demandons à Dieu, par votre intercession, la grâce de comprendre le prix de la chasteté. Épouse du Saint-Esprit,

obtenez-nous de lui la force de résister courageusement aux attaques du démon qui voudrait nous ravir cette belle, aimable et indispensable vertu.

I.

L'estime pratique des hommes, mes Frères, néglige bien souvent la valeur réelle, la grandeur véritable, pour s'attacher à ce qui procure le plaisir. C'est que d'ordinaire la passion aveugle l'intelligence, et que l'intelligence séduite entraîne le cœur. Il en est beaucoup qui, sans refuser à la vertu une estime théorique, se gardent bien de la pratiquer: ils en repoussent l'austère apparence. Pour savoir en quelle estime nous devons tenir les différents objets soumis à nos considérations, il nous faut rechercher quelle place ils ont dans l'estime de Dieu. Le regard divin plonge dans la nature des choses; il juge de leur valeur et il leur assigne leur rang, d'après le degré de conformité qu'elles ont avec les perfections infinies.

Lorsque nous voyons un Dieu, qui vient s'incarner pour nous sauver, lorsque nous le voyons choisir pour mère une vierge; lorsque nous le voyons, vierge lui-même, exiger de ses apôtres qu'ils renoncent à la vie de famille; lorsque nous le voyons distinguer parmi eux saint Jean, parce qu'il est vierge, et faire de lui son ami de prédilection, l'ami d'un Dieu-homme, que dirons-nous de la vertu à laquelle il attache de tels privilèges? La conduite du Dieu incarné nous fait comprendre que cette vertu est belle, qu'elle est grande. C'est qu'en effet, élevant l'homme au-dessus de la terre, elle fait de lui l'égal des anges. Elle lui rend en quelque manière l'innocence originelle, en lui donnant l'empire sur ses sens. Après la divine charité, c'est elle parmi toutes les vertus qui rapproche le plus l'homme de la majesté infinie...

Je ne parlerai pas des éloges magnifiques dont l'Écriture sainte abonde au sujet de cette vertu, lorsqu'elle nous

montre l'époux mystique, c'est-à-dire Dieu lui-même, l'époux de l'âme, qui ne se plaît qu'au milieu des lis, ou qu'elle nous fait voir la troupe choisie qui a le privilège glorieux d'accompagner partout l'Agneau divin dans la céleste Jérusalem. Non, après l'exemple de Jésus, celui de sa sainte mère doit suffire pour enraciner bien avant dans nos cœurs l'estime pratique de la plus belle des vertus.

Les temps marqués par le prophète Daniel pour l'avènement du Messie étaient arrivés : Marie le savait. La race de David devait prochainement donner au monde le désiré des nations : Marie appartenait à cette race. De plus, la stérilité était comme une sorte d'opprobre pour les femmes juives. Et cependant, ô prodige ! Marie préfère la conservation de sa pureté virginale à toutes les espérances les plus légitimes. Elle commence par se consacrer tout entière au Seigneur dans son temple ; et si plus tard elle accepte un époux, c'est pour confier la garde de sa vertu au fidèle et chaste Joseph. Ce n'est pas tout. Voici le messager des célestes desseins. Réjouissez-vous, Marie ; c'est vous qui êtes destinée à devenir la mère du Sauveur. *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei.* Hâtez-vous donc de prononcer la parole d'acquiescement que je viens vous demander au nom du Très-Haut et qui doit assurer votre gloire à tout jamais. Et Marie hésite à prononcer cette parole. Sa virginité avant tout ! Elle ne consent à devenir la mère de Dieu, que si Dieu consent à la laisser vierge. *Quomodo fiet istud,* dit-elle, *quoniam virum non cognosco ?...*

Avons-nous, mes Frères, comme Marie, une estime pratique pour la plus belle des vertus ? Ne devons-nous pas rougir de notre indifférence en cette matière ? — Que si Dieu ne nous a pas appelés à une virginité perpétuelle, imitons du moins la sainte Vierge en observant avec une scrupuleuse exactitude les bornes que notre état nous prescrit en matière de chasteté...

II.

Exempte du péché originel, n'ayant jamais senti les révoltes de la chair, Marie aurait pu s'affranchir, ce semble, de toutes les précautions dont nous devons entourer notre faible vertu. Le passé ne lui rappelait rien que de glorieux et de consolant pour elle ; l'avenir lui était garanti : c'est ainsi que nous aimons à raisonner ; et la témérité de notre conduite ne répond que trop peut-être à ces funestes principes. Mais telles ne sont pas les idées de la vierge immaculée. En tout et partout elle cherche pour sa vertu de prédilection le rempart de l'humilité et de la prudence. Remarquez, mes Frères, ses ineffables abaissements. Marie, lui est-il dit par l'ange, vous serez la mère du Messie. — Voici la servante du Seigneur, répond-elle. Et bientôt après, celle qui porte dans son chaste sein le créateur du monde, va au fond de la Judée offrir ses services à une de ses parentes. Et lorsque Élisabeth s'écrie : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, Marie répond : C'est parce que Dieu a voulu regarder ma bassesse !

Admirez encore sa prudence. Retirée dans le temple dès ses premières années, la fille de David y partage son temps entre la prière et le travail. Lorsqu'une sainte union lui a donné Joseph pour époux, elle demeure avec lui loin du tumulte et des dangers du monde. Lorsqu'un ange vient lui annoncer sa maternité divine, la vue du céleste messager ne la rassure pas aussitôt ; elle demande le sens des paroles qu'elle vient d'entendre sortir de sa bonche, et elle ne se tranquillise que lorsque pleine satisfaction lui a été donnée. Elle ne s'éloigne jamais volontairement ni de son fils ni de son époux. La mort lui ravit-elle saint Joseph, elle s'attache, autant que cela lui est permis, aux pas de Jésus, comme pour se confier à la garde de celui qui l'avait laissée vierge en la prenant pour mère. Enfin, dans sa vieillesse même, elle va demeurer à Éphèse auprès du disciple bien-aimé ; et c'est auprès de lui qu'elle termine une carrière sans tache.

Que dites-vous, mes Frères, à la vue de tant d'humilité et de tant de prudence ? Heureux, si de fréquentes chutes ne vous ont pas déjà punis de votre présomption. Heureux êtes-vous, pères de famille, si vos domestiques, si vos enfants ne vous donnent pas déjà lieu de vous reprocher une imprudente sécurité... On s'étonne de ne pas trouver chez ses enfants cette confiance ingénue, cet aimable abandon qu'ils devraient avoir avec les auteurs de leurs jours... On s'étonne de voir la jeunesse, impatiente d'échapper au contrôle de l'autorité paternelle, lâcher le frein à ses passions déréglées... On s'étonne du nombre désespérant d'unions malheureuses... On demande où il y a encore des familles qui ne soient pas divisées... Le mal est partout, tout le monde le dit; mais on s'obstine à en ignorer la veritable cause...

Parents chrétiens, écartez de vos maisons ces livres pernicieux où le vice, caché sous d'honnêtes dehors, n'en frappe que plus sûrement l'esprit et le cœur... Gardez-vous de conduire vos enfants à ces assemblées frivoles où l'attrait du plaisir mauvais fait oublier le poison que ce plaisir renferme...

Veillons tous sur nous-mêmes. L'homme déchu n'a pas de plus terrible ennemi que sa propre nature. Ne dites pas : " Il faut connaître le monde. — Cela ne fait pas sur moi de fâcheuse impression. J'ai assez de vertu pour n'avoir rien à craindre. „ Ce sont là de vains prétextes et des illusions bien dangereuses. Votre devoir est d'imiter l'humilité et la prudence de la sainte Vierge et de ne pas mépriser l'expérience de ceux que Dieu vous a donnés pour guides...

Péroraison. — Et vous qui comprenez tout le prix de la vertu des anges, vous qui jusqu'ici l'avez conservée sans souillure, venez en ce jour joindre vos accents si purs aux soupirs des âmes repentantes. Mettez sous la protection de Marie le trésor que vous portez.

O vierge toute pure, l'enfer, le monde et la chair

révoltée contre l'esprit s'unissent pour nous perdre; c'est de vous que nous attendons aide et secours. Ne permettez pas que le voile de l'erreur cache aux yeux de notre âme l'éclat de la chasteté. Ne souffrez pas que la coupe des plaisirs mauvais soit approchée de nos lèvres par des mains imprudentes. Que jamais par une téméraire audace nous ne mettions en danger cette belle vertu qui nous donne en ce jour la joie de célébrer avec un cœur pur et des lèvres sans tache vos ineffables grandeurs, ô reine des vierges, reine de toute pureté !

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE (1°).

Ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc.
(1 Paral. xxix, 17.)

Exorde. — Quelle leçon pour nous, mes Frères! Une enfant de trois ans se rend au temple du Seigneur, et là se consacre à lui sans réserve et sans retour. Elle quitte ses parents, afin d'être tout entière au service de son Dieu. Elle peut dire avec le roi-prophète : *Ego in simplicitate cordis mei obtuli universa.*

Et nous, mes Frères, pouvons-nous en dire autant? Nous n'avons certes pas fait à Dieu l'offrande de nous-mêmes dès l'aurore de notre vie comme la sainte Vierge; mais, cette offrande, l'avons-nous faite depuis?... Nous sommes tenus de faire tous les sacrifices que nécessitent les devoirs que Dieu nous impose. Combien n'y a-t-il pas de ces sacrifices que nous refusons à Dieu ou que du moins nous avons différés jusqu'à ce moment?

Apprenons de Marie comment nous devons agir.

I. — L'offrande de nous-mêmes doit être faite avec simplicité.

Voyez avec quelle simplicité agit un jeune enfant, innocent et bon. On lui demande un service : il le rend sans

hésiter, sans examiner, selon ses moyens et ses forces, autant que les circonstances le lui permettent. Telle devrait être notre simplicité dans le service de Dieu... Tout faire selon notre état et selon les circonstances. .

A. Selon l'état de chacun. — L'apôtre saint Paul, s'adressant aux serviteurs : Servez vos maîtres, leur dit-il, dans la simplicité de votre cœur (Ephes. VI, 5). Je pourrais appliquer la même recommandation aux enfants, aux parents, aux époux, à tous ceux qui doivent reconnaître au-dessus d'eux une autorité, à tous ceux qui ont des supérieurs, et qui n'en a pas? — à tous les chrétiens, vis-à-vis des pouvoirs spirituels et des pouvoirs temporels, vis-à-vis de tous les pouvoirs légitimes... Mais qu'arrive-t-il? Au lieu de se soumettre aux devoirs de son état, on les élude... On prétend pouvoir modifier la loi de Dieu selon ses caprices. Est-ce là servir Dieu en toute simplicité?

B. Selon les circonstances. — Ceux même qui observent les grandes lois de leur état, peuvent encore être en défaut, parce qu'ils ne se conduisent pas selon les diverses circonstances que Dieu ménage pour leur faire connaître de quelle manière il veut être servi par eux dans le détail... S'il nous envoie la richesse et la prospérité, c'est pour que nous en fassions part à ceux qui sont dans le besoin... S'il nous envoie au contraire la maladie ou la misère, nous devons comme le saint homme Job, dont la première qualité que l'Écriture sainte rapporte de lui, est d'avoir été simple devant Dieu : *vir ille simplex,* nous devons, dis-je, à l'exemple de Job nous résigner et dire comme lui, soit de la perte de la santé, soit de la perte de la fortune : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum* (Job. I, 21). Oui, si nous étions simplement et sincèrement adonnés au service de Dieu, comme l'était Marie, nous verrions la main de Dieu en tout. — En tout, car telle est la deuxième qualité qui doit caractériser l'offrande de nous-mêmes à Dieu.

II. — L'offrande de nous-mêmes doit être universelle.

Combien n'y en a-t-il pas qui se disent prêts à servir Dieu, et qui pourtant ne commencent jamais ce service? Et pourquoi? Parce que tel ou tel objet est là, objet incompatible avec le service de Dieu, et auquel objet ils ne veulent pas renoncer... Malheureux! ils savent cependant que notre Dieu est un Dieu jaloux, qui ne souffre pas que l'on veuille unir le Christ et Belial...

D'autres sont entrés au service de Dieu; mais ils ne font aucun progrès dans la vertu, parce qu'ils sont négligents dans les détails... parce qu'ils manquent de générosité à se vaincre dans les petites choses...

Ni les uns ni les autres ne trouvent le repos de la conscience... Dans leurs prières, dans leurs lectures, dans les exhortations qu'ils entendent, une voix leur dit... Elle leur reproche...

Oh! s'ils avaient le courage d'imiter la sainte Vierge, et de faire comme elle joyeusement à Dieu une offrande entière d'eux-mêmes, une offrande sans réserve...

III. — L'offrande de nous-mêmes à Dieu doit se faire joyeusement.

Vous direz peut-être : Je ne puis me condamner à une vie si triste. Oh! vous vous trompez, si vous croyez que Dieu veuille qu'on le serve avec tristesse. Il veut au contraire que notre offrande se fasse joyeusement, et de son côté il promet la joie à celui qui s'offre à lui généreusement. *Centuplum accipiet.* La plupart des Saints-Pères entendent par ce centuple la joie et le repos que l'on goûte au service de Dieu...

Il y a ici à signaler une double erreur :

a) L'erreur de ceux qui s'imaginent pouvoir trouver la joie et le bonheur sans se soumettre entièrement aux vues de la divine providence...

b) L'erreur de ceux qui, après avoir fait à Dieu une offrande complète d'eux-mêmes, se défient cependant de sa bonté et n'osent pas croire qu'ils lui soient agréables...

Ils perdent courage à cause de certaines imaginations importunes contre lesquelles ils ont constamment à lutter... *Lætamini in Domino, et exsultate, justi, et gloriamini, omnes recti corde* (Ps. XXXI).

Péroraison. — Méritons de pouvoir dire au Seigneur comme Marie : *In simplicitate obtuli universa,* et le Seigneur nous dira à son tour : *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui.*

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE (2°).

(PARENTS ET ENFANTS.)

Pro puero isto oravi, et dedit mihi dominus petitionem meam quam postulavi eum. Idcirco et ego commodavi eum Domino. (1 Reg. I, 27, 28.)

Exorde. — Plusieurs fois, mes Frères, l'histoire sacrée nous fait le récit de l'oblation faite par de pieux parents des enfants que la miséricorde de Dieu leur avait accordés. Les paroles de mon texte ont rapport à l'oblation de Samuel... Mais, sans aucun doute, la plus remarquable de ces oblations est la présentation au temple de la bienheureuse Marie à l'âge de trois ans, oblation dont la tradition chrétienne nous a transmis le souvenir... Quel spectacle, en effet! Une enfant de trois ans, qui jouit déjà du plein usage de sa raison, qui est comblée de tous les dons de la grâce, se consacre sans réserve à Dieu, et ses parents, déjà avancés en âge, ratifient sans regret, que dis-je, avec joie, ce grand sacrifice.

Il y a là pour nous, mes Frères, une leçon éloquente, et Dieu même semble nous inviter à réfléchir sérieusement en ce jour aux lois que sa providence a prescrites à la plus

sainte des affections, à celle qui unit les parents à leurs enfants et les enfants à leurs parents.

O Marie, modèle des filles et plus tard modèle aussi des mères, c'est à vous que nous nous adressons...

I. — Devoirs des parents.

A. Ils doivent veiller a ce que leurs enfants servent Dieu. — Ce serait vous faire injure, mes Frères, que de vouloir vous apprendre que le premier devoir des parents envers leurs enfants, est l'amour qu'ils doivent leur porter. Tous vous aimez vos enfants; et s'il y a en cette matière un écueil à éviter, c'est qu'un amour trop égoïste n'empiète sur l'amour réglé ou, qu'en croyant aimer vos enfants, vous ne vous trompiez sur la façon dont vous devez les aimer. Souvenez-vous donc avant tout que vous devez consacrer vos enfants à Dieu. Et comme cette formule pourrait sembler trop vague, je vais la développer en trois idées toutes pratiques.

a) Il faut que les enfants soient voués à Dieu par leurs parents dès le commencement de leur vie. — Vous devez vos enfants à Dieu dès le commencement de leur vie. Prenez-y garde, mes Frères : en vous donnant un enfant, Dieu vous envoie un trésor précieux, car il vous envoie une de ces âmes immortelles destinées à le contempler et à jouir de lui pendant toute l'éternité. En vous confiant cette âme, il vous dit : C'est à vous qu'il appartient d'ouvrir à cet enfant les portes de la vie, non seulement de cette vie qui passe, mais aussi et surtout de la vie éternelle. Parents chrétiens, songez-y donc. Ayez d'abord grand soin que l'eau sainte du baptême coule au plus tôt sur ce front. Ne permettez pas que de funestes délais, qu'une étiquette toute mondaine mettent votre enfant en danger d'être privé du bonheur de la régénération... Veillez à ce que des imprudences coupables ne ravissent à cette frêle créature la lumière du jour avant qu'elle en ait joui...

Ce devoir, dites-vous, vous le remplissez avec zèle. Je

vous en félicite; mais je vous prie, faites votre possible pour que votre enfant, aussitôt que sa raison s'éveille, consacre à Dieu la vie qu'il en a reçue. Il me semble voir l'ennemi de la nature humaine épier le moment favorable pour ravir à Dieu les prémices de ce jeune cœur. Déjouez ses efforts... Ne vous laissez pas captiver vous-mêmes par les charmes et les amabilités de cette première enfance au point d'oublier...

b) Il faut que les enfants soient habitués au service de Dieu dans leur première jeunesse. — J'ai dit le commencement de votre tâche; elle s'aggrave avec le temps. Je ne puis énumérer... Je dois me contenter de vous rappeler que c'est pendant l'enfance que nos impressions sont les plus vives... Si donc vous voulez inspirer à votre enfant un amour profond et sincère pour Dieu et pour vous, ne l'abandonnez pas imprudemment à des mains mercenaires... Examinez bien quels sont ceux qui approchent de lui... Ne faites pas de votre enfant la victime de vos goûts trop mondains... N'oubliez pas d'étudier d'avance les milieux où vous le conduisez... Ne l'habituez pas à une vie de plaisir... Ne permettez pas qu'il devienne frivole ou capricieux... Occupez-vous avec courage de son éducation... Plus tard vous serez abondamment payés de vos sacrifices, et Dieu, Dieu surtout, mettra au cœur de votre enfant ces tendresses ineffables qui font la joie des parents et mettra sur ses lèvres de ces paroles délicieuses qui sont le baume de leurs soucis... Apprenez-lui à aimer la prière, veillez sur tous ses pas, et vous le verrez répandre partout autour de lui comme un parfum de vertu et de qualités aimables.

c) Il faut que les enfants soient maintenus par leurs parents au service de Dieu pendant leur adolescence. — Après que cette aimable fleur se sera épanouie sous vos yeux et lorsqu'elle commencera à se revêtir de toutes les grâces de l'adolescence, n'oubliez pas de la maintenir au service de Dieu par une éducation mâle et forte... Sachez vous séparer de votre enfant pour le confier à des mains expérimentées...

Est-ce tout? Non! Je le prononcerai, le mot terrible : Sachez enfin sacrifier votre enfant à Dieu, en lui permettant au sortir de l'adolescence de suivre sa vocation sous quelque forme qu'elle se présente... Soyez, s'il le faut, des Abrahams, soyez des Éléazars, soyez des Joachims... Et puisque c'est là surtout ce que nous montre la fête de ce jour, laissez-moi vous dire encore *pourquoi* vous devez votre enfant à Dieu.

B. Pourquoi? — *a) C'est le droit de Dieu.* — Vous le lui devez, parce que Dieu a droit sur lui. Le droit de Dieu est le droit suprême, le droit incontestable, seule source de tous les droits des hommes... Votre enfant est à Dieu *avant* d'être à vous. C'est ce que comprenait cette mère sublime des Machabées, qui disait à ses fils : *Neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam* (2 Mach. vii, 22). Oui, Dieu est le maître de la vie de votre enfant... Et comme il peut vous l'enlever quand il lui plaît, il garde aussi sur lui, lorsqu'il vous le laisse, son souverain domaine... Il le destine à remplir un rôle dans ce monde selon l'ordre de sa providence, et il lui a donné à cet effet des talents, des forces... Il lui enverra aussi ses inspirations... Qui sera assez hardi pour résister à Dieu?...

Aussi, mes Frères, dans les oppositions que font souvent à la vocation de leurs enfants des parents chrétiens, on évite d'envisager la question sous cet aspect. On se met à un autre point de vue. On ne dit pas ouvertement et directement : Je ne veux pas donner mon enfant à Dieu; on se contente de dire : Je veux le bonheur de mon enfant...

b) C'est l'intérêt des enfants. — Eh bien, c'est également au nom de ce bonheur que je vous conjure de ne jamais refuser vos enfants à Dieu... Dites-moi, vous qui êtes chrétiens : quel est donc ce bonheur que vous souhaitez à votre fils, à votre fille? N'est-ce pas avant tout le bonheur éternel? Ne serait-ce pas pour vous la pensée la plus poignante de devoir vous dire : J'ai causé le malheur éternel de mon enfant? Je vous vois frémir à cette seule idée. Il

ne vous reste donc qu'à vous soumettre. Car voyez : Dieu appelle votre enfant à un état déterminé. Il lui réserve dans cet état, dans cette carrière des grâces appropriées aux besoins de son âme... Ce sont des grâces de choix et la couronne est au bout de cette carrière où Dieu l'invite à entrer... Dieu lui-même ouvre à votre enfant une voie sûre : et cette voie, c'est vous, parents chrétiens, qui viendrez la fermer! Prétendrez-vous forcer Dieu de changer le cours de ses grâces? Il n'abandonnera pas entièrement, je le veux bien, cette âme dévoyée par votre faute; mais, dans tous les cas, cette âme n'obtiendra pas la couronne qu'elle aurait eue sûrement sans votre obstination, et il est même fort à craindre qu'elle n'en obtienne aucune et qu'elle ne finisse par être précipitée dans le gouffre de la perdition, par suite des dangers auxquels votre témérité l'aura exposée et que Dieu n'est nullement tenu de faire disparaître malgré vous... Vous le voyez, mes Frères, le bonheur éternel de vos enfants demande impérieusement que vous leur laissiez suivre la voie que Dieu leur trace.

J'ajoute que même sur cette terre ils ne seront vraiment heureux que dans cette voie. Combien j'en ai vu traîner par le monde une triste existence... Pauvres victimes, que des parents insensés et cruels avaient sacrifiées à ce qu'ils nommaient le bonheur! Le bonheur n'est-il donc què dans le faste et dans les honneurs de la terre? J'oserai dire : n'est-il donc que dans la vie de famille? Est-il pour tous dans la vie de famille? Non, et j'en ai pour preuve tant de mondains engagés dans les liens du mariage et qui vont chercher le bonheur partout, excepté au foyer domestique. Et ce sont ceux-là même qui prétendront river à ce foyer leurs propres enfants... Eh bien, j'ose le leur dire : ils n'aiment pas leurs enfants, ils ne veulent pas leur bonheur. — J'ajoute qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes.

c) C'est l'intérêt des parents eux-mêmes. — Car, mes Frères, nous ne devons pas chercher à nous aveugler plus longtemps : notre amour-propre, notre intérêt personnel

joue toujours un grand rôle dans les dispositions que nous prenons à l'égard de notre famille... Au nom donc de votre propre intérêt, sachez surmonter une affection qui vous a été montrée incompatible avec la volonté de Dieu et le bonheur véritable de vos enfants... Je ne vous dirai pas que vous devrez bien souvent renoncer à des plans d'avenir que vous aviez conçus... que, si Dieu vous enlevait vos enfants par la mort dans leur première jeunesse ou les laissait tomber dans quelque infirmité incurable, il faudrait bien vous résigner... Je vous dirai plutôt : Voulez-vous être véritablement heureux, voulez-vous attirer sur vous et sur vos enfants, sur toute votre famille, les bénédictions les plus abondantes du ciel, commencez par être généreux à l'égard de Dieu... Si vous saviez combien il est doux d'avoir rempli son devoir dans ces graves matières, vous n'hésiteriez pas à vous assurer cette jouissance...

Et le spectacle du bonheur de vos enfants, le compteriez-vous pour rien? Ah! je puis faire ici un appel à tous les parents qui à l'occasion de la vocation de leurs enfants ont fait des sacrifices au Seigneur. Ils n'ont pas de plus douces heures dans leur vie que celles où ils reçoivent les bénédictions de ces enfants et l'expression de leur reconnaissance... Et, si je voulais confirmer cette assertion par des preuves tirées des contraires : que de parents reconnaissent s'être trompés, en refusant au Seigneur la victime qu'il leur demandait... Les uns ont vu périr prématurément les enfants qu'ils avaient disputés à Dieu. D'autres ont eu à gémir sur les désordres. Il en est qui sont devenus les objets de la haine de ces mêmes enfants... Mais détournons nos yeux d'un si triste spectacle...

Eh quoi! dites-vous, tout sera donc de notre part abnégation et sacrifice? Ce Dieu qui nous a faits pères à son image, ne nous a-t-il réservé aucune compensation de nos peines, de nos souffrances? Loin de là; et je viens déjà de vous montrer une récompense de votre générosité dans le sentiment du devoir accompli, et dans la satisfaction que

procure aux parents chrétiens la certitude que par leur dévouement le bonheur éternel et temporel de leurs enfants est assuré.

Désormais c'est à ces enfants que je m'adresse; car eux aussi ont des devoirs impérieux à remplir. Ces devoirs, je les résume en un mot : être à leurs parents selon Dieu, *aimer* leurs parents *selon Dieu.* C'est ce mot qu'il me reste à développer. Les enfants doivent être à leurs parents *selon l'ordre de Dieu; — selon la providence de Dieu; — selon la permission de Dieu.*

II. — Devoirs des enfants.

A. Être a leurs parents selon l'ordre de Dieu. — *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram :* voilà, mes Frères, un précepte formel; *Si vis perfectus esse,* voilà un conseil. Jamais le conseil ne prévaudra contre l'ordre; mais jamais aussi la perfection à laquelle le Seigneur aura appelé quelqu'un, n'empêchera celui-ci de remplir le devoir imposé à tout enfant à l'égard des auteurs de ses jours.

Ce devoir, mes enfants, vous savez tous en quoi il consiste : dès votre plus tendre jeunesse on vous a parlé de ce respect intérieur et extérieur, de cette obéissance, de cette assistance que tous les enfants doivent à leurs parents.

Ce respect, il n'est rien au monde qui puisse vous en dispenser : ni la pauvreté de vos parents, ni leurs défauts, ni même leurs crimes...

Cette assistance, c'est la loi naturelle qui vous l'impose. Assistance temporelle : et vous le savez tous, lorsque les parents nécessiteux ont besoin du travail ou de l'aide de leurs enfants, si Dieu ne fournit aucun autre moyen de pourvoir à cette nécessité, l'enfant, sous aucun prétexte, ne peut abandonner ses parents ni leur refuser son appui. Tous les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes sur ce point; et vous seriez étonnés si je montrais

l'absence de vocations déterminées... A ceux donc qui choisissent ce genre de vie, je ne donnerai qu'un avis : Ayez soin que Dieu préside toujours à votre foyer familial. Et si après quelques années de ces douces et chrétiennes jouissances, sa voix vous appelle ailleurs, n'hésitez pas et laissez-vous conduire par la grâce...

Péroraison. — Je termine, mes Frères, par cette réflexion bien simple : Toute famille fondée ici-bas doit se dissoudre quelque jour, partie par partie... La mort se charge d'exécuter cette loi portée par Dieu. Il n'y a qu'une seule famille qui soit indissoluble : c'est celle du ciel. C'est elle qu'il faut préparer : les parents en donnant leurs enfants à Dieu ; les enfants, en aimant leurs parents selon Dieu.

TROISIÈME SÉRIE

SERMONS POUR LES FÊTES DES SAINTS

l'absence de vocations déterminées... A ceux donc qui choisissent ce genre de vie, je ne donnerai qu'un avis : Ayez soin que Dieu préside toujours à votre foyer familial. Et si après quelques années de ces douces et chrétiennes jouissances, sa voix vous appelle ailleurs, n'hésitez pas et laissez-vous conduire par la grâce...

Péroraison. — Je termine, mes Frères, par cette réflexion bien simple : Toute famille fondée ici-bas doit se dissoudre quelque jour, partie par partie... La mort se charge d'exécuter cette loi portée par Dieu. Il n'y a qu'une seule famille qui soit indissoluble : c'est celle du ciel. C'est elle qu'il faut préparer : les parents en donnant leurs enfants à Dieu; les enfants, en aimant leurs parents selon Dieu.

TROISIÈME SÉRIE

SERMONS POUR LES FÊTES DES SAINTS

TROISIÈME SÉRIE

SERMONS POUR LES FÊTES DES SAINTS

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT AMAND

APÔTRE DE LA BELGIQUE.

Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem. L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi avec son onction sainte : et le Seigneur m'a envoyé pour porter à ceux qui sont doux l'heureuse nouvelle, pour guérir les cœurs broyés et pour annoncer aux prisonniers et aux captifs le pardon et la délivrance. (Isai. LXI, 1.)

Mes Frères,

Ces paroles du prophète Isaïe, par lesquelles il faisait connaître aux enfants de Juda sa pacifique mission et que le Fils de Dieu daigna dans la suite s'appliquer à lui-même, paraissent résumer la plus grande des œuvres du divin Rédempteur, celle dont toute sa vie ne fut que la préparation et le premier exercice, celle qu'il légua à son Église comme sa volonté dernière et permanente : je veux dire, l'apostolat chrétien. Descendu des splendeurs éternelles pour racheter le genre humain, il rencontra dans sa course évangélique quelques âmes saintes, persévéramment fidèles à la voix de leur conscience et aux inspirations de la grâce. Ces âmes, il les encouragea de sa parole et les confirma dans la foi et dans la vertu ; il les réjouit en leur annonçant l'avènement de ce royaume de Dieu

que leurs bonnes dispositions leur faisaient aimer d'avance. *Ad annuntiandum mansuetis misit me.* D'autres, au contraire, s'étaient malheureusement laissé séduire par les attraits de la volupté, ou entraîner loin de la pureté de la loi mosaïque par les sophismes des sectes si nombreuses dans la Judée. Jésus tendit à tous une main secourable, les releva de leurs chutes, les ramena de leurs égarements et les remit sur la route du vrai bonheur. *Ut mederer contritis corde.* Mais là ne devait pas s'arrêter la sollicitude du Sauveur. Lui-même, il est vrai, n'était envoyé qu'aux seules brebis de la maison d'Israël; toutefois lorsqu'il dispersa ses apôtres sur toute la surface de la terre, il leur dit : Allez; évangélisez toutes les nations. Il y a tant de malheureux que l'esprit des ténèbres retient dans ses honteuses chaînes. Partez, brisez leurs liens, et à tous ces frères que vous aurez affranchis, faites partager la liberté des enfants de Dieu. *Ut prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem.*

Telle est, mes Frères, la noble entreprise à laquelle les apôtres du Christ et leurs successeurs se sont voués. Forts de l'onction sainte, ils ont rempli le monde des prodiges de leur zèle et de leur charité. Oui, continuer la mission évangélique du Christ, ce fut votre seul but, votre unique dessein, athlètes de la foi, qui, portés sur les ailes de la grâce, vous précipitiez de péril en péril, mais aussi de conquête en conquête. Ce fut le vôtre, illustres Liévin, Piat, Colomban, Eubert; le vôtre aussi, grand saint Amand, dont nous pouvons aujourd'hui célébrer les exploits.

Ah! mes Frères, lorsqu'on envisage cette longue carrière de quatre-vingt-dix ans vouée sans relâche à la gloire du créateur, on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou de cette docilité persévérante à la voix de la grâce, ou de cette mortification continuelle des sens, ou de cette parfaite union avec Dieu, ou de tant d'autres qualités éminentes qui distinguaient notre héros. On voudrait montrer le vertueux jeune homme, digne fils du puissant Sérénus

et de la pieuse Amantia, quittant à l'âge de quatorze ans le manoir paternel, pour se livrer dans l'île d'Oye à toutes les rigueurs de la vie monastique, persévérant dans son généreux dessein malgré les supplications d'un père affligé, et fuyant même toujours plus loin afin d'échapper à de nouvelles importunités. Combien nous aimerions de le faire admirer, religieux près du tombeau de saint Martin de Tours, puis reclus à Bourges durant quinze années, pénétrant ensuite dans une mystérieuse vision les desseins de la Providence, prosterné à Rome devant le tombeau des apôtres et recevant de la bouche même de saint Pierre son immense mission, appelé enfin par le grand saint Achaire au siège épiscopal de Maestricht.

Mais la reconnaissance nous guidera dans nos éloges. Enfants de la Flandre, du Hainaut, de la Hesbaie, nous n'ignorons pas que nos ancêtres durent au zèle de saint Amand le flambeau de la vérité chrétienne. Que pouvons-nous faire de plus convenable en ce moment, que de considérer ensemble les diverses phases de son apostolat : de le voir d'un côté soutenir de ses conseils et de ses exemples le troupeau fidèle confié à ses soins; de l'autre, réchauffant dans son sein et ramenant sur ses épaules la brebis égarée; enfin, désireux d'étendre partout la gloire de son divin Maître, allant chercher au loin de nouvelles peuplades à arracher au paganisme et plantant l'étendard de la croix sur les ruines des autels des faux dieux? Ce sont les trois parties qui rempliront ce discours. Elles nous montreront saint Amand continuant pour sa part la mission évangélique du Christ : *ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem.*

I.

S'il est dans la vie du pasteur des âmes, si souvent semée d'amers chagrins et de cruelles déceptions, une consolation aussi douce que légitime, c'est de trouver des

cœurs bien disposés, avides de recevoir ses salutaires avis, c'est de rencontrer des âmes dociles qui se confient à sa main paternelle pour être dirigées par lui dans les sentiers de la vertu et de la perfection chrétienne. Alors, c'est dans l'effusion de la charité qu'il entoure de ses soins cette troupe d'élite et que s'établit entre elle et lui un ineffable commerce, d'une part d'un zèle toujours plus ardent et d'un dévouement toujours plus tendre, de l'autre d'un attachement vraiment filial, d'une soumission pleine de confiance et de la plus généreuse reconnaissance. Heureux le prélat qui goûte ainsi les fruits de ses travaux; plus heureuses encore les âmes qui s'abandonnent ainsi sans réserve à sa prudente direction. Le Seigneur voulut récompenser dès ici-bas par cette félicité le zèle pastoral de son serviteur Amand. Il le mit en contact avec de nombreuses familles chrétiennes, où il lui fut donné de développer les germes féconds que la grâce y avait déposés, et de perpétuer ainsi ses œuvres par les exemples de vertu de ses illustres enfants spirituels.

En effet, dans ce VII^e^ siècle, si fertile en grands personnages, il n'en est point pour ainsi dire qui n'aient eu avec notre saint les plus intimes rapports. Les premiers qui s'offrent à nos regards, ce sont les dignes enfants de sainte Gérétrude : Sigebert, Erchinoald et Adalbaud. C'est sous la conduite d'Amand que Sigebert achève une carrière toute de vertus, terminée par une sainte mort. C'est encore par ses conseils que Berthe, la pieuse épouse de Sigebert, se retire au monastère de Blangy, pour y couler le reste de ses jours dans la prière et le recueillement. Au sein des cours de Neustrie, d'Austrasie, de Bourgogne, Erchinoald ne se conduit que par les avis d'Amand. Mais Adalbaud surtout, dont le front doit ceindre un jour la couronne du martyre, le regarde dès ses plus tendres années comme le père de son âme. Rictrude, sa sainte épouse, unie à ses destinées par les soins du pasteur, ne peut que partager de si nobles sentiments. Et les enfants

de Rictrude, Mauront, Eusébie, Clotsende, Adalsende, à qui doivent-ils l'auréole de gloire et de vénération qui entoure leurs têtes, sinon à celui qui comme un habile jardinier sut cultiver leurs jeunes cœurs et leur faire produire en abondance les fruits des plus aimables et des plus sublimes vertus ? Durant les années tranquilles que Dieu a ménagées à cette pieuse famille, Amand nous apparaît comme un sage conseiller, toujours attentif à ce que l'orgueil du siècle ne vienne point infecter ces âmes si chères, plaidant sans cesse auprès d'elles la cause du pauvre et de l'orphelin. Il est le soutien de l'époux, le directeur de l'épouse, l'ami, le confident, le père de tous. Et quand l'heure de l'épreuve a sonné pour eux, lorsque le vent de l'adversité les renverse et les abat, lorsque le leude Adalbaud tombe sous le fer des sauvages Gascons, Amand est l'ange consolateur de sa famille désolée. Il relève les courages, il sèche les larmes, il montre le ciel, unique séjour d'un bonheur sans mélange. Il guérit par ses douces paroles la plaie profonde que cause une perte si cruelle. Plus tard, il sauvera Rictrude des sollicitations importunes du roi Clovis, qui veut la contraindre à un nouveau mariage. Elle ira dans la solitude de Marchiennes consacrer au Seigneur, sous les yeux de l'apôtre, ses dernières années.

Non moins attachée à la foi catholique, et aussi recommandable par les grands hommes qu'elle a produits que par sa puissance, la famille des Pepins n'eut pas une moindre part que celle de Gérétrude à la paternelle tendresse du saint évêque. Le vénérable Pepin de Landen se glorifiait du titre de son ami. Gouverneur du jeune roi Sigebert, auquel Amand avait conféré le baptême, il se plaisait à concerter avec son saint ami le plan de l'éducation du prince. Il lui disait ses désirs, ses espérances, ses craintes : craintes que faisait naître surtout le caractère fougueux de Grimoald, fils de Pepin, et qui ne devaient hélas ! se réaliser que trop tôt. La fourberie et

l'intrigue déchirent la cour des Mérovingiens; les divers partis se font entre eux une guerre acharnée. Alors brille dans le saint évêque l'esprit de paix, de conciliation et de douceur. Il domine de tout l'ascendant de sa vertu les troubles politiques qui agitent le royaume des Francs. Il ne songe qu'à sa mission : *Ad annuntiandum mansuetis misit me.* Et tandis que Grimoald, oubliant ses devoirs de sujet, de vassal et de chrétien, relègue dans un triste exil le jeune Dagobert, Amand dirige les pas d'Itta et de Gertrude vers l'abbaye de Nivelles.

Que dire de cette autre pépinière de saints, de la maison de Mauger et de Waudru ? Ames bienheureuses, rendez grâces à votre Dieu de la faveur qu'il vous accorda en vous donnant pour guide dans la personne d'Amand un homme si pieux et si éclairé ! Et vous, magnanime fondateur de tant de communautés religieuses des deux sexes, réjouissez-vous ! Vous trouverez pour vos nombreux monastères d'angéliques habitants et pour la vigne du Seigneur de laborieux ouvriers. Car tel est, mes Frères, le projet qu'il nourrit. Il veut multiplier et mettre à proximité de chaque centre de population des asiles de sainteté et de prière d'où se répande tout autour la bonne odeur de Jésus-Christ, et où se formeront en même temps des légions d'apôtres. Grâce à sa constante attention à profiter de toutes les circonstances favorables, il a fondé plus de trente couvents, tous remplis de son esprit et dont les noms perpétuent à travers les âges la mémoire de ses vertus et de ses travaux. Gand en compte deux dans ses murs. Celui de Tronchiennes lui doit sa fondation, ainsi que celle des trois églises qu'il comprenait dans son enceinte. Renaix, Leuze et Termonde virent ses enfants les édifier par les exemples de leur abnégation et de leur piété. Mais le plus célèbre de ces monastères est celui d'Elnon, situé sur les rives de la Scarpe, et qui fournit à la Belgique tant de prélats vertueux et de dévoués missionnaires.

Cette abbaye est pour Amand comme son quartier général. C'est là qu'il va retremper son âme dans la prière, lorsqu'il médite quelque nouvelle entreprise. C'est de là qu'il s'élance vers des régions barbares, encore couvertes des ombres de la mort. C'est là qu'il revient, après avoir jeté dans le champ du Seigneur la semence évangélique. C'est de là qu'il va porter au pied du trône de Pierre un compte fidèle de son épiscopat et les hommages de sa nombreuse famille. C'est de là qu'il part pour aller combattre les fauteurs de l'hérésie et les propagateurs de la corruption des mœurs. Avec quel soin il écarte de ses ouailles ces fléaux destructeurs! Il en prévient les attaques, et en amortit les coups imprévus. Dans l'enceinte du monastère, sa sollicitude s'étend aux moindres détails de la vie régulière. Il dirige, il conduit tout par lui-même; rien n'échappe à ses yeux vigilants. En même temps, il joint son action à celle de ses collègues dans l'épiscopat, et de concert avec eux il foudroie l'impie monothélisme dans les conciles d'Autun et de Châlons; puis il vole à Rome protester de l'attachement des églises des Gaules à la seule et unique foi.

Oh! qu'elle est belle cette mission de paix qui s'accomplit ainsi au sein de la famille chrétienne, au milieu du troupeau fidèle! Quel gage de bonheur pour l'avenir, chaque fois que la main de la religion rencontre des générations entières chez qui elle peut, à l'abri du scandale, développer les germes des plus suaves vertus! Mais hélas! l'homme est faible; il ne suit pas toujours les conseils de la sagesse. La brebis s'écarte parfois de sa mère et reçoit mainte blessure de la dent vorace du loup. Le souffle glacé du nord peut dessécher une plante qui donnait hier encore les plus riantes espérances. Alors il faut une main exercée pour réparer ces dommages, pour guérir des plaies déjà envenimées, pour ranimer une tige flétrie : ministère pénible, sans doute, mais qui, aidé par la grâce, procure au pasteur des âmes d'ineffables consolations.

Voyons comment le glorieux Amand a su le remplir avec sollicitude et bonheur.

II.

Dans la touchante parabole de l'enfant prodigue, le Sauveur nous dépeint les sentiments qu'il éprouve pour les malheureux esclaves du péché. Quelle n'est pas sa tristesse, lorsqu'il voit l'homme, oubliant les bienfaits dont la main du créateur l'a comblé, quitter le chemin du devoir pour s'abandonner aux dérèglements de son cœur? Il le voit s'éloigner, et déjà sa voix paternelle tâche de le ramener; il le poursuit de ses tendres plaintes, et, lorsque, ô heureux moment! le fils repentant vient pour se jeter aux pieds de son père, celui-ci accourt au-devant de lui, ne lui laisse pas le temps de se prosterner, mais le presse contre son cœur et lui donne le baiser de la réconciliation. Tel est aussi le cœur de saint Amand. Il n'est point de fatigues qu'il ne subisse, il n'est point de mortifications qu'il ne s'impose, pour obtenir le relèvement des âmes abattues sous le poids de leurs iniquités. *Ut mederer contritis corde.* Lorsqu'il s'agit de remplir cet important devoir de sa charge pastorale, il emploie tour à tour la fermeté et la douceur, les menaces et les prières. Le rang élevé du coupable ne saurait arrêter sa sainte hardiesse, ni la longue durée du mal et l'obstination du pécheur lasser sa persévérance, ni enfin la crainte de l'exil ou même de la mort enchaîner son courage.

Le roi Dagobert, après avoir gouverné quelques années avec sagesse, s'était laissé entraîner au torrent des passions. Bientôt ses déplorables excès frappent tous les yeux, et, comme les scandales sont d'ordinaire d'autant plus pernicieux que leurs auteurs sont plus élevés et plus exposés aux regards de la foule, la contagion commence à gagner la cour et à pénétrer jusqu'au peuple. En vain les sages conseillers du prince ont uni leurs efforts pour lui faire sentir l'indignité de sa conduite. La passion l'aveugle et le transporte. Alors on a recours au ministère d'Amand;

Le voilà donc qui se rend au palais. Comme un autre Nathan il représente à ce nouveau David l'énormité de ses fautes : mais hélas ! cette fois la parole n'a d'autre résultat que de provoquer la colère et d'exciter la fureur. L'exil sera la récompense de sa charitable intervention.

Partez, illustre héros, partez ! Désormais un fleuron nouveau brillera à votre couronne ; une palme de plus vous est réservée. Votre courageuse parole, repoussée aujourd'hui, ne sera du reste pas inutile à celui-là même qui refuse de l'écouter en ce moment : elle portera dans son temps des fruits de repentir et de salut.

A peine le saint évêque, retiré au fond de la Gascogne, a-t-il commencé à y répandre l'Évangile, qu'un message inattendu le rappelle sur les rives de la Seine. Un fils est né a Dagobert ; et, pour gage de réconciliation, le prince a réservé à l'évêque-missionnaire l'insigne honneur de conférer le baptême à l'héritier de la couronne. Malgré les répugnances de son humilité, Amand accepte et Pepin de Landen est chargé de l'éducation du jeune Sigebert. Dorénavant fidèle à la grâce, Dagobert réparera par de larges aumônes et par des fondations pieuses ses fautes passées, et tout le reste de sa vie il témoignera au saint prélat la vénération la plus profonde.

Une autre conversion viendra bientôt remplir de joie les habitants de la Flandre et donner à la cité de Gand un protecteur de plus. Bavon, le farouche comte de la Hasbanie, va enfin déposer l'épée qu'il a souillée de tant de sang. Caractère altier et fougueux, le noble leude s'était livré dès son jeune âge à toutes les violences. Du fond de son château, il envoyait ses soldats dévaliser les passants, rançonner les pauvres cultivateurs, enlever les troupeaux et les hommes. Souvent même il se mettait à la tête de ses gens, pour exercer le meurtre et la rapine. Vainement la parole des ministres de Dieu avait retenti à ses oreilles, vainement une vertueuse épouse avait tâché de fléchir cette nature indomptée. Cependant le Seigneur ménageait

à Bavon une grâce de premier ordre et une précieuse occasion de salut. Amand intercédait pour lui, se déchirant le corps par de sanglantes disciplines, multipliant pour lui ses jeûnes et ses longues prières de jour et de nuit, et suppliant le ciel d'employer enfin la force, puisque la douceur ne pouvait rien obtenir. Ces vœux furent exaucés. Une maladie soudaine vient ravir à la tendresse du comte son épouse chérie. Les dernières paroles qu'elle prononce sont des prières pour la conversion de son époux. La grâce a triomphé dans l'âme de Bavon : aux sanglots de la douleur se mêlent les gémissements du repentir. Agenouillé aux pieds du saint évêque, l'illustre pénitent reçoit de lui le pardon de ses iniquités ; et celui dont le nom seul répandait partout la terreur, court maintenant de chaumière en chaumière distribuer aux indigents d'immenses largesses. Il implore le pardon de ceux qu'il a offensés. On le voit même forcer un de ses serviteurs de le charger de chaînes et de le traîner en prison comme le dernier et le plus vil des scélérats.

Il était encore réservé au bienheureux Amand de recevoir à Gand, dans son monastère, le pécheur converti, de le guider pendant trois ans dans le chemin de la pénitence la plus exemplaire et de la plus austère perfection, de recueillir enfin son dernier soupir et de confier à la tombe ces vénérables restes que des miracles éclatants et nombreux devaient bientôt placer sur les autels.

Voilà comment Dieu bénissait les efforts de son serviteur en faveur de ceux que la rudesse des mœurs de ces temps à demi barbares avait écartés du droit chemin. Il lui accorda les mêmes succès, lorsque, promu au siège épiscopal de Maestricht, il eut à lutter contre des oppositions et des résistances d'autant plus pénibles qu'elles lui venaient de la part de ceux qui auraient dû se montrer ses plus zélés collaborateurs. Irrités de la fermeté de leur saint évêque, quelques membres du clergé se soulèvent contre lui. Habitués à une vie mondaine et sensuelle, ils

ne sauraient, disent-ils, se plier aux vigueurs de la discipline ecclésiastique et accusent leur évêque d'en outrer les exigences par une sévérité excessive. Mais la conscience sacerdotale d'Amand ne faiblit point. Il unit toutes les ressources de la charité aux justes remontrances dictées par sa charge. Il conjure, il supplie, il commande. Les uns cèdent enfin ; les autres, accablés sous le poids des fléaux que Dieu leur envoie dans sa colère, sont forcés de reconnaître le bras qui les frappe. Le Pontife de Rome joint les foudres de la chaire apostolique aux menaces du saint évêque. Amand triomphe encore cette fois, et le clergé de Maestricht, entièrement régénéré par sa vigilance et sa sollicitude pastorale, lui donnera désormais autant de consolations qu'auparavant il lui avait causé d'amertumes.

Si maintenant, mes Frères, nous jetons un regard en arrière sur les entreprises multiples que nous venons de parcourir, qui de nous pourra s'empêcher de s'écrier : O vie riche de travaux et de mérites! Vie pleine d'héroïques efforts, vie digne d'un imitateur de Jésus-Christ! Saint pontife, vous avez rempli votre tâche; vous pouvez jouir de quelques années de repos, en attendant votre couronne qui est déjà si riche et si magnifique ! Mais non, mes Frères, le cœur de l'apôtre ne connaît point le repos. Tant que le nom du Tout-Puissant n'est point adoré jusqu'aux extrémités de la terre, il croit n'avoir rien fait pour sa gloire. Toujours il aspire à de nouvelles conquêtes ; et lorsque au sein de son troupeau il n'en trouve plus à faire, il court en chercher au loin : il va porter dans les contrées barbares le bienfait de la foi et ouvrir aux malheureux esclaves de l'idolâtrie la route du salut. *Ut prædicarem captivis indulgentiam et clausis apertionem.*

III.

Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ (Ps. II, 8). Demande, et je te donnerai les nations en héritage, et pour domaine

les extrémités de la terre. Telle est la magnifique promesse que fait au Verbe incarné le Père éternel. Cette promesse, il la réalise d'âge en âge par le ministère des hommes apostoliques qui, dévorés d'une ambition sublime, vont soumettre au Christ les uns après les autres tous les peuples de l'univers. Amand a compris cette parole ; il a senti en lui ce feu divin du zèle, et il brûle de communiquer la foi à tous ceux qui l'ignorent. Son regard a mesuré la vaste étendue de l'Europe païenne. Il voudrait la parcourir tout entière. Il voudrait, la croix à la main, voler du septentrion au midi et pénétrer depuis les mers d'Albion jusqu'aux rivages de la mer Noire.

A peine un glorieux exil l'a-t-il relégué au fond de la Gascogne, qu'il se hâte d'évangéliser ces populations à demi barbares ; et s'il ne peut d'abord recueillir parmi elles une moisson abondante d'âmes, il y trouve du moins, comme récompense de ses peines, ce qu'il ambitionne le plus pour lui-même, l'ignominie et la persécution. Plus tard, il reviendra vers cette contrée inhospitalière. Les miracles les plus éclatants lui ouvriront le chemin des cœurs ; un nouveau prodige le délivrera de la main des meurtriers, et, subjugué par tant de vertus et tant de merveilles, le Gascon courbera la tête pour recevoir l'onde salutaire du baptême.

Le pays des Slaves devient aussi le théâtre du zèle d'Amand. Il le parcourt tout entier ; les bords du Danube retentissent de ses éloquentes prédications, et ce n'est que lorsqu'il a vu ces peuples obstinés refuser même d'entendre sa voix, qu'il se décide à aller chercher ailleurs des cœurs plus dociles.

Je pourrais encore vous parler, mes Frères, de bien d'autres voyages apostoliques entrepris et poursuivis par notre saint patron. De nombreux monuments hagiographiques attestent son passage dans diverses parties de l'Allemagne et de la France, à Rouen, à Laon, à Strasbourg. Mais il nous tarde de rappeler les brillantes conquêtes qu'il réalisa sur les rives de l'Escaut.

Parmi tous les peuples de l'ancienne Gaule, les habitants du pays de Gand s'étaient toujours signalés par leur opiniâtreté et leurs féroces superstitions. Les missionnaires que la sollicitude des pasteurs voisins leur avait députés, ils les avaient massacrés ou chassés honteusement de leurs terres. A peine s'ils en permettaient encore l'accès aux ministres de l'Évangile. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer le zèle d'Amand. Il ne doute pas que ce ne soit à lui que le Seigneur ait réservé d'être son instrument pour la conversion de ces malheureux idolâtres. Il ne voit en eux que des frères, des amis; ce pays barbare, c'est une terre promise à ses labeurs. Il croit entendre le Seigneur lui dire, comme jadis à Josué : *Confortare et esto robustus. Omnem locum quem calcaverit vestigium pedis vestri, vobis tradam.* Courage et fermeté! Partout où vous porterez vos pas, je vous livrerai la terre que votre pied aura foulée. Et il répond : *Ecce ego, mitte me.* Me voici, Seigneur, me voici; envoyez-moi. Il part. Assisté de quelques compagnons, il se rend sur la colline du Blandin et commence le cours de ses prédications. Comme il l'avait prévu, il ne reçut d'abord qu'insultes et mauvais traitements. Ses disciples découragés l'abandonnèrent, regardant comme une folie de consacrer leurs fatigues à une entreprise impossible. Fort de la vertu d'en haut, le saint demeura. C'est en vain que plusieurs fois les barbares le couvrent de blessures; c'est en vain qu'ils le précipitent dans la Lieve et dans l'Escaut : la charité est plus forte que la mort. Amand continue toujours; il fatigue le ciel de ses supplications; il conjure le Seigneur de ne pas laisser périr ces âmes infortunées, rachetées au prix de tout son sang. Le Dieu de bonté pouvait-il résister? Non, l'heure du triomphe sonna. Un événement imprévu, en entourant la tête du serviteur fidèle de Jésus-Christ d'une auréole de sainteté et de puissance, lui ouvrit enfin le cœur des Gantois.

Dotton, gouverneur de Tournai, avait, malgré les prières

d'Amand, fait punir du dernier supplice un criminel amené devant son tribunal. Le missionnaire, prosterné auprès du cadavre que l'on venait de détacher du gibet, déplore la perte éternelle de cette âme qu'un acte de clémence eût peut-être ramenée à son Dieu. Il se penche sur ces membres glacés; il prie, et soudain les yeux du mort se sont ouverts. Revenu à la vie, le criminel proclame la vérité de la religion que prêche son libérateur. Désormais plus d'obstacles : de ville en ville le bruit du prodige prépare les cœurs à recevoir les enseignements de la foi. Partout on veut contempler le thaumaturge de la Flandre; partout les peuples se pressent autour de lui. La Flandre est soumise à Jésus-Christ. Amand poursuit le cours de ses instructions. Aidé de ses disciples, il plante partout l'étendard de la croix, et, peu de temps après, les monastères bâtis sur le Blandin et sur les bords de l'Escaut attestent que les farouches Gantois eux-mêmes ont accepté le joug salutaire de l'Évangile.

Le cœur de l'apôtre est inondé d'un torrent de délices. Il peut s'écrier comme un autre saint Paul : *Cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (2 Tim. IV, 7, 8). J'ai achevé ma course, j'ai été le défenseur de la foi; la couronne de justice m'est réservée. Oui, elle vous attend, valeureux athlète : elle vous attend aux cieux; et même ici sur la terre les siècles les plus reculés retentiront de votre nom. Jamais un criminel oubli n'effacera de nos cœurs les sentiments d'amour et de vénération que la reconnaissance y a gravés.

Péroraison. — Mais nous, mes Frères, ne dirait-on pas que du séjour de la gloire notre Père bien-aimé nous adresse ces paroles : Ne dégénérez pas des pensées élevées de vos ancêtres! Ne sommes-nous pas, mes Frères, les enfants des Adalbaud et des Waudru? Nos pasteurs ne remplissent-ils pas la place des Amand et des Liévin? Eux aussi ne peuvent-ils pas nous dire : *Spiritus Domini super me?* Sur nous aussi a été répandue l'onction du Sei-

gneur. Eux s'acquittent à notre égard de leur laborieuse mission : mais sommes-nous toujours disposés à seconder leur action bienfaisante? Participons-nous avec eux à l'apostolat de la famille, par les soins assidus que nous donnons à la nôtre? Aidons-nous leur travail pénible sur les pécheurs, par nos conseils, nos prières, nos exemples? Pouvons-nous nous rendre le témoignage que nous brûlons de zèle pour le salut des âmes? Que du moins par nos vœux et nos supplications nous attirons à la lumière les peuples assis à l'ombre de la mort? Du haut du ciel, le glorieux Amand nous encourage. Va, dit-il à chacun de nous. Chrétien, souviens-toi que tu es un autre Christ. Va, et imite l'exemple que je t'ai donné.

Oui, Père bienheureux, votre vie est le modèle de la nôtre. Toutes les conditions, tous les âges de la vie trouvent en vous des vertus à imiter. Votre zèle réchauffe notre tiédeur; votre amour des souffrances nous fait rougir de notre mollesse; votre constance nous reproche notre lâcheté. Ah! puisse enfin le spectacle de vos immenses travaux nous convaincre de la grandeur de nos obligations et celui de vos triomphes enflammer notre courage! Puisse votre puissante intercession nous obtenir le bonheur d'être un jour associés à vos mérites et à votre couronne!

SECOND PANÉGYRIQUE DE SAINT AMAND

APÔTRE DE LA BELGIQUE.

Zelus domus tuæ comedit me. Je suis dévoré de zèle pour la gloire de votre maison. (Ps. LXVIII, 10.)

Mes Frères,

Quand le Seigneur a rempli une âme de la connaissance de ses ineffables perfections, quand il lui a fait goûter la douceur et les charmes de sa loi sainte, quand il l'a trouvée

longtemps fidèle aux inspirations de sa grâce, alors il allume en elle un feu nouveau qui ne lui laisse plus ni repos ni relâche. Pénétré du bonheur dont il jouit, ne songeant qu'à l'amabilité et à la grandeur du Dieu qu'il adore, le juste brûle de communiquer aux autres les délices dont il est enivré. Il voudrait faire part à tous les cœurs de ce fleuve de consolations qui inonde le sien. Il voudrait rendre grâces au Seigneur par les adorations de tous les hommes des bienfaits immenses dont lui-même est comblé. Cette ardeur divine, mes Frères, ce besoin d'augmenter sans cesse le nombre des élus et de préserver la gloire du Très-Haut de la moindre atteinte, et cela au prix des plus grands sacrifices, c'est le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Tel fut votre seul mobile, ardents prédicateurs du Christ et nos pères dans la foi, alors que, portés sur les ailes de la grâce, vous vous précipitiez de péril en péril, de conquête en conquête. Ce fut le vôtre, illustres Liévin, Piat, Colomban, Eubert; le vôtre aussi, puissant patron de cette paroisse, grand saint Amand, dont nous pouvons aujourd'hui célébrer les vertus. Vous aussi, comme le prophète-roi et comme le Sauveur des hommes, pouvez dire avec vérité : *Zelus domus tuæ comedit me.* Je suis dévoré de zèle pour la gloire de votre maison. En effet, mes Frères, étudiez cette longue carrière de quatre-vingt-dix ans : il n'y a pas un seul détail qui s'y présentera à vous sans porter la marque de ce dessein immuable : *travailler à la gloire de Dieu par le salut des âmes.*

Fils du noble Sérénus et de la pieuse Amantia, Amand eut pour patrie les rives de la Loire. On eût dit que dès ses plus tendres années il pressentait les grandes choses auxquelles il était réservé; car, loin de se laisser éblouir par les pompes du siècle, il ne cherchait qu'à se soustraire à ses passagères grandeurs. Agé à peine de quatorze ans, il quitte le manoir paternel et se livre dans l'île d'Oye à toutes les rigueurs de la vie monastique. Ferme dans son

dessein, il résiste aux prières et aux larmes de ses parents désolés. Il fuit même plus loin, afin d'échapper à leurs poursuites. On le voit alors, toujours sous l'impulsion de la grâce, embrasser l'état religieux près du tombeau de saint Martin de Tours; puis, reclus à Bourges durant quinze années, exténuer son corps par les jeûnes les plus austères et les plus effrayantes mortifications; enfin, prosterné à Rome devant le tombeau des apôtres, recevoir de la bouche même de saint Pierre sa pénible mission. De retour au sein de sa patrie, il commence ses travaux. Bientôt la renommée de ses vertus se répand au loin. Un glorieux exil, récompense de son zèle, lui donne un nouvel éclat, et l'important diocèse de Maestricht le réclame pour pasteur. Désormais toute sa vie n'est qu'une suite de fatigues et de travaux presque surhumains. La discipline ecclésiastique remise en vigueur au sein du clergé confié à ses soins; l'hérésie des monothélites foudroyée aux conciles d'Autun et de Châlons; plusieurs voyages à Rome entrepris pour le bien de son église; l'Évangile prêché aux Gascons, aux Slaves, aux habitants de la Flandre; plus de trente monastères bâtis sous ses auspices et gouvernés par sa sagesse : telles sont quelques-unes des phases de cette vie glorieuse si féconde en merveilles, et qui toutes font voir l'apôtre dévoré de zèle pour la splendeur de la maison de Dieu. *Zelus domus tuæ comedit me.*

Ah! mes Frères, si la reconnaissance ne devait pas nous guider dans cet éloge, nous aimerions à étaler devant vous la longue et brillante chaîne des vertus qui distinguaient notre héros; et nous ne saurions ce qu'il faudrait vous faire admirer davantage : ou de son progrès continuel dans les voies les plus sublimes et les plus ardues de la perfection intérieure, ou de ses macérations et de ses pénitences volontaires, ou de sa perpétuelle union avec Dieu par la prière. Mais, enfants de la Belgique, nous nous souvenons que nos ancêtres *durent au zèle de saint Amand* le flambeau de la vérité chrétienne, et nous

croyons ne pouvoir rien faire de plus convenable en ce moment, que de louer en lui cette *vertu éminente du zèle* qui nous procura tant de bienfaits.

Pour que le zèle soit véritable, deux qualités lui sont nécessaires. Il doit d'abord être *universel*. Sans cela, on ne pourrait le distinguer de cette propension de la nature qui nous porte à vouloir du bien à ceux qui sympathisent avec nous. De plus, comme toute vraie vertu, il doit être *ferme et persévérant,* marques par lesquelles il diffère essentiellement de cette ardeur d'un jour, qui dégénère bientôt en découragement et en faiblesse.

Voilà les deux caractères qui rendent le zèle d'Amand vraiment admirable et sublime, comme nous le verrons dans la suite de ce discours.

I.

Avant de monter aux cieux, le Sauveur du monde envoya ses apôtres sur toute la surface du globe, porter à toutes les nations l'heureuse nouvelle du salut. Allez, leur dit-il; parcourez l'univers entier et prêchez l'Évangile à toute créature. *Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ.* En même temps qu'il leur donnait cet ordre divin, il remplissait leur cœur d'une soif inextinguible du salut des âmes, et leur communiquait cette charité universelle et sans limites qui ne considère dans le prochain ni le pauvre ni le riche, ni le bienfaiteur ni l'ennemi, mais uniquement l'image de Dieu, l'âme créée à sa ressemblance, destinée à le servir ici-bas et à le posséder éternellement dans le ciel.

C'est ainsi que saint Amand, notre patron et notre père, avait compris les devoirs que Dieu lui imposait. Évêque, fondateur de maisons religieuses, apôtre et missionnaire, il prodigue partout indifféremment les témoignages de son industrieuse charité. Parcourant toutes les parties du champ du Père de famille, partout il se fait le soutien des pauvres, le père des orphelins, le libérateur des esclaves.

S'il est quelques brebis auxquelles il semble donner plus de gages de sa tendresse, ce sont celles que le monde méprise. S'il doit, au contraire, affronter les dangers dont la cour des rois menace trop souvent la vertu, il ne se hasarde au milieu des périls qu'en munissant son cœur de la triple armure de la prudence, de la mortification et de la prière. Dès qu'il a rempli son ministère, il se hâte de se dérober aux séductions de la gloire et des honneurs.

Voyez quelle réserve, mais aussi quelle sainte fermeté, quel zèle apostolique il met dans ses relations avec le souverain des Francs. Tant que, fidèle à la loi de Dieu, Dagobert Ier écoute les sages conseils du vertueux Éloi, Amand, poursuivant le cours de ses prédications, se contente d'offrir pour le bonheur du prince ses vœux et ses prières. Mais le souffle impur des passions vient-il à faire évanouir de si belles espérances, aussitôt le zèle de l'apôtre s'allume : nouveau Nathan, il court reprocher à cet autre David ses criminelles jouissances. Fort de la vérité et de la justice de sa cause, il s'expose à toutes ses fureurs. Ne lui parlez pas des dangers qui le menacent, de la prison, de la mort qui l'attendent peut-être. Comment! le souverain maître du ciel et de la terre est publiquement offensé, et lui, le représentant de ce souverain, retiendrait sa voix? Le salut éternel de tant de peuples est compromis par les plus pernicieux scandales, et il demeurerait impassible, lui, le pasteur de ces peuples? Non, non. Il fait retentir au pied du trône la parole du prophète : *Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum?* (2 Reg. XII.) Pourquoi, ô prince, as-tu méprisé la loi du Seigneur, au point de faire le mal en sa présence? Hélas! les reproches du saint évêque ont pour unique résultat d'exciter la colère du roi. L'exil sera la récompense d'une si généreuse liberté. L'exil? Il n'y a point d'exil pour un apôtre du Christ. A lui comme à son divin Maître appartient l'univers. *Domini est terra et plenitudo ejus* (Ps. XXIII). N'y a-t-il pas au fond de la Gascogne aussi bien qu'à la

cour des rois, des âmes à conquérir, des pécheurs à ramener à Dieu, des justes à diriger vers le ciel ? Partez donc, illustre héros ! Désormais un fleuron nouveau brillera à votre couronne. Bienheureux celui qui souffre persécution pour la justice. Votre courageuse parole, repoussée aujourd'hui, ne sera du reste pas inutile à celui-là même qui refuse de l'écouter en ce moment. A peine le saint évêque, retiré au fond de la Gascogne, a-t-il commencé à y répandre l'Évangile, qu'un message inattendu le rappelle sur les rives de la Seine. Un fils est né à Dagobert, et, pour gage de réconciliation, le prince a réservé à l'évêque-missionnaire l'insigne honneur de conférer le baptême à l'héritier de la couronne. Certes, elle fut grande la joie de l'homme de Dieu, quand il vit le souverain, fidèle depuis lors à la grâce, réparer ses fautes passées par des aumônes abondantes et de pieuses fondations. Souvent il fut touché des marques d'estime et de confiance que le pécheur repentant se plaisait à lui donner.

Cependant la cour ne pouvait le retenir. Il se multipliait pour répondre aux besoins des âmes. Ah ! mes Frères, c'est dans ces courses incessantes, dans ces travaux si variés du saint ministère que le zèle de l'admirable évêque se montre dans tout son éclat. Exerçant une vigilance continuelle sur le peuple chrétien, il soulage chaque infortune, il dirige chaque entreprise inspirée à ses ouailles par l'amour du bien, il écarte tout fléau qui menace les brebis du Christ. Familles vénérables qui peuplâtes les cieux de vos pieux enfants, dites, qui vous conduisit d'une main si habile dans les sentiers de la perfection ? Saints innombrables qui dans ce grand septième siècle illustrâtes nos contrées, à qui devez-vous ces palmes qui sont dans vos mains? N'est-ce pas à ce pasteur infatigable, à cet ange de paix, à votre père chéri ? N'est-ce pas lui qui vous éclaira de ses conseils, qui vous fortifia de son courage, qui vous embrasa de sa charité ? Oui, c'est Amand, le modèle des pasteurs.

Venez, mes Frères, venez voir avec moi où il puise cette ardeur dévorante qui le porte à se dépenser sans cesse et qui le fait déverser sur tous ses enfants sans distinction les bénédictions dont le Ciel a daigné l'enrichir. Il est nuit. Amand, prosterné au pied des autels, médite en silence sur les devoirs que lui impose l'épiscopat. Il épanche son cœur devant la suprême majesté, et demande les grâces nécessaires pour remplir dignement ses sublimes fonctions. Il voit se dérouler à ses yeux toutes les occasions de procurer plus de gloire à son divin Maître. Il s'y arrête, il les considère; il n'en est pas dont il ne veuille faire l'objet de ses soins. Ici, c'est un homme influent, un père de famille à soutenir par de bons conseils; là, c'est une épouse à consoler, à encourager, des enfants à former de bonne heure à la pratique des vertus. Il y a de malheureux esclaves dont il faut rompre les chaînes en les rachetant, et que l'on renverra dans leurs foyers pour en faire les précurseurs de l'Évangile. Il y a aussi des pauvres dont il faut soulager la détresse et qu'il faut préserver du crime, suite ordinaire de la misère et du désespoir. Et le saint prélat, s'adressant à Dieu, s'écrie : Seigneur, sans votre aide je ne pourrai jamais suffire à tant de travaux et à tant de besoins; mais je compte sur vous, et je puis tout en celui qui me fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat* (Phil. IV, 13).

Et cependant, mes Frères, ce n'est là qu'une faible partie des soins qui occupèrent cette âme généreuse. Regardez! Sur le sol fertilisé par les sueurs d'Amand s'élèvent de toutes parts des asiles de paix et de prière, qui deviennent en même temps des pépinières d'ouvriers apostoliques. Toutes ces communautés, soit d'hommes soit de femmes, Amand les anime, pour ainsi dire, de son souffle, et leur communique son esprit de zèle et de dévouement. Comme il songe sans cesse à en augmenter le nombre ! Quelle sollicitude pour remplir ces chères maisons de dignes habitants! Tantôt c'est la fille de Géré-

trude, la pieuse Berthe, qui est conduite par lui au couvent de Blangy; tantôt c'est l'admirable Aldegonde qui reçoit de sa main le voile sacré des vierges. Sur ses conseils, Rictrude voue au Seigneur ses dernières années dans la solitude de Marchiennes. Grâce à lui, Nivelles peut se glorifier d'avoir possédé la bienheureuse Itta et l'illustre Gertrude. Gand, Tronchiennes, Leuze, Renaix, Termonde s'édifient au spectacle de l'abnégation et de la piété des fils spirituels du saint fondateur. Que dire d'Elnon, qui fournit à la Belgique tant de prélats vertueux et de dévoués missionnaires? Là, dans cette abbaye qui est sa première grande fondation, et dont il a fait, pour ainsi dire, son quartier général, l'infatigable ouvrier descend aux moindres détails de la vie monastique. Son œil pénétrant sonde les cœurs de ses enfants; sa main exercée les forme à toutes les vertus. — Ne prendrez-vous pas quelque repos, grand Saint?

" Voyez, nous répond-il, voyez les bords du Danube, les plaines de l'Allemagne, les rives de la Garonne: partout les campagnes sont blanches pour la moisson; mais il n'y a pas d'ouvriers. Dieu doit être connu, adoré, servi, aimé de toutes les nations. *Væ mihi, si non evangelizavero* (1 Cor. IX, 16): Malheur à moi, si je n'évangelise! „ Toujours il croit entendre résonner à ses oreilles cette voix du Seigneur: *Postula a me, et dabo tibi gentes hereditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ.* Demande, et je te donnerai les nations en héritage, et pour domaine les extrémités de la terre. Son regard a mesuré la vaste étendue de l'Europe païenne. Il voudrait la parcourir tout entière. Il voudrait, la croix à la main, voler du septentrion au midi et pénétrer depuis les mers d'Albion jusqu'aux rivages de la mer Noire. Deux fois il prodigue ses sueurs aux populations à demi barbares de la Gascogne; et s'il ne peut d'abord recueillir parmi elles une moisson abondante d'âmes, il y trouve du moins, comme récompense de ses peines, ce qu'il ambitionne le plus pour lui-même,

l'ignominie et la persécution. Bientôt après, le pays des Slaves entend ses éloquentes prédications; et ce n'est que lorsque ces peuples obstinés fuient loin de lui pour éviter sa rencontre, qu'il se décide à aller chercher ailleurs des cœurs plus dociles.

Je pourrais encore vous parler, mes Frères, de bien d'autres voyages apostoliques entrepris et poursuivis par notre saint patron. De nombreux monuments hagiographiques attestent son passage le long du Rhin et de la Seine, à Rouen, à Laon, à Strasbourg. Elles sont innombrables les paroisses et les villes de la France et de l'Allemagne qui l'invoquent comme leur protecteur et leur père dans la foi.

Déjà nous nous sommes écriés avec étonnement : Comment une vie d'homme peut-elle suffire à de si prodigieux et de si multiples travaux? O zèle universel! O charité ardente et sans limites, qui vous étendez à tous et ne vous arrêtez jamais!

Cependant, mes Frères, ne nous contentons pas d'une stérile admiration. Transportons dans notre conduite ce mobile qui faisait agir l'apôtre de la Flandre et efforçons-nous de suivre la route qu'il nous a tracée par ses exemples de zèle. Sans doute, il n'est pas donné à tous de saisir le bâton de missionnaire et de parcourir l'univers en semant partout la parole du salut : mais cette charité universelle qui animait les saints dans leurs courses apostoliques, devrait du moins sanctifier les relations que nous avons tous avec notre prochain et nous faire travailler, autant qu'il est en nous, à faciliter le salut de nos frères en secondant la conversion des infidèles. Si nous descendons un instant dans notre cœur, que de mouvements opposés à cette loi suprême n'aurons-nous pas la honte d'y remarquer? Combien il nous en coûte, je ne dis pas pour combler de nos bienfaits tel ou tel de nos semblables, mais pour ne pas manifester à tout propos l'aversion que nous sentons à son égard! Quelle lutte, lorsque le cours des

événements nous rapproche de lui! Quelle hésitation, lorsque la divine providence nous ménage l'occasion de l'aider dans ses peines, de le secourir dans ses besoins, d'écarter de lui, de sa famille, de ses biens un danger qui les menace! Apprenons des saints, qui sont nos modèles autant que nos patrons, et qui avaient comme nous un cœur de chair, à dompter avec le secours de la grâce ces penchants égoïstes qui tendent sans cesse à fermer notre cœur aux sollicitations de la divine charité. Ah! ne voyons dans notre prochain que le prix du sang et des souffrances d'un Dieu, et que la foi cimente une union intime entre lui et nous! Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, disait le Sauveur, vous transporteriez les montagnes; rien ne vous serait impossible. Oui, la foi, voilà ce qui a fait de saint Amand un apôtre au zèle ardent et universel : voilà encore ce qui l'a toujours fortifié et lui a donné le courage de *persévérer dans sa divine mission* malgré tous les obstacles.

II.

C'est peu de chose, mes Frères, de commencer une grande entreprise, si l'on ne fait tous ses efforts pour y persévérer jusqu'à ce que l'on ait obtenu le but qu'on se propose. Bien souvent Dieu se plaît à soumettre à de rudes épreuves la constance de ses amis. Il entre dans les desseins de son infinie sagesse de sonder leur dévouement en opposant à leur marche des obstacles imprévus. L'ennemi du salut n'ignore pas cette loi de la Providence : aussi profite-t-il de ces occasions pour jeter les âmes dans un funeste découragement. Hélas! que de conversions, sincères à leur début, ont dégénéré en déplorables rechutes! Que d'excellentes résolutions n'ont jamais produit aucun résultat salutaire, parce que l'on s'est laissé arrêter à la vue des premières difficultés! Le zèle, plus peut-être que toute autre vertu, est exposé à ce péril. Que de fois ne rencontre-t-il pas la froideur et l'indifférence? Que de fois n'a-t-il pas à lutter contre la rage de l'enfer? Que n'a-t-il

pas à redouter de sa propre faiblesse? Si l'ouvrier évangélique n'a le plus grand soin d'entretenir par l'esprit de foi le feu de son zèle, il résistera peut-être pendant quelques mois ou quelques années aux revers et aux chagrins; mais combien n'est-il pas à craindre qu'une lâche défection ne vienne finalement prouver aux yeux de tous qu'il n'était pas l'homme de la droite de Dieu, mais un téméraire et un présomptueux?

Quels soins, quelle application constante l'apôtre de la Flandre apporte à faire de soi-même un digne instrument de la grâce! Pour entretenir son zèle dans toute sa vigueur, il appelle à son aide le secours indispensable de toutes les vertus. Union avec Dieu, par une pureté d'intention qui n'a jamais en vue que la gloire du Seigneur et le salut des âmes, oraison continuelle, mortification, détachement entier des choses de la terre, confiance inébranlable dans la bonté divine, humilité si profonde qu'elle fait d'un évêque et d'un thaumaturge l'esclave et le serviteur de tous : telles sont les armes qui garantissent notre saint des traits du dehors et des ennemis intérieurs; tel est le bouclier impénétrable dont il couvre son cœur pour le rendre inaccessible à la pusillanimité comme à la vaine complaisance en lui-même. Grâces vous en soient rendues à jamais, ô mon Dieu, d'avoir inspiré à votre serviteur Amand la salutaire pensée de puiser en vous seul cette persévérance qui l'a fait triompher du monde et du démon, conquérir à la vraie foi tant de contrées, mais surtout vous soumettre les terres de nos aïeux, les plaines alors si inhospitalières de la Flandre. — En effet, mes Frères, parmi les nombreux exemples de constance que nous offre cette vie merveilleuse, il n'en est point de plus frappant que les efforts persévérants que coûta au saint missionnaire la conversion de nos ancêtres. Sans doute, il est admirable le retour d'Amand dans ces terres de Gascogne où une première fois il n'avait obtenu que des insultes et des railleries; elle est héroïque sa lutte contre

les désordres qui déshonoraient le clergé de Maestricht; il n'est rien de plus touchant que la patience avec laquelle il s'imposait les plus rudes pénitences et multipliait ses exhortations pour ramener au bercail des brebis égarées: mais c'est la Flandre qui fut le théâtre du dévouement le plus sublime et le plus prolongé.

Voyez sur les rives de l'Escaut cette nation féroce et sanguinaire qui souille ses forêts des plus honteuses superstitions, qui sur le sommet du Blandin immole à Thor et à Mercure des victimes humaines. C'est en vain qu'à diverses reprises les missionnaires ont tenté de pénétrer au sein de ces populations farouches : le Gantois repousse avec une égale obstination le flambeau de la civilisation et celui de la foi. Il n'en faut pas davantage pour enflammer le zèle d'Amand. Il ne doute pas que ce ne soit à lui que le Seigneur ait réservé d'être son instrument pour la conversion de ces malheureux idolâtres. Sa résolution est prise; il ira évangéliser le pays de Gand. Il se prépare dans le silence de la retraite à ce périlleux voyage. Il redouble ses veilles et ses austérités. Enfin, prêt à faire, s'il le faut, le sacrifice de sa vie, armé de la croix, suivi de quelques compagnons, il arrive au confluent de la Lys et de l'Escaut. Accourez, infortunés esclaves des démons, venez recevoir de la bouche d'Amand la bonne nouvelle de l'Évangile. Ce n'est plus le conquérant romain qui vient courber vos fronts sous un joug impitoyable et vous charger de fers : c'est le ministre de la paix sainte, qui vient rompre des liens mille fois plus honteux et vous donner la liberté des enfants de Dieu. Hâtez-vous d'accourir auprès de lui, de tomber à ses pieds, de baiser sa main bienfaisante. Mais les barbares sont sourds à la voix de l'apôtre. Ils accueillent ses paroles avec mépris et les paient d'outrages. Bientôt les compagnons du saint, découragés par l'inutilité de ses prédications, abandonnent une entreprise dont ils regardent l'exécution comme impossible. Oui, si Amand se fût appuyé sur un bras de chair,

il aurait comme eux renoncé à son dessein. Il serait allé chercher ailleurs des âmes mieux disposées. Mais il savait que la couronne n'est réservée qu'à la persévérance, et que Dieu n'abandonne pas son héritage. Il croit entendre le Seigneur lui dire, comme jadis à Josué : *Confortare et esto robustus. Omnem locum quem calcaverit vestigium pedis vestri, vobis tradam.* Courage et fermeté! Partout où vous porterez vos pas, je vous livrerai la terre que votre pied aura foulée. Il sent sa nature se révolter : il la dompte par de nouvelles rigueurs. Les barbares redoublent de mauvais traitements : il redouble envers eux de charité. Que de fois, dans leur aveugle rage, ne l'accablèrent-ils pas de coups, ne le couvrirent-ils pas de blessures? N'allèrent-ils pas jusqu'à précipiter dans les ondes de la Lieve celui qui ne cherchait que leur vrai bonheur? Il n'en continua pas moins de leur prodiguer ses instructions et ses bienfaits. Il va de cabane en cabane, chercher un malade à guérir, un malheureux à soulager. Après une longue journée de fatigues et de douleurs, sans autre abri qu'un ciel inclément, il étend dans quelque coin de la forêt sur un lit de feuilles mortes ses membres épuisés. Au cours de ces froides nuits, il lève encore vers le Seigneur des mains suppliantes, et puise dans ses entretiens avec le divin Sauveur la consolation des âmes fortes. Jésus-Christ n'a-t-il pas souffert pour lui et pour tous les hommes? N'a-t-il pas pris sur lui les infortunes et les misères du genre humain? Quoi donc de plus juste que de travailler et de souffrir pour sa gloire? Encore, Seigneur, s'écrie-t-il, encore des croix, encore des douleurs! Mais, du moins, prenez pitié de ce peuple! *Parce, Domine, parce populo tuo!* Le Seigneur pourrait-il résister à tant de charité, à une si magnanime persévérance? Non, mes Frères; et l'heure de la grâce va sonner. Un éclatant prodige, en entourant la tête du serviteur fidèle de Jésus-Christ d'une auréole de sainteté et de puissance, lui ouvrira ces cœurs jusqu'alors endurcis.

L'homme entouré de peines et de tribulations, éprouve le besoin de répandre dans un cœur ami la tristesse qui l'accable. Le contact d'une âme compatissante suffit bien souvent pour alléger ses douleurs, doubler ses forces et lui faire supporter allègrement le poids de l'infortune. Quel bonheur pour lui quand cet ami dévoué, initié à la science du salut, sait verser sur le cœur qui souffre le baume des consolations célestes ! Alors, non seulement l'épreuve devient plus légère ; mais on apprend à tirer de l'épreuve elle-même une source de mérites. Amand savait cela ; aussi le voyait-on se rendre de temps en temps à la ville de Tournai, où il recevait du saint évêque Achaire de fraternels encouragements. Un jour qu'il venait de puiser à ce trésor de science et de vertu une nouvelle confiance et de précieux renseignements, il aperçut sur la place publique un criminel qu'on traînait au supplice. Aussitôt un profond sentiment de pitié émeut les entrailles de l'homme de Dieu. Il supplie le comte, gouverneur de la contrée et qui siégeait comme juge, de lui accorder la grâce de ce misérable qu'un acte de clémence amènerait sans doute à la détestation de ses fautes et à l'acceptation sincère de la vérité chrétienne. Le gouverneur reste inflexible. Par son ordre, on presse l'exécution ; mais ce refus ne saurait faire perdre au saint homme l'espoir de sauver cette âme. Admirons ici les décrets immuables de la Providence qui avait fixé ce moment pour la glorification de son serviteur et le triomphe de la foi. Aussitôt que le corps inanimé est détaché du gibet, Amand, agenouillé près du cadavre et livrant son âme à une amère douleur, s'écrie au milieu des soupirs qui s'échappent de sa poitrine et des sanglots qui oppressent sa voix : Mon Dieu, sera-ce donc en vain que vous serez mort pour cet infortuné pécheur ? O vous, dont la miséricorde ici-bas surpasse la justice, vous dont la puissance est sans bornes ; ô Dieu, rendez-lui la vie, pour qu'il proclame vos bontés ! Ne rejetez pas ma prière. O prodige ! le Tout-Puissant a exaucé ces

vœux inspirés par une confiance sans bornes : le cadavre s'anime, se lève; et le mort revenu à la vie proclame la vérité de la religion que prêche son libérateur. Désormais plus d'obstacles! Le bruit du prodige a bientôt parcouru la Flandre. De toutes parts les populations affluent autour du thaumaturge : tous demandent à être régénérés dans l'onde baptismale. Partout la croix du Christ remplace les idoles renversées, et les monastères bâtis sur le Blandin et sur les bords de l'Escaut attestent que les farouches Gantois eux-mêmes ont accepté le joug salutaire de l'Évangile.

Cette continuité d'efforts et de souffrances qui avait fini par obtenir la conversion de la Flandre, devait lui mériter aussi un patron et un protecteur. Bavon, le redoutable comte de la Hasbanie, va enfin dépouiller l'épée qu'il a souillée de tant de sang. Qui dira les peines inouïes au prix desquelles le zèle d'Armand acheta ce changement inespéré? Caractère altier et fougueux, le noble leude s'était livré dès son jeune âge à toutes les violences. Du fond de son château, il envoyait ses soldats dévaliser les passants, rançonner les pauvres cultivateurs, enlever les troupeaux et les hommes. Souvent même il se mettait à la tête de ses gens, pour exercer le meurtre et la rapine. Nous ne décrirons pas les nombreuses et inutiles démarches du saint apôtre pour fléchir ce cœur indompté. Les larmes d'une épouse bien-aimée, les exhortations les plus tendres et les plus touchantes, tout avait échoué. Mais la prière du juste pénètre les nues. L'évêque s'adresse au Seigneur; il le conjure de lui donner cette âme, d'employer même pour la vaincre la force de la souffrance, s'il prévoit que les accents de la douceur ne pourront rien obtenir. Longtemps le ciel paraît sourd à sa voix. Amand redouble ses supplications, se déchirant le corps par de sanglantes disciplines, multipliant ses jeûnes et ses longues prières de jour et de nuit. Encore une fois la constance remporte la victoire. Une maladie soudaine vient ravir à la tendresse du comte son épouse chérie. Les dernières paroles qu'elle

prononce sont des prières pour la conversion de son époux. La grâce a triomphé dans l'âme de Bavon : aux sanglots de la douleur se mêlent les gémissements du repentir. Il accourt auprès de l'apôtre et confesse avec larmes ses longs égarements. Amand le console, lui accorde au nom du Tout-Puissant le pardon de ses fautes, l'encourage et l'anime. Trois ans encore il lui est donné de faire parcourir à l'illustre pénitent les sentiers les plus ardus de la perfection. Il recueille enfin son dernier soupir, et confie à la tombe ces vénérables restes que des miracles éclatants et nombreux devaient bientôt placer sur les autels.

Ah ! c'est maintenant que le cœur de l'apôtre nage dans un torrent de délices. Il peut s'écrier comme un autre saint Paul... *(Voir le reste de ce paragraphe dans le premier panégyrique, plus haut, page 498, jusqu'à :* que la reconnaissance y a gravés.)

Péroraison. — Voilà donc, mes Frères, comment notre saint patron a étendu à tous les hommes les bienfaits de son zèle, comment il a rempli sa mission sans être retenu par les obstacles, comment il a persévéré dans les travaux jusqu'à ce qu'il ait cueilli la palme. *Zelus domus tuæ comedit me.*

Et maintenant, du séjour de la gloire il nous engage à marcher sur ses traces. O mes enfants, nous dit-il, voyez et imitez. *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1 Cor. IV, 16). Faites comme moi ; fixez vos regards sur la vie du Sauveur des hommes, et faites de ses vertus votre étude assidue. Comme moi, travaillez sans relâche à étendre son règne consolateur, en vous-mêmes d'abord, par une foi vive et agissante, puis dans vos familles, par une ingénieuse charité, enfin jusqu'aux extrémités du monde, par vos prières et vos saints désirs. Courage et confiance ! le Seigneur est avec vous.

Oui, Père bienheureux, votre vie est le modèle de la nôtre, *etc. (comme dans le premier panégyrique, plus haut, p. 499).*

PREMIER SERMON SUR SAINT ANTOINE DE PADOUE.

RÉSUMÉ DE LA VIE DU SAINT.

Beatus dives qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris.

(Eccli. XXXI, 8.)

Exorde. — Dans ce premier entretien, mes Frères, nous nous bornerons à quelques remarques générales sur la vie de saint Antoine.

I.

Né à Lisbonne en 1195 et nommé d'abord Ferdinand, il était fils de Martin de Bullonès ou Bouillon, noble officier de l'armée portugaise, et de la pieuse Marie de Tevera. A l'âge de quinze ans, après ses études d'humanités et de philosophie, il entre chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin à Lisbonne. Comme sa famille lui faisait trop de visites et lui suscitait trop de distractions, il obtient la permission de se retirer à Coïmbre, au couvent de Sainte-Croix, et s'y applique à l'étude de la théologie et des saintes Écritures. Huit ans après, don Pedro, infant du Portugal, apporte du Maroc les reliques de cinq Franciscains martyrisés pour la foi. Le désir du martyre s'empare du jeune religieux; et lorsque les Franciscains viennent quêter à Coïmbre, il brûle d'imiter leur vie pauvre et apostolique. Après avoir consulté Dieu dans la prière, et malgré la douleur de ses anciens confrères, il entre dans l'Ordre de saint François en 1221, prend le nom d'Antoine et va prêcher l'Évangile chez les Maures. A peine arrivé, il tombe malade, et se remet en route pour retourner en Portugal; mais une tempête providentielle l'amène sur les côtes de Sicile, et le fait débarquer près de Messine. Il se rend de là au chapitre général qui

se tenait à Assise, se présente aux supérieurs d'Italie, mais cache ses talents et s'offre pour servir à la cuisine. Enfin le provincial de Bologne l'accepte pour dire la messe aux religieux du petit couvent de Saint-Paul. Lors de la cérémonie d'ordination qui réunissait quelques Dominicains et quelques Franciscains à Forli, le gardien de Saint-Paul ordonne à Antoine de faire le discours d'usage aux ordinands. Il ravit tout le monde. Il avait alors vingt-six ans. Saint François lui ordonne d'enseigner la théologie en France et en Italie. Ses prédications produisent les effets les plus salutaires malgré leur sainte hardiesse. Le pape Grégoire IX l'entend et le nomme " l'arche du Testament. „ Il prêche en France, en Italie, en Espagne, au milieu d'un concours prodigieux et semant à profusion les miracles.

Antoine est élevé aux premières dignités de son Ordre, et travaille à maintenir l'esprit primitif. Il lutte contre le luxe et le relâchement du frère Elie, obtient sa démission de provincial de Romagne et se retire à Padoue. Il y prêche le célèbre carême de 1231, puis se rend dans la solitude de Campietro pour s'y préparer à la mort. Lorsque, la faiblesse mortelle survenant tout à coup, il se fait reporter au couvent de Padoue, la crainte de l'empressement bruyant de la foule fait décider qu'on s'arrêtera dans le faubourg, chez le directeur des Clarisses de l'Arcella. Le vénérable mourant y reçoit le saint viatique, et entonne d'une voix mélodieuse l'hymne *O gloriosa Domina*. Il reçoit encore l'extrême-onction en chantant avec ses frères les psaumes de la pénitence, reste encore une demi-heure dans un silence absolu, et expire enfin doucement dans la soirée du 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans. On voulut cacher sa mort aussi longtemps que ce serait possible, mais en moins d'une heure toute la ville fut avertie, car les petits enfants criaient par groupes dans les rues : Le saint est mort! Grégoire IX le canonisa l'année suivante. Lorsque, en 1263, pour la

translation des reliques dans l'église bâtie en son honneur, on ouvrit son premier tombeau en présence de saint Bonaventure, alors général de l'Ordre, un céleste parfum s'en exhala, et au milieu des chairs tombées en poussière on aperçut la langue parfaitement intacte, rose et fraîche comme celle d'un homme vivant.

II.

Nous devons tous, mes Frères, vouloir être des saints, puisque nous devons tous faire notre salut, et que faire son salut et être saint, ne sont qu'une seule et même chose. De quoi a dépendu la sainteté d'Antoine de Padoue? De ces deux points que souvent nous ne comprenons pas : d'abord, de ce qu'il était *persuadé de la nécessité du salut;* — ensuite de sa *fidélité à la grâce* de Dieu.

A. Nous devons être persuadés comme saint Antoine de Padoue de la nécessite du salut. — *Unum est necessarium!* Nous connaissons cette vérité. Pourquoi ne la pratiquons-nous pas mieux?

a) Parce que nous n'y pensons pas assez. Nous nous laissons distraire de ces graves pensées par les pensées mondaines; nous ne songeons qu'à nous amuser. Nous devrions être plus recueillis et mieux écouter la parole de Dieu...

b) Parce que nous nous flattons toujours que rien ne presse, que nous aurons plus tard le temps de songer à notre salut. Mais, d'un côté, la mort peut nous surprendre d'un autre côté, plus nous remettons l'affaire du salut, plus elle devient difficile.

Si telle avait été la manière d'agir d'Antoine, il ne serait jamais parvenu à cette éminente sainteté que nous admirons en lui. Il aurait même fini par se perdre.

B. Nous devons comme saint Antoine de Padoue être fidèles a la grace. — Nous remarquons en saint Antoine un progrès constant dans la voie de la sainteté, une per-

fection toujours plus grande dans toutes ses actions. Pourquoi tant de personnes n'arrivent-elles pas à se sauver ou du moins ne parviennent-elles pas à ce degré de vertu que Dieu leur destinait? Parce qu'elles sont infidèles à la grâce.

a) Grâce de l'innocence. — Quel soin met-on à la conserver ?

b) Grâce de la conversion. — Combien la repoussent!

c) Grâce de la ferveur au service de Dieu. — Combien y en a-t-il qui écoutent cette voix intérieure ?

d) Grâce de la préparation à la mort. — On préfère attendre qu'il soit trop tard.

Si l'on avait été fidèle, que de trésors on aurait amassés pour l'éternité!

Péroraison. — Prière à saint Antoine.

DEUXIÈME SERMON SUR SAINT ANTOINE DE PADOUE.

LE MIRACLE DES POISSONS.

Si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.

(Jac. I, 23.)

Récit. — Saint Antoine prêchait dans la ville de Rimini, où se trouvaient beaucoup d'hérétiques ; mais ils restaient obstinés, et ne voulaient pas même l'écouter. Alors le saint promit du haut de la chaire que ceux qui l'accompagneraient jusqu'à l'endroit où la Marecchia se jette dans la mer, verraient des prodiges. Arrivé à l'embouchure du petit fleuve, Antoine s'écrie : *Audite verbum*

Domini, pisces maris et fluminis, ex quo illud audire contemnunt hæretici infideles. Aussitôt l'on vit des poissons en quantités innombrables, grands et petits, montrer leur tête hors de l'eau et venir se ranger près du saint. Les petits étaient les plus rapprochés; les grands se tenaient plus loin. Alors le saint s'adresse à eux. " Mes frères les poissons, dit-il, vous avez bien des raisons de montrer votre reconnaissance envers Dieu. Il vous a donné l'eau pour élément et l'a rendue douce ou salée d'après les exigences de votre nature. Il l'a fait transparente, afin que vous y aperceviez facilement votre nourriture, et que vous y trouviez une retraite assurée au milieu des orages. Sa bénédiction vous a donné la fécondité, afin que vous puissiez vous multiplier. Vous seuls, en dehors de l'arche, avez échappé à la mort à l'époque du déluge. Maintenant encore vos nageoires vous portent partout dans votre domaine. Vous avez eu la mission de sauver de la mort le prophète Jonas, de fournir à saint Pierre et à Jésus-Christ l'occasion de payer le cens; enfin, vous avez servi d'aliment au roi des rois, avant et après sa résurrection. Louez donc votre Dieu de qui vous avez tant reçu. „ La multitude des poissons s'était continuellement accrue pendant cette allocution, et par des mouvements significatifs ils semblaient vouloir y répondre et rendre hommage aux bontés du créateur. Et le saint d'ajouter : *Benedictus Deus æternus, quia magis honorant pisces aquatici Deum quam homines hæretici, et melius audiunt bestiæ irrationales quam homines in fide infideles.* Se tournant alors vers la foule qui était accourue au bruit du prodige, il dirige vers elle sa prédication : les hérétiques se convertissent en foule, et les fidèles sont raffermis dans la foi. Il donne ensuite congé aux poissons, qui bientôt disparurent dans les eaux.

* * *

Quelle a été l'intention de Dieu dans ce miracle, mes Frères, sinon de glorifier le ministère de la parole sainte

et de faire éclater l'obligation que l'on a de l'écouter avec les dispositions convenables? Cette obligation est connue et reconnue par tous ceux qui sont ici : mais combien en qui la parole de Dieu ne produit pas les effets qu'elle devrait produire! D'où vient cela? De ce qu'ils n'entendent pas la parole de Dieu de manière à la faire fructifier. — Voyons comment il faut recevoir cette parole.

A. Il faut recevoir la parole de Dieu avec une assiduité respectueuse. — Je dis " assiduité, „ parce que nous avons besoin d'entendre souvent la parole de Dieu, et j'ajoute " respectueuse, „ parce que la parole que nous entendons est la parole de Dieu. Ces deux conditions nous sont montrées clairement dans le miracle des poissons. Pourquoi Dieu a-t-il glorifié la prédication de son serviteur? Uniquement parce que celui-ci tenait la place de Jésus-Christ lui-même. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi* (1 Cor. IV, 1). Sont-ce là d'ordinaire les dispositions de ceux qui vont entendre le sermon?

a) Les uns y vont par curiosité. Ils ressemblent à ceux dont Dieu disait à son prophète Ézéchiel : *Et es eis quasi carmen musicum, quod suavi dulcique sono canitur; et audiunt verba tua, et non faciunt ea* (Ezech. XXXIII, 32). Qu'ils comprennent bien, ceux-là, cet avertissement du livre de l'Ecclésiaste : *Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur* (Eccle. I, 8).

b) D'autres, ce qui est plus déplorable, vont au sermon dans un esprit de malice, comme les pharisiens allaient entendre le Sauveur, *ut caperent eum in sermone* (Matth. XXII, 15). A ceux-là on peut dire avec Jésus-Christ : *Væ vobis, hypocritæ!* (Ibid. XXIII.)

Ainsi, c'est le petit nombre qui vient au sermon, et dans ce petit nombre combien peu qui profitent! Car il ne suffit pas de venir : il faut remplir une seconde condition.

B. Il faut écouter la parole de Dieu avec une docilité agissante. — Venir est bien; mais venir et se laisser convaincre, et se laisser persuader, et se déterminer à agir,

c'est le point principal. En dehors des ennemis de la parole de Dieu, nous pouvons distinguer auprès de la chaire de vérité trois classes d'auditeurs :

a) Les indifférents. — Ceux qui sont présents de corps, mais ne saisissent rien. Il y a chez eux inaction complète.

b) Les demi-volontés. — Ceux qui approuvent, mais n'exécutent rien, semblables en cela aux poissons de saint Antoine. Ceux qui ont de simples velléités. *Desideria occidunt pigrum* (Prov. XXI, 25), répond Salomon. Il en est parmi eux qui ajoutent la prière aux velléités; mais ils attendent que Dieu fasse tout sans leur coopération : les lois de la Providence sont tout autres.

c) Les décidés. — Ce sont ceux qui disent comme Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus,* et avec saint Paul : *Domine, quid me vis facere?* Le Sauveur assure que le bonheur est pour eux : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* (Luc. XI, 28), et il les invite à faire un pas de plus, et à se joindre aux âmes vraiment fidèles, en réalisant une troisième condition.

C. Les bons chrétiens favorisent la parole de Dieu avec un zèle compatissant. — Ce zèle consiste à procurer par la parole de Dieu le salut du prochain, en encourageant les autres à bien entendre cette parole, en leur fournissant et en leur facilitant les occasions de l'entendre. Je dis zèle " compatissant, „ pour exclure ceux qui cherchent dans la parole de Dieu matière à des critiques peu charitables, voyant la paille dans l'œil de leurs frères sans apercevoir la poutre qui est dans le leur.

Péroraison. — *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* Ils auront une vie heureuse, une mort heureuse, et posséderont pendant toute l'éternité celui dont ils auront honoré la parole ici-bas.

TROISIÈME SERMON SUR SAINT ANTOINE DE PADOUE.

L'HÉRÉTIQUE CONVERTI PAR LE MIRACLE DE LA MULE.

Cognovit bos possessorem suum et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit. (Is. I, 3.)

Récit. — Saint Antoine prêchait à Toulouse. Il venait d'établir avec tant d'éloquence et de si fortes preuves la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, que l'hérétique dont l'audace obstinée et les objections avaient provoqué cette démonstration, ne sachant plus quels arguments inventer, lui dit : " Laissons les paroles et venons aux faits. Si vous, Antoine, pouvez me montrer par un miracle que le corps du Christ est réellement dans l'hostie consacrée, j'abjurerai ma secte et je me soumettrai à la foi romaine. „ Antoine accepte. L'hérétique reprend : " Je laisserai ma mule trois jours sans manger; puis je vous l'amènerai devant tout le peuple et je lui présenterai une nourriture qu'elle aime beaucoup. Si l'animal laisse cette nourriture pour aller reconnaître celui que vous dites être dans l'hostie consacrée, je me convertirai. „ Antoine accepte encore. Au jour convenu, l'hérétique arrive avec la mule, et le saint dit la messe dans une petite chapelle. Puis il paraît en public, tenant le Saint-Sacrement, et, après avoir commandé à tous de faire silence, il dit à la mule : *In virtute ac nomine creatoris sui, quem in manibus licet indignus veraciter teneo, tibi dico, animal, et præcipio ut confestim, humiliter veniens, debitam reverentiam facias : quatenus ex hac noscat hæretica pravitas quod omnis creatura suo subjicitur creatori, quem sacerdotalis dignitas jugiter tractat in altari.* En même temps on présente de la nourriture à la mule affamée; mais elle s'en détourne et vient se prosterner devant la sainte Hostie,

puis reste immobile, la tête inclinée. L'hérétique fut fidèle à sa promesse et se convertit.

* * *

On dirait, mes Frères, que Dieu, dans ces faits de la vie de saint Antoine, a voulu se servir des créatures privées de raison pour donner des preuves éclatantes de la vérité de la religion catholique et faire rougir les mauvais chrétiens. — Examinons le fait que je viens de narrer : nous y admirerons trois détails dont chacun fournira l'occasion de salutaires retours sur nous-mêmes.

A. — La foi vive de saint Antoine de Padoue. — Cette foi est admirable. Avec quelle assurance il accepte le défi de l'hérétique! Il n'hésite pas. Pourquoi? Est-ce parce qu'il croit pouvoir réussir par lui-même? Nullement, mais parce qu'il compte sur Dieu. Il compte que Dieu l'aidera.

Et sur qui comptons-nous dans nos nécessités? Il ne s'agit pas chez nous de faire des miracles ; mais dans les circonstances critiques de la vie, sur qui comptons-nous? Le Christ nous dit : *Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis monti huic : Transi hinc illuc, et transibit* (Matth. xxvii, 19); à combien plus forte raison devons-nous avoir une pleine confiance en Dieu, lorsqu'il s'agit de secours à obtenir dans les difficultés ordinaires, comme lorsque nous avons à lutter contre les tentations; lorsque nous nous trouvons dans l'alternative de déplaire à des personnages influents ou de violer nos devoirs de parents chrétiens en envoyant nos enfants à de mauvaises écoles; lorsque nous devons nous décider à faire une sincère confession; lorsque Dieu nous éprouve dans nos affaires temporelles...

B. Le respect d'un animal sans raison pour le Saint Sacrement de l'autel. — Quel sujet de honte pour nous, si nous examinons attentivement ce qui se passe ici!

a) Cet animal sans raison vient honorer la sainte Hostie, et semble y reconnaître la présence de son créateur. Et

nous, qui avons la raison, qui sommes chrétiens, qui avons la foi, qui devons reconnaître dans la sainte Hostie non seulement notre créateur, mais encore notre sauveur, notre bienfaiteur insigne, notre ami : que de manques de respect ne nous permettons-nous pas dans les églises, que de manques de respect les jours de procession? Et même ceux qui observent un certain respect extérieur envers la sainte Hostie, évitent-ils avec soin les distractions en sa présence ? Quels sont leurs sentiments lorsqu'ils viennent pour l'adorer ?

b) Cet animal, sans raison, néglige, bien que pressé par la faim, la nourriture qu'on lui présente et s'empresse de vénérer le Saint-Sacrement. Et nous, qui devrions songer sérieusement aux trésors que renferme pour nous ce même sacrement, nous restons froids et insensibles ! Nous avons peu d'empressement pour aller le visiter, alors qu'on l'expose sur les autels... Nous avons peu d'empressement pour assister au saint sacrifice de la messe... Nous avons peu d'empressement pour aller recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion... Voici un animal qui, malgré la faim, néglige sa nourriture pour vénérer le pain des anges; et nous, nous négligeons le pain des anges pour aller à la recherche des amusements frivoles, des plaisirs mondains !

C. La conversion de l'hérétique. — Cet homme se soumet, parce qu'il a vu un miracle. Jésus-Christ a dit qu'il y en a qui ne se soumettraient pas à la voix de leur conscience, quand même ils verraient des miracles. Combien qui voient clairement leurs obligations sans vouloir les remplir !

Péroraison. — Imitons l'exemple que nous donne cet hérétique. Soyons sincères avec notre conscience, et si nous reconnaissons que nous devons nous amender en telle ou telle matière, mettons généreusement la main à l'œuvre, de peur qu'on ne nous applique un jour le reproche que le prophète Isaïe adressait aux Juifs : *Cognovit... asinus,* etc.

QUATRIÈME SERMON SUR SAINT ANTOINE DE PADOUE.

SAINT ANTOINE ET ECCELIN.

Noli timere : plures enim nobiscum sunt quam cum illis
(4 Reg. VI, 16.)

Exorde. — Le roi de Syrie avait envoyé l'élite de son armée avec des chars de guerre et de nombreux chevaux pour s'emparer du prophète Élisée, qui se trouvait dans la petite ville de Dothan. Les gens du roi entourèrent la place, et le serviteur du prophète les aperçut le lendemain au lever du jour. Hélas ! que deviendrons-nous ? s'écria-t-il. Élisée lui répondit : " Ne craignez pas ! Il y en a plus de notre côté que du leur. „ Et lorsque Dieu eut ouvert les yeux au serviteur du prophète, il vit toute la montagne sur laquelle la ville était assise couverte de chevaux, et le prophète gardé par une ceinture de chars de feu. Cette vision représentait la puissance céleste qui était au service de l'homme de Dieu.

* * *

Saint Antoine de Padoue savait aussi user de cette puissance, comme il le montra dans une circonstance solennelle.

Récit. — Il y avait en Lombardie un homme féroce, nommé Eccelin, qui depuis bien longtemps terrorisait toute la contrée.

Il avait établi sa résidence à Vérone et y trônait avec tout l'appareil de la royauté. Ayant obtenu une audience, le saint, sans se laisser intimider par l'étalage de la puissance ni par la multitude des compagnons du brigand, lui adressa ces paroles : " Ennemi de Dieu, cruel tyran, chien

sanguinaire, quand cesseras-tu de répandre le sang innocent des chrétiens ? La sentence de Dieu t'attend, juste mais terrible. Tes cruautés crient vengeance au ciel; et ceux que tu as dépouillés, témoignent contre toi au tribunal suprême. „ On croyait que le tyran allait donner ordre de s'emparer d'Antoine; mais, à la grande stupéfaction de tous ses complices, Eccelin descendit précipitamment de son trône, se passa une corde autour du cou et vint se jeter aux genoux du thaumaturge en demandant grâce. Il dit plus tard à ses gens qu'il avait vu le visage du saint rayonner d'une clarté miraculeuse et avait craint de se voir englouti tout vivant dans le sol entr'ouvert.

Il voulut, à quelque temps de là, mettre à l'épreuve la sainteté d'Antoine. Il lui fit porter par ses serviteurs un présent fort riche, avec ordre de le tuer s'il acceptait ce présent. Les messagers d'Eccelin ne purent rien faire recevoir et rapportèrent cette réponse : " Le plus agréable présent que votre maître puisse me faire, c'est de rendre leurs biens aux veuves et aux orphelins. „

* * *

Antoine devant Eccelin est la figure du chrétien en face de ses ennemis. Les ennemis du chrétien sont *le démon*, — *le monde* — et *la chair*. La conduite d'Antoine va nous montrer comment nous devons nous comporter à l'égard de ces trois ennemis.

A. Saint Antoine de Padoue devant Eccelin nous apprend a combattre le démon. — Eccelin était puissant; il avait de nombreux soldats à ses ordres. Le démon aussi est puissant, car, outre sa nature angélique, il a à sa disposition une longue expérience. Il est de plus très actif : *Semper circuit, quærens quem devoret*. Il est redoutable, car il est notre implacable ennemi : *tamquam leo rugiens*. Malgré cela, nous devons nous conduire avec lui comme Antoine avec Eccelin, c'est-à-dire ne pas le craindre. Il n'a

sur nous *aucune autre action* que celle que Dieu lui accorde. Or, nous apprenons par la sainte Écriture que Dieu ne permet jamais que nous soyons traités au-dessus de nos forces. Aussi, lorsque les démons tourbillonnaient autour de saint Antoine l'ermite, auquel notre saint avait emprunté son nom, il leur criait : " Allons ! Venez! Prenez toutes les formes qu'il vous plaira : vous ne pouvez que ce que Dieu vous permet. „ Voilà comment nous devons agir à notre tour. Nous devons avoir confiance dans la bonté de Dieu et dans son secours. Il en est plusieurs qui se troublent à la plus légère tentation. Ils augmentent eux-mêmes leurs tentations par leur trouble, et montrent qu'ils n'ont pas suffisamment confiance en Dieu.

Resistite autem diabolo, et fugiet a vobis (Jac. IV, 7). Mais cette résistance suppose la prière et la mortification...

B. Saint Antoine de Padoue devant Eccelin nous apprend a combattre le monde. — Eccelin avec sa cour représente à merveille le monde contre lequel nous devons combattre, c'est-à-dire l'ensemble des impies, des débauchés... Comme les adhérents d'Eccelin faisaient un cercle autour d'Antoine, ainsi le monde nous entoure, et cherche à nous inspirer de la frayeur. Les chrétiens faibles disent : Prenons garde ! N'irritons pas le monde, ne l'indisposons pas contre nous : nous avons besoin de lui.

Le Christ, au contraire, nous dit : " Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi. Vous ne pouvez servir deux maîtres. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, ne peut être mon disciple. „ Comment devons-nous agir vis-à-vis du monde? Nous devons nous montrer tels que nous sommes, sans le craindre, sans lui sacrifier nos convictions, sans accepter ses maximes ou sa manière de faire. Excusons les personnes, oui ; mais ayons soin de ne pas céder. Alors le monde nous respectera. Lorsque le tigre poursuit un homme, aussi longtemps que celui-ci avance

bravement, il se contente de l'observer : mais dès que l'homme fait un faux pas, le tigre bondit sur lui. Ainsi fait le monde. Il prend pour victimes les chrétiens chancelants.

C. Saint Antoine de Padoue devant Eccelin nous apprend a triompher de la chair. — Notre troisième ennemi, notre chair, notre nature corrompue, est encore parfaitement représenté par Eccelin. Ce féroce tyran envoie des présents à Antoine, mais en même temps il dit à ses messagers : " S'il accepte, tuez-le. „ N'est-ce pas ainsi qu'agit à notre égard la nature corrompue? Oui; elle nous présente les plaisirs mauvais, les jouissances mauvaises : ici encore, si nous acceptons, nous sommes perdus. On nous offre la coupe pleine d'un breuvage agréable mais empoisonné. N'est-ce pas ainsi que telle jeune fille a perdu son innocence? Que tel jeune homme a contracté la funeste habitude de s'enivrer? Que faire? Refuser la coupe et fuir. Si la tentation vient de votre cœur, ne vous entretenez pas volontairement dans cette tentation. Vient-elle du dehors? Fuyez! Vous vous préserverez du péché par la fuite.

Enfin, remarquez que saint Antoine, tout en se faisant respecter d'Eccelin, n'a pas réussi à le convertir : de même, nous aurons beau faire, nous ne changerons pas le caractère de nos ennemis; nous aurons toujours à combattre contre le démon, le monde et la chair... Forçons le monde de nous respecter.

Péroraison. — Soyons courageux; ayons recours à saint Antoine, et imitons ses exemples, afin de partager un jour son éternel triomphe.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. La sagesse divine atteint son objet avec force d'une extrémité de la terre à l'autre, et dispose tout avec douceur. (Sap. VIII, 1.)

Exorde. — Quelle est, mes Frères, cette sagesse dont parle l'écrivain sacré ? C'est la sagesse éternelle qui éclate dans la providence de Dieu. Cette providence atteint irrésistiblement le but qu'elle se propose, et néanmoins elle arrange tout avec une merveilleuse douceur. Mais ce double caractère de *force* et de *douceur,* Dieu le communique à ses élus. Et je crois que nous ne pouvons guère trouver un exemple plus frappant de cet assemblage surnaturel, que celui que nous offre la vie du glorieux évêque de Genève.

I. — Esprit de force de saint François de Sales.

Il y a dans la vie de saint François de Sales trois grandes entreprises où l'on voit surtout briller cet esprit de force.

A. Sa propre sanctification. — Quoi de plus remarquable, comme manifestation de cet esprit de force, que la marche ascendante vers la sainteté qui commence dès ses premières années et se poursuit toujours, jusqu'à la fin de sa carrière, avec une admirable persévérance et malgré tous les obstacles ?

a) Comme il sait profiter de la pieuse éducation qu'il reçoit de sa vertueuse mère! Étudiant dans la petite ville de la Roche, puis à Annecy, il fait l'édification de ses condisciples, et même des étrangers. Après sa première communion, il exerçait déjà un tel ascendant pour le bien sur ses trois frères, plus jeunes que lui, que leur mère disait à

ses autres enfants en parlant de François : Imitez votre frère ; suivez ses bons conseils et faites tout ce qu'il vous dira.

b) A Paris, il étudie la rhétorique dans le collège de la Compagnie de Jésus ; puis la philosophie, la théologie, l'Écriture sainte. C'est là qu'il est attaqué par une terrible tentation de désespoir ; mais la manière même dont il en triomphe, montre les progrès qu'il avait faits dans la sainteté. On l'entend s'écrier : Mon Dieu, si je dois être damné et avoir le malheur de ne pas vous aimer pendant l'éternité, faites du moins que je vous aime pendant toute ma vie !

c) A l'université de Padoue, où François est envoyé par son père pour y étudier le droit romain, étude à laquelle il joignit celle du droit canon, il donne des preuves éclatantes d'une vertu solide. On sait comment il triompha de tentations délicates contre la chasteté, comment il mortifiait son corps pour le rendre insensible aux assauts du vice. C'est là encore qu'il se prescrivit cet admirable plan de vie dont il suffit de citer une phrase pour en faire comprendre toute la perfection. " Je me reposerai doucement dans l'amour de la divine bonté. Je la goûterai en elle-même, cette bonté infinie ; je boirai de cette eau vivifiante à sa propre source, et je lui dirai : O Seigneur, vous seul êtes bon par essence, la bonté même, la bonté éternelle, intarissable, incompréhensible. „

d) Quoi d'étonnant si la vocation sacerdotale germait dans un cœur si fidèle aux inspirations de la grâce ? Cette vocation se développe et se fortifie dans un pèlerinage qu'il fait à Rome au tombeau des apôtres, et à Lorette, dans le sanctuaire où le Fils de Dieu s'est fait homme. Par deux fois il refuse la dignité de sénateur ; il décline les offres de mariage les plus avantageuses ; enfin, ayant triomphé de tous les obstacles, il devient prêtre.

Nous nous arrêtons ici, mes Frères. Par la constance et la force que François a déployées pour sa sanctification

pendant ses jeunes années, nous pouvons juger du zèle qu'il mettra à poursuivre cette œuvre pendant toute sa vie. Mais à cette œuvre il en joindra une autre : celle de l'apostolat, et en particulier l'apostolat de la conversion des hérétiques.

B. La conversion des hérétiques. — A peine initié au sacerdoce, François aspire à cette grande mais difficile mission. Le pays de Gex et le Chablais étaient alors dans l'état le plus déplorable. Les hérétiques étaient maîtres de tout; les églises des catholiques avaient été ruinées; eux-mêmes n'avaient aucune liberté ; leurs prêtres étaient peu nombreux et pauvres. François se met à l'œuvre. Il ne néglige aucun moyen de succès : prédications, écrits, confréries, aumônes. Il a recours à Louis XIII, et aux états généraux de France. Cependant tous les genres de difficultés semblent s'être réunis pour entraver son zèle : obstination des hérétiques, qui plusieurs fois attentèrent à sa vie; fureur des ministres de l'erreur; chemins affreux, torrents, ravins, bois remplis de neige et infestés par les loups, au point que pour leur échapper il se vit, une nuit d'hiver, forcé de monter sur un arbre et de demeurer là jusqu'au jour, attaché à une branche par sa ceinture. Et pour aller ainsi chercher les âmes, il était souvent seul. Son frère, irrité de ce qu'il appelait la témérité de son dessein, lui refusa longtemps tout secours. Cependant le saint missionnaire pousse le dévouement jusqu'à administrer les sacrements à un malade dans la ville même de Genève. Il entame des conférences avec Théodore de Bèze...

Ne me demandez pas maintenant quels furent les résultats de cette héroïque constance. Les premières années il n'y eut que des conversions isolées; mais enfin la semence évangélique jetée avec tant d'abondance, arrosée de tant de sueurs, produisit ses fruits. La promotion de François au rang d'évêque coadjuteur de Genève ne fit que donner plus d'extension à son zèle, en lui fournissant les moyens

d'en assurer les effets. Il établit le séminaire d'Annecy et prend les mesures les plus efficaces pour détourner ses ouailles de tout contact avec l'hérésie. Mais la guerre éclate entre la Savoie et la France. Les Genevois s'emparent du Chablais sous prétexte d'alliance avec Henri IV et soutiennent partout l'hérésie. François se rend en personne à l'armée française et obtient par le marquis de Vitry, un des officiers du roi, le redressement de tous les griefs. Voilà une idée de sa constance dans cette grande entreprise de la conversion des victimes de l'erreur, entreprise qu'il continua tant qu'il vécut et que Dieu se plut à bénir, puisque l'on compte que François de Sales ramena dans le sein de l'Église jusqu'à 72,000 hérétiques.

C. L'INSTITUTION DE L'ORDRE DE LA VISITATION. — Cependant il est encore une autre œuvre, inspirée au saint évêque par son zèle pour la gloire de Dieu : la fondation d'un Ordre religieux de femmes qui fût à même de compenser les pertes que subissait la gloire de Dieu par suite des conquêtes de l'hérésie. Et ici se montre une fois de plus cette force persévérante que j'ai entrepris de vous faire admirer dans ce grand saint. Huit ans avant la fondation de l'institut, François en reçut du ciel la révélation, et depuis ce moment l'idée ne l'abandonna pas. Mais comme il avait vu dans son extase les personnes qui devaient être les premières pierres de l'édifice, il attendit avec confiance l'heure de la providence. Cette heure arriva. François rencontra à Dijon Madame de Chantal et reconnut celle que Dieu lui avait montrée. Il se mit donc à préparer cette âme à la mission que le Seigneur lui réservait, et il y employa environ quatre ans. Alors même que la réalisation de son pieux dessein paraissait impossible, il ne se laissait pas abattre. " Courage, ma fille, écrivait-il à sainte Chantal; je vois de grandes difficultés à l'exécution, et je n'y vois goutte pour les démêler : mais je vous assure que la divine providence fera les choses par des moyens inconnus aux créatures. „ En effet, les premiers obstacles

s'aplanirent, et la maison d'Annecy fut fondée. Mais ce ne fut que pour servir d'occasion à mille attaques diverses. La pauvreté à l'intérieur était extrême; au dehors, on était en butte aux railleries des méchants, et on avait à subir le blâme de bien des chrétiens pieux, qui se méprenaient sur l'esprit du nouvel institut. François se contentait de répondre : " Quand la Providence a fait connaître ses desseins, il faut aller en avant, quoi qu'en disent les hommes. „ La maladie qui vint également éprouver le nouveau monastère, ne troubla pas davantage son cœur, lors même qu'elle réduisit la première supérieure à un état voisin de la mort. " Si le souverain architecte de cette nouvelle congrégation, s'écria le saint évêque, veut arracher du fondement la première pierre fondamentale qu'il y a jetée, pour la mettre en la sainte Jérusalem, il sait bien ce qu'il veut faire du reste de l'édifice; et dans cette vue, je suis en paix. „ Enfin, il eut à lutter et contre les magistrats de la ville et contre les prétentions de quelques hommes aveuglés par la passion ou par l'avarice, et même contre des personnes constituées en dignité, mais qui n'avaient pas compris la nature du nouvel Ordre. Malgré tout, François réalisa son dessein, et ce bel arbre de la Visitation s'enracina, et étendit ses branches sur une grande partie de l'Église de Dieu.

Applications pratiques. 1. A la sanctification de nos âmes. — 2. Aux œuvres de zèle, par exemple à l'éducation... — 3. Aux entreprises quelconques, surtout quand elles ont pour but direct la gloire de Dieu.

II. — Esprit de douceur de saint François de Sales.

Mais il ne suffit pas, mes Frères, pour réussir dans les œuvres entreprises pour le service de Dieu, il ne suffit pas d'employer la force. La force, quand elle est seule, produit des mouvements violents, mais peu durables. Elle peut aussi dégénérer en obstination. Elle pourrait briser ce qui s'oppose à nous : alors nous finirions, il est vrai, ar

régner, mais ce serait sur des ruines. Pour faire vraiment l'œuvre de Dieu, il faut joindre la douceur à la force.

La douceur doit intervenir de trois manières dans nos entreprises pour la gloire de Dieu. Tantôt elle tempère l'ardeur, et on l'appelle alors *longanimité;* — tantôt elle fait que sans faiblir, mais aussi sans s'irriter, on souffre les contradictions : et alors elle s'appelle *patience;* — ou bien, elle modère la précipitation dans le courant des travaux, et elle devient *prudence.* Or, mes Frères, de quelque façon que nous l'envisagions, l'esprit de douceur se montre admirable dans le saint évêque de Genève.

A. Longanimité de saint François de Sales. — Nous avons déjà donné des preuves de sa longanimité en montrant la maturité avec laquelle il procéda, soit dans l'affaire de sa propre vocation, soit dans la vocation de sainte Chantal, ne s'irritant pas des obstacles, mais au contraire tirant de là son profit pour peser davantage toutes choses et attendre le moment de Dieu. Tout en souffrant de voir ses desseins entravés, il jouissait de trouver dans ces entraves mêmes une espèce de croix qu'il affectionnait : celles qui importunent et déplaisent par leur importunité. Mais les obstacles venaient-ils de la part des hommes, surtout si la haine ou la colère en étaient cause, la longanimité de François était, pour ainsi dire, en lutte avec l'obstination de ses ennemis, et elle finissait presque toujours par en triompher. Le temps nous fait défaut pour en rappeler en détail des exemples. On peut dire que toute la vie de notre saint a été un long exercice de cette belle vertu de longanimité.

B. Patience de saint François de Sales. — La patience ! on peut dire qu'elle fut en quelque sorte sa vertu de prédilection, non seulement à cause des magnifiques exemples qu'il en donna, mais encore à cause des peines qu'il dut prendre pour l'acquérir. En effet, François avait un naturel bouillant et irascible ; mais à force de vigilance et de victoires remportées sur son humeur, il parvint à

une si parfaite égalité d'âme qu'on eût pu le croire insensible aux plus grandes contrariétés et aux plus sanglantes injures. Lui-même nous rend témoignage de ces luttes intérieures. Un jour qu'il n'avait rien dit au moment où il recevait une grave offense, comme son frère lui demandait s'il n'avait rien ressenti : " Ah! lui répondit-il, je sentais la colère bouillonner dans mon cerveau comme l'eau dans un vase sur le feu. „ " Je suis un chétif homme, disait-il encore, sujet à passion; mais, par la grâce de Dieu, depuis que je suis berger, je n'ai jamais dit parole passionnée de colère à mes brebis. „ Il accueillait tout le monde avec bienveillance. Dans l'exercice de l'autorité, il s'abstenait presque toujours du ton du commandement, et préférait employer la prière. Il montrait envers ses domestiques une douceur toute paternelle.

C'est surtout dans les injures et les maladies que sa patience se manifestait. Aux injures il n'opposait que les bons procédés, quelquefois de douces paroles, quelquefois le silence. Un créancier s'était montré à son égard de la plus inconcevable grossièreté. François finit par lui dire : " Eh bien, monsieur, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous satisfaire; mais je veux que vous sachiez que, quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que mon meilleur ami. „ Dans ses douleurs, jamais un mot de plainte, jamais un air de tristesse. Dieu, pensait-il, lui faisait une grande grâce en lui envoyant des souffrances, parce que " ne faisant pas beaucoup de pénitence volontaire, il est bon que j'en fasse un peu de la nécessaire. „ Il cachait ses infirmités aussi longtemps qu'il le pouvait; et quand il était forcé de garder le lit, il ne pensait qu'à Dieu et à ses serviteurs : à Dieu, pour lui offrir ses peines, et à ses serviteurs, pour compatir aux peines que leur causait le soin de sa personne et pour demander à Dieu de les récompenser abondamment.

C. Prudence de saint François de Sales. — On le com-

prend : avec sa longanimité, avec sa patience, un homme de l'esprit et du talent de saint François devait être un homme prudent, sachant choisir d'après les circonstances ses moyens d'action et prévoir les difficultés pour les éviter ou les vaincre. Toutefois, sa prudence n'avait rien de mondain, rien qui sentît la politique du siècle. Avant d'agir, il priait, il consultait, il réfléchissait. Il etait surtout en garde quand il s'agissait de punir ou de reprendre, afin, disait-il, de ne pas faire de fautes en s'opposant à des fautes. C'est assez dire qu'il usait de cette prudence en toute rencontre, et un témoin de sa vie a pu faire de lui cet éloge : « J'ai toujours admiré la grandeur et l'excellence de sa prudence, qui faisait converger toutes ses œuvres vers la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. C'était une prudence qui prenait sa source dans l'esprit de Dieu et usait de moyens pleins de charité et de bénignité avec une si grande paix intérieure et extérieure que, malgré ses continuelles occupations, jamais il ne s'empressait ni ne se troublait. »

Applications pratiques sur la longanimité, la patience, la prudence dans les entreprises.

Péroraison. — Figure suave et pleine d'amabilité de saint François de Sales, et figure pleine de grandeur, quand on considère les œuvres qu'il a accomplies. Type du vrai sage, modelé sur la sagesse éternelle : *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.*

FÊTE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

PRÉPARATION (1°).

SAINT IGNACE ET LE SERVICE DE DIEU.

Quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum et ambules in viis ejus? (Deut. x, 12.)

Exorde. — Afin de nous rendre vraiment utiles ces jours que nous consacrons à saint Ignace de Loyola, nous tâcherons de puiser dans sa vie les leçons dont nous avons le plus besoin, dans l'espoir que ce saint patriarche, touché de nos hommages, s'intéressera à nous et nous obtiendra toutes les grâces nécessaires à notre sanctification. Or, ce que l'homme doit avoir continuellement devant les yeux, c'est le service de Dieu. *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo* (Eccle. XII, 13), c'est la conclusion du livre de l'Ecclésiaste; et cette vérité fondamentale, saint Ignace peut d'autant mieux nous en instruire, qu'il n'a pas suffisamment consacré dès son enfance toutes ses pensées au *service de Dieu*. Les réflexions par lesquelles il fut amené à ce service, — le courage avec lequel il répondit à la voix de la grâce dès qu'il l'eut entendue, — la façon dont il se voua tout entier à ce divin service, nous fourniront des leçons éminemment salutaires.

I. — Ignace comprend ce qu'il doit à Dieu.

Le grand malheur de bien des hommes est de ne pas comprendre ce qu'ils doivent à Dieu. Les hommes pour la plupart se laissent entraîner par les plaisirs dans leur jeunesse et dans l'âge mûr par les affaires : et ils ne songent pas qu'un malheur éternel sera leur sort, s'ils négligent le souverain maître. Ignace en était un peu là.

C'était un brillant cavalier, un parfait gentilhomme, mais un faible chrétien. Dieu se chargea de le ramener aux principes solides, à une conduite vraiment sage et raisonnable.

Voyons comment s'opéra sa conversion. Il commandait la place de Pampelune et devait la défendre contre André de Foix, qui l'assiégeait et voulait la réduire sous la puissance de Henri d'Albret. La ville s'est déjà rendue : Ignace défend la citadelle avec l'énergie du désespoir; mais une pierre détachée du mur le blesse à la jambe gauche tandis qu'un boulet de canon lui casse la jambe droite. On le transporte au château de Loyola. La jambe est mal remise, et il consent à ce qu'on la lui casse de nouveau. Il est à toute extrémité. Saint Pierre lui apparaît et le guérit de sa fièvre; mais la jambe droite est difforme : il ordonne d'en scier un os qui sortait trop et de la tirailler en tous sens pour la rendre aussi longue que l'autre. Il endure ces nouveaux tourments avec une extrême énergie, quoique sans grand profit, et, pour chasser les ennuis pendant cette longue et pénible convalescence, il se met à la lecture de la vie de Notre-Seigneur et des saints. *An tu non poteris?* Il fait le vœu de chasteté et en reçoit le don. Puis il part pour Monserrat, et y fait une confession générale qui dure trois jours.

Admirons la conduite de Dieu à l'égard d'Ignace. Il l'instruit par le malheur, et lui apprend ainsi à ne pas compter sur les chances naturelles. Il l'instruit aussi par des lectures pieuses, par de saintes méditations. C'est bien ainsi que l'on commence à connaître Dieu et que l'on se rapproche de lui. Ne l'avons-nous pas expérimenté nous-mêmes? Ne l'avons-nous pas constaté autour de nous? Si donc nous avons conscience de ne pas connaître assez bien nos devoirs envers Dieu, prenons ces moyens de les apprendre. Profitons des circonstances, pour travailler à la conversion de nos frères qui sont dans des situations analogues à celle d'Ignace.

II. — Ignace a confiance en Dieu.

Voilà donc Ignace converti de cœur; mais il lui reste à exécuter ses résolutions. Aussi va-t-il donner au monde le spectacle merveilleux d'un homme qui abandonne tout pour ne plus s'appuyer que sur Dieu.

Sa confession faite, il donne ses habits à un pauvre et se couvre du vêtement grossier des pèlerins. Retiré d'abord quelque temps à l'hôpital Sainte-Lucie à Manrèse, il y vit d'aumônes; puis il choisit pour retraite une grotte sauvage à six cents pas de la ville, et y reste environ un an. Il se rend de là à Barcelone, résolu d'entreprendre le pèlerinage de Terre-Sainte ; mais partout il refuse l'argent qu'on veut lui donner pour payer sa traversée et pour son entretien. Comme le capitaine du vaisseau consent à le transporter gratuitement en Italie, mais à condition qu'il ne mendiera pas à bord, Ignace mendie en ville; et lorsque sa besace est pleine de morceaux de pain et sa calebasse remplie d'eau, il s'embarque. Il avait aussi recueilli quelques pièces de monnaie. Les garder pour acheter du pain lors de son débarquement, eût été contraire à la confiance qu'il voulait avoir désormais en Dieu : aussi les avait-il déposés sur le rivage, les abandonnant au premier venu. De Gaète il arrive à Rome, toujours en mendiant. On ne le laisse pas entrer dans les villes, crainte d'avoir affaire à un pestiféré. Notre-Seigneur le console, et le fait passer par Padoue, puis entrer à Venise, comme si les gardes ne l'eussent pas aperçu. Dans cette dernière ville il est recueilli par le sénateur Marc Trevisano ; mais comme on lui témoigne trop de respect, il va loger chez un simple marchand. Ayant obtenu par faveur son passage gratuit en Terre-Sainte, il reprend en route les désordres de l'équipage et se voit sur le point d'être abandonné sur une côte déserte. Mais au moment où on veut l'y débarquer, une rafale emporte le navire et le fait aborder à Chypre.

Arrêtons-nous ici, mes Frères, pour recueillir la deu-

xième leçon que nous donne saint Ignace. Que nous enseigne cet abandon complet entre les mains de Dieu? Il y a des pécheurs qui voudraient se convertir : mais ils n'osent, parce qu'ils craignent de perdre telle ou telle place, de voir diminuer leurs chances de fortune. Il en est qui n'osent s'éloigner des occasions prochaines du péché, parce qu'ils ont peur de déplaire à un homme influent, dont ils pourraient avoir besoin. Il en est qui travaillent le dimanche, malgré les remords de leur conscience et uniquement faute d'avoir confiance en Dieu. Oui, à tous ceux-là il manque la confiance en Dieu que nous enseigne saint Ignace. Dieu ne demande pas à tous cet héroïque abandon de toutes choses que nous venons d'admirer dans son illustre serviteur; mais il exige de tous une confiance pleine et entière, lorsqu'il s'agit de l'accomplissement de nos devoirs essentiels. Avec cette confiance pleine et entière nous n'avons rien à redouter : car il est impossible que Dieu se retire de l'homme qui pour remplir son devoir sacrifie ses appuis naturels et se repose entièrement sur sa bonté et sur ses promesses.

III. — Ignace veut procurer la gloire de Dieu.

Mais la fidélité d'Ignace dans le service de Dieu ne s'arrête pas là. Nous l'avons vu tout à l'heure partir pour la Palestine. Quel est le but de ce voyage? Est-ce seulement de visiter pieusement les lieux saints? Non! il a résolu de se vouer à la conversion des infidèles, et c'est au tombeau du Sauveur qu'il voudrait commencer ce ministère. N'obtenant pas l'autorisation de rester plus longtemps à Jérusalem, il retourne en Europe; mais il n'a plus qu'un but : travailler à la plus grande gloire de Dieu. Pour cela, il commence à Barcelone l'étude du latin; et lui, âgé de plus de trente ans, il se met sur les bancs avec de jeunes écoliers. Plus tard, il suivra dans le même but les cours de philosophie à Alcala et les cours de théologie à Paris. Déjà alors il tâche de s'adjoindre des compagnons,

afin de pouvoir un jour reprendre avec eux son premier projet ou du moins réaliser quelque autre œuvre de grande conséquence pour la gloire de son Seigneur. Nous en avons dit assez : car vous savez tous que la suite de la vie d'Ignace a toujours tendu à la même fin.

Qu'est-ce qui manque le plus souvent, mes Frères, dans notre façon de comprendre le service de Dieu? Pourquoi tant de chrétiens en restent-ils à peu près au même point depuis des années? N'est-ce pas parce qu'ils ne prennent pas à cœur les intérêts de Dieu? Ils voient que partout autour d'eux Dieu est offensé par des péchés innombrables, et ils n'en sont pas émus. La cause de leur père semble n'être pas la leur. Ils n'osent se montrer attachés à la cause de Dieu. Ils se contentent de se tenir sur la défensive. Ce n'est pas ainsi que procédaient les Saints. Ce n'est pas non plus ainsi que procèdent les suppôts de Satan... On laisse trop souvent échapper l'occasion de promouvoir la gloire de Dieu. Sans doute, tous ne doivent pas s'ériger en censeurs et en prédicateurs; mais dans bien des circonstances il est permis à tout le monde de placer un mot favorable à la cause de Dieu, un mot de reproche, un mot de consolation, un mot d'éloge, un mot d'avertissement, un mot de conseil. Oh! si nous agissions ainsi, comme nous serions forts et inébranlables! Quelle influence nous exercerions autour de nous ! Que de mérites nous amasserions !

Péroraison. — Ce que nous venons de méditer, mes Frères, saint Ignace l'a enseigné dans la méditation fondamentale du Livre des Exercices. *Homo creatus est ut laudet Deum Dominum nostrum, ei reverentiam exhibeat eique serviat, et per hæc salvet animam suam.* Comprenons bien la portée de ces mots, et demandons à saint Ignace qu'il nous aide à les mettre en pratique.

FÊTE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

PRÉPARATION (2°).

SAINT IGNACE ET L'AMOUR DU PROCHAIN.

Diliges proximum tuum tamquam teipsum.
(Marc. XII, 31.)

Exorde. — Aimer Dieu, le servir, c'est le premier de tous les commandements. Mais, comme le Sauveur lui-même l'ajoute aussitôt, le second commandement, celui qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, est semblable au premier. Saint Ignace de Loyola, qui nous a appris à aimer et à servir Dieu, nous apprendra également à aimer chrétiennement notre prochain. Il nous apprendra l'*ordre* de la charité envers le prochain — et l'*exercice* de cette charité.

I.—Saint Ignace nous apprend l'ordre de la charité envers le prochain.

A. Le premier fait que nous remarquons dans Ignace lors de sa conversion, c'est l'abandon qu'il fait de ses parents, de ses domaines, de sa patrie. Son frère soupçonne un dessein de ce genre, et il essaie en vain de l'en détourner. Ignace part. — Après son pèlerinage en Terre-Sainte, il revient en Espagne. Il est découvert à Alcala par un membre de sa famille, don Martin de Saëz, qui lui fait offrir ses services. Ignace ne va pas même le voir. — A Paris, un autre de ses parents, Jean de Madera, lui reproche le déshonneur dont il couvre sa famille. Ignace soumet à la Sorbonne la question suivante : " Un gentilhomme qui par amour pour Dieu a renoncé au monde et embrassé la pauvreté volontaire, offense-t-il Dieu en vivant d'aumônes dans les divers pays qu'il parcourt ? „ Les théologiens répondent: " Il n'y a pas de péché en cela, pas

même l'ombre d'un péché. „ Ignace, pour toute justification, fait tenir cette réponse à Jean de Madera. — Il reste dix ans sans écrire à son frère. A cette époque, il en reçoit une lettre de plainte. Il répond alors : " Le motif pour lequel je ne vous écrivais pas, seigneur mon frère, c'est qu'il ne m'était pas suffisamment prouvé que le plus grand honneur et *la plus grande gloire de Dieu* dussent en résulter. Car dans cette vie, je ne puis aimer qui que ce soit, sinon dans la mesure où je puis l'aider à servir Dieu. Et celui-là n'aime pas Dieu de tout son cœur, qui aime quoi que ce soit non pour Dieu, mais pour soi-même. „

Voilà, mes Frères, le précepte uni à la pratique. Nous nous heurtons ici du premier coup, je le sais, au préjugé du monde. Ce monde égoïste, plein de lui-même, fait en même temps montre de sensibilité et d'attachement : il place les affections de famille au-dessus de tout, même au-dessus du bon plaisir de Dieu. Il ne songe pas que le Sauveur a dit : " Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. „ Ne nous laissons pas tromper par le monde, mes Frères : Dieu ne nous défend pas d'aimer nos parents et nos proches, mais il nous ordonne de régler cette affection et de lui donner pour but et pour mesure la gloire de Dieu. O si nous le faisions ! Comme les relations de famille deviendraient à la fois et plus saintes et plus douces !

B. La gloire de Dieu est donc la première règle de la charité d'Ignace pour le prochain. La seconde, c'est le *salut des âmes.* Mais pour travailler efficacement au salut des âmes, il faut s'employer activement à soulager toutes les misères corporelles. C'est d'ailleurs l'ordre donné par le Seigneur. N'a-t-il pas dit : " Aimez votre prochain comme vous-même ? „ Lorsqu'il s'agit de nos propres misères, nous sommes suffisamment attentifs. Ayons donc la même attention lorsqu'il s'agit des misères et des besoins des autres. Ignace ne faillira à aucun de ces deux devoirs : zèle pour le salut de l'âme du prochain, zèle pour le soutien du corps.

Comment dire ce qu'il a fait pour soulager les misères corporelles du prochain ? Nous le résumerons en un mot : il s'est fait le serviteur des pauvres. — Il les regarde vraiment comme ses maîtres. A l'hôpital Sainte-Lucie de Manrèse, il prodigue ses soins aux plus misérables des malades et leur rend les services les plus bas et les plus dégoûtants. Il en fera de même dans toutes les villes où il s'arrêtera dans ses divers pèlerinages. — A Rome, on l'a forcé d'accepter sept pièces d'or : au sortir de la ville, il les distribue aux indigents. Un marchand espagnol lui a donné à Venise quinze autres pièces. Arrivé à Ferrare, il entre dans la cathédrale, et là un mendiant lui demande l'aumône: Ignace lui donne une pièce d'or, et il en fait autant à un second, puis à un troisième. Quand tout est donné, il leur dit : " Mes bons amis, je n'ai plus rien ni pour vous, ni pour moi ; j'ai donné tout ce que je possédais. „ Et voyant passer des personnes riches, il va, lui aussi, tendre la main et implorer leur charité. Et les mendiants de s'écrier : C'est un saint ! c'est un saint !

Mais, comme nous l'avons dit, cette charité d'Ignace n'était qu'un moyen dont il se servait pour attirer les cœurs à Dieu. S'il faisait tant pour les corps, il était prêt à donner pour le salut des âmes son sang et sa vie. Rappelons seulement quelques traits de son zèle. Partout où il se trouve, il prêche, il convertit. Dans la ville de Barcelone, il réforme un monastère, en persuadant aux religieuses de renoncer à leurs conversations avec des jeunes gens trop mondains. En récompense, il est roué de coups par les esclaves d'un homme puissant dont cette réforme gênait les habitudes. A peine rétabli, il retourne achever son œuvre avec autant de calme que si rien de fâcheux ne s'était passé. A Paris, il va trouver un savant docteur plus occupé des intérêts du temps que de ceux de l'éternité. Il le trouve en train de jouer au billard. On fait à Ignace une proposition de jeu, et il accepte à condition que le vaincu sera pour un mois à la disposition du vainqueur

Le saint gagne la partie sans laisser faire un seul point à son adversaire. Il lui impose ensuite de faire pendant un mois les exercices spirituels, et le convertit. — Une autre fois, à Paris, sachant qu'un de ses amis sortait le soir de la ville dans une intention coupable, il va au milieu de l'hiver se plonger jusqu'au cou dans l'eau de la Bièvre, et, quand le malheureux passe, il lui crie : " Allez, au péril de votre âme, où l'enfer vous conduit! Moi, votre ami, je reste dans cette eau glacée pour expier, par la souffrance, le plaisir que vous vous accordez au prix de votre éternité ! Allez, j'attendrai ici votre retour ; vous m'y retrouverez. Et vous m'y trouverez tous les jours, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de rendre la vie à votre âme ou de donner la mort à mon corps ! „ Faut-il ajouter que le pécheur ne tint pas contre un tel excès de charité ? Il reprit le chemin de la ville et ne s'abandonna plus à sa détestable passion.

Voilà, mes Frères, comment les saints savent exercer la charité. Faisons un retour sur nous-mêmes, et voyons si c'est ainsi que nous comprenons l'ordre à suivre dans la charité envers le prochain : le salut de notre âme avant tout, puis le salut des autres, et, comme moyen, toutes les œuvres de miséricorde corporelle.

II. — Saint Ignace nous apprend l'exercice de la charité envers le prochain.

Déjà, en montrant Ignace nous enseignant l'ordre à suivre dans la charité, nous avons indiqué comment il en comprenait *l'exercice*. Seulement, pour faire éclater encore mieux toute la splendeur de cette vertu dans saint Ignace, rappelons deux qualités qui la distinguent particulièrement en lui.

A. Universalité de la charité de saint Ignace pour le prochain. — De quelque manière que l'on envisage le sens de cette expression, il est réalisé dans la vie de ce grand homme.

a) Sa charité est *universelle quant au temps*. — Depuis

sa conversion jusqu'à sa mort, il n'a pas cessé un seul jour de s'intéresser aux misères des hommes...

b) Universelle quant à l'étendue. — Elle embrasse l'univers entier. A peine s'est-il consacré à Dieu, qu'il veut déjà travailler à établir la vraie foi parmi les Turcs de la Terre-Sainte. Il travaille en Italie, en Espagne, en France, en Flandre. Ce qu'il ne peut faire par lui-même, il le fera par ses disciples...

c) Universelle quant aux personnes. — Il s'occupe des pauvres et des riches, des femmes et des vieillards; il organise l'éducation de la jeunesse; il sauvegarde la vertu des jeunes filles et ramène dans le devoir les malheureuses qui se sont égarées; il ranime le zèle du clergé, la ferveur des religieux. Il s'occupe à raffermir les catholiques, à éclairer les dissidents, à convertir les païens...

d) Universelle quant au choix des moyens. — Enseignement, catéchismes, prédications, service des hôpitaux, prières, mortifications, aumônes, administration des sacrements : tout est mis en œuvre. Le cœur d'Ignace est vaste comme le monde...

B. Héroïsme de la charité de saint Ignace pour le prochain. — Cependant il y a quelque chose de plus admirable encore que cette universalité de la charité de saint Ignace pour le prochain : c'est son héroïsme. Cet héroïsme, je le trouve surtout dans les sacrifices que cette charité coûte à Ignace, — dans les dangers auxquels cette charité l'expose, — et dans la générosité qu'il y fait éclater.

a) Les sacrifices que cette charité coûte à Ignace. — Figurez-vous ce fier et noble gentilhomme servant les pauvres d'un hôpital, pansant leurs plaies... Quelquefois la nature se révolte : mais comme il sait la dompter! Un jour il est saisi de la crainte de contracter une maladie contagieuse : il se jette au cou du malade, l'embrasse à diverses reprises, et ne s'éloigne que lorsque toute répugnance est vaincue!

b) Les dangers auxquels cette charité l'expose. — Quand

il s'agit de soustraire une âme à l'empire du démon, Ignace ne calcule pas. Nous avons vu comment à Barcelone il a presque succombé sous le bâton. Il est mis en prison à Alcala, et à Paris il est menacé de passer par les verges. Il s'expose à Rome à toutes les insultes et aux accusations les plus graves pour fonder et soutenir l'œuvre des pénitentes...

c) La générosité qu'il y fait éclater. — Nous avons dit que sa charité était universelle; nous devons cependant reconnaître que le saint montrait parfois certaines préférences. Mais pour qui? Pour ceux qui l'avaient offensé, pour ceux dont il avait à se plaindre, pour ceux qui s'étaient montrés ses ennemis. Rapportons un trait entre mille. A peine arrivé à Paris, Ignace est dévalisé par un de ses compagnons de chambre. Privé de son argent, il est forcé de se retirer à l'hôpital. Quelque temps après, il reçoit une lettre du coupable, qui lui annonce qu'il est retenu à Rouen par la maladie et réduit à la dernière misère. Ignace part aussitôt à pied, à jeun, et ôte même sa chaussure, afin d'aller plus vite, offrant ses souffrances pour le salut du pauvre malade. D'abord découragé, il prie et se remet en route. Il fait dix lieues dans cette première journée et couche le soir dans l'hôpital d'une petite ville. Le lendemain, il passe la nuit dans une écurie. Enfin, le troisième jour il est à Rouen, soigne son ennemi, va quêter pour lui en ville et lui procure le passage gratuit en Espagne. Voilà la vengeance d'Ignace !

Péroraison. — Quelles conclusions tirer de tout ceci, mes Frères? La première conclusion, très pratique, c'est que nous devons rougir de nous-mêmes, en voyant à quelle distance nous nous trouvons de ce grand saint que nous venons invoquer. La seconde, c'est que nous devons nous rapprocher de lui par un exercice plus parfait de la charité envers le prochain. La troisième, c'est que nous pouvons recourir à saint Ignace avec la plus entière confiance, et cela dans toutes nos misères. Car, s'il a eu

tant de charité et tant de compassion pour tous les hommes lorsqu'il était sur la terre, combien ces sentiments doivent être plus parfaits encore et plus efficaces, maintenant qu'il est auprès de Dieu! Ayons donc recours à lui; mais si nous voulons lui être agréables, travaillons à bien nous acquitter du service de Dieu: le reste nous sera donné par surcroît.

FÊTE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA.

PRÉPARATION (3°).

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE CONDUITE PRIS CHEZ SAINT IGNACE.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. Bienheureux l'homme que vous instruisez, Seigneur, et auquel vous enseignez votre loi.

(Ps. XCIII, 12.)

Exorde. — On peut, mes Frères, envisager la vie d'un saint de deux manière bien différentes. On peut considérer cette vie en elle-même, en ce qu'elle a de grand, de beau, d'héroïque, et souvent de merveilleux. Dans cette première manière, on est amené tout naturellement à admirer la gloire du saint et à bénir Dieu, dont la grâce a opéré toutes ces merveilles. Mais il est une seconde manière : elle consiste à considérer la vie du saint dans ses rapports avec notre vie, à la comparer avec ce que nous faisons, avec ce que nous pensons, avec ce que nous cherchons. A ce point de vue, la vie des saints nous offre les plus graves et les plus salutaires enseignements. Les saints ont été les disciples de Dieu: nous devons à notre tour être les disciples des saints. Les saints ont été dociles à la voix de

Dieu, et cette docilité a fait leur bonheur : soyons nous aussi dociles à la voix des saints, et leur bonheur sera un jour le nôtre. *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum.* Envisageons à ce point de vue la carrière d'Ignace de Loyola et, après avoir examiné les *titres qu'il a à notre docilité*, écoutons les *leçons qu'il nous donne.*

I. — Titres de saint Ignace à notre docilité.

Notre siècle, siècle de lumières et de civilisation s'il en fut, du moins dans ses prétentions, notre siècle affecte de vouer un culte particulier à tout ce qui s'élève au-dessus du vulgaire, à la valeur personnelle, aux caractères indépendants, à la renommée, et au succès qui attire la renommée. S'il montre un profond dédain pour la religion, c'est, dit-il, que la religion est une chose bonne tout au plus pour les femmes, les enfants et les gens du peuple. C'est, dit-il encore, que les ministres de la religion sont les serviles échos d'une voix étrangère, des esclaves qui ne savent qu'obéir sans se permettre de penser par eux-mêmes ; c'est que cette religion, bannie des sphères élevées du pouvoir, n'a plus aux yeux du monde le prestige du succès. Sans m'arrêter pour le moment à démontrer ce qu'il y a de ridicule dans ces appréciations, je me contente de nommer Ignace de Loyola, et je défie les partisans du siècle de m'indiquer un motif sérieux pour lequel ils pourraient refuser d'accepter cet homme comme leur maître lorsqu'il s'agit de la direction de la vie, pour quel motif sérieux ils pourraient refuser de lui demander des *principes de conduite.*

A. Si vous voulez un homme qui s'élève au-dessus de la foule, au-dessus du vulgaire, qui ne puisse être rabaissé au niveau des intelligences faibles et simples : voici un soldat qui a fait ses preuves, un brillant cavalier, un héros qui pour ses débuts comme officier eut la plus grande part à la prise de Najera, qui a fait admirer son épée sur les

champs de bataille et sa lance dans les tournois. Il est noble, et, s'il ne brille pas par l'étendue des connaissances, il est loin d'être un ignorant. Il a reçu l'éducation que réclamait sa naissance; il fait très bien les vers espagnols; il a composé un poème en l'honneur de saint Pierre; et rien ne l'empêchera de se faire recevoir, après ses études d'humanités et de philosophie, maître ès arts aux applaudissements de l'auditoire. Malgré son âge assez avancé et ses multiples œuvres de zèle, il suit avec honneur les cours de théologie chez les Dominicains de Paris et conquiert ses grades en cette faculté comme il l'a fait pour la philosophie et les sciences. Non, ce n'était pas une intelligence faible.

B. Si vous voulez des hommes à convictions personnelles, parce que, dites-vous, vous suspectez les ministres de Dieu qui ont été élevés sur les genoux de l'Église et qui ont depuis leur enfance appris à connaître et à pratiquer ce qu'ils enseignent maintenant eux-mêmes : voici un homme qui jusqu'à l'âge de trente ans n'a donné aux choses de la religion qu'une attention bien distraite. Comment ses idées se sont-elles changées? Est-ce sous l'influence des prêtres? L'a-t-on soumis dans quelque couvent solitaire à cette éducation monastique dont les mondains savent nous faire de si curieuses descriptions? A-t-on réduit son esprit à l'état de cadavre? A-t-on desséché en lui la sève de la vie, pour qu'il soit désormais comme un bâton dans la main de son supérieur? Non, rien de tout cela n'a eu lieu pour Ignace. Si dans l'intervalle qui s'est écoulé entre le jour où il fut renversé sur les murs de la citadelle de Pampelune et le jour de sa conversion, il est resté seul avec quelqu'un, c'est avec lui-même; s'il a réfléchi, c'est à la lumière de sa raison éclairée par la grâce; ce n'est pas sous l'impulsion d'un autre homme, quel qu'il soit. S'il a changé la direction de sa vie, c'est donc qu'il l'a voulu. S'il se présente pour nous instruire, c'est qu'il a reconnu la solidité des idées dont il se fait le propagateur.

C. Et je ne craindrai pas d'ajouter : si pour écouter un maître, vous exigez qu'il ait obtenu du succès ; si vous tenez à ce que la doctrine qu'il vous présente ne soit pas obscure, négligée, méprisable, allez encore à Ignace de Loyola ! Il a été un brillant officier : où sont à l'heure qu'il est les monuments palpables de sa gloire guerrière ? Ils ont probablement tous disparu : mais ce guerrier s'est un jour enfoncé dans une grotte obscure, et de cette grotte est sorti un pèlerin. Le pèlerin est devenu étudiant. L'étudiant s'est adjoint quelques compagnons et a fondé une société. Une vingtaine d'années plus tard, cet homme est mort dans un couvent de Rome. Trois siècles se sont écoulés depuis, et pendant ces trois siècles le nom d'Ignace, l'esprit d'Ignace, la Compagnie fondée par Ignace ont été associés intimement au nom de l'Église catholique elle-même ! Comme l'Église et avec l'Église ils ont été l'objet des plus vives admirations ; ils ont engendré les plus beaux dévouements ; ils ont été en butte aux haines les plus irréconciliables. Cette Compagnie a été tellement harcelée qu'un pape s'est vu forcé de licencier ceux dans lesquels l'incrédulité railleuse du siècle passé reconnaissait " les grenadiers du pape. „ Toutefois, la tourmente a passé, et l'œuvre d'Ignace est toujours debout : et aux quatre coins de la terre les fils d'Ignace continuent à enseigner sa doctrine, cette doctrine qu'il a puisée dans ses méditations solitaires de Manrèse et qu'il a consignées dans l'admirable livre de ses " Exercices spirituels ! „

Eh bien, en présence de ce caractère, de cette valeur personnelle, en présence aussi de ce succès, je crois avoir le droit de dire : Cet homme mérite d'être écouté. — Et puisque sa vie est un enseignement, cet enseignement a pour lui tous les titres que réclame notre siècle pour accepter les leçons de conduite. S'il y a contraste entre notre vie et la vie de cet homme, il n'en reste pas moins vrai que, si nous voulons être raisonnables, il nous faut écouter les principes généraux de conduite qu'il nous enseigne. Eh bien, que nous enseigne-t-il ?

Il nous donne trois grandes et fondamentales leçons : il nous enseigne la vanité de l'idéal que nous poursuivons; — il nous apprend l'importance d'un travail que nous négligeons; — il nous révèle l'existence d'un bonheur que nous ignorons.

II. — Leçons que nous donne saint Ignace.

A. Il nous enseigne la vanité de l'idéal que nous poursuivons. — Cet idéal, c'est le bonheur mondain : bonheur que l'on aime à se représenter appuyé sur la richesse, entouré de l'auréole de la gloire, embaumé de tous les parfums des affections terrestres. Ignace a eu plus que le rêve de tout cela; il en a joui dans une large mesure. Mais, comme tous ceux du reste qui fondent leur bonheur sur ces vanités, il trouvait que ce qu'il en possédait n'était pas assez. Il voulait surtout plus de gloire, et il aspirait après le jour où par une union digne de lui il verrait se compléter la série de ses succès. C'est à ce moment que Dieu le jeta sur un lit de douleur. Puis il commanda à la mort de s'approcher de cet intrépide guerrier et de lui faire sentir combien il était impuissant devant elle. La lueur du flambeau funèbre fit disparaître aux yeux d'Ignace tout ce que le monde a de plus brillant et de plus solide en apparence : il reconnut que ce n'étaient que des illusions. Car, il est à remarquer, mes Frères, que ce qui ouvrit les yeux à Ignace, ce n'est pas son échec à Pampelune : cet échec était facilement réparable; ce n'était pas sa blessure : elle pouvait guérir, et elle guérit en effet; ce n'était pas la difformité de sa jambe : elle eût donné à l'héroïque soldat une grâce plus piquante. Sa conversion ne fut donc pas causée par le dépit. Non, ce qui frappa Ignace, c'est la vérité, la vérité telle qu'elle brille dans la vie de Jésus-Christ et dans la vie des saints. Il comprit, et il dit adieu aux espérances mondaines. Combien d'autres qui ne comprennent pas, et qui continuent à poursuivre des fantômes!

D'autres comprennent, mais s'abandonnent au désespoir, parce qu'ils sentent leur cœur vide et qu'ils ne trouvent pas de quoi le remplir. Ils voient que le but qu'ils donnaient à leur vie leur échappe, parce que ce but est illusoire, mais ils renoncent à en poursuivre un autre. Ah! puissent-ils comprendre la seconde leçon que leur donne l'exemple du converti de Pampelune.

B. Il nous apprend l'importance d'un travail que nous négligeons. — A la place des préoccupations terrestres, Ignace mettra désormais les intérêts éternels, et à la place du service du monde, le service de Dieu. Et il est conséquent. Comme il se donnait tout entier autrefois à la poursuite du bonheur terrestre, il s'applique maintenant tout entier à conquérir une couronne immortelle. Pour cela, il faudra écarter des obstacles, — former de nouvelles habitudes, — et promouvoir la gloire du maître suprême auquel il veut se consacrer dorénavant. Ignace met aussitôt la main à ce travail.

a) Il trouve des *obstacles* dans sa nature, dans son caractère, dans ses penchants. Ces obstacles, il les aplanit par la mortification. Il trouve d'autres obstacles dans son rang et dans ses richesses : ce rang, il le quitte; ces richesses, il s'en dépouille. Enfin, il trouve des obstacles dans l'affection que sa famille lui porte et dans des affections trop mondaines que lui-même a nourries quelque temps : il évite ces obstacles en disant un éternel adieu à tout ce qu'il a de plus cher au monde...

b) Comme autant de moyens d'aller à Dieu se présentent devant lui, la prière, la mortification, la science sacrée : il n'a point l'*habitude* de ces moyens, comme il n'a point non plus l'habitude des vertus d'humilité, de patience, de charité. Mais il suffit que ces choses lui soient nécessaires : il se met à les pratiquer, et il s'y exerce avec une générosité et une constance héroïques...

c) Et puis, toute sa vie ne sera plus qu'un enchaînement de *travaux* pour la plus grande gloire de Dieu, pour le

salut et la perfection des âmes, pour l'exaltation de la Sainte Église. C'est pourquoi Ignace se mettra avec sa compagnie à la disposition du vicaire de Jésus-Christ, et qu'il fera de cette compagnie une milice toujours prête à combattre et à mourir pour les intérêts de la vraie foi...

Comprenez-vous, mes Frères, tout ce qu'une telle conduite suppose de conviction réfléchie dans un homme du caractère d'Ignace ? S'il n'eût pas jugé nécessaires tous ces travaux de réforme et de zèle, les eût-il poursuivis avec tant d'énergie et au prix de tant de sacrifices ? Certes, ces travaux ne doivent pas être les mêmes chez tous, et l'élévation du but que l'on se propose d'atteindre déterminera le choix des moyens et l'intensité ainsi que l'étendue des efforts. Mais tous doivent avoir pour but de se sauver et de répondre aux vues que Dieu a sur eux : or, cela impose à tous la lutte contre leurs mauvais penchants, la pratique des devoirs et des vertus de leur état, le courage de prendre parti pour Dieu contre l'esprit du siècle. Prétendre remplir ces obligations essentielles à tout chrétien, sans avoir à se renoncer, c'est une illusion grossière qu'il faut bannir loin de nous.

Mais je crois comprendre pourquoi vous hésitez. Vous reconnaissez la nécessité de la lutte et du sacrifice, mais vous avez peur de vous y résoudre : vous craignez qu'une vie chrétienne ne soit une existence trop triste. Venez, et écoutez la troisième leçon que nous donne saint Ignace.

C. Il nous révèle l'existence d'un bonheur que nous ignorons. — Vous craignez de compromettre votre bonheur en travaillant à votre salut; et voici qu'Ignace, par son exemple et par son expérience, vous montre que c'est tout le contraire qui est vrai.

a) Le bonheur de la vie, même de la vie ici-bas, est-il compromis par la pratique de la vertu ? Je prononce hardiment : non ! Ignace converti était libre de choisir la carrière qu'il voulait. Il a choisi celle qui était la plus rude, et il y a persévéré, et il y a toujours fait de nouveaux progrès.

Il y a persévéré trente-cinq ans. Eh bien, je le dis avec conviction : Si Ignace n'avait pas trouvé là le bonheur, il n'aurait pas persévéré. Et remarquez qu'il a pris la voie la plus rude... Le bonheur de la vie peut donc se rencontrer dans la vertu... Et ce bonheur sera d'autant plus complet, que la vertu que l'on pratiquera sera plus parfaite...

b) Et le bonheur de la mort, où est-il? Je vois Ignace arrivé à ce moment suprême : il est tout embrasé par l'amour de Dieu et inondé des plus douces consolations. Il vit en quelque sorte dans la compagnie des anges, dans la compagnie de Jésus et de Marie ; c'est en leur compagnie qu'il quitte la terre. Ah ! demandez à Ignace d'où lui est venu ce bonheur : si c'est de la forteresse de Pampelune ou si ce n'est pas plutôt de la grotte de Manrèse.

c) Complétons cette leçon. Que me dit la foi ? Elle me dit qu'Ignace jouit depuis trois siècles du bonheur céleste. Que me disent mes yeux ? Ils me disent qu'Ignace est l'objet de la vénération du monde catholique. Que me dit ma raison ? Elle me dit que si Ignace n'avait été qu'un guerrier, nous trouverions peut-être son nom dans l'histoire des rois ou des pays qu'il aurait servis, mais que bien certainement on ne l'invoquerait pas à l'heure qu'il est, qu'on ne lui élèverait pas d'autels, qu'on ne se prosternerait pas devant son image. Donc, s'il y a un bonheur qui résulte de la gloire, ce bonheur est plus grand, lorsqu'on acquiert la gloire par le service de Dieu, et c'est seulement au service de Dieu que l'on acquiert une gloire vraiment durable.

Péroraison. — *Hodie si vocem ejus audieritis.*

PREMIER PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. Je me suis fait tout à tous, pour conduire tous les hommes au port du salut. (1 Cor. IX, 22.)

Exorde. — Tels sont, mes Frères, les termes dont se sert le docteur des nations, lorsque, s'adressant aux fidèles de Corinthe, il résume tout le cours de ses prédications, de ses travaux et de ses souffrances. Oui, leur dit-il, toute ma vie est consacrée au triomphe de l'Évangile, à la glorification de la loi sainte et à la félicité des hommes. J'étais libre, et pour en amener un plus grand nombre à faire leur salut, je me suis fait l'esclave de tous. *Nam quum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem.* La loi de Moïse, continue-t-il, n'avait plus pour moi d'obligations et de préceptes, et cependant, afin de m'attacher les enfants d'Israël, j'ai voulu me soumettre à ses rigoureuses prescriptions. D'un autre côté, l'Évangile guidait tous mes pas : mais, pour attirer les Gentils, je paraissais marcher comme eux, ne connaissant aucune loi et conduit seulement par le flambeau de la raison. J'ai paru faible et infirme, pour gagner la confiance des pauvres et des malheureux. Enfin, je me suis fait tout à tous, pour conduire tous les hommes au port du salut. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

Ces paroles énergiques que nous devons forcément expliquer par l'abnégation la plus entière, le zèle le plus universel et le plus constant, la charité la plus ardente et la plus active, quel autre put jamais les répéter avec plus de raison que saint Ignace de Loyola, dont la fête nous rassemble ici en ce jour ? Bien des fois on s'est plu à rapprocher ces deux héros de la gloire de Dieu : bien des fois on a comparé Ignace frappé par la main du Seigneur sur les murs de la citadelle de Pampelune à Paul renversé par

la même main aux portes de Damas; Paul retrempant son âme dans la solitude et Ignace recevant à Manrèse les plus intimes communications de la divinité; Paul conquérant le monde à Jésus-Christ et Ignace dominant à son tour ce monde qui tentait de briser les chaînes de la foi, et le retenant de sa main puissante sous le joug de l'Évangile : tous deux animés du même esprit, soutenus par la même force, parvenant à la même couronne de justice que leur décerna le juste juge, couronne dont saint Paul a dit lui-même : *Non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus* (2 Tim. iv, 8).

Afin de compléter en quelque sorte un rapprochement si glorieux pour mon bienheureux père, si consolant pour nous, ses enfants, je m'attacherai à vous montrer Ignace marchant comme Paul sur les traces du divin modèle Jésus-Christ, faisant comme Paul un *sacrifice complet de sa personne* à la gloire de Dieu et au salut du prochain, puis perpétuant son œuvre à travers les siècles *en mettant au cœur de ses disciples ce même désir* qui le possédait sans réserve.

Voyons dans une première partie comment Ignace *s'employa tout entier* à la sanctification des âmes, ne regardant, non plus que l'Apôtre, ni le juif ni le gentil, ni le noble ni l'esclave, ni l'âge ni le sexe. Voyons-le, dans une seconde partie, comme un prudent général d'armée et un magnanime chef de milice *former ses guerriers* aux combats du Seigneur, leur donnant tout ensemble par ses préceptes *la théorie* du dévouement le plus complet aux intérêts de Dieu et leur inculquant par ses exemples *la pratique* de ce dévouement, afin que chacun d'eux pût dire un jour comme saint Paul et comme lui-même : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* Ce sont les deux idées qui partageront ce discours.

I.

Qu'il est grand, qu'il est sublime le dévouement de ces âmes généreuses qui, oubliant leurs propres nécessités

pour ne considérer que les besoins de ceux qui les environnent, acceptent en vue de la félicité de leur prochain une vie de peines et de fatigues ! Il est héroïque de se dépouiller, pour ainsi dire, de sa propre personne, de renoncer à ses volontés, à son repos, à ses plus légitimes espérances, pour ne chercher plus que le bonheur et le repos des autres. Et que dire lorsqu'un but surnaturel inspire ce sacrifice, lorsque la gloire de Dieu, lorsque le salut éternel des créatures formées à sa ressemblance est le seul mobile qui y pousse ? Il n'est rien de plus noble, rien de plus élevé. *Omnium divinorum divinissimum cooperari Deo ad salutem animarum !* Mais aussi, quelles ne sont pas les difficultés de cette abnégation continuelle, de cette condescendance de toutes les heures ? Ne vivre plus pour soi, n'avoir plus rien qui nous appartienne, ne pouvoir disposer d'aucun moment, être toujours prêt à voler au secours de tous au premier appel : et cela sans relâche, pendant des années, pendant toute son existence ! Quel détachement de toutes choses, quel abandon complet à la divine Providence n'exige pas un pareil ministère ? Tel cependant devait être le genre de vie d'Ignace : et ce noble et fier capitaine, qui naguère commandait en maître absolu à des troupes soumises et fidèles, qui avait attiré sur lui les regards de l'Espagne par ses éminentes qualités et par sa valeur à la prise de Najera et lors de la défense de Pampelune, allait devenir l'esclave, le serviteur de tous : *Quum liber essem ex omnibus, omnium me servum feci.* Seigneur, que vos voies sont impénétrables ! Avec quelle force vous atteignez le but de vos desseins ! Avec quelle suavité vous conduisez vos serviteurs dans la carrière que votre admirable providence a marquée pour chacun d'eux !

Ignace, éclairé d'en haut, a senti le vide des choses humaines. Un désir ardent de procurer en lui-même la plus grande gloire de Dieu et une soif brûlante de perfection se sont emparés de son cœur. Souffrir afin de réparer ses

égarements ; racheter ses fautes passées en imitant les saintes cruautés des anciens anachorètes ; être humilié, afin d'abattre son indomptable fierté ; vivre pauvre, afin d'expier autant qu'il est en lui les délices dont furent entourées ses premières années ; enfin, sanctifier son âme par l'union la plus étroite avec le créateur de toutes choses : tel est le projet qu'il a formé tout d'abord.

Le seigneur de Loyola vient de quitter le manoir de ses pères. Il s'est séparé pour toujours de sa famille, de ses vassaux ; il a renoncé à toutes les jouissances de la vie. Montserrat le voit échanger ses riches habits de chevalier contre le sac et la corde qui constituaient l'humble vêtement du pèlerin, et consacrer à la Vierge sans tache cette épée qu'il avait illustrée sur les champs de bataille. Prosterné aux pieds du prêtre, il fait le long et douloureux aveu de ses fautes. Bientôt l'hôpital Sainte-Lucie compte dans ses murs un hôte de plus, et l'on y voit le héros de la Navarre confondu dans la troupe des indigents, mendiant comme eux le morceau de pain qu'il refusera ensuite à son corps exténué. Pour couvrir d'un voile impénétrable la noblesse de son origine et l'élévation de son âme, il adopte les manières les plus communes. Que faites-vous, glorieux rejeton des Loyola ? Pourquoi tant de souffrances et tant d'ignominies ? La justice divine exige-t-elle de vous un tel excès d'abaissement et de misère ? Ah ! semble-t-il nous répondre, peut-on trop souffrir quand on a offensé la Majesté suprême ? Peut-on assez se dépouiller de soi-même quand on veut s'approcher de la pureté infinie ? — Détrompez-vous, grand saint ; tel ne sera pas le terme de vos héroïques efforts. Oui, vous effacez vos égarements ; oui, chaque jour vous entrez davantage dans l'amitié de votre Dieu : mais ce Dieu que vous cherchez avec une générosité si magnanime a sur vous des vues qui ne se bornent pas à votre propre sanctification. S'il vous a inspiré de quitter vos proches et vos amis, c'est parce que l'apôtre du Christ ne doit avoir pour

parents et pour frères que ceux auxquels il annonce la bonne nouvelle. Châtiez votre corps, car toujours il doit être tenu dans un état de sacrifice : à tout moment, vous devez être prêt à l'immoler pour le bien des autres. Foulez aux pieds la considération et les honneurs : en effet, l'apôtre doit savoir s'abreuver au calice de l'ignominie, aussi bien qu'il doit savoir résister aux éblouissements de la prospérité et de la gloire. Il nous est permis de le dire : Ignace s'agite et Dieu le mène. Ignace anéantit tout ce qu'il y a en lui de trop humain, et Dieu façonne Ignace au ministère auguste qu'il lui prépare.

Que dirons-nous des prodiges d'austérité qui signalèrent le séjour de l'illustre pénitent dans la grotte de Manrèse ? Que dirons-nous des extases qui dans le même temps l'enlevaient à la terre ? Que dire des anxiétés étranges qui tourmentèrent son cœur, des illusions et des fantômes qui agitèrent son esprit? Il fallait qu'avec les plus ineffables délices de la dévotion, Ignace connût les aridités les plus douloureuses, parce qu'il était destiné à guérir dans des milliers d'âmes des maux que sa propre expérience devait lui avoir révélés. Heureuses désolations, qui pour le temps de nos peines spirituelles nous ont donné dans Ignace un médecin si clairvoyant, parce qu'il a parcouru les mêmes voies ; un père si compatissant, parce qu'il a éprouvé nos misères; un gage si sûr de victoire, parce qu'il a triomphé dans les mêmes combats.

C'est ainsi que Dieu travaillait le solitaire de Manrèse. Lorsqu'il le vit docile à sa voix, attentif à ses inspirations, disposé à tout quitter et à tout entreprendre pour sa plus grande gloire, il lui laissa entrevoir ses hautes destinées. Tout à coup une lumière nouvelle se fait jour dans l'esprit d'Ignace. La résolution d'expier ses propres égarements et le désir de travailler sans relâche à sa perfection s'élargissent, pour donner place à des conceptions d'un ordre encore plus élevé. De vastes projets germent et se développent dans son âme. Il veut s'appliquer à l'œuvre de son

propre salut et de sa propre perfection, mais, parallèlement à cette œuvre, il se dépensera tout entier pour obtenir le salut et la perfection de son prochain. Il veut procurer en lui-même la plus grande gloire de son Dieu, mais aussi faire honorer son Dieu toujours de plus en plus par tous les autres hommes. A ses yeux se déroule l'immense tableau d'un siècle d'erreurs et de désordres. L'Europe, l'Asie, les îles lointaines de l'Océan, les déserts brûlants de l'Afrique, les plages désolées de l'Amérique, lui offrent partout le spectacle du débordement des mœurs, de l'ignorance religieuse, des rêves d'indépendance. Il entend gronder la révolte en Allemagne; il voit l'Angleterre, asservie aux caprices de son roi, n'attendre qu'un signe pour applaudir à tous ses déréglements. Les pasteurs, malades eux-mêmes, ne peuvent guérir leurs brebis défaillantes. L'abominable Croissant de Mahomet domine en vainqueur sur des territoires immenses depuis le golfe Persique jusqu'aux rives du Danube. Plus loin, des nations innombrables brûlent en l'honneur de fausses divinités un coupable encens. L'univers entier présente l'accomplissement nouveau de la terrible parole d'Isaïe : *Omne caput languidum, et omne cor mœrens. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus et livor et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo* (Isai. I, 5, 6). Tout esprit est affaibli, et tout cœur est plongé dans un morne désespoir. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'est rien de sain en Israël : partout des blessures, une pâleur affreuse, des plaies invétérées; et personne pour les bander, pour leur appliquer un remède, pour verser sur ces blessures et sur ces plaies un baume salutaire. Et cependant, ce monde a coûté tout le sang d'un Dieu, et ce Dieu offre encore toujours son sang pour le rachat de ce monde! Désormais Ignace sera tout à tous, pour gagner tous les hommes à ce Dieu qui les a conquis. Manrèse, solitude chérie où il a goûté les douceurs de la

contemplation, lieu d'ineffable repos, qui le vîtes prosterné durant de longues heures devant le crucifix de la montagne et qui avez été témoin de ses macérations et de ses veilles, vous ne le posséderez plus longtemps. Vous ne le garderez plus que le temps qu'il lui faut pour forger ses armes mystérieuses dont l'ennemi du salut ressentira bientôt les terribles atteintes. Ignace compose les " Exercices spirituels. „ Livre merveilleux, bien digne de l'admiration et de la reconnaissance que lui ont vouées depuis plus de trois siècles le peuple chrétien et toute l'Église catholique par la bouche de ses pontifes, par le témoignage de tant de saints et de tant d'illustres docteurs ! De quel respect, de quel amour ne devons-nous pas entourer ce premier fruit de son zèle, ces prémices de ses labeurs apostoliques ?

Eh bien, mes Frères, dans ces pages vénérées, écrites par un saint sous la dictée de Marie, nous rencontrons partout la marque de cette charité immense d'Ignace qui embrassait chaque partie du troupeau de Jésus-Christ. C'est que le livre des Exercices est bien le livre de tous, car il n'est personne qui n'y trouve pour la conduite de sa vie les plus salutaires instructions. Entre les mains d'un prêtre zélé ce livre sera toujours comme cette pierre merveilleuse que cherchaient les alchimistes et qui devait selon eux convertir en or pur tous les plus vils métaux qu'elle aurait touchés, ne fût-ce qu'une seule fois. Partout le saint auteur y a semé des traits d'une sagesse irrésistible qui vont droit au cœur, parce que ce sont des vérités fondamentales où la lumière de la foi et le bon sens de la raison s'unissent dans une clarté sans égale, et sans que l'esprit même le plus cultivé trouve matière à la moindre réplique. Chaque état, chaque condition aime à se dire en parcourant ce livre : " Ceci ne fut écrit que pour moi. „ Le guerrier aime à y rencontrer l'image des batailles; l'homme de cour se réjouit d'y voir mentionner les hommages que l'on rend aux rois; le négociant y rencontre des considéra-

tions qui lui rappellent le souvenir de ses peines et de ses fatigues; l'artisan y voit retracer sa vie humble et cachée dans la contemplation de la maison de Nazareth. Tous y reçoivent la guérison des maux de leur âme, des lumières qui dissipent leurs doutes, des forces qui les feront triompher dans toutes les difficultés. *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

Allez maintenant, ô Ignace, où vous portent les ailes de la charité. Traversez les mers : que les ports d'Espagne et les villes d'Italie admirent votre détachement et votre humilité; que la Palestine voie votre tendre dévotion. Répandez partout la bonne odeur de vos vertus, et, si la Terre-Sainte vous refuse un champ d'activité, revenez! Il faut un homme tel que vous à la pauvre Europe, couverte en mille endroits de ronces et d'épines. Vos sueurs généreuses doivent la faire redevenir une terre agréable aux yeux du Tout-Puissant, un jardin délicieux où germent partout aux doux rayons du soleil de justice, et sans être étouffés par l'ivraie, le lis de la chasteté et la rose de la charité.

Ce serait ici le lieu, mes Frères, de vous montrer Ignace se rendant de plus en plus apte à remplir sa mission. Il faudrait vous le présenter, assis à trente-trois ans sur les bancs de l'école, déjouant les vaines embûches de l'esprit des ténèbres, réunissant autour de lui ses premiers auditeurs et ses premiers disciples : mais je préfère vous le faire voir aussitôt dans le plein exercice de son zèle.

Comme au fort de la bataille, au milieu du choc des armées et du tumulte des armes, un intrépide général, voyant ses troupes prêtes à lâcher pied et à déshonorer leur drapeau par une fuite honteuse, oublie sa personne et sa condition, se précipite au milieu des hasards, affronte lui-même les coups de l'ennemi, stimule l'ardeur des combattants, encourage les braves, rallie les fuyards qui se débandent, se jette même au-devant des plus lâches pour les ramener au combat : tel Ignace, quand l'Église du

Christ lutte contre les agresseurs les plus acharnés et les plus formidables, partout au premier rang, toujours prêt à aider le fidèle courageux, à soutenir celui qui chancelle, à ranimer les faibles et les timides, prodigue à la fois sur tous les points ses efforts, ses sueurs et sa vie.

Pauvres, riches, savants, ignorants, pécheurs infortunés, repentants ou égarés, justes qui marchent d'un pas ferme dans les voies du salut : tous trouvent en lui le cœur du plus tendre des pères. Les pauvres ! Ah! c'est la plus chère portion du bercail de Jésus-Christ. Ce sont eux que le Sauveur appelle ses amis et ses frères. Aussi c'est à eux qu'Ignace, fidèle imitateur du Christ, donne la première place dans son affection. Ils ont droit les premiers à ses soins et à ses bienfaits. Soulager les maux de leurs corps, alléger autant qu'il est en lui le poids de leurs infortunes, et les amener ainsi à connaître et à aimer ce Jésus qui le premier les a tant aimés : ce sera jusqu'à sa mort la plus douce de ses occupations. Comme son cœur se dilate chaque fois qu'il se voit au milieu d'eux ! Il trouve une vraie félicité à leur rendre les services les plus humbles et les plus rebutants. Quelle jouissance pour lui de soulager leurs misères en les partageant, en prenant sur lui leur pauvreté ! Tel fut le spectacle qu'il donna dans les hôpitaux de Manrèse et de Venise. On le vit à Ferrare, après avoir mendié lui-même, distribuer à des pauvres moins heureux les aumônes qu'il avait recueillies. Rome se remplit par ses soins d'établissements destinés à secourir les nécessiteux de tout genre. Ces œuvres faisaient ses délices ; et si la plus grande gloire de Dieu n'avait pas exigé de lui d'autres travaux, il se fût consumé tout entier, indigent lui-même, dans l'apostolat des pauvres.

Souvent cependant le riche l'appelait sous ses lambris dorés, et le prenait pour arbitre de sa conduite et directeur de sa conscience. Ignace alors, alliant à la modestie et à la simplicité évangéliques la plus exquise urbanité, se prêtait à ce ministère avec une patiente condescendance.

Il savait que pour les riches surtout la porte du ciel est étroite : et lui, qui ne respirait que le bien de l'univers entier, que n'aurait-il pas fait pour élargir quelque peu ce passage difficile ? Sénateurs, princes de l'Église, puissants du siècle, que de fois l'humble religieux vint s'asseoir à votre table, acceptant de vos mains le pain matériel, mais vous laissant une nourriture mille fois plus précieuse ! Savants docteurs, hommes d'étude, n'est-ce pas par le prestige d'un savoir étendu et varié, par le charme d'une éloquence persuasive qu'il s'insinuait dans votre faveur, qu'il s'attirait votre bienveillance et subjuguait votre esprit pour le tourner vers l'auteur de toute science ? Vous au contraire que les ténèbres de l'ignorance enveloppent, dites-nous quelles furent ses touchantes attentions pour vous communiquer par l'admirable œuvre des catéchismes une connaissance suffisante de la doctrine chrétienne et de vos devoirs d'état ? Les vérités de l'Évangile découlaient de sa bouche et se glissaient goutte à goutte au fond de vos âmes. La douce persuasion était sur ses lèvres. Sa voix si tendre remuait vos cœurs et y faisait naître la flamme de la charité en même temps que la lumière de la foi.

Vous surtout, malheureux pécheurs, vous qui aviez abandonné votre père et seigneur, que de gémissements, que de larmes, que de sang, que de fatigues n'avez-vous pas coûté à l'amour d'Ignace ? Tantôt comme Jésus, le Bon Pasteur qui cherche la brebis égarée et la rapporte dans ses bras au bercail, il se rendait auprès des pécheurs les plus endurcis, les suppliait, les conjurait de céder à la voix de la grâce. Tantôt, nouvel Élie, il faisait retentir à leurs oreilles les menaces de la colère divine. Tantôt, à l'exemple du divin Sauveur qui pardonnait au repentir de la femme adultère et qui recevait avec bonté Madeleine pénitente, il allait à la recherche des créatures dégradées que l'indigence ou la passion entraînent aux vices les plus déshonorants. Il les ramenait à la vertu, les affermissait dans le bien et prévenait de nouvelle rechutes

par de continuelles libéralités. D'autres fois il appelait à son aide mille pieuses industries. Le jeu, la conversation lui fournissaient des armes. Pour amener à une sincère conversion un ecclésiastique dont la conduite laissait à désirer, il alla se confesser à lui des fautes dont il s'était lui-même rendu coupable dans sa vie mondaine. Il s'imposait de dures pénitences afin d'obtenir du ciel le retour des âmes égarées, et il allait jusqu'à s'infliger sous les yeux des esclaves du démon de terribles châtiments, pour émouvoir leurs cœurs et les amener par la pitié à renoncer à leurs désordres. Par cette étrange violence il forçait les pécheurs les plus obstinés et les plus rebelles.

Impossible de tout énumérer. Repassez dans votre esprit toutes les classes de la société humaine, tous les âges, toutes les conditions : il a tout embrassé dans les élans de sa charité et de son zèle. Pour réaliser autant qu'il était en lui la parole de l'Apocalypse : *Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus, sanctificetur adhuc,* parallèlement à tant d'autres travaux, il dirigeait encore dans les voies de la perfection chrétienne de vrais fidèles, attachés au Très-Haut de toute la sincérité de leur volonté. Guidés par la main habile d'Ignace, ils croissaient chaque jour en grâce et en sagesse, et plusieurs parmi eux étonnèrent le monde par des prodiges de sainteté. Il suffit de citer les Trévisan, les Contarini, les Marguerite de Parme, les Philippe de Néri. Toutefois ici encore le dominait cette grande idée : *Omnibus omnia ;* et, plutôt que d'accepter un obstacle à l'universalité de ses labeurs, il refusa de diriger la conscience d'une de ses plus grandes bienfaitrices, et défendit même dans la suite à sa Compagnie de se charger jamais de la direction habituelle d'aucune communauté religieuse de femmes. Se conserver libre, pour être tout à tous, c'était sa devise ; et, pour la maintenir, il franchissait en héros les obstacles et les difficultés.

II.

Cependant, dès que le regard d'Ignace eut aperçu les maux innombrables qui désolaient l'Église et considéré les misères spirituelles de tant de peuples assis encore à l'ombre de la mort, il comprit qu'il ne pouvait suffire à mettre fin par lui seul à un tel état de choses. Que pouvait un seul homme en face d'une civilisation corruptrice, devant les progrès incessants de l'erreur? Comment se trouver dans un même temps sur mille points du globe pour y combattre les puissances infernales? Pendant que la jeunesse, encore innocente mais sur le point d'être entraînée dans l'abîme où se perdaient ses pères, semblait lever vers lui des mains suppliantes et qu'il croyait entendre Dieu lui-même reprocher à son inaction la perte de tant d'infortunés, d'autre part, il entendait les cris déchirants de peuples innombrables qui, en dehors de l'Église, gémissaient sur leur triste sort et lui criaient comme faisait jadis le Macédonien que voyait saint Paul dans sa vision : *Transiens adjuva nos* (Act. XVI, 9). Quel tourment pour un cœur comme celui d'Ignace ! Quelle navrante pensée que celle de son impuissance, pour un homme dont le zèle ne saurait trouver de repos s'il reste encore des âmes dépourvues de secours! Il voudrait se donner, se sacrifier : mais le sacrifice le plus complet de son activité et de sa vie, que peut-il pour remédier à des calamités si étendues? Et quand même il réussirait à renouveler à lui tout seul la face de la terre, combien de temps cela durerait-il ? L'œuvre qu'il aperçoit est vaste comme le monde et doit pouvoir se perpétuer jusqu'à la fin des temps : et lui-même ne peut que défricher une partie bien minime de cet immense champ, et il n'a plus que peu d'années à se promettre.

Il conçoit alors un projet digne de sa grande âme, digne du Dieu dont il veut réaliser la plus grande gloire. Comme l'ennemi du salut réunit sous ses drapeaux d'innombrables cohortes et couvre la terre de pièges et

de funestes embûches, ainsi il rassemblera sous la bannière de Jésus-Christ une légion d'élite, qui luttera partout contre les puissances infernales, une milice qui opposera les charmes de la pauvreté et de l'abjection à l'appât des richesses et des honneurs et qui triomphera de l'orgueil par l'abaissement volontaire le plus profond et le plus solennel. Telle fut ton origine, Compagnie de Jésus, mère bien-aimée ! Ignace te rendit le dépositaire de ses desseins. Il t'imposa la noble tâche de conserver et d'accroître ses conquêtes. Il imprima sur ton front le sceau qu'il mettait à toutes ses œuvres : *A la plus grande gloire de Dieu;* et, en te remettant son invincible épée, il te donna, comme jadis le prophète Élie à son disciple bien-aimé, ce double esprit qui l'avait rempli toujours lui-même depuis sa conversion : son esprit d'abnégation et de générosité, son esprit de charité et de zèle.

Il nous reste à montrer comment il initia les siens à ces instincts sublimes. Après avoir admiré comment ce grand saint se dévouait au salut du monde, puissions-nous, dans la seconde partie de cet éloge, apprendre à nous former nous-mêmes en voyant comment il formait ses enfants.

Nous ne pouvons mieux comparer notre saint fondateur entouré des disciples que l'efficacité de ses paroles et les attraits surnaturels de sa vertu avaient réunis autour de lui, qu'au divin modèle qu'il se proposait lui-même dans toutes ses actions. Jésus instruisant ses apôtres dans des entretiens où se révèle une sagesse toute céleste; Jésus les envoyant porter aux habitants de la Judée la bonne nouvelle de l'Évangile ; Jésus leur apprenant à chérir l'enfance et à compatir au malheur ; Jésus calmant aujourd'hui la fougue impétueuse de Pierre, de Jacques et de son frère, applaudissant demain à leur zèle; Jésus enfin, le meilleur et le plus tendre des pères, c'était le sujet continuel des méditations d'Ignace. Il cherchait à retracer dans sa conduite ces procédés du Sauveur qu'une

contemplation profonde imprimait vivement dans son esprit.

Voulant à l'exemple de saint Paul être l'imitateur du Christ, qui avait dit à ses apôtres : *Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ* (Marc. XVI, 15), il commence par assigner à sa Compagnie pour champ d'action toute l'étendue de la terre. Il suffit de jeter les yeux sur la première page des " Constitutions „ de saint Ignace pour y lire que ses compagnons devront se porter partout où il y a espoir de rendre plus de gloire à Dieu. *In quavis mundi plaga.* Saint Paul, pour imiter Jésus-Christ, s'était fait tout à tous : saint Ignace, à son tour, définissant le but que doit poursuivre sa Compagnie, ne parle pas autrement : Non seulement, dit-il, aidés de la grâce divine, nous devons travailler à notre propre salut et à notre propre perfection, mais encore, aidés de cette même grâce, nous dépenser pour le salut et la perfection du prochain. Il veut que son Ordre, destiné à procurer le salut de tous, ne se distingue point par un caractère de sévérité extérieure : admirable condescendance envers un si grand nombre d'hommes que rebute le seul aspect des austérités et des pénitences corporelles, ou qui, s'ils ne peuvent refuser à ceux qui les pratiquent, l'hommage d'une stérile admiration, ne vont pas cependant jusqu'à leur accorder leurs sympathies et leur confiance.

Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces principes généraux posés par Ignace comme le fondement de tout l'édifice qu'il élève à la plus grande gloire de Dieu. Il en façonne dans le même but chacune des parties. Les jeunes religieux, dit-il, doivent s'appliquer de tout leur pouvoir à l'étude, afin qu'un jour, munis des trésors de la science, ils puissent étendre leur zèle jusqu'aux plus hautes classes de la société humaine. Qu'ils sachent tous, dit la règle, que les études que la charité envers Dieu et envers le prochain leur fera entreprendre, sont d'un grand mérite

aux yeux de la divine majesté. Qu'ils étudient donc avec application et persévérance, sans demander si dans la suite ils devront user de ces richesses acquises aux prix de tant de labeurs. — Que le prêtre. est-il dit dans un autre endroit, quelles que soient ses fonctions, soit toujours prêt à préparer au terrible passage les âmes que le Seigneur va retirer de ce monde, et qu'il ait, pour ainsi dire, toujours sous la main les armes qu'il devra leur fournir contre l'ennemi du salut. — Quelles sages instructions ne renferment pas les lignes tracées par la main d'Ignace pour la direction de ceux qui sont chargés du grave ministère de rompre au peuple le pain de la parole de Dieu ? Si vous voulez faire du fruit dans les âmes, leur dit-il, il faut que les exemples de vos vertus frappent les yeux en même temps que vos leçons illuminent les intelligences. Soyez des modèles de perfection aussi bien que des docteurs de la vérité. — Aux missionnaires, à ces flambeaux destinés à allumer partout le feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, il fait les recommandations les plus minutieuses. Quel soin il met à les former ! Avec quel détail il leur determine la ligne de conduite qu'ils auront à tenir, afin que ces flots de bénédictions dont ils sont les dispensateurs trouvent partout des terres disposées à recevoir ces eaux bienfaisantes ! Comme il montre la sublimité de leurs saintes fonctions ! Comme il les supplie de se rendre des instruments aptes entre les mains du Dieu qui les a choisis ! Toutes les parties du monde vous sont ouvertes, s'écrie-t-il ; gardez-vous donc d'attacher vos affections à quelque coin de la terre. Tous les hommes sont destinés à jouir de vos bienfaits : ne négligez donc pas de vous exercer dans tous les offices de la charité. Ne dédaignez jamais d'enseigner à l'enfance les éléments de la doctrine chrétienne, de visiter les malades et les prisonniers. Ne négligez point les ressources que la nature vous fournit ; accommodez-vous à l'esprit de vos auditeurs et attirez à vous les plus igno-

rants par une aimable condescendance. Tâchez même de gagner vos ennemis par votre douceur et votre charité. — Et parce que l'ouvrier évangélique doit par toute sa personne commander le respect tout en inspirant la confiance, grande est l'attention du saint fondateur à régler toute la composition extérieure de ses enfants d'après l'idéal de la plus parfaite modestie. Ces enseignements précieux, que de prières, que de larmes répandues au pied de son crucifix, ne lui coûtèrent-ils pas? Mais il voulait que sa Compagnie pût se donner tout entière au salut de tous : et rien de ce qui devait favoriser et assurer l'œuvre de Dieu, rien de ce qui devait écarter de la route de ses enfants de dangereux obstacles n'échappait à sa perspicacité.

Que rien ne les retienne désormais ! Ils sont munis d'admirables enseignements inspirés par une charité ardente, dictés par une sagesse consommée, éprouvés par une longue pratique. Comme un phare lumineux, ces règles assureront leur marche. Ne craignez pas de quitter le père de vos âmes, ô vous qu'il envoie combattre les combats du Seigneur. Son esprit, qui vous accompagne partout, vous soutiendra dans la lutte. Bien plus, non content d'avoir déposé dans vos cœurs, par ses leçons, les germes les plus féconds de la vertu et de la sainteté, il veillera sur leur entier développement, malgré la distance qui vous sépare de lui. Comme monument éternel de cette sollicitude d'Ignace, il nous reste, parmi d'autres lettres très nombreuses, cette admirable lettre sur l'obéissance, adressée par lui à ses jeunes religieux de Coïmbre. Ignace lançant vers ses fils absents ces paroles de flammes, me ramène à Paul affermissant par ses lettres la constance de Tite et de Timothée, animant leur foi, enflammant leur ardeur. Comme le grand apôtre, il répète sans cesse à ses disciples : Soyez à tous des modèles vivants de bonnes œuvres, de science, de modestie, de sainte gravité. *In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina,*

in integritate, in gravitate. Prêchez la parole de Dieu sans altération et sans fard. *Verbum sanum, irreprehensibile.* Que vos adversaires soient comme saisis de respect, ne trouvant rien à reprendre en nous. *Ut is qui ex adverso est vereatur, nihil habens malum dicere de nobis* (Tit. II). C'est ainsi que vous gagnerez tout le monde, à vous d'abord, et par vous à Jésus-Christ.

Voilà, mes Frères, le premier moyen dont se servait ce maître habile pour inspirer à ses disciples l'esprit dont il était rempli. Si nous joignons à ces pressantes recommandations ses merveilleux exemples et cette tendresse exquise avec laquelle il se donnait à eux, vous aurez une juste idée de tout l'ensemble de sa conduite à leur égard et des ressorts qu'il faisait agir pour achever de les former à son image.

C'est ici, mes Frères, c'est dans ses rapports intimes avec ceux que le ciel lui avait donnés pour enfants que le cœur d'Ignace apparaît dans tout l'éclat de son amabilité. Ce guerrier redoutable qui jadis frappait de terreur les ennemis de son prince, ce prédicateur énergique qui avait parcouru tant de contrées, étonnant le monde par des prodiges de mortification et d'austérité, se montre ici comme une tendre mère qui semble n'avoir d'attention que pour les besoins de sa famille. A une constante bonté il allie parfois, il est vrai, une sévérité nécessaire; mais c'est une sévérité toujours aimante, toujours tempérée par la miséricorde et la douceur. Ah ! qu'il connaissait bien les faiblesses et les misères de ceux qu'il conduisait au sommet escarpé de la perfection. Quelle persévérance à surveiller chacun de leurs premiers pas ! Quelle sollicitude à éloigner de leur chemin la pierre d'achoppement qui eût pu les faire chanceler au début de la carrière ! Souvent le novice, en entrant dans le cloître, y apporte quelques restes de cette poussière du monde qui peut-être l'a couvert bien longtemps. Ignace, loin de décourager par des exigences rigoureuses cette âme dont l'attention n'a pas

encore été portée sur les détails minutieux de la perfection, laisse au temps et à la grâce le soin de la délivrer de ces légers défauts. Ainsi, sans rien brusquer, sans commandements soudains, il obtient par sa patience et ses paternels conseils, de la manière la plus sûre, la transformation qu'il a en vue. Qu'il est beau de le voir, lui, général d'un Ordre religieux, honoré de la confiance du sacré collège des cardinaux, appelé au conseil des souverains-pontifes, accommoder sa direction à chaque caractère qu'il rencontre parmi ses nouveaux enfants, paraître même céder parfois au caprice pour agir ensuite avec plus de force. Il se contentait de reprendre du regard ceux qu'une correction plus accentuée eût pu intimider. Il supporta bien longtemps les saillies impétueuses du jeune Ribadeneira et le défendit, lui seul, contre les plaintes des plus graves de ses conseillers. C'est qu'il voyait dans ce jeune homme de précieuses qualités, enveloppées encore d'une écorce rude et grossière ; et, plutôt que de laisser se perdre de si magnifiques espérances, il préférait se sacrifier lui-même en subissant les impertinences et les espièglerie du jeune religieux. Cette indulgente condescendance attirait à lui d'autant mieux ceux qui en étaient l'objet, qu'ils le voyaient traiter d'autres avec une réelle sévérité, parce qu'une vertu plus solide les rendait dignes d'être soumis à de plus fortes épreuves.

Parfois le démon rassemble toutes ses perfidies et toutes ses ruses pour attaquer le religieux encore mal affermi. Témoin de ces luttes pénibles, Ignace, qui connaissait par sa propre expérience tout ce que ces assauts ont de dangereux, mettait tout en œuvre pour soutenir le courage des jeunes soldats du Christ et les éclairer par les plus utiles conseils. Chacun voyait qu'il faisait sienne cette parole du docteur des nations: *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? quis scandalizatur, et ego non uror ?* (2 Cor. xi, 29.) On eût dit qu'il luttait corps à corps avec l'esprit des ténèbres. Jeûnes, prières, veilles, disciplines sanglantes,

rien n'était omis pour lui arracher sa proie. La tentation poussée aux dernières limites, semblait-elle sur le point de maîtriser le malheureux combattant, Ignace, pour le sauver, ne craignait pas d'aller jusqu'aux dernières limites de l'indulgence et de la bonté. Mais aussi, quelle joie ne ressentait-il pas, lorsque ses efforts avaient réussi à retenir dans la sainte milice le pauvre soldat qui allait devenir déserteur de son drapeau ? Combien lui étaient chers ceux qu'il avait conservés au prix de tant de prières ! Et eux, de quel retour mérité ne payaient-ils pas leur bon père ? De quel respect, de quelle vénération, de quelle reconnaissance ils l'entouraient !

Et qui eût pu s'empêcher de l'aimer, de le chérir tendrement, en le voyant toujours plus attentif à servir les autres qu'à prendre soin de sa personne, occupé de chaque besoin, de chaque désir des siens, pour les prévenir par sa générosité ? Car ce n'étaient pas seulement les maux de l'âme qui tenaient en éveil sa sollicitude : les maladies, les infirmités du corps étaient pour lui une nouvelle occasion d'abnégation et de dévouement. Dans ces occurrences, il épuisait les ressources de sa maison pour procurer aux malades tous les allégements possibles. Il se levait la nuit pour aller s'assurer qu'ils étaient bien couverts; il examinait s'ils recevaient à temps les remèdes prescrits par les médecins ; il leur procurait des visiteurs qui pussent les récréer dans leurs ennuis et leurs souffrances. Il était décidé à tout, même à mendier de porte en porte, pour ses chers infirmes.

Il n'avait pas moins à cœur la réputation et l'honneur de ses enfants que leur santé et leur vie. Lui, si avide d'outrages et d'ignominies, défendait ses religieux contre les traits envenimés de la calomnie. Il dénonçait aux tribunaux les auteurs de ces imputations perfides. Comme les membres de sa Compagnie devaient travailler au salut des hommes du monde en général, et que le monde accepte d'ordinaire comme vérité ce qui est passé à l'état

de chose jugée, il voulait que tous pussent trouver en eux des hommes dignes d'estime. Mais voilà aussi comment Ignace par son exemple apprenait à ses compagnons qui deviendraient supérieurs, à soutenir à leur tour la bonne réputation de leurs subordonnés, de même qu'il leur avait enseigné par une pratique où se montrait ce qu'on a appelé " la splendeur de sa charité „ à ne mettre à leurs largesses d'autres bornes que les besoins de leurs frères, à les aider dans leurs travaux par des attentions délicates et à renoncer à leurs intérêts personnels pour ne rien refuser aux nécessités d'autrui.

Voilà comment Ignace s'appliquait à perpétuer dans sa Compagnie, non seulement par ses paroles et par ses leçons, mais encore par ses actions et par ses exemples, l'esprit d'abnégation et de sacrifice.

Il nous reste à voir s'il a réussi dans cette entreprise, si, après s'être donné lui-même tout à tous, il a laissé après lui des fils dignes de l'appeler leur père. Mais vous avez tous répondu avant moi. Et, en effet, de tels efforts de charité pouvaient-ils demeurer sans résultat ? De tels prodiges d'abnégation pouvaient-ils rester sans imitateurs ? Non, non! Pendant ces trois longs siècles qui se sont écoulés depuis la fondation de la Compagnie, on a vu sur toute la surface du globe par milliers les héritiers du zèle et des vertus d'Ignace. Elle a succombé un jour et pour quelques années sous la coalition des ennemis de l'Église, mais jamais elle n'a eu besoin de réforme. Et tous les saints qu'elle a produits, à qui doivent-ils leur gloire et leurs triomphes ? A qui doivent-ils ces vues élevées qui les distinguèrent toujours? Qui leur apprit à quitter pour Dieu le sol de leur patrie ou à le féconder par des travaux sans nombre et sans limites ? Tous ont le nom d'Ignace sur les lèvres et dans le cœur. François Xavier aux Indes presse sur sa poitrine les lettres d'Ignace, comme pour y puiser les flammes de zèle et d'amour de Dieu qui consumaient ce père vénéré. Aussi longtemps qu'il est sur la terre, tous

ses enfants le consultent dans leurs difficultés et l'invoquent dans leurs peines. En souvenir de lui et par respect pour lui, pour obéir à ce cri qu'il leur a laissé, comme jadis le grand Apôtre : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1 Cor IV, 16), ceux qui sont venus s'enrôler sous sa bannière, se sont efforcés de marcher sur les traces de leur chef et ont fait consister l'honneur de leur vie à mériter d'avoir comme lui pour devise : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos, ad majorem Dei gloriam.*

Péroraison. — Et maintenant, du séjour de l'éternelle félicité, du haut de ce trône éclatant où il est assis, Ignace contemple cette terre pour laquelle il a tant travaillé. Il voit ses autels, ornés de splendides décors, briller de mille cierges, ses statues et ses images, entourées par l'admiration et la reconnaissance de fleurs choisies, de joyeux festons, d'élégantes guirlandes, l'encens monter vers les cieux en épais tourbillons, comme pour y aller saluer son nom entouré d'une auréole de gloire. Les peuples s'empressent de lui offrir leurs hommages. Les cantiques de triomphe et d'admiration alternent avec les chants de la reconnaissance et les accents de la prière qui implore de nouvelles faveurs. La jeunesse a appris à bénir son nom ; les universités et les académies proclament avec allégresse comment il ouvrit à la science des voies nouvelles qui rapprochèrent les hommes de leur créateur ; toutes les classes de la société humaine publient les bienfaits dont elles lui sont redevables. L'Europe et l'Asie s'unissent dans un concert d'action de grâces. Les plages de l'Afrique, les immenses contrées du Nouveau Monde, les îles de l'Océanie font retentir les airs d'un cantique inspiré par la reconnaissance et emprunté aux Livres saints que les enfants d'Ignace leur ont fait connaître : *Laudemus viros gloriosos.* Louons Ignace, chantent-elles, parce que c'est à lui que nous devons tous ces glorieux apôtres qui furent chez nous les premiers prédicateurs ou du moins les restaurateurs de la religion. Ils ont été nos pères dans la

foi et dans la vertu : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua.* Dès l'établissement de leur Compagnie, le Seigneur a signalé en eux sa gloire et sa grande puissance par leur abnégation et leur charité sans bornes. *Multam gloriam fecit Dominus magnificentia sua a seculo.* Ils ont été grands par la vertu et ornés de prudence; plusieurs parmi eux ont été des thaumaturges, et les prédictions que plusieurs d'entre eux ont faites au nom du Seigneur et qui se sont réalisées sous nos yeux, leur ont valu la dignité de prophètes. *Dominantes in potestatibus suis, homines magni virtute, et prudentia sua prædiți, nuntiantes in prophetis dignitatem prophetarum.* Ils ont commandé à ceux qui vivaient de leur temps, non comme des vainqueurs et des conquérants, mais en dominateurs pacifiques, par leur science et leur douceur. *Et imperantes in præsenti populo et virtute prudentiæ sanctissima verba.* Car, pour nous gagner à Dieu, ils n'ont point dédaigné les ressources de l'art et de l'éloquence. *In peritia sua requirentes modos musicos et narrantes carmina scripturarum.* C'est pourquoi ils se sont acquis une gloire qui s'est transmise d'âge en âge; et on les loue encore aujourd'hui de ce qu'ils ont accompli pendant leur vie. *Omnes isti in generationibus gentis suæ gloriam adepti sunt, et in diebus suis habentur in laudibus.* Que les peuples publient donc leur sagesse et que l'assemblée des saints chante leurs louanges. *Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet ecclesia* (Eccli. XLIV).

Souffrez, père chéri, que votre petite Compagnie joigne sa voix à celle des royaumes et des empires. Heureuse de vos triomphes, qui sur cette terre la remplissent de joie, elle demande, prosternée à vos pieds, qu'il soit donné à chacun de ses membres d'y participer un jour dans le ciel. Puisse-t-elle rester jusqu'à la fin des temps animée de votre esprit! Puisse chacun de ses membres offrir comme vous un holocauste complet et perpétuel sur l'autel de la charité! Puissent ceux de vos enfants qui maintenant

militent sur la terre, former à votre exemple des successeurs dignes de vous ! Et quand les siècles seront écoulés, quand le monde renouvelé sera devenu la terre des vivants, nous achèverons avec toute la sainte Sion le cantique de réjouissance, et nous dirons, en parlant de vos enfants : *Hereditas sancta nepotes eorum, et in testamentis stetit semen eorum.* Oui, diront avec nous tous les bienheureux, les enfants d'Ignace ont été un peuple saint ; leur race s'est conservée fidèle à ses engagements. *Filii eorum propter illos usque in æternum manent : semen eorum et gloria eorum non derelinquetur* (Ibid.). Grâce à Ignace, ses fils habitent à jamais les tabernacles incorruptibles et sa race, non plus que sa gloire, ne finira jamais !

SECOND PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE

Maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hereditatem Israel. Il a été surtout grand pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui s'élevaient contre lui, pour acquérir à Israël la terre qui était son héritage. (Eccli. XLVI, 2.)

Exorde. — Le nom d'Ignace de Loyola, mes Frères, éveille comme naturellement dans nos âmes des idées de grandeur et d'héroïsme. A ce nom se rattache le souvenir d'une conversion éclatante, de travaux immenses, d'une lutte continuelle contre l'ignorance et la corruption, de la fondation d'un Ordre religieux né pour le combat. La noble devise : " Tout pour la plus grande gloire de Dieu ! " résonne à nos oreilles comme le cri de guerre de cette milice sacrée. Ignace a mérité qu'on lui applique dans un sens tout spirituel le magnifique éloge que l'Écriture décerne à Josué : Il a été surtout grand pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui s'élevaient

contre lui, pour acquérir à Israël la terre qui était son héritage. Par lui-même ou par ses enfants, il a conservé à l'Église catholique des contrées entières qui étaient sur le point de devenir la proie de l'hérésie et du vice : *expugnare insurgentes hostes.* En dehors de l'Europe, il a fait entrer dans l'héritage de l'Église des peuples innombrables : *ut consequeretur hereditatem Israël.* Je vous entends tous dire : Comment pourrions-nous lui refuser le tribut de notre admiration ?

Cette impression que je lis sur vos visages, mes Frères, est louable, car elle vous fait envisager la sainteté sous son véritable jour, c'est-à-dire dégagée des nuages que l'incrédulité amoncelle tout autour pour en voiler les splendeurs; mais aussi, nous ne pouvons nous contenter d'une impression passagère, sans résultat pour notre propre sanctification. Ce que Dieu demande de nous, ce n'est pas un enthousiasme d'un moment, une admiration stérile et platonique pour les saints, mais le courage de nous élancer sur leurs traces et la ferme volonté de travailler aux intérêts de la gloire de Dieu, chacun dans la carrière que la Providence divine lui a ouverte. Dieu veut que nous soyons des saints ; qui en doute ? Que nous faut-il pour devenir des saints ? Ce qu'il nous faut, mes Frères, c'est *la générosité de répondre à l'appel de Dieu,* c'est la fidélité à la grâce, car la grâce est notre lumière et notre force dans les voies de la sainteté. C'est ce noble sentiment de la *générosité envers Dieu* que je voudrais vous montrer dans Ignace; ce sont les exemples qu'il nous donne de cette vertu que je voudrais proposer à votre imitation. Jetons donc un rapide coup d'œil sur cette belle vie, et encourageons-nous au spectacle des merveilles que la générosité de l'homme, prévenue et aidée de la grâce, a su réaliser dans le saint dont nous célébrons en ce jour la fête annuelle, dans le glorieux Ignace de Loyola.

Lorsque nous parlons de saint Ignace, mes Frères, nous pouvons considérer en lui, pour ainsi dire, deux hommes

distincts : *d'abord*, le chrétien, le prêtre, le religieux, occupé seulement de sa propre sanctification ; *ensuite,* le fondateur de la Compagnie de Jésus, législateur de son Ordre, général de son Ordre, travaillant de toutes ses forces à la défense de l'Église et au salut des âmes. Eh bien, que je prenne Ignace seul avec lui-même ou que je l'envisage comme le chef de cette famille religieuse qui lui appartient, je trouve en lui le même caractère d'*héroïque générosité.*

I.

Rien ne peut nous donner une plus juste idée de cet héroïsme que de contempler Ignace à deux époques de sa vie, très rapprochées l'une de l'autre et cependant bien différentes au point de vue de ses dispositions : et de nous demander ensuite comment s'est opéré le changement si complet qui aura frappé nos regards.

Voyez ce jeune et vaillant guerrier auquel l'estime du vice-roi de Navarre a confié la mission d'organiser la défense de Pampelune. La distinction de ses traits, la fierté de son maintien décèlent sa noble origine. Le luxe et l'élégance de ses vêtements trahissent le gentilhomme dévoré du désir de plaire et d'être admiré. Il n'a pas son pareil pour manier la lance dans un tournoi ou l'épée sur le champ de bataille. Des sciences il ne possède que celle des combats. Gardez-vous d'insinuer par une parole imprudente un doute sur sa valeur personnelle ou l'illustration de sa maison : les éclairs de ses yeux, le ton impérieux de sa voix, cette main qui s'appuie avec complaisance sur la garde de son épée, prouvent assez que le chevalier qui est devant vous croit le sang seul capable de laver une injure. Du reste, tout fier qu'il paraisse, il sait commander également l'amour et le respect; et quand il se montre aux soldats, ceux-ci prouvent par de longues acclamations combien ils chérissent leur illustre capitaine, le vainqueur de Najère, don Inigo de Loyola.

A quelques années de là, voyez à Rome ce religieux qui sort de la maison professe du Gesù, accompagné d'un humble frère coadjuteur. Il s'avance, enveloppé modestement dans son pauvre manteau. Une douce sérénité est répandue sur ses traits; ses yeux, ordinairement baissés, lancent parfois vers le ciel un long regard d'amour. Alors son visage s'illumine, et de sa poitrine s'échappe un soupir enflammé. Sur son passage la foule s'incline; les indigents l'appellent leur protecteur; les orphelins, leur père; les âmes affligées, leur refuge et leur guide. Aujourd'hui, le Souverain Pontife l'a fait mander pour conférer avec lui des intérêts de l'Église. Demain, on le verra dans un hôpital panser des plaies hideuses. Aujourd'hui, sur un mot de sa bouche vingt ouvriers évangéliques partiront pour les confins du monde, et demain il viendra lui-même se prosterner aux pieds de ses frères et les supplier de décharger du gouvernement de l'Ordre un pauvre, un misérable, un pécheur comme lui. Car ce sont là les noms qu'il se donne à lui-même. Mais il n'en est qu'un sous lequel Rome le connaisse : Rome l'appelle " le saint. „ Il est déjà ce qu'il continuera d'être à jamais dans les fastes de l'Église : oui, cet homme, c'est le fier et bouillant chevalier de Pampelune devenu saint Ignace de Loyola.

Que s'est-il donc passé? Comment s'est opérée cette métamorphose merveilleuse? Comment le brillant et mondain officier espagnol se trouve-t-il à cette heure être le saint de Rome? C'est l'œuvre de la grâce, sans doute! Mais, la grâce a rencontré un cœur *généreux,* et ce cœur, la grâce en a fait un vase de la plus parfaite sainteté.

Suivons les phases de cette admirable transformation. Ignace s'est d'abord convaincu de la vanité des espérances terrestres. Il a renoncé à la cour, à ses domaines, à sa famille. Pauvre pèlerin, mendiant obscur, il a parcouru l'Espagne, l'Italie, la France, les Pays-Bas. Il a visité les Lieux saints.

Il a été pénétré d'horreur au souvenir de ses péchés. Il

s'est vu comme un ulcère affreux, objet d'aversion pour la majesté divine : et dans la grotte de Manrèse, à Venise, à Aspeytia, il s'est livré à des austérités dignes des solitaires de l'antique Thébaïde.

Il a reconnu la nécessité de l'esprit de prière, et il consacra de longues journées, des nuits entières à s'entretenir avec Dieu.

Il a compris que la science est un moyen puissant d'attirer les hommes à Dieu, outre qu'elle lui était nécessaire pour arriver au sacerdoce et être admis à exercer pleinement le ministère des âmes. Aussitôt, malgré ses trente-trois ans, il est allé s'asseoir sur les bancs de l'école, pour y apprendre les éléments de la langue latine.

Il a senti que pour assurer sa persévérance il lui fallait triompher d'abord de toutes les suggestions de l'orgueil et des dernières répugnances de la nature. Eh bien, le noble gentilhomme, le courtisan ambitieux et délicat s'est couvert d'habits grossiers, s'est exposé aux moqueries et aux huées de la foule, est allé dans les hôpitaux servir les malades les plus repoussants, panser leurs plaies, baiser avec amour leur visage défiguré par d'horribles ulcères.

Il n'est point d'entreprise qu'il n'ait tentée, point de sacrifice qu'il n'ait accepté de grand cœur, point d'obstacle qu'il n'ait franchi pour obéir aux invitations de la grâce. Voilà comment Ignace est devenu un saint. Et la mesure de cette sainteté, croyons-le bien, mes Frères, n'est pas tant dans les faveurs célestes accordées par Dieu à son serviteur, que dans la fidélité d'Ignace à profiter de ces faveurs et dans la générosité qu'il déploya pour dompter les instincts de la nature.

Sachons donc nous animer à la vue d'un tel exemple. Dieu ne demande pas de tous le même degré d'héroïsme : mais s'il nous demande moins, nous serions coupables de refuser une faible marque d'affection et de reconnaissance à un maître qui nous a comblés de tant de bienfaits.

Cependant, pour comprendre dans toute leur plénitude les leçons de générosité que nous donne saint Ignace, il nous faut voir comment il pratique cette vertu dans la fondation même de la Compagnie de Jésus.

II.

Un cœur comme celui d'Ignace ne pouvait se contenter ni d'une vertu ordinaire — nous venons de le voir — ni d'une vertu renfermée en elle-même, qui n'aurait eu d'autre effet que sa sanctification personnelle. Ce grand caractère avait besoin de s'épancher au dehors, de communiquer aux autres les dons qu'il avait reçus du ciel, de faire briller aux yeux de tous les hommes les lumières dont il était lui-même éclairé. Aussi dès les premiers jours de sa conversion commença-t-il à exhorter, à enseigner et à prêcher. Le livre des " Exercices spirituels „ qu'il composa alors, est un monument impérissable du zèle dont il était déjà animé. Mais ces premiers essais ne suffisaient pas aux élans de son zèle : Ignace veut perpétuer l'effet de ses enseignements, et pour y réussir il se met à rassembler des compagnons qu'il formera à son esprit et qu'il chargera de continuer son œuvre. Et ici, mes Frères, assistons à la première réalisation de ce projet, écoutons les inspirations du cœur généreux de cet homme véritablement apostolique.

Il se trouve à l'université de Paris. Il a remarqué six jeunes gens : Pierre Lefèvre, François Xavier, Jacques Laynez, Alphonse Salméron, Nicolas Bobadilla, Simon Rodriguez, qui tous s'épuisent en veilles et se fatiguent pour moissonner les palmes de la science. O s'il pouvait, lui, arracher au monde ces âmes d'élite! S'il pouvait leur faire comprendre et apprécier les grandeurs de l'humilité chrétienne, de la vie d'oraison, de la charité angélique! Quelle noble conquête à faire pour la plus grande gloire de Dieu! — Cette conquête, se dit le généreux converti, je l'entreprendrai! Et il la réalise.

Maintenant, généreux Ignace, regarde! Considère l'ignorance religieuse où demeurent plongées, comme dans d'épaisses ténèbres, tant de provinces du nord et du centre de l'Europe. Quel champ ouvert à l'hérésie! N'iras-tu pas avec tes compagnons dissiper ces ombres, éclairer les esprits des lumières de la science et de la foi? — Oui, nous irons.

Cependant, d'autres fléaux encore accablent l'humanité. Que d'infortunés à qui la misère, la maladie, l'abandon font méconnaître la Providence et blasphémer la majesté divine! Pourrais-tu les délaisser? Ne penses-tu pas que les soins de la miséricorde corporelle ouvriraient le cœur à l'espérance chrétienne? — Eh bien, oui! Nous les secourrons, nous les aimerons, nous irons mendier pour eux, nous nous sacrifierons pour eux.

Et ces hommes riches et puissants, mais orgueilleux et endormis dans l'indifférence de la volupté, qui les réveillera? Qui fera retentir sous les lambris de leurs palais les menaces de la justice éternelle? Qui les retirera de leurs désordres? — J'irai, et j'enverrai mes disciples.

Écoute encore, Ignace! Écoute ces voix innombrables! Ce sont les gémissements des peuples assis à l'ombre de la mort. C'est l'Afrique et l'Asie, écrasées sous le joug de l'Islam, déchirées par le schisme, asservies avec l'Amérique et les îles lointaines de l'océan à la superstition et à l'idolâtrie. — Ah! nous volerons à la délivrance de tous ces malheureux.

Comment! Mais l'Europe chrétienne est ébranlée jusque dans ses fondements. L'erreur se déchaîne contre elle et arrache chaque jour quelque nouvelle province à l'obéissance de l'Église : et vous et vos enfants, vous abandonneriez l'Église! Vous quitteriez Rome et l'Europe! — Non, non! Je lutterai avec mes soldats pour la cause du pasteur suprême. Nous nous montrerons ses enfants les plus soumis, ses serviteurs les plus dévoués, et, si Dieu le permet, ses plus intrépides défenseurs.

Mais que prétendez-vous donc ? Prier et instruire, prêcher et servir les pauvres, évangéliser l'Asie, l'Afrique et le nouveau monde, et soutenir dans l'ancien monde la foi chancelante : ferez-vous tout cela à la fois ? — Oui, mes fils seront prêts à tout. Oui, toujours ils seront sous la main du Seigneur pour accomplir ses ordres et défendre ses intérêts. Pour être sûrs que la volonté du ciel les gouverne en tout, ils n'auront qu'une règle de conduite : l'obéissance ; qu'un chef : le pontife romain ; qu'un but : la plus grande gloire de Dieu !

Peut-on, mes Frères, concevoir des vues plus larges ? Peut-on imaginer une générosité plus parfaite ? Et disons-le aussitôt : Ignace n'est pas demeuré au-dessous de cette tâche sublime qu'il s'était imposée. Il a réussi à maintenir sa petite Compagnie à la hauteur de tous les dévouements. Xavier, Laynez, Salmeron, Bobadilla, pour ne citer que quelques-uns des tout premiers compagnons d'Ignace, ne réveillent-ils pas le souvenir de toutes les ardeurs du zèle, de tous les élans du plus saint et du plus persévérant enthousiasme au service de Dieu et de l'Église ?

Et, chose plus admirable peut-être, Ignace n'eut pas moins de générosité à sacrifier ses enfants aux besoins des âmes qu'il n'avait mis de zèle à les rassembler et à les instruire. L'affection paternelle, je dirais presque maternelle, qu'il leur portait, ne l'arrêtait pas un instant, lorsqu'il fallait éclaircir les rangs si peu serrés encore de ses soldats pour en dévouer une partie aux travaux les plus pénibles, aux périls les plus imminents, aux plus dangereux voyages. La Société de Jésus n'est pas encore érigée en Ordre religieux que déjà François Xavier est parti pour les Indes orientales. Pendant qu'Ignace envoie douze de ses fils fonder en Sicile les collèges de Messine et de Palerme, il désigne d'autres membres de la Compagnie naissante pour aller consoler et soutenir sur les côtes barbaresques les esclaves chrétiens. D'autres encore, dans le même temps, encouragent au martyre les catholiques

d'Irlande persécutés par Henri VIII. Bobadilla est blessé en remplissant les fonctions d'aumônier dans les armées de Charles-Quint. Voici que le Brésil reçoit des apôtres et que douze autres Pères se dirigent vers les plages inhospitalières de l'Éthiopie... Ignace ne sait ce que c'est que de s'arrêter dans le dévouement et le sacrifice; il ne refuse rien lorsqu'il s'agit d'étendre le royaume de Dieu.

Et quel était, demanderez-vous, le merveilleux secret du saint fondateur qui lui permettait ainsi de disposer de ses sujets à toute heure et pour toutes les missions, par lequel il les rendait sous sa main souples et dociles, prêts à voler au moindre signe jusqu'aux extrémités de la terre pour y livrer les combats du Seigneur? Ce secret d'Ignace, je vous l'ai déjà insinué : il n'en eut point d'autre que de leur communiquer son *esprit de générosité*. Ouvrez le volume de ses " Constitutions, „ lisez les lettres qu'il adressait à ses enfants : tout se résume dans la doctrine de l'abnégation de soi-même. Il ne leur prescrit pas d'austérités effrayantes, comme étaient celles qu'il avait pratiquées lui-même, et leur ordonne même de ne rien faire en cette matière sinon avec l'assentiment de leur confesseur ou de leur supérieur; mais il leur recommande partout de se vaincre eux-mêmes en tout ce qui n'est pas selon les inspirations surnaturelles de la grâce. Il leur recommande partout l'esprit de sacrifice et de générosité par le renoncement à l'intérêt purement personnel. Un peu de générosité pour abandonner le monde et renoncer à l'éclat qu'il promet, pour détester ce que les mondains aiment, pour affectionner ce qu'ils méprisent; de la générosité pour s'arracher des bras de sa famille, tout en conservant pour ses parents et pour ses proches une sainte et chrétienne tendresse; générosité pour soumettre sa volonté à celle du supérieur légitime, en qui l'on doit reconnaître le représentant et l'interprète de Dieu; générosité à lui découvrir les besoins de son âme, afin de déjouer les ruses de l'esprit infernal; générosité, enfin, pour travailler,

chacun dans la mesure de ses talents et de ses forces, au poste que l'obéissance aura désigné. Et, afin d'entretenir continuellement ces dispositions généreuses, afin d'alimenter cette flamme céleste du dévouement et du sacrifice, Ignace redit sous toutes les formes à ses disciples une seule maxime, la plus belle, la plus consolante, la plus féconde qui se puisse concevoir : *Plus les liens qui nous unissent à Dieu seront étroits et plus nous nous montrerons GÉNÉREUX envers la souveraine majesté, plus aussi nous la trouverons magnifique à notre égard et plus nous nous rendrons propres nous-mêmes de jour en jour à recevoir l'abondance des grâces et des dons spirituels.*

Péroraison. — La vie de saint Ignace, mes Frères, n'est que la réalisation de cette maxime. Il fut à l'égard de Dieu d'une générosité sans bornes, non seulement pour s'immoler lui-même, mais encore pour former des soldats, des apôtres et des martyrs. Et ni à l'égard d'Ignace, ni à l'égard de sa Compagnie, Dieu ne s'est laissé vaincre en générosité. Il a comblé le saint fondateur des bénédictions les plus signalées, il l'a enrichi surabondamment des dons célestes les plus extraordinaires, il l'a fait croître en mérites pendant la durée d'une longue carrière. Il l'a honoré aux yeux du monde entier par une série de miracles innombrables. Il l'a placé sur les autels comme un modèle à suivre et un protecteur à invoquer. Il a perpétué les œuvres qu'il a fondées. Sa petite Compagnie continue à combattre les combats du Seigneur. En un mot, il l'a fait grand dans son Église : *Maximus in salutem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes, ut consequeretur hereditatem Israel.*

Rendons tous ensemble, mes Frères, hommage à ce héros. Nous avons tous besoin au service de Dieu de cet esprit généreux qui fut le caractère distinctif d'Ignace. Vous en avez besoin, vous qui venez à peine d'entrer dans la vie, pour préserver votre innocence des séductions auxquelles vous serez immanquablement exposés. Vous en

avez besoin, vous qui êtes à l'âge où l'homme doit choisir une carrière, afin de prêter aux inspirations du ciel une oreille docile. Vous avez besoin de générosité, vous, mes Frères, que le monde environne de ses pièges, poursuit de ses flatteries ou assaille de ses sarcasmes. Nous en avons besoin, nous prêtres, nous religieux, nous membres de la Compagnie de Jésus, afin de demeurer fidèles au drapeau sous lequel nous nous sommes rangés et de donner à ceux qui nous entourent non seulement les préceptes de la vertu, mais encore les encouragements de l'exemple.

Ai-je sujet de m'excuser devant vous, mes Frères, d'avoir fait du père de mon âme un éloge si peu réservé? Je ne le pense pas. En célébrant ce sublime caractère, j'aurai fait ressortir plus vivement la distance qui sépare de leur fondateur les héritiers de son nom et de sa gloire. Puissé-je en même temps porter vos cœurs à l'indulgence et à la charité.

O bienheureux Père, exaucez les vœux que nous vous adressons ici. Nous vous disons ce que disait Élisée, quand son maître Élie disparaissait à ses regards : *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus* (4 Reg. II, 9). Que votre esprit, que l'esprit de générosité chrétienne descende sur nous dans toute sa plénitude; qu'il nous fasse travailler à notre propre sanctification, et qu'il multiplie autour de nous les fruits du zèle apostolique! Que cet esprit nous anime et nous guide, qu'il nous soutienne et nous console! Qu'il nous fasse triompher des ennemis du salut, et qu'il nous réunisse enfin à vous et à tous ceux qui ont déjà reçu de Dieu la récompense de leur générosité! Ainsi soit-il.

FÊTE DE SAINT JACQUES LE MAJEUR.

(25 Juillet.)

Calicem quidem meum bibetis ; sedere autem ad dexteram meam vel sinistram non est meum dare vobis, sed quibus paratum est a Patre meo. (Matth. xx, 23.)

Exorde. — Ces paroles, mes Frères, que Jésus-Christ adressa à saint Jacques, dont la mère venait de demander pour ses deux fils les deux premières places dans le royaume du ciel, renferment en même temps une prédiction manifeste et une précieuse leçon. Le divin Sauveur nous avertit que la gloire du ciel ne se donne pas de la façon capricieuse dont usent parfois les grands de la terre, lorsqu'ils distribuent leurs faveurs, mais que Dieu prépare cette gloire à ceux-là seulement qui l'auront méritée comme une récompense. C'est ainsi que pour saint Jacques *les souffrances* qui lui étaient prédites ont été une condition indispensable de la couronne d'immortalité. C'est le calice que le Sauveur voulait partager avec lui.

* * *

Résumé de la vie de saint Jacques. — En effet, mes Frères, tout ce que nous connaissons de la vie de ce saint apôtre, *se résume dans la souffrance.*

a) Souffrances volontaires. — Il y a d'abord les souffrances qu'il s'imposait par son libre choix. Selon le témoignage de saint Épiphane, il passa sa vie dans la plus rigoureuse austérité, se refusant l'usage du poisson aussi bien que de la viande et n'usant que des vêtements les plus pauvres et les plus grossiers. Il accepta aussi la mission la plus pénible du ministère apostolique, en se chargeant d'aller prêcher l'Évangile aux Juifs de la dispersion...

b) Souffrances venant de la part de Dieu. — A ces austérités, à cette vie pénitente et mortifiée, à ces souffrances volontaires Dieu ajouta d'autres souffrances. La tradition rapporte que saint Jacques prêcha l'Évangile en Espagne, mais qu'il n'y opéra qu'une seule conversion...

c) Souffrances venant des hommes. — Les souffrances lui vinrent aussi des hommes hostiles à la religion du Christ. A peine saint Jacques fut-il retourné en Palestine, que le cruel Hérode Agrippa le fit emprisonner et décapiter. Ainsi se vérifia la prédiction du Sauveur. *Calicem meum bibetis.*

Examinons, mes Frères, quelles sont les *intentions de Dieu,* lorsqu'il nous envoie les croix et les tribulations, et apprenons par là comment nous devons accepter toutes ces souffrances.

* * *

A. Première intention de Dieu en nous envoyant les souffrances : Nous fournir une occasion d'expier nos fautes. — Nous avons tous péché... Tous nous avons mérité d'être châtiés par la justice divine dans le purgatoire. Nous pouvons, il est vrai, racheter les peines du purgatoire par des pénitences volontaires, des mortifications de libre choix. Nous pourrions à l'exemple de saint Jacques...

Mais combien en trouve-t-on qui s'appliquent à mener une vie pénitente ?... C'est donc un effet de la bonté de Dieu quand il nous envoie des souffrances, comme sont les maladies, la diminution de nos biens de fortune... Il faut savoir mettre à profit ces occasions que Dieu nous ménage dans sa bonté, et les accepter avec résignation. Loin de nous donc la pensée que toutes ces tribulations sont uniquement des effets de la colère divine ou des signes que Dieu nous abandonne. Rappelons-nous la parole de l'héroïque Judith au moment où la ville de Béthulie était assiégée par Holopherne et réduite par lui

à la dernière misère : *Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse, flagella Domini quibus quasi servi corripimur, ad emendationem et non ad perditionem nostram evenisse credamus.*

* * *

B. Deuxième intention de Dieu en nous envoyant les souffrances : Nous conserver dans l'humilité. — Mais je vous entends dire : Comment ! Faut-il voir des occasions de faire pénitence dans toutes nos croix et nos tribulations ? D'où vient alors que les plus grands saints ont des croix et des tribulations en abondance ? Et la sainte Vierge elle-même !... Vous ne vous trompez pas, mes Frères, en parlant ainsi. Car, en effet, Dieu a une autre intention encore, lorsqu'il nous envoie les souffrances, et particulièrement lorsqu'il nous envoie des peines d'esprit, des tourments de l'âme. Aussi longtemps que tout nous réussit, nous sommes exposés à nous laisser aller à la vanité, à la complaisance en nous-mêmes et à l'orgueil. Nous nous imaginons alors facilement que nous sommes quelque chose, par nous-mêmes. Personne n'ignore que l'orgueil est capable de nous jeter dans les péchés les plus énormes. Dieu, comme un bon père, veut nous délivrer de ce danger. Et le grand moyen qu'il choisit dans ce but, ce sont les insuccès qui nous humilient, les peines qui nous réduisent à une sorte d'impuissance. Alors nous reconnaissons que nous ne pouvons pas compter sur nous-mêmes ; alors nous nous écrions avec le roi-prophète : *Ego autem dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum... Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus* (Ps. xxix, 7, 8). O combien l'homme qui souffre se sent peu de chose ! Aussi longtemps qu'un petit enfant trouve un chemin uni, il avance bravement et croit n'avoir besoin de personne : mais dès que le chemin devient inégal, raboteux ou glissant, il appelle sa mère... Lors donc que Dieu nous humilie, soumettons-nous.

Humiliamini sub potenti manu Dei (1 Pet. v, 6). Reconnaissons que de nous-mêmes nous n'avons rien. *Dominus dedit, Dominus abstulit* (Job. I, 21). Ne laissons diminuer ni notre courage ni notre confiance, et disons avec le prophète Jérémie : *Corripe me, Domine, verumtamen in judicio et non in furore tuo, ne forte ad nihilum redigas me* (Jerem. x, 24). Soyez en persuadés : Dieu vous assistera, et il fera par lui-même ce que les créatures ne peuvent faire pour vous. C'est ainsi qu'il consola sans aucun doute l'apôtre saint Jacques du peu de succès de son ministère en Espagne dont nous avons fait mention dans le résumé de sa vie. — Et ici nous rencontrons la troisième intention de Dieu dans les peines qu'il nous envoie.

C. Troisième intention de Dieu en nous envoyant les souffrances : Nous détacher du monde. — Cette intention de Dieu est facile à comprendre et se manifeste surtout dans les souffrances qui nous viennent de la part des autres hommes. Car elles nous prouvent combien peu nous devons compter sur l'affection humaine. Aujourd'hui on est pour nous; demain, on sera contre nous. Il en est que nous avons comblés de bienfaits, auxquels nous avons rendu tous les bons offices qui dépendaient de nous : et l'on va jusqu'à se servir de nos bienfaits mêmes pour nous faire du tort. O comme les affections humaines sont changeantes et versatiles! Comme elles font place aisément à la froideur et même à l'aversion! Et pourtant, que de fois les chrétiens ne se laissent-ils pas entraîner et séduire par quelques vaines démonstrations de cette tendresse mondaine, si inconstante? Que de fois ne les voit-on pas sacrifier à une amitié frivole l'obéissance qu'ils doivent à la loi de Dieu? C'est afin de nous ouvrir les yeux sur l'inconstance des affections humaines que Dieu permet que les hommes eux-mêmes nous fassent souffrir.

Ayons soin de bien accepter ces souffrances qui nous viennent de nos semblables. Elles ne nous sont pas envoyées pour que nous nous fâchions contre les hommes

qui nous les procurent, soit volontairement, soit à leur insu, et quelquefois malgré eux.... Laissons de côté la part que notre prochain a dans la cause de nos souffrances. S'il est coupable, il en répondra à Dieu....

L'apôtre saint Jacques gagna par sa douceur et sa patience le cœur de celui qui s'était fait son dénonciateur auprès d'Hérode Agrippa. Cet homme se déclara chrétien et fut condamné à périr par le glaive en même temps que l'apôtre. Il le conjura de lui pardonner de l'avoir livré; et saint Jacques se tournant vers lui, l'embrassa et lui dit : La paix soit avec vous! Ils furent décapités ensemble, et leurs âmes montèrent ensemble au ciel pour y recevoir la couronne éternelle.

Péroraison. — Cette couronne, mes Frères, nous est préparée, si nous voulons correspondre à la grâce de Dieu en tirant profit des souffrances que Dieu nous envoie. Si donc nous perdons cette couronne, ce sera par notre seule faute, car, si nous sommes persévérants dans notre soumission à Dieu, cette couronne est à nous. C'est le sens de ces paroles : *Quibus paratum est a Patre meo.* Jésus sait d'avance quels sont ceux qui seront constants dans les peines et les tribulations, quels sont ceux qui ne refuseront pas de boire à son calice. Il dépend de nous d'assurer notre salut, comme le dit saint Pierre dans sa seconde Epître : *Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* Demandons au glorieux apôtre dont nous célébrons la fête en ce jour, qu'il nous obtienne le courage de boire avec lui au calice des souffrances du Sauveur, afin que dans le royaume éternel de ce même Sauveur nous méritions d'occuper le trône de gloire que le Père céleste nous y a préparé à cette condition.

1er SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SERMON D'INTRODUCTION AUX FÊTES DE LA BÉATIFICATION.

(Pour les fêtes de la Béatification célébrées à Diest, août 1865.)

In generationibus gentis suæ gloriam adepti sunt, et in diebus suis habentur in laudibus. Ils se sont acquis auprès de leur peuple une gloire qui a passé d'âge en âge, et on les loue encore aujourd'hui pour ce qu'ils ont fait pendant leur vie. (Eccli. XLIV, 7.)

Exorde. — Le Saint-Esprit, dans l'éloge qu'il fait au livre de l'Ecclésiastique des saints de l'ancien Testament, prédit en ces termes la gloire qui les attend même ici-bas : *In generationibus...* Nous voyons en effet que les noms des anciens patriarches, ceux de Moïse et d'Aaron, de Josué et de Samuel, de David et des autres saints rois ou prophètes, sont parvenus jusqu'à nous entourés d'une auréole de gloire incomparable, devant laquelle pâlit, de l'aveu même des incrédules, toute gloire terrestre et profane. A combien plus forte raison ne pouvons-nous pas appliquer ces paroles aux saints de l'Église catholique?... C'est donc avec joie que nous les appliquons aujourd'hui à notre bienheureux compatriote, Jean Berchmans.

Mais, mes Frères, ajoutons-le aussitôt : si la sainteté est glorifiée au-dessus de tout, si c'est le plus grand honneur d'un pays, d'une ville, de voir un de leurs enfants mis au rang des saints et son image placée sur les autels au nom de l'Église catholique, les saints sont de leur côté pour le pays et pour la ville auxquels ils appartiennent, un inestimable bienfait de Dieu. Et comment pourrais-je mieux commencer les exercices pieux de ces jours bénis qu'en interprétant les sentiments de vos cœurs, pour élever ces

sentiments et les faire servir au plus grand bien de vos âmes ? Je vous dirai donc : Réjouissez-vous de ce que Dieu vous a fait une insigne faveur, mais aussi préparez-vous à en tirer profit, car les dons de Dieu doivent être reçus avec une gratitude agissante. Voici en conséquence les deux considérations que je me propose de développer devant vous aujourd'hui : *Dieu vous a fait une insigne faveur; — Dieu vous impose un sérieux devoir.*

I. — Dieu vous a fait une insigne faveur.

Parmi les faveurs, comme parmi les châtiments de Dieu, il en est qui sont envoyées directement par lui, non à des particuliers, mais à des villes, à des contrées entières. Il arrive que tout l'ensemble des habitants d'une ville ou d'un pays est rendu par Dieu glorieux et prospère, comme il arrive aussi que toute une ville ou un pays sont humiliés par lui et frappés de châtiments terribles. Or, au nombre des plus insignes faveurs que Dieu accorde ainsi, soit à une ville, soit à un pays, il faut compter la reconnaissance faite par l'Église catholique de la sainteté d'un de leurs enfants. Car par là Dieu leur assure trois avantages du plus haut prix : une *illustration* de premier ordre, — une puissante *intercession* — et un frappant *exemple*.

A. Une illustration de premier ordre. — N'est-il pas vrai, mes Frères, que la gloire qu'un homme s'est acquise rejaillit sur tous ceux qui se rattachent à lui par un lien quelconque ? Ses parents, ses proches, ses amis participent en quelque sorte... Dès qu'il s'agit d'un grand homme, on veut savoir où il est né... La ville où se trouvait son berceau, s'empresse de lui élever des statues et des monuments, comme pour reconnaître l'honneur qu'elle reçoit de lui... Sept villes se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère... Et qu'est-ce que l'illustration que peut procurer au lieu de sa naissance un homme dont la renommée n'est que terrestre, auprès de celle que fait rejaillir sur son pays un homme reconnu comme saint par

l'Église catholique, proclamé par elle en possession pour toujours de la gloire céleste, proclamé par elle vainqueur dans des combats autrement héroïques que ceux qui ont rendu glorieux les Alexandre et les César, proposé par elle à la vénération religieuse du monde entier jusqu'à la fin des temps, parce que Dieu lui-même a orné le front de cet homme d'une couronne immortelle et l'a fait prince de son royaume pour toute l'éternité? Outre que la gloire profane est souvent l'effet du hasard, qu'elle est loin d'être toujours décernée par l'élite du genre humain, qu'elle est souvent limitée à des bornes assez étroites dans le temps et dans l'espace, la parole de saint Augustin reste toujours vraie, lorsque, faisant remarquer combien la gloire terrestre, même la plus éclatante et la plus durable, appartient plus au souvenir des grands hommes du siècle qu'à eux-mêmes, il s'écrie : *Receperunt mercedem suam, vani vanam : laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* La gloire que nous rendons aux saints leur appartient, parce qu'eux-mêmes sont heureux et mis en possession de cette gloire par Dieu comme par manière d'un surcroît de récompense, tandis que les grands hommes du siècle, s'ils sont morts dans l'inimitié de Dieu, ne jouissent plus dans l'autre vie de la vaine fumée de cette gloire qui les a enivrés ici-bas et pour laquelle ils ont sacrifié leur âme. Oui, la gloire des saints leur appartient à jamais, et toujours le rejaillissement de cette gloire illustrera le lieu de leur naissance.

B. Une puissante intercession. — Cependant, mes Frères, reconnaissons-le : ce premier avantage perdrait immensément de sa valeur au point de vue chrétien, s'il restait isolé. Mais il n'en est pas ainsi. Les saints sont pour le lieu de leur naissance comme des soleils. Ils ne se bornent pas à projeter sur leurs compatriotes une lumière brillante, par l'illustration qu'ils répandent sur l'endroit où fut leur berceau : ils leur font éprouver en même temps une douce et bienfaisante chaleur. La raison en est, qu'un

saint est toujours pour ses compatriotes un puissant intercesseur auprès de Dieu.

Faut-il vous prouver, mes Frères, que nous avons tous besoin de l'intercession des saints? Cette preuve n'est-elle pas dans les peines et les tribulations de tout genre qui remplissent notre existence terrestre? Souffrances pour l'âme, souffrances pour le corps... Qui nous aidera? Dieu, et Dieu seul. Mais ce Dieu, nous n'osons voir en lui qu'un juge, un juge sévère, un juge irrité par nos péchés... O si quelqu'un qui est l'ami de Dieu et qui connût bien nos faiblesses et nos besoins, s'intéressait à nous et voulait intervenir en notre faveur?... Eh bien, mes Frères, cette intervention charitable et miséricordieuse est un fait certain. Les saints l'exercent réellement, soyez en sûrs. Ils sont portés à prier pour nous. D'abord, parce qu'ils aiment Dieu, dont la gloire est intéressée aux manifestations de sa bonté, de sa miséricorde, de sa munificence : et ces manifestations, les saints veulent nous les obtenir... Ils y sont portés encore par *l'amour qu'ils ont pour nous.* La sainteté n'a pas étouffé en eux l'affection naturelle raisonnable : elle a seulement pour effet d'épurer et d'élever cette affection. L'homme aime naturellement et légitimement ses compatriotes. Les saints aiment leur patrie à l'exemple du Sauveur... Et comment pourraient-ils ne pas travailler à empêcher l'offense de Dieu là même où ils sont nés? Non, non, ils s'efforcent d'obtenir que leurs compatriotes parviennent tous *comme eux* à la vie éternelle. Je dis " comme eux „ car voici le troisième avantage qui résulte pour la patrie des saints du fait de leur glorification solennelle au nom de l'Église catholique.

C. Un exemple frappant. — Que de personnes, entendant parler de la sainteté, ont immédiatement dans leur esprit ces deux idées-ci : " Moi devenir saint, impossible ! Et puis, comment s'y prendre pour devenir un saint? „ Eh bien, mes Frères, lorsque Dieu par la voix de l'Église catholique proclame saint un homme qui a vécu de notre

vie, là même où nous nous trouvons, il nous fait toucher du doigt la possibilité de devenir des saints. Et si vous demandez encore comment vous devez vous y prendre pour devenir des saints, il vous répond : Voyez comment a vécu le saint que je vous donne pour modèle. Disons donc, mes Frères, comme saint Augustin : *An ego non potero quod isti et istæ?* Vous aurez à surmonter quelques difficultés, je le sais : les saints ont eu aussi leurs difficultés; mais vous aurez toujours à votre disposition la grâce de Dieu : celle-ci vous est toujours offerte, et pour devenir des saints il suffit que vous ne repoussiez pas la grâce de Dieu.

Courage donc, mes Frères ! Reconnaissez l'insigne faveur que Dieu vous fait; mais ne négligez pas de remplir le grave et sérieux devoir que cette faveur vous impose.

II. — Dieu vous impose un sérieux devoir.

Ne vous effrayez pas à ce mot de devoir, car les obligations que Dieu nous impose ont toujours pour but notre plus grand bien. De plus, les obligations que je vais vous rappeler, vous avez déjà tous résolu, j'en suis sûr, de les remplir exactement. Je les ramène à ceci : Vous devez *honorer* le nouveau saint que l'Église vient de placer sur les autels; — vous devez l'*invoquer;* — vous devez l'*imiter*.

A. Vous devez honorer votre saint compatriote. — Honorer l'enfant de Diest que l'Église vient de placer sur les autels : n'est-il pas vrai que c'est là depuis longtemps votre sérieuse préoccupation? Vous tenez à cœur de faire voir à toute la Belgique, à toute l'Église, que vous savez apprécier la faveur que Dieu vous accorde. Et, de vrai, si les marques d'honneur et les hommages que vous rendez à votre saint protecteur et modèle, devaient égaler les avantages qu'il vous procure, jamais, j'ose l'affirmer, vous ne pourriez assez faire pour vous acquitter envers lui.

Mettez donc tout en œuvre. Ornez les rues de votre ville, décorez vos maisons, parez vos églises et vos édifices publics. Mais surtout, honorez votre bienheureux compatriote par une conduite irréprochable, par votre assiduité aux offices religieux et aux prédications qui se feront durant ces jours de fête. Ce tribut d'honneur que vous lui payez sera un titre d'honneur pour vous-mêmes aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, et il portera celui que vous aurez glorifié à appuyer de tout son pouvoir les prières que vous lui adresserez. Car l'invoquer, c'est encore une de vos obligations.

B. Vous devez invoquer votre saint compatriote. — Il me semble que je le vois en ce moment debout devant le trône de Dieu, attirant l'attention de la sainte Vierge Marie et de son glorieux père saint Ignace sur cette ville et sur ce peuple, et il me semble que j'entends Dieu lui adresser ces paroles : Je vous donne les clefs des trésors célestes pour tout le temps que dureront les fêtes que votre terre natale célèbre en votre honneur. Tout ce que vous accorderez à vos compatriotes, restera accordé. Et voici que Jean Berchmans vous regarde du haut du ciel, étendant vers vous ses bras et vous disant de sa voix si douce et si aimable : Demandez et vous recevrez. Demandez à moi comme vous demanderiez à Dieu lui-même. — Invoquez donc, mes Frères, celui qui est constitué en votre faveur par la désignation qu'a faite de lui la sainte Église catholique, le dispensateur des bénédictions diverses. Et à quelle condition, croyez-vous, obtiendrez-vous ses bonnes grâces? Tel que nous le connaissons, et vu le vif désir qu'il a de vous voir un jour tous réunis avec lui dans le ciel, à toutes les faveurs que vous lui demandez il met cette condition que vous serez les imitateurs de ses vertus. *Imitatores mei estote,* vous dit-il, comme jadis saint Paul aux premiers chrétiens, *imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1 Cor IV, 16). Car sans cette imitation mon désir le plus ardent ne peut se réaliser...

Profitez donc, mes Frères, de l'occasion qui vous est offerte de vous enrichir des bénédictions du ciel que vous souhaitez. Et si vous demandez comment vous pourrez imiter votre saint compatriote, je vous dirai : *Méditez sa vie.* Combien ses exemples sont éloquents dans cette ville où il est né, où il a habité. Ici tout parle de lui... *Hæc meditare, in his esto* (1 Tim. IV, 15). Écoutez sa voix qui retentira dans votre conscience et vous dira ce que vous devez pratiquer à son exemple, à quoi vous devez renoncer. Vous devez renoncer à tout ce qui est incompatible avec la vertu... Si vous ne sentez pas aussitôt la force de vous résoudre à tous les sacrifices qui seront nécessaires implorez son assistance. Il viendra à votre secours. Il vous obtiendra toutes les lumières et toute la générosité dont vous avez besoin pour vous mettre en règle avec Dieu...

Péroraison. — O grand saint, nous nous mettons tous sous votre puissante protection, au début de ces pieuses solennités. Nous remercions Dieu de l'insigne faveur qu'il nous accorde, et nous comprenons le devoir qui en résulte pour nous. Obtenez-nous tout d'abord la grâce de nous montrer dignes des bienfaits de Dieu en y correspondant. Bénissez-nous tous; bénissez ma prédication, bénissez ce peuple, afin que les pieux exercices de ces saints jours assurent notre sanctification et nous préparent à partager votre triomphe dans le bonheur sans fin du ciel. Ainsi soit-il.

2e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LE SERVICE DE DIEU.

Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. Ne vous laissez pas dépouiller des avantages de ce jour heureux que Dieu vous envoie, et ne laissez perdre aucune parcelle du don qu'il vous fait. (Eccli. XIV, 14.)

Exorde. — Nous voici, mes Frères, aux premières heures du jour mémorable où pour la fois il aura été donné à cette ville ainsi qu'à tout l'archidiocèse de Malines de célébrer avec la Compagnie de Jésus répandue sur la surface de la terre et avec la diocèse de la ville de Rome la fête de votre illustre concitoyen, Jean Berchmans. Regardez l'autel où il est représenté environné de gloire et montant au ciel. Voyez au milieu de vous ce vénéré prince de la sainte Église... Sur tous les points du pays, à l'heure qu'il est, on se met en mouvement pour venir ici honorer un enfant de Diest... Vous-mêmes vous avez tout mis en œuvre pour célébrer dignement cette fête... Soyez dans l'allégresse, heureuse cité! Remerciez Dieu de l'insigne faveur qu'il vous accorde; mais j'ajoute : prenez garde de vous laisser dépouiller des avantages de ce jour heureux que Dieu vous envoie, et ne laissez perdre aucune parcelle du don qu'il vous fait. *Non defrauderis a die bono*... Or, il me semble, mes Frères, que parmi tous ces apprêts de fête retentit une voix grave qui répète continuellement ces paroles : *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo* (Eccle. XII, 13). Écoutez attentivement cette voix : c'est celle de votre céleste protecteur, celle de votre bienheureux compatriote. Elle vous parle du service de Dieu, de ce service que l'on néglige si souvent et que tant d'hommes oublient ou méconnaissent. La voix de Jean Berchmans vous crie : " Reconnaissez, mes chers concitoyens, ce qu'il y a de grand et d'honorable dans le service de Dieu. „ C'est cette grandeur et cette dignité que je veux vous exposer dans cette allocution, mes Frères, afin que les festitivités de ce jour laissent dans vos cœurs une impression salutaire.

Voici en deux mots ce que je voudrais vous faire comprendre : L'exemple de Jean Berchmans nous apprend que *le service de Dieu est une source de gloire;* — l'exemple de Jean Berchmans nous apprend de plus que le service de Dieu est *la seule source* de la véritable gloire.

I. — L'exemple de Jean Berchmans nous apprend que le service de Dieu est une source de gloire.

La gloire de Jean Berchmans est grande sur cette terre depuis qu'à Rome le vicaire de Jésus-Christ est allé s'agenouiller solennellement devant son image... Et pourtant qu'a été Jean Berchmans pendant sa vie ? Un roi?... Non ! mais tout simplement un enfant pieux, un étudiant appliqué, un humble religieux de la Compagnie de Jésus. Qu'a-t-il fait pendant sa vie ? A-t-il prêché, écrit de savants ouvrages, converti des milliers de pécheurs ? Encore une fois, non ! Sa vie a été courte : elle n'a duré que vingt-deux ans et cinq mois. Qu'a-t-il donc fait ? Il a servi Dieu, et il n'a guère fait que cela. Il a servi Dieu dès sa première enfance dans la simplicité de son cœur. Le chef de l'Église catholique n'a pu avoir d'autres raisons que celle-là de lui décerner la gloire éclatante dont nous sommes les témoins.

Et cette glorification de Jean Berchmans par la sainte Église n'est qu'un pâle rayon et un faible écho de la glorification dont il est l'objet dans le royaume éternel du ciel. O si nous pouvions le contempler dans la gloire céleste! Voir comment son âme est heureuse du bonheur même de Dieu ! Voir cette âme toute plongée dans la divinité ! Voir les facultés de cette âme perfectionnées au delà de toute expression ! La félicité dont elle jouit d'être pour toujours avec Marie, sa bonne Mère qu'il a tant aimée ici-bas, avec saint Ignace, son père selon l'esprit, avec saint Louis de Gonzague et Stanislas Kostka, ses deux modèles dans la vie religieuse. O s'il nous était possible de comprendre de quel pouvoir d'intercession Dieu l'a investi !

Un autre rayon de cette gloire dont jouit au ciel notre saint compatriote nous est manifesté par la puissance que Dieu accorde à ses reliques. Les corps des saints, dit l'Écriture, sont ensevelis dans la paix. De plus, lorsque l'heure est arrivée où Dieu veut glorifier même ici-bas ces vénérables restes de ses serviteurs, il fait en sorte que leurs

ossements soient recueillis avec honneur dans la soie et les métaux précieux, et il se plaît à en faire les instruments de ses miracles. Que dis-je? Il arrive que de simples images des serviteurs de Dieu opèrent des prodiges.

Et cette glorification des corps des saints n'est rien auprès de la gloire dont ces saints corps seront revêtus au jour de la résurrection. Alors... *(Décrivez.)*

Et tout cela, mes Frères, comment l'obtient-on? En servant Dieu sincèrement selon son état... N'ai-je donc pas raison de dire que le service de Dieu est une source de gloire? Ne sentez-vous pas en vous-mêmes un ardent désir d'acquérir cette gloire? Ne dites-vous pas tous : O je voudrais être reçu un jour par Dieu dans cette gloire du ciel! Eh bien, mes Frères, soyez fidèles au service de Dieu, et la gloire des saints vous appartient. Vous n'aurez probablement pas l'honneur d'être élevés sur les autels, car cet honneur est réservé à un petit nombre de bienheureux; mais le service de Dieu sincèrement accepté ici-bas vous assure infailliblement la possession de la gloire céleste. J'ajoute que le service de Dieu est *la seule source* de la véritable gloire.

II. — L'exemple de Jean Berchmans nous apprend que le service de Dieu est la seule source de la véritable gloire.

Parce que nous sommes créés à l'image de Dieu, mes Frères, nous aspirons tous par une loi de notre nature à un bonheur sans mélange et sans fin : ce qui renferme nécessairement l'idée de grandeur et de gloire. Mais cette grandeur et cette gloire ne se trouvent pas là où beaucoup d'hommes les cherchent. Il en est qui espèrent trouver la vraie grandeur et la vraie gloire dans les dignités de ce monde et les places élevées; d'autres les attendent de la science humaine, de la richesse, du luxe qu'ils auront pu déployer, de la force et de la beauté corporelle. Il en est, avouons-le à la honte de l'humanité, qui cherchent la grandeur dans le crime, qui se font gloire de

leurs excès,qui s'enorgueillissent de leur gourmandise, qui se vantent de leurs filouteries, qui publient avec fierté le nombre des victimes de leurs passions impures... Je ne continuerai pas cette énumération, mes Frères; car je tiens pour indubitable que personne parmi vous ne cherche sa grandeur dans le mal.

D'ailleurs, une grandeur établie sur le péché serait bien peu estimable. Qu'est-ce en effet qu'une grandeur établie sur le péché?

a) C'est d'abord une grandeur trompeuse.— De quoi vous servirait-il d'être regardés comme grands aux yeux des hommes, si vous aviez mérité de paraître vils et méprisables aux yeux de Dieu? De quoi vous servirait-il d'être élevés en dignité dans ce bas monde, parmi les hommes que vous auriez trompés, si aux yeux de l'infaillible vérité vous n'étiez que d'indignes pécheurs? Quelle estime auriez-vous de vous-mêmes, si vous n'aviez pour tout mérite que cette grandeur mensongère?

b) C'est en outre une grandeur qui ne laisse aucun repos. — De quel repos peut jouir un homme dont tout le bonheur dépend d'une grandeur que tant d'autres lui envient et qu'il ne peut conserver que par des manœuvres hypocrites! Que de soucis! Que de tourments! Se voir à tout moment en danger d'être précipité dans un abîme d'ignominie, et cela sans la moindre consolation! Car c'est surtout pour ces élévations échafaudées sur le crime qu'il est vrai de dire : La roche Tarpéienne est près du Capitole. Celles-là, en effet, sont toujours bien éphémères.

c) C'est enfin une grandeur éphémère. — Où sont maintenant tous ces criminels fortunés dont l'histoire fait mention? Combien de temps ont-ils joui de leur coupable grandeur? Qu'en pensent-ils maintenant? Qu'en pensaient-ils déjà à leur dernière heure, lorsqu'ils se sont vus mourir, lorsqu'ils ont vu que toute leur vaine grandeur s'évanouissait?

Il en va tout autrement des serviteurs de Dieu. — Le

service de Dieu les met en possession d'une véritable grandeur, *même de leur vivant*. Voyez la preuve que vous en fournit Jean Berchmans. N'était-il pas véritablement grand aux yeux de Dieu, ce chaste jeune homme dont l'unique préoccupation était de plaire à son créateur? N'était-il pas en outre véritablement grand même aux yeux des hommes? Il est vrai, son nom n'était pas de son vivant connu au loin: mais de tous ceux qui connaissaient Berchmans, y en avait-il un seul qui pût s'empêcher de l'estimer et de l'honorer? Il ne s'occupait pas lui-même à considérer sa grandeur ; mais Dieu lui faisait goûter une joie ineffable et une paix continuelle. Et qu'y a-t-il de plus grand que cela sur la terre? Bien plus, peut-on appeler vraie grandeur, celle qui ne s'allie pas à l'amitié de Dieu ? Même lorsqu'il est question de païens, la vraie grandeur ne va pas sans la grandeur morale...

Le serviteur de Dieu est aussi le seul possesseur de la grandeur auquel on ne puisse enlever celle qu'il possède. Loin d'avoir à craindre que cette heureuse grandeur ne lui échappât, notre saint jeune homme, en se perfectionnant tous les jours au service de Dieu, augmentait sans cesse ses garanties et multipliait ses titres à la *gloire impérissable* des bienheureux, la seule gloire vraiment digne de ce nom.

Péroraison. — Cette gloire, mes Frères, sera un jour la vôtre, si vous imitez Berchmans en servant Dieu sincèrement. Que chacun de vous se demande en quoi il fait consister sa grandeur. Si en ce moment Dieu vous appelait à son tribunal, quels titres auriez-vous à la gloire que Dieu décerne à ses serviteurs et qui est la seule véritable? Vous avez reconnu que cette gloire est la seule qui soit toujours méritée, parce qu'elle est la récompense d'une grandeur qui seule est toujours véritable. Vous avez reconnu que la grandeur qui est l'apanage des serviteurs de Dieu ici-bas est la seule qui n'expose pas à mille inquiétudes. Vous avez reconnu enfin que seule cette grandeur

n'est pas une grandeur éphémère. Renouvelez donc votre ferme résolution de rester toujours fidèles au service de Dieu à l'exemple de Jean Berchmans, afin qu'après avoir servi Dieu fidèlement comme lui sur la terre vous soyez dignes de régner dans le ciel avec votre glorieux modèle. N'oubliez pas que dès cette vie le service de Dieu constitue une royauté, car servir Dieu, c'est régner : *Servire Deo, regnare est.*

3e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET L'AFFAIRE DU SALUT.

Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo. Crains Dieu et observe ses commandements; car c'est là le tout de l'homme. (Eccle. XII, 13.)

Exorde. — Au commencement du XVIIe siècle, mes Frères, même après la prise d'Ostende, où les Hollandais, maîtres de la place, avaient opposé aux archiducs Albert et Isabelle jusqu'en 1604 la plus énergique résistance, près de cinq années s'écoulèrent encore avant que la trève de douze ans vînt donner à la Belgique, en 1609, une paix relative. Pendant cet intervalle, des bandes armées traversaient à tout instant les routes du Brabant, soit pour aller renforcer les garnisons des villes menacées ou les rangs des troupes en campagne, soit pour aller maintenir sur les frontières l'ordre et la sécurité. Et même après la signature de la trève, on pouvait craindre tous les jours de voir les Provinces-Unies de la Hollande hérétique recommencer leur lutte contre l'Espagne. Aussi les préoccupations des hommes politiques se portaient-elles avec inquiétude sur nos contrées, théâtre inévitable d'une guerre dont tout le monde attendait le retour. On se demandait quel en serait le résultat, aussi bien au point de vue religieux

qu'au point de vue du commerce des Indes. Au milieu de cette agitation continuelle, un jeune garçon de sept ans venait chaque matin de bonne heure dans cette même église où nous sommes réunis en ce moment. Il y priait longtemps et avec ferveur, servait deux ou trois messes avec la piété d'un ange, et se rendait ensuite à l'école où il édifiait son maître et ses condisciples. A l'âge de onze ans, c'est-à-dire en 1609, car l'enfant dont je parle, et que vous avez tous nommé, avait deux ans de plus que le siècle, étant né en 1599, à l'âge de onze ans, dis-je, Jean Berchmans commença à suivre les classes latines du professeur Walter Van Stiphout, qui le nommait bientôt l'honneur de son école. Les leçons finies, le jeune homme regagnait la maison paternelle, dont il faisait les délices, et là se ménageait une pieuse et studieuse solitude. Il ne cherchait pas à se mêler aux conversations où l'on devisait sur les nouvelles du jour. Ne se préoccupant que de remplir parfaitement ses devoirs d'écolier chrétien, il ne se laissait jamais distraire de sa vie d'étude et de prière. Admis un peu plus tard à l'honneur de porter l'habit ecclésiastique et placé par son père comme pensionnaire dans la maison du pieux norbertin et curé Pierre Emmerick, il s'y réjouissait de pouvoir échapper aux vains bruits du monde, plus facilement encore que dans la maison paternelle, car son père était obligé, comme échevin de la ville et par sa profession de tanneur-cordonnier, de recevoir chez lui des personnes de toute condition...

Mais, mes Frères, retenez bien ceci, ce jeune homme que l'Église catholique nous donne aujourd'hui pour patron et pour modèle, était loin de ne rien faire de grand en s'attachant ainsi uniquement à s'acquitter dans la perfection de ses devoirs d'écolier chrétien : déjà alors il devenait un saint ! déjà alors il vivait en saint !

Dites-nous donc, ô Berchmans, quelle fut la grande pensée de votre vie; enseignez-nous, saint jeune homme, le secret de notre destinée. En vous voyant mis au rang

des vrais sages par l'Église catholique, je reconnais que ce n'est pas des guerriers et des politiques, absorbés tout entiers par des intérêts passagers, mais que c'est de vous que nous apprendrons quel est le rôle de l'homme sur cette terre. Et que nous répond-il, mes Frères? *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.* Craignez Dieu, nous répond-il, et observez ses commandements; car c'est ainsi et pas autrement, que vous sauverez votre âme : et ne l'oubliez pas, sauver son âme, c'est le tout de l'homme. L'homme ne doit faire autre chose ici-bas; c'est à cela qu'il doit tout rapporter.

Étudions donc, mes Frères, la conduite de Berchmans, et apprenons de lui *pourquoi* et *comment* il s'est appliqué uniquement à sauver son âme.

I. — Pourquoi Jean Berchmans s'est appliqué uniquement à sauver son âme.

Que nous ayons tous une âme à sauver, vous n'en doutez pas, mes Frères. Il se rencontre, il est vrai, des hommes tombés assez bas dans leur propre estime pour se mettre au rang des animaux sans raison; il se rencontre des hommes assez aveuglés par les passions ou les mauvais conseils pour méconnaître le souverain domaine de Dieu et pour essayer de parvenir au bonheur en abandonnant celui qui peut seul combler nos désirs : mais vous n'êtes pas de ces hommes. Vous admettez la religion chrétienne qui nous parle de la nécessité de faire notre salut... Mais combien n'y en a-t-il pas, même parmi les chrétiens, chez qui cette vérité demeure à l'état de vague persuasion? Pour combien n'est-elle pas une idée passagère, qui se présente parfois à leur esprit, mais sans exercer sur leur conduite aucune influence réelle? C'est seulement par routine et par manière d'acquit qu'ils assistent à quelques offices religieux; parfois même, c'est seulement pour ne pas manquer aux bienséances. On dirait qu'ils croient faire grand honneur à Dieu en se présentant dans une église...

Ah! mes Frères, pour sauver son âme, il ne suffit pas de savoir que c'est là une chose à faire : il faut être pratiquement persuade que c'est là une nécessité indispensable et que sans cette chose tout le reste est inutile. Alors, et alors seulement, nous serons raisonnables, parce que nous serons conséquents.

Comment cette nécessité du salut se présentait-elle à l'esprit de Berchmans? C'était, mes Frères, si l'on peut employer ici cette expression, son idée fixe.

Vous le savez, mes Frères, l'homme qui a une idée fixe, ne voit que cette idée. Elle l'accompagne partout. Tout ce qui s'en rapproche, lui plaît; tout ce qui s'en éloigne, le dégoûte. Il y ramène tous ses travaux, tous ses projets, et jusqu'à ses plaisirs. Le négociant absorbé par l'idée d'une fortune à acquérir, compte pour rien le savoir que l'étude pourrait lui procurer. Le vent et les nuages lui rappellent les tempêtes qui menacent ses vaisseaux. Si la guerre lui est odieuse, c'est qu'elle entrave le commerce et paralyse l'industrie. Les arts le touchent peu; si on lui parle d'une statue ou d'un tableau, il se contente de supputer quelle somme d'argent ils pourraient bien rapporter... Le laboureur, attentif aux récoltes que lui donnera son champ, les suit dans leur lente croissance, à travers les vicissitudes des saisons. Il s'est en quelque sorte identifié avec ses céréales et ses légumes : un rayon de soleil l'épanouit; une pluie douce et chaude semble doubler sa vie; la sécheresse de la terre le fait languir... Que dirai-je de l'artiste pénétré de son art?... Observez des parents qui se dévouent à l'avenir de leurs enfants. Ils ne vivent que pour eux; ils souffrent, ils jouissent, ils espèrent, ils craignent comme eux. Un danger menace-t-il la ville, ils n'ont qu'un cri : Que deviendront nos enfants? Un héritage imprévu leur est-il arrivé : quel bonheur pour nos enfants! Un spectacle digne d'être vu se deroule-t-il à leurs yeux : quel dommage que nous n'ayons pas ici nos enfants!

Eh bien, mes Frères, Berchmans avait son idée fixe. Il

me semble le voir dans la maison paternelle. prenant occasion des marchandises étalées sur le comptoir pour faire remarquer que l'homme ne peut pas se contenter de pourvoir aux besoins de son corps, mais qu'il doit travailler avant tout au salut de son âme... Pourquoi à la vue de l'habit d'un prêtre ses traits se sont-ils épanouis? Pourquoi un doux sourire paraît-il sur ses lèvres? C'est que dans le prêtre le saint enfant a vu l'homme établi par Dieu pour aider tout le monde à sauver son âme. Il ne parlait jamais du plaisir que peut causer la nourriture corporelle : au contraire, on disait plaisamment que Jean voyageait quand il était à table, si grand était le soin qu'il prenait de sanctifier ce temps par de pieuses élévations de l'âme vers les régions supérieures... Le voyez-vous au cours de la récréation, disparaître tout à coup. parce qu'il lui semble que le jeu a duré assez longtemps, se retirer dans un coin isolé et là se mettre à genoux? Berchmans, que demandez-vous à Dieu? Il lui demande de sauver son âme... Lorsqu'il traverse les rues, soit pour se rendre de la maison paternelle à l'église, et de l'église à l'école, soit pour aller visiter quelque parent, jamais son regard ne se promène ni sur les objets étalés par les marchands ni sur les étrangers qu'il rencontre. Il va son chemin sans curiosité. Quel profit, se dit-il, mon âme pourrait-elle retirer de ces spectacles de la rue? Mais lorsqu'il entend annoncer la parole de Dieu, lorsqu'un livre pieux lui est donné à lire, lorsque le vénéré chanoine Emmerick adresse à ses jeunes pensionnaires quelques conseils adaptés à leur âge, quelle attention respectueuse! quelle confiante docilité! Berchmans est heureux d'apprendre de mieux en mieux l'art de sauver son âme... Prenez toutes ses actions, toutes ses paroles, ses plus fugitives pensées : vous les trouverez toutes dirigées vers ce grand but... S'il renonce au monde, s'il veut entrer dans la Compagnie de Jésus, c'est encore pour mieux sauver son âme... Il le dit en propres termes dans la lettre qu'il écrit à ses parents. C'est

là sa grande chose, son unique chose. Aussi s'est-il appliqué cette parole de l'évangile : *Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matth. xvi, 26.) Nous trouvons dans les écrits qu'il avait rédigés à son propre usage, la réflexion suivante : " Il ne me sert de rien de gagner tout l'univers et de perdre mon âme. „

Pouvons-nous, mes Frères, dire comme Berchmans que nous mettons au-dessus de tout le salut de notre âme? Quelle est notre grande préoccupation? Quelle est notre idée fixe? Je n'ose presque pas poser la question? Et cependant cette question du salut de l'âme n'a-t-elle pas pour vous toute l'importance qu'elle avait pour votre bienheureux concitoyen? Pas plus que lui vous n'avez deux âmes, de façon à pouvoir en exposer une à se perdre. Hélas! il est tant de choses qui nous inquiètent, qui nous absorbent : et la seule chose nécessaire, qu'en faisons-nous? Car, sauver notre âme, ne l'oublions pas, c'est la nécessité inéluctable de notre nature humaine. Tout le reste, on peut s'en passer; tout le reste est fugitif et disparaît : mais notre âme nous restera pour l'éternité. Chacun de nous répondra à Dieu de son âme. Malheur à celui qui perd son âme! Heureux celui qui la sauve!

Berchmans qu'a-t-il fait sur cette terre? Il n'a fait que sauver son âme... Au temps où il s'appliquait à cette œuvre si dénuée d'éclat aux yeux du monde vivaient dans les différentes contrées d'Europe des personnages célèbres. C'était le temps de grands souverains comme Henri IV et Élisabeth d'Angleterre; c'était le temps de grands savants comme Théodore de Bèze et Juste-Lipse, de grands guerriers comme Maurice de Nassau et Spinola... C'était le temps d'Albert et d'Isabelle. L'archiduc Albert mourut la même année que Berchmans. Eh bien, mes Frères, supposez un instant réunis devant le tribunal de Dieu Henri IV, Élisabeth, Théodore de Bèze, Juste-Lipse, Nassau et Spinola, Albert et Isabelle : et au

milieu d'eux placez notre Berchmans. De quoi auront servi aux premiers leur couronne et leur sceptre, leur illustre épée et leur voix éloquente? De qui maintenant envieriez-vous le sort? De qui prendriez-vous le plus volontiers la place, je ne dis pas sans crainte, mais avec une joie sans bornes? Vous me répondrez tous : de Berchmans! Et pourquoi? " Parce que de lui seul, parmi tous ces personnages, nous savons par l'oracle infaillible de l'Église catholique qu'il a sauvé son âme. Quant aux autres, si les égarements ou les scandales de leur vie ne nous font pas craindre pour leur éternité, nous n'avons du moins pas l'assurance de leur bonheur dans l'autre vie. „ Voilà ce que chacun de vous me répond, et cette réponse est sage. Mais, mes Frères, soyez donc conséquents jusqu'au bout; et si, comme Berchmans, vous voulez sauver votre âme, travaillez comme lui à préparer pour votre âme une heureuse éternité.

II. — Par quels moyens Jean Berchmans a sauvé son âme?

Nous pouvons résumer en trois mots toute la vie de Berchmans : foi, prière, générosité ; et ces trois moyens suffisent pour assurer votre salut, si vous voulez les employer.

A. Premier moyen : la foi. — Berchmans a eu la foi. Je dirai plus : il a vécu de la foi. Cette foi, que lui disait-elle. D'abord, elle lui rappelait ces grandes et fécondes vérités que nous venons de voir enracinées si profondément dans son cœur : le prix de l'âme humaine, la nécessité du salut, la brièveté du temps, la rigueur des jugements de Dieu, l'inévitable alternative d'une éternité de bonheur ou de supplices sans mesure et sans fin. Voilà ce que la foi lui mettait sans cesse devant les yeux. De là cette question qu'il se posait toujours, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, avant de rien entreprendre : *Quid hoc ad æternitatem?* Et à côté de ces austères maximes, la foi lui dévoilait tout un monde, un monde qui l'accompagnait

partout : les anges du ciel commis à sa garde, ses saints patrons qui s'intéressaient à sa félicité, Marie, sa divine mère, fixant sur lui des regards d'une tendre sollicitude. Au-dessus des phalanges des bienheureux, il voyait Jésus, le sauveur et l'ami de son âme, l'Esprit de sanctification, qui descendait jusqu'à lui pour faire sa demeure dans son cœur comme dans un temple, et le Père éternel, assis dans son immuable majesté, observant tous les pas de ses créatures, sondant les replis les plus intimes de nos âmes et inscrivant toutes nos actions au livre des justices éternelles.

B. Deuxième moyen : la prière. — A ces lumières de la foi, Berchmans se sentait animé. Il tenait constamment les yeux fixés sur ces clartés celestes qui illuminaient les sentiers de son pèlerinage ici-bas. Et comme ces clartés lui faisaient voir en même temps et son propre néant et l'immensité de la puissance et de la bonté divines, il fléchissait les genoux devant cette majesté. Il aimait à en méditer les splendeurs ; il aimait à épancher son cœur en sa présence et à lui demander avec la simplicité d'un enfant la force dont il avait besoin.

Application.— Nous avons tous la foi, mes Frères : nous l'avons reçue au moment de notre baptême, et nous l'avons vivante dans nos cœurs. Mais il nous faut bien l'avouer : nous fermons parfois les yeux à sa lumière. Attirés par les trompeuses lueurs et le faux éclat des biens de la terre, nous nous laissons aller à l'indifférence et à la dissipation. Lorsque la foi parle alors à notre esprit et qu'elle fait retentir à nos oreilles le mot terrible d'éternité, nous cherchons à nous faire illusion. Nous attribuons ces remords salutaires à des hallucinations de notre imagination frappée, à des réminiscences sans portée. Il n'en est pas ainsi, mes Frères : la voix que nous entendons est celle de Dieu. — Si nous ne nous sentons pas le courage d'y répondre, ce que nous avons à faire, c'est de nous humilier, c'est de prier. C'est la prière qui a fait la vie de

Berchmans ; c'est elle qui nous obtiendra la générosité dont nous avons tant besoin et qui lui a servi si admirablement comme moyen de salut et de sanctification.

C. Troisième moyen : la générosité. — Car, mes Frères, si Berchmans a non seulement sauvé son âme, mais encore est devenu un saint et un grand saint, c'est à cause de cette générosité. Jamais Dieu ne lui a demandé un acte de vertu, un effort, un sacrifice que le généreux enfant ne lui ait offert aussitôt avec joie. Je n'apporterai qu'une preuve de cette générosité : c'est la fidélité de Berchmans à suivre sa vocation à la vie religieuse.

Jean suivait à Malines le cours de rhétorique au collège récemment ouvert dans cette ville par les Jésuites, tout en continuant à demeurer comme domestique chez le chanoine Froymont, grand-chantre de la métropole. Dès qu'il a compris clairement que Dieu l'appelle à la Compagnie de Jésus, comme pour assurer son obéissance en se liant lui-même, il fait vœu d'embrasser l'état religieux dans l'Ordre que la voix du ciel lui indique. Il n'a encore que dix-sept ans. Sa famille, quelque peu déchue de son ancienne splendeur, compte sur lui pour reprendre le rang qu'elle occupait. Ses parents le chérissent tendrement et son père attend de lui qu'il assurera l'éducation de sa sœur et de ses trois frères. Que de liens à briser ! Qu'importe ? Dieu parle, il sera obéi. Et qui annoncera cette nouvelle au pauvre père dont toutes les espérances vont se trouver déçues ? Jean lui-même se charge de cette pénible mission. Il écrit cette lettre admirable de fermeté... Le père arrive à Malines... Il fait appel à l'intervention des Pères Capucins. On espère l'amener à un délai... Et que répond le courageux jeune homme ? Il répond en invitant sa famille à venir lui faire ses derniers adieux, parce que dans quinze jours il sera entré dans la Compagnie de Jésus !

Application. — Mes Frères, si Dieu ne demande pas pour sauver notre âme, que nous embrassions comme

Berchmans une vie toute de recueillement, d'immolation et de sacrifice, nous serions bien coupables, si nous lui refusions un service moins assujétissant. Le salut de l'âme coûte à tous des efforts et des peines. C'est l'oracle de Jésus-Christ même : *Regnum cœlorum vim patitur* (Matth. XI, 12). Mais ces peines s'adouciront, ces efforts nous paraîtront légers, si nous prions, si nous demandons à Dieu de nous aider, si nous réveillons en nous les grandes idées de la foi, et si nous comprenons bien que le salut de notre âme est notre chose nécessaire, l'unique chose nécessaire.

Péroraison. — Encore un mot, mes Frères. Je suppose que pendant ces fêtes que vous célébrez si splendidement, un étranger visite votre ville, qu'il parcoure vos rues, vos places, qu'il vienne dans cette église et demande ce qu'a été Berchmans et ce qu'il a fait pour mériter tous ces honneurs. Je suppose encore que, ayant compris la grande pensée du bienheureux jeune homme, l'étranger adresse ces paroles à la foule au milieu de la place publique : " Combien y en a-t-il dans cette ville qui veulent sérieusement sauver leur âme ?... " Permettez-moi de me mettre à la place de cet étranger et de vous adresser cette même question au nom du Seigneur du haut de cette chaire, et de vous laisser, comme interprète de votre saint compatriote, pour conclusion de cet entretien, ce conseil de l'Ecclésiaste que j'ai cité en commençant : *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.*

4e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LE PÉCHÉ.

Quasi a facie colubri fuge peccata. (Eccli. XXI, 2.)

Exorde. — Jetant un coup d'œil rapide sur toute la carrière de Berchmans, nous avons remarqué, mes

Frères, une idée fixe qui le dominait et l'absorbait tout entier : sauver son âme ! Par une conséquence nécessaire nous en pouvons déduire que ce saint jeune homme s'est toujours éloigné du péché avec l'horreur la plus vive : car si l'on veut sauver son âme, l'on doit fuir le péché comme un serpent venimeux. Berchmans savait que le péché seul pouvait briser les liens de charité qui l'unissaient à Dieu et l'empêcher d'atteindre ce salut de l'âme qui était l'unique objet de ses préoccupations. Il y avait donc une haine irréconciliable entre Berchmans et le péché ; et ce sont les *motifs de cette haine* que nous allons considérer.

Si nous avons compris que nous aussi, nous avons une âme à sauver, nous comprendrons facilement que pour nous aussi le plus terrible des ennemis, que dis-je, le seul redoutable, c'est le péché. Il nous faut donc avoir du péché *une idée aussi juste que complète*. Cette idée, nous la demanderons à Berchmans d'abord, et puis au pécheur lui-même. Car, s'il y a des vérités relatives au péché que le pécheur a le tort de négliger et que notre bienheureux compatriote a vivement senties, il est aussi certaines conséquences du péché que le pécheur connaît et dont Berchmans n'a jamais fait la triste expérience.

I. — Ce que Jean Berchmans nous apprend relativement à la nature du péché.

A. Il nous apprend a connaître Dieu que le péché offense. — Ah ! dans ces longues méditations où le jeune Berchmans trouvait de si chastes délices, quelles étaient, pensez-vous, mes Frères, les pensées qui remplissaient son esprit ? Lorsque, s'élevant au-dessus de la terre, son regard se fixait sur l'auteur de toutes choses et que Dieu illuminait de célestes clartés cette intelligence candide, qu'apprenait-elle ? que voyait-elle ? Comment jugeait-elle Dieu ? Comment comprenait-elle son propre néant ?

Dieu ! Dieu, puissance souveraine, faisant l'univers de rien, par un seul commandement, *Fiat!* Dieu conservant

cet univers, donnant aux saisons leur température, aux plantes leur croissance, aux animaux leur vie... Dieu, pouvant d'un seul regard détruire, s'il le voulait, tout ce qu'il a créé... Dieu, sagesse éternelle, menant à terme les desseins les plus merveilleux, atteignant par une force irrésistible la fin qu'il se propose et disposant toutefois tous ses moyens avec suavité... Dieu, bonté infinie, plein d'amour pour les ouvrages de ses mains, entourant sa créature d'une sollicitude toute maternelle, couvrant les hommes de l'égide de sa protection et leur destinant un bonheur sans fin et sans limites...

Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Trinité adorable, source de notre salut... Dieu rédempteur, fait homme pour sauver les hommes, Dieu souffrant, Dieu mourant pour nous! Dieu toujours vivant dans la sainte Église catholique, toujours présent dans l'Eucharistie, toujours avec nous par la grâce... Oh! à ce spectacle et dans la contemplation de ces sublimes vérités, le cœur de Berchmans se fondait d'admiration, de respect et d'amour.

B. Il nous apprend a nous connaître nous-mêmes. — Et quand alors sa pensée se repliait sur lui-même, que voyait-il? Une chétive créature, sortie du néant; une paille, jouet du vent sur le rivage de la mer; une goutte d'eau au sein de l'océan; un atome au milieu de l'atmosphère; un brin d'herbe perdu dans une plaine sans bornes; un vermisseau, un rien, un pur néant!

Et dans ce néant, un corps mortel sujet à la fatigue, à la douleur, à la maladie, à la mort, pâture promise aux vers, vil amas de pourriture, dont il ne resterait bientôt point d'autre trace qu'un peu de poussière. Dans ce néant encore, une intelligence faible et bornée, ne parvenant pas à pénétrer la nature intime d'un grain de blé; une mémoire ingrate, marbre presque impénétrable quand il lui faut recevoir les impressions sérieuses, sable mouvant quand il les faut retenir. Dans ce néant enfin, une volonté chancelante, voulant et ne voulant pas, voulant

aujourd'hui et ne voulant plus demain, voulant et ne sachant pas elle-même ce qu'elle veut. Et pourtant, au milieu de tant de misères, un reflet de grandeur, un germe de vie immortelle, le sceau de la Divinité empreint sur son œuvre de prédilection. Et puis, cette Divinité, éternelle, immense, toute-puissante, océan d'amour, de justice et de bonté, s'inclinant vers ce néant et l'appelant : Mon fils ! En même temps Berchmans voyait cette majesté infinie de Dieu posant des lois à sa créature et la mettant dans l'alternative de choisir entre d'éternels châtiments ou d'éternelles récompenses. O quels étaient alors les sentiments de notre saint ? Comme il s'anéantissait, comme il s'offrait tout à fait à la volonté divine !

C. Il nous apprend par son exemple a avoir horreur du péché. — Qu'aurait-il dit, s'il eût vu ce néant s'insurger contre l'être infini, ce ver de terre se dresser contre la toute-puissance, cette créature privilégiée blasphémer son bienfaiteur et maudire l'auteur de son existence ? Cette seule idée l'eût frappé d'épouvante ; et si le tentateur fût venu lui dire : Commets le péché, un cri se fût échappé de sa poitrine : Plutôt mourir et mourir mille fois !

Il n'est donc point étonnant, mes Frères, que dans cette existence de vingt-deux ans nous ne trouvions pas une souillure. Il n'est pas étonnant que le chanoine Emmerick recevant la confession de Jean avant sa première communion demeura stupéfait à la vue d'une si rare innocence. Berchmans put déclarer lui-même au moment de mourir que parmi les grandes grâces que Dieu lui avait faites, il comptait celle de n'avoir pas commis de propos délibéré un seul péché véniel, du moins depuis son entrée dans la Compagnie de Jésus. O ! certes, j'admire ces dons merveilleux de Dieu, j'admire cette pureté exquise, mais je ne m'en étonne pas...

Retour sur nous-mêmes. — Mais ce qui m'étonne, mes Frères, c'est notre propre conduite. Eh quoi ! le même Dieu qui se manifestait à Berchmans n'est-il pas notre

Dieu? Ne sommes-nous pas, nous aussi, ses créatures, ses serviteurs, ses enfants? Le péché est-il pour nous d'une nature différente? Et pourtant, nous buvons l'iniquité comme l'eau! Nous faisons du péché notre occupation journalière, je dirais presque notre vie! Insensés que nous sommes! Devant nous se dresse l'autorité suprême de Dieu. Elle nous commande, et nous lui répondons : Je ne vous obéirai pas! Devant nous se déploie la sagesse de Dieu; elle nous demande de nous soumettre à ses desseins paternels et d'accepter la répartition des biens et des maux telle que la Providence l'a faite pour notre plus grand avantage, et nous nous écrions : Je ne vous connais pas! A nos oreilles retentit la parole de Dieu. Elle nous présente des mystères. Quoi d'étonnant? Quand nous ne comprenons pas même les plus simples objets du monde matériel... Et à cette voix de Dieu nous sourions avec dédain, et nous disons : Je ne crois pas! Déjà paraît le bras de Dieu armé du glaive de la justice; nous voyons ce bras vengeur levé sur nos têtes; nous voyons l'abîme ouvert sous nos pieds, et nous hurlons dans notre orgueil insensé : Je ne te crains pas!

Je le répète : Insensés que nous sommes! Nous oublions notre place dans la création, et en l'oubliant nous perdons notre âme. Eh quoi! créatures rebelles qui nous révoltons contre Dieu, qui dressons autel contre autel, que prétendons-nous? Qu'avons-nous à faire valoir pour nous insurger ainsi contre la souveraine majesté? Répondez, mes Frères. Est-ce la longueur de votre passé? Mais où étiez-vous il y a mille ans, il y a cent ans, que dis-je? il y a vingt ans, peut être? Est-ce votre force corporelle? Mais déplacez donc d'une ligne les limites de l'océan ou même un de ces rochers qui en garnissent les côtes! Est-ce votre intelligence? Répondez, vous dira le Seigneur, comme autrefois à Job, répondez! Dites-moi où habite la lumière et quel est le lieu des ténèbres! Êtes-vous entré dans la connaissance des trésors de la neige? Avez-vous vu les

trésors de la grêle? Savez-vous par quelle voie la lumière descend du ciel, et comment la chaleur se répand sur la terre? Qui a donné cours aux pluies impétueuses et un passage au bruit éclatant du tonnerre? Du sein de qui la glace est-elle sortie, et qui produit dans l'air la gelée? Comment les eaux se durcissent-elles à l'égal de la pierre, et comment la surface de l'abîme prend-il la solidité du fer? — Ah! vous vous taisez maintenant. Jamais vous ne vous êtes sentis si petits et si faibles.

Eh bien, puisque vous commencez à vous connaître, dites maintenant ce que devient à vos yeux le péché, cette " faiblesse, „ cette " bagatelle, „ cette " nécessité de votre nature. „ Faiblesse! ce superbe mépris des ordres souverains de votre divin maître, cette négligence insouciante en face des devoirs sacrés qu'il vous a imposés dans un dessein de paternelle miséricorde, cet abus obstiné que vous faites de tous ses dons, abus de votre corps, abus de votre âme et de ses facultés, abus de votre vie. Bagatelle! cette monstrueuse ingratitude envers le plus généreux des bienfaiteurs, auquel vous rendez en injures et en mépris les innombrables faveurs dont il vous a comblés. Nécessité de votre nature! cette dégradation de tout votre être, cette profanation de l'image divine, cette violation du sceau divin que le saint baptême a imprimé sur votre front pour l'éternité. Eh quoi! la honte, l'aveuglement, l'esclavage, ce seraient là des nécessités de notre nature? — Mais je m'aperçois, mes Frères, que ce ne sont plus les leçons de Berchmans que je vous transmets ici. En vérité, dès que nous parlons des effets produits dans notre âme par le péché, il nous faut quitter Berchmans, cet innocent jeune homme, et consulter le pécheur lui-même.

II. — Ce que le pécheur nous apprend relativement aux conséquences du péché.

Il est dans la Compagnie de Jésus une pratique salutaire, imposée par saint Ignace à tous ses enfants : la pra-

tique des " Exercices spirituels. „ Deux fois pendant leur carrière religieuse ils consacrent trente jours consécutifs à la méditation des vérités éternelles; et pour entretenir dans leur âme les salutaires impressions qu'ils ont ressenties dans cette méditation, ils répètent chaque année pendant huit jours, dans la solitude et le silence, les plus importantes de ces vérités. Parmi ces méditations il en est une qui, par la manière dont elle est présentée dans le livre de saint Ignace et par la nature même de son objet, laisse d'ordinaire dans l'esprit du retraitant une impression profonde : c'est celle des péchés dont chacun se reconnaît coupable. L'âme, considérant le déplorable état auquel le péché l'avait réduite et l'immense bonté de Dieu qui l'en a retirée, se confond dans les sentiments de la douleur la plus vive et de la reconnaissance la plus sincère. Pour Berchmans cette méditation n'apportait ni émotions ni lumières. Comment, en effet, eût-il pu s'attrister au souvenir de ses fautes, lui dont l'unique souci avait toujours été de plaire en tout à la majesté divine? Comment déplorer ses égarements, quand son pied n'avait jamais dévié de la voie de la vertu?

Il ne connaissait donc ni les *déceptions* qui suivent le péché, — ni l'*aveuglement* qu'il produit, — ni l'*esclavage* auquel il entraîne. Tristes fruits, dont nous avons peut-être, nous, savouré l'amertume.

A. Déceptions qui suivent le péché. — Ah! si je pouvais faire paraître ici au milieu de vous quelques-unes de ces tristes victimes du libertinage ou de l'avarice, comme je les forcerais d'avouer qu'elles n'ont point trouvé dans le péché les jouissances qu'elles en attendaient!

Jeune homme auquel un faux ami a ouvert la carrière du vice, dis-nous ce que tu y as rencontré. Tu ne cherchais que le plaisir, et le plaisir dont tu as joui un instant ne t'a laissé que trouble et amertume. Tu as voulu goûter les fruits de la volupté. Ils étaient si beaux en apparence: mais c'étaient des fruits de Sodome, et, quand tu les as eu

portés à tes lèvres, ils ne t'ont laissé dans la bouche qu'une cendre mauséabonde. Maintenant ton intelligence s'obscurcit, ton corps s'énerve, tes jambes faiblissent sous toi; tu sens un froid étrange parcourir tes membres... Ah! tu n'as pas encore vidé la coupe. Dans quelques années, jeune vieillard, tu traîneras tes pas mal assurés vers une salle d'hôpital et tu demanderas, mais en vain, à la science humaine de réparer l'œuvre du péché.

Jeune fille qui as ouvert ton cœur à une passion coupable, dis-nous donc ton histoire, la lamentable histoire de tes déceptions. Tu ne rêvais que l'amour mondain. Tu avais appris à le connaître dans d'insipides feuilletons, dans d'absurdes romans. C'était l'hôte bienfaisant qui devait remplir le vide de ton cœur. En vain la sagesse d'un père, la sollicitude d'une mère t'exhortaient à la prudence : tu ne voyais dans leurs conseils et dans leurs leçons que les gronderies chagrines d'un âge déjà glacé. L'amour mondain est entré dans ton cœur : mais qu'y a-t-il laissé! Ah! tu rougirais de l'avouer. Eh bien, va dévorer dans la solitude ta honte et tes remords.

Et toi dont les injustices ont réussi à faire un homme riche, toi qui as fais entrer dans tes coffres les deniers des veuves et des orphelins, toi qui spécules sur le salaire de l'ouvrier, comme tu dois jouir en plongeant chaque jour dans des monceaux d'or tes mains insatiables! — Ah! me crie-t-il, non, non, je ne jouis pas. Dès que je suis seul, j'entends des voix éplorées qui me demandent du pain; je vois devant moi des visages pâles et creusés par la misère, visages de jeunes filles qui vont vendre leur honneur, visages de jeunes enfants que j'ai réduits à la mendicité : et de toutes ces bouches sortent des malédictions qui retombent sur moi !

Ils se sont donc trompés, mes Frères, ceux qui ont demandé au péché un plaisir véritable. Ils ont éprouvé le premier effet du péché : la déception.

B. Aveuglement que produit le péché. — Plût à Dieu

qu'une première déception les eût arrêtés au début, dans la voie sur laquelle ils allaient s'engager. Il en est qui ont eu ce bonheur. Ils ont ouvert leurs yeux à la grâce, et cette lumière divine les a éclairés. Ils ont ouvert leur cœur au repentir et Dieu leur a pardonné. Mais combien d'autres, hélas! ont multiplié leurs fautes et aggravé leur misère! Et qu'est-il arrivé? Ils ont ressenti le second effet du péché : l'aveuglement. Oui, la lumière de la grâce une fois disparue, la lumière de la foi n'a pas tardé à s'éteindre et, le dirai-je? la lumière de la raison a pâli à son tour N'avez-vous jamais rencontré, mes Frères, un de ces hommes? Vous l'aviez connu dans votre jeunesse tout brillant de candeur et d'innocence, tout embaumé d'un parfum de suave piété, guidé par la foi sur la route de l'honneur et de la vertu. Et maintenant que vous le revoyez après quelques années de séparation, quelle effrayante métamorphose s'est opérée en lui! Les ténèbres du vice ont envahi cette âme. Les admirables mystères de la religion ne sont plus pour cet infortuné que des contradictions absurdes et des mythes obscurs, ou les inventions de quelques prêtres ambitieux et rusés, des rêveries du fanatisme. Le vice et la vertu! vains noms, dit-il, qui ne couvrent aucune réalité! La morale, un instinct du peuple, changeant avec les mœurs, le temps et les hommes! Dieu... à ce nom il s'arrête encore peut-être aujourd'hui; mais attendez quelques années, et Dieu sera relégué par lui parmi les vieilleries que fait inévitablement disparaître la civilisation moderne... Ou bien, l'infortuné se sera fait un dieu à sa guise, un dieu qui n'est rien, parce qu'il est tout excepté Dieu.

N'est-ce pas déjà là l'aveuglement de la folie? Se croire seul sage, seul éclairé, seul philosophe, contre des milliers de saints, de savants, de héros! Non, ce n'est plus seulement la foi, c'est la raison qui s'éclipse avec elle. Et n'en eussé-je pour preuve que la conduite de ces prétendus philosophes qui vont traîner leur robe doctorale dans la

fange de toutes les ignominies et choisissent pour débiter leurs pompeuses maximes les tréteaux d'un théâtre et les bancs d'une taverne, je ne pourrais croire au triomphe de la raison qui choisit de tels temples et de tels auditoires. Mais si vous voulez une preuve plus complète, interrogez ces héroïques religieux qui recueillent, pour se dévouer à leur service, des hommes devenus par la perte de leur raison plus misérables que les animaux eux-mêmes, et ils vous diront que la débauche, l'ambition, le remords, le vice, le péché, enfin, sont le chemin le plus ordinaire de la démence.

C. Esclavage auquel entraîne le péché. — Mais je veux bien reconnaître que le pécheur ne descend pas toujours, ostensiblement du moins, à ce degré d'avilissement. Échappera-t-il à un abaissement moral plus secret, mais non moins dégradant, qui est l'esclavage ? Non, mes Frères ; je l'affirme hautement. Et j'affirme même que le pécheur subit le plus complet de tous les esclavages. Oh ! je sais bien que son orgueil se révolte à ce mot. A l'entendre, il n'admet que la liberté et l'indépendance. Mais que ces bruyantes prétentions sont loin de la réalité ! Comment appeler indépendant et libre celui qui ne fait pas ce que sa raison déclare juste et équitable, ce que sa volonté rechercherait comme bon et honnête, si la passion ne la dominait en maîtresse implacable ?

N'est-il pas esclave, esclave de l'orgueil, cet ambitieux sans talent qui s'en va mendier partout les distinctions et les honneurs, qui rampe aux pieds du pouvoir, prêt à toutes les bassesses, pourvu qu'il obtienne la place qu'il envie à de plus dignes, le titre qu'il convoite sans l'avoir mérité ?

N'est-il pas esclave, esclave du respect humain, ce chrétien poltron et lâche qui n'ose en public marquer son front du signe de la rédemption et accepte des viandes défendues par l'Église ou applaudit à des propos obscènes, parce qu'un jeune libertin l'observe et le menace, s'il

remplit son devoir, d'un sourire moqueur ou d'une niaise plaisanterie ?

N'est-il pas esclave, esclave de la colère, cet homme au caractère irascible qui pour un mot, un geste, un regard, s'enflamme et se répand en amers reproches, en violentes invectives ? Heureux s'il ne réclame pas du sang pour laver une injure imaginaire et réparer un honneur que lui seul a voulu mettre en cause.

N'est-il pas esclave, enfin, esclave de la plus vile des passions, de l'intempérance, celui qui n'a d'autre idéal qu'un long festin commencé dans les désirs et les combinaisons d'une gastronomie raffinée, poursuivi dans les jouissances grossières de la gloutonnerie et terminé dans les rêves épais de la volupté et de l'ivresse ?

O âme de l'homme, rayon de la divinité, intelligence sublime, noble volonté, si fière et si libre, que deviens-tu chez ces malheureux pécheurs ? Tu deviens esclave, trois fois esclave. Et celui qui rive les chaînes de cet esclavage, celui dont le sceptre de fer courbe ainsi sous un joug dégradant des millions de créatures humaines faites pour le ciel, ô honte ! c'est le démon, le démon qui gouverne tout ce qui ne se donne pas au Christ, le démon qui règne sur les enfants du siècle, en attendant qu'il triomphe d'eux pour toujours, en attachant à son char de feu dans les enfers ceux qui sur la terre se seront constitués ses vassaux !

Péroraison. — Paraissez donc, ô Berchmans, la tête couronnée d'une gloire si pure, touchant à peine la terre du pied et portant vers les cieux votre front noble et serein. Pendant que le péché remplit l'âme de ses adeptes de cruelles déceptions, pendant qu'il leur couvre les yeux du bandeau de l'aveuglement, pendant qu'il les tient enchaînés dans un vil esclavage, chantez la grandeur et la majesté de Dieu, célébrez sa bonté à l'égard de l'homme fidèle. Offrez-lui les hommages de votre âme bienheureuse, de cette âme qui fut un jour tirée du néant, il est vrai,

mais à laquelle vous avez conservé sa dignité d'image et de ressemblance de Dieu. Nous nous joignons à vous. Nous protestons avec vous à la face de ces autels que nous voulons désormais respecter les lois du souverain maître et avoir le péché en horreur. Par votre puissant secours, nous espérons échapper à jamais à ses atteintes ou du moins briser bientôt les chaînes dont le monstre avait déjà réussi à nous entourer.

5e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LE MONDE.

Averte oculos meos ne videant vanitatem.

(Ps. CXVIII, 37.)

Exorde. — Quand je vous ai montré, mes Frères, notre admirable Jean Berchmans tout absorbé par la grande pensée du salut, consacrant à cette œuvre unique toutes les forces de son être, tous les instants de sa vie, je ne me suis attaché qu'à un seul point : ce qui le préoccupait, ce qu'il poursuivait. Mais n'y avait-il donc rien qui eût pu le détourner de ce dessein ? N'y avait-il pas tout près de lui des séductions qu'il fallait repousser, des obstacles qu'il fallait surmonter, des embûches et des pièges qu'il fallait éviter ? Ne nous y trompons pas, mes Frères : autour de Berchmans, comme encore maintenant autour de nous, tourbillonnait le monde. Oui, le monde faisait briller aux yeux du jeune Berchmans les mêmes appâts qu'il étale à nos regards, et Berchmans avait besoin de dire au Seigneur tout comme nous : *Averte oculos meos ne videant vanitatem.* Ce qui fait la gloire de ce saint jeune homme, c'est que, sans se laisser, je ne dirai pas séduire, mais même arrêter un seul instant par le spectacle de la vanité

mondaine, il s'est tourné et dirigé constamment vers les seuls objets véritablement dignes de son estime, c'est-à-dire vers les biens éternels.

Mais ici il me semble entendre les partisans du monde plaindre le sort de Berchmans. " Pauvre enfant, disent-ils, qui a cru devoir quitter le monde sans en connaître les douceurs ! „ J'entends aussi des chrétiens qui disent avec un certain étonnement : " Pourquoi cette vertu sauvage? Ne peut-on faire son salut sans fuir au désert? „ Eh bien, c'est aux uns et aux autres que je m'adresserai aujourd'hui. J'entreprends de prouver que Berchmans a mieux connu le monde que les partisans du monde les plus chaleureux; — et que Berchmans, en fuyant le monde, flétrit et condamne les prétendus chrétiens qui donnent au monde leur temps et leurs hommages. En d'autres mots, que Berchmans, tant *au point de vue de la raison* qu'*au point de vue de la foi*, a porté sur le monde le jugement le plus vrai et le plus sage.

I. — La raison confirme le jugement que Berchmans portait sur le monde.

Vous me dites, vous mondains : " Berchmans n'a point connu le monde; le jugement qui le lui a fait éviter, n'a donc aucune valeur. „ Et moi, je vous réponds : Il connaissait parfaitement le monde, et c'est pour cela qu'il l'a méprisé.

A. Il juge le monde par la nature des choses. — Il y a, mes Frères, deux manières de connaître : l'une tirée de la nature, l'autre fournie par l'expérience. La première est plus parfaite que la seconde, plus relevée et plus sûre. Plus relevée, parce qu'elle voit les choses d'en haut et sans subir leur influence, qui peut être bien pernicieuse. Supposez le cas d'une maladie pestilentielle que vous voudriez apprendre à connaître... Plus parfaite, parce qu'elle n'est pas sujette à l'illusion. Une connaissance qui ne repose que sur une expérience sensible, que de fois ne

trompe-t-elle pas ? Et même quand elle ne trompe pas entièrement, combien elle est incomplète et défectueuse !... Plus sûre enfin, parce que, fondée sur des principes incontestables, elle n'expose pas celui qui la possède à de cruelles déceptions et à de tristes mécomptes...

Eh bien, je vous l'affirme, Berchmans connaît le monde dans sa nature intime... Vous prétendez le connaître aussi, parce que vous le connaissez par expérience... Venez donc : écoutez le jugement de Berchmans sur le monde. Ce jugement nous le comparerons au vôtre, et nous verrons si votre expérience personnelle ne viendra pas confirmer, bien tristement, hélas ! la connaissance que possédait de ce qui fait le monde cet enfant de quinze ans.

Paraissez donc devant nous, bienheureux jeune homme, et répondez à cette question : Qu'est-ce que le monde ?

" Le monde, nous dit-il, est le royaume de Satan : il ne peut donc être que *vanité, fourberie, ingratitude, inconstance.* Que le monde soit le royaume de Satan, je le sais parce que Jésus-Christ, qui est Dieu et qui ne trompe pas, a dit que Satan est le prince de ce monde. „ Voilà, hommes mondains, le jugement de Berchmans. Il juge le monde d'après sa nature, qui est d'être le royaume de Satan : et comme il connaît par les oracles de la sainte Écriture quelle est la nature de Satan, il sait d'avance, sans avoir besoin de la moindre expérience personnelle, que le monde tant vanté par ses partisans, ne peut être que vanité, fourberie, ingratitude et inconstance. Voilà son irrévocable jugement sur le monde.

B. Son jugement est confirmé par l'expérience. — A votre tour maintenant de prononcer sur ces quatre affirmations de Berchmans, vous qui vous êtes déclarés les champions du monde. Dites, est-il vrai, oui ou non, que le monde est vanité ?

a) Le monde n'est que vanité. — Mais pour apprécier la vérité de cette première affirmation je n'ai pas besoin de vos suffrages. Vous n'avez ni la puissance ni la sagesse

ni les trésors ni par conséquent les plaisirs dont a joui Salomon; et j'entends Salomon s'écrier : " J'ai goûté du monde autant qu'un homme peut le faire, et je déclare que dans le monde tout est vanité. *Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, et omnia vanitas* (Eccle. XII, 8). J'ai amassé des richesses. Pour qui? Pour un héritier; et je ne sais s'il sera sage ou insensé. *Vanitas vanitatum!* Je me suis plongé dans les délices de la vie, et mon cœur est demeuré vide et dégoûté. *Vanitas vanitatum!* J'ai cherché la science, et je n'ai réussi qu'à m'affliger l'esprit. *Vanitas vanitatum!* "

O si vous êtes sincères, c'est le même cri qui doit s'échapper de votre bouche. Vanité que l'argent! Vanité que le plaisir! Vanité que la gloire! Bien fou qui ne travaille que pour elle. Demandez à ces nombreux jeunes gens qui naguère (1865) sont allés demander la gloire aux rives lointaines du Mexique... Le Mexique leur souriait, le Mexique leur tendait les bras... Ils sont partis, et ils n'ont trouvé que la mort. Ils cherchaient des lauriers, et ils n'ont cueilli qu'une triste couronne de funèbres immortelles. Les honneurs suprêmes qui ont été rendus à leur mémoire leur sont venus de l'Église catholique, qui a relevé la cérémonie de leurs funérailles par le ministère d'un de ses évêques; oui, de cette Église catholique dont ils avaient peut-être rougi de leur vivant... Le monde n'est que vanité: Berchmans, vous avez bien dit. Et vous avez ajouté : Le monde n'est que fourberie.

b) Le monde n'est que fourberie. — Comme cette seconde affirmation aura résonné désagréablement à vos oreilles, ô mondains! Quoi! direz-vous sans doute, ce séjour de la loyauté, de l'honneur, de la franchise! N'abusons point des termes, mes Frères; permettez-moi d'examiner devant vous ce que recouvrent ces pompeuses expressions.

Vous parlez de loyauté : mais justifiez d'abord ces changements continuels de figure et de langage qui sont le propre des gens du monde... Justifiez d'abord ces calom-

nies savantes au moyen desquelles les gens du monde savent miner les réputations les mieux établies... Justifiez d'abord ces nombreuses banqueroutes dont la combinaison adroite enrichit celui qui les subit, tandis qu'elle ruine les créanciers... Justifiez ces procès interminables dont profitent tous ceux qui y jouent quelque rôle, hormis toutefois celui que l'arrêt de la justice déclare vainqueur... Venez ensuite nous parler, à nous chrétiens qui avons des yeux, de la loyauté qui règne dans le monde.

A vous entendre, le monde peut se targuer de sa franchise. Mais que sont donc ces basses flatteries prodiguées aux hommes puissants et aux heureux du jour, et auxquelles succèdent, dès que ceux-ci ont le dos tourné, les plus amers sarcasmes ? Et voilà ce qui abonde dans les rangs inférieurs de la société mondaine. Voulez-vous que je parle des classes supérieures ? Que sont là ces offres de service, ces protestations de dévouement, ces promesses qu'on appelle dans le monde eau bénite de cour et qui ne servent qu'à voiler le refus le plus glacial?

Il y a encore l'honneur du monde! Mais qu'est-ce donc que cet honneur du monde? Qu'est-ce que l'honneur d'un négociant sans conscience, d'une femme sans retenue, d'un jeune homme sans pudeur?

Arrachons donc au monde ce masque d'honneur dont il se couvre, ou plutôt laissons-lui l'honneur qui lui revient, celui de la fourberie la plus insigne.

c) Inconstance et ingratitude. — Laissons-lui aussi son inconstance et son ingratitude.

Rappelez-vous ce que vos lectures vous ont appris de l'inconstance de la faveur populaire. Rappelez-vous Miltiade et Thémistocle, Aristide et Alcibiade, Épaminondas et Pélopidas, Camille et Scipion; et, plus près de nous, les Jacques Van Artevelde et les Christophe Colomb.

O si nous pouvions rassembler ici tous ceux qui ont éprouvé à leurs dépens cette inconstance du monde, tous ceux qui ont été victimes de son ingratitude !

O s'il nous était donné d'interroger ici tous ceux que le monde a déçus, tous ceux que des peuples ou des souverains ingrats ont payés d'ingratitude après avoir profité de leurs services, tous ceux que la fortune a renversés après en avoir fait les idoles du jour, quelle immense clameur retentirait sous les voûtes de ce temple, clameur où se mêleraient les gémissements et les malédictions!

Et cette clameur, mes Frères, équivaudrait pour notre bienheureux jeune homme aux acclamations d'un triomphe, car elle signifierait qu'il ne s'est pas trompé en appelant le monde le royaume de la vanité, de la fourberie, de l'inconstance et de l'ingratitude. — La comparaison que nous venons de faire, donne à réfléchir; et si, malgré l'expérience des siècles et votre propre expérience, vous vous vantez encore d'appartenir au monde, du moins ne blâmez pas celui qui, connaissant le monde mieux que vous, a eu la sagesse de s'y soustraire. — Tel est le jugement, mes Frères, que la raison et le bon sens dictaient à Berchmans concernant le monde: écoutons maintenant quel est le jugement de la foi concernant le même objet.

II. — La foi confirme le jugement que Berchmans portait sur le monde.

Væ mundo a scandalis! (Matth. XVIII, 7.) Tel est l'oracle de la vérité infaillible. *Qui amat periculum, in illo peribit* (Eccli. III, 27) : c'est un principe incontestable posé par l'Écriture. *Nolite conformari huic seculo* (Rom. XII, 2) : c'est la conséquence pratique que l'Apôtre déduit des deux vérités précédentes. Ah! je le sais bien : tout autre est le jugement d'une foule de chrétiens. Ils n'ignorent pas qu'il y a d'un côté le royaume de Satan, où règnent l'impiété, la corruption et le libertinage, et qu'il y a de l'autre côté le royaume de Jésus-Christ, où tout est foi, prière, chasteté, charité, où tout est vertu, en un mot : mais ils prétendent avoir découvert entre les deux une sorte de terrain neutre, où l'on peut suivre les maximes de Satan sans mériter les

anathèmes de Jésus-Christ, bien plus, où tout en servant Bélial on mérite les récompenses promises par le Christ. En vain celui-ci fait retentir cet avertissement solennel : " Vous ne pouvez servir deux maîtres, *Nemo potest duobus dominis servire* (Matth. VI, 24), „ ils aiment à se persuader qu'ils évitent ce double service déclaré impossible, en donnant le temps au monde et réservant à Jésus-Christ l'éternité ! Et quand on leur montre que cette conception de l'emploi de l'existence n'est rien moins qu'une abominable insulte à l'adresse de la divinité, ils déclarent qu'ils ne veulent cependant pas sacrifier les jouissances du monde. Se gêner pour Dieu, n'est pas leur affaire : le monde avant tout. Au monde leur temps, au monde leurs préoccupations : Dieu devra se contenter de ce qui reste.

Dites à cette mère de famille que les assemblées mondaines où elle conduit sa fille seront bientôt l'écueil de la vertu de celle-ci, elle paraît ne pas comprendre vos paroles. Ne faut-il pas que l'on se produise? Faut-il qu'une jeune fille s'ensevelise toute vivante dans la solitude? Et qu'arrive-t-il? L'esprit de la jeune personne se dissipe et sa piété s'affaiblit ; bientôt une passion que la vertu redoute, que la raison désavoue, prend racine dans ce jeune cœur. Heureuses la mère et la fille, si une alliance déplacée est la seule punition de leur imprudence.

Dites à ces parents qu'une éducation qui n'est pas religieuse est condamnée par l'expérience aussi bien que par l'Église, parce qu'elle amène par une conséquence inévitable le malheur des enfants et des parents et qu'ainsi ils se rendent coupables devant Dieu, lorsqu'ils envoient leurs enfants dans des écoles où la science seule prétend dominer : " Comment ! répondent-ils, ne devons-nous pas préparer l'avenir de notre famille? „ L'avenir, dites-vous. Ah ! quel avenir vous préparez ! Pour vous un avenir de déceptions et de remords, et pour vos malheureux enfants un avenir de libertinage et d'impiété. Vous parlez d'avenir, et vous oubliez l'éternité.

Dites à ce jeune homme que ces lectures qu'il se permet, ces compagnons qu'il recherche, ces plaisirs de la table auxquels il se livre, le conduisent à un abîme. Il n'y voit pas de danger, répond-il. Eh bien, venez le voir dans dix ans : vous le trouverez rongé par la débauche, à charge à lui-même et aux autres, abandonné des siens et de tous ces faux amis qui l'auront aidé à dissiper en peu de temps tout son avoir.

Dites à ce chrétien jusqu'ici sincère dans ses convictions, qu'il ne peut sans un danger dont il est responsable fréquenter des hommes impies ni lire des journaux animés de l'esprit du siècle, et qu'il travaille au malheur de ses compatriotes en prêtant son appui aux prétendus apôtres de la liberté et du progrès : il vous regarde avec une sorte d'étonnement. Il se croit à l'abri de toute influence irréligieuse et il ne voit pas, dit-il, en quoi la liberté des opinions politiques peut être contraire au respect et à la vénération que l'on doit à la religion. Il continue donc à lire... Petit à petit ses idées se troublent, sa foi s'affaiblit, il omet les unes après les autres ses pratiques de piété et finit par se trouver engagé corps et âme sous les drapeaux des ennemis de Dieu et de l'Église.

Que l'on vienne après cela nous dire qu'il n'y a pas de dangers dans le monde! Non, non! la foi nous enseigne que le monde est plein de dangers, plein de scandales. *Væ mundo a scandalis.* Nous venons de le constater : le monde est plein de dangers pour la foi, de dangers pour la pureté, de dangers pour la piété, de dangers même pour l'honneur. Et l'on oserait traiter d'insensé l'heureux enfant qui, par un instinct vraiment divin, sans avoir exposé au funeste contact du monde la fleur de son innocence, est allé la confier pure et fraîche à la sauvegarde du cloître!

Et l'on verrait des chrétiens auxquels la triste expérience de fréquents naufrages n'a fait que trop connaître les écueils dont la mer du monde est semée, vouloir qu'il fût allé briser sa barque contre les récifs où ils sont venus

échouer! Non, non! Loin que nous ayons le droit de condamner Berchmans, c'est Berchmans qui nous condamne au nom de la foi comme il nous a condamnés au nom de la raison. Lui, doué du plus heureux tempérament, lui, qui par une grâce insigne de Dieu, ne sentit jamais les révoltes de la chair, il fuit le monde, il marche les yeux baissés, il prie longuement, il jeûne autant que la prudence le lui permet, il châtie rudement son corps : et nous, qui portons en nous un cœur de feu, nous courons en attiser les flammes au souffle des plaisirs mondains! Lui, dont la foi si vive voyait en quelque sorte les mystères de la religion à découvert, il nourrissait cette foi par de longs entretiens avec Dieu, et jamais il n'eût voulu toucher un écrit renfermant des attaques contre sa foi : et nous, si peu affermis dans nos croyances, nous voulons tout voir, tout lire, tout entendre.

Péroraison. — Elle est donc grande, mes Frères, l'inconséquence dont nous nous rendons coupables aux yeux de Dieu dans nos jugements et dans notre conduite. L'expérience nous apprend que le monde n'est que vanité, fourberie, inconstance et ingratitude, et nous nous attachons à lui! L'expérience nous apprend en outre que le monde menace notre âme d'une perte irréparable, et nous courons offrir notre âme aux séductions du monde! Puisse l'exemple de Berchmans avoir produit sur nous une impression salutaire! Puisse-t-il nous faire rougir des chaînes que nous portons volontairement! Puisse-t-il nous faire trembler à la pensée des dangers qui nous environnent par notre faute!

Que le monde ne nous détourne plus désormais du service de Dieu! La raison nous fait *mépriser* le monde, et la foi nous le fait *craindre :* nourrissons ce *mépris* et cette *crainte.* Appliquons-nous à goûter les douceurs du service de Dieu : et bientôt, comme notre bienheureux patron et modèle, nous pourrons nous écrier : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium ; laqueus contritus est*

et nos liberati sumus (Ps. CXXIII, 7). Mon âme était engagée dans les pièges du monde comme l'oiseau dans les filets du chasseur; mais, par la grâce de Dieu, les filets se sont brisés et mon âme a été délivrée!

6e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LA MORT.

Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. (Num. XXIII, 10.)

Exorde. — Il est, mes Frères, dans l'histoire de tous les hommes une circonstance critique et solennelle, dont dépend souvent le jugement que la postérité portera sur leur mémoire, qui seule suffit à flétrir les lauriers, mais qui parfois aussi couronne de splendeur un nom ignoré et lui assure les hommages des siècles... Cette circonstance, vous l'avez nommée : c'est la mort. Mais, chose étrange, ce mot qui, lorsqu'on parle des grands hommes, n'éveille que des idées de gloire, produit un effet bien différent, lorsque nous le mentionnons au cours de nos conversations journalières et en parlant de ceux qui nous entourent de plus près. Ce mot rappelle alors des douleurs amères, des inquiétudes cruelles, d'épouvantables terreurs... Qu'y a-t-il donc dans ce mot magique? Quel mystère cache-t-il? Qu'y a-t-il au fond de notre conscience que ce mot trouble et agite?

Réfléchissons-y ensemble aujourd'hui, mes Frères. Ce jeune homme dont nous célébrons le triomphe, nous a donné déjà de bien grandes leçons : je vais en votre nom lui demander ce qu'il faut penser de la mort. Il me semble l'entendre vous dire : O mes concitoyens, vous vous trompez au sujet de la mort; et si vous le voulez, je vous

montrerai la cause de votre erreur. Eh bien, oui, saint jeune homme, nous voici prêts à recevoir vos leçons. Montrez-nous *notre erreur,* — et dévoilez-nous *la cause* qui la produit. Puisse cette double leçon nous éclairer et nous diriger!

I. — Notre erreur au sujet de la mort.

A. Qu'est-ce que la mort a vos yeux, mes Frères? A cette question, il en est qui frémissent, n'est-il pas vrai? Remettez-vous... Osez penser à la mort. La question que je pose, n'avancera pas votre heure dernière : du moins ce n'est pas mon intention... J'interroge donc ceux qui sont calmes. Et voici quelques-unes des réponses que j'obtiens.

Je vis. Je sens l'air qui vivifie ma poitrine... J'ai des membres vigoureux... La mort, c'est un ver féroce que je porte dans mon sein, et qui tout à coup me pique dans la moelle de mon corps : et puis ce corps se dessèche comme l'arbre dont la sève s'est échappée. Voilà ce que c'est que la mort.

Je travaille. Depuis des années je m'occupe à me faire une fortune. Je vois grossir mon avoir. La mort, comme un héritier avide, épie le moment où le sommeil s'empare de moi et me ravit en un instant le fruit de mes labeurs. Un voleur, voilà ce qu'est la mort.

Je jouis. J'ai des trésors : il n'est rien que je doive refuser à mes désirs. Je jouis de la considération publique : partout mon nom est prononcé avec éloge. On s'incline partout sur mon passage. Et mes fêtes! Rien n'égale leur éclat. Mais la mort me guette. Je la vois semblable à un spectre hideux. Sa main tient un sceptre de fer. Tout à l'heure elle frappera, et tout l'échafaudage de ma félicité se sera écroulé. Voilà la mort.

J'aime. Je suis entouré de mes parents, de mes amis; j'ai une épouse et des enfants qui me rendent heureux. La mort, c'est un assassin qui se glisse dans l'ombre, un poignard à la main. La voici, elle frappe, mon tour est venu. Adieu parents, adieu amis, adieu famille adorée. Je

meurs. — Comprenez-vous maintenant, me dit l'homme du monde, pourquoi je déteste la mort, pourquoi je l'ai en horreur, pourquoi je la maudis? Car je ne puis me faire illusion : je mourrai! J'ai beau vouloir chasser cette idée importune; elle revient toujours. J'en ai vu mourir tant d'autres; et puis je sens en moi le germe de la mort...

Je vous comprends, mon frère. Vous voyez dans la mort la perte de tout ce que vous possédez; la mort vous séparera de tout ce qui vous est cher, et voilà pourquoi vous la redoutez.

B. Comment voudriez-vous que soit votre mort? — Mais afin de compléter en quelque sorte cette appréciation au sujet de la mort, permettez-moi encore une question. Je suppose que l'arbitre de la vie, par pitié pour vos terreurs, vous dise : Mon enfant, vous mourrez : l'arrêt est irrévocable; mais, comme je veux vous adoucir cette loi imposée à tous les hommes, je vous laisse le choix des circonstances de votre mort. — Dites, mes Frères, quelles circonstances choisissez-vous?

Il me semble que j'entends aussitôt quelques hommes décidés, avides de gloire, qui s'écrient : Nous choisissons la mort sur le champ de bataille, la mort en succombant pour la patrie! Mais leur voix ne rencontre guère d'écho. Vous à qui je m'adresse, vous hésitez presque tous, je le vois. Bien des circonstances, bien des modes de mort se présentent à votre esprit et à votre souvenir; mais vous ne savez auquel vous arrêter, et vous n'osez choisir.

Je me ferai donc votre interprète. Je vous tracerai un tableau de votre mort comme vous la voudriez sans doute. D'abord, la mort viendrait tard, bien tard, après une longue et heureuse vieillesse. Elle viendrait sans souffrances, sans maladie, amenée par un affaiblissement successif de vos forces, de manière cependant que vous ne la sentiez pas venir. Elle viendrait pendant qu'une nombreuse famille vous entourerait de ses soins les plus empressés, pendant que des amis nombreux s'infor-

meraient de votre état et viendraient serrer avec tendresse votre main défaillante. Elle viendrait après que vous auriez rendu à vos compatriotes de longs et précieux services, et autour de votre couche vous entendriez le murmure lointain des voix de la renommée : Quel grand homme ! Espérons que la Providence nous le conservera longtemps encore pour le bien de la patrie. Mais enfin, s'il doit mourir, il a du moins cette immense consolation d'avoir fourni une longue et glorieuse carrière. Voilà ce qu'on dirait ; et puis, sans douleur, sans agonie, vous vous éteindriez. Les pleurs de vos amis et de vos proches honoreraient votre tombe sans avoir attristé vos derniers moments.

Eh bien, mes Frères, laissez-moi vous le dire : En choisissant toutes ces circonstances et d'autres qu'il vous conviendra d'y ajouter, pour rendre votre mort, sinon heureuse, du moins plus acceptable, vous vous trompez, comme vous vous êtes trompés dans l'appréciation que vous avez faite de la mort en général. Vous allez en être convaincus par le spectacle de la mort de Berchmans.

C. Mort de Jean Berchmans. — Entrez avec moi dans cette salle de l'infirmerie du Collège Romain. Là, sur une humble couche gît un jeune homme de vingt-deux ans. Il n'est pas originaire de cette ville de Rome : il y est venu poursuivre la carrière de ses études. Dieu lui avait départi un beau talent et une intelligence rare. Ses traits que huit jours de fièvre ont amaigris, portent encore les traces d'une beauté peu commune. Le voici loin de son pays, n'ayant auprès de lui ni son père ni sa mère pour lui prodiguer leurs soins. Ils sont morts tous les deux. Il a trois frères, une sœur : mais il ignore probablement où ils sont. Pour lui, il va mourir.

Pauvre jeune homme! soupirez-vous peut-être, mes Frères, pauvre jeune homme, que nous vous plaignons ! Et il est naturel que vous parliez ainsi, car vous ne voyez dans la mort qu'un ver rongeur, un voleur, un spectre et

un bourreau. Ce ver ronge une fleur à peine éclose. Ce voleur... ce bourreau... ce spectre... Vous voulez une mort tardive, une mort qu'on ne voie pas venir, une mort au sein de la célébrité et des honneurs. Et voici Berchmans qui meurt inconnu au monde. Oui, dites-vous, pauvre jeune homme !

Et cependant vous vous trompez. Ne voyez-vous donc pas le paisible sourire qui illumine les traits du mourant? N'entendez-vous pas les aspirations brûlantes qu'il adresse au ciel? Déjà il a reçu le saint viatique et l'extrême-onction, et quelques-uns de ses frères en religion sont près de lui. D'autres en grand nombre attendent à distance que les supérieurs leur permettent d'approcher. A tous il fait les adieux les plus affectueux. Le médecin se présente. Monsieur le docteur, lui dit le malade en souriant, nous partons. — Et pour où? — Pour le ciel. — Vous souviendrez-vous de moi quand vous serez au ciel? — Oui, je vous le promets.

Nicolas Radkaï se tient près du lit. Frère, lui dit Jean, ceci est notre dernier entretien. Je t'ai aimé sur la terre; je t'aimerai encore quand je serai au ciel. — Mourras-tu demain, frère? — Oui, demain, dans la matinée. — Assisterai-je à ta mort? — Fais en sorte d'être présent.

Le P. Alegambe croyant que le moment suprême était venu, dit au saint jeune homme : Allons ! c'est maintenant qu'il vous faut protester de votre amour pour Jésus et pour la sainte Vierge. Vous les avez aimés pendant la vie; vous les aimerez à la mort. — Berchmans réprend : J'ai tâché pendant ma vie d'aimer la sainte Vierge; elle certes m'aimera à l'heure de ma mort. — Alegambe répond : Et vous aimerez Jésus et Marie pendant toute l'éternité. — Ainsi j'espère. — Jean, si vous aviez mille cœurs, ne les emploieriez-vous pas à aimer Marie? — Oui, si j'avais mille cœurs, je ne les aurais que pour aimer Marie!

Quel dialogue, mes Frères, et quel cantique d'amour!

Et maintenant voyez le moribond. Il tient en main le

livre de ses règles, les règles de la Compagnie de Jésus. Sur ce livre est déposé un crucifix, image de Jésus mourant. Un chapelet s'enroule autour de ces deux objets. Et ce faisceau sacré, Berchmans le presse sur sa poitrine. *Hæc tria mihi carissima,* dit-il; *cum his libenter moriar.* Enfin, quand l'heure suprême est venue, deux mots se placent brûlants sur les lèvres du saint jeune homme : Jésus! Marie!... C'en est fait; son âme a pris possession de l'éternité bienheureuse.

Eh bien, mes Frères, dites-vous encore que vous le plaignez? Regardez-vous encore du même œil la dernière heure de la vie humaine et la mort qui la termine? N'êtes-vous pas confondus en voyant ce calme, cette sérénité? Je vous l'avais bien dit : Vous vous trompiez. Car il n'y a pas de milieu : ou bien ce jeune homme est victime de la plus triste illusion, ou c'est vous qui êtes dans l'erreur. Or, il n'est personne parmi vous qui, la main sur la conscience, ne désire une mort aussi douce que celle de Berchmans. C'est donc vous qui êtes dans l'illusion par votre manière d'envisager la mort. — Venez donc, mes Frères, recevoir dans toute sa plénitude la leçon que Berchmans mourant nous donne. Qu'il nous apprenne *la cause de nos erreurs.* Ce sera, si vous le voulez, le remède à nos craintes.

II. — Cause de notre erreur au sujet de la mort.

Pourquoi cette crainte de la mort dans le cœur des hommes les plus intrépides en apparence, tandis qu'un enfant l'envisage le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux? Puisque la mort est un passage, la cause de cette différence doit être cherchée dans deux appréciations opposées du terme où il faut aboutir et du terme qu'il faut quitter. Faisons donc approcher pour quelques instants du lit où expire un enfant d'Ignace quelques-uns de ces hommes pour lesquels la mort a d'inénarrables terreurs : et de ce parallèle concluons à la cause de leur aveuglement.

Approchez, vous envers qui la fortune a été prodigue de ses dons ou qui encore poursuivez les dons de la fortune. Dites-nous les préoccupations de vos journées et les soucis qui vous assiègent pendant d'interminables veilles. Que cherchez-vous ici-bas ? vous demande Berchmans mourant. — Des trésors, dites-vous, des richesses. — Et puis ? — Vous vous taisez. Berchmans vous regarde en souriant : Ah ! dit-il, j'ai été riche aussi un jour ; à dix-huit ans, j'avais vingt-cinq florins, et je les ai donnés pour faire célébrer des messes en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, je ne possédai plus jamais rien. Je meurs ; mais quand vous mourrez, aurez-vous davantage ?

Approchez, valeureux guerriers, courtisans, magistrats, artistes ; vous tous qui ne rêvez que la gloire. Qu'est-ce que la vie est à vos yeux ? vous demande Berchmans. — La vie, répondez-vous, c'est une arène où le talent vainqueur se couvre de palmes et de couronnes. Ces palmes, nous cherchons à les cueillir ; ces couronnes, nous brûlons d'en ceindre nos fronts. L'univers a les yeux sur nous, et notre bonheur est de savourer les applaudissements qu'il nous envoie. — Et Berchmans vous répond : Mes Frères, la sainte Écriture dit que l'oreille de l'homme ne se remplit pas d'un vain son. Je meurs ignoré du monde et je n'ai rien fait pour la gloire terrestre. Pourtant, dans deux siècles, qui sait quel nom retentira plus haut, même sur la terre, le vôtre ou le mien !

Et vous, tristes esclaves de la volupté, faut-il que je vous amène auprès de cette couche où expire le chaste Berchmans ? Faut-il donner à cet auditoire le spectacle d'un hideux parallèle ? Oui, approchez. Que l'on compare vos yeux éteints... vos fronts sillonnés de rides... Ah ! si la charité ne brûlait pas dans le cœur de ce saint mourant, il détournerait ses regards avec dégoût. Malheureux, vous dit-il, comme vous vous trompez ! Vous prétendez ne cueillir que des roses, et de cruelles épines vous ensanglantent les mains. Lorsque vous serez au terme de votre carrière,

quels fruits, quelles œuvres aurez-vous à présenter au juge suprême ? Dites, que lui présenterez-vous ? Sera-ce ces fruits de Sodome ? Vous avez peur de la mort : je le crois facilement !

Cependant, mes Frères, il me semble apercevoir auprès du lit de Berchmans un homme à l'aspect stoïque, au regard glacial. Il contemple d'un air dédaigneux cette scène sublime de la mort d'un saint. Il a jeté un coup d'œil indifférent sur le crucifix qui est entre les mains du moribond, et à la vue du costume religieux des assistants, un sourire de pitié passe sur ses lèvres. Il murmure à mi-voix : " Je ne crois pas. „ Berchmans a entendu cette parole, et fixant sur le prétendu incrédule son œil pénétrant, il lui dit ces seuls mots : " L'éternité, tu y crois, mais tu en as peur. „ Et ces mots sont allés jusqu'au fond de l'âme de cet homme. Il lutte en vain contre lui-même. Il voudrait se persuader qu'il est indifférent ; seulement la voix accusatrice est toujours là, qui lui répète : L'éternité, tu y crois, mais tu en as peur.

Avouez-le, mes Frères : si vous avez peur de la mort. c'est que vous considérez cette vie comme le seul et unique but de votre existence ; c'est que vous attachez votre cœur à toutes ces vanités qui vous entourent : richesses, honneurs, plaisirs ; c'est que vous oubliez le terme fatal où toute vie humaine vient aboutir : l'éternité !

Le mot d' " éternité „ que je viens de prononcer, explique donc votre erreur au sujet de la mort. Ou bien, vous n'avez considéré votre dernière heure que comme le terme de la vie, et vous n'avez vu dans la mort qu'un ravisseur cruel prêt à vous enlever tout ce qui vous est cher. Vous avez eu peur... Ou bien, et malgré vous peut-être, votre regard plonge plus avant : au delà de votre tombe vous voyez s'ouvrir des horizons immenses mais inconnus, et leur immensité même remplit votre âme de nouvelles terreurs. Là vous voyez un juge irrité qui vous demandera compte de votre vie... Là vous apercevez

comme une mer de feu, et vous entendez des cris de désespoir qui en sortent... Quoi que vous fassiez, ces images lugubres vous poursuivent et vous agitent...

Vous ne considérez pas que la mort peut être le commencement d'une vie nouvelle et la porte d'un bonheur sans fin. Notre saint jeune homme avait toujours envisagé ainsi la mort, et voilà pourquoi il ne voit maintenant devant lui que la Jérusalem céleste qui lui ouvre ses portes... A l'entrée se présente la vierge Marie prête à recevoir l'âme de son fidèle serviteur et à l'introduire... Il ne craint rien de la mort, parce qu'il ne s'est pas laissé séduire par le temps et que toujours il a travaillé pour Dieu et pour l'éternité.

Vous au contraire, hommes du monde, vous avez peur de la mort, parce que vous faites tout pour le temps, et parce que vous savez que la mort peut à l'improviste vous enlever à la fois le temps et tout ce que vous aviez amassé... Vous avez peur de la mort, parce que la mort ouvre l'éternité et que vous n'avez rien à attendre de l'éternité que des châtiments... Peut-être même êtes-vous allés jusqu'à nier l'éternité... jusqu'à la mépriser, du moins en paroles, pour faire comme les prétendus esprits-forts... Et voici que, malgré vous, elle se présente menaçante et implacable...

Péroraison. — Mais laissez-moi espérer que cette scène de la mort si suave de Berchmans fera sortir de votre cœur ce cri : *Moriatur anima mea morte justorum !* Eh bien, mes Frères, il n'est qu'une réponse raisonnable à ce cri : voulez-vous mourir comme Berchmans, vivez comme lui. Vivre comme lui, c'est servir Dieu, chacun selon votre état, comme il a servi Dieu dans la sainte vocation que Dieu lui avait accordée. Servir votre Dieu selon votre état, c'est la condition essentielle pour ne pas voir se réaliser dans une effroyable éternité les terreurs qui maintenant déjà assiègent votre âme à la vue, au souvenir, au seul nom de la mort. Ne l'oubliez pas.

7e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LA PAIX DU CŒUR.

Bonum est viro, quum portaverit jugum ab adolescentia sua. (Thren. III, 27.)

Exorde. — Il est, mes Frères, un préjugé très répandu malheureusement dans le monde et qui détourne bien des âmes faibles de la pratique sérieuse de leurs devoirs. Ce funeste préjugé consiste à croire que la vie chrétienne est nécessairement une vie dure et amère, que la vie du juste est une vie monotone où l'on doit surmonter à tout instant de pénibles dégoûts. Ah ! ce n'est pas ainsi que parle l'Écriture sainte au livre de l'Ecclésiastique, dans cet hymne d'action de grâces que l'Église applique à Jean Berchmans en y choisissant l'épître de la messe pour le jour de sa fête. Écoutez ces accents de triomphe. " J'ai demandé la sagesse à Dieu au seuil de son temple, et j'ai résolu de la rechercher jusqu'à la fin de ma vie. Aussi elle a fleuri en moi comme un raisin mûr avant le temps, et mon cœur a trouvé en elle sa joie (Eccli. LI, 18-20). „ Vous l'entendez, mes Frères ; la joie du cœur, voilà ce que l'on recueille, lorsque dès sa jeunesse on porte le joug du Seigneur. D'un autre côté, les mêmes saintes Écritures nous assurent que l'impie ne connaît point la véritable paix : *Non est pax impiis* (Isai. XLVIII, 22). Ils se trompent donc, les impies, lorsqu'ils parlent de leurs plaisirs et de leurs joies ; ils se trompent, lorsqu'ils nous dépeignent l'existence du juste comme un long tourment.

Mes Frères, jusqu'ici j'ai parlé à votre intelligence et à votre imagination. Je vous ai fait voir dans la vie de Berchmans de grandes et de terribles vérités : la nécessité de travailler à notre salut, la laideur du péché, la vanité du monde. Je vous ai fait assister aux graves enseigne-

ments que nous donne sa mort. Aujourd'hui épanchons nos cœurs dans un entretien plus intime ; et sans chercher à mettre dans nos pensées un enchaînement régulier, apprenons de Berchmans à connaître la joie véritable et animons-nous à la chercher dans la simplicité de notre cœur. C'est tout l'objet de la série de réflexions que je compte vous présenter.

I. — Qu'est-ce que le bonheur ?

Qu'est-ce donc, mes Frères, que le bonheur et la joie. Nous avons souvent ces deux mots sur les lèvres, et il est probable que beaucoup d'entre vous en comprennent très peu le véritable sens. Lorsque ces mots sont prononcés devant des hommes grossiers, ils songent aussitôt à quelque scène de grandeur ou de pompe mondaine, peut-être à quelque scène de plaisir bruyant, même à des scènes d'intempérance et de débauche. C'est là une erreur évidente ; car il me suffit de jeter un regard sur la foule qui tourbillonne dans ces assemblées tumultueuses, pour me convaincre que là n'est pas la satisfaction que suppose le bonheur. Sur tous ces visages je lis l'ennui, la fatigue et le dégoût. Ils ne sont donc pas heureux, ces hommes, au milieu de toutes ces splendeurs mondaines, malgré les accents de la musique, malgré les parfums enivrants des fleurs, malgré la saveur délicate des mets, malgré le bouquet des vins généreux. Non ! le bonheur n'est pas là.

Est-il peut-être assuré aux possesseurs d'une grande fortune ? Est-il attaché à la considération et à l'estime que procure une position éminente ? Non, car voici un malade riche et honoré, entouré des sommités de la science médicale. Il se démène dans les étreintes d'une fièvre cruelle. Il promet des trésors à celui qui le débarrasserait de sa fièvre et lui obtiendrait un sommeil réparateur. Mais le sommeil fuit ses paupières, et la maladie ne lui laisse de repos ni le jour ni la nuit. Où est donc le bonheur, où est la joie de ce riche ?

Trouverez-vous le bonheur chez cet homme puissant qui s'est acquis par la force des armes un immense territoire ? Non, car il est dévoré d'inquiétudes. Ses voisins le craignent, mais le méprisent; la honte de sanglantes représailles menace ses enfants; et pour comble de chagrin, son épouse le trompe et le déshonore...

Il est donc bien évident, mes Frères, que le bonheur et la joie ne sont pas hors de l'homme; ils ne sont pas même dans les forces corporelles et la vigueur des membres : ils ne peuvent être que dans l'âme de l'homme, au plus profond de l'âme. Donnez à un homme tout l'univers : si son âme est dans le trouble, il n'y a pour lui ni joie ni bonheur. Par une conséquence nécessaire, il est possible que l'homme manque de tous les biens extérieurs et que cependant règne dans son âme une joie ineffable, un bonheur que rien ne peut altérer. Le bonheur, mes Frères, consiste uniquement dans la paix de l'âme. Et si vous demandez ce que c'est que la paix, saint Thomas vous répond que c'est la tranquillité de l'ordre. L'expérience justifie cette définition. Dans un État, quelque puissant que vous le supposiez, la paix avec l'étranger dépend du bon ordre que l'on entretient dans les relations du dehors, et la paix au dedans ne peut être obtenue qu'en faisant régner l'ordre dans l'administration intérieure. Notre première conclusion, mes Frères, doit donc être cette parole de l'Écriture : *Non est pax impiis.*

II. — Le pécheur, n'ayant pas la paix, n'a pas le bonheur.

L'impie, le pécheur, ne connaît point la paix. Chez lui point d'ordre dans la conduite, et, par conséquent, point de repos dans l'ordre. Impossible donc de trouver chez lui la paix, la joie, le bonheur. Où donc son âme trouverait-elle le repos ?

Dans le passé ? Mais tout y est occasion de remords. Si sa pensée se reporte sur les personnes qu'il a fréquentées, il n'y voit que des victimes de ses passions ou de mépri-

sables séducteurs par lesquels il s'est laissé entraîner au crime. S'il se rappelle les demeures qu'il a habitées, les maisons qu'il a visitées, les pays qu'il a parcourus, il voit partout des traces de son ignominie. S'il jette un regard sur ses œuvres, ces enfants de sa volonté se dressent devant lui, marqués presque tous d'un stigmate d'opprobre et de malédiction. Où donc se reposera-t-il?

Dans le présent? Mais son âme est comme une mer agitée à laquelle les vents déchaînés ne laissent aucun repos. Les passions, comme des vagues furieuses, se disputent l'empire. A peine une d'entre elles s'est-elle abaissée, qu'une autre monte, menaçante et terrible. A peine un gouffre s'est-il fermé, qu'un nouvel abîme se creuse. S'il y a parfois des moments de calme, ce calme mensonger est le précurseur de tempêtes plus affreuses, où tout lutte, où tout s'entrechoque, où tout se mêle et tout se confond dans un chaos de tumulte et d'orage que dominent deux bruits : le tonnerre menaçant de Dieu et le cri désespéré de l'homme qui se sent périr. Dites, mes Frères, est-ce là le bonheur? Je vous le demande donc, où le malheureux pécheur se reposera-t-il?

Dans l'avenir? Ah! s'il songe à l'avenir, et s'il y songe sérieusement, que lui présente cet avenir? L'avenir pour lui, c'est la vieillesse, vieillesse honteuse, vieillesse chagrine et décrépite, vieillesse méprisée de tous et à charge à elle-même.

L'avenir, c'est la mort. Nous avons déjà médité cela ensemble : nous avons vu sous quels aspects la mort se présente au pécheur, la mort qui va lui ravir tout, à la la seule exception de ses œuvres, qui sont malheureusement des œuvres d'iniquité, la mort qui va fermer sa carrière et malgré lui va ouvrir devant lui l'éternité.

L'éternité! Serait-ce là que son âme doit enfin trouver le repos? Oh! oui, dans cette éternité il est un séjour de joie et de bonheur, de paix et d'amour, de lumière et de gloire ; un séjour d'ineffables délices et de jouissances telles

que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu et que son esprit ne saurait comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui le craignent : mais ce séjour est-il pour le pécheur, pour l'impie? Pour lui dont le cœur, rivé à la terre, a cherché le bonheur dans la poussière des frivolités mondaines et dans la fange des voluptés charnelles? Pour lui, qui n'a songé à Dieu que pour le blasphémer, au ciel, que pour en faire l'objet de ses plaisanteries? Et après avoir ainsi abusé du temps de sa vie, il aurait l'effronterie de demander une place à côté des Louis de Gonzague, des Stanislas et des Berchmans! Mais si dans l'éternité le séjour de la gloire n'est pas pour le pécheur, s'il n'y peut prétendre, que lui reste-t-il? Il lui reste l'enfer, l'océan de feu, l'abîme de tourments éternels préparé au démon et à ses adhérents par la juste colère d'un Dieu indignement méprisé et qui se doit à lui-même, comme il doit à ses promesses, de ne pas traiter les esprits rebelles comme il traite ses enfants soumis. Il lui reste donc l'affreux séjour du désespoir et de la mort. Allons, pécheur! Que ton âme se repose dans cette riante perspective! Mesure l'étendue du lit de flammes qui t'est réservé; applique sur ces brasiers tes membres habitués à toutes les délicatesses; savoure la mollesse de cette couche de feu. Écoute dès maintenant les blasphèmes et les imprécations qui retentissent sans interruption dans ta future demeure, entends les cris de rage qui en sont les interminables concerts. Ton nom est déjà prononcé avec une cruelle impatience par les souverains de ce royaume. Tu leur appartiens; ils appellent le jour où tu iras partager leurs plaisirs... Oh! je le sais bien : tu ne veux pas arrêter ton esprit à ces pensées; tu les repousses avec horreur. Peut-être même en es-tu venu à te dire à toi-même pour te tranquilliser : " Il n'y a pas d'enfer ; „ mais quand tu l'aurais dit mille fois, quand tu l'aurais pensé un million de fois, en serait-il moins vrai que l'enfer existe? Tous ces efforts de ton puissant génie en auraient-ils

étouffé une seule étincelle? Voici ma réponse à tous tes raisonnements sur l'enfer : Tu croiras à l'enfer pendant ta vie et tu te mettras en règle avec la loi de Dieu, ou tu tomberas dans l'enfer pour y brûler durant toute l'éternité. C'est le seul choix qui te reste.

Ainsi, mes Frères, j'ai tout parcouru : le passé, le présent et l'avenir, et je n'ai pas trouvé pour l'âme du pécheur le repos et la paix.

III. — Berchmans possédait le bonheur ici-bas, parce qu'il avait la paix de l'âme.

Mais il est temps de quitter ces sombres tableaux et de fixer nos regards sur des objets plus doux. Laissons-les reposer sur le cœur de Berchmans. O sanctuaire de la paix! O séjour du plaisir le plus pur! O séjour du bonheur véritable! Plus je te contemple et plus mon âme s'éprend d'amour pour tes charmes angéliques. Heureux adolescent! Tu n'as jamais connu le trouble ni l'inquiétude. On rapporte de tes premières années que tu ne connus pas même les pleurs et les impatiences de cet âge où la raison ne saurait encore modérer les impressions des sens. Lorsque ta mère malade succombait sous le poids des douleurs et des peines intérieures qui l'accablaient, il suffisait de la vue de ton riant visage pour faire descendre la consolation dans son âme.

Mes Frères, tel était Berchmans dans sa première enfance. Et jamais le moindre nuage ne vint troubler cette parfaite sérénité. A l'école et au collège, ses compagnons le chérissaient à cause de son humeur toujours également douce et agréable. Au noviciat de la Compagnie de Jésus on lui avait donné un aimable surnom : on l'appelait " le saint joyeux. „ Lui-même convenait qu'il avait toujours ignoré l'inquiétude et le trouble. L'instructeur des jeunes religieux ayant dans une conférence dépeint le malheureux état d'une âme abandonnée aux scrupules et aux angoisses spirituelles, Berchmans dit qu'il plaignait de

tout son cœur ceux qui subissent de semblables tourments. Il prit soin toutefois d'ajouter, avec une charmante naïveté : Je parle d'après les instructions de notre supérieur ; car pour moi, Dieu merci, je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. Et l'on pourrait encore citer comme preuve de cette bienheureuse tranquillité d'âme que, tout en se couchant le soir quelques minutes seulement avant neuf heures, il n'arriva jamais à Berchmans d'entendre cette même heure sonner à l'horloge de la maison.

Il n'est peut-être qu'une seule circonstance où ce calme sembla un instant menacé. C'est quand au lit de la mort Berchmans se vit assailli par une tentation dont la nature est demeurée à peu près inconnue. Le confesseur du saint jeune homme, le voyant s'agiter et l'entendant prononcer quelques paroles incohérentes, lui dit avec une certaine énergie : Jean, vous m'avez toujours obéi ; allons, laissez là ces pensées et ne prêtez plus attention qu'à mes paroles. Aussitôt le sourire reparaît sur le visage de Berchmans ; son front a repris sa sérénité habituelle ; ses lèvres ne s'ouvrent plus qu'à de saintes aspirations.

IV. — Causes de ce calme.

Qui pourrait trouver étonnant que Berchmans ait joui de cette charmante paix, de ce bonheur si enviable ? Toute sa vie est là pour nous dire qu'il en devait être ainsi. Oui, si Berchmans vivant comme il a vécu eût été habituellement en proie à l'inquiétude et à l'agitation, alors seulement nous aurions lieu de nous étonner. — Mais pour fixer nos esprits, ramenons à deux principes cette inaltérable tranquillité : Berchmans en toutes choses cherchait à accomplir la volonté de Dieu ; Berchmans en toutes choses se confiait à la bonté de Dieu.

a) Accomplir la volonté de Dieu. — On l'a dit bien des fois déjà : la vie de Berchmans n'offre rien d'éclatant ; mais chacune de ses actions, même parmi les moins importantes, était faite par lui avec une exactitude et une per-

fection admirables. Que le saint jeune homme se livre à la prière ou à l'étude, qu'il travaille ou qu'il se délasse, qu'il enseigne le catéchisme aux enfants ou qu'il prenne soin du matériel de la maison, c'est toujours la même attention aux moindres détails, la même application à rendre son action parfaite de tout point. Il est toujours prêt à commencer le travail que l'obéissance indiquera et à quitter celui dont on l'avait chargé. Son regard ne se porte pas sur l'avenir : et c'est une de ses résolutions, de tout abandonner aux mains de la Providence. De la sorte le passé ne lui laisse point de regrets, l'avenir ne lui cause pas de sollicitudes. Le présent seul l'occupe, et il s'y complaît en remplissant son devoir. — Tel est son premier principe de conduite : le second complète le premier.

b) Se confier à la bonté de Dieu. — Il arrive à l'homme de commettre des fautes, quand ce ne serait que par pure fragilité ; il lui arrive aussi d'avoir à traverser des moments critiques au point de vue de ses intérêts de famille : et c'est le plus souvent dans de telles occasions que la paix de l'âme se perd ou tout au moins est fortement compromise. Nos fautes nous troublent ; les coups imprévus du malheur nous remplissent de tristesse et parfois d'inquiétude. Berchmans échappait à ce double danger par une confiance inaltérable dans la bonté de Dieu.

Les fautes de ce saint jeune homme étaient bien rares et bien légères. C'étaient des fautes comme il en échappe inévitablement à la fragilité humaine, et le plus souvent la volonté n'y avait aucune part. Mais, à ses yeux, elles étaient aussi odieuses et aussi dignes de regret et d'expiation, que les péchés les plus graves le seraient aux yeux d'un chrétien fervent, mais moins avancé dans les voies de la perfection et moins éclairé que ne l'était Berchmans. Cependant il ne se troublait pas à la vue de ses fautes : il les confessait avec simplicité et les punissait en exerçant sur lui-même de saintes rigueurs. La conviction qu'il avait de la miséricorde de Dieu bannissait de son âme jusqu'à

l'apparence du scrupule ou de la défiance. Lors même que ce Dieu, par une sévérité paternelle qu'il emploie à l'égard des âmes les plus privilégiées, le laissait dans la sécheresse et l'aridité, Berchmans n'omettait aucune de ses obligations, et attendait avec le plus grand calme le moment où la rosée des consolations divines viendrait de nouveau rafraîchir son cœur.

Il en était de même dans les vicissitudes qui touchaient sa vie de famille. Il vit sa mère en proie à une longue maladie; la fortune de son père reçut une cruelle atteinte et l'avenir même du jeune étudiant parut menacé. Tous ces événements allèrent au cœur de Berchmans, et ce cœur vraiment sensible en fut profondément affecté. Pourtant, en vrai chrétien, il ne perdit pas un instant ni la paix du cœur ni la joie intime de l'âme. Lorsque son père mourut, il se dit que pour ce qui regardait l'avenir de sa sœur et de ses frères, il compterait maintenant encore davantage que par le passé sur son père céleste. Et l'annonce de sa propre mort, il la reçut avec tant de calme qu'on eût dit, rapportent les témoins, qu'il s'agissait d'une course à Frascati pour y passer le temps des vacances.

V. — Retour sur nous-mêmes.

Je vous en prie, mes Frères, faites un retour sur vous-mêmes. Répondez à cette question : Connaissez-vous la *paix du cœur?* Je ne demande pas si vous possédez cette félicité au degré sublime que nous avons admiré dans Berchmans; je vous demande seulement si votre cœur est tranquille lorsque vous songez à votre éternité et si vous pouvez lever vers le ciel un regard serein. Moi-même je répondrai en votre nom; je répondrai en vous appliquant les vérités que l'exemple de Berchmans a mises sous nos yeux dans la présente méditation. D'après ces vérités, il n'est parmi nous que deux catégories de personnes qui sont dans les conditions requises pour posséder cette paix de l'âme dont je parle.

Ce sont d'abord ces âmes heureuses que Dieu a préservées jusqu'ici du souffle empesté du siècle et qui ont conservé pure et sans tache la robe d'innocence qu'elles avaient reçue au baptême. Oh! celles-là ne voient en Dieu que le père le plus tendre et le plus aimant; elles n'ont à attendre de lui que des caresses et des faveurs. Je les en prie : qu'elles conservent précieusement le trésor qu'elles possèdent; qu'elles se gardent bien d'exposer aux chocs du monde le vase fragile dans lequel elles portent ce trésor; qu'elles se mettent sous la protection de la Vierge immaculée et de leur bienheureux patron et modèle, l'aimable Jean Berchmans!

Il y a ensuite les âmes qui, après avoir eu le malheur d'offenser Dieu gravement, sont revenues sincèrement à lui et se sont jetées entre les bras de sa miséricorde. Qu'elles persévèrent dans leur repentir; qu'elles comptent sur la bonté d'un Dieu qui s'est appelé lui-même le bon pasteur et le père de l'enfant prodigue. Qu'elles aiment le service de ce Dieu : elles y trouveront ce bonheur et cette paix que le monde n'a pu leur donner.

Restent les malheureux qui en ce moment encore sont courbés sous le joug du démon et du péché. A ceux-là j'affirme du haut de cette chaire qu'ils ne connaissent pas la *paix du cœur*. Ils ont beau se draper dans une superbe indifférence; ils ont beau taxer la parole sainte d'exagération et la traiter de mensonge dans leurs réunions frivoles. Laissons là ces mots qui ne disent rien. Je prends ces malheureux esclaves du péché au sortir des cercles où leurs flatteurs viennent d'applaudir à leurs fanfaronnades comme à autant d'oracles. Je les mets seuls, la nuit, entre Dieu et leur conscience coupable, et je les défie de regarder d'un œil impassible la majesté menaçante de l'un et l'horrible désordre de l'autre. Ah! s'ils veulent habiter dans la paix, la porte de la paix leur est ouverte : mais pour eux cette porte s'appelle " le repentir. „ Qu'ils aillent donc faire au prêtre de Jésus-Christ l'aveu de leurs fautes : ils trou-

veront à ses pieds la paix, et ils la conserveront dans la régularité d'une vie chrétienne.

Péroraison. — O Berchmans... O Marie, reine de la paix... O Jésus, qui êtes l'Agneau de Dieu... *Dona nobis pacem!*

8e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

DÉVOTION DE JEAN BERCHMANS A MARIE.

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.
(Sap. VII, 11.)

Exorde. — Ces paroles, mes Frères, que l'auteur inspiré du Livre de la Sagesse met dans la bouche du roi Salomon parlant de l'esprit de sagesse qui lui avait été accordé par Dieu, il me semble les entendre adresser à cet auditoire par notre bien-aimé compatriote, Jean Berchmans. Et de qui dit-il ces paroles ? De la dévotion filiale envers celle que l'Église appelle le trône de la sagesse, *sedes sapientiæ*. M'attacher à prouver que notre saint patron a été un insigne serviteur de Marie, serait perdre le temps. Il suffit de rappeler que tous les témoins qui ont déposé dans le procès de sa béatification, ont parlé de sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. Il suffit de rappeler cette résolution que l'on a trouvée parmi ses écrits : *Non sum securus, nisi habeam verum et filialem affectum erga beatam Virginem.* Et cette autre : *Dabo me totum cultui beatæ Virginis.* S'il est une matière où Berchmans veut que nous l'imitions, c'est sans contredit dans sa dévotion envers Marie. Il importe donc souverainement que nous sachions comment lui-même comprenait cette dévotion, afin que nous honorions Marie à son exemple et que nous puissions dire à notre tour de

notre dévotion à Marie : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Or, nous pouvons résumer en deux mots la conduite de Berchmans à l'égard de la Mère de Dieu : *il voyait en elle sa souveraine,* et se montrait partout son respectueux serviteur; — *il voyait en elle sa mère,* et l'aimait affectueusement d'un amour tout filial.

I. — Berchmans voyait en Marie sa souveraine.

Dire que Berchmans voyait en Marie sa souveraine, c'est assez faire entendre qu'il *reconnaissait* les grandeurs de Marie, qu'il les *honorait* et qu'il les *défendait* au besoin : car ce sont là les trois devoirs de tout sujet envers sa souveraine.

A. Il reconnaissait les grandeurs de Marie. — Nous savons tous que Marie est notre reine, parce qu'elle est la reine du ciel et de la terre et parce qu'elle est la mère de celui qui a tout créé. Elle est aussi la reine des vertus, et l'Écriture sainte nous la présente comme telle : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Ps. xliv, 10). Berchmans aimait à reconnaître cette grandeur, et à donner à Marie le nom de reine. Parmi ses premiers essais de vers latins se rencontre une paraphrase du *Salve regina.* Neuf fois par jour il récitait à genoux avec ferveur la prière : *Beata viscera Mariæ virginis quæ portaverunt æterni Patris filium, et beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum,* voulant ainsi reconnaître la cause des grandeurs de Marie. Jamais il n'entrait dans une église sans aller vénérer l'autel et l'image de sa souveraine. Il avait compris que, pour reconnaître dignement la grandeur d'une reine, il faut aussi honorer en toute rencontre cette même grandeur.

B. Il honorait les grandeurs de Marie. — Le temps et la voix me feraient défaut, si je voulais énumérer les multiples hommages que Berchmans offrait chaque jour à sa souveraine. Allez partout où Berchmans s'est trouvé, et tout vous y parlera du culte qu'il avait voué à Marie. O

route de Montaigu, que de fois vous l'avez vu se rendre au sanctuaire de sa reine! Il s'avançait recueilli, le rosaire en main... Et vous, statue vénérée, quelles paroles brûlantes n'avez-vous pas entendues sortir de ses lèvres? N'est-ce pas à vos pieds que... N'est-ce pas à vos pieds qu'il prononça le vœu d'entrer dans la Compagnie de Jésus? Et quand il lui devient impossible d'aller vous vénérer en personne, ne charge-t-il pas tous les membres de sa famille d'accomplir en son nom ce cher pèlerinage? Diest, Malines, Rome, de quelle suite non interrompue d'exercices de piété offerts par Berchmans à Marie, n'avez-vous pas été les témoins? Ne récitait-il pas chaque jour tout l'Office de la sainte Vierge? Lorsqu'il était à Malines novice de la Compagnie de Jésus, sa plus douce occupation n'est-ce pas d'apprendre aux enfants pendant ses promenades la manière de bien réciter le chapelet? Ne jeûnait-il pas en l'honneur de Marie tous les samedis et la veille de ses fêtes? Et comme s'il eût voulu raffermir sa dévotion par le secours de l'exemple des autres, ne profita-t-il pas de la première occasion pour se faire inscrire parmi les membres de la Congrégation de la sainte Vierge? N'eut-il pas toujours à cœur la prospérité des Congrégations?

C. Il défend les grandeurs de Marie. — Que manque-t-il à ces traits pour établir que Berchmans fut un sincère et parfait serviteur de la reine du ciel, de la reine des vertus? Un seul peut-être. Les chevaliers du moyen âge faisaient profession de défendre envers et contre tous l'honneur de leur reine. Malheur à quiconque se permettait devant un chevalier une parole déplacée touchant la souveraine de celui-ci. Berchmans ne se fera-t-il pas le chevalier et comme le champion de la reine du ciel? Voyez et jugez. Dans une chapelle du Collège Romain, agenouillé devant l'autel du Saint-Sacrement, Jean Berchmans contemple l'image de Marie représentée dans sa conception immaculée. Tout à coup son visage s'enflamme; il saisit la plume

et écrit cette formule d'une promesse solennelle : *Ego Joannes Berchmans, filius indignissimus Societatis Jesu, promitto Tibi et Filio tuo, quem hic in augustissimo Eucharistiæ sacramento præsentem esse attestor, me fore perpetuum assertorem ac defensorem Immaculatæ Conceptionis tuæ, nisi aliter fuerit ab Ecclesia definitum.* Puis il fait jaillir le sang de son bras et trempe sa plume dans ce sang : et c'est ainsi qu'il écrit son nom, *Joannes Berchmans,* avec son sang au bas de sa promesse. Nul ne s'étonnera que le grand cardinal Bellarmin, averti de ce vœu après la mort du saint jeune homme, se soit écrié : *O rem egregiam, mireque adinventam, sic fidem Beatissimæ Virgini obstrinxisse! Equidem credo id eĩ ab ipsa Domina nostra inspiratum, quæ filium illum suum voluerit a partibus suis stare.*

Application. — Oui, répétons-le : Berchmans a été ici-bas le très respectueux et très fidèle serviteur de la reine du ciel. Nous devrions tous, mes Frères, pouvoir nous rendre le témoignage qu'en cela nous l'avons imité, que nous sommes des serviteurs dévoués de la sainte Vierge. Mais hélas ! combien n'en trouve-t-on pas ici qui, retenus par un coupable respect humain, n'osent faire profession ouverte d'honorer Marie ? Dire le chapelet en public, porter le scapulaire, accomplir pieusement un pèlerinage en son honneur, faire partie de la Congrégation de la sainte Vierge : voilà bien des tributs d'hommages que leur conscience leur dit d'offrir à leur reine ; mais ils ont peur ! Comme si c'était une honte d'appartenir à la reine du ciel et de la terre ! Ah ! mes Frères, tous jusqu'au dernier, ranimez votre foi à la vue des exemples de Berchmans. Si vous croyez comme lui que Marie est votre reine, et vous ne sauriez en douter, qu'est-ce qui peut vous empêcher de l'honorer ? Et ce premier devoir rempli, il vous sera doux de vous acquitter à son exemple du second devoir que vous avez envers elle, c'est-à-dire de voir en elle votre mère et de l'aimer affectueusement d'un amour tout filial.

II. — Berchmans voyait en Marie sa mère.

Pour nous faire une idée de la façon dont l'amour ingénu agit envers une mère, rien de mieux que d'observer un enfant bien élevé à l'âge où la raison commence à se développer. Ce seul mot de " mère „ renferme pour cet enfant une source de douceur. Dès qu'il aperçoit sa mère, il est rassuré et il se jette dans ses bras. Dès qu'elle parle, il est tout oreilles pour l'écouter... Si on le sépare de sa mère, il la demande, il parle d'elle. Si l'absence se prolonge, il pleure. Au moindre danger il appelle sa mère. Aussitôt qu'il commence à mettre une distinction entre le bien et le mal moral, son grand souci est de faire plaisir à sa mère, comme sa plus grande crainte est de lui causer de la peine.

A. Il aimait a se trouver en la présence de sa mère Marie. — Lorsqu'on disait à Berchmans : " Jean, aimez-vous Marie? „ on voyait sur son visage à ce nom de Marie un sourire angélique; sa poitrine se gonflait et une ardente aspiration s'échappait de sa bouche. Quel n'était pas son bonheur lorsqu'il lui était donné de rester longtemps agenouillé devant l'image de sa mère du ciel? Les heures lui paraissaient de courts instants. Avec quelle filiale confiance il lui ouvrait alors son cœur et lui recommandait ses besoins, ses résolutions, son avenir! Dans les moments difficiles il implore son secours; dans ses allégresses, il court remercier sa céleste protectrice. Même lorsqu'il doit quitter son autel ou son image, il laisse du moins son cœur aux pieds de Marie.

B. Il favorisait partout le souvenir de Marie et ses louanges. — Il ne négligeait jamais de faire tomber le discours sur la sainte Vierge. Parmi ses résolutions se trouvait celle-ci : *Omnibus sabbatis loqui de B. V. M. in recreatione.* Les jours où les jeunes religieux du Collège Romain se rendaient à la maison de campagne, dit le Père Cepari, toute la journée était consacrée par Berchmans à la plus ingénieuse dévotion envers Marie. A peine arrivé à

la porte de la ville, il commençait à réciter le petit Office, et il continuait le reste de la route à s'entretenir avec ses compagnons des louanges de sa bonne mère. A la maison de campagne, il priait Marie ou parlait d'elle. Sa récréation favorite consistait à rivaliser avec quelques-uns de ses frères à qui louerait le plus et le mieux la sainte Vierge, et lui donnerait les plus beaux titres d'honneur : Marie, joie des cœurs; Marie, reine de la cour céleste; Marie, lis entre les épines; et dans ces aimables combats la victoire restait toujours à Berchmans, car, lorsque déjà tous les autres avaient épuisé leurs provisions d'éloges, il trouvait encore de nouveaux titres à faire valoir à la gloire de sa bien-aimée mère Marie.

C. Il aimait les vertus de sa divine mère. — Si tel était le zèle de Berchmans pour favoriser partout le souvenir de Marie et ses louanges, que dirai-je de son amour pour les vertus de Marie? Il faisait de ces vertus le sujet habituel de ses méditations. Il avait rédigé des prières, afin de s'en rappeler plus facilement le souvenir et de se les graver dans la mémoire. Nous avons encore sa " Couronne de douze étoiles „ où il explique sous la forme de quinze méditations douze vertus qu'il suppose constituer le diadème de la femme mystérieuse dont parle l'Apocalypse. Quatre de ces vertus font suite à une invocation qu'il adresse à Dieu le Père. Ce sont : la foi de la sainte Vierge, son espérance, son amour de Dieu, sa vertu de religion. Les quatre suivantes, après l'invocation adressée à Dieu le Fils, sont : l'humilité de Marie, sa virginale chasteté, ses vertus de force et de pauvreté. Enfin, après l'invocation au Saint-Esprit viennent la charité envers le prochain, l'obéissance, la miséricorde et la retenue ou modestie. Les premières regardent nos devoirs envers Dieu; les secondes, nos devoirs envers nous-mêmes; les dernières, nos devoirs envers le prochain. Jean aimait à tresser cette couronne et à la placer toujours fraîche sur le front de sa divine mère.

D. Il aimait a imiter les vertus de Marie. — Et s'il offrait cette couronne à la sainte Vierge, ce n'était pas seulement dans ses écrits ou en paroles : non ! toute sa conduite était comme un cantique en l'honneur de Marie, un cantique en l'honneur de ses vertus, qu'il glorifiait en s'appliquant à les imiter le plus parfaitement qu'il lui était possible. Ce serait ici le lieu d'énumérer ces vertus... mais elles se présentent d'elles-mêmes au cours de nos prédications ces jours-ci... Nous nous contenterons donc de dire ici que rien dans la conduite de Berchmans n'a jamais été en opposition avec l'amour qu'il avait voué dès sa première enfance à sa Mère immaculée, la Vierge des vierges; que sa pureté, sa retenue, son aversion pour les moindres occasions du péché le rendaient de jour en jour plus cher à sa bonne mère du ciel.

Application. — Précieuse leçon pour beaucoup de chrétiens qui prétendent aimer la sainte Vierge, mais dont la conduite dément les paroles; pour tant de jeunes hommes qui font partie de confréries et de congrégations, mais qui se permettent de mauvaises lectures et fréquentent de mauvaises sociétés; pour tant de pères et de mères qui honorent dans leur demeure l'image de Marie, mais qui bornent à cela toute l'édification qu'ils donnent à leurs enfants; pour ceux qui font des pèlerinages en son honneur, mais scandalisent tout le monde en se montrant les esclaves de la boisson et des plaisirs de la table; pour tant de jeunes filles qui invoquent Marie comme leur patronne, mais ne rougissent pas d'exposer leur vertu dans des réjouissances nocturnes et des salles de danse. Les pèlerinages mêmes sont souvent profanés par des excès dans la boisson et de graves infractions à la retenue chrétienne. O si un jour le bienheureux enfant de Diest que nous honorons ici, apparaissait tout à coup dans de semblables réunions, c'est avec des regards enflammés et avec une voix de tonnerre qu'il crierait : Est-ce ainsi qu'on honore ma mère? Est-ce ainsi qu'on sert la reine du ciel?

Péroraison. — J'en ai la confiance, mes Frères, vous voulez tous honorer Marie comme votre souveraine et l'aimer comme votre mère; et si quelque chose avait manqué jusqu'ici dans votre façon de comprendre ce double devoir, l'exemple de Berchmans vous a éclairés. Voyez-le, en ce jour de la glorification de la sainte Vierge (15 août 1865), élevé à son tour jusqu'au ciel et abaissant de là sur nous son doux visage. Il me semble qu'il vous adresse ces affectueuses paroles : " O mes concitoyens, voyez toujours en Marie votre souveraine et votre mère, et vous éprouverez comme moi la vérité de cette promesse des Livres saints : *Sicut qui thesaurizat ita et qui honorificat matrem suam* (Eccli. III, 5). Après avoir salué Marie comme votre reine sur la terre, *Salve regina,* et l'avoir fidèlement servie, vous vous joindrez à moi dans le ciel pour y redire pendant toute l'éternité : *O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria!* „

9e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET LA TEMPÉRANCE.

Non est enim regnum Dei esca et potus, sed justitia et pax et gaudium in Spiritu sancto. (Rom. XIV, 17.)

Exorde. — Parmi les leçons de conduite que nous donne Jean Berchmans, il en est une, mes Frères, qui me semble de nature à faire sur nous une impression salutaire. Tous nous le regardons comme un ange dans un corps mortel, tous nous admirons son angélique pureté et nous désirons l'imiter dans la pratique de cette belle vertu. Eh bien, il est un défaut qui, s'il se trouvait en nous, rendrait tous nos efforts inutiles; il est une passion qui pourrait à elle seule anéantir toutes les vertus que nous

avons acquises, comme elle aurait anéanti toutes celles de Berchmans, si elle eût trouvé accès dans son cœur. Cette passion, c'est l'intempérance, c'est l'excès dans le boire et le manger. Permettez-moi donc de vous exposer brièvement les *conséquences* funestes de cette passion ; — je vous montrerai ensuite dans les *exemples de Berchmans* comment nous devons pratiquer la vertu de tempérance, et je vous indiquerai trois moyens de la fortifier et de la maintenir en vous.

I. — L'intempérance et ses funestes conséquences.

A. L'INTEMPÉRANCE EST UN VICE DÉGRADANT. — Qu'est-ce qui fait la gloire, la grandeur de l'homme? N'est-ce pas son âme douée de raison? Par où l'homme est-il semblable aux animaux? N'est-ce pas par son corps formé du limon de la terre et destiné à se corrompre après cette vie mortelle? Par son âme l'homme ressemble aux anges : plus il accorde à son âme, plus il se perfectionne, plus il se rend semblable aux purs esprits. Plus il retranche à son âme pour l'accorder à son corps au détriment de celle-ci, plus il se ravale, plus il se dégrade. Dites-moi d'après cela à quelle place nous devons ranger ceux qui, selon l'énergique expression de saint Paul, n'ont d'autre Dieu que leur ventre, c'est-à-dire les gloutons et les ivrognes. Pouvons-nous les mettre parmi les anges? Pouvons-nous du moins les mettre parmi les hommes? Je n'ose décider. Vous jugerez vous-mêmes d'après les ravages que cause ce vice de l'intempérance.

B. FUNESTES CONSÉQUENCES DE L'INTEMPÉRANCE.— L'intempérance est un gouffre dévorant. Comment vous dépeindre toutes les funestes conséquences que ce vice entraîne ? La sainte Écriture dit : *Operarius ebriosus non locupletabitur* (Eccli. XIX, 1) ; mais ces mots ne signifient pas seulement que l'homme qui s'adonne à la boisson ne deviendra jamais riche : non, ils signifient qu'il restera toujours pauvre s'il l'est déjà et que, s'il a une certaine fortune, il

tombera cependant dans la misère. O! que ne puis-je vous faire voir d'ici un de ces tristes ménages à la tête desquels se trouve un père ou une mère ivrogne ! On y gagne de l'argent ; mais que devient-il ? Et que deviennent les enfants ?... *Operarius ebriosus non locupletabitur.* L'intempérance est un gouffre qui dévore tout...

Il dévore la santé. Voyez cet ouvrier : il y a peu d'années, il était renommé au loin pour sa force herculéenne. Aucune charge n'était trop pesante pour lui, et maintenant... Il a dû faire plus d'un séjour à l'hôpital. Il a un tremblement convulsif de tous ses membres, signe trop certain que sa santé s'est évanouie... Le gouffre de l'intempérance a englouti cette santé si florissante, sur laquelle reposait l'avenir d'une famille entière...

L'intempérance ravage toutes les vertus. La raison en est évidente. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei,* dit saint Paul (1 Cor. II, 14). Nommez-moi une seule vertu qui puisse se maintenir chez un esclave de l'intempérance. Il n'y en a pas. Que devient sa foi, alors que son intelligence s'éteint graduellement et que toutes ses pensées s'attachent aux grossiers plaisirs des sens ? Que devient son espérance, alors que tout son idéal se réduit à un copieux repas, à la sensation d'une liqueur enivrante ? A-t-il encore de l'amour pour Dieu ? Voici comment Dieu répond lui-même par la bouche du prophète Osée : *Saturati sunt, et levaverunt cor suum, et obliti sunt mei* (Osee, XIII, 6). A-t-il encore de l'amour pour le prochain ? Oh non ! car il sait dissiper l'argent, mais il ne sait pas faire l'aumône ; et bientôt il devra craindre de n'avoir pas assez pour lui-même. Chez lui plus de piété, plus de dévotion, plus de chasteté, plus d'esprit de douceur, plus de maturité dans le jugement ; l'Écriture sainte nous l'affirme, lorsqu'elle dit : *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas ; quicumque his delectatur non erit sapiens* (Prov. XX, 1). Il est donc vrai de dire avec l'Apôtre : *Non est regnum Dei esca et potus.* Et comment se termine

d'ordinaire la vie des intempérants? Par une mort subite, par un coup d'apoplexie...

II.— Exemples de tempérance que nous donne Jean Berchmans.

A. Exemples directs de tempérance.— Et maintenant, en face de ce répugnant tableau du goinfre et de l'ivrogne, plaçons l'angélique figure de notre cher Jean Berchmans. Que voyait-il dans la nourriture et dans la boisson ? Tout simplement des moyens de se maintenir en vie, moyens qu'il était obligé d'employer, mais qu'il voulait ennoblir et élever... Dès ses plus tendres années, on remarqua qu'il ne s'occupait point de la qualité des mets. A table, il lisait ou s'entretenait dans de pieuses considérations. Comme son esprit était alors toujours en route, on lui avait donné le surnom de " voyageur. „ Il s'était mis à diminuer tous les jours le peu qu'il prenait à son déjeuner, si bien qu'il finit par laisser entièrement ce repas. La meilleure partie de ce qu'on lui servait, devenait la part des pauvres. Comme il avait bon appétit, il craignit d'être exposé par là au danger de se laisser aller à la gourmandise. Aussi eut-il soin de déterminer d'avance pour sa réfection une mesure qu'il ne dépassa jamais, sous aucun prétexte. Une de ses résolutions était celle-ci : *Nunquam a mensa discedam, nisi me in aliqua re mortificavero.*

Quels exemples, mes Frères ! Quelle admirable perfection ! Nous serait-il impossible d'imiter en ceci Jean Berchmans ? Je sais bien que Dieu n'exige pas de tous qu'ils vivent avec cette extrême sobriété : mais il a certainement voulu, en nous montrant ces exemples, nous faire rougir de nous-mêmes et nous amener du moins à la tempérance que la loi de Dieu nous impose.

Nous devons donc, chacun selon son état et selon les circonstances, employer les moyens dont Berchmans se servit si héroïquement pour acquérir et conserver cette vertu si nécessaire de tempérance, qui est une des quatre vertus cardinales. Je vous rappellerai trois de ces moyens.

B. TROIS MOYENS D'ACQUÉRIR ET DE CONSERVER LA VERTU DE TEMPÉRANCE. — *a) La vie de famille.* — Vous le savez par votre propre expérience, vous, malheureux esclaves de l'intempérance : ce n'est pas au foyer domestique que les excès dont je parle se commettent d'ordinaire... La première obligation en cette matière est donc de fuir les occasions... Chacun doit se connaître... Il en est qui ne sauraient entrer dans un estaminet, sans... Ceux-là doivent s'interdire absolument et pour toujours de pareils lieux de réunion... D'autres ne tombent que s'ils y entrent dans telle circonstance déterminée... Il suffira qu'ils évitent cette circonstance. Il y en a enfin quelques-uns qui sont suffisamment maîtres d'eux-mêmes pour ne se laisser jamais entraîner. Je recommande à ceux-ci de continuer d'agir avec prudence et de s'appliquer à retenir dans les bornes par une bonne parole, par un conseil ami, ceux qu'ils verraient sur le point de s'oublier...

Mais, je vous en conjure, vous tous qui êtes mariés, cherchez vos amusements dans la vie de famille...

b) La vigilance sur soi-même. — Le deuxième moyen consiste à veiller sérieusement sur soi-même. Nous venons de voir jusqu'où Jean Berchmans a porté cette vigilance. S'il n'est pas possible de le suivre en tout minutieusement, toujours faut-il l'imiter de loin, en examinant attentivement dans quelles circonstances et dans la société de quelles personnes l'on est plus exposé à faire des excès... Prenez des résolutions énergiques : Je boirai autant, et pas plus... Veillez aussi les uns sur les autres. Pourquoi dans les assemblées de chrétiens n'établirait-on pas de fortes amendes pour punir tout excès en matière d'intempérance, amendes dont les pauvres bénéficieraient ?

c) La prière. — Mais tout cela restera sans efficacité, si le secours de Dieu ne vient s'y joindre. Il faut donc recourir à Dieu, qui est le dispensateur de toute force morale... Et voici que l'intercession si puissante de notre angélique patron nous est offerte... Profitez-en, mes Frères ; quand

aurez-vous une occasion plus favorable d'attirer les bénédictions du ciel sur vos généreuses résolutions...

Péroraison. — O bienheureux jeune homme, vous qui avez mené ici-bas une vie vraiment angélique, vous dont le corps, comme un esclave soumis, obéissait à votre âme si noble et si éclairée, obtenez-nous la grâce de tenir en respect les mauvais instincts de notre nature corrompue. Nous prenons ici la résolution inébranlable de nous montrer toujours dignes d'être appelés vos frères et vos concitoyens.

10e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

SAINT JEAN BERCHMANS ET L'ESPRIT DE PRIÈRE.

Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter. (Jac. I, 5.)

Exorde. — Je n'en doute pas, mes Frères : gagnés par l'amabilité des vertus de Jean Berchmans, vous avez tous conçu le désir de suivre ses traces. Vous avez dit à vous-mêmes : " Je n'avais pas jusqu'ici bien vu ce que j'ai à faire pour servir Dieu et sauver mon âme; maintenant la lumière de Dieu s'est montrée à moi, et je veux la suivre. „ Mais vous ajoutez aussitôt : " Je me sens encore faible et je crains de ne pas persévérer dans mes résolutions. Il me semble que quelque chose me manque. „ Il est très vrai, mes Frères, que pour persévérer dans la pratique de la vie chrétienne vous aurez besoin constamment, comme tout le monde, de la grâce de Dieu. C'est pourquoi le bienheureux patron qui vous a invités à suivre ses exemples, vous présente également *le sûr moyen de la persévérance*. Ce moyen, il n'a pas omis un seul jour de l'employer pendant sa vie mortelle, et il se félicitera durant toute l'éternité d'en

avoir fait un si bon usage : *ce moyen, c'est la prière.* Que de fois ne vous a-t-on pas parlé de la prière? C'est, en effet, une matière sur laquelle on ne peut trop revenir. Écoutez donc aujourd'hui les leçons que Berchmans vous donne à ce sujet. Il vous apprendra à *aimer la prière,* — à donner à votre prière les *qualités voulues* — et à vous *faciliter* la pratique de la prière.

I. — L'exemple de Berchmans nous apprend à aimer la prière.

En parlant ici de prière, je n'ai pas en vue seulement la récitation matérielle de certaines formules apprises par cœur ou lues dans un livre : je prends la prière telle que la définit si sagement le catéchisme de Malines : un entretien avec Dieu dans lequel nous lui faisons connaître les désirs de notre cœur. Que faut-il pour aimer la prière ainsi comprise? Il suffit d'être persuadé de ces trois choses absolument certaines : notre impuissance en face de nos nécessités, la bonté de Dieu et la puissance de la prière.

Notre impuissance? Qui en doute? Qui d'entre nous peut suffire aux mille nécessités de la vie du corps, aux mille nécessités de la vie de l'âme? Qui n'est persuadé que nous avons besoin de Dieu à tout instant?

Dieu n'est-il pas infiniment puissant et infiniment sage? N'est-il pas aussi la bonté même?

Et la puissance de la prière? Jésus-Christ dit lui-même dans son Évangile : *Petite et accipietis... Venite ad me omnes... Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Jo. xvi, 23).

Comment n'estimerait-il pas la prière, celui qui considère ces trois vérités? Prenez un indigent, introduisez-le dans le palais d'un roi et dites-lui : " Vous pouvez entrer chez le roi quand vous le voulez, et il vous donnera tout ce que vous lui demanderez pour vos besoins. Si vous n'avez besoin de rien et que cependant vous alliez le saluer, il ne manquera jamais de vous faire un cadeau. „ Comment pensez-vous, mes Frères, que se conduirait cet

indigent? Vous pouvez supposer en outre que le roi dont il s'agit est le plus prévenant et le plus affable des hommes...

C'est ainsi que le comprenait Berchmans. Encore dans sa première enfance, il se retire déjà à l'écart pour s'entretenir avec Dieu. Chez le chanoine Emmerick, il se cachait parfois dans un coffre, afin d'être plus sûr de n'être pas interrompu dans ses prières. Il passait aussi bien des heures de la nuit à prier. Cette communication avec Dieu par la prière était devenue comme son état habituel. Étant jeune écolier, il se levait de grand matin, afin de pouvoir servir deux ou trois messes chaque jour avant de se rendre en classe. Trouvait-il au retour la maison de ses parents fermée, il allait prier dans une église voisine. Il connaissait si bien la puissance de la prière qu'il écrivait dans ses *Miscellanea* que nous a conservés le P. Cepari : *Tantum displicet oratio diabolo, ut omni studio eam impedire conetur.* Dieu sait, mes Frères, combien parmi nous pourraient attester la vérité de cette remarque. Oui, le démon met tout en œuvre pour nous empêcher de prier. Il nous présente la prière comme un exercice difficile, ennuyeux, inutile... Ne nous laissons pas tromper... Jetons les yeux sur Jean Berchmans, qui nous a déjà fait aimer la prière : il nous apprendra aussi à donner à notre prière les qualités voulues.

II. — L'exemple de Berchmans nous apprend à donner à notre prière les qualités voulues.

A. Sa prière était respectueuse. — Quelles qualités avait la prière de Jean Berchmans? D'abord c'était une prière respectueuse. Lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, on se le montrait déjà comme une merveille de modestie. Plus tard, à Rome, un noble génois qui était fort assidu aux offices de notre église du Collège Romain avoua qu'il avait choisi cette église pour avoir l'occasion d'y voir prier le jeune Belge dont le maintien modeste le ravissait. D'où

venait au saint jeune homme cet esprit de recueillement ? Il venait de son esprit de foi, grâce auquel il ne perdait pas de vue le souverain maître avec lequel il avait l'honneur de s'entretenir... Est-ce ainsi que la plupart des chrétiens se conduisent pendant la prière ? Avec quel respect prient-ils à l'église?

B. Sa prière était pleine de confiance. — Cependant, mes Frères, ce respect n'empêchait pas Jean Berchmans de conserver à la prière une qualité qui lui est également indispensable. Sa prière était pleine de confiance en Dieu. Il se conduisait vis-à-vis de Dieu comme un enfant soumis vis-à-vis d'un père dont il se sait aimé et auquel il vient exposer une demande. Il s'adressait à Dieu dans toutes ses difficultés, dans tous ses besoins. Il mettait tant de simplicité dans ses requêtes qu'il avait coutume d'attacher à la statue de la sainte Vierge des billets sur lesquels il marquait par écrit quelle faveur il sollicitait, en y ajoutant quelles pratiques de dévotion ou quelles mortifications il lui offrirait, s'il était exaucé. Croyez-moi, mes Frères : si nous n'obtenons pas plus souvent ce que nous demandons à Dieu, c'est que nous n'avons pas assez de cette confiance filiale. La simplicité confiante dont nous parlons ici, plaît au Seigneur.

Il aime aussi à agir avec nous comme une mère avec son enfant chéri qui lui demande instamment ce dont il a besoin : de même que la mère tarde parfois à répondre, afin de jouir des demandes réitérées de son enfant, ainsi Dieu diffère parfois de nous exaucer, parce qu'il aime à voir dans notre prière une troisième qualité, qui est la persévérance.

C. Sa prière était persévérante. — L'Évangile nous indique cette persévérance, lorsqu'il dit : *Oportet semper orare et non deficere* (Luc. xviii, 1). Si nous n'obtenons pas aussitôt l'objet de nos prières, ce n'est pas là une raison de perdre courage, comme si nous avions le droit de nous dépiter ou de nous plaindre de Dieu. Nous devons alors

continuer à prier, jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce que nous désirons, et en ajoutant toutefois cette condition : que la chose demandée nous soit salutaire.

Berchmans n'avait pas besoin de tous ces motifs pour persévérer dans la prière. Il aimait trop les entretiens avec son bon et bien-aimé Jésus. Toute sa vie, peut-on dire, a été une prière continuelle. Son cœur se portait vers Dieu comme une aiguille est attirée par l'aimant. Qui de nous, mes Frères, ne souhaiterait de pouvoir mener une pareille existence ? Qui ne souhaiterait de jouir de la même familiarité avec Dieu ? " Mais cela est impossible, dites-vous. Nous ne pouvons prier ainsi. „ Je ne voudrais pas dire que tous peuvent parvenir à cette perfection dans la prière : mais ce qui est indubitable pour moi, c'est que vous pourriez arriver à prier plus et à prier mieux que vous ne faites. — Pour cela, il faut encore apprendre de votre bienheureux modèle à donner à votre prière une quatrième qualité : il faut que votre prière soit *raisonnable,* comme la sienne l'était.

D. Sa prière était raisonnable. — Cela veut dire que sa conduite ne contredisait pas sa prière... Et nous ? Nous demandons à Dieu le ciel, et bien souvent nous travaillons pour l'enfer... Nous demandons à Dieu de rendre nos enfants sages et dociles, et nous les élevons d'une façon détestable...

III. — L'exemple de Berchmans nous apprend à faciliter la pratique de la prière.

Si je ne me trompe, la difficulté que l'on éprouve d'ordinaire à prier provient la plupart du temps de ce que l'on ne songe pas assez habituellement à la présence de Dieu, et de ce que l'on a coutume de s'imaginer Dieu comme très éloigné et très distant. Voulez-vous que la pratique de la prière vous devienne facile :

a) Rapprochez Dieu de vous. — Berchmans excellait en ceci. Il rapprochait Dieu de soi, en se rappelant partout sa présence. Voyant toutes les créatures avec les yeux de

la foi, il trouvait Dieu en toutes. Il voyait sa grandeur et sa majesté dans le soleil... Il amenait ainsi Dieu à sa portée, et ses pensées allaient facilement et comme naturellement à Dieu... *(Le bouledogue du chanoine Froymont.)*

Les créatures, mes Frères, pourraient être pour nous ce qu'elles étaient pour Jean Berchmans. Elles devraient nous parler le même langage. Exercez-vous à remonter ainsi à Dieu. Exercez-vous à vous rappeler souvent sa présence... Dans les églises... Ayez dans vos maisons des crucifix et de saintes images exposés à la place d'honneur et qui vous conservent habituellement en la présence de Dieu... Faites de temps en temps quelque lecture de piété...

Et si nous craignons de nous adresser à Dieu directement, si nous croyons avoir besoin d'intercesseurs, imitons encore ici l'exemple de Berchmans. Il se servait des anges et des saints comme d'intermédiaires auprès de la divine Majesté. Nous avons vu combien était tendre sa dévotion envers la sainte Vierge. Il avait aussi une grande confiance en saint Joseph, en saint Ignace, son père dans la vie religieuse, et dans ses saints modèles, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka.

Et nous, mes Frères, comptons au nombre de nos principaux patrons Jean Berchmans lui-même. Ses exemples nous ont appris à aimer la prière : il nous obtiendra aussi le don de la prière, si nous ne négligeons pas de le lui demander. Par son esprit de prière, il a acquis la sagesse : nous pouvons parvenir par le même moyen au même résultat, car les dons de Dieu dans cet ordre de choses sont offerts à tous.

Péroraison. — C'est votre apôtre, ô mon Dieu, qui l'a dit : *Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei.* Cette sagesse, la sagesse chrétienne, nous est indispensable, et nous nous adressons à vous dans l'espoir de l'obtenir. Nous nous fions à votre promesse : *Petite et accipietis.* Sans vous, nous ne pouvons rien, pas même prier

comme il faut. Accordez-nous donc le don de la prière comme vous l'avez accordé au saint jeune homme que nous vénérons en ce jour...

11e SERMON SUR SAINT JEAN BERCHMANS.

BONTÉ DE DIEU.

(Vers la fin d'une octave, etc.)

Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde !
(Ps. LXXII, 1.)

Exorde. — Il est une pensée qui m'est souvent venue à l'esprit durant ces saints exercices et que je veux vous communiquer pour le bien de vos âmes. Lorsque je considère ce qui a donné naissance aux solennités que nous célébrons ici et ce que Dieu a opéré au milieu de nous, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le psalmiste : *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde !* Quelle bonté de la part de la Majesté divine ! Que sommes-nous, pour que l'infinie grandeur daigne s'abaisser jusqu'à nous ? *Quid est homo,* dirons-nous avec Job, *quia magnificas eum ? Aut quid apponis erga eum cor tuum ?* Je veux vous mettre aujourd'hui sous les yeux cette *bonté de Dieu* qui éclate d'abord *dans toute la vie du saint jeune homme* dont nous faisons la fête, mais qui éclate aussi *en nous-mêmes.* Occupons-nous de la considération de ces marques de la bonté de Dieu, afin de conserver vivace notre gratitude envers lui, d'entretenir notre confiance et de mériter de nouvelles faveurs par l'accomplissement sincère de tous nos devoirs.

I. — Bonté de Dieu envers Jean Berchmans.

La bonté de Dieu s'est manifestée, il me semble, envers Jean Berchmans, par trois faveurs spéciales : son *éduca-*

tion, - sa *vocation* à la vie religieuse dans la Compagnie de Jésus, — et une *sainte mort* à la fleur de l'âge. Ces trois faveurs ont valu à Berchmans la glorification dont il est l'objet maintenant, parce qu'il les a acceptées dans toute la sincérité de son cœur.

A. Son éducation. — Vous savez, mes Frères, comment Dieu avait tout disposé pour rendre vertueuse l'enfance de celui dont il voulait faire un si grand saint. Il le fit naître dans un milieu foncièrement chrétien. Ses parents... Ses deux tantes qui habitaient le béguinage... Ses maîtres et ses protecteurs : Van Stiphout, Emmerick, Froymont... Il est bien d'autres enfants dont l'éducation est entourée par Dieu de soins analogues, et qui pourtant abandonnent le chemin de la vertu... Jean suit docilement toutes les inspirations de la grâce, et à l'époque de sa première communion son confesseur trouve à peine matière à absolution dans les fautes dont il s'accuse au saint tribunal.

B. Sa vocation a la vie religieuse. — Ce lis si pur ne devait pas rester exposé aux orages du monde. Dieu voulait le voir briller dans le jardin fermé de la vie religieuse. Une telle vocation, mes Frères, est une des faveurs les plus signalées parmi celles que la bonté de Dieu dispense à ses amis. Malheureusement il se rencontre des enfants, il se rencontre surtout des parents qui ne comprennent pas le prix de cette faveur... Il n'en a pas été ainsi chez notre bienheureux jeune homme et chez ses parents. Dès que Jean Berchmans eut reconnu la voix de Dieu qui l'appelait à la vie parfaite dans le cloître, il répondit comme jadis le jeune Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1 Reg. III,10). Les parents de Berchmans voulurent éprouver sa vocation : c'était leur droit ; mais une fois convaincus que Dieu appelait leur enfant, ils se soumirent comme avait fait jadis Abraham. Et voyez : ô bonté de Dieu ! le père de Jean obtient lui-même la grâce de la vocation ecclésiastique. N'est-ce pas là une récompense de la générosité ? Et son cher fils, qui avait corres-

pondu avec tant de sincérité à la bonté divine, croît tous les jours en vertu et en perfection ; et, ayant fourni en peu d'années une longue carrière, il se trouve être un fruit mûr pour le ciel.

C. Sa sainte mort a la fleur de l'age. — Aussi le Seigneur se hâte de le retirer de ce misérable exil de la vie terrestre. Et remarquez bien, mes Frères, que je ne regarde pas comme un malheur pour Berchmans d'être mort à la fleur de son âge. Non, loin de là ! Car pour lui mourir, c'était faire son entrée au Paradis.

Et c'est ainsi que lui-même envisageait sa mort. A l'infirmier qui lui annonce à minuit qu'on lui donnera à quatre heures du matin le saint viatique, parce que l'on voit la mort approcher, il répond en l'embrassant : " Mon frère, vous ne pouviez m'apporter une plus agréable nouvelle ni me causer une plus grande joie. „ Parlant de son supérieur qui priait beaucoup pour obtenir la guérison du cher malade, et qui était allé dire la messe à cette intention, il disait : " Le Père recteur lutte pour moi comme Jacob ; „ ou encore : " Le Père recteur combat contre moi, mais il ne l'emportera pas. „ Comme on lui demande s'il ne désire pas qu'on lui fasse une lecture pieuse : " Oui, répond-il, lisez-moi le chapitre de la Vie du bienheureux Louis de Gonzague dans lequel on raconte sa mort. „ Et entendant lire que saint Louis sur son lit de mort avait récité l'hymne *Te Deum*, il se mit également à le réciter, et demanda qu'on y ajoutât la récitation des Psaumes graduels qu'il avait toujours beaucoup goûtés. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* Un des médecins se présente : Jean, après lui avoir exprimé sa reconnaissance pour ses soins, lui dit avec un visage riant : " Nous partons, monsieur le docteur, nous partons. — Et où allez-vous ? — Au ciel ! „ Et comment expire-t-il ? Après avoir dit, avec une parfaite présence d'esprit, les litanies de la sainte Vierge, serrant dans ses mains et regardant son crucifix, son chapelet et le livre

des règles de la Compagnie, et après avoir prononcé une dernière fois les noms de Jésus et de Marie.

O bienheureuse fin! O bonté de Dieu qui soutient ainsi et console ses serviteurs! — Mais cette bonté de Dieu envers Jean Berchmans, mes Frères, ne s'est pas bornée à la personne de notre illustre patron : Dieu a voulu que cette bonté produisît au profit de nous tous les plus salutaires et les plus précieux effets. Rappelons-nous les grâces que nous avons reçues durant ces saints jours qui viennent de s'écouler.

II. — Bonté de Dieu envers nous en ces jours-ci.

A. Envers ceux qui vivaient dans la grace de dieu. — Il y en a beaucoup parmi vous qui étaient déjà sur le chemin de la vertu et qui s'appliquaient à remplir exactement leurs devoirs de chrétiens. Ils servaient déjà d'exemples à leurs concitoyens... Mais je le leur demande : n'ont-ils pas reçu de la bonté de Dieu en ces jours de bénédiction des faveurs marquées? Comme ils ont mieux compris le prix de la vertu et la laideur du péché! Comme ils ont mieux compris de quelle façon ils doivent pratiquer la vertu! Comme ils ont senti leur courage augmenter! Ils se sont dit : La couronne de Jean Berchmans sera aussi ma couronne, car je veux suivre ses traces, et, avec la grâce de Dieu, j'arriverai au même terme que lui. C'est donc Dieu qui a raffermi dans le bon chemin ces hommes justes. *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!*

B. Envers les pécheurs qui se sont convertis. — Il en est qui ont éprouvé d'une manière encore plus frappante la bonté de Dieu qui déborde ici grâce à notre aimable Jean Berchmans. N'y en a-t-il pas dans cette cité dont le cœur était bourrelé de remords il y a huit jours, parce qu'ils s'étaient écartés de la bonne voie et qu'ils ne songeaient qu'à la justice de Dieu sans songer à sa bonté et à sa miséricorde? Quelques-uns peut-être ne songeaient même pas à la justice de Dieu. Voici que la voix de la

grâce a retenti dans les âmes des uns et des autres. Ils ont écouté cette voix; ils se sont montrés sincères et Dieu s'est montré bon pour eux. *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!*

C. Envers les pécheurs obstinés jusqu'a ce moment. — Enfin, mes Frères, il y a encore ici une troisième classe d'hommes auxquels Dieu a montré sa bonté en ces jours. Quels sont-ils? Vous ne le devineriez pas peut-être ; ce sont les pécheurs qui jusqu'ici n'ont pas voulu écouter la voix de leur conscience et restent obstinés, ne voulant pas se convertir. Ils sont certainement en petit nombre; mais vous en connaissez peut-être quelques-uns, mes Frères, et il est possible qu'il s'en trouve même quelques-uns dans cet auditoire. " Et comment, me diront ceux-ci, Dieu s'est-il montré si bon envers moi ces jours derniers? „ Il l'a fait de bien des façons, mon cher frère. Car enfin, que méritez-vous en ce moment de la part de Dieu? Rien que vengeance et châtiment. Et néanmoins, voyez que de faveurs Dieu vous accorde au moment où nous parlons.

a) Il vous accorde le temps de faire pénitence. Où seriez vous maintenant, si vous étiez mort il y a quelques jours? Où seriez-vous, si vous êtiez mort avant la fin de ces solennités? Voici que vous vivez, et Dieu attend votre retour, comme le père de l'enfant prodigue dont parle l'Évangile attendait...

b) Il vous ménage une occasion favorable de vous réconcilier avec lui. Quand vous sera-t-il plus aisé que maintenant de vous débarrasser du poids de vos péchés? Quand vous sera-t-il plus facile de changer votre vie, que maintenant et dans une ville où toute la population s'occupe de pieuses pensées?

c) Il vous envoie la pensée de vous convertir. Oui, j'en suis sûr : la voix de la grâce parle en ce moment à votre cœur... Ah! que ne puis-je amener ici les autres pécheurs qui vous ressemblent du côté de l'obstination et vous dire à tous au nom de votre Père qui est dans les cieux :

" Revenez, revenez à moi. Ne suis-je pas le meilleur des pères? Ne suis-je pas disposé à jeter bien loin derrière moi toutes vos iniquités, pourvu que vous promettiez de vous corriger? „ — Mes iniquités sont si grandes! dites-vous. — Ma miséricorde est encore plus grande, vous répond votre Dieu par ma bouche. — Mais jusqu'ici je me suis moqué de tout, j'ai abusé de tout. — O mon enfant, répond le Seigneur, il est vrai que vous avez longtemps résisté à ma grâce, mais je vous attends toujours et votre repentir me sera d'autant plus agréable qu'il aura été plus tardif.

Une seule chose pourrait encore être en défaut, malheureux pécheurs obstinés : je veux dire, votre volonté. Mais la volonté de vous convertir, Dieu vous la met en main, puisqu'il vous donne la grâce de vouloir. Il vous invite à vouloir : refuserez-vous de vous rendre à son invitation. Non ! j'en ai la confiance. Vous agirez en toute sincérité, vous suivrez la voix de votre conscience, et de vous aussi nous pourrons dire : *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!*

Péroraison. — Je termine, mes Frères, par cette autre parole empruntée aux psaumes de David et que nous pourrons tous nous approprier, je l'espère : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. LXXXVIII). Au souvenir des grâces obtenues, nous sentirons la reconnaissance enflammer nos cœurs. Puisse-t-elle y brûler toujours davantage! Que ce ne soit pas un sentiment passager, mais un sentiment éternel dans toute la force du mot. Et si nous avons le bonheur de répéter cette parole éternellement dans le ciel, nous le devrons à notre fidélité à la grâce présente. Ce sera également un signe qu'à l'heure de notre mort nous aurons éprouvé comme Jean Berchmans la bonté de Dieu et mérité par notre persévérance dans son service de le posséder éternellement. Ainsi soit-il!

PREMIER
PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN BERCHMANS.

JEAN BERCHMANS OU LA VRAIE GRANDEUR.

Magna opera Domini; exquisita in omnes voluntates ejus. Les œuvres du Seigneur sont grandes; elles sont appropriées à tous ses desseins. (Ps. cx, 2.)

Exorde. — Il est dans nos cœurs, mes Frères, un sentiment que Dieu y a déposé en même temps que l'amour de la patrie : c'est l'attachement pour tous les grands hommes que cette patrie a vus naître. Nous sommes fiers et heureux de leurs succès, nous avons le culte de leur mémoire! Sentiment noble et généreux, sentiment qui devient d'autant plus intense et plus intime que ces hommes qui sont les objets de nos hommages nous sont unis par des liens plus étroits. Aussi, lorsque la religion consacre ces liens, à l'admiration et à l'amour, à la fierté et à la joie viennent naturellement se joindre le respect et la vénération, l'espoir et la confiance. Et c'est ce que nous éprouvons tous, lorsque, sous le regard de Dieu, nous contemplons la rayonnante image de cet enfant de la Belgique qui s'appelle Jean Berchmans.

Lorsque la Providence ménage de telles joies, c'est toujours dans un but de sanctification. Les œuvres de Dieu sont grandes, mais elles sont appropriées à ses desseins; et le grand dessein de Dieu, celui dont il poursuit la réalisation en toutes choses, c'est sa gloire à lui par la sanctification de ses élus. Seconder ce dessein, faire que les bienfaits de Dieu ne demeurent point stériles en nous : voilà notre devoir. C'est pour vous faciliter l'accomplissement de ce devoir, mes Frères, que je parais aujourd'hui dans la chaire de vérité, faible par moi-même, fort de toute la bonté du Dieu qui m'envoie.

Daigne le saint jeune homme dont je viens célébrer la gloire, lui que j'ai le bonheur d'appeler trois fois mon frère, frère par le baptême, frère par la patrie, frère par la vocation religieuse, daigne Jean Berchmans m'inspirer les enseignements les plus utiles à vos âmes et vous obtenir à vous l'intelligence des choses d'en haut, avec la grâce de pénétrer le sens de ces enseignements et le courage de les mettre en pratique.

Ce qui m'a frappé tout d'abord, mes Frères, dans les honneurs que l'Église catholique décerne à notre aimable patron, c'est la simplicité et l'humilité, j'allais dire la petitesse de celui qui en est l'objet. En présence de ce contraste, en comparant ces honneurs à ceux que le monde officiel rend à ses grands hommes, en comparant enfin Berchmans lui-même aux illustrations séculières, je me suis demandé de quel côté étaient les titres les plus sérieux à ce renom de grandeur qui a toujours été si ambitionné parmi les hommes. Pour conquérir la grandeur, les uns se jettent dans ce qu'on appelle les carrières brillantes ; d'autres, trompés par les clameurs de la foule, quittent le sentier de la vertu. Aux uns et aux autres j'oppose le fait indéniable qui s'offre ici à nos regards, et je leur dis : Berchmans ne possède aucun des titres que le monde considère comme indispensables à la grandeur, et cependant la gloire dont il jouit s'impose à tous, même à ceux qui voudraient la nier ; donc la gloire incontestable n'est pas celle que le monde poursuit. Ainsi : *grandeur mondaine inconnue à Berchmans* et prouvée d'ailleurs fausse et illusoire ; — *grandeur chrétienne* manifestée par la gloire dont jouit Berchmans, grandeur réelle et impérissable : ce sont les deux considérations que nous allons entreprendre ensemble.

I.

Il n'est pas difficile, mes Frères, de nous rendre compte du jugement du monde par rapport à la grandeur. Qu'est-ce qui est grand aux yeux du monde ? Quelles

sont les différentes grandeurs qui forment l'apanage du monde ?

Lorsqu'une nation qui s'est vu enlever par la mort un roi vénéré, se lève pour acclamer son fils qui vient de ceindre la couronne; lorsque, pour livrer passage à un descendant des Montmorency ou des Condé, la foule s'ouvre respectueuse; lorsqu'au jour d'une union brillante, les vassaux se pressent autour de leur suzerain et le suivent de leurs acclamations enthousiastes: ce qu'on reconnaît, c'est la grandeur de la race.

Lorsque dans le temple de la justice, le magistrat se lève pour prononcer l'arrêt suprême, arrêt de condamnation ou arrêt d'acquittement, pourquoi tous les regards se portent-ils sur cet homme ? Pourquoi ce silence respectueux qui accueille sa parole ? Pourquoi cet homme domine-t-il à lui seul toute cette assemblée ? C'est qu'il possède un autre genre de grandeur incontestée : la grandeur de l'autorité.

Voulez-vous une autre forme de la grandeur ? Écoutez ! le canon fait entendre dans une grande ville, pavoisée comme aux grands jours de fête, ses bruyantes détonations ; les cloches des églises envoient dans les airs leurs joyeuses volées. Partout retentit le cri : Victoire ! victoire ! Toute la population, échelonnée dans les rues et sur les places publiques, acclame un long défilé de guerriers au visage noirci par la poudre, couverts de poussière et de sang. Puis s'avance le général, monté encore sur son cheval de bataille. A sa vue, tous les fronts se découvrent et les acclamations redoublent, au milieu d'un enthousiasme qui ne se possède plus. Ce vainqueur semble élevé au-dessus de l'humanité, et la gloire lui ceint le front d'une auréole brillante : cette auréole, c'est la victoire qui la donne; ce général possède la grandeur militaire.

Moins retentissante peut-être, mais non moins émouvante est la grandeur que donne le génie. Orateur, poète, artiste, l'homme de génie, dès qu'il a atteint les sommets de la célébrité, recueille partout où il paraît les applaudisse-

ments des esprits cultivés; partout où son nom est prononcé, les éloges recommencent, et la foule même du peuple ne parle pas de lui sans admiration.

Enfin, si dans nos cités industrieuses nous passons devant ces usines gigantesques, ces immenses magasins, ces maisons ou plutôt ces palais où éclate l'opulence des Crésus du jour, nous ne pouvons nous défendre d'un saisissement causé par une autre grandeur encore : la grandeur de l'industrie, la grandeur du commerce, la grandeur de la fortune matérielle...

Or, mes Frères, lorsque vous jetez les yeux sur l'image de Jean Berchmans, notre bienheureux compatriote, dites, je vous prie, laquelle de toutes ces grandeurs vous voyez resplendir en lui. Lorsque, le 13 mars 1599, naquit à Diest cet enfant de bénédiction, qui en Europe, qui à la cour d'Albert et d'Isabelle prononçait le nom de Berchmans ? Quels titres la richesse lui donnait-elle à la considération du monde ? Mais, pour obtenir de pouvoir continuer ses cours d'humanités, il promettait à ses parents qu'il se contenterait de pain et d'eau à tous ses repas; mais, il se mettait en service chez le curé Timmermans et chez le chanoine Froymont ; mais, tout en fréquentant les classes du collège de la Compagnie de Jésus, il exerçait les humbles fonctions de domestique ! Dieu, il est vrai, lui avait départi une belle intelligence, et des talents poétiques s'alliaient en lui à la lucidité de la conception et à la maturité du jugement : pourtant, où sont les œuvres qui le fassent ranger parmi les savants et les littérateurs du XVIIe siècle ? Passant du collège de Malines au noviciat de cette ville, envoyé deux ans plus tard à Rome, où il demeura moins de trois ans, et prenant de là son essor vers les cieux, quel temps a-t-il eu de produire des monuments qui signaleraient son nom à l'attention du monde ? Quant à la grandeur militaire et aux autres grandeurs séculières que j'ai énumérées, vous me dispenserez, je pense, de les chercher dans la vie de Berchmans.

Mais il y a plus: non seulement notre saint jeune homme ne possédait aucune de ces grandeurs; il les méprisait toutes. Cet adolescent de vingt ans avait l'âme trop fière, trop noble, pour se laisser envelopper dans les chaînes du monde, fussent-elles de l'or le plus pur.

Au commencement du XVII^e^ siècle... *(comme dans le troisième sermon, plus haut, pp. 606 et 607, jusqu'à)* nouvelles du jour. Il ne s'inquiétait ni de la guerre ni de la paix, ni de la marche de la politique ni des découvertes des savants, ni des occasions de faire fortune. A la vue des chalands qui se présentaient au comptoir de son père, jamais il ne lui vint à la pensée de continuer cette industrie, d'y donner de l'extension, et d'établir ainsi sa famille dans une position plus élevée.

Pensionnaire chez Emmerick, serviteur du chanoine Froymont, il s'occupe avec joie aux offices les plus vulgaires de la maison et du ménage... Les succès qu'il obtient dans ses études font-ils concevoir à ses parents l'espérance de le voir bientôt atteindre un rang distingué dans la hiérarchie ecclésiastique, lui-même par son entrée dans la Compagnie de Jésus se ferme la porte de ces honneurs. Pendant son noviciat il se rend de plus en plus étranger au monde... Durant son séjour à Rome il professait pour les grandeurs profanes la plus complète indifférence. Les splendeurs d'une représentation scénique ne purent lui faire lever les yeux, ni toute la pompe de l'intronisation du pape Grégoire XV l'arracher à sa cellule chérie... Étrange stoïcisme dans un jeune homme doué du caractère le plus sociable, du cœur le plus aimant et le plus accessible à toutes les nobles et généreuses émotions!

Avait-il tort de regarder comme digne d'être foulé aux pieds tout ce que le monde appelle grand? Si vous voulez consulter la raison et la foi, vous serez forcés de partager les convictions de Berchmans, quoique vous n'ayez peut-être pas le courage de l'imiter en pratique. Dites-moi dans

la sincérité de vos âmes si les honneurs, le pouvoir, la richesse sont capables de communiquer à l'homme une grandeur réelle, si en venant à lui ils lui donnent une valeur qu'il n'avait pas auparavant. Ah ! pardonnez ma hardiesse, mais je ne puis me défendre de les comparer à ces tréteaux fragiles sur lesquels montent les histrions de foire pour s'élever au-dessus de la foule, et à ces oripeaux cousus de clinquant dont ils se parent et qui les métamorphosent soudain en héros et en empereurs. Ou, si vous l'aimez mieux, voici un autre rapprochement. Il vous est sans doute arrivé de sourire lorsque dans un moment d'ambition enfantine un petit garçon, après s'être hissé à grands efforts au sommet d'un meuble pour dépasser votre taille, vous criait d'un air triomphant : Me voilà plus grand que toi ! Pauvre enfant ! disiez-vous, n'est-ce pas, qu'une légère secousse ébranle son trône improvisé et je devrai m'empresser de le saisir pour l'empêcher de retourner, tout meurtri peut-être, à la petitesse de sa nature. En est-il autrement, mes Frères, de ceux qui ne sont grands que par l'or ou par le prestige des honneurs et de la puissance humaine ? Grandeur trompeuse, grandeur fausse, car elle laisse à l'homme qui en est revêtu toute sa faiblesse et toute sa misère ! Échafaudage ruineux, dont la chute entraîne trop souvent la perte totale de celui qui s'était bâti ce fragile soutien.

Parlerons-nous autrement de la grandeur que procure le succès dans les opérations financières ? Qui ne voit que cette grandeur n'ajoute rien à la valeur d'un homme et que de plus elle est la plus éphémère de toutes ? Mais le talent, la science, le génie, dira quelqu'un : n'est-ce pas ce qui grandit vraiment ? Soyons sincères : toute la science humaine est-elle autre chose qu'une nuit profonde dont quelques pâles rayons viennent de temps en temps éclairer tant soit peu les épaisses ténèbres ? Qu'est-ce qu'une grandeur qui se borne à vous faire dépasser de la hauteur d'une tête des pygmées et des nains ? Qu'est-ce qu'une

renommée dont les échos ne dépassent pas les limites d'une ville, d'une province, d'un royaume ? Que serait-elle, quand même elle remplirait la millième partie du globe que nous habitons ? Et pourtant quelle est la grandeur humaine, la grandeur scientifique surtout qui ait jamais atteint semblables proportions?

Enfin, lorsque prenant en main le flambeau de la foi et plongeant du regard dans les profondeurs de l'éternité, j'y cherche la place qui est faite là aux grandeurs terrestres de toute nature ; lorsque je me pose la question que se posait saint Louis de Gonzague: *Quid hoc ad æternitatem?* oh ! alors je m'écrie avec Bossuet proclamant sur les restes inanimés du prince de Condé la vanité de la gloire humaine : " Dès l'atteinte d'une si vive lumière combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! Que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre ! Qu'on en méprise la gloire ! Et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir ! „ Heureux Berchmans qui ne connut jamais ces désillusionnements, ces mécomptes dont la vie de tant d'hommes est semée ! Il ne les a pas connus, parce que jamais la fausse grandeur n'a eu d'attraits pour lui.

Voilà donc, mes Frères, notre bienheureux compatriote sans le moindre reflet de cet éclat factice que donnent les grandeurs terrestres. Et pourtant, nous le disions au début de ce discours, et nous ne pouvons le nier, lorsque nous nous plaçons en face de Berchmans nous sommes sous l'empire de l'admiration : cette admiration qui nous subjugue ne peut être causée que par une grandeur réelle. Il nous reste donc à chercher quelle est cette grandeur.

II.

Dans la cérémonie qui nous rassemble ici, tout esprit sérieux, tout homme qui ne craint pas la vérité doit voir la condamnation solennelle des idées les plus répandues dans notre siècle et en même temps la manifestation écla-

tante d'une triple grandeur : grandeur d'*une puissance* que notre siècle oublie ; — grandeur d'*une autorité* que notre siècle méconnaît ; — grandeur d'*une vie* que notre siècle méprise.

A. Grandeur d'une puissance que notre siècle oublie. — Cette puissance, mes Frères, c'est la puissance de Dieu !

Ah ! dans ce siècle de science variée et de recherches sans fin, de combinaisons hardies et d'ingénieuses inventions, quand j'interroge les savants sur les causes des phénomènes physiques, les médecins sur les causes des maladies contagieuses, les économistes sur les perturbations des opérations financières, les politiques enfin sur la marche des événements, il n'est rien dont ils ne me dévoilent le secret : puissance de la vapeur, de l'électricité et de la lumière ; puissance des courants atmosphériques, des miasmes et des parasites mortifères ; puissance des faits accomplis, puissance du progrès, de la civilisation, de la liberté, frontières naturelles, aspirations des peuples... Toutes les puissances sont révélées, expliquées, commentées, toutes, à l'exception d'une seule : la puissance de Dieu. Celle-ci n'a pas même l'honneur d'être nommée lorsqu'il s'agit d'expliquer les événements de la vie humaine ou les bouleversements des empires : elle ne compte plus de nos jours lorsqu'il s'agit d'étudier les destinées des hommes et des peuples... Eh bien, cette puissance, mes Frères, la voici qui éclate à tous les yeux.

Il y a deux siècles et demi un enfant vint au monde dans une humble maison d'une petite ville du Brabant. Cet enfant vécut quelques années au milieu de ses concitoyens, à peine remarqué par un petit nombre d'entre eux, puis il disparut de sa ville natale et s'ensevelit dans un cloître. On l'envoya à Rome, où il mourut trois ans après. Qu'avait-il fait ? Le monde doit répondre : Rien !

Et aujourd'hui, au plein jour de notre siècle de lumière, ce même enfant est revenu dans le pays qui l'a vu naître ; mais je me trompe : ce qui est revenu, ce sont quelques

débris de ses ossements, son image, son souvenir, son nom, et sa ville natale lui a décerné des honneurs et lui a fait des fêtes comme pas un souverain n'oserait les ambitionner! La métropole religieuse de la Belgique lui a voué un culte et des autels. Les peuples ont quitté leurs demeures dans les cités et dans les campagnes, pour venir visiter la chambre où il est né, pour vénérer quelques parcelles de ses restes enchâssées dans l'or et les pierres précieuses...

Que l'on me dise maintenant quelle puissance a produit ces merveilles. Que l'on invoque ici, si on l'ose, ces grands mots, vides de sens trop souvent, avec lesquels on prétend résoudre tous les problèmes. Ah! mes Frères, il n'est qu'une puissance qui soit à même d'opérer le prodige qui nous occupe en ce moment : c'est celle dont l'Écriture sainte dit par la bouche du prophète-roi : *Magna opera Domini* (Ps. cx, 2). *Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra? Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui* (Ps. cxii, 5-8). C'est Dieu, mes Frères, qui a fait grand cet enfant obscur, ce jeune homme ignoré du monde, et qui a voulu qu'il fût, en récompense de ses vertus, honoré dans nos temples. Cette volonté du Tout-Puissant s'accomplit sous nos yeux : les 8000 concitoyens actuels de Berchmans se sont agenouillés devant celui qu'un petit nombre de leurs ancêtres ont connu et que, si vous aviez vécu de son temps, la plupart d'entre vous eussiez regardé à peine. Et les milliers d'étrangers qu'attirent dans vos murs les fêtes que vous célébrez si dignement, n'avouent-ils pas que presque tous naguère ils ignoraient jusqu'au nom de Jean Berchmans? Ne sont-ils pas conduits par la main de Dieu, lorsqu'ils viennent maintenant déposer devant l'autel de Berchmans le tribut de leur vénération et de leurs prières? *Magna opera Domini; exquisita in omnes voluntates ejus.*

B. GRANDEUR D'UNE AUTORITÉ QUE NOTRE SIÈCLE MÉCONNAIT. — Mais quel instrument ce Dieu a-t-il donc choisi pour manifester ainsi sa puissance ? A-t-il suscité un nouveau Cyrus pour en faire l'exécuteur de ses volontés saintes? Lui a-t-il dit : " Je marcherai devant toi pour courber sous ton commandement les peuples. Ordonne-leur de vénérer mon serviteur Jean Berchmans. „ Oh! non, mes Frères, ce n'est ni d'un Cyrus ni d'un Alexandre que Dieu s'est servi : il lui a suffi d'inspirer une pensée au chef de son Église, de cette Église dont notre siècle affecte de ne pas reconnaître l'autorité ; et par cette autorité il vient de réaliser les plans grandioses de l'exécution desquels nous sommes ici témoins. Nouveau prodige dont mon esprit est frappé.

A ne considérer que la joie que font paraître les ennemis de l'Église, à ne considérer que le langage de leurs journaux et les prédictions de leurs politiciens, on serait tenté de croire à la réalisation, et à la réalisation prochaine même, de la parole qu'ils ont si souvent sur les lèvres : " Le christianisme a fait son temps. „ On se mettrait presque à supputer combien de mois, ou tout au plus d'années la puissance pontificale occupera encore le Vatican et si le monde arrivera à la fin du siècle avant d'avoir secoué le joug de la vieille superstition chrétienne. Mais tout à coup un événement imprévu vient m'arracher à ces pensées : regardez avec moi et jugez!

Le vieillard du Vatican a réuni autour de lui son conseil. Ce sont des cardinaux, des évêques, des prêtres, et il délibère avec eux dans le secret du sanctuaire. De quoi s'agit-il dans cette mystérieuse assemblée? Le pape va-t-il... Non! on discute s'il faut mettre au nombre des Bienheureux un humble enfant d'Ignace, un jeune jésuite de vingt-deux ans. La délibération est terminée ; une réponse affirmative est sortie de la bouche du pontife. Quelques jours après, la basilique Vaticane s'illumine de milliers de cierges. La population de Rome et une foule

d'étrangers arrivés avec empressement à la Ville éternelle remplissent la vaste enceinte de Saint-Pierre. Un cardinal se lève et lit : " Pie IX pape, en perpétuel souvenir. Nous accordons l'autorisation d'appeler désormais du nom de BIENHEUREUX le vénérable serviteur de Dieu, Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus. „ Et à ce seul mot que le vicaire de Jésus-Christ a permis de prononcer, deux cent millions de catholiques, se faisant l'écho du canon du château Saint-Ange, proclament que Jean Berchmans est du nombre des bienheureux habitants du ciel. Dans le diocèse de Rome, dans la patrie qui vit naître Berchmans, partout où la Compagnie de Jésus compte un temple ou un missionnaire, on célèbre la fête du nouveau bienheureux, il y a grande joie dans le peuple fidèle et des millions de voix bénissent le nom du grand, de l'immortel Pie IX!

Et vous viendrez nous dire que le christianisme se meurt ! Et vous viendrez nous convier aux funérailles de la Papauté! Essayez donc, vous qui annoncez la mort prochaine du christianisme et qui vous prétendez en possession de l'avenir, essayez l'apothéose d'un de vos héros, du patriarche de Ferney ou du philosophe de Genève, du docteur Machiavel ou du martyr Marat... Là, malgré vous, en face de vous, vit la Papauté... Elle règne, elle commande, elle domine... Elle est grande au milieu même de ce XIX^e^ siècle qui blasphème son autorité... *Magna opera Domini*... Oui, elle règne, mes Frères, et son pouvoir vient de faire éclater à tous les yeux la grandeur d'une vie que notre siècle méprise.

C. GRANDEUR D'UNE VIE QUE NOTRE SIÈCLE MÉPRISE. — Qu'est-ce en effet, si nous en croyons notre siècle, que la foi et la piété, sinon l'illusion des âmes simples et des esprits ignorants? Qu'est-ce que la vie religieuse, sinon l'inspiration d'un mysticisme vaporeux? Qu'est-ce que la mortification et la pénitence, sinon le fruit inhumain d'un fanatisme idiot? Qu'est-ce surtout, — qu'il me soit permis

de le dire — qu'est-ce suivant notre siècle que la vie d'un jésuite, sinon un affreux tissu de mensonges, d'intrigues et de fourberies? Et la vie future elle-même, le ciel auquel nous aspirons, qu'est-il autre chose, suivant le siècle, que le rêve d'une imagination exaltée?

O sagesse du siècle, avec quelle superbe outrecuidance tu prononces tes arrêts! Mais, laisse-moi te le dire, que tu es ignorante, que tu es folle dans tes jugements, que tu es inconséquente! Je regarde, et aux pieds de Berchmans je vois non seulement des enfants et des femmes, des religieux et des prêtres, mais encore des savants et des artistes, des riches et des puissants, des guerriers et des magistrats, des évêques et des rois... J'y vois le chef auguste de la chrétienté. Je les vois vénérer les reliques de Berchmans, leur faire un cortège d'honneur. Ils l'invoquent, ils se recommandent à lui... J'écoute, et j'entends que son nom est répété avec éloge par des poètes et des philosophes... bien plus, par des hommes politiques, parmi lesquels il en est qui se piquent d'hostilité envers les ministres de la religion...

Et qu'est-il donc en lui-même, ce Berchmans? Un enfant dont la piété fut le seul apanage, un jeune homme humble et mortifié, un religieux, un jésuite. Et pourquoi est-il honoré? Uniquement parce qu'il a mené constamment sur la terre cette vie chrétienne pour laquelle vous affectez tant de mépris, et parce que l'Église a proclamé qu'il jouit dans le ciel de cette autre vie que vous méprisez également. Sans la vie sainte qu'il a pratiquée, sans la Compagnie de Jésus où il est entré, sans l'Église qui l'a exalté, qui à cette heure s'occuperait encore de Berchmans?

De ceci résulte, mes Frères, comme première conséquence qu'il y a une grandeur autre que celle de la politique, du talent, de la science, du pouvoir. Il y a une autre grandeur que celle de la noblesse terrestre. Il y a une grandeur en dehors de toutes ces grandeurs du monde. Et cette grandeur, grandeur de Dieu, grandeur de l'Église

catholique, grandeur de la sainteté, est-ce une grandeur bien réelle ? C'est la seconde conclusion à laquelle nous devons arriver. Je vous ferais injure à vous, mes Frères, en vous demandant si vous en doutez. Nos adversaires eux-mêmes doivent reconnaître, en théorie du moins, la grandeur de Dieu et la grandeur de l'Église. Par la multiplicité et la violence même de leurs attaques, par les raffinements de ruse auxquels ils ont recours, ils disent assez qu'il y a dans l'Église de Dieu un éclat incomparable qui s'impose à leurs regards.

Et quant à la grandeur de la sainteté, ne suffit-il pas d'un moment d'attention pour se convaincre qu'elle est incomparablement *plus réelle* et plus solide que toutes ces grandeurs de la terre que l'on pourrait lui opposer?

Grandeur *réelle,* parce qu'elle ne consiste pas en quelques avantages extérieurs, en quelques palmes que le vent dessèche, en quelques monuments que le temps réduit en poussière, mais parce qu'elle pénètre jusqu'au plus intime de l'âme, qu'elle élève et divinise...

Grandeur *réelle,* parce qu'elle ne se fonde pas sur les appréciations souvent erronées des hommes, mais qu'elle s'épanouit sous l'œil de Dieu et réjouit de ses parfums, comme d'un holocauste d'agréable odeur, le Tout-Puissant lui-même, qui reconnaît qu'il est glorifié par sa créature...

Grandeur *réelle,* parce qu'elle s'étend dans l'espace aussi loin que l'Église catholique, c'est-à-dire partout, et parce qu'elle prend possession, non d'un siècle ou d'une époque, mais de l'éternité tout entière. Car cette grandeur accompagne l'homme au delà du tombeau ; et c'est même dans l'éternité qu'elle éclate dans toute sa magnificence, lorsque l'hosanna des anges chante le triomphe du Fils de Dieu et exalte en même temps tous ceux qui ont triomphé avec lui et qui maintenant ont pris place au festin de l'Agneau. *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* (Apoc. XIX, 9).

Oui, grandeur réelle, dont le monde, s'il veut être de bonne foi, doit avouer la supériorité sur toute autre grandeur. Je termine par cette réflexion.

Péroraison. — Au temps où s'éteignait dans un couvent de Rome ce pauvre scolastique de la Compagnie de Jésus, vivaient dans les différentes contrées de l'Europe des personnages célèbres. C'était le temps de grands souverains comme Henri IV et Élisabeth d'Angleterre; c'était le temps de grands savants comme Théodore de Bèze et Juste-Lipse, de grands guerriers comme Maurice de Nassau et Spinola... C'était le temps d'Albert et d'Isabelle. L'archiduc Albert mourut la même année que Berchmans. Eh bien, mes Frères, supposez un instant réunis devant le tribunal de Dieu Henri IV, Élisabeth, Théodore de Bèze, Juste-Lipse, Nassau et Spinola, Albert et Isabelle, et au milieu d'eux placez notre Berchmans. Quelle est à vos yeux la valeur de ces couronnes, de ces sceptres, de ces vaillantes épées, de ces plumes savantes? De qui, s'il vous fallait à cet instant rendre compte de vos œuvres, de qui envieriez-vous le sort? De qui prendriez-vous le plus volontiers la place, je ne dis pas sans crainte, mais avec une joie sans bornes? Vous me répondez tous : de Berchmans.

Je vais plus loin. Prenez qu'en ce moment se manifeste aux esprits superbes que le monde a séduits toute la rigueur des jugements de Dieu et qu'ils voient suspendues sur leurs têtes les foudres vengeresses de ce maître tout-puissant qu'ils ont méprisé. De qui, croyez-vous, réclameront-ils l'intervention pour fléchir la colère de leur juge? Songeront-ils seulement à une Élisabeth, à un Théodore de Bèze, à un Henri IV? Mais au milieu de cette angoisse mortelle faites apparaître la douce figure de Berchmans, et vous les verrez lever vers lui leurs regards, tendre vers lui des mains suppliantes. Ils s'écrieront avec l'accent de la frayeur et du désespoir : Pitié! pitié! Ayez pitié de nous, serviteur de Dieu! Et parmi eux vous en entendrez qui

ajouteront : Enfant de la Belgique, ayez pitié de vos concitoyens, de vos compatriotes!

Quel aveu, mes Frères! Comme il confirme notre conclusion générale concernant la véritable grandeur! Oui, encore une fois, la véritable grandeur réside dans les profondeurs des cieux avec le souverain Maître de toutes choses. Elle règne sur la terre avec le Vicaire de Jésus-Christ, représentant de la majesté divine; et quand elle se trouve dans un homme, elle n'a qu'une auréole, qu'un caractère, qu'un nom : la sainteté! Soyons donc conséquents, mes Frères; et si, comme Dieu nous en impose l'indéclinable obligation, nous cherchons la véritable grandeur par notre sanctification, cherchons-la sur les traces de Jean Berchmans, notre protecteur et notre frère. Écoutons la parole qu'il nous adresse du sein de la gloire : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (Levit. XIX, 2). Soyez saints, parce que je suis saint. — Cette parole fera le sujet de notre prochain entretien.

SECOND
PANÉGYRIQUE DE SAINT JEAN BERCHMANS.

JEAN BERCHMANS OU LA VRAIE SAINTETÉ.

Sancti estote, quia ego sanctus sum. Soyez saints, parce que je suis saint. (Levit. XIX, 2.)

Exorde. — Nous avons admiré hier, mes Frères, le spectacle que l'Église catholique offre au monde en ces temps de troubles et de calamités. Pendant que les peuples, agités au dedans, se regardent les uns les autres avec une mutuelle défiance, pendant que les bruits de guerre et de révolte remuent l'Orient et l'Occident, pendant qu'aux portes mêmes de Rome frémissent des

ennemis tantôt hautains, tantôt dissimulés, mais toujours implacables, elle, l'Église, toujours calme et sereine, le regard fixé sur l'éternité et le cœur plein d'amour pour les hommes, continue de les guider vers la céleste patrie et d'encourager ses enfants dans ce pénible voyage. Dans ce but elle leur met devant les yeux la vie de ceux qui les ont précédés et qui se sont laissé guider par elle au port du salut à travers les écueils et les tempêtes. Elle les entoure d'une auréole et les place sur ses autels, afin que comme des astres conducteurs ou comme des phares étincelants ils marquent la voie aux matelots qui sont encore exposés au ballottement des vagues.

Aujourd'hui nous arrêterons nos yeux sur un de ces astres bienfaisants, astre à la douce lumière, " astre nouveau, comme le dit la Bulle de béatification, et qui n'éclaire pas seulement la société religieuse qui l'adopta dans son sein et sur laquelle il vient de se lever, lui envoyant ses premiers rayons, mais encore, comme l'ajoute la même Bulle, l'immense étendue de l'Église universelle. „

Il nous faut donc entrer dans les vues que Jésus-Christ nous manifeste par la parole de son Vicaire : il nous faut contempler, admirer, imiter. Mais, direz-vous, qu'allons-nous imiter dans la vie d'un jeune religieux, dans une carrière qui compte à peine vingt-trois ans ? Eh bien, mes Frères, permettez-moi cette assertion, qui vous paraîtra peut-être paradoxale : Plus cette carrière est courte, obscure et insignifiante à première vue, plus les enseignements que nous en tirerons seront frappants et féconds. Plus cet enfant qui nous est proposé pour modèle, échappe aux yeux de la foule, plus nous profiterons des exemples qu'il nous a laissés. Car cet enfant, semblable au jeune Samuel que l'Écriture nous montre élevé à l'ombre du saint tabernacle, cet enfant est devenu quelque chose de grand aux yeux du Seigneur : *Magnificatus est puer Samuel coram Domino.* Et il est devenu quelque chose de grand, parce qu'il a été un saint.

Il a été un saint : l'étude de sa vie peut donc nous aider à *rectifier nos idées sur la sainteté* et à nous faire comprendre l'essence de la sainteté. Trop souvent ce mot effraie notre imagination et épouvante notre délicatesse. Nous oublions que c'est à nous tous que Dieu adresse cette parole : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* C'est pourquoi je ne crains pas de placer aujourd'hui la même invitation dans la bouche de notre bienheureux compatriote, Jean Berchmans. Déjà, en effet, il y a répondu lui-même. Il a atteint le terme de la course, il a remporté la palme de la victoire. Il a le droit de nous dire : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

Nous allons lui demander de nous faire connaître les conditions essentielles et la perfection pratique de la véritable sainteté, c'est-à-dire l'idéal et la pratique de la véritable sainteté : *l'idéal,* afin que, dissipant les illusions de notre intelligence, cet idéal nous présente dans tout son jour le but auquel nous devons tendre sur la terre; — *la pratique,* afin que, édifiés sur nos obligations, nous nous appliquions sérieusement à les remplir, toujours avec l'aide de Dieu et grâce à l'intercession puissante de notre céleste protecteur, Jean Berchmans.

I.

Le seul mot de " sainteté „ éveille chez plusieurs personnes une idée de majesté et de pompe, j'allais dire de fierté et de domination. Pour elles, la sainteté est représentée par une couronne étincelante, par l'auréole des docteurs, le lis éblouissant des vierges, la palme triomphale des martyrs. Elles bornent la sainteté à la *sainteté dans les cieux,* où ils la voient au milieu d'un cortège d'anges dont l'éclat est supérieur à celui du soleil et tel que nos faibles yeux ne pourraient le supporter. Si l'on fait remarquer à ces personnes qu'il y a aussi une *sainteté sur la terre,* alors elles nous parlent du silence imposé à toutes les exigences de la nature, de la mort de toutes les affec-

tions, même les plus légitimes. Point de sainteté, au dire de ces personnes, sans jeûnes prolongés et disciplines sanglantes, ou tout au moins point de sainteté sans miracles et sans conversions étonnantes, sans prédications et courses apostoliques... A les entendre, la sainteté suppose dans le commerce de la vie un maintien apprêté, un front soucieux, un air sévère. Elle bannit l'expansion, la simplicité, l'amitié franche et cordiale. Dès que l'on est un saint, on cesse de répandre du charme sur une conversation; on devient un homme qu'il vaut mieux laisser seul avec Dieu et avec lui-même...

Voilà comment on nous décrit souvent les saints. Pourquoi? Peut-être afin de pouvoir se croire dispensé de les respecter, et dispensé surtout de les imiter... Mais c'est là se tromper ridiculement, c'est rapetisser la sainteté, la défigurer, la calomnier... C'est ne connaître ni la sainteté dans les cieux, ni la sainteté en elle-même, ni la sainteté dans le commerce de la vie.

Contemplez notre bienheureux Jean Berchmans dans la gloire, et écoutez ce que l'Église a prétendu en lui décernant les honneurs des saints. Je ne ferai que redire le texte de la Bulle de béatification : L'adolescence, dit-elle, étant en quelque sorte la base sur laquelle s'élève le reste de la vie, et l'homme ne se détournant qu'à grand'peine de la voie où il est entré dès ses premières années, afin que nul ne pût s'excuser, ni sur la faiblesse de l'âge, ni sur la défaillance de ses forces, pour déserter le chemin de la vertu, Dieu, par un décret de son infinie sagesse, a voulu que de temps à autre il fleurisse dans l'Église un jeune homme remarquable par sa sainteté, à qui puisse s'appliquer cet admirable éloge : *Il a fourni en peu de temps une longue carrière;* c'est-à-dire un jeune homme compensant par l'abondance de ses mérites les limites étroites de sa vie et enflammant le reste des hommes à marcher sur ses traces. Au nombre de ces jeunes gens doit être compté un enfant de la Compagnie de Jésus, le vénérable Jean Berchmans. „ Puis,

après avoir retracé brièvement les phases les plus remarquables de cette belle existence, le Père des fidèles ajoute : " Et maintenant, dans ces temps très malheureux, voulant proposer à la jeunesse, enveloppée de tant d'embûches de la part d'hommes perfides, un modèle à imiter, et lui donner un protecteur dont le secours tutélaire puisse l'arracher à tant de pièges... Nous accordons l'autorisation d'appeler du nom de Bienheureux le vénérable serviteur de Dieu, Jean Berchmans. „ Vous l'entendez, mes Frères, *la sainteté triomphante au ciel n'éloigne pas de nous* celui qui en est revêtu : elle nous facilite au contraire l'accès de la céleste patrie; elle doit nous inspirer la confiance et nous porter à une pieuse émulation. Oui, notre aimable Berchmans jouit de la gloire. Mis en possession d'un trône magnifique, il est revêtu de puissance et d'autorité. Il est puissant sur le cœur de Dieu : mais cette puissance, il la possède en notre faveur. Le domaine qu'il exerce sur le cœur de Dieu, l'Église nous assure qu'il l'emploie à faire descendre sur nous les dons célestes et à préserver des fureurs de l'ennemi du salut tous ceux qui ont recours à sa médiation. Oui, Berchmans dans le séjour des délices s'abreuve au torrent des célestes voluptés. Il contemple Dieu face à face. Son regard fortifié par la umière de la gloire, pénètre dans les profondeurs de l'essence divine et voit se déployer devant lui les secrets mystérieux de l'adorable Trinité. Il comprend les mystères de la rédemption, de l'Eucharistie. Oui, dans l'extase de la vision béatifique il jouit de Dieu et s'unit à lui dans un embrassement ineffable : mais toutefois il ne nous perd point de vue, nous, pauvres voyageurs de la vallée d'exil, et il nous invite sans cesse à venir partager sa félicité. *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* Soyez saints sur la terre, nous crie-t-il, pour être un jour saints avec moi dans les cieux!

L'idéal de la sainteté réalisé ici-bas, Berchmans va nous le révéler également. Et afin d'écarter toute notion

empreinte d'exagération ou de fausseté, vous me permettrez d'exposer brièvement ce que la théologie nous enseigne à ce sujet.

Lorsque le Seigneur, dans son ineffable bonté, destina l'homme, tout chétif qu'il était par lui-même, à contempler un jour dans les splendeurs de la béatitude l'essence même de la divinité... il décréta en même temps que l'homme aurait à mériter cette faveur insigne et que ce don gratuit de la libéralité du créateur récompenserait la libre soumission de la créature. Mais pour que les œuvres de l'homme, basses et terrestres par elles-mêmes, devinssent dignes d'un salaire infini, la sagesse éternelle voulut en quelque sorte les diviniser. Dieu résolut donc de mettre dans l'âme de chaque homme quelque chose de sa propre perfection... faisant de l'homme vivant sur la terre son enfant d'adoption, afin d'en faire plus tard l'héritier de son bonheur divin. Ce principe surnaturel de vie et d'immortalité, ce don mystérieux qui établit entre le néant et l'infini une communication intime, vous le connaissez, mes Frères : il se nomme *la grâce sanctifiante,* trésor d'un prix inestimable, dignité éminente surpassant toute dignité terrestre, participation de la vie de Dieu même...

Depuis que Jésus-Christ a institué le sacrement de baptême, c'est par le baptême que la grâce sanctifiante est d'ordinaire conférée à l'homme pour la première fois. Posséder cette vie de la grâce, c'est donc être saint, comme l'indique le mot même de " sanctifiante ; „ commettre un péché mortel, c'est donner la mort à son âme, puisque c'est renoncer à ce qui la fait vivre aux yeux de Dieu. Veut-on atteindre la sainteté du ciel, il suffit de garder intacte la sainteté terrestre, c'est-à-dire la grâce sanctifiante. Si on a eu le malheur de perdre cette grâce, il faut se hâter de la récupérer par un sincère repentir. Tous les autres dons de Dieu : éclat des actions et austérités corporelles, miracles et extases, révélations et prophéties, tout le reste, dis-je, n'est que l'enveloppe et pour ainsi dire le

vêtement de la sainteté, dont il est vrai de dire avec le psalmiste : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus* (Ps. XLIV, 14) : Toute la gloire de cette fille du roi est intérieure.

Nous en avons la preuve éclatante dans la vie de Berchmans. Il n'y a dans cette vie ni prodiges ni extases, ni miracles de zèle ni conquêtes apostoliques. Vous n'y verrez rien que l'innocence, suivie de son cortège ordinaire de paisibles vertus ; mais cette innocence est conservée avec un soin minutieux. Vous y verrez une pureté angélique et une horreur profonde des fautes les plus légères dans le service de Dieu.

Citons quelques témoignages émanés des directeurs de sa conscience auxquels il avait permis expressément et spontanément de rendre publics ses plus intimes secrets. Tous ces hommes étaient des maîtres expérimentés dans les voies spirituelles. Voici comment ils parlent des vertus de leur jeune confrère. Écoutons d'abord le P. Cecotti : " Pour obéir à un ordre de mes supérieurs, je puis dire avec vérité, pour ce qui regarde l'intérieur de Berchmans, que je n'ai jamais connu d'âme plus pure ni plus candide que la sienne, depuis que j'exerce l'office de Père spirituel, qui m'a mis en relation intime avec un nombre presque infini de personnes. Toujours l'âme de Jean m'a paru avoir je ne sais quoi de privilégié. Les péchés dont il s'accusait n'étaient pas de ceux qui, mortels de leur nature, ne sont véniels que faute de matière ou de consentement ; mais, véniels de leur espèce, ils étaient tels que, par suite de la corruption inhérente à notre nature, les plus grands saints mêmes n'ont pu les éviter. „

Le P. Massucci rend en quelques mots le même témoignage. " Il n'avait pas conscience, affirme ce vénérable religieux, d'avoir jamais commis, je ne dirai pas de péché mortel d'aucune sorte, mais pas même de péché véniel de propos délibéré. „

" Un jour, dit le P. Cépari, qui fut aussi le confident de saint Louis de Gonzague et de sainte Marie Madeleine de

Pazzi, un jour qu'il me rendait compte des merveilles que le Seigneur opérait dans son âme et de la fidélité qu'il mettait à y répondre, je fus comme transporté d'admiration et je me dis, à part moi, sans lui rien laisser soupçonner : *O jeune homme, trois fois heureux, que Dieu semble avoir orné de cette grâce originelle que notre premier père perdit au paradis terrestre !* „

Mais qu'est-il besoin de recueillir ces attestations ? Écoutons Berchmans lui-même. Déjà le Bienheureux est étendu sur son lit de mort. Il vient de recevoir le dernier viatique et l'onction des mourants. Le P. Cépari, son recteur, lui demande s'il n'a rien à dire pour la consolation de ses frères. Alors, le saint moribond, se penchant à l'oreille de son supérieur, murmure doucement : *Si votre Révérence le juge à propos, je l'autorise à publier devant tous les pères et frères ici présents que la plus grande consolation que j'éprouve en ce moment, c'est que je ne me souviens pas d'avoir jamais transgressé sciemment une seule de nos règles ni une seule ordonnance de mes supérieurs. Quant à ma vie passée, laissant de côté celle que j'ai menée dans le siècle et que Dieu seul connaît, je ne me souviens pas d'avoir commis une seule faute vénielle de propos délibéré.*

Et cette vie menée dans le siècle, nous la connaissons également, puisque lors de la première communion de Berchmans, le chanoine Emmerick douta s'il y avait dans la confession du saint enfant matière à absolution. A la même époque, le maître d'école, Walter Van Stiphout, admirait en lui une intégrité de mœurs si parfaite que Jean ignorait, disait-il, jusqu'au nom des vices pour lesquels l'adolescence n'a que trop d'inclination.

L'entendez-vous, mes Frères ? L'entendez-vous, chers jeunes gens ? Voilà l'idéal de la sainteté. O vous qui avez le bonheur d'avoir conservé intacte jusqu'ici la robe de l'innocence, quelque délicate qu'en soit la blancheur, ô gardez-la bien ! Entourez-la de toutes les précautions qu'impose la prudence chrétienne. Ce vêtement d'hon-

neur, n'allez pas le traîner dans la fange des passions ; ne l'exposez pas au contact funeste du monde. Et vous qui malheureusement aviez perdu ce trésor, mais qui l'avez racheté au prix du sang de l'Agneau, conservez-le désormais avec un soin scrupuleux. Mettez-le sous la sauvegarde de votre patron, Jean Berchmans : il saura le préserver des atteintes de vos ennemis.

Et ne croyez pas que pour vous en assurer la possession, il faille toujours revêtir un visage austère, et vous armer d'un front d'airain. Personne de plus innocent que Berchmans, personne de plus solidement vertueux, et pourtant personne de plus affectueux, de plus prévenant, de plus aimable. Il n'y a sur ce point qu'un cri d'admiration chez tous ceux qui l'ont connu. " Sa vue seule, dit un de ses confrères, causait une sorte de joie spirituelle à ceux que la nature ou une circonstance particulière rendait tristes ou moroses. „ " Son air gracieux, ajoute Sidronius Hosschius, et la douceur de ses manières attiraient à lui tous les cœurs. „ Le grand poète latin avait raison de parler ainsi. Ce n'était pas seulement à l'intérieur des maisons qu'il habitait et sur ses frères en religion que Berchmans avait cet empire : à Anvers, pendant son voyage de Rome, à Rome même, il exerça, si je puis parler ainsi, la même fascination sur tous ceux qui le fréquentèrent. Les élèves du Collège Romain se rangèrent souvent dans la cour pour le voir retourner à sa chambre. Dans la rue, des passants s'arrêtaient et le suivaient longtemps des yeux. Un noble Génois avoua au P. Lomellini, son compatriote, que ce qui l'attirait aux offices de l'église du Gesù, c'était le désir de contempler ce jeune homme angélique. Tant la modestie s'alliait en lui au charme des manières et à l'amabilité la plus parfaite.

Qu'il y a loin, mes Frères, de ce riant tableau à ces couleurs sombres et tristes dont on se sert le plus souvent pour peindre la sainteté ! Croyez-le bien : ceux qui la représentent ainsi, ne la connaissent nullement. Ils n'ont point

fréquenté les saints, et ils n'ont jamais essayé sérieusement de parvenir à la sainteté. Non, soyez en convaincus, la sainteté n'est pas reléguée dans une région inaccessible et elle ne s'entoure pas d'un appareil lugubre. Elle est près de nous, et nous tend les bras, en disant : Courage! Son aspect est doux et consolant, et le parfum céleste qu'elle répand autour d'elle fortifie les âmes...

Berchmans vient de nous enseigner quelle est l'essence intime, le véritable idéal de la sainteté : c'est encore lui qui nous en offrira en sa personne le type parfait et nous en montrera la *pratique journalière.*

II.

Lorsqu'il fut question de commencer les procédures juridiques pour la béatification de notre saint compatriote, un grand personnage de Rome s'écria étonné : Ce jeune homme, qu'a-t-il donc fait d'extraordinaire? Rien, lui fut-il répondu, sinon qu'*il fit toutes les actions ordinaires parfaitement.*

Cette parole, mes Frères, nous donne en résumé toute la vie de Berchmans. Elle trace aussi la règle de conduite que nous devons suivre, si nous voulons nous sanctifier. Être *fidèles aux obligations imposées par Dieu à tout âge* et à toute condition; être *fidèles à la voix du ciel*, lorsqu'elle nous désigne le chemin particulier par lequel chacun de nous doit aller à Dieu; enfin, être *fidèles à servir notre Dieu d'après les devoirs de cette carrière particulière :* c'est tout ce que le Seigneur nous demande. C'est à cette fidélité que sont réservées les palmes et les couronnes de la vie future et les joies infinies de la céleste Sion.

I. Venez donc, jeunes gens, venez contempler celui qui pendant les dix-sept premières années de sa vie fut le modèle accompli de la *fidélité que Dieu exige de votre âge.* Admirez avec moi comment il sut concilier ce qu'il devait à Dieu avec ce qu'il devait aux hommes.

Dieu tient la première place dans son cœur : c'est Dieu

qu'il cherche partout; c'est Dieu qu'il voit partout; c'est Dieu qu'il aime en tout.

Il aime la maison de Dieu. Combien est parfaite sa modestie dans les églises!... Et sa piété! Et son recueillement!... L'autel est vraiment le centre de ses affections. Au retour de l'école trouve-t-il la maison paternelle fermée, il se rend à l'église... Accompagne-t-il le chanoine Emmerick dans une ville étrangère, il n'a d'autre préoccupation que d'y visiter son Sauveur dans les principaux sanctuaires. Lui faut-il attendre le chanoine Froymont pendant les délibérations du chapitre, il le fait dans l'église voisine.

Il aime la conversation de Dieu. S'il ne lui est pas donné d'aller prier Dieu dans son temple, il se fait un temple de sa pauvre chambrette ou de la loge où il remplit la charge de portier. Ne l'a-t-on pas trouvé blotti au fond d'un coffre, où il s'était caché pour échapper aux bruits du monde et s'occuper tout à son aise de Dieu ?

Il aime la parole de Dieu. Il y prête l'attention la plus soutenue. Il recueille avec avidité les leçons du prêtre et savoure avec délices toute lecture pieuse...

Pour monter jusqu'à Dieu, il aime et invoque les saints. Il aime Marie, qu'il regarde comme sa mère, et il faudrait un discours entier pour énumérer les pratiques de sa dévotion filiale envers elle. Il aime saint Joseph, le père nourricier de Jésus. Il aime les anges, parce qu'ils sont les serviteurs et les messagers du Très-Haut; et il a l'habitude de saluer les esprits célestes préposés à la garde des personnes qu'il rencontre. Toutefois, au-dessus de ces phalanges bienheureuses sa foi lui montre Jésus, le rédempteur de son âme, l'Esprit d'amour qui sanctifie cette âme et le Père éternel qui, assis dans son immuable majesté, observe toutes les démarches de sa créature.

Mais ne pensez pas, mes Frères, que ces préoccupations toutes célestes aient fait jamais oublier à Berchmans les devoirs d'un bon fils, d'un élève docile, d'un serviteur

attentif et dévoué. Loin de là : elles lui facilitèrent l'accomplissement parfait de tous les devoirs de sa position.

Demandez-le à sa mère malade, qu'une longue et pénible infirmité retient sur sa couche. Jean se tient à son chevet. Il l'encourage et la console ; il la regarde avec tant d'affection et de sollicitude que la seule présence de son enfant est pour la pauvre mère un soulagement à ses souffrances corporelles et à tous ses maux.

Demandez-le à maître Van Stiphout, l'instituteur de la commune. " Mon cher Berchmans, disait-il au père du Bienheureux, je vous félicite de posséder un tel fils. Il fera votre consolation, n'en doutez pas, comme il sera un jour mon honneur et ma gloire. „

A son tour, le chanoine Emmerick, charmé de l'obéissance de son jeune disciple, prédisait que le Seigneur opérerait en lui de grandes choses. Les chanoines de Malines enviaient à leur collègue Froymont un domestique si dévoué, et le priaient fréquemment de le leur prêter pour servir à leur table, tant notre Bienheureux savait mettre dans cette humble fonction d'exactitude et de grâce ? Il fréquentait à cette époque les cours du collège de Malines, et il apportait à l'étude des lettres la même assiduité qu'aux occupations domestiques. Dans ses courses quotidiennes il avait toujours avec lui quelque livre, afin de pouvoir mettre à profit tous ses moments de loisir. Si le temps lui faisait défaut pendant le jour, il y suppléait par des veilles ; et dans le silence de la nuit il mêlait l'étude à la prière jusqu'à ce que le sommeil en l'accablant le forçait de prendre quelques heures de repos. Aussi, un mois à peine après son entrée au collège, il avait devancé tous ses condisciples, et à la fin de la première année il remportait le prix d'excellence sur tous ses concurrents.

Qu'il est doux de laisser reposer ses regards sur une existence si calme et néanmoins si bien remplie ! Comme on se sent encouragé à faire du moins quelque chose pour en imiter la perfection ! Cette perfection, on peut la prati-

quer partout, à tout âge, dans toutes les conditions de la vie : il suffit en effet pour cela que l'on soit fidèle aux devoirs que Dieu impose. — Cette fidélité que nous avons admirée dans Berchmans, va lui mériter une faveur singulière : Dieu va l'appeler à la perfection religieuse dans la Compagnie de Jésus. Il est vrai que cette grâce insigne de la vocation à la vie religieuse, récompense de la fidélité avec laquelle il avait servi Dieu pendant sa première jeunesse, lui coûta un grand sacrifice. Nous allons voir comment la fidélité qu'il devait à son créateur fut mise à une rude épreuve et l'héroïque courage dont il donna l'exemple en cette circonstance.

II. *La fidélité à la vocation* est, peut-on dire, la pierre de touche de la sainteté. Et en parlant ainsi, j'ai en vue, non seulement les jeunes gens qui ont à faire chrétiennement le choix d'une carrière, mais encore les parents, qui sont obligés de laisser à leurs enfants la liberté de faire ce choix chrétiennement et de leur en faciliter ensuite l'exécution selon leurs moyens. Que de jeunes gens, hélas! qui aux premières années de la vie faisaient le bonheur de leurs parents, la joie de Dieu et l'espoir de l'Église, mais qui plus tard sont devenus pour tous les gens de bien qui les ont connus, et surtout pour eux-mêmes un sujet de douleur et de honte ! C'étaient des fleurs délicates qui ne pouvaient impunément s'exposer au souffle du monde... Dieu leur ouvrait d'heureuses retraites où sous des toits protecteurs elles pourraient déployer leur éclat et répandre leurs parfums à l'abri de la tempête : mais on a voulu les produire au grand jour et dans le plein air du siècle, et elles n'ont pu résister aux orages. L'ouragan a dépouillé leur corolle, brisé leur tige et les a laissées flétries et broyées, expirantes dans la fange. Hélas! elles étaient faites pour orner un jour les parvis éternels! D'un autre côté, que de parents, charmés des talents et des grâces naissantes de leurs enfants, charmés de leurs vertus aimables, ont refusé de faire à Dieu le sacrifice de ces enfants qu'il leur deman-

dait pour en faire ses élus dans le sacerdoce ou la vie religieuse! Mais que de fois aussi ces pères mal inspirés, ces mères vraiment cruelles ont eu bientôt à pleurer sur leurs fils et leurs filles moissonnés par la faux vengeresse de la mort, ou — catastrophe plus fréquente encore et non moins déplorable — ils ont vu leurs enfants séduits par des amis pervers et prostituant leur cœur à des êtres indignes de leur affection. Ils ont reconnu alors, mais trop tard, que, par la faute de leurs parents, ces infortunés étaient mille fois plus complètement perdus pour les auteurs de leurs jours que s'ils se fussent ensevelis dans un cloître et consacrés à Dieu par une vie de pénitence, de prière et d'humilité.

Tout autre, mes Frères, est le tableau que nous offre en cette matière la vie de Berchmans. Si des membres de sa famille semblent d'abord mettre obstacle à son entrée en religion, il sait par une sage fermeté les convaincre de l'inutilité de pareils efforts, et le chef de cette famille eut la sagesse de comprendre que s'opposer plus longtemps à la vocation de son fils, c'eût été attirer sur lui et sur son enfant la colère du Dieu vivant qui réclamait cette offrande et qui a dit lui-même par la bouche de ses prophètes qu'il est un Dieu jaloux, *Dominus zelotes nomen ejus, Deus est æmulator* (Exod. XXXIV, 14), et qu'il poursuit de sa haine toute rapine dans l'holocauste : *Odio habens rapinam in holocausto* (Isai. LXI, 8). Pour nous faire une juste idée de cette lutte émouvante, il faut lire les lettres admirables par lesquelles le Bienheureux annonce et maintient sa résolution. Elles sont dignes de la chaire chrétienne; mais le temps nous manque pour les lire en entier. Je les abrège et je les résume sous la forme d'un entretien dans lequel Berchmans renverse coup sur coup les objections que son père lui oppose.

Père, s'écrie le jeune saint, voilà déjà quatre mois que j'entends dans mon âme la voix de Dieu qui m'appelle à la Compagnie de Jésus. Mon devoir est d'obéir à cette

voix. Je pars. — Partir, mon fils! Tu veux donc nous quitter, nous qui avons tant fait pour toi, nous qui nous sommes imposé tant de sacrifices pour t'assurer un avenir honorable... Ingrat! — Et que feriez-vous donc, père chéri, si par une courte maladie le Seigneur m'enlevait de ce monde? Ah! je ne méconnais pas vos bienfaits; je ne les oublie pas, je les porte dans mon cœur. Mais j'entends aussi Jésus qui me dit : C'est pour toi que je suis descendu dans une étable, que j'ai été flagellé, couronné d'épines, et enfin mis en croix. Voici mes cinq plaies : n'est-ce pas par amour pour toi que je les ai reçues? Songe combien de fois je t'ai nourri de ma chair et abreuvé de mon sang. C'est moi qui t'appelle... Si tu n'obéis pas, quelle ne sera pas ton ingratitude? — Je comprends; mais pourquoi précipiter une décision d'une telle conséquence? Il te reste bien du temps pour délibérer. Attends que tu aies pris tes grades. — O mon père, je vous le demande, si un pauvre mendiant se présentait à votre porte et que vous voulussiez lui donner une aumône : ne le regarderiez-vous pas comme un insensé, s'il vous disait qu'il n'accepte pas maintenant votre aumône, mais qu'il viendra la chercher dans un ou deux ans? La lui réserveriez-vous, cette aumône, dans ces conditions? Pauvre mendiant en face de Dieu, je le vois qui m'offre le trésor inestimable de la vocation religieuse, et je lui dirais : Seigneur, plus tard, dans deux ans! O non! je ne refuse pas... Je pars. — Diffère du moins ton départ de quelques mois! — De quelques mois? Mais lorsque le Seigneur appela le jeune homme de l'Evangile à le suivre, il ne lui permit pas même d'aller enterrer son père! Quelques mois? Non, non! Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas apte au royaume de Dieu. Vous consentez à mon départ : cette parole me suffit. Dans quinze jours je serai enfant d'Ignace. — Mais tu reviendras d'abord passer quelques jours auprès de nous dans ta ville natale. On ne peut me refuser raisonnablement de te posséder encore un petit nombre de jours,

seul, en famille. — De grâce! Épargnez-moi cette épreuve. Amenez ici à Malines ma mère bien-aimée; je vous ferai ici mes adieux. Vous me donnez au Seigneur : faites-le généreusement, de bon cœur et avec joie. C'est de lui que vous m'avez reçu. — On ne peut rien obtenir de toi... Pars! mais je t'en avertis, si ton entrée en religion nécessite encore quelque sacrifice d'argent, ne compte plus sur moi! — O mon père, croyez-moi, si ces vêtements qui me couvrent, devaient m'arrêter un seul instant sur le chemin du ciel, je m'en dépouillerais sur l'heure, afin de suivre mon Jésus qui fut cloué nu sur la croix!

Quelle grandeur, mes Frères! Quelle sublimité de sentiments dans un jeune homme de dix-sept ans! Comment un père chrétien y eût-il pu résister? Le sacrifice s'accomplit, et Dieu récompensa le père de la victime en l'appelant lui-même, après la mort de son épouse, aux honneurs du sacerdoce.

Voilà comment les saints savent obéir à la vocation divine... Dieu ne demandera peut-être pas de chacun de nous, pour faire de nous des saints, l'holocauste complet qu'il exigea de notre saint compatriote et de sa famille : mais, remarquons-le bien, moins il réclame et plus nous sommes coupables, si nous refusons d'obéir. Quelle que soit la carrière qu'il nous assigne, la condition indispensable de la sainteté est d'y répondre aux desseins de la Providence en nous avançant toujours vers la perfection de notre état *par la pratique des vertus propres à cet état.*

III. Cette *fidélité à la pratique des vertus propres à son état* de religieux, faut-il le dire, fut éminente chez notre bienheureux patron. Il fut toujours un religieux parfait, comme il avait toujours été un enfant modèle et un jeune homme exemplaire.

Les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, avec la règle qui explique et sauvegarde les vœux : tel est le code de la perfection religieuse. — Pour savoir comment Berchmans a observé ses vœux, il me suffit de

comprendre de quel amour il les a aimés. Jugez de cet amour, mes Frères, par les termes qu'il emploie en informant son père qu'il est sur le point de contracter ces engagements sacrés. Écoutez, et dites-moi si c'est une lettre qu'il écrit ou si ce n'est pas plutôt un chant d'amour qu'il entonne. " Les pères et les mères qui sont attachés aux choses du monde et qui ne rêvent que l'avancement de leur famille, se réjouissent outre mesure des alliances contractées par leurs fils avec les grands et les puissants du siècle. Plus ces alliances élèvent ces enfants au-dessus de leur état actuel de fortune, plus la joie des parents est grande. Mais le plus souvent cette joie n'est que folie. Plût au ciel que ces parents aveugles n'eussent pas à déplorer un jour et à maudire pendant toute une éternité le sort de ces enfants si cruellement aimés! Ce n'est pas une joie pareille, mon bien cher père, que ma lettre vous apporte : c'est une joie pure, pure comme le cristal d'une onde transparente. Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse : moissonnez à pleines mains les joies solides du ciel, non les vaines joies de la terre! — Eh! qu'y a-t-il donc ? — Le voici : votre fils espère mourir le 25 de ce mois. — Mourir ? Oui, mourir; mais mourir au monde, mourir de la mort des saints. O douce mort, ô mort qui n'êtes pas une mort, mais la vie la plus suave! Oui, que mon âme meure de cette mort des justes! — Mais où? Par quels tourments? — Sur la croix de Jésus, avec Jésus, transpercé des trois clous de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelle! C'est ainsi qu'elle mourra pour Jésus. O qu'il est doux de mourir dans la Compagnie de Jésus, entre les bras de Jésus! Réjouissez-vous, mon bon, mon excellent père : votre fils vivra dans cette mort; il vivra, et vivra heureux. „ Il faut nous arrêter, mes Frères; mais disons-le aussitôt : en entendant ces accents du cœur de Berchmans, qui peut douter qu'il ait pratiqué la pauvreté, la chasteté et l'obéissance ? D'ailleurs, nous le savons par des témoignages incontestables,

il a pratiqué la pauvreté jusqu'à refuser de porter une ceinture un peu moins grossière que celles de ses frères ; il fut chaste et réservé jusqu'à éviter tout sujet de conversation qui eût une apparence mondaine ; il fut obéissant jusqu'à interrompre au premier signal de la cloche l'étude la plus sérieuse, fût-il réduit à recommencer complètement le travail laissé inachevé.

Et puisque les règles ne sont que l'ensemble des lois prescrites à l'obéissance, comment Berchmans n'en eût-il pas été le très fidèle observateur ? Comme il les chérissait, ces règles précieuses ! Comme il les accomplissait jusque dans les moindres détails ! Comme il leur vouait un culte qu'on pourrait appeler religieux ! " Ma pénitence à moi, disait-il, c'est de suivre la vie commune. „ " Il faut se conformer à la communauté, disait-il encore, et éviter toute singularité. „ " Mourir plutôt que de violer une seule règle ! „ " Perdre plutôt la santé que de transgresser la plus petite de mes règles ! „ Cette résolution fut gardée par lui avec une exactitude parfaite, sans qu'il y eût toutefois dans sa régularité la moindre trace de sollicitude inquiète. C'était l'amour seul qui animait et dirigeait son ardeur. Le livre des règles était toujours ouvert sur sa table d'étude. Il le plaçait sous son chevet avant de se livrer au repos, et lorsque sa dernière heure approcha, il voulut tenir en main son crucifix, son rosaire et le livre de ses règles.

Vous venez de voir, mes Frères, le dernier trait, le complément de la sainteté. Pour être des saints dans quelque carrière que ce soit, il suffit d'en connaître, d'en aimer et d'en pratiquer les devoirs. A cette condition Dieu nous réserve, comme à Berchmans, les faveurs les plus signalées, et avec les mêmes faveurs les mêmes mérites et la même récompense.

Péroraison. — Ne vous semble-t-il pas, mes Frères, que la sainteté vous apparaîtra désormais sous un nouveau jour, avec des traits plus gracieux, avec un visage

plus serein ? La pratique de la sainteté vous paraît-elle encore dépasser toutes les forces de la nature humaine secondée par les secours d'en haut ? En la contemplant si douce, si paisible dans la vie de votre bienheureux patron Jean Berchmans, vous vous êtes dit sans doute : " O précieux joyau de la grâce sanctifiante, je veux te conserver toujours brillant et pur. Je veux éviter la moindre souillure qui pourrait ternir ton éclat. Je veux fuir le péché, et l'ombre même du péché, comme on fuit un serpent venimeux. Je veux sur une parole de mon Dieu voler partout où sa volonté m'appelle. Ce Dieu me demande-t-il le sacrifice de moi-même, je le lui offrirai sans hésiter. Partout où il me placera, j'accomplirai ses ordres et j'écouterai les inspirations de son amour. Viens donc à moi, sainteté bénie, sainteté désirée ! Que je puisse un jour, en parlant de toi, redire avec Berchmans ces magnifiques accents de l'auteur du Livre de la Sagesse : *J'ai résolu de prendre la sagesse pour compagne de ma vie. Elle me rendra illustre parmi les peuples et me comblera d'honneur parmi les vieillards. Je paraîtrai devant les puissances du monde comme un objet d'admiration, et le visage des princes trahira l'étonnement que je leur inspirerai. C'est elle qui me donnera l'immortalité ; c'est par elle que je laisserai à ceux qui viendront après moi un éternel souvenir.* "

Persévérez, mes Frères, dans ces salutaires résolutions, et vous parviendrez à la sainteté sur les traces lumineuses de votre aimable patron et compatriote, le bienheureux Jean Berchmans. Ainsi soit-il.

CANEVAS D'UN SERMON POUR LA FÊTE

DE

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL.

Plenitudo ergo legis est dilectio. (Rom. XIII, 10.)

Exorde. — La sainte fondatrice de la Visitation peut être comparée à sainte Thérèse pour l'intelligence, la vivacité de l'esprit, l'ardeur généreuse et la force d'âme. Si la réformatrice du Carmel se plaît sur les hauteurs, sainte Chantal est toute pratique. Si sainte Thérèse est éloquente dans son langage, le style de sainte Jeanne-Françoise, clair et bref, est également admirable. Si sainte Thérèse l'emporte peut-être comme génie, sainte Chantal n'a pas été dépassée comme caractère...

Idée maîtresse à faire ressortir : AMOUR DE DIEU.

1. Amour de reconnaissance...
2. Amour de préférence...

I. — Amour de reconnaissance.

A. CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES. — *a)* Toute petite encore, elle disait : " Si je n'aimais pas les pauvres, il me semblerait que je n'aime pas le bon Dieu. „

b) Châtelaine, elle servait elle-même les pauvres à la porte de son château. Quelquefois elle s'arrêtait toute pensive; et tandis qu'elle était ainsi, on l'entendit une fois murmurer ces mots de l'Évangile : " J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. „ Ce qui prouve que dans les pauvres elle voyait la personne même de Jésus-Christ... Elle allait aussi visiter les malades à domicile. Les pauvres disaient : " Il y a plaisir à être malade, pour avoir les visites de la sainte baronne. „

c) Elle visite les prisonniers et, la nuit, les fait entrer au château, où elle leur procure de bons lits. Le matin venu, elle les fait rentrer en prison et s'occupe de leur délivrance...

d) Elle multiplie les blés... Comme certains pauvres, après avoir reçu leur part, sortaient par une porte et rentraient par une autre, la sainte ne laissait pas de leur donner encore, et disait à Dieu : " Mon Dieu, à tout moment je mendie à la porte de votre miséricorde : voudrais-je à la seconde ou troisième fois être rechassée? Mille et mille fois vous endurez bénignement mon importunité : pourquoi n'endurerais-je pas celle de votre créature ? „

e) Cette charité devient plus héroïque à mesure que la sainte veuve se perfectionne sous la direction de saint François de Sales. Peste de 1606... Elle donne à trois jeunes gens qui lui demandent l'aumône, la bague en or qu'elle avait au doigt et que son mari portait le jour de sa mort. Lorsqu'elle visitait les pauvres, elle disait : " Nous allons visiter Notre-Seigneur sur le Calvaire, „ ou au mont des Olives, ou au saint Sépulcre. Elle rapiéçait les habits des pauvres, faisait leurs lits, baisait leurs pieds et même leurs ulcères, les ensevelissait de ses propres mains... On disait de ce dernier acte de charité : " C'est le droit de la Baronne. „ La dysenterie s'étant déclarée, elle soigne les malades avec tant de dévouement qu'elle est atteinte elle-même par le fléau et réduite à toute extrémité. Un vœu fait à la sainte Vierge la guérit... Les habitants des villages où elle séjourne l'appellent " la bonne dame. „

f) Depuis la fondation de la Visitation...

B. Esprit de prière, pureté de conscience. — *a)* Dès son enfance elle aime à prier...

b) Elle récite elle-même les prières avec ses domestiques...

c) Trouvant au château quelques romans, elle les fait tous brûler. Elle ne les eût pas même touchés du pied...

II. — Amour de préférence.

A. Esprit de sacrifice. — *a)* Le premier acte décisif et héroïque de cet amour de préférence dans sainte Françoise fut de se graver profondément sur la poitrine avec un fer rougi au feu le nom de Jésus, alors qu'on la pressait de se remarier, et d'écrire avec le sang qui coulait en abondance de cette blessure son vœu de chasteté et sa promesse de se consacrer tout entière au service de Dieu.

b) Conversation avec saint François de Sales. " C'est donc tout de bon que vous voulez servir Jésus-Christ ? — Tout de bon. — Donc, vous vous dédiez toute au pur amour? — Toute, afin qu'il me consume et me transforme en soi. — Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez? — Oui, sans réserve je m'y consacre. — Méprisez-vous donc le monde pour avoir Jésus-Christ et sa bonne grâce? — Je le méprise de toute mon âme, et il m'est en horreur. — Pour conclusion, ma fille, vous ne voulez donc que Dieu? — Non, non, rien que lui, pour le temps et l'éternité! „

c) A la mort de Jeanne de Sales, sainte Chantal écrit sur son livret : " O Seigneur Jésus, je ne veux plus de choix. Touchez quelle corde de mon luth il vous plaira, à jamais et pour jamais il ne sonnera que cette seule harmonie : Oui, Seigneur Jésus, sans si, sans mais, sans exception, votre volonté soit faite sur père, sur enfants, sur toutes choses et sur moi-même! „

d) Le jour de la profession, quand elle entre dans le chœur des religieuses, elle s'écrie (ce qui a été ajouté au cérémonial): " C'est ici le lieu de mon repos; j'y habiterai à jamais. „

e) " Savourer les suavités de Dieu, disait-elle, n'est pas amour solide; mais s'humilier, souffrir et pâtir, mourir à soi-même, vouloir n'être connue que de Dieu seul, voilà véritablement l'amour. „

f) Comment mourut-elle? — Elle souffrait beaucoup. Le Père de Lingendes lui dit : Ma mère, ces grandes douleurs que vous endurez, ce sont les clameurs qui précèdent la

venue de l'Époux. Le voilà qui vient. Ne voulez-vous pas aller au-devant de lui? — Oui, mon Père, j'y vais. Jésus, Jésus, Jésus! Telle fut sa réponse et elle expira. C'était un vendredi, le 13 décembre 1641, à six heures et demie du soir.

B. Familiarité avec Dieu. — *a) Communications continuelles.* Ses maximes étaient : " Dieu seul, Dieu seul! „ " Livrez-vous, livrez-vous au saint amour. „ Un témoin raconte que son âme était pour ainsi dire submergée en Dieu. Avec cela, quelle piété naïve! Elle enveloppait elle-même l'image de l'Enfant-Jésus pour la placer dans la crèche aux fêtes de Noël. Elle chantait et entendait chanter les noëls avec une joie d'enfant... Enfin, pour tout exprimer en un mot : le *Traité de l'amour de Dieu*, par François de Sales, a été écrit pour notre sainte.

b) Dévotion à la Passion de Jésus-Christ. — Pendant le carême, elle ne parlait que de la Passion. Elle disait que son cœur se fondait d'amour et de douleur au souvenir des humiliations et des souffrances de Jésus-Christ. Le jeudi-saint, elle lavait et baisait les pieds des sœurs avec une dévotion qui rejaillissait sur son visage. Le vendredi-saint elle avait soin de parer elle-même un calvaire, et y passait ensuite des heures entières dans les larmes...

c) Dévotion à la sainte Eucharistie. — Pendant trente et un ans, elle eut le bonheur de faire la sainte communion chaque matin, et jamais cette sainte action ne cessa de lui paraître nouvelle. Les dimanches et les jours de fête les sœurs lui offraient un bouquet : elle commençait par mettre le bouquet sur l'autel; puis, quand il était fané, elle le plaçait dans sa chambre devant son crucifix. Comme une sœur la pressait de dire pourquoi elle agissait ainsi : " Ma fille, répondit-elle enfin, la couleur et l'odeur sont la vie de ces fleurs. Je les envoie devant le Saint-Sacrement, où peu à peu elles se flétrissent et meurent. Je désire être ainsi, et que ma vie, qui se passe peu à peu, se finisse devant Dieu, en honorant le mystère de la sainte Église. „ Sa besogne ordinaire était de travailler à des ornements d'autel...

FÊTE DE SAINT JOSEPH.

SAINT JOSEPH CONSIDÉRÉ COMME NOTRE PÈRE.

Honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio ab eo
(Eccli. III, 9, 10.)

Exorde. — Si en vertu de ce commandement et de la promesse qui l'accompagne, nous avons l'espoir fondé d'être bénis de Dieu, en récompense de l'honneur que nous témoignons aux auteurs de nos jours, combien plus nous pouvons compter être payés de retour, lorsque nous honorons un père qui jouit déjà certainement de la gloire céleste! Plusieurs d'entre nous n'ont plus ni père ni mère ici-bas : mais personne ne doit se dire entièrement orphelin; car nous avons tous au ciel, comme chrétiens, un père qui nous aime tendrement, et qui n'est autre que le propre père nourricier de Jésus-Christ. Il suffit donc que nous l'honorions comme notre père, pour voir descendre sur nous sa bénédiction.

I. — Saint Joseph est notre père.

A. POURQUOI? PARCE QU'IL CONTINUE A REMPLIR LE RÔLE DE PÈRE A L'ÉGARD DE L'ÉGLISE. — Remarquez, mes Frères, que tout ce qui touche à la vie de Notre-Seigneur a un caractère de permanence et de durée. Toutes ses œuvres et tous les personnages qui forment comme le cadre de sa figure historique ont servi à l'établissement de l'Église et doivent continuer à servir ici-bas à la sanctification des membres de cette Église. Les œuvres qu'il a accomplies sur la terre sont l'objet d'autant de fêtes destinées à nous en faire recueillir les fruits... Sa doctrine a été consignée dans l'Évangile, et elle continue à faire le fond de l'enseignement distribué par l'Église aux fidèles... Ses moindres actions sont la matière de nos méditations. Ses souf-

frances... Les instruments de sa passion sont restés parmi nous comme des souvenirs... Nous pouvons en dire autant des personnes qui le touchaient de plus près. Son précurseur... Ses apôtres sont comme les premiers chaînons de la série de nos évêques. Pierre, leur chef, n'a jamais cessé d'être représenté au milieu de nous par un successeur visible... Jean, le disciple bien-aimé, est encore l'apôtre de l'amour et le modèle de la virginité... Marthe symbolise l'activité qui se dépense au service du Christ, comme sa sœur, Marie Madeleine, symbolise la pénitence... Sa mère, la bénie Vierge Marie, est devenue notre mère... Et l'on pourrait oublier saint Joseph! Et l'on pourrait oublier celui qui a été le gardien de Jésus et de Marie! Non, saint Joseph ne pouvait être oublié. Le rôle qu'il a rempli pendant la vie mortelle de Jésus, il continue de le remplir à l'égard de l'Église.

Quel est ce rôle? Le glorieux saint Joseph a été le chef de la Sainte Famille, et Jésus-Christ en tant qu'homme a été son fils adoptif. Dans l'Évangile il est appelé l'époux de Marie : *Joseph virum Mariæ.* Marie y est appelée son épouse : *Mariam conjugem tuam.* Jésus-Christ est appelé fils de Joseph : *Nonne hic est filius Joseph?* (Luc. IV, 22.) Et ailleurs : *Ut putabatur filius Joseph.* (Ibid. III, 23.) Joseph est appelé père de Jésus par Marie elle-même : *Pater tuus et ego.* Et l'Évangile dit encore de Jésus : *Ibant parentes ejus...* associant ainsi Joseph à Marie et ne craignant pas de lui donner le nom de père de Jésus. Et toutes les charges que suppose ce titre, il les a acceptées et il les a remplies. Qui a protégé la sainte maison de Nazareth? Qui a sauvegardé la virginité de Marie? Qui a soustrait l'enfant Jésus aux recherches du cruel Hérode? Qui l'a porté en Égypte? Demandez à Joseph que de peines lui a coûté l'entretien de la Sainte Famille depuis son arrivée à Bethléem jusqu'au retour d'Égypte? Et après le retour à Nazareth? L'autorité dans la famille étant l'apanage du père, l'autorité ne pouvait manquer à saint Joseph. Nous

savons par l'Évangile qu'il en a été ainsi. Des trois personnes qui composaient la Sainte Famille, saint Joseph ne vient qu'en dernier lieu au point de vue de la dignité et de la sainteté ; mais au point de vue de l'autorité il est le premier. Dieu lui-même respecte cette autorité : c'est à Joseph que sont adressés tous les messages célestes qui regardent la Sainte Famille et que les anges apportent. Marie parle de lui à Jésus avec la plus grande déférence : *Ecce pater tuus et ego.* Il y a le même accent de respect dans le langage des anges : *Joseph, fili David,* lui disent-ils, *noli timere.*

B. Manière dont saint Joseph remplit ce rôle de père a l'égard de l'Église. — Je vous salue, ô vous qui fûtes le père et le protecteur de la Sainte Famille et qui êtes également par une conséquence nécessaire le père et le protecteur de la sainte Église du Christ! Mais comment se fait-il, direz-vous, mes Frères, que saint Joseph est resté pendant tant de siècles comme privé de la part qui lui revenait dans le culte public de l'Eglise? Je réponds que ce fut par une sage disposition de la divine providence. Les vérités qui devaient d'abord être inculquées au peuple chrétien, sont celles qui regardent la nature divine du Christ et la virginité de Marie... Voilà pourquoi il a fallu que le père nourricier de Jésus restât, pour ainsi dire, dans l'ombre... Il a toutefois depuis les premiers temps du christianisme aidé l'Église par sa puissante intercession... Et lorsque les assises de la foi se trouvèrent suffisamment raffermies, Dieu tourna l'attention des fidèles vers saint Joseph, et saint Joseph se mit à prendre ostensiblement le rôle de père nourricier et de patron de l'Église catholique.

a) Saint Joseph, protecteur de l'Église. — Qui pourrait énumérer toutes les manifestations de sa paternelle sollicitude? Pour nous borner à notre siècle, n'est-ce pas à saint Joseph que le pape Pie VII attribuait en grande partie son retour triomphal à Rome? Bien des pays l'ont

choisi pour leur patron spécial... La Belgique depuis Charles II, roi d'Espagne... Combien d'Ordres religieux... Au milieu de la persécution que traverse de nos jours l'Église, le pape Pie IX...

b) Saint Joseph, père nourricier de ses clients. — Que de familles qui étaient menacées d'une ruine complète et qui ont été secourues dans leur détresse après s'être confiées à saint Joseph! Combien de communautés religieuses qui font profession, pour ainsi dire, de dépendre entièrement de lui pour leurs besoins temporels!... Les Petites sœurs des pauvres... Les filles de sainte Thérèse... Combien de communautés qui allaient s'éteindre, faute de nouvelles vocations et auxquelles saint Joseph en a procuré!...

c) Saint Joseph, conseiller des fidèles. — Nous pouvons ajouter que saint Joseph est en outre le conseiller et le directeur des membres de l'Église qui le consultent dans leurs doutes et leurs perplexités. Et comment ne serait-il pas un admirable guide des enfants de l'Église, lui qui a dirigé avec tant de sagesse la Sainte Famille? Comment ne serait-il pas un maître accompli dans la vie spirituelle, dans la vie intérieure, lui qui a vécu si longtemps avec Jésus et Marie...

Disons-lui donc avec une entière confiance : Grand saint Joseph, vous êtes le père et le patron de la sainte Église ; vous êtes le père et le patron des familles chrétiennes; vous êtes le père et le patron de nous tous! — Mais puisque nous reconnaissons saint Joseph pour notre père et puisque nous espérons qu'en cette qualité il nous viendra en aide, nous devons de notre côté, par une conséquence nécessaire, remplir envers lui nos devoirs d'enfants.

II. — Nous devons nous montrer enfants de saint Joseph.

Les devoirs des enfants envers leurs parents nous sont connus. On nous a appris dès nos premières années le commandement de Dieu : " Père et mère honoreras. „

C'est encore de cet honneur que parle mon texte, lorsqu'il dit : *Honora patrem tuum*. Et dans cet honneur sont compris, comme on nous l'a enseigné, le respect intérieur et extérieur, — l'amour, — et enfin l'assistance dans le besoin. Eh bien, ce sont ces trois témoignages d'honneur que saint Joseph réclame de nous.

A. Respect que nous devons a saint Joseph. — Que nous devions témoigner un profond respect à saint Joseph, qui pourrait en douter? Jésus et Marie lui ont témoigné ce respect avant nous... Le nom de Joseph sera donc souvent uni dans nos prières aux noms de Jésus et de Marie... Nous donnerons aussi à saint Joseph des preuves extérieures de notre respect. On nous verra souvent agenouillés devant sa statue... Nous nous plairons à orner ses autels... Nous nous ferons un devoir de donner à son image une place d'honneur dans nos demeures. Chaque semaine nous aurons une pratique spéciale de dévotion en son honneur, le mercredi, jour qui lui est dédié par la piété des fidèles... Nous célébrerons le mois de mars qui lui est également consacré... Nous nous approcherons des sacrements à chacune de ses fêtes... Nous tiendrons à faire partie d'une association ou d'une confrérie établie sous son patronage... Nous aimerons à lire des livres ou des revues qui parlent de ses vertus, de ses grandeurs et de ses bienfaits... Si nous savons ainsi remplir notre première obligation, nous verrons se réaliser la promesse de la sainte Écriture : *Honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio ab eo.*

B. Amour que nous devons a saint Joseph. — Mais à ce premier devoir s'en joint un autre. Et même ce respect, auquel tout supérieur a droit, il arrive qu'on s'en acquitte d'une façon très imparfaite : c'est que la peur peut imposer le respect, et le borner à des démonstrations extérieures... Notre bon père saint Joseph mérite davantage et il demande davantage. Il mérite et il demande l'amour. Or, en quoi se montre le véritable amour? Il consiste dans

une attention continuelle à se rendre agréable à celui qu'on aime, à lui épargner tout sujet de chagrin et à partager avec lui ce que l'on possède. Si vous aimez véritablement saint Joseph, votre cœur vous dira ce que vous avez à faire. *Amor similes invenit aut facit,* a dit un philosophe. Vos mœurs, mes Frères, ressemblent-elles aux mœurs de saint Joseph? Combien de vertus en lui qui manquent en vous! Par contre, combien de taches en vous que vous n'avez jamais aperçues en lui! Avez-vous remarqué en lui de l'attachement aux biens de la terre? Avez-vous découvert en lui de la passion pour tout ce qui flatte les sens? Quand l'avez-vous vu léger, répandu au dehors, s'amusant à révéler les défauts du prochain?... Êtes-vous comme lui unis à Dieu par l'esprit de prière, soumis avec résignation aux décisions de la divine providence, patients dans vos peines, amis du travail? Que faites-vous pour entretenir la bonne entente avec vos proches? La différence est grande peut-être entre vous et votre père. Appliquez-vous donc à la faire disparaître. Imaginez-vous que saint Joseph est à vos côtés et qu'il vous observe... Lorsque vous devez parler, demandez-vous ce que saint Joseph aurait dit dans les mêmes circonstances... Dans les événements qui vous embarrassent, rappelez-vous ce que saint Joseph a fait dans des situations analogues... Proposez-vous chaque matin d'imiter saint Joseph... Faites le soir une revue de votre journée pour voir en quoi vous pouvez lui avoir déplu, et promettez-lui de mieux faire le lendemain. Est-ce assez? Non. Si saint Joseph est votre père, vous lui devez encore l'assistance.

C. Assistance que nous devons a saint Joseph. — Comment cela? direz-vous avec étonnement. D'abord, c'est nous qui avons continuellement besoin de saint Joseph; et puis, comment pourrions-nous venir à son aide? Vous le pouvez, mes Frères, en vous faisant les instruments de sa charité à l'égard de votre prochain. Ah! si vous voyiez

le cœur de saint Joseph! Quels trésors de charité n'y découvririez-vous pas? Le bon saint Joseph est tout brûlant d'amour pour les hommes. Il offre sans cesse à Dieu les vœux les plus ardents pour la sainte Église. Il prie sans cesse pour la conversion des pécheurs. Il souffre lorsqu'il voit ses clients dans le besoin et dans la misère... Lors donc que vous contribuez selon vos moyens à l'exaltation de la sainte Église; lorsque vous priez pour la conversion des pécheurs ou que vous y travaillez directement; lorsque vous aidez par vos aumônes des nécessiteux dévots à saint Joseph : vous aidez votre père, vous lui *prêtez assistance,* vous travaillez avec lui et pour lui. Quelle heureuse façon de vous montrer les enfants de saint Joseph! Cherchez donc quels indigents vous pourrez secourir par amour pour saint Joseph; priez pour les pécheurs; cherchez à ramener au bercail les brebis égarées... C'est ainsi que vous achèverez d'honorer votre père et que vous mériterez de voir descendre sur vous sa bénédiction. *Honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio ab eo.*

Péroraison. — La bénédiction de saint Joseph! Qui pourrait comprendre combien cette bénédiction est puissante, combien elle est salutaire? Bénédiction pour le temps de la vie, bénédiction qui s'étend dans l'éternité! Bénédiction á l'époque des calamités et des misères, bénédiction à l'heure des perplexités et de la désolation... Bénédiction qui se fait sentir d'une manière toute spéciale à l'heure de la mort et nous ouvre les portes de la bienheureuse éternité.

SECOND SERMON SUR SAINT JOSEPH.

GLOIRE DE SAINT JOSEPH.

(Prêché à Bruxelles, église des Carmes déchaussés, le 14 oct. 1869.)

Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, gloria honoris, et opus fortitudinis. Une couronne d'or est placée sur son front, signe de sainteté, diadème de gloire, œuvre de force. (Office de l'Église.)

Exorde. — Ce n'est pas, mes Frères, sans un vif sentiment de joie que je prends la parole dans cette solennité, pour vous parler des grandeurs de saint Joseph... Or, en pensant à ces grandeurs, je me suis rappelé ce texte de l'Office de l'Église où cette mère, triomphante des victoires de ses fils, nous les montre le front ceint d'une triple couronne... La couronne est tout d'abord le symbole de la souveraineté : toutefois elle n'orne pas seulement le front des rois... Elle est l'emblème aussi de la joie, de l'amour, du triomphe... *Mulier diligens est corona viro suo* (Prov. XII, 4), dit l'Écriture... *Indumento justitiæ circumdedit me quasi sponsum decoratum corona* (Isai. LXI, 10). Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse déposaient leurs couronnes devant le trône de l'Agneau. Et sur la tiare d'Aaron resplendissait une couronne d'or dont la description (Eccli. XLV, 14) a été appliquée par l'Église au diadème des élus... Cette couronne, je voudrais vous la montrer sur la tête de saint Joseph.

Hâtons-nous de le remarquer : cette couronne est d'or, et d'après les interprètes des Livres saints, l'or est le symbole de l'amour et de la charité. Mais la charité et l'amour se montrent ici dans trois manifestations que nous devons considérer successivement : amour de Joseph pour son Dieu : *expressa signo sanctitatis ;* — amour de Dieu pour Joseph : *gloria honoris ;* — amour des fidèles pour leur

patron et leur père : *opus fortitudinis*. Daigne le père nourricier de Jésus nous aider lui-même à méditer ces trois aspects de sa splendide couronne !

I. — Couronne de sainteté.

La sainteté et l'amour de Dieu ont entre eux des rapports si intimes que souvent les théologiens confondent la sainteté et l'amour de Dieu, et même les identifient. Sans amour de Dieu, point de grâce sanctifiante. A mesure aussi que la grâce se développe et que l'amour de Dieu s'enflamme, la sainteté jette plus d'éclat. Les saints dont nous admirons surtout les vertus, sont ceux qui ont le plus aimé Dieu : et puisque l'amour suppose la ressemblance ou la produit, celui qui se rapproche davantage de la souveraine bonté, sera aussi le plus aimant, et partant le plus saint.

Or, je le demande, si nous voulons appliquer ces principes, à quel degré de l'échelle de la sainteté faudra-t-il placer le glorieux saint Joseph ?

A. A qui la grâce a-t-elle été accordée dans une plus large mesure ? Saint Bernardin de Sienne dit avec raison : Quand Dieu élève quelqu'un à une haute dignité ou à quelque sublime ministère, il le dote avec munificence de toutes les grâces nécessaires pour accomplir dignement la mission qu'il impose. Ainsi en a-t-il agi dans l'ancienne alliance avec Moïse, Josué, Abraham, Isaac, Jacob, David, et dans la nouvelle avec la Vierge Marie, les apôtres, les évangélistes, les docteurs, les fondateurs d'Ordres religieux. Quelles doivent donc avoir été les faveurs spirituelles accordées à saint Joseph, gardien de la Vierge immaculée, père nourricier du Verbe incarné, chef de la famille de Nazareth et représentant au sein de cette famille la majesté souveraine du Père éternel ? Aussi entendons-nous l'Esprit-Saint décerner à Joseph, même pour le temps qui précède la naissance du Messie, le plus magnifique éloge qu'un homme puisse recevoir : *Joseph, vir ejus, quum esset JUSTUS...*

B. Mais s'il en était ainsi à l'époque de la nativité du Verbe, qui nous dira quels prodiges se sont opérés dans l'âme de saint Joseph pendant le reste de sa vie ? La sainteté, disions-nous, augmente à mesure que se développe l'amour de l'homme pour son Dieu. Ah ! comme cet amour a dû se développer en saint Joseph ! Voyez le chaste époux de Marie prosterné devant la crèche...Voyez-le portant dans ses bras l'enfant-Dieu... Voyez-le écoutant Jésus qui balbutie ses premières paroles et les envoie en élans embrasés à son Père céleste... Voyez-le trouvant dans un Dieu fait homme le compagnon de son labeur... Dieu a dû dilater miraculeusement la poitrine de quelques saints pour permettre à leur cœur de continuer à battre sous les ardeurs de l'amour : n'a-t-il pas dû faire un miracle analogue pour conserver la vie à saint Joseph dans les chastes ardeurs dont il était embrasé ?

C. Enfin, de cet accroissement continuel de grâces, de ces embrasements toujours plus actifs de l'amour, quelle union avec le Père et le Saint-Esprit, d'un côté, avec Jésus et Marie de l'autre, n'a pas dû résulter pour le bienheureux patriarche? Enrichi des faveurs du ciel, vivant sans cesse dans l'intime société de Jésus et de Marie, pouvait-il ne pas devenir de jour en jour plus semblable à ces parfaits modèles de la vertu? La pureté de Marie ne frappait-elle pas Joseph d'admiration et ne le rendait-elle pas lui-même toujours plus pur? L'obéissance de Jésus... Oui, entre la Trinité céleste et la Trinité terrestre il y avait une union ineffable, et cette union élevait Joseph au-dessus des autres hommes. Elle le plaçait sur un trône, et le couronnait d'un diadème de sainteté et d'amour : *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis.*

II. — Couronne de gloire.

Cependant, mes Frères, à cet amour de Joseph pour son Dieu, amour qui lui donne la couronne de la sainteté, il faut joindre la récompense dont Dieu lui-même paya cet

amour et qui valut à son fidèle serviteur une auréole de gloire. Mais comment donner dans un rapide entretien une esquisse même légère de cette gloire éclatante? Gloire commencée sur la terre et qui se continue dans les cieux; gloire qui étincelle dans la Jérusalem céleste, mais qui inonde aussi de ses merveilleuses clartés la Jérusalem nouvelle, l'Église de Dieu.

A. Oui, on peut le dire, déjà pendant sa vie mortelle saint Joseph portait la couronne de gloire, et c'était l'amour de l'adorable Trinité qui en parait son front. Joseph, lieutenant du Père céleste, père nourricier du Verbe incarné, investi par l'Esprit-Saint des fonctions les plus délicates et les plus honorables, ne nous apparaît-il pas élevé en dignité au-dessus de tous les plus illustres habitants de ce monde?

A qui, sinon à Joseph, le Père éternel a-t-il jamais dit : " Voilà mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances : je vous le confie. Je ne vous dis pas : Écoutez-le, comme je dirai un jour à ses apôtres et à tous ses disciples, obéissez-lui, profitez de sa sagesse; mais : Guidez-le, commandez-lui, soyez son père sur la terre, comme je le suis dans les hauteurs des cieux! „ Joseph revêtu de l'autorité du Père éternel, Joseph appelant du nom de fils celui par qui toutes choses ont été créées : paternité mystérieuse, fécondité où la chair et le sang n'ont point de place, où tout est pur et spirituel, mais aussi où tout est sublime et divin!

Et la paternité confiée à Joseph par l'Ancien des jours est ratifiée en quelque sorte par le Dieu fait homme qui est l'objet de cette paternité et sur qui elle s'exerce. Oui, il regarde Joseph comme son père; il le respecte et lui obéit. Il l'entoure de ses caresses et de ses soins; il l'aide dans son travail : il est vraiment le fils du charpentier. Ah! si les voisins de Joseph se contentaient de le féliciter d'avoir un enfant si aimable, si vertueux, si parfait, les anges saints de leur côté avaient pour Joseph un profond

respect. Leur invisible cortège aimait à se grouper autour de lui, et ils contemplaient avec admiration l'auréole de gloire qu'ils voyaient sur son front.

Ces esprits bienheureux révéraient en Joseph le lieutenant du Père céleste, le père nourricier du Verbe : mais ils reconnaissaient aussi en lui le mortel privilégié auquel l'Esprit d'amour avait commis son plus précieux trésor, son épouse immaculée. Sur la terre l'Esprit-Saint s'est choisi une demeure qu'il affectionne entre toutes : *Hortus conclusus* (Cant. IV, 12). Joseph est le chérubin qui défend les approches de ce jardin réservé... *Fons signatus* (Ibid.) : Joseph est préposé à la garde de ce sceau, et son intégrité lui est confiée. Le lis qui fleurit entre les épines, *Lilium inter spinas* (Ibid. II, 2), embaume la maison de Nazareth, et Joseph s'enivre de l'odeur de ses parfums... La reine des anges travaille, et c'est pour Joseph!...

B. Ah! mes Frères, s'il n'y eut jamais sur la terre une autre gloire pareille à celle-ci, que faut-il conclure quant à l'élévation de saint Joseph dans la bienheureuse Sion? Sans prétendre sonder les décrets de la justice et de la munificence divines, nous pouvons augurer immensément. Un pieux auteur (le Père Jacquinot S. J.), appliquant au Joseph de la loi nouvelle le songe mystérieux du fils de Jacob, montre les neuf chœurs des anges, les saints et les saintes de Dieu lui présentant leurs hommages, pendant que Jésus, le soleil de justice, et Marie, dont la douce clarté est comparée souvent à celle de la lune, l'honorent dans le ciel, comme ils l'honoraient sur la terre. Il ne craint pas de mettre saint Joseph au-dessus des anges, puisque jamais aucun de ces esprits bienheureux n'a commandé au roi de gloire. Il le place au-dessus des justes de l'ancienne loi et finit par dire qu'il est dans un ordre supérieur à celui des autres saints, vu que la dignité de père de Jésus appartient en quelque sorte à l'ordre hypostatique, tout comme la maternité de Marie! Où mettrons-nous donc saint Joseph dans les cieux, sinon, comme le

disait Pie IX, à côté de Jésus et de Marie, afin qu'il ait là haut la place qu'il avait ici-bas?

C. Si donc quelque chose devait nous étonner, c'est que pendant longtemps la gloire de saint Joseph dans l'Église n'a pas répondu à l'éminente dignité dont il fut revêtu pendant sa vie mortelle ni à l'éclatante splendeur dont il est revêtu dans les cieux. Dieu a préféré suivre dans le développement de la dévotion à saint Joseph la marche progressive mais sûre qui est le cachet des œuvres durables. *Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. VIII, 1). La gloire du saint patriarche, perdue d'abord dans celle de Jésus et de Marie, comme nous voyons l'éclat des astres se perdre dans les rayons du soleil, s'en est peu à peu dégagée. La divine Providence a suscité à saint Joseph de dévots serviteurs, et elle s'est chargée de récompenser leur confiance par d'éclatants prodiges... Son culte s'est répandu peu à peu... A présent, il couvre la face du monde de ses pieuses manifestations. Saint Joseph est devenu le patron de l'Église... Comme le dit Pie IX, les deux grands soutiens de l'Église naissante, Marie et Joseph, reprennent dans les cœurs la place qu'ils n'auraient jamais dû perdre... Et ce même Pie IX vient d'accorder la permission de couronner en son nom la statue du père nourricier de Jésus, du patron de la Belgique... *Corona aurea super caput ejus, expressa signo sanctitatis, gloria honoris.*

III. — Couronne de force.

Est-ce tout, mes Frères ? Non ! A la couronne de sainteté, à la couronne d'honneur, il faut joindre la couronne de force : ou plutôt, comme le dit le texte sacré, une troisième couronne qui sera une œuvre de force : *opus fortitudinis.* Qui donc tressera à Joseph ce troisième diadème?

A. Certes nous pourrions dire que lui-même a bien mérité cette couronne. La force, il l'a déployée dans l'accomplissement de la mission aussi difficile qu'hono-

rable dont la Providence l'avait chargé. Sa vertu de force, il l'a montrée dans les épreuves continuelles qui ont traversé sa vie, dans les douleurs amères dont il a été abreuvé. Il a souffert pour Jésus, souffert pour Marie; il a souffert dans son propre cœur d'indicibles peines. Et comme il les a supportées avec tout l'héroïsme de l'amour, il a mérité le diadème de force.

B. Mais ce diadème, *opus fortitudinis,* c'est surtout à l'amour des fidèles qu'il appartient de le placer sur le front de leur père. Ils le doivent former par l'ensemble de leurs vertus; ils en doivent ceindre le front de saint Joseph par leur ardeur à propager son culte, à exalter ses mérites, ses bienfaits et ses grandeurs.

Imiter les vertus de saint Joseph, ce doit être la grande sollicitude de tous ses enfants. " Mes frères bien-aimés, écrivait l'Apôtre aux Philippiens, vous, ma joie et ma couronne. *Fratres mei charissimi, gaudium meum et corona mea.* „ Il les appelait sa couronne... Dans ce bandeau d'or forgé par votre amour en l'honneur de saint Joseph, doivent être enchâssés, comme autant de pierres précieuses, les actes des plus sublimes vertus... Une foi semblable à celle de Joseph... Une espérance inébranlable comme celle de Joseph... Une pureté aussi immaculée que la pureté de Joseph... La force... la prudence... la justice... la tempérance... O quel bonheur pour le saint Patriarche de vous voir accomplir ce travail, d'applaudir à vos efforts, de vous soutenir dans la lutte, de vous récompenser après la victoire! Marchez donc sur ses traces, et vos lauriers rehausseront l'éclat du diadème de votre père. *Corona aurea super caput ejus, opus fortitudinis.*

Mais n'oubliez pas que vous devez témoigner votre reconnaissance à votre puissant intercesseur. Payez-lui régulièrement le tribut de vos hommages. Ce ne sera pas peut-être la grandeur des œuvres qui en fera le mérite à ses yeux : ce sera la constance, signe de la force, *opus fortitudinis...* Enfin ne vous contentez pas d'un culte indi-

viduel et privé. Propagez le culte de votre protecteur; faites connaître ce culte à ceux qui l'ignorent. Apprenez-leur à consulter saint Joseph, à l'invoquer, à l'imiter. Pour accomplir cela, vous devrez peut-être fouler aux pieds je ne sais quel respect humain. Votre générosité à en triompher sera un nouveau fleuron à la couronne de votre saint patron : *Opus fortitudinis.*

Péroraison. — O glorieux patriarche, époux de Marie, père nourricier de Jésus, nous vous saluons, orné de cette triple couronne de sainteté, d'honneur et de force. Jetez les yeux sur nous qui sommes vos enfants. Obtenez-nous la force, conduisez-nous à la sainteté et à la gloire. Ce que nous demandons pour nous, nous le demandons aussi pour la sainte Église. Obtenez-lui aussi la force... Conservez-lui la sainteté... Faites qu'elle remporte la victoire sur ses ennemis et qu'elle ait la gloire non seulement de les terrasser, mais encore de les changer en enfants dociles et soumis.

FÊTE DE SAINT JOSEPH.

(19 mars.)

DOULEURS DE SAINT JOSEPH.

Multæ tribulationes justorum, et de omnibus his liberabit eos Dominus. (Ps. XXXIII, 20.)

Exorde. — Durant tout le carême l'Église nous exhorte à la pénitence et au repentir de nos péchés. C'est aussi presque toujours dans le carême que tombe la fête de saint Joseph, fête si pleine de motifs de consolation et de confiance. Ne pourrait-on pas rapprocher ces deux sortes de sentiments? Oui, car la vie de saint Joseph nous présente aussi des *douleurs.* Comme tous les justes il a dû marcher par le chemin des épreuves... Puissent les dou-

leurs de saint Joseph nous faire prendre la résolution de marcher avec fermeté par le chemin de la pénitence et nous apprendre comment nous devons nous conduire dans nos souffrances et dans nos peines.

I. — Leçons que Dieu nous donne par les douleurs de saint Joseph.

A. Il nous apprend la loi universelle de la souffrance. — Jésus-Christ, disposant toutes choses dans sa providence, a voulu que la carrière mortelle de son père nourricier fût semée de douleurs. Pourquoi? D'abord, pour nous apprendre l'*universalité de la loi de la souffrance.* Humainement parlant, qui devait avoir une vie plus exempte de peines et de douleurs que le père nourricier d'un Dieu? Et pourtant dans la vie de saint Joseph il n'y a pas une joie, une allégresse, qui ne soit accompagnée d'une douleur. Quand reçoit-il l'annonce la plus heureuse qui pût lui être faite, celle de l'incarnation du Verbe? Au milieu de la plus affreuse incertitude! En quel état lui apparaît le Sauveur, lorsqu'il fait son entrée dans le monde? Dans la plus extrême pauvreté... Les rois de l'Orient viennent adorer l'enfant nouveau-né, mais, peu de temps après, Joseph doit prendre pendant la nuit le chemin de l'exil. Voici que le temps de l'exil touche à sa fin. Réjouissez-vous, bon saint Joseph, vous pouvez quitter l'Égypte. Oui, mais il ne reverra pas la Judée, sa patrie. La crainte d'Archélaüs l'en empêche. Ne trouvera-t-il pas du moins la paix à Nazareth? Pas toujours, pas d'une manière assurée. C'est en revenant de Jérusalem à Nazareth qu'il a la douleur de perdre le divin enfant... Et que de journées pénibles pendant l'enfance et la jeunesse de Jésus! Enfin, saint Joseph n'a pas la consolation de voir commencer la vie publique du Sauveur... Comment donc pourrions-nous nous étonner, nous qui sommes si négligents au service de Dieu, d'avoir à souffrir?

B. Il nous apprend le prix des souffrances. — Mais

pourquoi Jésus-Christ a-t-il envoyé *tant de douleurs* à son père nourricier? C'est ici que Dieu nous donne une seconde leçon : il veut nous faire comprendre *le prix des souffrances*. Lorsqu'un grand roi remet à la vue de tout son peuple un présent à un homme qu'il affectionne entre tous ses sujets, nous tenons pour certain que ce don sera quelque chose d'extrêmement précieux. Lors donc que je vois Jésus-Christ donner à saint Joseph une large part dans ses souffrances, je comprends qu'il doit y avoir dans les peines et les douleurs de grands avantages pour moi, indépendamment de ce que, souffertes par le Christ, elles ont satisfait pour nos péchés... Tout ce que le Sauveur nous a enseigné concernant le prix et la dignité des souffrances et des croix de cette vie, nous le voyons se réaliser pleinement en saint Joseph...

Ne murmurons donc pas, lorsque Dieu nous envoie des peines. Soyons persuadés, au contraire, qu'alors il nous confie un trésor précieux qui peut assurer notre bonheur... Si nous avons eu le malheur de commettre de nombreux péchés, les souffrances sont une occasion de satisfaire entièrement ici-bas à la justice divine, au lieu de devoir le faire dans le purgatoire... Si nous sommes encore dans le péché maintenant, les souffrances acceptées avec résignation et en esprit de pénitence, nous disposeront au repentir et à la réconciliation avec Dieu... Si nous avons jusqu'ici toujours bien vécu, les douleurs que nous supportons à l'exemple de saint Joseph, serviront à embellir toujours de plus en plus notre couronne... Mais pour cela il faut savoir *comment* nous devons souffrir : et c'est ce que saint Joseph nous apprendra.

II. — Comment saint Joseph nous enseigne la manière de souffrir.

A. Saint Joseph nous apprend a souffrir pour Jésus. — Deux considérations venaient alléger les douleurs de saint Joseph, et lui montraient dans ses douleurs deux immenses sources de mérites. Il se disait d'un côté qu'il souffrait

pour Jésus, c'est-à-dire à cause de Jésus et par amour pour Jésus. Il se disait encore qu'il souffrait *avec Jésus*.

En effet, toutes ses douleurs se rattachaient à l'incarnation du Fils de Dieu et à l'œuvre de la rédemption du monde. Comme il lui était donc consolant de pouvoir se dire : Je souffre, mais toutes mes douleurs entrent dans le plan de la divine Providence. Si je souffre, c'est que Dieu le veut ainsi !... Lorsqu'il devait fuir devant Hérode et les autres persécuteurs de Jésus, il se disait : Je dois fuir, mais c'est parce qu'on poursuit Jésus.

Si nous envisagions de la sorte nos souffrances, quelle consolation ne goûterions-nous pas? Mais que faisons-nous? Nous passons notre temps à mesurer l'étendue de nos peines... Cela ne les diminue pas... Nous songeons presque uniquement à ceux qui sont les causes ou les occasions de nos peines, et nous nous indisposons contre eux... Par là nous perdons en grande partie les mérites de nos souffrances... Notre admirable modèle, saint Joseph, a agi tout autrement.

B. Saint Joseph nous apprend a souffrir avec Jésus. — Non seulement il supportait ses douleurs pour Jésus, mais encore *en union avec Jésus*. Ceci allégeait également beaucoup ses peines, parce que la présence de Jésus le consolait et le soutenait. Après les fatigues du travail, Jésus essuyait la sueur du front de saint Joseph... Lui-même partageait les douleurs de saint Joseph. Quel motif plus puissant de consolation pourrait-on imaginer?

Souffrons donc aussi avec Jésus ; c'est-à-dire, trouvons notre consolation dans la pensée que Jésus a souffert pour nous infiniment plus que nous ne pouvons souffrir nous-mêmes... Que sont nos épreuves à côté de ses tourments?

Souffrons avec Jésus : c'est-à-dire, unissons nos douleurs et nos souffrances aux siennes, afin de rendre nos mérites plus abondants...

Souffrons avec Jésus : c'est-à-dire, souffrons sous le regard de Jésus, bien persuadés qu'il ne permettra jamais

que les épreuves dépassent nos forces, qu'il compte tous nos soupirs et qu'il n'en laissera pas un seul sans lui donner une récompense qui nous réjouira pendant toute l'éternité.

Péroraison. — D'ailleurs, mes Frères, combien de temps durent nos épreuves? Un petit nombre d'années. Avoir bien souffert, quelle consolation n'est-ce pas à l'heure de la mort? Demandez à saint Joseph ce qui se passait dans son cœur lorsqu'il expirait entre les bras de Jésus et de Marie. Si nous souffrons comme lui, si nous l'honorons fidèlement, il viendra nous visiter à notre dernière heure afin de nous soulager et de conduire notre âme au séjour de l'éternelle joie. Ainsi soit-il.

FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

Qui custos est Domini sui, glorificabitur.
(Prov. xxvii, 18.)

Exorde.— La fête que nous célébrons aujourd'hui, mes Frères, doit éveiller notre attention et exciter notre intérêt par le nom même qu'elle porte. Pour être convaincu de la vérité de cette remarque, il suffit de savoir l'origine de ces mots *patronus* et *patrocinium*. Chez les anciens Romains, le plébéien indigent se choisissait un patron, c'est-à-dire un protecteur ; de là naissaient des relations mutuelles... Je me propose de vous montrer brièvement quel est le patronage, *patrocinium,* exercé par saint Joseph, sur quoi il s'étend, quels en sont les titres et les effets. Tout ce que je désire, c'est enflammer de plus en plus votre amour, affermir votre confiance, ajouter mon faible hommage à tant d'autres qu'on lui rend partout, et augmenter la dévotion que déjà vous avez pour lui. De là ma division : saint

Joseph, patron, c'est-à-dire *protecteur de Jésus et de Marie;* — saint Joseph, *patron de l'Église.*

I. — Saint Joseph, patron (protecteur) de Jésus et de Marie.

Je dis d'abord, mes Frères, que saint Joseph a été le patron de Marie et de Jésus : et je trouve dans cette dignité le plus beau titre de gloire. Lorsqu'il plaît à Dieu de communiquer à un homme un reflet de sa majesté et de lui concilier par là les hommages de ses semblables, on constate dans l'économie de la divine Providence un admirable enchaînement et comme un tempérament merveilleux de sagesse, de puissance et de bonté. Car, d'un côté, Dieu accorde à l'homme qu'il veut glorifier les faveurs les plus signalées; de l'autre, tout en laissant cet homme correspondre librement à ces faveurs, il agit sur sa volonté et éclaire son intelligence : et ainsi, l'homme, libre toujours, se laisse guider par la main divine, dont il reconnaît la touche merveilleuse, mais secrète. De cette effusion de la grâce et de ce libre concours de l'homme résultent alors des actes héroïques de vertu et de sainteté que Dieu récompense par des trésors de gloire. — Et maintenant, mes Frères, cherchons à comprendre, d'après les desseins de Dieu sur saint Joseph, quelle a été la mesure des faveurs qui lui ont été départies.

A. Graces de Dieu départies a saint Joseph dans cette vue. — *a) En vue de Marie.* — Dieu savait qu'il devait naître sur la terre une vierge privilégiée, une vierge plus pure que les anges, dont elle devait être la reine. Elle devait être le modèle accompli de toutes les vertus et le chef-d'œuvre des mains du Créateur. Elle devait naître dans un siècle corrompu et, bien que vivant au milieu d'une nation qui regardait la virginité comme un déshonneur, rester intacte. Chose plus merveilleuse encore, cette vierge devait devenir la mère du Fils de Dieu et le secret de sa maternité divine devait rester caché aux yeux du monde. Comment concilier tout cela ? La vierge Marie

recevra un protecteur, un guide... Ce guide, confident à la fois de tant de merveilles, ce sera Joseph !

Ouvrez donc, ô Dieu tout-puissant, les trésors de vos faveurs. Épanchez-les sans mesure sur ce mortel privilégié auquel vous allez confier une telle mission. Mais non, je m'arrête ; je ne pourrais jamais faire comprendre l'étendue de la confiance témoignée par Dieu à saint Joseph : car, voici qu'à la mère bénie entre toutes les mères, il faut joindre celui qui est unique entre les enfants des hommes et dire que Joseph doit être non seulement le protecteur de Marie, mais encore le protecteur, le maître, le père nourricier du Fils de Dieu.

b) En vue de Jésus. — Oui, le Verbe incarné sera confié aux soins d'un homme mortel, abandonné à sa garde, soumis à son autorité. Le Père éternel, se tenant renfermé dans le tabernacle impénétrable des cieux, va investir un homme de son autorité sur une personne divine, égale en tout au Père lui-même, mais revêtue dans le temps d'une chair mortelle. Il me semble entendre l'Ancien des jours dire comme au premier temps du monde : *Faciamus hominem ;* faisons un homme à notre image et à notre ressemblance, un homme qui soit le représentant et le dépositaire de notre divine paternité. Ah ! mes Frères, si nous ne faisons pas difficulté d'honorer celui qu'un souverain charge de le représenter au milieu de nous et qu'il désigne à nos hommages par les marques d'estime et de confiance dont il le comble, inclinons-nous devant l'autorité de Joseph. Le pharaon d'Égypte, parlant du fils de Jacob, disait à ses peuples : *Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit, facite* (Gen. XLI, 55) ; et voici que le roi des rois, établissant le second Joseph père de son Fils et gardien de la mère de ce Fils, semble lui dire comme jadis la pharaon à Joseph d'Égypte : *Tu eris super domum meam.* Lorsque ce prince accomplissait ainsi les décrets de la Providence, captivé qu'il était par la sagesse du fils de Jacob et parce qu'il attendait tout de sa prévoyance, il

n'avait pour diriger son choix qu'une espérance humaine, tandis que le Père éternel, en choisissant le protecteur de Jésus et de Marie, était assuré d'avance et infailliblement de sa fidélité à correspondre à tous ses dons : et cette fidélité devait devenir pour saint Joseph un nouveau titre de gloire. *Qui custos est Domini sui, glorificabitur.*

B. Fidélité de saint Joseph dans son rôle de protecteur de Jésus et de Marie. — Ce n'est pas, mes Frères, dans les limites étroites d'un seul discours qu'il est possible de montrer comment saint Joseph, établi le protecteur de Jésus et de Marie, a justifié le choix du Père éternel et répondu aux grâces extraordinaires qui lui avaient été communiquées. C'est le cas de dire : *Quis, putas, est fidelis servus et prudens quem constituit dominus suus super familiam suam ?* (Matth. xxiv, 45.) Oui, saint Joseph a été le serviteur prudent et fidèle que le Seigneur a établi sur sa maison. — *Prudent !* Je le vois, malgré l'abondance des secours d'en haut, toujours défiant de lui-même, réservé dans ses paroles, modéré dans toutes ses actions, traitant avec une affection pleine de respect la chaste compagne de sa vie. Je le vois dans toutes ses entreprises consulter Dieu par la prière et ne compter pour le succès que sur les illuminations du ciel et la force de Dieu. Je le vois, dans ses relations avec les hommes, discret sans affectation, charitable sans dissipation, grave sans morosité. C'est grâce à toutes ces admirables qualités qu'il garda le précieux dépôt des mystères divins, dont il avait eu la révélation, et ces deux saintes personnes, Jésus et Marie, dont il connaissait seul l'éminente dignité. Par tout cet ensemble de vertus, il échappa lui-même à tout danger de souillure, préserva l'innocence de Marie et garda l'enfance de Jésus. Il efface tellement sa propre personne qu'il faut que Dieu lui-même, dans la suite des temps, manifeste au monde la gloire du père nourricier de son Fils et récompense ainsi sa fidélité. — *Fidèle.* Fidélité, non seulement à mettre en œuvre les grâces qu'il a reçues, mais aussi fidélité tout

particulièrement à satisfaire aux obligations que lui traçait son titre d'époux de Marie et de père nourricier de Jésus. Ne craignez pas, Vierge sans tache, d'accepter pour époux *ce juste* que vos parents vous destinent. Sous sa garde, votre vertu est aussi assurée que sous celle des anges du ciel. Ne craignez pas pour votre humilité, lorsque le messager céleste vous annonce le mystère ineffable : Joseph l'apprendra du ciel lui-même, et il adorera avec vous les décrets de celui qui élève les petits et renverse les superbes ; toutefois, grâce à la discrétion de votre saint époux, le prodige qui vient de s'opérer demeurera caché aux yeux des hommes, bien que les anges l'insinuent à la terre en chantant: Gloire à Dieu! Que César vous impose un pénible voyage, Joseph sera là pour guider vos pas. Que le cruel Hérode poursuive l'enfant-Dieu qui vient de naître, Joseph ne faillira jamais à son devoir. Dieu vous laisse dans la pauvreté et le Verbe incarné qui veut habiter parmi les hommes est dans les tribulations depuis les premiers jours de sa vie mortelle; mais Joseph pourvoira à ses besoins, adoucira ses peines et réjouira la maison de Nazareth par le spectacle de ses patriarcales vertus. Le Père éternel, mes Frères, n'enlèvera à la terre le saint vieillard que lorsque l'enfant divin, devenu homme fait, va commencer sa carrière apostolique et que sa mère, réservée aux suprêmes épreuves, va ajouter à l'auréole de de la virginité et à celle de sa sublime maternité la couronne du martyre.

Joseph a rempli sur cette terre son rôle de protecteur. Il ira dans les limbes des patriarches annoncer la prochaine venue du Rédempteur, pour triompher bientôt avec lui et continuer dans le ciel ce glorieux et bienfaisant patronage que nous l'avons vu exercer sur la terre.

II. — Saint Joseph, patron de l'Église.

L'infinie sagesse a non seulement en vue dans la distribution de ses faveurs le bien particulier de ceux à qui elle

les départit, mais encore le bien général de tous les hommes, et surtout des élus. *Omnia propter electos.* Aussi quand les saints ont terminé leur carrière ici-bas, ils continuent dans le ciel leur mission de bienfaisance par leur intercession et par l'emploi qu'ils font de leurs mérites. Ici-bas saint Joseph a été le protecteur de Marie et de Jésus, le père de cette famille en qui se résumait pour ainsi dire toute l'œuvre de la rédemption : comment douter que maintenant il ne soit préposé d'une manière spéciale *à cette famille nouvelle* formée de tous les enfants que le sang de Jésus a engendrés et dont Marie est devenue la mère au pied de la croix de son divin fils, famille où Jésus continue de vivre par sa grâce, au milieu de laquelle il réside dans le sacrement de son amour et qu'il nomme son Église? Oui, saint Joseph est le protecteur et le patron de l'Église : il l'est par les *desseins de Dieu* et par les *désirs de son cœur*. A ce double titre, il mérite toute notre confiance.

Desseins de Dieu. — *a) Saint Joseph médiateur.* — Admirons, mes Frères, l'action toujours suave de Dieu à l'égard de ses enfants. *Attingit a fine usque ad finem fortiter,* dit avec raison le livre de la Sagesse (Sap. VIII, 1), *et disponit omnia suaviter.* Dans le mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu, voulant rapprocher de lui l'homme déchu et lui procurer un modèle toujours sûr, a réuni dans sa personne la nature divine offensée par Adam et la nature humaine avec les souffrances qu'avait entraînées sur elle la première prévarication. Il accomplit ainsi en lui-même une réconciliation ineffable, offrant à l'homme dans sa sainte humanité le type du nouvel Adam, l'exemple à imiter, le guide à suivre. Et parce que Dieu prévoyait que même après la rédemption bien des hommes tomberaient encore dans le péché et n'oseraient alors s'adresser avec confiance au Dieu incarné, leur rédempteur, il est vrai, mais qui doit aussi un jour être leur juge, la douce Marie a été placée entre le Christ et nous pour être notre médiatrice

et intercéder en notre faveur auprès de ce juge redoutable qui est en même temps son Fils! Quelle suave économie dans cette œuvre du salut de l'homme! Pourtant j'ose ajouter, sans craindre de déplaire à la Vierge toute bonne, que, si le plan de la Providence se fût borné là, j'aurais encore désiré quelque chose. Il m'eût semblé qu'il manquait un anneau à la chaîne qui devait relier le ciel à la terre. La Vierge immaculée se trouve par sa pureté originelle et par sa préservation de la plus petite négligence au service de Dieu à une distance presque infinie de la malheureuse humanité. Sa bonté maternelle la rapproche, il est vrai, des enfants d'Adam, mais sa conception privilégiée et l'absence en elle de la moindre faute personnelle semble la séparer d'eux totalement. J'aime donc à voir cette Vierge unie par Dieu à un homme comme moi, qui n'a pas été exempté de la faute commune, qui était d'une sainteté et d'une perfection inférieures à celles de Marie, quoique éminentes; j'aime à me représenter cet homme exposé par sa naissance à commettre des erreurs, sanctifié par Dieu et méritant par sa fidélité à répondre aux desseins de Dieu, d'être regardé par la Vierge Marie avec respect et amour, comblé de ses attentions, honoré de toute sa confiance. C'est ainsi, ô saint patriarche, que vous êtes en quelque manière le médiateur des hommes coupables, ou plutôt vous montrez dans votre personne combien l'homme, même pécheur en Adam, peut être cher au cœur de Marie et au cœur de Jésus, quand lui-même se montre un instrument docile dans la main de la bonté divine... Priez pour ceux qui, moins fidèles que vous, ajoutent à l'opprobre de leur naissance la honte de leurs fautes personnelles... Priez pour ceux dont la faiblesse doublée par leur lâcheté a besoin d'une force spéciale...

b) Saint Joseph, médiateur universel. — Et ne dirait-on pas, mes Frères, que Dieu lui-même nous montre un médiateur universel dans la personne de saint Joseph, en réunissant en lui toutes les conditions, toutes les positions,

toutes les circonstances de la vie ? Il est en même temps descendant des rois et pauvre artisan... Il reçoit l'or des Mages, mais il n'en reste pas moins attaché à la pauvreté... Il est vierge et époux ; il est vierge, et il prodigue à Jésus tous les soins d'un père... Il réunit en sa personne les joies de l'esprit les plus ineffables avec toute l'amertume des plus profondes douleurs. Il connaît le bannissement, la persécution, la misère... Il est comblé des faveurs de Jésus, qui va jusqu'à lui obéir : mais il faut qu'il soit souvent en proie aux peines intérieures, et Jésus lui échappe pendant trois jours, le laissant dans les plus pénibles angoisses : *Dolentes quærebamus te,* dira Marie à Jésus... Il vit avec Jésus, mais il meurt avant d'avoir eu la consolation d'assister à la prédication et aux miracles de ce Sauveur pour lequel il a souffert si longtemps...

B. Désirs de saint Joseph. — *a) Son élévation même lui fait désirer de pouvoir nous être utile.* — Mais, direz-vous peut-être, mes Frères, daignera-t-il s'abaisser jusqu'à nous, cet homme extraordinaire, enrichi de tant de privilèges, honoré de la soumission respectueuse de Jésus et de Marie? Ne craignez rien. Il n'en est pas des favoris du roi du ciel comme des favoris des rois de la terre. Pour ceux-ci on dirait vraiment que chaque nouvelle faveur dont ils sont l'objet de la part de leur prince, rétrécit leur cœur en élevant leur orgueil. Le contraire a lieu chez ceux qui montent dans l'amitié de Dieu. Chez eux à chaque degré de gloire correspond un degré d'amour : d'amour pour le créateur, mais aussi d'amour pour leur prochain... Jugez d'après cela quelle affection saint Joseph doit porter aux hommes et quelle doit être pour eux sa sollicitude. Bossuet compare la puissance bienfaisante des grands et des riches aux eaux salutaires d'une fontaine qu'on élève bien haut afin qu'elle épanche plus au loin la fraîcheur de ses ondes : et je me représente saint Joseph montant, montant au plus haut des cieux et là, assis près de Marie, les mains pleines des grâces les plus excellentes, les répandant avec profu-

sion comme des pierres d'un grand prix... Et comment ne le ferait-il pas?

b) Tous les désirs de son cœur sont pour notre salut. — Quel est donc le désir le plus ardent de son cœur, et comme le besoin de son âme? Pourquoi a-t-il gardé avec tant de soin le Rédempteur des hommes? N'est-ce pas pour assurer à tous les hommes le fruit de cette rédemption? Pourquoi nous a-t-il conservé Jésus? N'est-ce pas afin que le sang du Sauveur régénérât toute la terre? Oui, maintenant comme pendant sa vie mortelle saint Joseph brûle du désir du salut des hommes. Comme jadis il veillait sur Jésus et Marie, il veille sur l'Église de Dieu... Il veille même sur ceux qui n'ont pas encore reçu la lumière de l'Évangile... Il travaille à obtenir la propagation de la foi... Quand les justes marchent d'un pas ferme dans le chemin du salut, saint Joseph du haut des cieux applaudit à leurs efforts... Il écarte de leurs pas la pierre de scandale qui pourrait les faire chanceler... Quand les timides hésitent, Joseph les encourage... Il excite les tièdes. De son cœur sortent comme des traits enflammés qui cherchent à fondre la glace de ces cœurs froids et insensibles. " Aimez votre Dieu, leur crie-t-il, aimez votre Dieu, et vous avancerez. Homme comme vous, né pécheur comme vous, j'ai puisé dans l'amour de Dieu le dévouement et la fidélité qui m'ont mérité la couronne de gloire. Priez! Je prierai avec vous et pour vous, et vous sentirez la bonté de ce Jésus que je puis appeler mon fils et qui est votre frère. „ Oh! comme saint Joseph intercède en faveur des malheureux pécheurs qui abandonnent la loi de Dieu et multiplient leurs iniquités...

Péroraison. — Qui que vous soyez, mes Frères, ne rendez pas ces désirs de saint Joseph inutiles... Ne refusez pas d'y correspondre... Et si vous attendez de lui des bienfaits dans l'ordre temporel, voyez avant tout si vous êtes en règle avec votre conscience...

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

(CANEVAS.)

Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ. (Ps. CIV, 21.)

Saint Joseph est avant tout le gardien de la maison de Nazareth, et cette maison est la plus heureuse qui puisse exister sur la terre... Si nous voulons goûter dans nos familles le véritable bonheur, nous devons y réaliser les trois caractères qui distinguaient la maison de Nazareth.

a) Pureté de conscience. On a beau faire, on ne sera jamais heureux, si la conscience n'est pas en repos, quand ce ne serait que chez un des membres de la famille...

b) Charité et secours mutuel. Dans la maison de Nazareth le Tout-Puissant cache sa puissance pour permettre à des créatures de l'aider, et lui-même aide Joseph et Marie...

c) Soumission à la divine Providence. Nous ne trouvons pas à Nazareth les richesses, pas même la médiocrité : mais nous voyons que l'on y conserve le calme et la sérénité au milieu de toutes les épreuves...

PÉRORAISON. — Ces trois conditions assurent le bonheur des habitants de la sainte maison de Nazareth. Mettons-nous sous la protection de saint Joseph, et, aidés par lui, tâchons de réaliser ces trois conditions dans nos familles.

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

PENDANT LA VIE ET A L'HEURE DE LA MORT.

Ite ad Joseph. (Gen. XLI, 55.)

Exorde. — Dieu a confié à ses Saints le soin de protéger les exilés de la terre... D'après nos nécessités il nous montre dans les Saints des modèles et des protecteurs... Mais il en est deux que Dieu semble avoir choisis pour qu'ils nous soient secourables en toutes les occasions : je veux dire, Marie et Joseph. Ce sont eux aussi qui ont la plus grande part à l'œuvre de la rédemption. Marie, la principale médiatrice entre le ciel et la terre; Joseph, homme comme nous, mais homme privilégié entre tous... Dans le cours de notre *vie* — et dans le but d'obtenir la grâce d'une bonne et heureuse *mort*,— rien de mieux que de prendre en tout saint Joseph pour modèle et pour protecteur.

I. — Saint Joseph, notre modèle et notre protecteur dans le courant de la vie.

Nous pouvons résumer toute notre vie en deux mots : *travailler* et *souffrir*. Dans le travail comme dans la souffrance saint Joseph est notre modèle et notre protecteur.

A. DANS LE TRAVAIL. — La vie de saint Joseph a été une vie laborieuse. Pour vivre il a dû recourir au travail de ses mains. Les habitants de Nazareth disaient de Jésus : *Nonne hic est fabri filius?* (Matth. XIII, 55.) Mais à ce travail extérieur il en joignait un autre tout intérieur : celui qui consiste à travailler notre âme et à la rendre toujours plus parfaite aux yeux de Dieu. Que de trésors se sont ainsi accumulés dans l'âme de saint Joseph, sous les yeux de Jésus et de Marie !

Et ce qui rendait les labeurs de saint Joseph doux et consolants, quelque pénibles qu'ils fussent à la nature, c'est

qu'il travaillait pour Jésus... Cette pensée allégeait toutes ses peines... Il travaillait aussi avec Jésus. Le divin Sauveur consolait son père nourricier et l'aidait... Nous aussi, nous pouvons être heureux au milieu de nos travaux les plus pénibles, si nous imitons l'exemple de saint Joseph... Demandons-lui de nous assister de son puissant secours...

B. Dans nos souffrances. — Saint Joseph a beaucoup souffert. Il était pauvre, bien que descendant de la race royale de David. Il a passé par de cruelles inquiétudes... Avant la naissance de Jésus... Depuis... que de préoccupations!... Il sera notre refuge dans les peines de l'âme comme dans les souffrances du corps...

Nous parviendrons ainsi à mener une vie vraiment sainte... Nous envisagerons la mort sans frayeur... Toutefois, si nous sommes sages, nous aurons soin de nous assurer, grâce à l'intervention de saint Joseph, des secours tout spéciaux pour notre heure dernière.

II. — Saint Joseph, notre modèle et notre protecteur à l'heure de la mort.

A. Je trouve dans *le genre de vie du saint patriarche* tout ce qui dispose le mieux à une mort vraiment heureuse. *a)* L'exercice continuel de la présence de Dieu... Rien de plus efficace pour nous tenir éloignés du péché et nous conserver dans la pureté... *b)* Le soin de rendre parfaites toutes les actions de la journée, quelque peu importantes qu'elles paraissent... *c)* La ferveur dans les exercices de piété. Qui nous dira avec quelle ferveur saint Joseph priait à côté de Jésus et de Marie...

B. Et quand l'heure de la mort fut venue, quelle joie immense inonda l'âme du saint patriarche! C'est que sa mort était une *mort attendue et prévue.* Nul doute que Jésus ne la lui ait annoncée d'avance... Pour ceux qui sont toujours prêts à mourir, la mort est également une mort prévue... *b)* Ce fut une *douce mort.* Le cœur de saint Joseph n'était attaché à rien, sinon à Jésus et à Marie... Il

allait être séparé d'eux pour quelque temps : mais c'était pour aller annoncer la prochaine venue du Messie aux justes de l'ancienne loi... *c)* Ce fut une *mort vraiment sainte.* Il mourait entre les bras de Jésus et de Marie...

Telle doit être notre mort. Nous aurons ce bonheur, si nous nous tenons comme saint Joseph auprès de Jésus et de Marie...

Péroraison. — La famine nous menace comme elle menaçait les habitants de l'Égypte... A nos cris Dieu répond comme jadis le roi d'Égypte à son peuple : *Ite ad Joseph.*

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

CANEVAS DUN SERMON A DES OUVRIERS.

Constituit eum dominum domus suæ. (Ps. CIV, 21.)

Exorde. — Nous célébrons aujourd'hui une fête qui doit être agréable à tous les chrétiens, mais qui est d'une importance souveraine pour les ouvriers : la fête du patronage de saint Joseph. Il n'y a que deux saints dont on fête le patronage : la sainte Vierge et saint Joseph... Dieu lui-même a indiqué ces deux patronages...

De qui saint Joseph a-t-il été établi le protecteur ? *a)* D'abord de Jésus et de Marie... Voilà pourquoi il a droit à nos hommages... *Résumé* de ce que saint Joseph a fait comme protecteur de Jésus et de Marie...

b) Il est le protecteur de toute l'Église...

c) Il est spécialement le *protecteur des ouvriers.* Il prie pour eux. Il connaît leurs nécessités, car il les a éprouvées. Il se présente à eux comme un modèle à suivre... Il leur apprendra à *vivre avec* Jésus et Marie, c'est-à-dire à fuir le péché... Il leur apprendra à *travailler pour Jésus et*

Marie... Quels beaux exemples nous trouvons dans sa vie !... Si nous l'imitons, nous serons heureux...

Péroraison. — Invoquons souvent saint Joseph... Pensons souvent à lui... Demandons-lui de nous aider à vivre saintement et de nous obtenir une mort semblable à la sienne.

SAINT JOSEPH, GARDIEN DE JÉSUS.

Qui custos est Domini sui, glorificabitur.
(Prov. XXVII, 18.)

Exorde. — Pourquoi honorons-nous saint Joseph d'un culte si particulier?... Sa vie ne remplit pas de longues pages dans le récit de l'Évangile... Et pourtant il est un des saints les plus invoqués dans les circonstances présentes... Je trouve la raison de ce fait dans le mot de l'Écriture : *Qui custos est Domini sui, glorificabitur*... Joseph, gardien jadis de Jésus, objet de notre vénération; — Joseph, établi à l'heure présente gardien de Jésus pour nous, objet de notre invocation.

I. — Joseph, gardien jadis de Jésus.

Joseph s'est montré jadis le fidèle gardien de Jésus en gardant sa mère... en veillant sur lui lors de sa naissance à Bethléem... pendant la fuite en Égypte... Au retour... Séjour prolongé à Nazareth... Au moment de sa mort, sa mission était accomplie... Et voilà pourquoi il est glorifié maintenant dans le ciel... Voilà pourquoi l'Église l'honore...

Mais pourquoi la dévotion à saint Joseph est-elle surtout *celle des temps modernes?* Parce que nous avons besoin que saint Joseph *nous garde Jésus.*

II. — Joseph, gardien de Jésus pour nous, dans les temps modernes.

A. C'est un fait étrange, mais un fait certain : Jésus vient de lui-même, et il ne reste cependant que si on le garde. C'est ainsi qu'il est venu la première fois dans ce monde... et c'est Joseph qui alors nous l'a gardé...

B. Jésus est venu dans l'Europe... Il l'a civilisée... Quelques parties de l'Europe l'ont gardé... d'autres, par leur faute, l'ont perdu...

C. Il est venu en Belgique... On a nommé ce pays " la catholique Belgique. „ Et maintenant où en sommes-nous? (Souvenir des croisades, du temps de la réforme, du joséphisme, de la révolution française.) Où en sommes-nous après 49 ans d'indépendance? (1879.)

Pour les individus. Combien n'y en a-t-il pas qui ont abandonné la foi de Jésus ou du moins ne se soumettent pas aux lois de Jésus, et foulent aux pieds les lois de son Église?

Pour les familles. Combien de familles d'où Jésus est banni! Berceau... mariage... tombe...

Pour l'État. Depuis longtemps Jésus n'y était plus reconnu par les lois, mais il continuait à être *de fait* dans l'État... Et maintenant, dans ce qu'on appelle les temps modernes, n'a-t-il pas cessé d'y être même de fait?

De quoi sommes-nous ménacés? De voir disparaître Jésus... On travaille à l'arracher de l'âme de l'enfance...

D. Que ferons-nous? Nous recourrons à saint Joseph, *pour qu'il nous garde Jésus...*

Mais de notre côté aussi, de toutes nos forces nous *travaillerons à le garder.* Debout, catholiques! *(Rappeler les statuts de l'Association.)*

Et maintenant, prions! *(Amener la consécration.)*

MARTYRS DU JAPON BÉATIFIÉS EN 1867.

ÉPREUVE ET COURONNE.

Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam, quum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. Bienheureux l'homme qui résiste à la tentation; car à la fin de l'épreuve il recevra la couronne de vie. (Jac. 1, 12.)

Exorde. — Quelle admiration, mes Frères, quelle joie, quelle espérance remplissent nos cœurs en cette religieuse solennité! Deux cent cinq héros de tout rang et de tout âge, bravant pour la foi de Jésus-Christ les tortures et la mort; deux cent cinq de nos frères dans le Christ placés sur les autels; deux cent cinq nouveaux protecteurs qui sont tout prêts à nous aider dans les peines et les combats de notre vie mortelle. Et pourtant, ce ne sont là que les représentants de plusieurs milliers de confesseurs de la foi immolés au Japon pendant une persécution acharnée qui a duré un demi-siècle. Mais on le comprend : des relations authentiques, telles que l'Église les demande pour décerner à un martyr les honneurs du culte, n'ont pu être recueillies sur tant de victimes dans un pays livré en proie aux bourreaux et fermé aux étrangers. C'est Dieu qui, pour le bien des fidèles, a préservé de l'oubli quelques groupes de ces glorieux athlètes. Il a fait retrouver les preuves irréfragables de leur héroïsme, et son Vicaire sur la terre a proclamé la béatitude de trente-trois membres de la Compagnie de Jésus, de vingt et un religieux Dominicains, de dix-huit Frères Mineurs de saint François, de cinq Augustins, et de cent vingt-huit séculiers, la plupart Japonais, qui tous ont scellé de leur sang leur fidélité à notre divine religion.

Il faut, mes Frères, que notre admiration pour ces bienheureux martyrs ne soit point stérile; il faut que notre confiance soit unie à un désir sincère d'imiter selon nos

forces de si parfaits modèles. La divine Providence étale encore une fois sous nos yeux le spectacle du martyre : que ce spectacle parle à notre esprit et à notre cœur en même temps qu'il frappe nos regards ! Que nous dit le martyre ? Comment devons-nous l'envisager dans le chrétien qui le souffre ? (Qu'est-il pour l'Église, que fait-il pour la gloire de Dieu ?)

Le martyre, mes Frères, est une *épreuve ;* il est aussi une *couronne.* En tant qu'épreuve, il est la plus haute expression de la lutte soutenue avec le secours de la grâce contre les difficultés qui hérissent la carrière du chrétien ici-bas ; en tant que couronne, il est la consommation bienheureuse de la vie humaine dans l'acte le plus parfait que l'homme puisse produire : le sacrifice de soi-même à Dieu. Il y a donc là un grand exemple de fidélité dans le combat, comme il y a une grâce insigne dans l'immolation finale : *Beatus vir qui suffert tentationem*, Bienheureux l'homme qui résiste à la tentation, *Quoniam, quum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ,* car à la fin de l'épreuve il recevra la couronne de vie.

Ce sont *ces épreuves*, mes Frères, c'est *la fin glorieuse dont elles ont été couronnées*, que je me propose de vous montrer dans les Bienheureux Martyrs japonais, et surtout dans le Bienheureux Charles Spinola et les illustres compagnons qui constituent son groupe.

I.

La semence du salut, apportée au Japon par le grand apôtre de l'Orient, saint François Xavier, et arrosée des sueurs de ses frères, avait, suivant la parabole des Livres saints, jeté dans le sol de profondes racines et donné naissance à un arbre magnifique. Sous l'ombre de cet arbre étaient venus se grouper les peuples, et aussi les oiseaux du ciel, comme les appelle l'Évangile, c'est-à-dire les grands et les puissants du siècle. Eux aussi avaient en grand nombre cherché un asile dans son épais feuillage.

En 1596, cette Église naissante comptait 200,000 fidèles, et plusieurs rois s'étaient fait inscrire parmi ses enfants. La persécution de Taïcosama fut comme un premier coup de cognée porté à l'arbre évangélique; cependant il eut pour résultat d'en raviver les forces et de faire pousser à la sève rajeunie de plus vigoureux rejetons. L'an 1617, le nombre des chrétiens japonais atteignait près de deux millions. Ce fut l'époque de la catastrophe, l'heure de l'épreuve solennelle.

L'épreuve de la persécution, mes Frères, considérée dans sa marche ordinaire, renferme trois phases distinctes qui sont comme trois tentations distinctes, mais toutes également terribles. Il y a la *tentation de la honte,* — la *tentation du scandale,* — la *tentation de la souffrance.*

I. La tentation de la honte! Ah! mes Frères, il sait bien ce qu'il fait, l'éternel ennemi du genre humain, quand il déchaîne ses suppôts contre l'Église de Dieu, quand il en attaque les assises et dirige ses coups de manière à ébranler les âmes qui semblent les plus affermies. Il connaît bien les faiblesses de notre nature. Quoi de plus cher à l'homme que l'honneur, de plus sacré que la fidelité à la foi jurée, de plus intime que l'amour de la patrie? Quelle calamité que de voir compromis à la fois une réputation de sagesse et de bravoure, une position brillante, un renom mérité de patriotisme! Telle fut dès le commencement de la lutte la pénible condition d'une foule de catholiques japonais. Jusque-là, les missionnaires avaient été regardés comme des alliés et des amis de la nation. Espagnols, Portugais, Italiens, ils étaient reçus en frères et en bienfaiteurs. Les suivre, c'était rendre justice à leur abnégation et à leur dévouement. C'était même donner des preuves de sagacité; car ces docteurs venus de l'Occident n'imposaient point par la force une religion sans crédit : ils présentaient la vérité sous un jour si lumineux que l'intelligence satisfaite reconnaissait l'absurdité de l'idolâtrie, avant même que la volonté, travaillée par la grâce,

se pliât aux rigueurs de la loi chrétienne. Mais voici que tout change de face. Sur les accusations calomnieuses de quelques marchands hérétiques les missionnaires sont traités en espions des rois de l'Europe : ils doivent, dit-on, préparer la conquête du pays. Daïfusama proscrit le catholicisme ; et pour lui imprimer en même temps la flétrissure de la trahison et le stigmate du mépris, il défend à tout noble et à tout soldat de professer ce culte apporté par l'étranger.

N'est-ce pas la traduction fidèle en langage de persécuteur des calomnies que nous entendons tous les jours répéter contre notre sainte religion? Ne dit-on pas constamment autour de nous que la religion est bonne pour les femmes et les enfants, bonne tout au plus pour le peuple, mais qu'elle ne saurait être acceptée par un homme qui se respecte, par un homme d'intelligence, par un homme de cœur? Ne dit-on pas tous les jours que le pouvoir spirituel des prêtres catholiques est une menace permanente pour l'autorité civile, et que le respect exigé par l'Église est incompatible avec les obligations du citoyen? Que de chrétiens pusillanimes ont cédé à la honte de passer pour esprits faibles, de paraître manquer d'indépendance ou de patriotisme ! Ah ! je ne le cache pas : les temps sont difficiles, et pour triompher il faut toutes les ressources d'une *foi vive, simple et éclairée*. Sans instruction religieuse, comment résister aux sophismes de l'erreur? Comment, si l'on a pas une foi bien éclairée, bien solide, demeurer à l'abri du doute et de l'hésitation au milieu de toutes ces opinions qui se croisent et qui n'ont de commun qu'une haine profonde du christianisme? Si la foi n'est pas simple, comment résister à la tentation de tout lire et de tout voir par soi-même? Si la foi n'est pas vive, comment ne pas se laisser absorber par les préoccupations matérielles, au risque de préférer le plaisir au devoir et le temps à l'éternité? C'est cette foi qui manque presque partout aux chrétiens de nos jours...

Qu'ils jettent donc les yeux sur cette noblesse japonaise que nous serions tentés d'appeler barbare, mais dont nous sommes forcés d'accepter les leçons. De sa nature le Japonais est fier, et l'honneur est le premier de ses trésors. Au temps de l'épreuve, les Japonais chrétiens montrèrent qu'ils avaient profité des enseignements de la croix et qu'ils savaient mettre leur conscience au-dessus du point d'honneur. Ils ne faiblirent pas. On vit la cour de l'empereur se dépeupler, et les armées perdirent leurs plus vaillants officiers. Plus de quatre cents nobles ou soldats subirent la disgrâce de l'empereur et l'opprobre de l'exil, plutôt que de sacrifier leurs croyances. Les membres de soixante-treize familles des plus distinguées, des princes de sang royal, tout couverts, au témoignage des historiens, d'or et de soie, furent traînés de ville en ville comme une chaîne de forçats. A d'autres on imprima sur le front avec un fer rougi au feu le signe de la croix. Le tyran espérait les intimider en les désignant pour toujours aux insultes des idolâtres : il ne fit qu'exalter leur saint enthousiasme. Epuisés déjà par de cruels supplices, ils semblèrent néanmoins revivre, lorsque cet ordre barbare fut donné contre eux ; et, lorsqu'on l'exécuta, ils tressaillirent de joie, comme si un ange était venu les marquer du sceau des élus. Bientôt après, commencèrent les déportations en masse. Avant la fin de l'année, deux convois transportèrent au loin quinze cents bannis, parmi lesquels le roi de Tamba et Juste Ucondono, capitaine si fameux que le persécuteur lui-même regardait sa présence à l'armée comme valant vingt mille hommes. Saluons, mes Frères, ces héros de la constance ; adressons-leur du fond de nos cœurs l'éloge que le Saint-Esprit lui-même leur a décerné : *Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam, quum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ.*

Cependant je n'ai garde de vous le cacher : tous les chrétiens japonais ne se montrèrent pas également fidèles. Là, comme partout, il y avait des traîtres et des hypocrites : il

devait y avoir des apostats. Mais loin de nous d'exagérer le nombre de ces déplorables exceptions; loin de nous surtout de faire rejaillir sur l'Église la responsabilité d'une telle conduite. L'Église est la première à condamner et à flétrir tout scandale qui surgit dans son sein. Placée devant ses ennemis, hérétiques, rationalistes, libres-penseurs de tout nom, elle a le droit de leur dire : " Vous comptez ceux qui m'ont reniée; mais vous ne compterez jamais ceux qui ont donné leur sang pour moi. Je vous abandonne les ingrats qui ont fait mon tourment; je garde les fils reconnaissants et dévoués qui sont ma gloire. A vous les apostats, à moi seule les martyrs! „

II. Parmi les Japonais il y eut donc des apostats, et ces coupables retours à l'erreur devinrent pour les défenseurs de la vérité une *seconde épreuve,* l'épreuve du scandale. — Ils virent la défection de Michel Suquendono, roi d'Arima, d'Antoine Toan, de Jean Feizo, gouverneur de Nangazaki et d'un prêtre japonais, Thomas Araqui. Ils eurent à rougir de l'infâme conduite de Sanchez, souverain d'Omura, et de son fils Barthélemy. Chrétien en secret, persécuteur en public, Barthélemy prétend concilier ainsi les devoirs de sa conscience et les exigences de sa position. Devenu enfin renégat, il meurt en réprouvé, pour l'instruction de tous ceux qui veulent comme lui consommer la monstrueuse alliance de la pratique religieuse et de la politique antichrétienne. Mais quelque éclatants qu'ils fussent, ces scandales ne rendirent que plus inébranlable la fermeté du grand nombre des chrétiens. Les lâches qu'un premier mouvement de crainte avait fait succomber n'inspiraient à leurs frères plus courageux que l'horreur et l'indignation. " Vous me demandez le nom d'un prêtre, s'écrie au milieu des supplices le catéchiste Mathias, je vous en découvrirai un qui en vaut dix. — Où est-il? — Il est à Firando et se nomme Thomas Araqui. — Traitez, ajoute-t-il, cet infâme déserteur comme vous voulez traiter les bons prêtres : car, pour ceux-ci, jamais je ne les trahirai. „

Si quelque patient vient à faiblir au milieu des tortures, ses compagnons de supplice oublient leurs propres douleurs pour l'exhorter et le retenir dans le devoir. C'est le spectacle que nous offre, lors du grand martyre, le généreux Paul Nangasci.

L'apostat est-il devenu juge et persécuteur, les chrétiens, loin de chercher à le fléchir, lui représentent toute l'indignité de sa conduite et l'engagent à faire pénitence. Ainsi se montre devant Feizo le Bienheureux Charles Spinola, et il parle avec tant d'énergie que le gouverneur s'enfuit pour cacher sa confusion.

Mes Frères, ne dirait-on pas que l'histoire de cette époque nous soit rappelée en ces jours par une disposition de la divine Providence pour nous servir de leçon? Ne voyons-nous pas en Europe, dans notre patrie, peut-être dans notre famille, se multiplier les apostasies, et partant les scandales? Apostasie de la prétendue science, qui s'insurge follement contre Dieu et contre les vérités révélées... Apostasie de la politique, qui, sous prétexte d'avoir à opérer la séparation des deux puissances, affiche partout contre l'Église une hostilité systématique... Apostasie de la grande industrie, qui, le plus souvent, pour produire et gagner, ne veut tenir compte ni des commandements de Dieu ni des lois de son Église... Et à côté de cela les apostasies particulières : un encens criminel brûlé au pouvoir antichrétien, à la fortune injustement et scandaleusement acquise, au plaisir païen tel qu'il s'étale dans certain monde officiel, même parmi ceux qui se prétendent catholiques... Une prudence toute mondaine prenant la place de la constance chrétienne... Oui, quand nous voyons plusieurs de nos coreligionnaires faire bon marché de leurs convictions religieuses en face des ennemis de la foi et s'élever grâce à ces complaisances, tandis que nous sommes condamnés nous-mêmes à végéter dans l'oubli, quand nous les entendons colorer leur lâche conduite des plus spécieux prétextes, il nous faut pour ne pas trébu-

cher contre cette pierre de scandale, il nous faut, dis-je, toute la force de Dieu.

Implorons-la souvent par les mérites de ces confesseurs de Jésus-Christ que ni la tentation de la honte ni celle du mauvais exemple n'ont fait hésiter, — de ces héros dont la douleur ne pourra pas davantage vaincre la sublime résistance.

III. Ici, mes Frères, je m'arrête au groupe de martyrs dont le triomphe fait l'objet principal de cette solennité. D'autres confesseurs de la foi ont subi des tortures plus aiguës : nous n'en connaissons point d'autres qui aient porté aussi longtemps le fardeau de la souffrance. Charles Spinola, Sébastien Kimura, Ambroise Fernandez, tous trois de la Compagnie de Jésus, plusieurs religieux de divers Ordres, et avec eux quelques Japonais, après avoir été arrêtés par ordre du gouverneur Gonroc, se trouvent incarcérés à Omura. Venez, mes Frères ; venez visiter cette prison. Voyez-y par quelles inventions la cruauté des persécuteurs tourmente ses victimes et comment la puissance de Dieu inspire à celles-ci la résignation et la fermeté.

Le cachot est une enceinte oblongue qui n'a, pour ainsi dire, ni plafond ni murailles. Elle est entourée et couverte de gros pieux équarris reliés entre eux par des poutres transversales et assez distants les uns des autres pour laisser de tous côtés passage aux ardeurs du soleil, au vent, à la pluie et à la neige. Cette cage grossière haute de trois mètres présente une surface d'environ six mètres de long sur quatre mètres de large. Pourtant elle doit contenir jusqu'à trente-deux prisonniers. Impossible par conséquent de s'y étendre pour prendre un peu de repos ; impossible d'échapper pendant l'été à une suffocante chaleur ni pendant l'hiver aux intempéries de la saison. Pour nourriture, les captifs reçoivent un peu de riz, quelques racines crues, et de temps en temps un ou deux petits poissons : assez pour éloigner le trépas, pas assez pour assouvir leur faim. — Est-ce tout? — Oui. — Mais

prolongez pendant quatre ans leur séjour dans cette horrible demeure, sans leur permettre d'en sortir jamais, pas même pour les soins les plus impérieux de la propreté, sans leur permettre une seule fois de changer d'habits, sans leur donner le moyen de laver ou de nettoyer les pauvres haillons qui les couvrent : et votre délicatesse se révoltera, rien qu'à imaginer ce long supplice de tous les sens. La faim, la soif, la nudité, la morsure des plus immondes insectes, une infection horrible, le manque d'air respirable en été, un froid glacial en hiver, et puis en automne et au printemps la prison changée par les pluies en un cloaque impur, la maladie... tout, excepté la mort ! Deux captifs seulement eurent le bonheur de quitter ce réceptacle de misères et de prendre de là leur essor vers les cieux. Comment ces hommes supportèrent-ils, demanderez-vous, une si affreuse destinée ? Ils se réjouissaient ; ils se félicitaient de souffrir pour Jésus-Christ. Ils se disaient heureux et bénissaient même la munificence du ciel. En effet, au sein du plus complet dénûment ils n'ont jamais, grâce à une providence toute spéciale de Dieu, manqué des objets nécessaires pour le saint sacrifice de la messe. Que leur faut-il davantage pour changer leur cachot en un paradis ? Tous les jours dans ce cachot la victime sans tache est immolée par les prêtres ; tous les jours les prisonniers méditent pendant une heure, récitent le chapelet et psalmodient l'office divin. Le soir, quand l'examen de conscience est terminé, ils affligent par une rude discipline leurs corps exténués. Pourquoi ? Ah ! ne faut-il pas implorer la grâce de la persévérance ? Ne faut-il pas chercher à fléchir la divine justice en faveur des bourreaux ?

Je le répète : ce genre de vie dura quatre années. Les faits parlent-ils assez haut, mes Frères ? Montrent-ils assez comment ces nobles captifs ont subi l'épreuve de la douleur ? Hélas ! ces faits nous confondent, indignes chrétiens que nous sommes. Eh quoi ! nous prétendons appar-

tenir à Dieu, et, lorsqu'il faut remplir les devoirs que la religion nous impose, nous craignons de nous exposer à la plus légère incommodité, à la privation la plus insignifiante! Nous nous disons disciples de Jésus-Christ, du Sauveur flagellé, couronné d'épines, bafoué, crucifié : et nous ne voulons porter que des couronnes de roses! Nous aspirons, assis sur les trônes que le monde nous dresse, le coupable encens de ses vaines louanges et de ses perfides flatteries. Qui sait? Nous prétendons peut-être à l'héroïsme de la charité : et en face d'une raillerie, d'un reproche, nous tremblons que notre piété ne compromette notre avenir, notre fortune, notre bien-être... Lisons, lisons notre sentence sur les traits amaigris et exténués, sur les membres décharnés de nos bienheureux protecteurs. Sachons triompher des épreuves, comme ils l'ont fait, si nous voulons un jour partager leur couronne.

Péroraison *(si cette 1re Partie est préchée à part).* — Bien sûr, mes Frères, notre misère native, la pusillanimité de notre caractère, la tyrannie de nos habitudes de mollesse et de plaisir, si nous ne regardions que cela, devraient nous inspirer en face de l'épreuve un sentiment insurmontable de défiance et de découragement. Mais ne l'oublions pas : le bras de Dieu n'est pas raccourci. Le même Dieu qui soutenait nos martyrs contre la honte d'une flétrissure publique, contre les séductions du scandale et les assauts répétés de leurs longues souffrances, ce même Dieu dit à chacun de nous comme jadis à Josué : *Confortare et esto robustus, et ego ero tecum.* L'esprit de force qui animait ces glorieux confesseurs nous a été donné avec les sacrements de l'Église. Il est en nous aussi longtemps que nous sommes en état de grâce, et il n'attend pour faire éclater ses merveilleux effets que notre confiance et notre docilité. Marchons donc au combat, pleins de circonspection, à cause de notre faiblesse, mais aussi pleins de courage, à cause du secours du ciel. Sous les auspices de nos bienheureux frères les martyrs,

nous vaincrons nos ennemis, et pour nous comme pour eux l'épreuve sera le gage de la couronne.

II.

J'appelle le martyre une COURONNE, mes Frères, non seulement à cause de la récompense qu'il procure, mais encore à cause de la *beauté qui lui est propre,* de l'éclat dont il resplendit. Diadème insigne, que le Sauveur réserve à la fidélité, qu'il accorde au dévouement, dont il embellit l'innocence, le martyre n'est en quelque sorte que l'amour divin s'emparant d'une âme et dévorant sur l'autel du sacrifice les liens qui l'attachent à son corps mortel. *Tantôt* ce feu sacré agit lentement : étincelle déposée au fond du cœur, attisée par le souffle de la grâce, nourrie par la prière et les bonnes œuvres, il éclate enfin en un immense brasier. *Tantôt* la flamme céleste s'élance comme un tourbillon, saisit l'homme, le transforme soudain et le ravit à la terre. *Tantôt* elle choisit l'âme d'un enfant, colombe blanche et pure, la pénètre, la consume de séraphiques ardeurs, et sur l'autel la victime s'endort plutôt qu'elle n'expire, pour s'éveiller dans le baiser de Dieu.

Nous allons les voir briller sur la sainte montagne, mes Frères, ces trois manifestations de l'amour, ces trois couronnes de la fidélité, de la générosité et de l'innocence.

I. De l'horrible cage où ils ont si longtemps langui, Gonroc tire vingt-quatre prisonniers pour les envoyer à la mort. Qui peut le nier? ils ont bien mérité la palme, la *palme de la fidélité.* Il l'a bien méritée, ce Charles Spinola, ce descendant d'une des plus nobles familles de l'Italie, entré dans la Compagnie de Jésus avec l'espoir de s'immoler à la cause de Dieu, ballotté pendant deux ans de rivages en rivages, affrontant tous les dangers pour parvenir au Japon, et arrosant pendant vingt autres années cette vaste contrée de ses sueurs apostoliques. Religieux fervent, apôtre dévoré de zèle, il a bien mérité de terminer sa carrière dans l'holocauste de l'amour.

Il l'a bien mérité aussi, ce Sébastien Kimura, le premier des Japonais qui fut trouvé digne de l'onction sacerdotale; ils l'ont mérité, ces fils de la même patrie reçus dans la prison même aux épreuves du noviciat et aux vœux de religion; ils l'ont bien mérité enfin, ces dignes disciples de saint Augustin, de saint Dominique et de saint François d'Assise, préparés au martyre par les austérités du cloître, les fatigues du ministère des âmes et les tourments de leur longue captivité.

Que la gloire dont ils vont être couronnés nous serve à tous de stimulant ou de reproche. On s'étonne parfois de voir dans l'épreuve faiblir les ardents. Pourquoi tombent-ils? C'est que leur ardeur ne reposait pas sur la fidélité... Fidélité à la grâce, fidélité dans les petites choses, fidélité constante, que vous êtes précieuse! Et cependant que de fois on vous méprise, que de fois on vous abandonne! Nous oublions trop souvent, mes Frères, que la série de nos actions ordinaires est comme une chaîne qui en même temps nous attache à Dieu et nous élève vers lui. Les grâces que nous recevons sont, si je puis parler ainsi, les anneaux de cette chaîne merveilleuse, mais c'est à nous qu'il appartient de river ces anneaux les uns aux autres, de leur donner l'éclat et la solidité. Nous le faisons par notre obéissance, par notre ferveur, par notre charité. Chacune de nos œuvres concourt à cette opération qui est tout ensemble divine et humaine. Et quand alors éclate l'orage, quand toutes les fureurs de l'enfer sont conjurées pour rompre les liens qui nous unissent au ciel, les plus violents assauts ne réussissent pas à nous ébranler: notre fidélité passée nous mérite de la part de Dieu les faveurs les plus signalées, et la lutte est le commencement du triomphe. Voilà le secret de ce courage indomptable qu'ont déployé dans les horreurs de la prison et dans les flammes du bûcher les confesseurs d'Omura.

Mais dans le temps qu'on les arrache de leur prison et qu'on les mène à Nangazaki, le gouverneur réunit dans

cette ville une seconde troupe de chrétiens destinés également par la Providence à recevoir avec les premiers la couronne du martyre.

II. Qu'ont-ils fait pour obtenir un honneur si éclatant, la plupart de ces hommes et de ces femmes, hier inconnus, aujourd'hui admis à blanchir leurs robes dans le sang de l'Agneau? Tout au plus s'ils ont pratiqué les vertus les plus obscures. Mais un jour le prêtre du Seigneur s'est présenté au seuil de leur demeure, proscrit, poursuivi, traqué comme un criminel. Alors ils se sont souvenus de la parole du Maître : " Ce que vous ferez au moindre de mes frères, vous l'aurez fait à moi-même; „ et ils n'ont pas calculé le danger ni marchandé leur hospitalité. Ils ont accueilli le missionnaire, c'est sous leur toit qu'on l'a saisi : leur dévouement a causé leur perte. Quelques-uns même n'ont pas eu l'occasion de pratiquer un si bel acte de charité. Ils ne sont que les parents ou les voisins des premiers. Seulement tous sont chrétiens. Le tyran leur a dit : Invoquez Amida, notre divinité tutélaire, et foulez aux pieds la croix ou mourez. Et tous avec la même générosité ont eu sur les lèvres une même réponse : Nous mourrons ! Et les voici qui revêtent leurs plus beaux habits pour faire honneur à Dieu qui les invite au festin de son amour. *O couronne de la générosité !*

Bien des fois, mes Frères, se présentent dans la vie du chrétien des circonstances analogues, de ces circonstances que j'appellerai décisives. Oui, décisives pour l'avenir, pour la conversion ou la sanctification des âmes. Il y a bien longtemps que Dieu sollicite ce pécheur à revenir de ses égarements, à réparer par une sincère pénitence une jeunesse désordonnée. Jusqu'ici la honte lui fermait la bouche, la volupté le tenait enchaîné, le courage lui manquait. Un accident, une mort subite, une prédication vraiment apostolique a frappé son esprit et touché son cœur. Il se sent poussé par une main invisible vers le sacrement de la réconciliation. C'est le moment décisif! S'il répond

à la grâce, il est sauvé; s'il résiste, qui peut songer sans effroi aux abîmes dans lesquels le malheureux ira probablement s'engouffrer?

Il y a longtemps que le Seigneur demande à ce jeune homme, à cette jeune fille un généreux sacrifice. Entraînés par le plaisir, étourdis par le bruit du monde, éblouis par les splendeurs terrestres, ils n'ont jusqu'ici jamais réfléchi sérieusement aux intérêts de leur âme. Aujourd'hui ils comprennent : une bonne lecture, une retraite leur ont ouvert les yeux. Le monde ne leur apparaît plus que comme une éclatante déception, le plaisir, comme un serpent caché sous des fleurs. Ils voudraient consacrer à Jésus-Christ leurs talents et leurs forces : mais ils hésitent, ils ont peur. C'est pour eux le moment décisif! S'ils ne prennent pas en ce jour une résolution énergique, le don excellent qui leur est offert leur échappera probablement à tout jamais.

Revenons à nos martyrs. Les uns ont mérité leur couronne par leur constante fidélité, les autres par une générosité et un dévouement héroïques.

III. Mais qu'ont-ils fait pour recevoir la couronne, ces tendres enfants? En voici quatre, dont l'aîné compte à peine son septième hiver. — Ce qu'ils ont fait? leur *innocence* a attiré sur eux les regards et le cœur du Dieu fait homme, de ce même Dieu dont le berceau fut arrosé du sang des victimes d'Hérode. L'innocente phalange de Bethléem, transportée dans les cieux, accompagne l'Agneau divin sous les portiques éternels, et les suaves cantiques de ces petits témoins du Christ charment les habitants de la céleste Sion. De temps en temps Jésus donne de nouveaux accroissements à cette ravissante troupe... Aujourd'hui il a choisi des enfants du Japon, car toutes les nations de la terre doivent fournir des voix aux concerts de la cité des élus. Comprennent-ils leur bonheur, ces petits anges qui vont rejoindre leurs frères? Qui le dira? Ce qui est certain, c'est que l'Esprit d'amour illu-

mine parfois leurs âmes d'ineffables splendeurs. Témoin ce jeune Ignace dont nous admirerons tous, je n'en doute pas, l'intrépidité. Ignace a quatre ans. Il est fils d'un martyr. Son père, Dominique Giorgi, et Isabelle Fernandez, sa mère, ont jadis fourni une cachette dans leur maison au Bienheureux Spinola. Celui-ci a baptisé Ignace, que ses parents destinaient, autant qu'il leur était possible, à la Compagnie de Jésus. Le missionnaire fut découvert, et Dominique paya de sa vie son généreux dévouement. Quel a été le cri du petit Ignace à cette nouvelle? " Mère, a-t-il balbutié, mère, moi aussi martyr! „ Depuis lors la vue d'un sabre le faisait bondir de joie; et en distribuant à ses jeunes amis les menus objets qu'il avait reçus lui-même, il leur disait en souriant : " Gardez bien ceci, c'est une de mes reliques. „ Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre! Vous avez tiré la louange de la bouche des enfants, pour confondre vos ennemis. *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra : ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos* (Ps. VIII, 1, 3).

Mais en saluant ces jeunes élus, mes Frères, et en admirant l'action divine dans ces créatures privilégiées, n'oublions pas de constater la part que leurs parents peuvent légitimement revendiquer dans ce triomphe, et donnons à l'éducation chrétienne les éloges qu'elle mérite. Je me permets de le demander : Si l'éducation que procuraient à leurs enfants les catholiques japonais eût été une éducation molle et légère, une éducation où les amusements mondains et le plaisir tiennent le premier rang, aurait-on vu des enfants de sept, de dix, de onze ans sourire au glaive et se rire des bûchers ? Si les grandes idées de la foi, de la nécessité et du bonheur de souffrir pour Dieu n'eussent pas été implantées dans ces jeunes âmes par les premières leçons reçues au foyer paternel, eussent-elles compris le martyre et s'en fussent-elles montrées

dignes ? Étrange contradiction chez bien des parents de notre époque ! Jamais les difficultés que rencontrent les jeunes chrétiens n'ont été plus grandes qu'aujourd'hui : et jamais la frivolité et la jouissance n'ont occupé autant de place que de nos jours ! Jamais peut-être la persécution, la persécution sourde, à défaut des attaques manifestes, jamais la persécution n'a demandé autant d'énergie dans la foi : et jamais on n'a autant prôné qu'on ne le fait maintenant l'indifférence dans l'éducation, la séparation de la science et de la religion ! Des parents qui se prétendent chrétiens, se contentent dans le choix des maîtres qu'ils donnent à leurs enfants, se contentent, dis-je, de l'instruction et font peu de cas de l'orthodoxie des principes, de la formation du caractère et de l'exercice de la vertu. Ah ! si Dieu mettait un jour aux prises avec la persécution sanglante des générations ainsi déformées, elles seraient l'opprobre de la religion, au lieu d'en devenir la gloire.

Le Seigneur, mes Frères, a donc choisi dans toutes les conditions de la vie les héros dont il veut faire éclater la valeur. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise et les a trouvés dignes de lui. *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Tamquam aurum in fornace probavit illos* (Sap. III, 5, 6.) Qu'il les couronne donc et leur remette la palme!

IV. Le jour du triomphe s'est levé. C'est le 10 décembre 1622. Au bord de la mer, sur cette même montagne que le sang de vingt-six héros chrétiens a déjà consacrée en 1597, se dressent, au milieu d'une vaste enceinte, vingt-cinq poteaux environnés à une grande distance de branches d'arbres éparses ou légèrement amoncelées. Une foule immense couvre la plage et les hauteurs avoisinantes. Sans compter les païens, 30,000 chrétiens sont là, mornes, consternés. Ils viennent assister au trépas de leurs frères et de leurs maîtres dans la foi.

Un bruit de chevaux se fait entendre : les prisonniers d'Omura paraissent les premiers, entourés d'une escorte

de quatre cents soldats, fantassins et cavaliers. Ils s'arrêtent à l'entrée de l'enceinte. Les voilà, après quatre ans de captivité, ces vénérables religieux, tous revêtus de l'habit de leur Ordre, pâles, défaits, méconnaissables, mais le visage serein, le front rayonnant d'une sainte joie, regardant avec un inexprimable bonheur ce bûcher où ils seront consumés. Une heure après, arrivent les trente condamnés de Nangazaki. La croix ou le chapelet à la main, parés comme pour une fête, ils s'avancent en chantant des cantiques et récitant des prières. Les hommes marchent la tête haute, les jeunes filles les yeux modestement baissés. Les mères serrent contre leur sein leurs petits enfants. A peine ont-ils le temps de saluer les confesseurs qui les ont précédés: la barrière s'ouvre et l'exécution commence.

Spinola et ses compagnons sont conduits à leurs poteaux qui forment une longue ligne; les autres chrétiens rangés vis-à-vis sur une ligne parallèle attendent le glaive des satellites. Comment redire sans émotion les dernières péripéties de ce drame lugubre, que dis-je, de ce splendide triomphe ? Spinola vient d'embrasser dans un saint transport l'instrument de son martyre. Il se retourne, on l'attache, et aussitôt d'une voix forte il entonne le psaume de David : *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi*. Louez le Seigneur, nations de la terre, louez-le, vous tous, peuples de l'univers ! Et cinquante voix s'unissent à la sienne, pour continuer et achever ce chant de la délivrance. Du haut des cieux, les anges y joignent leurs accords. Le cantique terminé, Charles s'adresse au gouverneur qui préside le supplice. " Pouvez-vous croire, dit-il, que des hommes qui acceptent une mort affreuse aussi joyeusement que nous le faisons en ce moment, soient venus pour vous trahir et livrer votre pays aux étrangers ? Ouvrez donc les yeux à la lumière ; reconnaissez que le Dieu qui nous inspire cette force est le maître du monde et le maître des démons que vous adorez encore. „ Il continuait de prêcher l'Évangile, lorsque

le commandant l'interrompit et donna l'ordre aux bourreaux de décapiter les chrétiens japonais.

Alors seulement Spinola reconnaît, placée devant lui, la veuve de son hôte, Isabelle Fernandez. Comme il n'aperçoit pas le petit Ignace caché à ses yeux par le bois du bûcher et les vêtements de sa mère : " Où est mon Ignace, demande-t-il avec inquiétude, qu'en avez-vous fait ? — Le voici, répond Isabelle en le montrant, le voici! Je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je puisse lui procurer. „ Puis s'adressant à son fils : " Regarde, Ignace, dit-elle, regarde ton père en Jésus-Christ et demande-lui de te bénir. „ Et l'enfant d'incliner la tête et de joindre ses petites mains avec une grâce touchante. Le martyr, lié au poteau, ne peut lever les bras pour cette suprême bénédiction; mais il lance vers le ciel un long et suppliant regard, puis abaisse en souriant les yeux sur son enfant chéri. De toutes parts dans la foule éclatent des cris de pitié ; mais au même instant les bourreaux s'élancent et trois têtes viennent coup sur coup rouler aux pieds d'Ignace. Celui-ci demeure impassible, et regarde sa mère. Isabelle est frappée à son tour, et son sang rejaillit sur l'enfant. Pas une larme ne mouille la paupière du jeune héros; pas un mouvement de frayeur ne contracte ses traits. Il se jette à genoux, croise ses mains devant sa poitrine, tend le cou pour laisser place au glaive et tombe bientôt sur le cadavre de sa mère.

Le fer avait terminé son œuvre : c'était au feu à commencer ses ravages. Il s'avança lentement vers les poteaux, enflammant avec peine les broussailles humides et les faisceaux de branchages, enveloppant les martyrs d'une épaisse fumée et les rôtissant avant de les atteindre. Spinola, leur chef, demeurait immobile, tout absorbé en Dieu. Quelques étincelles s'attachèrent à ses vêtements, le vent activa la flamme, et il s'affaissa le premier, pour rejoindre au ciel Ignace et sa mère et y recevoir ses compagnons de victoire. Autour de l'enceinte retentissaient toujours les

sanglots et les gémissements des chrétiens, mêlés à leurs prières, aux clameurs des soldats, au pétillement des flammes. Les tourments des saintes victimes se prolongèrent encore pendant deux heures. Les confesseurs de Jésus-Christ restaient calmes au milieu des plus atroces douleurs. L'un après l'autre, ils glissaient le long de leurs poteaux et expiraient le sourire sur les lèvres. Kimura succomba le dernier. Il était debout; le feu ne l'avait point touché, mais son sang se desséchait dans ses veines. Dès le commencement du supplice il avait paru abîmé dans une douce contemplation. Après trois heures d'agonie, il baissa la tête en poussant un soupir.

L'immolation était consommée : cinquante-deux triomphateurs, le front ceint d'immortels lauriers, étaient montés dans les splendeurs de la gloire et s'étaient rangés autour du trône de Dieu.

Péroraison *(de la 2e Partie, si cette partie est prêchée à part).* — L'épreuve est terminée, la couronne est conquise. Les âmes des justes, comme le dit l'Écriture, sont entre les mains de Dieu et les tourments du trépas n'ont plus prise sur eux. Aux yeux des insensés ils ont semblé mourir, mais en réalité ils jouissent de la paix. O glorieux martyrs, de ce séjour de la paix où vous habitez maintenant, jetez les yeux sur nous, sur nous qui luttons encore. Nous aussi nous demandons la paix. Celle que le monde nous offre, est une paix trompeuse, pleine d'amertune, d'inquiétudes et de remords. Nous ne pouvons trouver la tranquillité de nos âmes que dans l'accomplissement fidèle de nos devoirs, dans la générosité au service de Dieu, dans l'abnégation de nous-mêmes et l'esprit de sacrifice. Obtenez-nous l'énergie dont nous avons besoin. Puissions-nous marcher toujours sur vos traces, triompher de l'épreuve, ceindre la couronne et donner comme vous à l'Église de Dieu par notre vie comme par notre mort, un éclatant témoignage! Ce sera, mes Frères, la dernière leçon que nous donnera la solennité de ce jour.

Péroraison *(si on prêche la 1e et la 2e Partie à la fois).* — *Laudate Dominum omnes gentes; laudate eum omnes populi!* N'est-ce pas, mes Frères, le cantique qui aura accueilli les martyrs du Japon à leur entrée dans les célestes parvis? N'est-ce pas celui qui s'échappe de nos cœurs, tandis que nous nous édifions au spectacle de leurs combats et de leurs victoires? Louez le Seigneur, vous toutes, nations de la terre; louez-le, vous tous, peuples de l'univers! *Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus, et veritas Domini manet in æternum.* Louez-le, parce que sa miséricorde a été puissamment affermie sur nous. Louez-le, peuples de l'Extrême-Orient : il vous donne en ce jour un gage de votre prochaine résurrection. Louez-le, habitants de la vieille Europe chrétienne : l'aspect de ces vainqueurs animera votre courage, soutiendra votre confiance, stimulera votre zèle. Louez-le, cité sainte, patrie de nos cœurs, Rome notre mère : vous êtes et vous serez toujours l'oracle du Tout-Puissant et la gardienne des promesses divines. *Veritas Domini manet in æternum!* La vérité du Seigneur subsiste pour jamais. Oui, elle est toujours vérifiée cette assurance donnée à l'Église : Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Elle se vérifie sous nos yeux, cette prédiction du Sauveur faite à ses disciples : Vous serez détestés de tous en haine de mon nom; mais ne craignez rien. Je confesserai et je reconnaîtrai devant mon Père celui qui m'aura confessé devant les hommes. Elle se vérifie, cette parole des saintes Écritures, qui exprime si bien la cause de notre allégresse présente et nous donne en même temps un résumé de tous nos devoirs : Bienheureux l'homme qui résiste à la tentation; car à la fin de l'épreuve il recevra la couronne de vie. Puisse cette vérité pénétrer entièrement nos esprits, entretenir notre ferveur et diriger toujours nos actions! Puisse-t-elle nous guider sur cette terre et nous réunir dans les demeures éternelles à ceux dont nous venons de célébrer les exploits et dont nous implorons les suffrages! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL.

In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. (Jo. XIII, 35.)

Exorde. — Si la charité envers le prochain est le caractère distinctif du disciple de Jésus-Christ, comme vous venez de l'entendre, mes Frères, je ne crains pas, au commencement même de ce discours, d'affirmer qu'il n'est point dans les temps modernes un seul homme qui ait possédé ce caractère glorieux au même degré que saint Vincent de Paul. Dire que Vincent de Paul fut l'homme de la charité, c'est répéter ce que vous avez entendu tous dès vos plus tendres années. Si l'orateur chrétien se trouve arrêté lorsqu'on lui demande de présenter l'éloge de ce saint, c'est qu'il ne sait comment renfermer dans le cadre étroit d'un discours toutes les merveilles d'une telle vie; c'est qu'il ne sait comment en adapter les leçons à son auditoire. Car il est des vertus tellement héroïques, tellement au-dessus de l'humanité, qu'en les exposant on parviendra bien à leur concilier l'admiration, mais en même temps on fera naître dans le cœur le désespoir de les atteindre jamais. Et cependant, mes Frères, je voudrais pour fruit de cet entretien vous laisser, non seulement une admiration profonde des vertus de saint Vincent de Paul, mais encore un vif et sincère désir de les imiter et de les réaliser en vous, afin que vous aussi vous soyez les vrais disciples de Notre Seigneur Jésus-Christ.

J'espère réussir dans ce double dessein en séparant des *œuvres* mêmes de notre Saint *l'esprit* qui les a animées. Je vous esquisserai d'abord à grands traits les merveilles de cette charité dont Vincent demeurera à jamais le modèle et l'apôtre; nous pénétrerons ensuite dans le cœur même du Saint pour y découvrir les principes qui le gui-

daient, les ressorts secrets qui le faisaient agir et la source inépuisable qui faisait jaillir de son cœur les eaux vivifiantes de la charité.

Daigne le Cœur de Jésus, ce cœur tout brûlant d'amour pour les hommes, embraser aussi nos cœurs, les enflammer au contact de ce cœur d'apôtre et y entretenir à jamais la flamme d'amour que le divin Rédempteur lui-même est venu allumer en ce monde!

I. — Charité de saint Vincent de Paul envers le prochain.

Il n'est qu'un mot, mes Frères, qui puisse caractériser la charité de saint Vincent de Paul : c'est de dire qu'elle fut *infinie*. Infinie, autant que les choses humaines peuvent participer à cet attribut dont la Divinité seule possède la plénitude. Quel autre nom, en effet, pouvons-nous donner à une vertu qui embrasse toute l'existence d'un homme et le dévore en quelque sorte tout entier; à une vertu qui enveloppe dans son objet l'humanité tout entière; à une vertu qui n'est point circonscrite dans les limites du temps, mais se perpétue à travers les âges dans les œuvres innombrables qu'elle a fondées et qu'elle entretient par l'influence de son esprit? Or, voilà précisément les caractères de la charité de saint Vincent de Paul.

A. Charité insatiable. — Il y a dans la vie de notre Saint quelque chose d'inquiet et d'agité à côté d'un calme profond et d'une paix inaltérable. Prenez Vincent à une époque quelconque de son existence : vous trouverez toujours chez lui quelque projet nouveau, quelque entreprise commencée. C'est toujours la même carrière qui se déroule, et pourtant elle présente sans cesse des aspects nouveaux. *(Comparaison d'un fleuve que l'on suit.)* Je ne puis vous le prouver qu'en énumérant avec une extrême rapidité les événements qui se sont succédé dans cette longue existence de quatre-vingt-cinq ans.

Vincent n'a pas encore douze ans, qu'il donne déjà des preuves de cette charité qui dominera sa vie. Fils de sim-

ples campagnards, employé lui-même à la garde des troupeaux, il a amassé à grand'peine la légère somme de trente sous. Un pauvre se présente, et le jeune homme se dépouille sans hésiter de son petit trésor.

Appliqué aux études, il se fait remarquer entre tous par son obligeance et sa serviabilité. Bientôt, pour diminuer la charge que son éducation impose à ses parents et satisfaire en même temps son zèle pour le salut des âmes, il se dévoue, tout en continuant ses études, à donner l'instruction à d'autres jeunes gens.

A peine eut-il reçu le sacerdoce qu'un accident le fit tomber aux mains de corsaires mahométans d'Afrique qui le menèrent avec eux et le vendirent sur le marché de Tunis. Mais cette captivité lui permit de ramener à la foi un renégat, originaire de Nice, dont il était devenu l'esclave, et qui le rendit à la liberté.

Cependant, comme Dieu le destinait surtout au salut de la France, Vincent est appelé à Paris et nommé aumônier de la reine Marguerite. Ici vient se placer un fait qui peut suffire à caractériser un saint. Vincent compte parmi ses amis un prêtre affligé d'une violente tentation d'hérésie et de désespoir. Pour aider cette âme, il n'hésite pas à s'offrir lui-même à Dieu en victime d'expiation. Son désir est exaucé : le prêtre recouvre le calme et la paix; mais Vincent lui-même se voit en butte à tous les assauts de l'esprit infernal. Que faire pour échapper à ses suggestions importunes, pour mettre fin à ces tortures intérieures qui durent depuis quatre ans et l'arrêtent dans le chemin de la perfection? Il n'y voit qu'un remède, et ce remède est un nouvel acte d'héroïsme : il promet à Dieu de se consacrer au soulagement de toutes les misères de l'humanité!

Ne nous étonnons donc pas, si à partir de cet instant une soif plus ardente de dévouement et de sacrifice dévore notre admirable saint. Nommé curé au village de Clichy, situé à une lieue de la capitale, il se multiplie pour prodiguer à ses nombreux paroissiens, avec tous les soins de la

charité la plus attentive, les inventions du zèle le plus infatigable ; et il réussit si bien à établir dans sa paroisse le royaume de Dieu, qu'un docteur célèbre ne craignait pas de dire : " Les paroissiens de Clichy vivent universellement comme des anges ! „

Que dire des années passées auprès du comte de Joigny, Philippe de Gondi, général des galères de France ? La direction spirituelle du comte et de la comtesse de Joigny, l'éducation de leurs enfants, l'édification de leurs nombreux vassaux, les saintes libéralités que permettait à Vincent la générosité de ses maîtres, les missions même qu'il avait l'occasion de prêcher sur toutes les terres dépendant de la maison de Gondi, que dis-je ? le ministère de charité qu'il pouvait exercer sur les galères royales, tout cela ne suffisait pas à son cœur d'apôtre.On eût dit qu'il n'était pas libre, tant qu'un lien quelque faible qu'il fût l'attachait à une fonction particulière. Aussi, dès que la mort de la comtesse lui eut rendu cette liberté après laquelle il soupirait si ardemment, avec quelle impétuosité, peut-on dire, il se précipita dans la carrière de tous les dévouements et de tous les sacrifices !

B. Charité universelle. — C'est ici, mes Frères, qu'il faudrait jeter un coup d'œil sur tout ce que la charité de Vincent lui fit entreprendre pour le bien de l'humanité. Mais quel moyen de le suivre ? Comment énumérer seulement les bienfaits qu'il épancha autour de lui ? Les corps aussi bien que les âmes furent l'objet de ses soins et de sa constante sollicitude.

En ces temps de troubles et de désordres, la plaie de la mendicité rongeait la France. Il parvint à la faire disparaître à Mâcon d'abord, puis dans un grand nombre d'autres villes, en procurant aux mendiants un asile et du travail. Sur plusieurs points du pays les vieillards languissent dans l'abandon : Vincent console leurs derniers jours et les entoure des soins les plus touchants. Les prisonniers, les aliénés, les malades gémissent dans la

misère : il les visite et se dépense à leur service. Chaque année on voit dans Paris jusqu'à trois cents petits enfants exposés, menacés de périr délaissés sur la voie publique : Vincent se fait leur père nourricier.

Et maintenant, voyez ces contrées ravagées par la guerre : la Picardie, la Lorraine, Paris même sont en proie à la famine. Un seul homme fera plus pour soulager la détresse des peuples que les gouvernements et les souverains. Rien que dans la Lorraine il distribue en argent des secours dont la valeur ne pourrait être représentée à notre époque que par plus de cinq millions de francs. A Paris il donne un logis à neuf cents femmes délaissées.

Voilà pour les corps. Et les âmes! O comme Vincent les aimait! Comme il se multipliait pour les guider, pour les aider, pour les arracher au vice ou à l'hérésie! Parcourez toutes les classes de la société : il n'en est point qui n'aient ressenti les effets de son zèle. Considérez les vertus les plus héroïques : Vincent les encourage ; la faiblesse, il la soutient ; le vice, il le flétrit et l'extirpe ; l'incrédulité, il la confond ; l'aveuglement, il l'éclaire ; le désordre, il le réprime. Le roi Louis XIII meurt entre les bras de Vincent de Paul. Sous la direction du saint prêtre les Gondi, les Renty, les Lamoignon, les Rougemont sanctifient leur condition par la pratique de toutes les bonnes œuvres. Les Sœurs de la Visitation, les Filles de la Croix le nomment leur directeur et leur guide. Les prêtres lui doivent les exercices des ordinands, les conférences ecclésiastiques, les grands et les petits séminaires. Aux gens du monde il procure des maisons de retraite spirituelle, et des missions aux populations des campagnes. Les galériens l'ont vu venir à eux pour les consoler et les instruire. Oui, ils l'ont vu même se charger de leurs chaînes pour vaincre leur obstination.

C. Charité perpétuelle. — Et ajoutons-le aussitôt, mes Frères : ces merveilles, Vincent ne les a pas seulement opérées en France. Non, il les a étendues bien au delà, et

il les a perpétuées par les apôtres qu'il a formés et par les institutions qu'il a établies. Voilà comment sa charité, universelle et perpétuelle à la fois, embrasse aussi efficacement que cela peut être donné à l'homme et l'espace et le temps!

Témoin, de son vivant, les missions de Barbarie, d'Irlande, des îles Hébrides, de Corse, de Pologne et de Madagascar. Témoin, dans le siècle où nous sommes et, nous l'espérons, jusqu'à la fin des temps, cette Congrégation des Missions étrangères qui a donné à l'Église tant de confesseurs, d'apôtres et de martyrs; témoin les Filles de la Charité, objets constants de l'admiration et de la reconnaissance de tous les peuples; témoin toutes ces associations charitables formées sous le patronage de saint Vincent de Paul, animées de son esprit et réalisant encore chaque jour des merveilles comme celles qu'il opéra lui-même. A la vue de ces prodiges, qui ne s'écrie avec le prophète-roi : *Magna opera Domini?* Oui, elles sont grandes, les œuvres que Dieu a faites par le ministère de son serviteur. Elles sont grandes, et tous les siècles en célébreront la gloire.

Transition. — Mais prenons garde, mes Frères, que cette grandeur, tout en excitant notre admiration, ne nous laisse immobiles dans le chemin de la vertu. Il est à craindre, comme nous l'avons insinué en commençant, que nous ne disions avec un certain découragement : " Jamais je n'atteindrai à de pareilles hauteurs. „ Vous auriez raison, mes Frères, de parler de la sorte, si je disais que Dieu demande de chacun de vous des œuvres comme celles que Vincent a réalisées, des entreprises gigantesques comme les siennes. Mais ce n'est pas là ce qu'il exige, ni ce qu'il attend de vous. Les œuvres de saint Vincent de Paul demeureront probablement un monument unique, destiné à attester à tout jamais et les dons extraordinaires que la Providence lui avait départis et la puissance de Dieu, qui l'a suscité pour être une des plus

grandes gloires de son Église comme il est un des beaux ornements de l'humanité; mais *l'esprit de saint Vincent de Paul* doit être en nous. Il doit animer et vivifier les œuvres plus modestes que notre faiblesse nous permet d'entreprendre. C'est donc cet esprit qu'il nous faut étudier ensemble et qu'il nous faut implorer de Dieu par l'entremise de notre bienheureux protecteur. Je m'arrêterai brièvement à quelques points pratiques. Un trait de la vie du saint, une courte réflexion suggérée par le fait lui-même : ce sera toute la marche de ce développement.

II. — Esprit de saint Vincent de Paul.

A. Esprit de foi. — Ce qui avant tout, mes Frères, anime les œuvres de saint Vincent de Paul, c'est l'esprit de foi. Pourquoi cette charité qui ne connaît point de limites? Pourquoi ce zèle infatigable qui ne se repose jamais, qui s'étend à tout, qui ne rêve que nouvelles conquêtes? Parce que le saint voit dans tous les hommes des amis et des frères, parce que dans chaque âme il reconnaît le prix du sang de Jésus-Christ. Et quand ce frère souffre, Vincent souffre avec lui; quand cette âme gémit sous la tyrannie du prince des ténèbres, oh! Vincent n'a point de repos qu'il n'ait brisé les fers de ce triste esclavage. Je ne connais point de circonstance où se montrent mieux dans notre Saint ces sublimes sentiments que le début de la mission du quartier Saint-Germain. Ce quartier était alors le repaire du vice et de la dépravation la plus honteuse, la retraite de tout ce que Paris comptait de plus impie et de plus libertin. Vincent propose à la Conférence de Saint-Lazare d'évangéliser cette Babylone. La Conférence refuse. L'honneur même de la religion, semble-t-il, défend d'entreprendre une mission aussi inutile que dangereuse. Vincent insiste et les obstacles qu'il rencontre excitent son zèle. D'une voix tantôt triste tantôt animée il presse ses collaborateurs; mais c'est en vain. Un morne silence règne dans l'assemblée. Tout à coup le

saint prêtre se précipite à genoux : " Ah ! s'écrie-t-il, il n'y a pas de doute : ce déni de salut fait à toute une population, à des âmes rachetées comme tant d'autres, comme la mienne, comme les vôtres, par le sang de Jésus-Christ, est une punition de Dieu. Il y a ici un pécheur qui a irrité le Seigneur et qui arrête sa grâce. Ce pécheur, c'est moi, le plus misérable des hommes, moi qui suis couvert de mille péchés, moi, messieurs et mes frères, moi qui vous ai sans doute blessés par la grossièreté de mon langage, par des paroles inconvenantes, comme un ignorant en peut dire. Pardonnez-moi, mes frères, ne punissez pas un pauvre peuple, de pauvres âmes, à cause de moi ! „ Et pendant que Vincent s'exprime ainsi, ses traits s'enflamment et la sueur ruisselle sur son visage. Son surplis en est entièrement trempé. Jusqu'à six fois il se prosterne, baisant le pavé qu'il arrose de ses larmes. Il triomphe, la mission sera entreprise : la cause des âmes est gagnée !

O si la même foi nous animait, mes Frères ! Quels prodiges nous opérerions ! Que de fruits de salut produiraient nos visites des pauvres ! Quelles bénédictions puissantes s'attacheraient à nos pas !

B. Esprit de confiance. — Et avec une telle foi, quelle ne serait pas notre confiance en Dieu, en celui qui nous envoie et de qui seul nous devons attendre tout le succès de nos travaux ? Cette confiance inébranlable était le second caractère de la charité de Vincent. Elle ne l'abandonnait jamais ; et plus les ressources humaines semblaient faire défaut, plus il comptait sur la bonté paternelle de celui qui donne la pâture aux oiseaux du ciel, aux fleurs leur riche vêtement, et ne permet pas qu'un passereau tombe sur la terre sans une disposition de sa divine providence. Pendant les guerres de la Fronde, Vincent se trouvait à Étampes, lorsqu'on vint lui annoncer que les fermes de Saint-Lazare étaient complètement ravagées par des bandes de pillards, que Saint-Lazare lui-même était envahi et servait de caserne à un corps permanent de six

cents hommes, et que toutes les provisions avaient été dilapidées. A ces tristes nouvelles, quelle est la réponse de Vincent? " Béni soit Dieu! Béni soit Dieu! „ c'est tout ce qu'il répète avec un accent indicible de résignation et de confiance.

Que de fois on lui représenta que les dépenses occasionnées par la foule des retraitants qui remplissaient sa maison, la menaçaient d'une ruine prochaine! " C'est bien, répondait-il; les trésors de la Providence sont inépuisables. „ Et une fois, à la veille de l'ordination, comme l'économe lui venait dire tout effaré qu'il n'avait pas un sou pour fournir à ces nouveaux frais : " O la bonne nouvelle, s'écria-t-il, c'est maintenant qu'on va voir si nous avons de la confiance en Dieu!

Qu'il y a loin, mes Frères, de cette constante sérénité, de cette espérance inébranlable, à nos inquiétudes, à nos découragements, à nos défiances! Ah! si nous n'allons pas dans notre sécurité jusqu'à ces saintes témérités que se permettent les serviteurs de Dieu, du moins ne nous hâtons pas d'abandonner une pieuse entreprise, parce que les commencements ne répondent pas immédiatement aux désirs que nous avions formés! Sachons braver les premières difficultés. Après avoir au début pris conseil et de la prudence naturelle et des lumières de la foi, comptons sur le secours de Dieu pour la suite de nos pieux desseins. Son bras ne s'est point raccourci, et son aide ne nous fera pas défaut : ce qu'il veut pouvoir récompenser, c'est notre persévérance, notre constance.

C. Esprit de constance. — Comment ne pas admirer la constance de saint Vincent de Paul? La perpétuité même de ses œuvres, leur stabilité au milieu de nous, ne prouve-t-elle pas mieux que tous les discours, son inébranlable persévérance à poursuivre les projets où il voyait la gloire de Dieu et le bien du prochain? Qu'il me suffise de citer un fait pour la faire ressortir.

L'île de Madagascar s'ouvre à l'Évangile, et Vincent

décide d'y envoyer des missionnaires. Deux membres de la Congrégation de Saint-Lazare sont désignés pour cette mission. Ils partent, mais à peine arrivé l'un des deux succombe. Vincent envoie à sa place deux de ses prêtres. Un des deux meurt en route ; l'autre, parvenu à Madagascar, y trouve la tombe à peine fermée de l'unique survivant de la première expédition. Il est donc seul. Vincent ordonne à trois de ses sujets de partir aussitôt. Deux seulement arrivent à leur destination, et encore ! A peine ont-ils embrassé leur confrère désolé que les voilà enlevés par une maladie soudaine. Le Saint se découragera-t-il ? Non ! Il sacrifie de nouveau trois de ses enfants. Ceux-ci ne peuvent même saluer le rivage tant désiré : une tempête les engloutit au cap de Bonne-Espérance. Nouvel envoi de cinq missionnaires : ils sont faits prisonniers par un bâtiment espagnol et renvoyés en Europe. Cinq autres leur succèdent, et de nouveau la tempête les retient au milieu de l'océan... Quelle eût été la fin de cette lutte ? Nous n'en pouvons douter, mes Frères : si la mort ne fût venue arrêter Vincent lui-même, il eût persévéré jusqu'à ce que le drapeau de la croix eût flotté victorieux sur ces plages lointaines.

D. Esprit de prière. — Si vous me demandez maintenant comment le Saint entretenait en lui cette flamme de la charité, où il puisait la force intérieure qu'il fallait pour entreprendre et soutenir tant de travaux, je vous montrerai, mes Frères, le saint tabernacle où repose la divine Eucharistie, où repose le cœur de Jésus. Oui, là est la source d'où s'écoulaient dans l'âme de Vincent les torrents de la grâce. L'oraison, l'auguste sacrifice de la messe, les plus chères délices de l'apôtre, l'unissaient intimement au divin Sauveur des hommes, dont lui-même retraçait, autant qu'il est donné à un mortel, la charité infinie.

Voulons-nous marcher sur ses traces, commençons comme lui par chercher notre aimable Sauveur. Prions ! La prière élève l'âme, la fortifie et l'enflamme. Méditons !

Le seul aspect du Cœur de Jésus, le souvenir de son amour est le plus éloquent des maîtres. Nourrissons-nous souvent du pain des forts ; goûtons les douceurs de cette manne merveilleuse ; enivrons-nous de ce vin délicieux que l'amour nous a versé et qui fait naître l'amour : et, soyons en persuadés, la charité divine s'emparera de nos âmes et y opérera des prodiges.

Péroraison. — O glorieux apôtre de cette charité, héros du christianisme, Vincent de Paul, si nous ne pouvons égaler vos travaux ni réaliser des œuvres gigantesques comme les vôtres, ah ! qu'il nous soit donné du moins de marcher sur vos traces, en nous dévouant à notre tour dans la mesure de nos forces au soulagement du prochain et au bonheur de ceux qui nous environnent ! Faites que nous comprenions le prix de ces âmes pour lesquelles Jésus-Christ a voulu souffrir et mourir. Remplissez-nous de cette confiance qui vous a toujours soutenu au milieu des difficultés et des obstacles. Quand nous nous sentirons défaillir, fortifiez notre courage par le souvenir de votre constance ; et, pour que notre charité, en même temps qu'elle s'épanche autour de nous, nous sanctifie nous-mêmes, obtenez-nous de Dieu une grande fidélité à la prière, une tendre dévotion envers le Cœur adorable de Jésus et l'amour le plus ardent pour la divine Eucharistie. Puissent les flammes du céleste amour embraser nos cœurs et les remplir d'une sainte ardeur pour soulager toutes les misères ! Que ce céleste amour nous unisse entre nous, et nous fasse connaître et admirer de tous les hommes comme les disciples de celui qui a dit : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem !* Ainsi soit-il.

FÊTE DE SAINT VINCENT DE PAUL.

N. B. Il s'agit ici d'une réunion des membres de la Conférence et des pauvres visités, faite le jour de saint Vincent de Paul. *(Note du Père Verbeke.)*

Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. (Matth. XVIII, 20.)

Exorde. — Si jamais ces paroles se vérifient, non pour deux ou trois fidèles, mais pour des centaines, c'est en ce moment. Vous voici en effet réunis au nom du Seigneur, vous, membres de la Conférence de saint Vincent de Paul, et vous, familles visitées et soutenues par cette Conférence. Vous êtes réunis au nom du Seigneur sous la protection de votre saint patron, et le Seigneur est au milieu de vous. Mais cette présence toute spéciale du Seigneur a lieu dans des vues de miséricorde : elle doit avancer l'œuvre de votre salut éternel. Laissez-moi exposer ces vues de la divine bonté, afin que la réunion d'aujourd'hui resserre encore les liens qui vous rattachent les uns aux autres et vous fasse retirer des fruits abondants de votre sainte association.

I. — Effets que cette réunion doit produire dans les sentiments des pauvres visités.

Je me tourne d'abord vers vous, chers amis que la Providence a jugé à propos de ne pas enrichir des biens de ce monde. Je m'adresse d'abord à vous, parce que vous êtes le principal ornement de cette fête, comme les préférés de saint Vincent et comme participants à la pauvreté de Jésus-Christ lui-même. Quels sont les sentiments que Dieu veut raviver aujourd'hui dans vos cœurs et qu'il veut y voir croître toujours davantage ?

A. Le sentiment de la foi. — *a) Le sentiment de foi dans la divine providence.* — Lorsqu'on se trouve dans la pénurie

et dans la misère, surtout lorsque cette détresse semble imméritée, on est exposé aux tentations du doute et de la défiance à l'égard de la bonté de Dieu et de sa justice. Dieu abandonne-t-il les hommes?... On sait bien qu'il y a une éternité : mais on se laisse tellement absorber par les préoccupations du moment, que l'on perd cette éternité de vue... Le spectacle de personnes riches qui s'intéressent à nous, qui sont pleines de sollicitude pour nous, dont la charitable intervention vient, comme un rayon de soleil, éclairer notre horizon alors que tout s'assombrissait autour de nous... tout cela raffermit notre foi dans la Providence..

b) Sentiment de foi dans notre propre dignité. — Cela ranime aussi le sentiment de notre propre dignité. Car nous le comprenons aisément : si l'on nous prodigue ces soins, ce n'est pas en vue d'un profit temporel, c'est par suite de l'intérêt qu'inspire notre âme... par suite du respect que l'on sent pour elle... O quel soin ne devons-nous donc pas avoir nous-mêmes pour cette âme, puisque si grande est sa dignité! Ne serions-nous donc pas des insensés, si nous avions moins de soin de notre âme que nos bienfaiteurs, qui après tout nous sont étrangers, n'ont soin de notre corps, et cela par l'amour et par le respect qu'ils ont de notre âme? Si nos bienfaiteurs tâchent d'éloigner les maladies de nos corps, que ne devons-nous pas faire pour tenir loin de nous les maladies de l'âme? Si nos bienfaiteurs cherchent à nous procurer le pain matériel, ne devons-nous pas rechercher pour notre âme le pain de la parole de Dieu... le pain surnaturel?... Mettons courageusement la main à l'œuvre; car nous devons ranimer en nous un second sentiment : celui de la confiance.

B. Le sentiment de la confiance. — *a) Confiance dans l'avenir, même ici-bas.* — De même que Dieu ne nous a pas abandonnés jusqu'ici, il ne nous abandonnera pas dans la suite. Mais il a dit lui-même : " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. „ Ayez donc une entière confiance dans

ce Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel et veille sur tous les cheveux de notre tête...

b) Confiance dans les compensations de la bienheureuse éternité. — Si Dieu a tant de soin de nos corps, comment pourrait-il négliger notre âme? Soyez en persuadés : plus notre corps souffre ici-bas de privations et de peines, plus nous avons de soucis dans cette vie mortelle, et plus aussi il nous est facile d'enrichir notre âme et de lui assurer un bonheur parfait pour l'éternité!... Mais ce qui doit achever de vous enrichir en vue de la vie future, c'est un sincère sentiment de charité.

C. Le sentiment de charité. — *a) Amour de Dieu.* — Oui, vous devez aimer Dieu qui envoie vers vous ses serviteurs et fait d'eux vos protecteurs et vos amis... Vous devez aimer Dieu qui vous a créés à sa ressemblance... Et vous avez un motif tout spécial d'aimer Dieu ardemment, puisque vous avez une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ... A vous de profiter de cette ressemblance... Allons, membres souffrants de Jésus-Christ, jetez les yeux sur celui qui est votre chef... En contemplant votre Sauveur crucifié, vous pouvez lui dire : Mon frère... Mais ajoutez à cet amour de Dieu l'amour du prochain.

b) Amour du prochain. — Les hommes vous ont peut-être fait beaucoup de mal... Ils ont été injustes envers vous... Voici que Dieu vous présente ses serviteurs comme des amis... Aimez-les, et en considération de ceux-ci, pardonnez à ceux qui vous ont fait souffrir... Ce sentiment d'amour du prochain uni à celui de la reconnaissance, vous allez l'épancher devant l'autel, et vous le ferez monter en une prière fervente jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour que les bénédictions du ciel descendent sur vos bienfaiteurs...

II. — Effets que cette réunion doit produire dans les sentiments des membres de la Conférence.

Et vous, chers confrères, qui avez compris les devoirs que Dieu vous impose en vous donnant dans une mesure

plus large les biens de la terre, et qui vous acquittez de ces devoirs, quels doivent être vos sentiments en ce jour?

A. Sentiment de joie. — Ce doit être un sentiment de joie à la vue du bien réalisé par votre entremise. Cette joie est raisonnable et légitime. Songez à tant de vos frères que vous avez sauvés du doute et du désespoir... Songez à toutes les bonnes pensées, à tous les actes de vertu que vous avez provoqués par votre charité, par vos bons conseils... Vous pouvez y penser, non pour vous enorgueillir, mais pour remercier Dieu, que vous reconnaissez comme la source de tout bien et dont vous avez eu en vue la gloire...

Vous pouvez aussi vous réjouir d'avoir suivi avec le secours de la grâce le conseil du Sauveur ; *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis* (Luc. xvi, 9). Oui, vos bonnes œuvres sont montées jusqu'au trône de Dieu et, comme jadis celles du centurion Corneille, elles implorent d'abondantes grâces et obtiennent le pardon des fautes journalières... Et lorsque vous aurez terminé votre carrière terrestre, elles vous recevront dans les tabernacles éternels...

Mais ce temps n'est pas encore venu : et si la réunion d'aujourd'hui vous réjouit au sujet du passé, elle doit également exciter votre zèle pour l'avenir.

B. Sentiment de zèle. — Et comment votre zèle pourrait-il ne pas s'enflammer, lorsque vous considérez tout le bien qui reste à faire, lorsque vous jetez les yeux sur votre modèle, saint Vincent de Paul, dont la charité et le zèle n'ont point connu de bornes?

Toute une vie de quatre-vingt-cinq ans consacrée au soulagement des misères humaines! Aucune sorte de bonnes œuvres à laquelle Vincent n'ait travaillé! Il extirpe la mendicité dans plus d'une ville... Les vieillards sont délaissés : il se charge de leur entretien... Il visite les prisonniers, les aliénés, les malades... A Paris trois cents enfants nouveau-nés sont abandonnés annuellement dans les rues : Vincent se fait leur père et leur protecteur... La

guerre ravage la France et la Lorraine... La province de Picardie, Paris même sont en proie à la famine. Voulez-vous savoir ce que peut le zèle charitable d'un seul homme? Les sommes d'argent que Vincent fait parvenir rien que dans la Lorraine seraient représentées de nos jours par plus de cinq millions de francs. Dans la ville de Paris il procure un abri à neuf cents femmes délaissées.

Il ne s'occupe pas seulement des nécessités corporelles. A tous les rangs de la société il entretient la vertu ou l'y ramène. Le roi de France Louis XIII meurt entre ses bras. Les familles les plus nobles et les plus considérées le prennent pour leur guide. Il est le directeur des Sœurs de la Visitation et des Filles de la Croix. Il procure des missions dans les villes et dans les campagnes. Il fonde de grands et de petits séminaires et renouvelle par les exercices de la retraite les pasteurs et leurs troupeaux...

A la vue d'un zèle si actif, comment pourriez-vous souffrir dans votre cœur un sentiment de vaine complaisance en vous-mêmes? Jamais, j'en suis sûr, vous n'oseriez dire : J'ai assez fait, — ou : Je ne saurais faire davantage. Non, vous n'aurez jamais fait assez, aussi longtemps qu'il restera une misère à consoler ou une âme à ramener à Dieu! Non, il ne vous est jamais permis de dire : Nous ne pouvons plus rien, car la puissance et la bonté de Dieu suffisent toujours à multiplier vos ressources et à vous mettre en état d'entreprendre sans cesse des œuvres nouvelles. Courage donc! Ayez un zèle qui ne se lasse point!

III. — Sentiments communs.

Et maintenant, mes chers Frères, quelles recommandations communes vous ferai-je? Les voici en deux mots : *Aimez-vous* les uns les autres; et *priez* les uns pour les autres.

Aimez-vous les uns les autres! Les impies travaillent à vous *séparer* les uns des autres; bien plus : ils voudraient vous *faire ennemis* les uns des autres. Aimez-vous les uns

les autres, *soutenez-vous* les uns les autres. Vous pouvez vous *consoler* les uns les autres : les uns par leurs bienfaits, les autres par leur reconnaissance. Ah! qu'il est doux de vivre ensemble en bons frères!

Priez les uns pour les autres! Vous, pauvres, priez Dieu de vous conserver, de protéger, de récompenser vos bienfaiteurs. Qu'il leur fournisse les moyens de multiplier leurs largesses! Qu'il couronne un jour richement leur générosité... Vous, riches, priez, afin que Dieu accorde à vos protégés la patience et même les élève à une position plus aisée, si cela leur est salutaire... Demandez pour eux la grâce de bien remplir tous leurs devoirs et de donner à leurs enfants une éducation vraiment chrétienne...

Péroraison. — O saint Vincent de Paul, abaissez vos regards sur nous tous, et implorez pour nous les bénédictions du ciel, afin que, après avoir célébré votre fête sur la terre, nous soyons un jour admis à la célébrer dans le ciel, là où disparaissent toutes les distinctions entre riches et pauvres, et où tous se confondent dans une même famille autour du trône de l'Agneau!

FIN DU TOME IV.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR ET POUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

PREMIÈRE SÉRIE.

SERMONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR.

	PAGES.
Préparation à la Noël	3
Premier sermon pour la fête de Noël	8
Deuxième sermon pour la fête de Noël.	23
Troisième sermon pour la fête de Noël	29
Quatrième sermon pour la fête de Noël	37
Cinquième sermon pour la fête de Noël	42
Sixième sermon pour la fête de Noël. (Canevas.)	44
Premier sermon pour la fête de l'Épiphanie.	47
Deuxième sermon pour la fête de l'Épiphanie. (Sur la joie spirituelle.)	55
Troisième sermon pour la fête de l'Épiphanie. (Vraie grandeur du chrétien.)	62
Quatrième sermon pour la fête de l'Épiphanie. (Royauté du Christ.)	70
Cinquième sermon pour la fête de l'Épiphanie. (Jésus cherché, honoré, conservé.).	78
Saint Nom de Jésus	85
Sermon pour le jour des Cendres	93
Jésus au Jardin des Oliviers	97

PAGES.

Agonie du cœur de Jésus. (Méditation ou sermon.) . . 107
Jésus et ses disciples 112
Jésus devant Anne 120
Jésus devant Caïphe 126
Jésus devant Anne et Caïphe. 133
Saint Pierre et Judas 142
Jésus et Pilate 151
Jésus et Hérode 159
Jésus devant Pilate et Hérode 167
Jésus devant ses juges 177
Jésus et le peuple 184
Jésus, roi des douleurs 191
Jésus aux mains des bourreaux 204
Première parole de Jésus-Christ sur la croix. *Pater, dimitte illis :* Pardon des offenses 208
Deuxième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Hodie mecum eris :* Lois de la charité 217
Troisième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Mulier, ecce filius tuus :* Amour des parents et des enfants . . 226
Quatrième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* Causes de nos désolations 237
Cinquième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Sitio !* Souffrances corporelles et besoins du corps . . . 246
Sixième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Consummatum est :* Préparation à la mort 254
Septième parole de Jésus-Christ sur la croix. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* : État habituel de l'âme de Jésus-Christ. 263
Jésus crucifié. (Méditation.) 273
Jésus-Christ en croix 277
Mort de Jésus-Christ 291
Passion de Jésus-Christ. *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum* 304
Canevas sur le même sujet et sur le même texte . . . 312
Pâques (1°) 314
Pâques (2°) 321
Pâques (3°). (Canevas pour clôture de carême, retraite, etc.) 330
Canevas pour le jour de Pâques 332
Second canevas pour le jour de Pâques 333
Ascension de Jésus-Christ 335
Pentecôte (1°). 342
Pentecôte (2°). 351

PAGES.

La Pentecôte. (Canevas) 359
Sacré-Cœur (1°). *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* 361
Sacré-Cœur (2°). *Ego diligentes me diligo* 369
Sacré-Cœur (3°). *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos* 378
Sacré-Cœur (4°). Canevas pour un auditoire d'ouvriers) . 388

SECONDE SÉRIE.

SERMONS POUR LES FÊTES DE LA SAINTE VIERGE.

Immaculée Conception (1°) 391
Immaculée Conception (2°) 399
Immaculée Conception (3°) 408
Immaculée Conception (4°) 413
Immaculée Conception (5°) 417
Immaculée Conception (6°) 421
Marie, secours des chrétiens. (Fête le 24 mai.) . . . 427
Visitation de la sainte Vierge. 439
Assomption de la sainte Vierge (1°) 441
Assomption de la sainte Vierge (2°) 444
Assomption de la sainte Vierge (3°). (Pour une congrégation.) 449
Fête du Cœur immaculé de Marie. (Dimanche qui suit l'octave de l'Assomption.) 451
Nativité de Marie. (Devant une communauté religieuse.) . 452
Fête des Sept Douleurs de la sainte Vierge 456
Fête de la Pureté de la sainte Vierge 465
Présentation de la sainte Vierge (1°) 470
Présentation de la sainte Vierge (2°). (Parents et enfants.) . 473

TROISIÈME SÉRIE.

SERMONS POUR LES FÊTES DES SAINTS.

Premier panégyrique de saint Amand, apôtre de la Belgique 485
Second panégyrique de saint Amand 499
Premier sermon sur saint Antoine de Padoue. (Résumé de la vie du Saint.) 515

PAGES.

Deuxième sermon sur saint Antoine de Padoue. (Le miracle des poissons.) 518
Troisième sermon sur saint Antoine de Padoue. (L'hérétique converti par le miracle de la mule.) . . . 522
Quatrième sermon sur saint Antoine de Padoue. (Saint Antoine et Eccelin.) 525
Panégyrique de saint François de Sales 529
Fête de saint Ignace de Loyola. — Préparation (1°) : Saint Ignace et le service de Dieu 537
Fête de saint Ignace de Loyola. — Préparation (2°) : Saint Ignace et l'amour du prochain 542
Fête de saint Ignace de Loyola. — Préparation (3°) : Principes généraux de conduite pris chez saint Ignace 548
Premier panégyrique de saint Ignace 556
Second panégyrique de saint Ignace 578
Fête de saint Jacques le Majeur (25 juillet) 589
Premier sermon sur saint Jean Berchmans. — Sermon d'introduction aux fêtes de la Béatification . . . 594
Deuxième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et le service de Dieu 600
Troisième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et l'affaire du salut 606
Quatrième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et le péché 615
Cinquième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et le monde. 626
Sixième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et la mort 635
Septième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et la paix du cœur 644
Huitième sermon sur saint Jean Berchmans. — Dévotion de Jean Berchmans à Marie 654
Neuvième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et la tempérance 661
Dixième sermon sur saint Jean Berchmans. — Saint Jean Berchmans et l'esprit de prière 666
Onzième sermon sur saint Jean Berchmans. (Vers la fin d'une octave, etc.) 672
Premier panégyrique de saint Jean Berchmans. — Jean Berchmans ou la vraie grandeur 678
Second panégyrique de saint Jean Berchmans. — Jean Berchmans ou la vraie sainteté 692

PAGES.

Canevas d'un sermon pour la fête de sainte Jeanne-Françoise de Chantal 711
Fête de saint Joseph (19 mars). — Saint Joseph considéré comme notre père 715
Gloire de saint Joseph 722
Fête de saint Joseph. — Douleurs de saint Joseph et nos douleurs 729
Patronage de saint Joseph 733
» » » (Canevas) 742
» » » (Protection dans la vie et dans la mort.) 743
» » » (Pour un auditoire d'ouvriers.) . 745
» » » (Saint Joseph doit nous garder Jésus.) 746
Martyrs du Japon béatifiés en 1867 748
Panégyrique de saint Vincent de Paul 768
Fête de saint Vincent de Paul. (Dans la réunion des membres de la Conférence et des pauvres visités.) . 779

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME IV.

060.32
V 582

19358

VERBEKE, CHARLES, S.J.,

AUTHOR

Oeuvres Posthumes du Charles

TITLE

Verbeke, S.J. Vol.IV

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	STORAGE - COSA	

19358